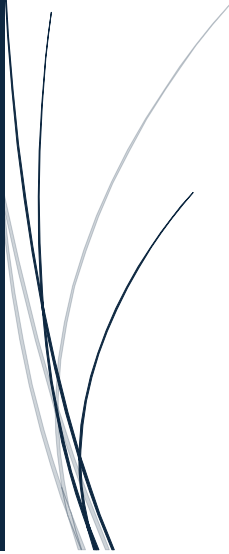


Mes cahiers



Stéphane Darbé

Table des matières

APRÈS LA CONFESSION _____	14
ACTE D'ABANDON _____	16
À L'HEURE DE LA MORT _____	19
DE LA NÉCESSITÉ DE L'ORAISON _____	20
DE LA LIBERTÉ _____	30
DE LA CONFORMITE A LA VIE DE JESUS- CHRIST. _____	33
CORDIALITÉ ET RESPECT _____	38
CONNAISSANCE DE DIEU ET DE SOI-MÊME _____	49
COMMENT LES DAMNÉS NE PEUVENT DÉSIRER AUCUN BIEN _____	129

COMMENT DIEU SE MANIFESTE DANS L'ÂME QUI L'AIME ? _____	133
COMMENT ACQUÉRIR L'AMOUR DE DIEU ? _____	138
AVIS UTILES AU SUJET DE LA MÉDITATION _____	155
L'ACTION DE GRÂCE _____	163
DE LA TRISTESSE _____	167
DES RAISONS DE SUIVRE LE CHRIST ____	175
DES PÉCHÉS _____	176
DES PASSIONS _____	183
DES ORAISONS JACULATOIRES _____	202
DES LOUANGES _____	210
DES JUGEMENTS _____	212
DES DEVOIRS DU CHRÉTIEN _____	213
DES DÉSIRS _____	215
DES CONVERSATIONS _____	234

DES AUTRES RELIGIONS _____	236
ÉPREUVES ET TENTATIONS _____	242
DES BIENFAITS DE LA LECTURE SPIRITUELLE _____	270
DES SACREMENTS _____	275
DES RICHESSES _____	304
LA CHARITÉ _____	310
LA CHAIR CONTRE L'ESPRIT _____	365
LA BONNE INTENTION _____	367
JÉSUS, NÉ DANS UNE ÉTABLE _____	369
IMAGINATION ET INQUIÉTUDE, TROUBLE ET SCRUPULE _____	371
HONOREZ VOTRE PÈRE ET VOTRE MÈRE	378
HAÏR SON ÂME _____	394
FAISONS L'HOMME À NOTRE IMAGE ET RESSEMBLANCE _____	399
LA CONFIANCE D'ABRAHAM _____	404

LA CONDITION DES DAMNÉS ET CELLE DES BIENHEUREUX _____	407
LA COMPASSION FACE AUX FAIBLESSES HUMAINES _____	445
LA COMMUNION DES SAINTS _____	450
LA CHASTETÉ ET LA GUERRE QUE L'HOMME DOIT LIVRER _____	452
LA FOI _____	474
LA FIDÉLITÉ _____	480
LA FIDÉLITÉ DANS LES PETITES CHOSES	482
LA DOULEUR DES PÉCHÉS _____	486
LA DOUCEUR _____	488
LA CONVERSION S'OPÈRE PAR LA GRÂCE	512
LA CONSTANCE _____	557
LA GLOIRE DES BIENHEUREUX _____	559
LA GLOIRE DE DIEU _____	572
LA GENÈSE _____	573

LA FORCE _____	578
LA MORTIFICATION _____	587
LA MORT DU VIEIL HOMME _____	606
LA MISÉRICORDE DE DIEU _____	607
LA MÉDISANCE _____	609
LA LOI ANCIENNE ET LA LOI NOUVELLE _____	631
LA JUSTICE _____	637
LA GRÂCE _____	644
LA GRÂCE, DANS L'ÉTAT DE VIE _____	655
LA PASSION DU CHRIST _____	669
LA PARTIE SUPÉRIEURE ET INFÉRIEURE DE L'ÂME _____	679
LA PAIX DE DIEU _____	682
LA NÉCESSITE DE PRIER LES UNS POUR LES AUTRES _____	684
LA RELIGION _____	696
LA PRUDENCE _____	737

LA PROVIDENCE	742
LA PRIÈRE	743
LA POSSESSION DES BIENS DE CE MONDE	881
LA PÉNITENCE	900
LA PAUVRETÉ D'ESPRIT	931
LA PATIENCE	941
LA SAINTE CRAINTE	947
LA SAGESSE	954
LA RETRAITE SPIRITUELLE	957
LA RÉPARATION	965
LA VOIE ÉTROITE	967
LA VOCATION DE CHACUN	972
LA VÉRITABLE PAIX	989
LA TEMPÉRANCE	1011
LA SOUFFRANCE	1015
LA SIMPLICITÉ	1107

LA SAINTETÉ _____	1122
LA SAINTE INDIFFÉRENCE _____	1124
L'ABANDON À LA DIVINE VOLONTÉ ____	1135
LA VOLONTÉ SOUFFRANTE _____	1215
LA VOLONTÉ DE DIEU _____	1220
LE PÉCHÉ NOUS SÉPARE DE DIEU _____	1250
LE MÉPRIS _____	1265
LE MARIAGE _____	1267
LE LIVRE DU CIEL _____	1279
LE JUGEMENT _____	1408
LE DEVOIR DE PERFECTION DES PRÊTRES _____	1428
LE COURAGE DE L'ÂME ABANDONNÉE _	1430
LE BON EXEMPLE _____	1434
L'ACTION DE DIEU SUR LES HOMMES ____	1443
LE SACRIFICE DE JÉSUS _____	1445
LE ROYAUME DE DIEU _____	1452

LE PÉCHEUR COMME LE JUSTE SERVENT LA GLOIRE DE DIEU _____	1462
LE PÉCHÉ _____	1470
LES 3 PUISSANCES DE L'ÂME _____	1483
L'ENFER _____	1503
LE TROUBLE _____	1506
LE TRAVAIL MANUEL ET INTELLECTUEL	1509
LE SECOURS DE LA GRÂCE _____	1513
LES SÉCHERESSES SPIRITUELLES _____	1514
LE SCANDALE DE LA CROIX _____	1519
LE SACRIFICE DE LA MESSE _____	1529
DES VERTUS MORALES _____	1543
LES SÉCHERESSES QUI ARRIVENT EN LA MÉDITATION _____	1549
LES REMORDS DE LA CONSCIENCE _____	1554
LES INTÉRÊTS DU DÉMON _____	1576

LES DÉMONS MÊMES RENDENT GLOIRE À DIEU _____	1579
L'ESPRIT-SAINT _____	1583
L'ESPRIT ET LE COEUR _____	1585
L'ESPRIT DU PÈRE FABER _____	1587
L'ESPRIT D'INTÉRÊT _____	1591
L'ESPÉRANCE _____	1610
LES VOLUPTÉS _____	1614
LES VERTUS THÉOLOGALES _____	1626
L'ÉVANGILE, CE DON DE DIEU _____	1630
L'EUCCHARISTIE _____	1636
L'EUCCHARISTIE, DON DE DIEU _____	1655
L'ÉTAT D'UNE ÂME ABANDONNÉE _____	1666
L'IMPURETÉ _____	1672
L'IGNORANCE _____	1676
L'HUMILITÉ _____	1678
L'EXERCICE DES VERTUS _____	1755

L'EXEMPLE DE JÉSUS-CHRIST _____	1779
L'EXEMPLE DE JÉSUS _____	1798
L'EXCELLENCE DE LA PRIÈRE _____	1802
L'EXAMEN DE CONSCIENCE _____	1805
L'OFFRANDE _____	1808
L'OBÉISSANCE _____	1832
L'INQUIÉTUDE _____	1864
PENSÉES SUR L'ENFER _____	1873
OFFRIR SES ŒUVRES À DIEU _____	1874
NUL NE PEUT SERVIR DEUX MAÎTRES À LA FOIS _____	1875
NOUS IMITONS UN ROI DE SOUFFRANCES _____	1879
NOS RELATIONS AVEC LES ÂMES DU PURGATOIRE _____	1889
NE PENSEZ PAS AU LENDEMAIN, À CHAQUE JOUR SUFFIT SA PEINE _____	1899

MÉTHODE POUR LA MÉDITATION _____	1901
MARIE _____	1924
L'ORGUEIL _____	1930
VOUS NE TUEREZ POINT _____	1940
VOUS NE PRENDREZ POINT EN VAIN LE NOM DU SEIGNEUR _____	1949
VOUS NE DÉSIREREZ POINT LA MAISON DE VOTRE PROCHAIN, NI SA FEMME _____	1955
VERTUS ET VICES _____	1964
UN DIEU SAUVEUR _____	1968
UN DEVOIR DE RELIGION _____	1970
TU N'AIMERAS QU'UN SEUL DIEU, TU NE SERVIRAS QUE LUI SEUL _____	1987
SI VOTRE ŒIL EST UN SUJET DE SCANDALE, ARRACHEZ-LE _____	1997
QUELQUES CONSEILS SUR L'ORAISON _	2003

QUE LES MORTS ENSEVELISSENT LES
MORTS_____2020

QUAND LES SAINTS BÉNISSENT LE REPAS
_____2023

PROVIDENCE OU LE SECOURS DE DIEU_2027

PRÉPARATION À LA MORT _____2053

PETITE PRIÈRE DU PÈRE BOURDALOUE 2100

APRÈS LA CONFESSION

Par Saint-François de Sales

Si je me confesse de telle chose, que dira mon confesseur, ou que pensera-t-il de moi ? Nullement il pensera et dira ce qu'il voudra. Pourvu qu'il m'ait donné l'absolution et que j'ai rendu mon devoir, il me suffit. Et comme après la confession, il n'est pas temps de s'examiner pour voir si l'on a bien dit tout ce que l'on a fait. Ainsi, c'est le temps de se tenir attentif et tranquille auprès de Dieu avec lequel nous nous sommes

réconciliés, et lui rendre grâce de ses bienfaits, n'étant nullement nécessaire de faire la recherche de ce que nous pourrions avoir oublié, de même en est-il, après avoir rendu compte.

Il faut dire tout simplement ce qui nous vient, après il n'y faut plus penser. Mais aussi, comme ce ne serait pas aller à la confession, bien préparé, que de ne pas vouloir s'examiner, de crainte de trouver quelque chose digne de se confesser, de même, il ne faudrait pas négliger de rentrer en soi-même ou se divertir pour ne pas se ressouvenir de ce que l'on a fait, pour en rendre compte selon l'ordinaire.

ACTE D'ABANDON

« Je proteste, ô Grand Dieu, que si tout le mal que j'ai fait contre Votre Divine Majesté était à refaire, je demande et demanderai que la mort et l'anéantissement même me prévinrent, plutôt que de le commettre, et je vous fais cette protestation du même cœur qui vous supplie de m'en accorder le pardon et l'oubli.

Après quoi, je déclare à la face du ciel et de la terre que je m'abandonne pour toujours à Votre adorable volonté.

Qu'elle fasse de moi tout ce qui lui plaira, je suis prêt à l'accepter en tout, avec bonheur, d'un cœur joyeux de vous plaire.

Ô mon Dieu, vous voulez que je travaille, que Votre volonté soit faite. Vous voulez que je souffre, vous m'envoyez la douleur et la maladie, que Votre volonté soit faite. Vous me privez des joies humaines, des consolations de votre grâce, que votre volonté soit faite.

Et quand l'heure viendra de la mort, ô Seigneur, d'avance je m'écrie mille fois pour le cas où je ne pourrais pas le faire à ce terrible instant, que Votre volonté soit faite.

Je m'estime encore trop heureux qu'un pauvre petit rien, cendre et

poussière que je suis, puisse procurer, en s'abandonnant à lui, un peu de joie, à un Dieu de grandeur et de majesté comme vous l'êtes.

Donc, mon Dieu, c'est pour la vie et pour la mort, que votre volonté soit faite. »

À L'HEURE DE LA MORT

Par Marie Lataste

À la mort, chacun verra toutes ses actions. Quand viendra l'heure de la justice, Dieu mettra sous les yeux de chaque homme en particulier, toutes ses actions, et alors tous recevront la terre qu'ils auront cherchée.

DE LA NÉCESSITÉ DE L'Oraison

Par saint François de Sales

On peut la définir en quelques mots,
l'élévation de l'âme à Dieu.

La nécessité de l'oraison

L'oraison mettant notre entendement en la clarté et lumière divine et exposant notre volonté à la chaleur de l'amour céleste, il n'y a rien qui purge tant notre entendement de ses ignorances et notre volonté de ses affections dépravées (c'est-à-dire corrompues, vicieuses).

C'est l'eau de bénédiction qui, par son arrosage, fait reverdir et fleurir les plantes de nos bons désirs, lave nos âmes de leurs imperfections et désaltère nos cœurs de leurs passions.

Mais surtout, je vous conseille la mentale et cordiale, (l'oraison de l'esprit et du cœur). C'est cela que signifie la cordiale, et particulièrement celle qui se fait autour de la vie et passion de notre Seigneur.

En le regardant souvent par la méditation, toute votre âme se remplira de lui, vous apprendrez ses contenance (c'est-à-dire sa manière de se tenir), et formerez vos actions au modèle des siennes.

Il est la lumière du monde (Jean 8, 12). C'est donc en lui, par lui et pour lui, que nous devons être éclairés et illuminés. C'est l'arbre de désir, à l'ombre duquel nous devons nous rafraîchir. C'est la vive fontaine de Jacob (Jean 4, 6), pour le lavement de toutes nos souillures.

Enfin, les enfants, à force d'ouïr leur mère et de bégayer avec elle, apprennent à parler leur langage.

Et nous, demeurant près du Sauveur par la méditation et observant ses paroles, ses actions et ses affections, nous apprendrons, moyennant sa grâce, à parler, faire et vouloir comme lui.

Il faut s'arrêter là, et croyez-moi, nous ne saurions aller à Dieu, le Père, que par cette porte (Jean 14, 6). Car tout, ainsi que la glace d'un miroir ne saurait arrêter notre vue, si elle n'était enduite d'étain ou de plomb par derrière, aussi la divinité ne pourrait être bien contemplée par nous, en ce bas monde, si elle ne se fût jointe à la sacrée humanité du Sauveur, duquel la vie et la mort sont l'objet le plus proportionné, suave, délicieux et profitable, que nous puissions choisir pour notre méditation ordinaire.

Le Sauveur ne s'appelle pas pour néant « le pain descendu du ciel » (Jean 6, 41, 51). Car, comme le pain doit être mangé avec toutes sortes de viandes, aussi le Sauveur doit être

médité, considéré et recherché en toutes nos oraisons et actions.

Sa vie et mort a été disposée et distribuée en divers points pour servir à la méditation par plusieurs auteurs. Employez-y chaque jour une heure avant dîner, s'il se peut au commencement de votre matinée, parce que vous aurez votre esprit moins embarrassé et plus frais après le repos de la nuit. N'y mettez pas aussi d'avantage d'une heure si votre père spirituel ne vous le dit expressément.

Si vous pouvez faire cet exercice dans l'église et que vous y trouviez assez de tranquillité, ce vous sera une chose fort aisée et commode, parce que nul, ni père, ni mère, ni

femme, ni mari, ni autre quelconque ne pourra bonnement vous empêcher de demeurer une heure dans une église, là où étant en quelque sujétion (c'est-à-dire dépendance, soumission), vous ne pourriez peut-être pas vous promettre d'avoir une heure si franche dans votre maison.

Commencez toutes sortes d'oraisons, soit mentales, soit vocales, par la présence de Dieu et tenez cette règle sans exception et vous verrez dans peu de temps combien elle vous sera profitable.

Ces saintes oraisons, il faut les dire fichant profondément votre pensée et excitant vos affections sur le sens de celles-ci, et ne vous attend nullement pour en dire beaucoup,

mais vous étudiant de dire ce que vous direz cordialement, **car un seul Pater dit avec sentiment vaut mieux que plusieurs récités vilement et en courant.**

Le chapelet est une très utile manière de prier pourvu que vous sachiez le dire comme il convient, et pour ce faire, ayez quelqu'un des petits livres qui enseigne la façon de le réciter.

Il est bon aussi de dire les litanies de Notre Seigneur, de Notre Dame et des Saints, et toutes les autres prières vocales qui sont dans les manuels et les heures approuvées, à la charge néanmoins que, si vous avez le don de l'oraison mentale, vous lui gardiez toujours la principale place, en sorte que si après celles-ci, ou

pour la multitude des affaires ou pour quelque autre raison, vous ne pouvez point faire de prière vocale, vous ne vous en mettiez point en peine pour cela, vous contentant de dire simplement, avant ou après la méditation, l'oraison dominicale, la salutation angélique et le symbole des apôtres.

Si, faisant l'oraison vocale, vous sentez votre cœur tiré et convié à l'oraison intérieure ou mentale, ne refusez point d'y aller, mais laissez tout doucement couler votre esprit de ce côté-là, et ne vous souciez point de n'avoir pas achevé les oraisons vocales que vous vous étiez proposées, **car la mentale que vous aurez faite en leur place est plus**

agréable à Dieu et plus utile à votre âme.

J'excepte l'office ecclésiastique si vous êtes obligé de le dire, car en ce cas-là, il faut rendre le devoir.

S'il advenait que toute votre matinée se passa sans cet exercice sacré de l'oraison mentale, ou pour la multiplicité des affaires, ou pour quelque autre cause (ce que vous devez procurer n'advenir point tant qu'il vous sera possible), tâchez de réparer ce défaut l'après-dîner, en quelque heure la plus éloignée du repas, parce que se faisant sur celui-ci et avant que la digestion soit fort acheminée, il vous arriverait beaucoup d'assoupissement et votre santé en serait intéressée.

Que si en toute la journée vous ne pouvez la faire, il faut réparer cette perte, multipliant les oraisons jaculatoires et par la lecture de quelques livres de dévotion avec quelques pénitences qui empêchent la suite de ce défaut, et avec cela faites une forte résolution de vous remettre en train le jour suivant.

DE LA LIBERTÉ

Nikki Heltz pose la question suivante à Maria Sima. Y a-t-il un péché que Jésus ne pardonne pas ? Elle répond ceci. Oui, il y en a un.

C'est de blasphémer le Saint-Esprit. Il ne le pardonnera pas. Mais cela signifie naturellement lui dire non à lui. Non à sa lumière, à son amour, à sa miséricorde et à son pardon, de façon répétée jusqu'au tout dernier moment.

Avec la miséricorde infinie de Dieu, les gens peuvent toujours en sortir

s'ils le veulent. Mais ils doivent le vouloir.

Personne ne peut, ni ne pourra le faire pour eux. Ils doivent le vouloir. Dieu ne manipule pas notre volonté.

Les âmes m'ont dit que chacun a la même possibilité, à sa mort, de dire oui au dernier moment.

Que ce soit une longue et lente maladie qui les emporte ou une balle qui leur traverse la cervelle, tous disposent des mêmes deux ou trois minutes pour dire oui à Dieu. Et c'est seulement s'ils persistent dans leur non jusqu'à la fin qu'ils se perdent et doivent souffrir l'enfer éternellement.

Dieu ne nous obligera pas à changer notre non et Satan ne peut jamais modifier notre oui. C'est encore une raison pour laquelle nous ne pouvons jamais juger quelqu'un ni deviner où il a pu aboutir.

Nous ne voyons jamais ce qui se passe exactement entre l'âme et Dieu dans ces moments-là, même si l'on peut remarquer la présence d'une paix relative ou son absence au moment de la mort.

DE LA CONFORMITE A LA VIE DE JESUS- CHRIST.

Il faut imiter Jésus : c'est vivre comme il a vécu, penser comme il a pensé, et se conformer à son image qui est le sceau de notre sanctification.

Quelle différence de conduite ! Le néant se croit quelque chose et le tout-puissant s'anéantit. Je m'anéantirai avec vous, Seigneur ; je vous ferai un sacrifice entier de mon orgueil, et de la vanité qui m'a

possédé jusqu'à présent. Aidez ma bonne volonté : éloignez de moi les occasions où je tomberais ; détournez mes yeux, afin que je ne regarde point la vanité ; que je ne vois que vous et que je me vois devant vous : ce sera alors, que je connaîtrai ce que je suis, et ce que vous êtes.

Jésus-Christ naît dans une étable ; il est contraint de fuir en Egypte ; il passe trente ans de sa vie dans la boutique d'un artisan ; il souffre la faim, la soif, la lassitude ; il est pauvre, méprisé et bas ; il enseigne la doctrine du ciel, et personne ne l'écoute : tous les grands et les sages le poursuivent, le prennent, lui font souffrir des tourments effroyables, le traitent comme un esclave, le font

mourir entre deux voleurs, après avoir préféré à lui un voleur. Voilà la Vie que Jésus-Christ a choisie : et nous, nous avons en horreur toutes sortes d'humiliations ; les moindres mépris nous sont insupportables.

Comparons notre vie à celle de Jésus-Christ ; souvenons-nous qu'il est le maître et que nous sommes les esclaves ; qu'il est tout-puissant, et que nous ne sommes que faiblesse ; il s'abaisse, et nous nous élevons. Accoutumons-nous à penser si souvent à notre misère, que nous n'ayons de mépris que pour nous. Pouvons-nous avec justice mépriser les autres et considérer leurs défauts, quand nous en sommes nous-mêmes remplis ? Commençons à marcher par le chemin que Jésus-Christ nous

a tracé, puisque c'est le seul qui puisse nous conduire à lui.

Et comment pouvons-nous trouver Jésus-Christ, si nous ne le cherchons dans les états de sa vie mortelle, c'est-à-dire, dans la solitude, dans le silence, dans la pauvreté et la souffrance, dans les persécutions et les mépris, dans la croix et les anéantissemements ? Les saints le trouvent dans le ciel, dans les splendeurs de la gloire, et dans les plaisirs ineffables ; mais c'est après être demeuré avec lui en terre dans les opprobres, les douleurs et les humiliations.

Être chrétiens, c'est être imitateurs de Jésus-Christ. En

quoi pouvons-nous l'imiter ailleurs que dans ses humiliations ?

Ne prétendons pas de pouvoir arriver par nos propres forces à cet état : tout ce qui est en nous y résiste ; mais consolons-nous dans la présence de Dieu.

Je veux suivre, ô Jésus, le chemin que vous avez pris ; je veux vous imiter, je ne le puis que par votre grâce. »

François de Salignac.

CORDIALITÉ ET RESPECT

L'honnêteté des paroles et le respect
que l'on doit aux personnes.

C'est une des plus mauvaises conditions qu'un esprit peut avoir que d'être moqué. Dieu hait extrêmement ce vice et en a fait jadis des étranges punitions.

Voici ce que nous dit Saint Vincent de Paul. Mes sœurs, cette règle-ci vous commande deux choses. L'une la cordialité, l'autre le respect que

vous devez au prochain et entre vous les unes aux autres.

Or, il faut vous expliquer ce que c'est que la cordialité. La cordialité à proprement parlé, elle est faite de la charité qu'on a dans le cœur, de sorte que deux personnes qui ont dans le cœur l'une pour l'autre de la charité, que le saint amour y a mise, elles le témoignent à la rencontre l'une de l'autre. Avez-vous de l'amour pour les pauvres, vous leur témoignerez être bien aise de les voir.

Une sœur a-t-elle de l'amour pour sa sœur, elle le lui témoigne par parole. Cela s'appelle cordialité, c'est-à-dire une saillie de cœur par laquelle on fait voir qu'on est fort aise d'être avec elle, lui parlant ainsi, « Ma

sœur, je suis bien aise de vous avoir rencontré. »

Ainsi, la cordialité vous est recommandée par vos règles, de sorte qu'il importe que vous vous la témoigniez les unes aux autres par une certaine joie qu'on a dans le cœur et qui paraît sur le visage.

La cordialité est donc une joie qu'on sent dans le cœur quand on voit une personne qu'on aime et qu'on témoigne, en second lieu par le visage. Car quand une personne a de la joie au cœur, elle ne la saurait cacher. Vous la voyez bien sur son visage.

En troisième lieu, on témoigne encore la cordialité par des paroles d'amitié, par exemple celle-ci : ah

ma sœur, je suis bien aise de vous voir ; bénissez Dieu de ce que je vous ai rencontré. Ou bien, quand une sœur vous approche, montrez un visage qui fasse voir de l'amitié pour elle, que vous êtes bien aise de la voir.

Agir de la sorte, c'est un témoignage par lequel on fait voir qu'on a de la cordialité dans le cœur par une certaine joie qu'on sent dedans, qui rend la personne d'un visage doux et gracieux en parlant à sa sœur ou à d'autres personnes. Cela s'appelle cordialité qui est un effet de la charité.

Voyez-vous de sorte que si la charité était une pomme, la cordialité en serait la couleur. Vous voyez

quelquefois des personnes qui ont certaines rougeurs qui les rendent belles et agréables. Or, si la pomme était la charité, la couleur serait la cordialité.

Voilà ce que c'est que la vertu de cordialité. Mais comme les vertus, ceci requiert attention parce que cette règle est une des plus difficiles à expliquer que vous ayez.

Comme donc les vertus ont deux extrêmes à leur côté, l'un à droite, l'autre à gauche et qu'elles ne se trouvent qu'au milieu de deux vices, il en est de la cordialité comme des autres vertus.

C'est un défaut de cordialité de n'en avoir point du tout, de paraître rude

et fâcheuse. Cela est un vice, voyez-vous, cela est un vice.

C'est pourquoi toutes les fois que vous témoignerez de la cordialité à votre prochain, vous pratiquerez une vertu qui mérite des récompenses dans le ciel.

Faire le contraire, c'est montrer un visage triste et morne qui fait geler le cœur à ceux qui vous abordent. C'est un vice opposé à la cordialité de paraître rude et rustique aux autres. Il y a un autre vice de l'autre côté de cette vertu et c'est l'excès de la cordialité.

Par exemple, quand on voit sa sœur témoigner avec excès l'amour qu'elle porte à une autre et dire « Je suis si aise de vous voir ! » S'embrasser

avec une certaine avidité, se dire l'une à l'autre « Ah que je vous aime ! » « Je ne voudrais pour rien au monde ne vous avoir rencontré. » C'est là un excès de cordialité. Ressouvenez-vous donc du fondement que nous avons posé, qu'il n'y a point de vertu qui n'ait ses vices.

L'excès à témoigner son affection à une personne, c'est une cordialité, mais une cordialité vicieuse.

Or, mes sœurs, voilà que la cordialité est la première vertu marquée par cette règle, mais il y en a une autre recommandée par la même règle aux filles de la charité qui est le respect.

Que veut dire respect, mes sœurs ? C'est une vertu par laquelle une

personne témoigne qu'elle a de la déférence et de la vénération pour une autre et qu'elle l'estime.

Or, cette vertu a deux vices à ses côtés.

Le premier est un éloignement de la personne que l'on respecte comme si l'on n'osait l'approcher. C'est aller d'une extrémité à une autre.

Le deuxième vice, c'est manquer de respect.

Qu'est-ce que manquer de respect ? C'est traiter l'un avec l'autre. Or, notre Seigneur veut que vous vous respectiez l'une l'autre puisqu'il vous a élus pour ses épouses.

Ainsi, vous devez vous traiter comme épouse de Jésus-Christ

régnant là-haut au ciel. Cela ne vous doit-il pas obliger à vous estimer l'une l'autre ? Quoi ? Je sais que ma sœur est épouse de notre Seigneur et comme fille de Dieu, et je ne lui porterai pas respect. Qui ne respectera pas l'épouse du roi ? Mes sœurs, vous vous devez estimer comme les épouses de notre Seigneur et comme filles de Dieu. Car dire fille de la charité, c'est dire fille de Dieu. Et pour cela, quelque part que vous vous trouviez, portez-vous du respect.

Après tant de vertus qui sont quelquefois cachées en une fille, tant de belles vertus qui se sont trouvées en nos sœurs, comme vous le savez, ayant rapporté la patience des unes, l'amour des autres pour les pauvres,

dans les autres un grand zèle pour l'observance de leurs règles, n'est-ce pas là un sujet de faire estime de ses sœurs ? Mes sœurs, il y a tant de raisons d'estimer sa compagne qu'il n'y a point d'excuses pour vous en dispenser quand même on ne la connaîtrait pas. Et quand il n'y aurait que celle-là, que Jésus-Christ est mort pour nous, n'est-ce pas assez pour estimer une personne ? Jésus nous a tant témoigné d'estime qu'il a voulu mourir pour nous, tellement qu'il paraît par là qu'il nous a plus estimé que son sang précieux, lequel il a répandu pour nous racheter, comme s'il disait qu'il n'estime pas tant son sang que tous les prédestinés et les filles de la charité pour lesquelles il l'a donné jusqu'à la

dernière goutte. Cela supposé, ne faut-il pas se donner à Dieu pour avoir une haute estime du prochain ?

CONNAISSANCE DE
DIEU ET DE SOI-
MÊME

Par Ad. Tanquerey



Puisque la perfection consiste dans l'amour de notre âme à Dieu, il est évident que pour y arriver, il faut tout d'abord connaître les deux termes de l'union, Dieu et l'âme.

La connaissance de Dieu nous mènera directement à l'amour.

La connaissance de soi, en nous faisant apprécier ce que Dieu a mis de bon en nous, nous excitera à la reconnaissance, à la vue de nos misères et de nos défauts, en nous faisant concevoir un juste mépris de nous-mêmes, produira directement l'humilité et, par voie de conséquence, l'amour divin, puisque c'est dans le vide de soi que s'opère l'union avec Dieu.

Par Saint François de Sales

Saint François de Sales nous dit « Connais-toi toi-même » doit s'entendre de non seulement reconnaître notre vileté et misère mais aussi que nous devons reconnaître l'excellence et la dignité de nos âmes, lesquelles sont capables d'être unies à la divinité par la divine bonté qui a mis en nous un certain instinct, lequel nous fait toujours tendre et prétendre à cette union en laquelle consiste tout notre bonheur.

Par le Père Bourdaloue

Quant au Père Bourdaloue, voici ce qu'il dit : « Mais qu'un homme se

soit de bonheur étudié lui-même pour connaître les plus secrets mouvements de son cœur, que par de saintes violences il se soit rendu maître de ses inclinations et de ses antipathies, de ses désirs et de ses aversions, qu'il ait appris à réprimer (c'est-à-dire à modérer), sa cupidité, à borner son ambition, à étouffer ses ressentiments, à modérer ses colères, à calmer ses inquiétudes, alors il sera en état de distinguer quel esprit l'anime dans son zèle et de le réduire au terme de la raison et de l'équité »

Par Thérèse d'Avila)

Or, comme dans cette connaissance qu'elle a d'elle-même, l'âme en vient à mieux connaître Dieu, puisqu'elle

connaît la bonté de Dieu en elle-même dans ce doux miroir de Dieu elle prend connaissance de sa dignité et de son indignité propre.

Je parle de la dignité de la création puisqu'elle se voit image de Dieu par grâce et non par droit.

C'est donc dans le miroir de la bonté de Dieu que l'âme connaît l'abjection c'est-à-dire la bassesse, l'horreur où elle est tombée par sa faute.

Par Sainte Catherine de Sienne

Dieu lui dit « Que toute âme se réjouisse donc, qui se sent tourmentée ; tel est le chemin pour atteindre ce doux et glorieux état de perfection.

Je t'ai déjà dit que c'est par la connaissance et la haine de vous-même et par la connaissance de ma bonté en vous qu'on arrive à la perfection.

Jamais l'âme ne sait aussi bien si je l'habite qu'au moment de la bataille. Comment ? Je vais te le dire.

Elle se connaît bien quand, lors de ses combats, elle ne peut ni s'en éloigner ni faire qu'il ne soit pas. C'est alors qu'elle connaît qu'elle n'est rien. Sa volonté peut seulement refuser de consentir pas autre chose. Si elle était quelque chose par elle-même, elle se débarrasserait de ce qu'elle ne veut pas. C'est ainsi qu'elle devient humble par la vraie connaissance d'elle-même. C'est

donc, c'est avec la lumière de la très sainte foi qu'elle court vers moi Dieu éternel dont la bonté lui conserve sa bonne volonté et l'empêche de céder aux misères qui la tourmentaient au moment de la bataille.

Vous avez donc raison de vous fortifier avec la doctrine du doux et amoureux verbe mon Fils unique au moment des tentations des peines, de l'adversité, qu'elles proviennent des hommes ou du démon. Elles accroissent votre vertu et vous procurent la grande perfection.

Plus loin, il ajoute, la lumière de la foi doit vous éclairer sur la fragilité du monde dont toutes les choses passent comme le vent. Mais vous seriez incapables de les voir si

d'abord vous n'aviez connu combien votre propre fragilité est facilement inclinée à se rebeller contre votre Créateur à cause de cette loi perverse liée à vos membres.

Non point que cette loi puisse contraindre à commettre le moindre péché si on s'y refuse, mais elle se révolte contre l'Esprit. Ce n'est pas pour que ma créature raisonnable soit vaincue que je lui ai donné cette loi, mais pour qu'elle puisse accroître et éprouver sa vertu puisque la vertu ne se prouve que par son opposé.

Sa sensualité s'oppose à l'Esprit, et c'est pourquoi l'âme prouve dans cette sensualité même l'amour qu'elle ressent pour moi, son

Créateur. Quand le prouve-t-elle ?
Lorsqu'avec haine et dégoût elle se
révolte contre elle.

Si je lui ai donné cette loi c'est aussi
pour la maintenir dans la véritable
humilité. Tu vois donc que tout en
créant l'âme à mon image et
ressemblance, en l'élevant à une si
haute dignité, en lui donnant une
beauté si sublime, je lui ai également
donné ce qu'il y a de plus vil, cette
loi perverse que j'ai liée à son corps
formée de la partie la plus
méprisable de la terre afin qu'en
voyant sa beauté elle ne dressa point
d'orgueil sa tête contre moi.

Aussi ce corps fragile est pour l'âme
qui possède cette lumière une
occasion d'humilité. Loin d'avoir

quelques motifs de s'enorgueillir elle ne fait que sincèrement et parfaitement s'humilier. Ainsi donc, cette loi ne contraint à aucune faute, quelle que soit ses révoltes, mais elle vous permet de bien vous connaître vous-même et de combattre l'instabilité des choses du monde.

Pour aimer Dieu, il faut avant tout le connaître. Plus donc nous nous appliquons à étudier ses perfections, et plus notre cœur s'embrase d'amour pour lui, car tout en lui est aimable. Il est la plénitude de l'être, plénitude de beauté, de bonté et d'amour. Cela est évident.

Reste donc à déterminer ce qu'il nous faut connaître de Dieu pour

l'aimer et comment arriver à cette connaissance affectueuse.

Tout d'abord, ce qu'il nous faut connaître de Dieu.

Il nous faut connaître sur Dieu tout ce qui peut nous le faire admirer et aimer, par conséquent son existence, sa nature, ses attributs, ses œuvres, surtout sa vie intime et ses relations avec nous. Rien de ce qui touche à la divinité n'est étranger à la dévotion. Les vérités les plus abstraites elles-mêmes ont un côté affectif qui aide singulièrement la piété.

Montrons-le par quelques exemples tirés de la philosophie et de la théologie.

Vérité philosophique :

Les preuves métaphysiques de l'existence de Dieu semblent bien abstraites et cependant elles sont une mine de précieuses réflexions qui mènent à l'amour divin. Dieu, premier moteur immobile, acte pur, est la source de tout mouvement, dont je ne puis me mouvoir qu'en lui et par lui.

C'est lui qui doit être le premier principe de toutes nos actions, et s'il en est le premier principe, il doit en être la fin. Dieu est la cause première de tous les êtres, de tout ce qu'il y a de bon en moi, de nos facultés, de nos actes. Donc, à lui seul, tout honneur et toute gloire.

Dieu est l'être nécessaire, le seul nécessaire par conséquent, le seul bien à poursuivre. Tout le reste n'est qu'une partie de l'accessoire, du transitoire, et ne peut être utile qu'autant qu'il nous conduit à cet unique nécessaire. Dieu est l'infinie perfection, et les créatures ne sont qu'un pâle reflet de sa beauté.

C'est donc lui l'idéal à poursuivre. Nous ne devons donc mettre aucune borne à notre perfection. « Moi qui suis infini, disait Dieu à sainte Catherine de Sienne, je suis en quête d'œuvres infinies, c'est-à-dire d'un sentiment infini d'amour.

Si de là nous passons à la nature divine, le peu que nous en connaissons nous détache des

créatures et de nous-mêmes pour nous élever à Dieu. Il est la plénitude de l'être. Donc, mon être n'est qu'un être d'emprunt, incapable de subsister par lui-même et doit reconnaître son absolue dépendance de l'être divin.

C'est ce que Dieu voulait inculquer à sainte Catherine de Sienne lorsqu'il lui disait : « sais-tu ma fille ce que tu es, ce que je suis ? Tu es celle qui n'est pas, et moi je suis celui qui est ». Quelle leçon d'humilité et d'amour ! Il en est de même des attributs divins. Il n'en est aucun qui, bien médité, ne serve à stimuler notre amour sous une forme ou sous une autre.

La simplicité divine nous excite à pratiquer cette simplicité ou pureté d'intention qui nous fait tendre directement à Dieu, sans aucun retour désordonné sur nous-mêmes. Son immensité qui nous enveloppe et nous pénètre est le fondement de cet exercice de la présence de Dieu si cher et si profitable aux âmes pieuses. Son éternité nous détache de tout ce qui se passe en nous rappelant que ce qui n'est pas éternel n'est rien.

Son immutabilité, c'est-à-dire qui ne peut changer, nous aide à pratiquer au milieu des vicissitudes humaines ce calme si nécessaire à l'union intime et durable.

Son infinie activité stimule la nôtre et nous empêche de tomber dans la nonchalance, c'est-à-dire dans la paresse, ou dans une sorte de quiétisme dangereux.

Sa toute-puissance mise au service de son infini sagesse et de sa miséricordieuse bonté nous inspire une confiance filiale, c'est-à-dire d'un fils à son père, qui nous facilite singulièrement la prière et le saint abandon.

Sa sainteté nous fait haïr le péché et aimer cette pureté de cœur qui mène à l'union intime avec Dieu.

Son infaillible vérité est le fondement le plus solide de notre foi.

Sa beauté, sa bonté, son amour ravissent notre cœur et y suscitent des élans d'amour et de reconnaissance.

Ainsi les âmes saintes aiment à se perdre dans la contemplation des divins attributs. En admirant et en adorant les perfections de Dieu, elles en attirent quelque chose dans leur âme. Elles se plaisent surtout à contempler les vérités révélées, qui toutes se ramènent à l'histoire de la vie divine, sa source dans la sainte Trinité, ses premières communications par la création et la sanctification de l'homme, sa restauration par l'incarnation, sa diffusion actuelle par l'Église et les sacrements, sa consommation finale dans la gloire.

Chacun de ces mystères les ravit et les enflamme d'amour pour Dieu, pour Jésus, pour les âmes, pour toutes les choses divines. La vie divine dans sa source, c'est la sainte Trinité. Dieu, qui est la plénitude de l'être et de la charité, se contemple de toute éternité.

En se contemplant, il produit son Verbe, et ce Verbe est son Fils, distinct de lui et cependant parfaitement égal à lui, sa vivante et substantielle image. Il aime ce Fils et en est aimé. De cet amour mutuel jaillit le Saint-Esprit, distinct du Père et du Fils dont il procède, et parfaitement égal à l'un et à l'autre.

Et c'est cette vie à laquelle nous participons. Parce qu'il est infiniment bon, Dieu veut se communiquer à d'autres êtres. Il le fait par la création et surtout par la sanctification.

Par la création, nous sommes les serviteurs de Dieu et c'est déjà pour nous un grand honneur, car que Dieu ait pensé à moi de toute éternité, qu'il m'ait choisi entre des milliards de possibles pour me donner l'existence, la vie, l'intelligence, quels sujets d'admiration, de reconnaissance et d'amour, mais qu'il m'ait appelé à participer à sa vie divine, qu'il m'ait adopté pour enfant, qu'il me destine à la claire vision de son essence et à un amour sans partage, n'est-ce pas là le

comble de la charité? Et n'est-ce pas un puissant motif de l'aimer sans réserve ?

Nous avons perdu, par la faute de notre premier Père, nos droits à la vie divine et étions incapables de les recouvrer par nous-mêmes. Mais voici que le Fils de Dieu voit notre détresse, se fait homme comme nous, devient ainsi la tête d'un corps mystique dont nous sommes les membres, expie nos péchés par sa douloureuse passion et sa mort sur la croix, nous réconcilie avec Dieu et fait de nouveau couler dans nos âmes une participation à cette vie qu'il a puisée dans le sein du Père.

Est-il rien de plus propre à nous faire aimer le Verbe incarné, à nous unir étroitement à lui et par lui au Père ?

Pour faciliter cette union, Jésus demeure parmi nous.

Il y demeure par son Église qui nous transmet et nous explique ses enseignements. Il y demeure par ses sacrements, canaux mystérieux de la grâce qui nous communiquent la vie divine. Il y demeure surtout par l'Eucharistie où il perpétue à la fois sa présence, son action bienfaisante et son sacrifice.

Son sacrifice par la Sainte Messe où il renouvelle d'une façon mystérieuse son immolation, son action bienfaisante par la communion où il vient avec tous ses

trésors de grâce perfectionner notre âme et lui communiquer ses vertus. Sa présence permanente en s'emprisonnant volontairement jour et nuit dans le tabernacle où nous pouvons le visiter, converser avec lui, glorifier avec lui l'adorable Trinité, trouver en lui la guérison de nos blessures spirituelles et la consolation dans nos tristesses et nos abattements.

Et ceci n'est que le prélude de cette vie consommée en Dieu dont nous jouirons pendant l'éternité. Nous le verrons face à face, tel qu'il se voit lui-même, et l'aimerons d'un amour parfait. En lui nous verrons et aimerons tout ce qu'il y a de grand et de noble. Sorti de Dieu par la création, nous revenons à lui par la

glorification et en le glorifiant nous trouvons le bonheur parfait.

Le dogme est donc la source de la vraie religion, son aliment, et il nous reste à dire comment nous devons l'utiliser à ce point de vue.

Voici quels sont les moyens pour acquérir cette connaissance de Dieu.

Pour acquérir cette connaissance affectueuse de Dieu, trois moyens principaux se présentent à nous.

Premièrement, l'étude pieuse de la philosophie et de la théologie.

Deuxièmement, la méditation ou l'oraison.

Troisièmement, l'habitude de voir Dieu en toutes choses.

Nous allons parler du premier point, l'étude pieuse de la théologie. On peut étudier la philosophie et la théologie de deux façons, avec l'esprit seulement, comme on étudie toute autre science, ou avec l'esprit et le cœur tout à la fois. C'est cette dernière façon qui engendre la piété.

Lorsque saint Thomas se plongeait dans l'étude approfondie des grandes questions philosophiques et théologiques, il le faisait non pas comme un sage de la Grèce, mais comme un disciple, un amant du Christ. C'est ainsi que, selon son expression, la théologie traite des choses divines et des actes humains,

en tant qu'ils nous conduisent à la connaissance parfaite de Dieu et par suite à l'amour. Aussi, sa piété surpassait encore sa science.

Ainsi en étaient-ils de saint Bonaventure et des grands théologiens. Sans doute, la plupart d'entre eux n'ont pas fait de pieuses réflexions sur les grands mystères de notre foi, qu'ils se bornent à exposer et à prouver. Mais c'est du fond même de ces vérités que jaillit la piété.

Et quiconque étudie avec esprit de foi ne peut s'empêcher d'admirer et d'aimer celui dont la théologie nous révèle la grandeur et la bonté. Cela est vrai surtout de ceux qui savent utiliser les dons de science et

d'intelligence. Le premier nous fait monter des créatures à Dieu en nous dévoilant leur rapport avec la divinité. Le second nous fait pénétrer au-dedans des vérités révélées pour en saisir les merveilleuses harmonies.

A l'aide de ces lumières, le pieux théologien saura s'élever des vérités les plus spéculatives aux actes d'adoration, d'admiration, de reconnaissance et d'amour qui jaillissent spontanément de l'étude des dogmes chrétiens. Ces actes, loin de paralyser son activité intellectuelle, ne feront que l'affiner et la stimuler.

On étudie mieux, avec plus d'activité et de constance, ce que l'on aime. On

y découvre les profondeurs que l'intelligence seule ne pénétrerait pas. On en déduit des conséquences qui agrandissent le champ de la théologie en nourrissant la piété.

Parlons à présent d'un autre point, mais à l'étude il faut joindre la méditation. On ne médite pas assez les dogmes chrétiens, ou du moins on ne les médite souvent que par leur côté accessoire. Il ne faut pas craindre de les prendre directement et en leur fond, comme sujet principal de nos oraisons.

C'est alors que la lumière de la foi, sous l'action du Saint-Esprit, l'âme atteint à des hauteurs et pénètre à des profondeurs que l'intelligence seule ne saurait percevoir. Nous en

trouvons la preuve dans les écrits d'âmes simples, élevées à la contemplation, qui nous ont laissé sur Dieu, Jésus-Christ, sa doctrine, ses sacrements des aperçus, qui rivalisent avec ceux des meilleurs théologiens. D'ailleurs, saint Thomas n'a-t-il pas dit qu'il avait plus appris à l'école de son crucifix que dans les livres des docteurs ? La raison en est que, dans le silence et le calme de l'oraison, Dieu parle plus facilement au cœur et que sa parole, mieux comprise, éclaire l'intelligence, réchauffe le cœur et met en branle la volonté. En branle, c'est-à-dire qu'il fait démarrer.

C'est alors aussi que le Saint-Esprit daigne communiquer, outre les dons de science et d'intelligence, celui de

sagesse, qui fait goûter les vérités de la foi, les fait aimer et pratiquer, établissant ainsi une union très étroite entre l'âme et Dieu. C'est ce qu'a si bien décrit l'auteur de l'Imitation, heureuse l'âme qui entend le Seigneur lui parler intérieurement et qui reçoit de sa bouche la parole de consolation.

Le souvenir fréquent et affectueux de Dieu pendant la journée prolonge et complète les heureux effets de l'oraison. En pensant à lui, on l'aime davantage et l'amour affine notre connaissance. Alors se contracte plus facilement l'habitude de s'élever des créatures au Créateur et de voir Dieu dans toutes ses œuvres, les

choses, les personnes et les événements.

La base de cette pratique, c'est l'exemplarisme divin enseigné par Platon, perfectionné par saint Augustin et saint Thomas, que l'école de saint Victor a mis en lumière et qu'a repris l'école de spiritualité française du XVII^e siècle. Tous les êtres ont existé dans la pensée de Dieu avant d'être créés, il les a conçus dans son intelligence avant de les produire au dehors et il a voulu que tous fussent à des degrés divers, un reflet de ces divines perfections.

Si donc nous contemplons les choses créées, non pas seulement des yeux du corps mais des yeux de l'âme, à

l'aide des lumières de la foi, nous y verrons trois choses.

Premièrement, que toutes les créatures, selon leurs degrés de perfection, sont un vestige ou une image ou une similitude de Dieu, que toutes nous disent qu'elles ont Dieu pour auteur et nous invitent à le louer, tout l'être qui est en elles, toute la beauté de leur bonté, n'étant qu'une participation créée et finie de l'être divin.

Deuxièmement, que les créatures intellectuelles en particulier, élevées à l'ordre surnaturel, sont des images, des similitudes vivantes de Dieu, participant, quoique d'une façon finie, à sa vie intellectuelle, que tous les baptisés étant membres du

Christ, c'est lui que nous devons voir en nous.

Et enfin, troisièmement, que tous les événements, heureux ou malheureux, sont destinés, dans la pensée divine, à perfectionner la vie surnaturelle qu'il leur a donnée et à faciliter le recrutement des élus, si bien que nous pouvons profiter de tout pour sanctifier notre âme.

Ajoutons toutefois que dans l'ordre chronologique, les âmes vont d'abord à Jésus et que c'est par lui qu'elles vont au Père, et qu'arrivées à Dieu, elles ne cessent pas de se tenir étroitement unies à Jésus.

Point suivant, comment arriver à cette connaissance affectueuse ?

La connaissance affectueuse de Dieu nous conduit au saint exercice de la présence de Dieu dont nous allons brièvement indiquer la base, la pratique et les avantages.

La base, c'est la doctrine de l'omniprésence de Dieu.

Il est partout, non seulement par son regard et son opération, mais aussi par sa substance. Comme le disait saint Paul aux Athéniens, c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être. C'est ce qui est vrai au point de vue naturel comme au point de vue surnaturel.

Comme créateur, c'est lui qui, après nous avoir donné l'être et la vie, nous les conserve et met en branle nos facultés par son concours. Comme

Père, il nous engendre à la vie surnaturelle, qui est une participation à sa propre vie, collabore avec nous, comme cause principale à sa conservation et à sa croissance, et se trouve ainsi intimement présent en nous, jusqu'au centre de notre âme, sans cesser cependant d'être distinct de nous.

Enfin, c'est le Dieu de la Trinité qui vit en nous, le Père qui nous aime comme ses enfants, le Fils qui nous traite comme ses frères, et le Saint-Esprit qui nous donne et ses dons et sa personne.

Point suivant, pour trouver Dieu, nous n'avons donc pas à le chercher jusque dans son ciel.

Nous le trouvons, premièrement, tout près de nous dans les créatures qui nous entourent. C'est là qu'au début nous allons le chercher. Toutes nous rappellent quelque'une des perfections divines, mais surtout celles qui, douées d'intelligence, possèdent en elle le Dieu vivant. Elles nous servent comme d'échelon pour aller jusqu'à lui.

Deuxièmement, nous nous rappelons ensuite qu'il est tout près de ceux qui le prient avec confiance, et notre âme se plaît à l'invoquer, tantôt par de simples oraisons jaculatoires et tantôt par des prières plus longues.

Enfin, troisièmement, mais surtout, nous nous souvenons que les trois

divines personnes habitent en nous, et que notre cœur est un tabernacle vivant, un ciel où elles se donnent déjà à nous. Il nous suffit donc de rentrer en nous-mêmes dans la cellule intérieure, comme l'appelle Sainte Catherine de Siennes, et de fixer avec l'œil de la foi, l'hôte divin qui daigne y habiter. Alors nous vivrons sous son regard, sous son action, nous l'adorerons, et nous collaborerons avec lui à la sanctification de notre âme.

Point suivant, il est facile de voir quels sont les avantages de cette pratique au point de vue de notre sanctification.

Premièrement, elle nous fait éviter avec soin le péché ; qui donc oserait

offenser la majesté divine au moment même où il sait que Dieu habite en lui, avec sa sainteté infinie qui ne peut souffrir la moindre tache, avec sa justice qui l'oblige à châtier les plus petites fautes, avec sa puissance qui arme son bras contre le coupable, et surtout avec sa bonté qui sollicite notre amour et notre fidélité.

Deuxièmement, elle stimule notre ardeur pour la perfection. (Ardeur signifie notre empressement). Si un soldat qui combat sous les yeux de son général se sent porter à multiplier ses prouesses, comment ne pas se sentir prêt aux plus rudes labeurs, aux efforts les plus généreux lorsque nous savons que nous combattons non pas seulement

sous le regard de Dieu, mais avec sa collaboration toujours victorieuse et encouragée par la couronne immortelle qu'il nous promet, surtout par le surcroît d'amour qu'il nous donne comme récompense.

Troisièmement, et quelle confiance nous donne cette pensée ! Quelles que soient nos épreuves, nos tentations, nos fatigues, nos faiblesses, ne sommes-nous pas sûrs de la victoire finale, lorsque nous nous rappelons que celui qui est la toute puissance et à qui rien ne résiste, vit en nous et met à notre service ses divines énergies ?

Sans doute, nous pouvons éprouver des échecs partiels, passer par des angoisses douloureuses, mais nous

sommes sûrs qu'appuyés sur lui, nous triompherons et que **nos croix elles-mêmes ne servent qu'à nous faire aimer Dieu davantage et à multiplier nos mérites.**

Quatrièmement, enfin, quelle joie pour nous de penser que celui qui fait le bonheur des élus et que nous verrons un jour est déjà en notre possession et que nous pouvons jouir de sa présence et converser avec lui tout le long du jour ! La connaissance et la pensée fréquentes de Dieu sont donc très sanctifiantes, il en est de même de la connaissance de soi-même.

(Par saint Catherine de Sienne)

La connaissance de Dieu nous porte directement à l'aimer, puisqu'il est infiniment aimable. La connaissance de nous-mêmes nous y porte indirectement, en nous montrant le besoin absolu que nous avons de lui pour perfectionner les qualités qu'il nous a données et pour remédier à nos misères profondes.

Nécessité de la connaissance de soi-même

Quelques mots suffiront à nous en convaincre.

Si on ne se connaît pas soi-même, il est moralement impossible de se perfectionner, car alors on se fait illusion sur son état, tombant selon

son caractère ou l'inspiration du moment, tantôt dans un optimisme présomptueux qui nous fait croire que nous sommes déjà parfaits, tantôt dans le découragement qui nous fait exagérer nos défauts et nos fautes.

Dans l'un et l'autre cas, le résultat est presque le même, c'est l'inaction, ou du moins l'absence d'effort énergique et soutenu, le relâchement.

Comment d'ailleurs corriger des défauts qu'on ne connaît pas ou qu'on connaît mal, cultiver des vertus, des qualités dont on n'a qu'une notion vague et confuse ?

Au contraire, la connaissance claire et sincère de notre âme nous stimule à la perfection.

Nos qualités nous portent à remercier Dieu en correspondant plus généreusement à la grâce. Nos défauts et la conscience de notre impuissance nous montrent que nous avons encore beaucoup à faire et qu'il importe de ne perdre aucune occasion de progresser. Alors on profite de toutes les occasions pour déraciner ou du moins affaiblir, mortifier, dominer ses vices pour cultiver et faire grandir ses qualités.

Et parce qu'on a conscience de son incapacité, on demande humblement à Dieu la grâce d'avancer chaque jour et, appuyé sur la confiance, on a

l'espoir et le désir de succès, ce qui donne de l'élan et de la constance dans l'effort.

Parlons à présent de l'objet de la connaissance de soi-même.

Remarque générale, pour que cette connaissance soit plus efficace, il faut qu'elle embrasse tout ce qui se trouve en nous, qualités et défauts, dons naturels et dons surnaturels, attraites et répugnances, avec l'histoire de notre vie, nos fautes, nos efforts, nos progrès, le tout étudié sans pessimisme, mais avec impartialité, avec une conscience droite éclairée par la foi.

Premièrement, il faut donc constater sincèrement, sans fausse humilité, toutes les qualités que le bon Dieu a

mises en nous, non pas, certes, pour nous en glorifier, mais pour en exprimer notre reconnaissance à leur Auteur et pour cultiver avec soin. Ce sont des talents qu'il nous a confiés et il nous en demande à compte. Le terrain à explorer est donc très vaste, puisqu'il comprend et les dons naturels et les dons surnaturels, ce que nous tenons plus directement de Dieu, ce que nous avons reçu de nos parents, de l'éducation, ce que nous devons à nos propres efforts, soutenus par la grâce.

Deuxièmement, mais il faut aussi se mettre courageusement en face de ces misères et de ces fautes. Tirés du néant, nous y tendons sans cesse. Nous ne subsistons ni ne pouvons

agir que par le concours incessant de Dieu.

Attirés au mal par la triple concupiscence, nous avons augmenté cette tendance par nos péchés actuels et les habitudes qui en sont le résultat. Il faut humblement le reconnaître et sans découragement se mettre à l'œuvre avec la grâce divine pour guérir ces blessures, par la pratique des vertus chrétiennes, afin de nous rapprocher ainsi de la perfection de notre Père Céleste.

Pour nous guider dans cet examen, nous pouvons parcourir successivement nos dons naturels et surnaturels en suivant une sorte de questionnaire qui facilitera la tâche de chacun d'entre nous.

Pour ce qui est des dons naturels, nous pouvons nous demander, sous le regard de Dieu, quelles sont les tendances principales qui semblent caractériser nos facultés, en suivant non un ordre strictement philosophique, mais simplement pratique.

1. Par rapport à la sensibilité, est-ce elle qui domine chez nous ou est-ce la raison et la volonté ? Il y a en nous tous un mélange des deux, mais il n'est pas dosé chez tous de la même façon. Aillons-nous plus par sentiment que par volonté ou dévouement ? Sommes-nous maîtres de nos sens extérieurs ou leurs esclaves ? Quel empire exerçons-nous sur l'imagination et la mémoire ? Est-ce que ces facultés ne sont pas

excessivement volages, c'est-à-dire changeantes, souvent occupées en de vaines rêveries sur nos passions ? Sont-elles bien orientées, modérées ? Est-ce la sensualité qui domine ou l'orgueil, la vanité ? Sommes-nous apathiques, c'est-à-dire inactifs, mous, nonchalants, paresseux ? Si nous sommes lents, sommes-nous du moins constants dans nos efforts ?

2. Deuxièmement, l'intelligence. De quelle nature est-elle ? Vive et claire, mais superficielle ou lente et pénétrante ? Sommes-nous des intellectuels, des spéculatifs ou des hommes pratiques, étudiants en vue d'aimer et d'agir ? Comment cultivons-nous notre intelligence ? Avec nonchalance ? (c'est-à-dire

paresse ou énergie) ? Avec constance ou d'une façon intermittente ? À quels résultats aboutissons-nous ? Quelles sont nos méthodes de travail ? Ne pourrait-on pas les perfectionner ? Sommes-nous passionnés dans nos jugements, obstinés dans nos opinions ? Savons-nous écouter ceux qui ne pensent pas comme nous ? Acquiescer, (c'est-à-dire approuver) à ce qu'ils disent de raisonnable ?

3. Troisièmement, la volonté. Est-elle faible, inconstante ou forte et persévérante ? Que faisons-nous pour la cultiver ? Elle doit être la reine des facultés, mais elle ne peut l'être qu'en usant de beaucoup de tact et d'énergie. Que faisons-nous pour

assurer sa maîtrise sur nos sens extérieurs et intérieurs, sur l'exercice de nos facultés intellectuelles, pour lui donner à elle-même plus d'énergie et de constance ? Avons-nous des convictions, souvent renouvelées ? Exerçons-nous notre volonté dans les petites choses, les petits sacrifices de chaque jour ?

4. Quatrièmement, le caractère a une importance capitale dans nos relations avec le prochain. Un bon caractère, qui sait s'adapter au caractère des autres, est un puissant levier pour l'apostolat. Un mauvais caractère est l'un des plus grands obstacles au bien. Or, un homme de caractère, c'est celui qui, ayant de fortes convictions, s'efforce avec fermeté et persévérance d'y

conformer sa conduite. Le bon caractère, c'est ce mélange de bonté et de fermeté, de douceur et de force, de franchise et de tact, qui fait que l'on est estimé et aimé de ceux avec qui on a des relations. Le mauvais caractère, c'est celui qui, manquant de franchise, de bonté, de tact ou de fermeté, ou qui, laissant prédominer l'égoïsme est rude dans ses manières, se rend désagréable et parfois odieux au prochain. Il y a donc là un élément capital à étudier.

5. Enfin, cinquièmement, les habitudes. Elles naissent de la répétition des mêmes actes et donnent une certaine facilité à reproduire des actes semblables avec promptitude et délectation.

(Délectation veut dire délice, plaisir).

Il importe donc qu'on étudie celles que l'on a déjà contractées pour les fortifier si elles sont bonnes, pour les déraciner si elles sont mauvaises.

Parlons à présent de nos dons surnaturels. Nos facultés étant tout imprégnées de surnaturel, nous ne nous connaissons pas complètement si nous ne faisons attention aux dons surnaturels que Dieu met en nous.

Il importe donc d'étudier l'action spéciale de la grâce dans notre âme. Les attrait qu'elle nous donne pour telle ou telle vocation, pour telle ou telle vertu, c'est en effet de la docilité, (c'est-à-dire obéissance-

soumission), à suivre ces mouvements de la grâce que dépend notre sanctification. Il est des moments décisifs dans la vie où la voix de Dieu se fait plus forte et plus pressante.

L'écouter alors et la suivre est de première importance. Il faut nous demander si, parmi ces attrait, il n'en est pas un qui soit dominant, qui revienne plus fréquemment, plus fortement, vers tel ou tel genre de vie, telle ou telle façon de faire oraison, telle ou telle vertu. C'est alors la voix spéciale où Dieu veut que nous marchions.

Il importe d'y entrer pour être dans le courant de la grâce. Outre les attrait, il faut aussi nous rendre

compte de nos résistances et de nos résistances à la grâce, de nos défaillances, de nos péchés, pour les regretter sincèrement, les réparer et les éviter à l'avenir. C'est une étude pénible, humiliante, surtout si on la fait loyalement et dans le détail, mais une étude très profitable puisque d'un côté elle nous aide à pratiquer l'humilité et que de l'autre elle nous jette avec confiance dans le sein de Dieu qui seul peut guérir nos faiblesses.

Quels sont les moyens propres à obtenir cette connaissance ?

Remarquons d'abord que la connaissance parfaite de soi-même est chose difficile. Attiré comme nous le sommes par les choses du

dehors, nous n'aimons guère à rentrer dans notre intérieur pour y examiner ce petit monde invisible. Orgueilleux, nous aimons encore moins à constater nos défauts.

Ces actes intérieurs sont très complexes. Il y a en nous deux hommes, comme le dit saint Paul, et souvent conflit tumultueux, (c'est-à-dire agité), entre les deux. Pour démêler ce qui vient de la nature et ce qui vient de la grâce, ce qui est volontaire et ce qui ne l'est pas, il faut beaucoup d'attention, de perspicacité, de loyauté, de courage, de persévérance.

Ce n'est que peu à peu que la lumière se fait. Une connaissance en amène une autre et celle-ci prépare la voie à

une connaissance plus approfondie encore. Puisque c'est par les examens de conscience qu'on arrive à se connaître soi-même, nous allons, pour en faciliter la pratique, donner quelques règles générales, proposer une méthode et indiquer les sentiments qui doivent accompagner ces examens.

Règle générale

Pour bien s'examiner, il faut avant tout invoquer les lumières du Saint-Esprit qui scrutent les reins et les cœurs et le prier de nous montrer les plis et les replis de notre âme en nous communiquant ce don de science dont l'une des fonctions est de nous

aider à nous connaître nous-mêmes pour nous conduire à Dieu.

Il faut ensuite se mettre en face de Jésus, le modèle parfait dont nous devons nous rapprocher chaque jour, adorer et admirer non seulement ses actes extérieurs, mais encore et surtout ses dispositions intérieures.

Alors nos défauts et nos imperfections apparaîtront beaucoup plus clairement par le contraste que nous remarquerons entre nous et ce divin modèle.

Mais nous n'en serons pas découragés puisque Jésus est en même temps le médecin des âmes, qui ne demande qu'à penser nos plaies et à les guérir, lui faire pour ainsi dire sa confession en lui

demandant humblement pardon est une excellente pratique.

C'est alors que nous rentrerons au plus intime de notre âme. Des actes extérieurs nous remonteront aux dispositions intérieures qui les inspirent, à leurs causes profondes.

Ainsi, lorsque nous avons manqué à la charité, nous nous demanderons si c'est par légèreté, par envie ou jalousie, ou pour faire de l'esprit, ou par loquacité, (c'est-à-dire disposition à parler beaucoup).

Afin d'en apprécier le caractère moral, la responsabilité, il faudra se demander si l'acte est volontaire en soi ou dans sa cause, fait avec une pleine conscience de sa malice ou avec une demi-advertance,

(advertance veut dire attentif), avec un plein consentement ou un demi-consentement. Au début, tout cela est obscur, mais s'éclaircit peu à peu.

Pour être plus impartial dans ses jugements, il est bon de se mettre en face du souverain juge. Il est parfois utile, surtout aux débutants, de faire cet examen par écrit afin de mieux fixer leur attention et de pouvoir mieux comparer les résultats de chaque jour et de chaque semaine. Mais si on le fait, il y faut éviter toute recherche de soi-même, toute prétention littéraire et prendre les précautions nécessaires pour que ces notes ne tombent pas sous les yeux des profanes.

Si on use d'un tableau avec des signes conventionnels, il importe de se prémunir contre la routine ou un examen superficiel.

En tout cas, le moment vient généralement où il vaut mieux se passer de ce moyen et s'accoutumer à s'examiner en toute simplicité sous le regard de Dieu à la suite de ses principales actions pour faire ensuite la récapitulation à la fin de la journée.

En cela comme en tout le reste, on suivra les conseils d'un sage directeur et on le priera de nous aider à mieux nous connaître nous-mêmes, observateurs désintéressés et expérimentés, ils voient généralement mieux que nous le

fond de notre conscience et apprécient plus impartialement la vraie valeur de nos actes.

Parlons à présent de la méthode pour examiner sa conscience.

Tout le monde reconnaît que Saint Ignace les a beaucoup perfectionnées. Dans ses exercices spirituels, il distingue avec soin l'examen général et l'examen particulier.

Le premier porte sur toutes les actions de la journée, le second sur un point spécial, un défaut à corriger, une vertu à cultiver. Mais on peut faire l'un et l'autre au même moment. Dans ce cas, on se contente pour

l'examen général d'un coup d'œil d'ensemble sur les actions de la journée pour découvrir ses fautes principales et aussitôt on passe à l'examen particulier qui a beaucoup plus d'importance que le premier.

Pour l'examen général que tout bon chrétien doit faire pour se connaître et se réformer, il renferme cinq points nous dit Saint Ignace.

Le premier point est de rendre grâce à Dieu notre Seigneur des bienfaits que nous avons reçus. C'est là une pratique excellente, à la fois consolante et sanctifiante, puisqu'elle nous prépare la contrition en faisant ressortir notre ingratitude et soutient notre confiance en Dieu.

Le deuxième, de demander la grâce de connaître nos péchés et de les bannir de notre cœur. Si donc on veut se connaître, c'est pour se réformer et on ne fait l'un ni l'autre qu'avec l'aide de la grâce de Dieu.

Le troisième, de demander à notre âme un compte exact de notre conduite depuis l'heure du lever jusqu'au moment de l'examen en parcourant successivement les heures de la journée ou certains espaces déterminés par l'ordre de nos actions.

On s'examinera premièrement sur les pensées, puis sur les paroles, puis sur les actions, selon l'ordre indiqué dans l'examen particulier.

Le quatrième, de demander pardon de nos fautes à Dieu notre Seigneur. Il ne faut pas oublier, en effet, que la contrition est l'élément principal de l'examen, et que cette contrition est surtout l'œuvre de la grâce.

Le cinquième, de former la résolution de nous corriger avec le secours de sa grâce ; terminez par l'oraison dominicale. Cette résolution, pour être pratique, portera sur les moyens de réforme, car qui veut la fin, veut les moyens.

La récitation du Pater, en nous remettant devant les yeux la gloire de Dieu que nous devons procurer, et en nous unissant à Jésus-Christ pour demander le pardon de nos fautes et

la grâce de les éviter à l'avenir, termine fort bien cet examen.

À présent, parlons de l'examen particulier.

L'examen particulier est, au jugement de saint Ignace, plus important encore que l'examen général et même que l'oraison, parce qu'il nous permet de prendre corps à corps nos défauts les uns après les autres et de les vaincre ainsi plus facilement.

D'ailleurs, en nous examinant à fond sur une vertu importante, nous acquérons non seulement celle-ci mais toutes les autres qui s'y rattachent.

Ainsi, progresser dans l'obéissance, c'est en même temps faire acte d'humilité, de mortification et d'esprit de foi, et de même acquérir l'humilité, c'est du même coup se perfectionner dans l'obéissance, dans l'amour de Dieu, dans la charité, l'orgueil étant l'obstacle principal à la pratique de ces vertus.

Mais pour cela, il y a des règles à suivre pour le choix du sujet et la manière de le faire.

Parlons tout d'abord du choix du sujet.

En général, il faut s'attaquer aux défauts dominants en s'efforçant de pratiquer la vertu contraire. Ce défaut est en effet le grand obstacle, le général en chef de l'armée

ennemie. Lui vaincu, toute l'armée est en déroute.

Le sujet choisi, on s'attaque d'abord aux manifestations extérieures de ce défaut, afin de supprimer ce qui déplaît ou scandalise le prochain.

Ainsi, pour la charité, on commencera par diminuer et supprimer les paroles ou actes contraires à cette vertu.

Mais de là, il faut remonter sans trop de retard à la cause intérieure de nos fautes, par exemple au sentiment d'envie, au désir de briller en conversation, etc., qui peuvent en être la source.

Il importe de ne pas se borner, (c'est-à-dire se limiter), au côté négatif des

vertus ou à la lutte contre les défauts, mais de cultiver avec soin la vertu qui leur est opposée. On ne supprime que ce qu'on remplace.

Enfin, pour avancer plus sûrement, on divisera avec soin le sujet de son examen selon les degrés des vertus, de manière à ne pas embrasser toute l'étendue d'une vertu, mais seulement quelques actes correspondant mieux à nos besoins particuliers.

Ainsi, pour l'humilité, on pratiquera d'abord ce qu'on peut appeler l'effacement ou l'oubli de soi, parlant peu, donnant aux autres par des questions discrètes l'occasion de parler, aimant l'obscurité, la vie cachée, etc.

Parlons à présent de la manière de le faire.

Il comprend, nous dit Saint Ignace, trois temps et deux examens de conscience chaque jour.

Le premier temps est le matin. Aussitôt qu'on se lève, on doit se proposer de se tenir soigneusement en garde contre le péché ou défaut particulier dont on veut se corriger. Ce temps est court, c'est l'affaire de deux ou trois minutes en s'habillant.

Le second temps est après le dîner. Le troisième, après le souper. On commencera par demander à Dieu, notre Seigneur, ce que l'on désire, c'est-à-dire la grâce de se souvenir combien de fois on est tombé dans

ce péché ou défaut particulier et celle de s'en corriger à l'avenir.

Puis on fera le premier examen en se demandant à soi-même un compte exact de ce point spécial sur lequel on a résolu de se corriger et de se réformer. On parcourra donc chacune des heures de la matinée que l'on peut ainsi diviser en certains espaces de temps, selon l'ordre des actions, en commençant depuis le moment du lever jusqu'à celui de l'examen présent. Puis, on marquera sur la première ligne de la lettre J (du tableau où l'on marque ses fautes). Autant de points que l'on est tombé de fois dans ce péché ou ce défaut particulier.

Enfin, on prendra de nouveau la résolution de s'amender du premier au second examen. Le temps généralement consacré par les âmes ferventes à cet examen est d'un quart d'heure.

On s'examine selon le procédé qui a été expliqué pour l'examen général. Mais de plus, on a inscrit ses manquements pour s'en souvenir plus facilement et faire ensuite les comparaisons dont parle Saint-Ignace dans les notes qui suivent.

Comme la première ligne de la lettre J indique le premier examen et la seconde le second, on observera le soir en comparant la première et la seconde lignes s'il y a amendements (c'est-à-dire améliorations,

corrections), du premier au second examen.

Comparez le second jour avec le premier, c'est-à-dire les deux examens du jour présent avec les deux du jour précédent et voir si d'un jour à l'autre on s'est corrigé. Comparer également une semaine avec l'autre et voir si dans la semaine qui vient de s'écouler, le progrès a été plus notable que dans la semaine précédente. L'utilité de ces comparaisons c'est de stimuler notre ardeur c'est-à-dire notre empressement en comparant les pertes et les gains, on se sent porté à redoubler d'efforts pour augmenter ceux-ci et diminuer ceux-là.

C'est aussi pour arriver au même résultat que Saint-Ignace conseille chaque fois que l'on tombe dans une faute se rapportant à l'examen particulier, de porter la main sur la poitrine, en s'excitant intérieurement à la contrition. Il est évident, en effet, que cette vigilance à réparer immédiatement les moindres fautes ne peut que hâter la réforme de notre vie.

Si cette méthode paraît un peu complexe de prime abord, elle l'est moins en pratique et si on ne peut y consacrer un temps aussi notable, on peut condenser ce qu'il y a d'essentiel dans ses actes en un temps plus réduit par exemple en dix minutes le soir.

Si on prévoit qu'on ne pourra le faire le soir, on pourrait y consacrer une partie de la visite au Saint-Sacrement.

Point suivant. Dispositions qui doivent accompagner cet examen

Pour que l'examen de conscience général ou particulier puisse nous unir à Dieu plus étroitement, il doit être accompagné de sentiments ou dispositions qui sont pour ainsi dire l'âme de cet examen. Nous indiquerons les principales : la reconnaissance, la contrition, le bon propos et la prière.

Premièrement, tout d'abord, un sentiment de vive reconnaissance à

l'égard de Dieu qui, pendant tout le jour, nous a enveloppés de sa providence paternelle, protégée contre les tentations et préservée de beaucoup de péchés. Car sans le secours de sa grâce, nous serions tombés dans des fautes nombreuses. Nous ne saurions donc trop le remercier et cela d'une façon pratique, en faisant un meilleur usage des dons divins.

Deuxièmement, ce sentiment produira en nous une contrition loyale d'autant plus profonde qu'ayant reçu tant de bienfaits, nous en avons abusé pour offenser un Père si bon et si miséricordieux. De là naîtra une humilité sincère qui nous fera constater, par notre propre expérience, notre fragilité, notre

impuissance, notre indignité et nous accepterons avec joie la confusion que nous éprouvons à la vue de nos défaillances sans cesse renouvelées. Heureux de pouvoir par-là proclamer l'infini miséricorde d'un Père toujours enclin à pardonner et nous réjouissants de ce que notre misère fait ressortir l'infini perfection de Dieu.

Ces dispositions ne seront pas passagères mais se maintiendront par l'esprit de pénitence qui nous remettra souvent nos fautes devant les yeux.

Troisièmement, de là naîtra la volonté ferme d'expier et de nous réformer. D'expier par les œuvres de pénitence, ayant soin de nous en

imposer quelqu'une pour nos transgressions afin d'amortir l'amour du plaisir source de nos péchés.

De nous réformer en précisant les moyens à employer pour diminuer le nombre de nos fautes. Cette volonté exclura soigneusement la présomption qui nous faisant trop compter sur notre bonne volonté et notre énergie, nous priverait de beaucoup de grâces et nous exposerait à de nouvelles imprudences et à de nouvelles chutes. Mais elle s'appuiera avec confiance sur la toute-puissance et l'infinie-bonté de Dieu, toujours prêt à nous venir en aide quand nous avons conscience de notre incapacité.

Quatrièmement, et c'est pour implorer ce secours divin que nous terminerons par une prière d'autant plus humble et plus pressante que la vue de nos péchés nous a rendu plus défiants de nous-mêmes sachant que nous sommes incapables d'éviter le péché par nous-mêmes et à plus forte raison de nous élever à Dieu par la pratique des vertus.

Nous supplierons Dieu du fond de notre misère et en nous appuyant sur les mérites infinis de Jésus de venir jusqu'à nous, de nous soulever du borbier où nous nous enfonçons, de nous détacher du péché et de ses causes et de nous élever jusqu'à lui.

C'est par ces dispositions encore plus que par la recherche minutieuse

de nos fautes que peu à peu notre âme se transforme sous l'action de la grâce.

Conclusion

Ainsi donc, la connaissance de soi jointe à la connaissance de Dieu ne peut que favoriser l'union intime et affectueuse entre notre âme et Dieu. Il est l'infinie perfection et nous l'extrême indigence ; entre les deux il y a donc co-naturalité, proportion.

Nous trouvons en lui tout ce qui nous manque. Lui s'incline vers nous pour nous envelopper de son amour et de ses bienfaits ; nous nous tendons vers lui comme vers le seul être qui puisse combler notre déficit.

Seul qui puisse corriger notre irrémédiable faiblesse.

Assoiffés de bonheur et d'amour, nous ne trouvons l'un et l'autre qu'en celui qui, par son amour, comble tous les désirs de notre cœur, et nous donne à la fois la perfection et le bonheur.

Dieu dit : chacun connaît, selon ce qu'il est capable de comprendre, selon la manière dont il se dispose à me connaître car je ne méprise jamais les dispositions des hommes.

COMMENT LES DAMNÉS NE PEUVENT DÉSIRER AUCUN BIEN

Par Sainte Catherine de Siennes

Dieu lui dit : Elle est tellement grande la haine qu'ils ressentent, qu'ils ne peuvent ni désirer ni vouloir aucun bien. Ils ne cessent pas de me blasphémer. Sais-tu pourquoi ils ne peuvent désirer aucun bien ? Parce qu'une fois la vie de l'homme achevée, le libre arbitre est enchaîné.

Aussi ne peuvent-ils plus mériter, puisqu'ils n'ont plus le temps à leur disposition. (C'est pourquoi nous devons souhaiter aux créatures la vie spirituelle et la vie corporelle, afin de les voir vivre dans la grâce, recevant de Dieu le temps pour se corriger et ne pas mourir dans les ténèbres du péché mortel).

S'ils ont expiré dans la haine, en état de péché mortel, par un effet de ma justice divine, leur âme demeurera toujours enchaînée à la haine, obstinément rivée à cette faute, se rongant elle-même, de sorte que ses souffrances ne cesseront point de s'accroître, en particulier celles qui lui viennent des âmes dont elle a occasionné la damnation.

C'est ce que vous apprend ce riche damné qui demandait en grâce que Lazare alla faire part de cette peine à ses frères encore vivants. Il ne faisait pas cela par charité, puisqu'il était privé de la charité. Il ne pouvait souhaiter aucun bien, ni mon honneur, ni leur salut, puisque, je te l'ai déjà dit, ceux-là ne peuvent que blasphémer, attendu qu'ils sont morts en haïssant, et la vertu et mon nom.

Pourquoi faisait-il donc cela ? Il leur faisait en sa qualité d'aîné, parce qu'il les avait nourris dans l'iniquité et qu'il était donc la cause de leur damnation. Aussi redoutait-il de sentir ses souffrances augmenter, le jour où eux-mêmes viendraient douloureusement expier avec lui, en

ce lieu où sans cesse ceux qui meurent dans la haine se rongent de haine.

COMMENT DIEU SE MANIFESTE¹ DANS L'ÂME QUI L'AIME ?

Par Sainte Catherine de Siennes

Dieu lui dit « Sais-tu comment je me manifeste dans l'âme qui m'aime en vérité, par l'observance de la doctrine de ce doux et amoureux Verbe ? Je me manifeste de différentes manières, selon le désir qu'elle éprouve.

¹ En parlant de la manière dont Dieu se rend visible, se rend sensible aux hommes.

Je me manifeste de *trois manières*.

1. Tout d'abord, je manifeste ma volonté et ma charité au moyen du Verbe, mon Fils unique. Cette volonté et cette charité sont prouvées par son sang répandu, avec un si grand feu d'amour.

Cette charité se manifeste de *deux manières*.

Une de ces manières est générale, commune à toutes les personnes, c'est-à-dire à ceux qui demeurent dans la charité commune. Elle se manifeste en eux par les bienfaits qu'ils voient et qu'ils savent venir de moi.

L'autre manière est particulière à ceux qui sont devenus mes amis.

Elle s'ajoute à la manifestation commune et ils la gouttent, ils la connaissent, ils l'éprouvent, ils la sentent spirituellement en eux-mêmes.

2. La deuxième manifestation de ma charité est également intérieure. Je me manifeste dans leur désir d'amour. Ce ne sont pas les personnes que j'accepte, mais leur saint désir.

Je me manifeste aussi parfaitement qu'on me cherche. Parfois, c'est encore la seconde manière, je me manifeste en leur donnant le don de prophéties, en leur montrant les choses futures, de diverses manières, selon le besoin de cette âme et des autres.

3. Voici maintenant la troisième manifestation. Je forme dans leur esprit et de multiples manières, la présence de ma vérité, mon fils unique, selon le désir et le vouloir de cette âme.

Parfois, elle me cherche dans son oraison et veut connaître ma puissance. Je la satisfais alors en lui faisant goûter et sentir ma vertu.

Parfois, elle me cherche dans la sagesse de mon fils. Je la satisfais alors, en le lui donnant comme objet pour sa contemplation.

Parfois, elle me cherche dans la clémence du Saint-Esprit. Ma bonté lui fait alors goûter le feu de la divine charité. Elle lui fait concevoir

les agissantes vertus fondées sur le pur amour envers le prochain.

Plus loin, elle ajoute, il ne faut pas être si ignorant ni se laisser tromper par son amour propre spirituel, au point de ne plus connaître la vérité, de ne plus savoir que je suis en eux, moi, ce bien suprême qui soutient leur bonne volonté, au moment des durs combats, afin qu'elles ne les suivent pas dans leurs courses au plaisir.

COMMENT ACQUÉRIR L'AMOUR DE DIEU ?

Par Saint François de Sales

Si vous me demandez comment pourrais-je faire pour acquérir l'amour de Dieu, et bien en voulant l'aimer tout simplement.

Mettez-vous donc en la pratique, par une continuelle application de votre esprit en Dieu.

Plus loin, il dit à propos de la dévotion, la vraie et vivante dévotion présuppose l'amour de Dieu, ainsi elle n'est autre chose

qu'un vrai amour de Dieu, mais non pas toutefois un amour tel quel.

Car, en tant que l'amour divin embellit notre âme, il s'appelle grâce, nous rendant agréable à sa divine majesté.

Ensuite, en tant qu'il nous donne la force de bien faire, il s'appelle charité.

Et enfin, quand il est devenu, au degré de perfection auquel il ne nous fait pas seulement bien faire, mais il nous fait opérer soigneusement, fréquemment et promptement, alors il s'appelle dévotion.

La personne dévouée reçoit le plaisir et la douleur avec un cœur presque toujours semblable.

La vraie et solide dévotion consiste en une volonté constante, résolue, prompte et active d'exécuter ce que l'on sait être agréable à Dieu.

La charité et la dévotion ne sont non plus différents l'une de l'autre que la flamme l'est du feu, d'autant que la charité étant un feu spirituel, quand elle est fort enflammée, elle s'appelle dévotion.

Que si la dévotion n'ajoute rien au feu de la charité, sinon la flamme qui rend la charité prompte, active, empressée, qui prend un soin attentif non seulement à l'observation des commandements de Dieu, mais à l'exercice des conseils et inspirations célestes.

L'amour, c'est comme un bel arbre duquel la racine est la convenance de la volonté au bien, le pied en est la complaisance, sa tige c'est le mouvement, les recherches, poursuites et autres efforts en sont les branches, mais l'union et la jouissance en est le fruit.

Ainsi l'amour semble être composé de ces cinq principales parties sous lesquelles une quantité d'autres petites pièces sont contenues.

La complaisance c'est le réveil du cœur, mais l'amour en est l'action. La complaisance le fait lever, mais l'amour le fait marcher. L'amour donc, n'est autre chose que le mouvement, l'écoulement et l'avancement du cœur vers le bien.

Par Fénelon

Le pur amour est celui qui va toujours droit à Dieu en pleine simplicité. Nous devons nous souvenir en effet et demeurer convaincus pour une bonne fois que l'amour n'est qu'un acte intérieur de notre volonté.

Nous aimons, par conséquent, tant que nous sommes là à vouloir aimer. Aimer Dieu et sa volonté plus que nous-mêmes, c'est vouloir bien l'aimer jusqu'à lui sacrifier ce que nous aimons et ce que nous estimons le plus au monde.

Or, ce n'est que sur l'autel de la croix, qui détruit et anéantit ce qu'il y a de plus cher à notre propre volonté, que

ce pur et amoureux sacrifice est fait et consommé.

Quel admirable langage que celui-ci ! J'ai eu faim, j'ai eu soif, et vous m'avez rassasié. J'ai été nu, et vous m'avez couvert. Qui ne verra ici en effet une faim et une soif de charité ? Partout nous retrouverons donc cette loi d'union, d'amour, d'assistance mutuelle par laquelle Dieu a voulu lier et réunir ses enfants.

Maître de ses dons et de tous les biens de la terre, il pouvait les dispenser par lui-même à chacun, également et suivant leurs besoins, mais il a voulu rendre les hommes intermédiaires de ses bienfaits pour

établir entre eux ces rapports de charité et de reconnaissance.

Ayant tout reçu de vous, ô mon Dieu, nous tâcherons de ne point oublier que c'est pour répandre, à notre tour, vos dons dans le sein de l'indigence, afin qu'ils suscitent envers leur auteur une double reconnaissance.

Par Thérèse D'Avila

Plus on connaît Dieu, plus aussi on l'aime et on le glorifie.

Lorsque Dieu montre clairement à une âme ce qu'est le monde et le peu qu'il vaut, ainsi que l'existence d'un autre monde, la différence qu'il y a entre les deux, l'éternité de l'un, le songe rapide de l'autre, lorsqu'il

dévoile ce que c'est que d'aimer le Créateur ou la créature, lorsque l'âme connaît cela, non seulement par son intelligence ou par la foi, mais par son expérience, ce qui est bien différent, lorsqu'elle voit et éprouve ce qu'elle gagne à aimer le Créateur, ce qu'elle perd à aimer la créature, ce qu'est l'un, ce qu'est l'autre, lorsqu'elle voit encore beaucoup d'autres vérités que le Seigneur enseigne à ceux qui s'abandonnent à sa conduite dans l'oraison où qu'ils daignent instruire, alors elle aime d'une manière beaucoup plus parfaite que ceux qui ne sont pas élevés à cet état.

L'âme, éclairée de la sorte, possède un amour purement spirituel. Les âmes que Dieu élève à cet état sont

des âmes généreuses, des âmes royales.

Elles ne mettent point leur bonheur à aimer quelque chose d'aussi misérable que nos corps, dont la beauté et la grâce, cependant, peuvent bien plaire à leurs yeux et dont elles loueront le Créateur.

Mais s'y arrêter sans passer outre à ce premier mouvement de les aimer pour ses seules qualités, cela non. Il leur semblerait ainsi s'attacher à des choses sans poids et chérir une ombre.

Elles ne laissent pas toutefois d'avoir de la reconnaissance pour eux et les paie de retour en les recommandant à Dieu, car c'est lui qu'elles chargent de ce soin.

Elles comprennent que l'amour dont on les honore vient de lui, puisqu'il semble qu'elles n'ont rien en elles-mêmes qui mérite d'être aimées, et que si on les aime, c'est parce que Dieu les aime.

Après avoir bien tout considéré, je pense quelquefois que, s'il ne s'agit pas de personnes qui puissent nous aider à acquérir les biens parfaits, il y a un profond aveuglement à vouloir être aimé des autres.

Remarquez en effet, que si nous désirons l'affection du prochain, nous y recherchons toujours quelque intérêt ou une satisfaction personnelle.

Quels profits pouvons-nous donc retirer à être aimés ? Mais quoi que

notre amour soit bon, il nous est très naturel de désirer être aimés.

Or, lorsque vous venez à recevoir cette paie, vous reconnaissez qu'elle n'est qu'une paille légère, tout cela n'est que de l'air, ce sont des atomes que le vent emporte.

Lorsqu'on nous a beaucoup aimés, que nous en reste-t-il ? Aussi, ceux dont je parle, ne se soucient-ils pas plus d'être aimés que de ne l'être pas, à moins qu'il ne s'agisse de ceux qui, comme je l'ai dit, peuvent nous aider à acquérir la perfection ?

Ils comprennent que, sans leur dévouement, ils succomberaient promptement sous le poids de la faiblesse humaine.

Ceux-là, direz-vous, n'aiment donc et ne savent aimer personne si ce n'est Dieu ? Je réponds qu'ils aiment beaucoup plus. Leur amour est plus vrai, plus ardent et plus utile.

Enfin, c'est de l'amour. Ils sont toujours beaucoup plus portés à donner qu'à recevoir. Telle est leur disposition à l'égard du Créateur Lui-même.

Leur amour, je vous l'assure, est vraiment digne de ce nom, tandis que ces affections basses de la terre l'ont usurpé et ne le méritent point. (Usurper veut dire s'emparer.)

Vous me direz encore, s'ils n'aiment pas les choses qu'ils voient, sur quoi se portent leurs affections ? À la

vérité, ils aiment ce qu'ils voient et s'affectionnent à ce qu'ils entendent.

Or, ce qu'ils voient est stable. Si donc ils aiment, ils ne s'arrêtent pas au corps. Ils jettent le regard sur l'âme et examinent s'il y a en elle quelque chose qui mérite d'être aimé.

S'ils n'y découvrent encore rien à aimer, mais seulement quelques commencements de vertu ou quelques dispositions aux biens qui permettent de supposer qu'en creusant cette mine, on y découvrira de l'or, leur amour ne redoute aucune fatigue. Les choses les plus pénibles, ils les accomplissent volontiers pour le bien de cette âme. L'amour fait

considérer le travail comme un repos.

L'amour seul donne de la valeur à toute chose. Par ailleurs, peut-être ne savons-nous pas ce que c'est qu'aimer et je ne m'en étonnerai pas beaucoup. Celui qui aime le plus n'est pas celui qui a le plus de consolation, mais celui qui est le plus résolu à contenter Dieu en tout, à faire tout son possible pour ne point l'offenser, à le prier toujours davantage pour l'honneur et la gloire de son Fils ainsi que pour l'exaltation de l'Église catholique.

Tels sont les marques de l'amour.

N'allez pas vous imaginer cependant qu'il faille, pour aimer véritablement, ne jamais songer à

autre chose, et que tout est perdu pour vous si vous venez à vous distraire tant soit peu.

Toujours sur le même sujet, par Sainte Catherine de Sienne Dieu lui dit : « Je veux que tu saches que toute imperfection et que toute perfection s'acquiert en moi et se prouve par l'attitude que l'on a envers moi.

Elles s'acquièrent et se prouvent également par l'attitude que l'on a envers le prochain. Je vous demande de m'aimer du même amour dont je vous aime. Cela vous est impossible puisque moi je vous ai aimé sans être aimé.

Tout l'amour que vous aurez pour moi sera toujours une obligation

d'amour et non pas une faveur. C'est votre devoir. Mais moi je vous aime par grâce et non par obligation.

Aussi ne pouvez-vous pas me témoigner cet amour que je vous demande. C'est pourquoi je vous ai offert un moyen, votre prochain. Vous n'avez qu'à faire à lui ce que vous ne pouvez pas faire à moi-même, c'est-à-dire l'aimer sans condition, par grâce, sans en attendre aucun profit.

Je considère fait à moi-même ce que vous faites pour lui.

C'est ce que vous montra ma vérité quand elle dit à Paul qui me persécutait « Saül, Saül, pourquoi me persécutes-tu ? » Elle considérait que Paul me persécutait en

persécutant mes fidèles. Ainsi donc cet amour doit être pur. Avec le même amour dont vous m'aimez, vous devez aimer votre prochain.

AVIS UTILES AU SUJET DE LA MÉDITATION

Il faut surtout qu'au sortir de votre méditation vous reteniez les résolutions et délibérations que vous aurez prises pour les pratiquer soigneusement ce jour-là. C'est le grand fruit de la méditation, sans lequel elle est bien souvent non seulement inutile mais nuisible parce que les vertus méditées et non pratiquées enflent quelquefois l'esprit et le courage, nous étant bien avis que nous sommes tels que nous

avons résolu et délibéré d'être, ce qui est sans doute véritable si les résolutions sont vives et solides, mais elles ne sont pas telles, ainsi vaines et dangereuses, si elles ne sont pratiquées.

Il faut donc par tous les moyens s'essayer de les pratiquer et en chercher les occasions petites ou grandes. Par exemple, si j'ai résolu de gagner par douceur l'esprit de ceux qui m'offensent, je chercherai ce jour-là de les rencontrer pour les saluer amiablement, et si je ne les puis rencontrer, au moins de dire du bien d'eux et prier Dieu en leur faveur.

Au sortir de cette oraison cordiale, il vous faut prendre garde de ne point

donner de secousse à votre cœur, car vous épancheriez le baume que vous avez reçu par le moyen de l'oraison.

Je veux dire qu'il faut garder, s'il est possible, un peu de silence, et remuer tout doucement votre cœur de l'oraison aux affaires, retenant le plus longtemps qu'il vous sera possible le sentiment et les affections que vous aurez conçues.

Un homme qui aurait reçu dans un vaisseau de belles porcelaines, quelques liqueurs de grand prix pour la porter dans sa maison, il irait doucement, ne regardant point à côté, mais tantôt devant soi, de peur de heurter à quelques pierres ou faire quelques mauvais pas, tantôt à son vase pour voir s'il ne penche point.

Vous en devez faire de même au sortir de la méditation.

Ne vous distrayez pas tout à coup, mais regardez simplement devant vous, comme serait à dire, s'il vous faut rencontrer quelqu'un que vous soyez obligé d'entretenir ou ouïr, il n'y a remède, il faut s'accommoder à cela, mais en telle sorte que vous regardiez aussi à votre cœur, afin que la liqueur de la sainte oraison ne s'épanche que le moins qu'il sera possible.

Il faut même que vous vous accoutumiez à savoir passer de l'oraison à toutes sortes d'actions que votre vocation et profession requièrent justement et légitimement de vous, quoiqu'elles semblent bien

éloignées des affections que nous avons reçues en l'oraison. Je veux dire, un avocat doit savoir passer de l'oraison à la plaidoirie, le marchand au trafic, la femme mariée aux devoirs de son mariage et au tracas de son ménage, avec tant de douceur et de tranquillité que pour cela son esprit n'en soit point troublé. Car, puisque l'un et l'autre est selon la volonté de Dieu, il faut faire le passage de l'un à l'autre en esprit d'humilité et de dévotion.

Il vous arrivera quelquefois qu'incontinent après la préparation, votre affection se trouvera toute émue en Dieu, alors il faut lâcher la bride sans vouloir suivre la méthode que je vous ai donnée. Car bien que pour l'ordinaire la considération doit

précéder les affections et résolutions, si est-ce que le Saint-Esprit vous donnant les affections avant la considération, vous ne devez pas rechercher **la considération, puisqu'elle ne se fait que pour émouvoir l'affection.**

Bref, toujours, quand des affections se présenteront à vous, il faut les recevoir et leur faire place, soit qu'elles arrivent avant ou après toutes les considérations. Et quoi que j'aie mis les affections après toutes les considérations, je ne l'ai fais que pour mieux distinguer les parties de l'oraison, car au demeurant, c'est une règle générale qu'il ne faut jamais retenir les affections, ainsi les laisser toujours sortir quand elles se présentent.

Ce que je dis non seulement pour les autres affections, mais aussi pour l'action de grâce, l'offrande et la prière qui peuvent se faire parmi les considérations, car il ne les faut non plus retenir que les autres affections, bien que, par après, pour la conclusion de la méditation, il faille les répéter et reprendre.

Mais quant aux résolutions, il les faut faire après les affections et sur la fin de toute la méditation, avant la conclusion, d'autant qu'ayant à nous représenter des objets particuliers et familiers, elles nous mettraient en danger, si nous les faisons parmi les affections, d'entrer en des distractions.

Parmi les affections et résolutions, il est bon d'user de colloques, et parler tantôt à notre Seigneur, tantôt aux anges et aux personnes représentées au mystère, aux saints et à soi-même, à son cœur, aux pécheurs et même aux créatures sensibles, comme l'on voit que David fait en ses Psaumes et les autres saints en leur méditation et oraison.

L'ACTION DE GRÂCE

Par le Père Faber

La vie consiste à aimer et à connaître Dieu. Nous remercions Dieu parce que nous l'aimons, parce que l'amour qu'il a pour nous, nous touche, nous surprend, nous attendrit et nous gagne à lui. Oui, l'action de grâce est tellement une affaire d'amour que nous remercierons le Seigneur plus que jamais dans les cieux. Quand il aura couronné tous ses dons par le don de la vision béatifique, quand il nous aura donné de lui-même tout ce que nous pouvons en recevoir et que

nous n'aurons plus rien à attendre de lui.

Jésus aime à être remercié, parce que tout ce qu'il demande de nous, c'est de l'amour. Plus loin, le Père Faber nous dit que la Bible est une révélation d'amour.

En remerciant Dieu des bienfaits personnels qu'il nous a accordés, il faut lui rendre grâce de la santé et de la vie qu'il nous a conservées. Par là, en effet, il nous donne les moyens d'amasser chaque jour des trésors immenses de mérite et de glorifier l'adorable majesté de Dieu par d'innombrables actes d'amour.

Remercions-le aussi des humiliations et des calomnies dont nous avons eu à souffrir, des

interprétations défavorables
données à nos paroles, à nos actions,
à nos omissions, à nos intentions,
des médisances dont nous avons été
l'objet, en un mot, de toutes les
mortifications que notre amour
propre a dû subir.

En effet, si nous considérons les
véritables intérêts de notre âme,
nous devons regarder comme des
bienfaits réels les humiliations et les
mépris, non seulement à cause de
l'aide qu'ils nous offrent pour
avancer dans la voie de la perfection,
mais aussi à cause des occasions que
nous y trouvons de glorifier Dieu,
d'acquérir des mérites, et par là
d'obtenir une place plus élevée dans
le ciel.

Saint Chrysostome voulait aussi qu'on se rappela avec une reconnaissance particulière les bienfaits cachés dont Dieu nous a comblés à notre insu.

Non, dit saint Antiochus, nous ne pouvons point dire d'une personne qu'elle est réellement reconnaissante jusqu'à ce que nous l'ayons vue rendre à Dieu de vives et sincères actions de grâce au milieu de l'adversité.

Et toutes les fois que Pierre Lefèvre voyait un homme riche, il faisait un acte de remerciement en réparation des oublis dont cette personne pouvait s'être rendue coupable envers son divin bienfaiteur.

DE LA TRISTESSE

La tristesse qui est selon Dieu, dit saint Paul (II Corinthiens 7 et 10), opère la pénitence pour le salut. La tristesse du monde opère la mort.

La tristesse peut donc être bonne et mauvaise selon les diverses productions qu'elle fait en nous. Il est vrai qu'elle en fait plus de mauvais que de bonnes, car elle n'en fait que deux bonnes, à savoir miséricorde et pénitence. Et il y en a six mauvaises, à savoir angoisse, paresse, indignation, jalousie, envie et impatience. Qui a fait dire aux

sages, (en sagesse 30 et 25), la tristesse en tue beaucoup et n'y a point de profit en celle-ci, parce que, pour deux bons ruisseaux qui proviennent de la source de tristesse, il y en a six qui sont bien mauvais.

L'ennemi se sert de la tristesse pour exercer ses tentations à l'endroit des bons, car comme il tâche de faire réjouir les mauvais en leurs péchés, aussi tâche-t-il d'attrister les bons en leurs bonnes œuvres. Et comme il ne peut procurer le mal qu'en le faisant trouver agréable, aussi ne peut-il détourner du bien qu'en le faisant trouver désagréable.

Le malin se plaît en la tristesse et mélancolie, parce qu'il est triste et mélancolique et le sera

éternellement, dont il voudrait que chacun fût comme lui.

La mauvaise tristesse trouble l'âme, la met en inquiétude, donne des craintes déréglées, dégoûte de l'oraison, assoupit et accable le cerveau, prive l'âme de conseils, de résolutions, de jugements et de courage, et abat les forces.

Bref, elle est comme un dur hiver qui fauche toute la beauté de la terre et engourdit tous les animaux, car elle ôte toute suavité de l'âme et la rend presque percluse, (ce qui veut dire qui a de la peine à se mouvoir), et impuissante en toutes ses facultés.

Si jamais il vous arrivait d'être atteinte de cette mauvaise tristesse, pratiquez les remèdes suivants.

Quelqu'un est-il triste, dit Saint Jacques, (en Jacques 5, 13), qu'il prie. La prière est un souverain remède, car elle élève l'esprit en Dieu, qui est notre unique joie et consolation, mais en priant, usez d'affections et paroles, soit intérieures, soit extérieures, qui tendent à la confiance et amour de Dieu, comme « Ô Dieu de miséricorde, mon très bon Dieu, mon sauveur débonnaire, Dieu de mon cœur, ma joie, mon espérance, mon cher époux, le bien-aimé de mon âme et semblable. »

Contrariez vivement aux inclinations de la tristesse, et bien qu'il semble que tout ce que vous ferez en ce temps-là se fasse froidement, tristement et lâchement,

ne laissez pourtant pas de le faire, car l'ennemi qui prétend de nous alanguir aux bonnes œuvres par la tristesse, voyant que nous ne laissons pas de les faire, et qui est en fait avec résistance, elles en valent mieux, il cesse de nous affliger, il cesse de nous plus affliger.

Chantez des cantiques spirituels, car le malin a souvent cessé son opération par ce moyen. Témoin l'esprit qui assiégeait ou possédait Saül, duquel la violence était réprimée par la psalmodie. (1S, 16 et 23)

Il est bon de s'employer aux œuvres extérieures, et de diversifier le plus que l'on peut, pour divertir l'âme de l'objet triste, purifiez et échauffez les

esprits, la tristesse étant une passion de la complexion froide et sèche.

Faites des actions extérieures de ferveur, quoique sans goût, embrassant l'image du crucifix, la serrant sur la poitrine, lui baisant les pieds et les mains, levant vos yeux et vos mains au ciel, et lançant votre voix en Dieu par des paroles d'amour et de confiance comme sont celles-ci, : « Mon bien-aimé à moi, et moi à lui. » Mon bien-aimé met un bouquet de myrrhe, il demeurera entre mes mamelles.

Mes yeux se fondent sur vous, ô mon Dieu, disant, « Quand me consolerez-vous ? » Ô Jésus, soyez-moi Jésus, vive Jésus, et mon âme vivra. Qui me séparera de l'amour de

mon Dieu ? Et semblables. La discipline modérée est bonne contre la tristesse, parce que cette volontaire affliction extérieure impètre la consolation intérieure, et l'âme, sentant des douleurs de dehors, se divertit de celles qui sont au-dedans. La fréquentation de la sainte communion est excellente, car ce pain céleste affermit le cœur et réjouit l'esprit.

Découvrez tous les ressentiments, affections et suggestions qui proviennent de votre tristesse à votre conducteur et confesseur, humblement et fidèlement.

Cherchez les conversations des personnes spirituelles et hantez-les

le plus que vous pourrez pendant ce temps-là.

Et enfin, final, résignez-vous entre les mains de Dieu, vous préparant à souffrir cette ennuyeuse tristesse patiemment comme juste punition de vos vaines allégresses, et ne doutez nullement que Dieu, après vous avoir éprouvés, ne vous délivre de ce mal.

DES RAISONS DE SUIVRE LE CHRIST

Pourquoi ne commencerions-nous pas, dans le temps, ce qui doit faire notre bonheur dans toute l'éternité ? En quoi, donc, consiste notre religion sinon dans l'amour ?

DES PÉCHÉS

Par Frederick William Faber



Le Père Faber nous dit que toutes les fois que nous pouvons empêcher de commettre un péché, quel que léger qu'il soit, nous avons fait beaucoup pour les intérêts de Jésus.

Nous serons mieux en état d'apprécier la grandeur d'un pareil service si nous faisons cette réflexion : quand même, nous pourrions fermer à jamais l'enfer, sauver toutes les âmes qui y souffrent, faire évacuer le purgatoire et rendre tous les hommes sur la terre aussi saints que les bienheureux apôtres Pierre et Paul, en disant le moindre mensonge, nous ne devrions pas le faire, car la gloire de Dieu souffrirait plus de ce petit mensonge qu'elle ne gagnerait par tout le reste.

Jugez par-là combien on fait pour les intérêts de Jésus en empêchant un péché mortel. Et pourtant, cela est si facile.

Si chaque soir, avant de prendre notre repos, nous priions la Sainte Vierge d'offrir à Dieu le précieux sang de son cher Fils, à l'effet d'empêcher un péché mortel d'être commis quelque part dans le monde pendant la nuit, et si nous renouvelions la même prière chaque matin pour les heures du jour, certes une pareille offrande faite par de telles mains ne saurait manquer d'obtenir la grâce désirée.

Le péché n'a point de plus grand ennemi que Marie. Penser à elle

suffit pour le conjurer et les démons tremblent au bruit de son nom.

Si, en réparation des blasphèmes dont les hérétiques souillent la dignité de Marie, vous faites un acte d'amour ou un acte d'action de grâce en honneur de sa conception immaculée et de sa virginité perpétuelle, chaque fois vous favorisez les intérêts de Jésus.

Pourquoi s'agiter et se demander avec inquiétude si nous irons au ciel, immédiatement en quittant ce monde ou s'il nous faudra d'abord passer par le purgatoire ?

Qu'importe, la grande question est de perdre la puissance d'offenser encore le Dieu de notre amour.

Le Père Faber nous dit encore ceci : il faut avoir de nos péchés une vue générale et non les considérer en particulier. Et par-dessus tout, comme il a été révélé à sainte Catherine, notre regret doit être un souvenir des mérites, du précieux sang, une considération profonde de la miséricorde divine et non une étude aride et minutieuse de nos péchés.

Un des traits les plus caractéristiques du monde, c'est l'ignorance de ce qu'est le péché.

Son bon plaisir fait le bien et le mal. Il juge tout d'après les lois que lui-même a faites et il ne veut pas comprendre qu'une secrète souillure est imprimée à l'âme par l'offense

faite à un Dieu invisible. Ah Jésus, voilà vos plus cruelles blessures. Peu vous importent vos mains et vos pieds percés, vos genoux meurtris, vos épaules déchirées. Peu vous importent les cent blessures de votre tête et celles de votre cœur transpercés. Mais les autres blessures, celles que vous causent la froideur, la négligence, l'égoïsme qui ne prie point.

DES PASSIONS

Par saint François de Sales

Comment la volonté gouverne
l'appétit sensuel ?

La volonté domine sur la mémoire, l'entendement et la fantaisie, non par force, mais par autorité, en sorte qu'elle n'est pas toujours infailliblement obéie, non plus que le père de famille ne l'est pas aussi toujours par ses enfants et serviteurs.

Or, c'en est de même de l'appétit sensuel, lequel, comme dit saint Augustin, est appelé « convoitise »

en nous autres pécheurs, et demeure sujet à la volonté et à l'esprit, comme la femme à son mari, parce que, tout ainsi qu'il fut dit à la femme, tu te retourneras à ton mari, et il te maîtrisera, aussi fut-il dit à Cain que son appétit se retournerait à lui et qu'il dominerait sur celui-ci. Et se retourner à l'homme ne veut dire autre chose que se soumettre et s'assujettir à lui.

Ô homme, dit saint Bernard, il est en ton pouvoir, si tu veux, de faire que ton ennemi soit ton serviteur, en sorte que toutes choses te reviennent à bien. Ton appétit est sous toi et tu le domineras. Ton ennemi peut exciter en toi le sentiment de la tentation, mais tu peux, si tu veux,

ou donner ou refuser le consentement.

Si tu permets à l'appétit de te porter au péché, alors tu seras sous celui-ci, et il te maîtrisera, parce que quiconque fait le péché, il est cerf du péché, mais avant que tu fasses le péché, tandis que le péché n'est pas encore en ton consentement, mais seulement en ton sentiment, c'est-à-dire qu'il est encore en ton appétit et non en ta volonté, ton appétit est sous toi et tu le maîtriseras.

Avant que l'empereur soit créé, il est soumis aux électeurs qui dominant sur lui, pouvant ou le choisir à la dignité impériale ou le rejeter, mais s'il est une fois élu et élevé par eux,

ils sont dès lors sous lui, et il domine sur eux.

Avant que la volonté consente à l'appétit, elle domine sur lui, mais après le consentement, elle devient son esclave.

En somme, cet appétit sensuel est à la vérité un sujet rebelle, séditieux, remuant, et il faut confesser que nous ne le saurions tellement défaire qu'il ne s'élève, qu'il n'entreprenne et qu'il n'assaille la raison.

Mais pourtant la volonté est si forte au-dessus de lui que, si elle veut, elle peut le ravalier, rompre ses desseins et le repousser, puisque c'est assez le repousser que de ne point consentir à ses suggestions.

On ne peut empêcher la concupiscence de concevoir, mais oui bien d'enfanter et de parfaire le péché.

Or, cette convoitise ou appétit sensuel a douze mouvements, par lesquels, comme par autant les capitaines mutinés, il fait sa sédition en l'homme, et parce que, pour l'ordinaire, il trouble l'âme et agite le corps, en tant qu'il trouble l'âme, on les appelle perturbations, en tant qu'ils inquiètent le corps, on les appelle passions, au rapport de saint Augustin.

Tous regardent le bien ou le mal, celui-là pour l'acquérir, celui-ci pour l'éviter. Si le bien est considéré en soi, selon sa naturelle bonté, il excite

l'amour, première et principale passion.

Si le bien est regardé comme absent, il nous provoque au désir. Si, étant désiré, on estime de pouvoir l'obtenir, on entre en espérance. Si on pense de ne pouvoir pas l'obtenir, on sent le désespoir. Mais quand on le possède comme présent, il nous donne la joie. Au contraire, sitôt que nous connaissons le mal, nous le haïssons. S'il est absent, nous le fuyons. Si nous pensons de ne pouvoir l'éviter, nous le craignons. Si nous estimons de pouvoir l'éviter, nous nous enhardissons et encourageons. Mais si nous le sentons comme présent, nous nous attristons.

Et lors, l'ire et le courroux accourent soudain pour rejeter et repousser le mal, ou du moins s'en venger. Que si l'on ne peut, on demeure en tristesse. Mais si on le repoussait ou que l'on se voit venger, on ressent la satisfaction et assouvissement qui est un plaisir de triomphe car comme la possession du bien réjouit le cœur, la victoire contre le mal assouvit le courage.

Et sur tout ce peuple des passions sensuelles, la volonté tient son empire, rejetant leurs suggestions, repoussant leurs attaques, empêchant leurs effets et à tout le moins leur refusant fortement son consentement sans lequel elles ne peuvent l'endommager et par le refus duquel elles demeurent vaincues,

voire même à la longue, abattues, alangouri, efflanquées, réprimées et sinon du tout mortes, au moins amorties ou mortifiées.

Et c'est afin d'exercer nos volontés en la vertu de vaillance spirituelle que cette multitude de passions est laissée en nos âmes, de sorte que les stoïciens qui niaient qu'elles se trouvassent en l'homme sage eurent grand tort. Mais d'autant plus que ce qu'ils niaient en parole, ils le pratiquaient en effet, au récit de saint Augustin qui raconte cette gracieuse histoire. Aulus Gadius s'étant embarqué avec un fameux stoïcien, une grande tempête survint de laquelle le stoïcien étant effrayé, il commença à pâlir, blêmir et trembler si sensiblement que tous ceux du

vaisseau s'en aperçurent et le remarquèrent curieusement, quoiqu'ils fussent au même hasard avec lui.

Cependant la mer enfin s'apaise, le danger passe et l'assurance redonne à chacun la liberté de causer, voire même de railler. Un certain voluptueux asiatique, se moquant du stoïcien, lui reprochait qu'il avait eu peur et qu'il était devenu ave et pâle au danger et que lui au contraire était demeuré ferme sans effroi, à quoi le stoïcien repartit par le récit de ce que Aristippus, philosophe socratique, avait répondu à un homme qui pour même sujet l'avait piqué d'un même reproche. Car, lui dit-il, toi tu as eu raison de ne t'être point soucié pour l'âme d'un méchant brouillon, mais

moi j'eusse eu tort de ne point craindre la perte de l'âme d'Aristippus.

Et le bon de l'histoire est que Olius Gelius témoin oculaire la récite. Mais quant à la repartie qu'elle contient, le stoïcien qui la fit favorisa plus sa promptitude que sa cause puisque alléguant un compagnon de sa crainte, il laissa prouver par deux irréprochables témoins que le stoïcien était touché de la crainte et de la crainte qui répond à ses effets aux yeux, au visage et en la contenance et qui par conséquent est une passion.

Grande folie de vouloir être sage d'une sagesse impossible. L'Église certes a condamné la folie de cette

sagesse que certains anachorètes présomptueux voulurent introduire jadis, contre lesquels toute l'Écriture mais surtout le grand apôtre crie que nous avons une loi en nos corps qui répugne à la loi de notre esprit.

Entre nous autres chrétiens, dit le grand saint Augustin, selon les Écritures saintes et la doctrine saine, les citoyens de la sacrée cité de Dieu vivant selon Dieu au pèlerinage de ce monde craignent, désirent et se réjouissent. Oui, même le roi souverain de cette cité a craint, désirer et réjouit jusqu'à pleurer, blêmir, trembler, et suer de sang, bien qu'en lui ces mouvements n'ont pas été des passions pareilles aux nôtres. Dont le grand saint Jérôme et après lui, l'école, c'est-à-dire les

théologiens scolastiques, n'a pas osé les nommer du nom de passion pour la révérence de la personne en laquelle ils étaient, ainsi du nom respectueux de propassion pour témoigner que les mouvements sensibles en notre Seigneur y tenaient lieu de passion, bien qu'ils ne fussent pas passions. D'autant qu'ils ne pâtissaient ou souffraient chose quelconque de la part de celle-ci, sinon ce que bon lui semblait et comme il lui plaisait, les gouvernant et maniant à son gré, ce que nous ne faisons pas nous autres pécheurs qui souffrons et pâtissons ces mouvements en désordre contre notre gré avec un grand préjudice du bon état et police de nos âmes.

Second point, que l'amour domine sur toutes les affections et passions, et que même il gouverne la volonté, bien que la volonté est aussi domination sur lui.

L'amour étant la première complaisance que nous avons au bien, ainsi que nous dirons tantôt, certes il précède le désir, et des faits, qu'est-ce que l'on désire sinon ce que l'on aime ? Il précède la délectation, car comment pourrait-on se réjouir en la jouissance d'une chose si on ne l'aime pas ? Il précède l'espérance, car on espère que le bien qu'on aime. Il précède la haine, car nous ne haïssons le mal que pour l'amour que nous avons envers le bien. Ainsi le mal n'est pas mal, sinon, parce qu'il est contraire au bien.

Et c'en est de même de toute autre passion ou affection, car elles proviennent toutes de l'amour comme de leurs sources et racines. C'est pourquoi les autres passions et affections sont bonnes ou mauvaises, vicieuses ou vertueuses, selon que l'amour duquel elles procèdent est bon ou mauvais, car il répand tellement ses qualités sur elles, qu'elles ne semblent être que le même amour.

Saint Augustin réduisant toutes les passions et affections à quatre, comme ont fait Boèce Cicéron Virgil et la plupart de l'Antiquité ? L'amour, dit-il, tendant à posséder ce qu'il aime, s'appelle convoitise ou désir. L'ayant et possédant, il s'appelle joie. Fuyant ce qui lui est

contraire, il s'appelle crainte. Que si cela lui arrive et qu'il le sente, il s'appelle tristesse.

Et partant, ces passions sont mauvaises si l'amour est mauvais, bonnes s'il est bon. Les citoyens de la cité de Dieu craignent, désirent, se réjouissent et parce que leur amour est droit, toutes ces affections sont aussi droites.

La doctrine chrétienne assujettit l'Esprit à Dieu afin qu'il le guide et secoue et assujettit à l'Esprit toutes ses passions afin qu'il les bride et modère en sorte qu'elles soient converties au service de la justice et vertu.

La droite volonté est l'amour bon, la volonté mauvaise est l'amour

mauvais, c'est-à-dire en un mot que l'amour domine tellement en la volonté qu'il la rend toute tel qu'il est. La femme, pour l'ordinaire, change sa condition en celle de son mari et devient noble s'il est noble, reine s'il est roi, duchesse s'il est duc. La volonté change aussi de qualité selon l'amour qu'elle épouse. S'il est charnel, elle est charnelle, spirituelle s'il est spirituel et toutes les affections de désir, de joie, d'espérance, de crainte, de tristesse, comme enfants nés du mariage de l'amour avec la volonté, reçoivent aussi par conséquent leur qualité de l'amour.

Bref, la volonté n'est émue que par ses affections entre lesquelles l'amour, comme le premier mobile et

la première affection, donne le branle à tout le reste et fait tous les autres mouvements de l'âme. Mais pour tout cela, il ne s'ensuit pas que la volonté ne soit encore régente sur l'amour, d'autant que la volonté n'aime qu'en voulant aimer et de plusieurs amours qui se présentent à elle, elle peut s'attacher à celui que bon lui semble. Autrement, il n'y aurait point d'amour ni prohibé, ni commandé. Elle est donc maîtresse sur les amours, comme une demoiselle sur les amants qui la recherchent, parmi lesquelles elle peut élire celui qu'elle veut. Mais tout ainsi qu'après le mariage, elle perd sa liberté et de maîtresse devient sujette à la puissance du mari, demeurant prise par celui

qu'elle a pris. De même, la volonté qui choisit l'amour à son gré, après qu'elle en a embrassé quelqu'un, elle demeure asservie sous lui. Et comme la femme demeure sujette au mari qu'elle a choisi, tandis qu'il vit, et que s'il meurt, elle reprend sa précédente liberté pour se remarier à un autre, ainsi pendant qu'un amour vit en la volonté et y règne, et elle demeure soumise à ses mouvements, que si cet amour vient à mourir, elle pourra par après en reprendre un autre. Mais il y a une liberté en la volonté qui ne se trouve pas en la femme mariée, et c'est que la volonté peut rejeter son amour quand elle veut, appliquant l'entendement aux motifs qui l'en peuvent dégoûter et prenant résolution de changer

d'objet. Car ainsi, pour faire vivre et régner l'amour de Dieu en nous, nous amortissons l'amour propre, et si nous ne pouvons l'anéantir du tout, au moins nous l'affaiblissons, en sorte que s'il vit en nous, il n'y règne plus. Comme au contraire, nous pouvons, en quittant l'amour sacré, adhérer à celui des créatures, qui est l'infâme adultère que le céleste époux reproche si souvent aux pécheurs. Qu'est-ce que le bien, sinon ce que chacun veut ?

DES ORAISONS JACULATOIRES

Des aspirations, oraisons
jaculatoires et bonnes pensées

On se retire en Dieu parce qu'on aspire en Lui, et on y aspire pour s'y retirer. Que si l'aspiration en Dieu et la retraite spirituelle s'entretiennent l'une l'autre et de toutes deux proviennent et naissent des bonnes pensées. Aspirez donc bien souvent en Dieu par des courts mais ardents élancements de votre cœur. Admirez

sa beauté, invoquez son aide, jetez-vous en esprit au pied de la croix, adorez sa bonté, interrogez-le souvent de votre salut, donnez-lui mille fois le jour votre âme, ficez vos yeux intérieurs sur sa douceur, tendez-lui la main comme un petit enfant à son père afin qu'il vous conduise, mettez-le sur votre poitrine comme un bouquet délicieux, plantez-le en votre âme comme un étendard, et faites mille sortes de divers mouvements de votre cœur pour vous donner de l'amour de Dieu et vous exciter à une passionnée et tendre dilection de ce Divin Époux.

On fait ainsi les oraisons jaculatoires que le grand saint Augustin conseille si soigneusement à la dévote dame

Probat. Notre esprit s'adonnant à la hantise, privauté et familiarité de son Dieu se parfumera tout de ses perfections, et si cet exercice n'est point mal aisé, car il se peut entrelacer en toutes nos affaires et occupations, sans aucunement les incommoder, d'autant que, soit en la retraite spirituelle, soit en ses élancements intérieurs, on ne fait que des petits et courts divertissements qui n'empêchent nullement, ainsi servent de beaucoup à la poursuite de ce que nous faisons.

Le pèlerin qui prend un peu de vin pour réjouir son cœur et rafraîchir sa bouche, bien qu'il s'arrête un peu pour cela, ne rompt pourtant pas son voyage, ainsi prend de la force pour

le plus vite et aisément parachever, ne s'arrêtant que pour mieux aller.

Plusieurs ont ramassé beaucoup d'aspirations vocales qui vraiment sont fort utiles, mais par mon avis, vous ne vous astreindrez point à aucune sorte de parole, ainsi prononcerez ou de cœur ou de bouche celle que l'amour vous suggérera sur le champ, car il vous en fournira tant que vous voudrez.

Il est vrai qu'il y a certains mots qui ont une force particulière pour contenter le cœur en cet endroit, comme sont les élancements semés dans les psaumes de David, les invocations diverses du nom de Jésus et les traits d'amour qui sont

imprimés aux cantiques des cantiques. Les chansons spirituelles servent encore à même intention, pourvu qu'elles soient chantées avec attention.

Enfin, comme ceux qui sont amoureux d'un amour humain et naturel ont presque toujours leurs pensées tournées du côté de la chose aimée, leur cœur plein d'affection envers elle, leur bouche remplie de ses louanges, et qu'en son absence ils ne perdent point d'occasion de témoigner leur passion par lettres et ne trouvent point d'arbre sur l'écorce duquel ils n'écrivent le nom de ce qu'ils aiment.

Ainsi, ceux qui aiment Dieu ne peuvent cesser de penser en lui,

respirer pour lui, aspirer à lui et parler de lui, et voudraient, s'il était possible, graver sur la poitrine de toutes les personnes du monde le saint et sacré nom de Jésus. A quoi même toutes choses les invitent et n'y a créature qui ne leur annonce la louange de leur bien-aimé, et, comme dit saint Augustin après saint Antoine, tout ce qui est au monde leur parle d'un langage muet, mais fort intelligible, en faveur de leur amour, toutes choses les provoquent, à des bonnes pensées, desquelles par après naissent force saillie et aspiration en Dieu.

Or, en cet exercice de la retraite spirituelle et des oraisons jaculatoires, gît la grande œuvre de la dévotion. Il peut suppléer aux

défauts de toutes les autres oraisons, mais le manquement de celles-ci ne peut presque point être réparé par aucun autre moyen.

Sans celui-ci, on ne peut pas bien faire la vie contemplative, et ne saurait-on que mal faire la vie active. Sans celui-ci, le repos n'est qu'oisiveté et le travail qu'embarrasement. C'est pourquoi je vous conjure de l'embrasser de tout votre cœur, sans jamais vous en départir.

Par le père Faber

Le Père Faber nous dit que, sans nous fatiguer, nous pouvons faire une multitude de ces oraisons

jaculatoires dans le cours d'une journée, et chacune d'elles est plus grande aux yeux de Dieu qu'une bataille gagnée, une découverte scientifique ou une révolution politique. À plusieurs de ces prières est attachée une indulgence. Ainsi, une seule et courte phrase nous servira à acquérir des mérites, à obtenir des grâces, à satisfaire pour nos péchés, à glorifier Dieu, à rendre hommage à Dieu et à Marie, à convertir les pécheurs et à adoucir par des indulgences les souffrances des saints âmes du purgatoire.

DES LOUANGES

Par le père Faber

Le Père Faber nous dit que la louange est quelque chose de plus que l'action de grâce. Elle consiste dans les hommages rendus à Dieu pour sa bonté, sa toute-puissance, sa pureté, sa beauté.

Louer Dieu, c'est le féliciter d'être ce qu'il est, et de ce qu'il n'y a rien qui lui ressemble. C'est inviter tous ses anges et tous ses saints à l'exalter de tout leur pouvoir. Et des bienheureux, nous élevant jusqu'à

Marie, c'est la supplier de glorifier la divine majesté mieux que nous ne saurions le faire.

Le Père Faber nous dit encore, si Dieu, pour être aimé, doit être d'abord connu, et si, d'un autre côté, il n'a fait toutes les créatures que dans le seul but de se communiquer à elles et d'être aimé d'elles, il s'ensuit qu'il importe à la gloire de Dieu que ses perfections ne restent pas ignorées et que sa bonté soit appréciée. L'amour de complaisance rigoureusement parlant est la joie que nous ressentons des perfections infinies de Dieu en songeant qu'il est ce qu'il est.

DES JUGEMENTS

Philotée, soyez égales et justes en vos actions. Mettez-vous toujours en la place du prochain et mettez-le en la vôtre, et ainsi vous jugerez bien.

Rendez-vous vendeuse en achetant et acheteuse en vendant, et vous vendrez et achèterez justement.

Ressouvenez-vous donc, ma Philotée, d'examiner souvent votre cœur, s'il est tel envers le prochain, comme vous voudriez que le sien fût envers vous si vous étiez à sa place, car voilà le point de la vraie raison.

DES DEVOIRS DU CHRÉTIEN

Par le père Faber

Le Père Faber nous dit que, comme créature, nous remplissons notre devoir en nous rangeant du côté de notre Créateur, pour défendre ses intérêts, protéger sa majesté et augmenter sa gloire.

En agissant ainsi, nous trouverons le bonheur dans la plus sombre destinée et la paix dans la tempête la plus violente.

Le Père Faber nous dit que ce qui occupait le cœur du Saint Patriarche d'Assise était la gloire de Dieu, les intérêts de Jésus et l'amour des âmes.

A mesure que la connaissance de Dieu grandit en nous, son amour y grandit également. Nous finissons par ressentir une vive douleur de ne pas aimer davantage notre Dieu et de ce que d'autres ne l'aiment pas du tout.

DES DÉSIRS

Chacun sait qu'il faut se garder des désirs des choses vicieuses, car le désir d'humain nous rend mauvais. Mais je vous dis de plus, ne désirez point les choses qui sont dangereuses à l'âme, comme sont les bals, les jeux et tel autre passe-temps, ni les honneurs et charges, ni les visions et extases, car il y a beaucoup de péril, de vanité et de tromperie en telles choses.

Ne désirez pas les choses fort éloignées, c'est-à-dire qui ne peuvent arriver de longtemps,

comme font plusieurs qui, par ce moyen, lassent et dissipent leur cœur inutilement et se mettent en danger de grandes inquiétudes.

Si un jeune homme désire fort d'être pourvu de quelque office avant que le temps soit venu, de quoi, je vous prie, lui sert ce désir ?

Si une femme mariée désire d'être religieuse, à quel propos ?

Si je désire d'acheter le bien de mon voisin avant qu'il soit prêt à le vendre, est-ce que je ne perds pas mon temps en ce désir ?

Si, étant malade, je désire prêcher ou dire la Sainte Messe, visiter les autres malades et faire les exercices de ceux qui sont en santé, ces désirs

ne sont-ils pas vains, puisqu'en ce temps-là il n'est pas en mon pouvoir de les effectuer ?

Et cependant ces désirs inutiles occupent la place des autres que je devrais avoir d'être bien patient, bien résigné, bien mortifié, bien obéissant et bien doux en mes souffrances, qui est ce que Dieu veut que je pratique pour lors.

Mais nous faisons ordinairement des désirs des femmes grosses qui veulent des cerises fraîches en automne et des raisins frais au printemps.

Je n'approuve nullement qu'une personne attachée à quelque devoir ou vocation s'amuse à désirer une autre sorte de vie que celle qui est

convenable à son devoir, ni des exercices incompatibles à sa condition présente, car cela dissipe le cœur et l'alanguit aux exercices nécessaires.

Si je désire la solitude des chartreux, je perds mon temps, et ce désir tient la place de celui que je dois avoir de bien m'employer à mon office présent.

Non, je ne voudrais pas même que l'on désira d'avoir meilleur esprit ni meilleur jugement, car ces désirs sont frivoles et tiennent la place de celui que chacun doit avoir de cultiver le sien tel qu'il est, ni que l'on désire les moyens de servir Dieu que l'on n'a pas, mais que l'on emploie fidèlement ceux qu'on a.

Or, cela s'entend des désirs qui amusent le cœur, car quant au simple souhait, ils ne font nulle nuisance pourvu qu'ils ne soient pas fréquents.

Ne désirez pas les croix, sinon à mesure que vous aurez bien supporté celles qui se seront présentes, car c'est un abus de désirer le martyr et n'avoir pas le courage de supporter une injure.

L'ennemi nous procure souvent des grands désirs pour des objets absents et qui ne se présenteront jamais, afin de divertir notre esprit des objets présents auxquels, pour petits qu'ils soient, nous pourrions faire grand profit.

Nous combattons les monstres d'Afrique en imagination et nous nous laissons tuer en effet aux menus serpents qui sont en notre chemin à faute d'attention.

Ne désirez point les tentations, car ce serait témérité, mais employez votre cœur à les attendre courageusement et à vous en défendre quand elles arriveront.

La variété des viandes, si principalement la qualité en est grande, charge toujours l'estomac, et s'il est faible, elle le ruine.

Ne remplissez pas votre âme de beaucoup de désirs ni mondains, car ceux-là vous gâteraient du tout, ni même spirituels, car ils vous embarrasseraient.

Quand notre âme est purgée, se sentant déchargée de mauvaise humeur, elle a un appétit fort grand des choses spirituelles, et comme toute affamée, elle se met à désirer mille sortes d'exercices de piété, de mortification, de pénitence, d'humilité, de charité, d'oraison. C'est bon signe d'avoir ainsi bon appétit, mais regardez si vous pourrez bien digérer tout ce que vous voulez manger. Choisissez donc, par l'avis de votre Père spirituel, entre tant de désirs, ceux qui peuvent être pratiqués et exécutés maintenant. Ceux-là, faites-les bien valoir. Cela fait, Dieu vous en enverra d'autres, lesquels aussi en leur saison vous pratiquerez, et ainsi vous ne perdrez pas le temps en désirs inutiles. Je ne

dis pas qu'il faille perdre aucune sorte de bon désir, mais je dis qu'il les faut produire par ordre. Et ceux qui ne peuvent être effectués présentement, il faut les serrer en quelques coins du cœur jusqu'à ce que leur temps soit venu, et cependant effectuer ceux qui sont mûrs et de saison. Ce que je ne dis pas seulement pour les spirituels, mais pour les mondains. Sans cela, nous ne saurions vivre qu'avec inquiétude et empressement.

Ensuite, voici ce que nous dit Sainte Catherine de Sienne. Dieu lui dit, hélas, regarde ma très chère enfant, la honte de ces misérables hommes avides de richesses, et qui méprisent cette connaissance que la nature elle-même leur offre, pour qu'ils

s'élancent vers le suprême et éternel bien. Les philosophes ne la méprisaient pas, qui, pour amour de la science, repoussaient les richesses comme un empêchement. Mais les avides font un dieu des richesses. La preuve en est que leurs lamentations éclatent quand ils les perdent, et non point quand ils me perdent moi, l'éternelle et suprême richesse. Or, tu peux observer que tous les maux sortent de ce désir déréglé de cette volonté de richesse. Il en sort l'orgueil, puisqu'on veut dominer, l'injustice, l'avarice qui, par soif de l'argent, n'hésite pas à voler son frère ou à dépouiller la sainte Église dont les biens ont été acquis avec le sang de mon fils unique. Il en sort ce trafic des corps et du temps, voit les

usuriers qui, pareils à des voleurs, vendent ce qui ne leur appartient pas. Il en sort la gloutonnerie avec ces inévitables désordres dont l'impureté. Si ces hommes n'avaient pas de quoi dépenser, très souvent ils ne vivraient pas dans cette ignominie. Que de crime, que de haine, que de rancune pour le prochain, quelle cruauté, quelle infidélité envers moi ! Ne présumant-ils pas trop d'eux-mêmes, en effet ? Ne pensent-ils pas que ce sont leurs vertus qui leur ont mérité toutes ces richesses ? Incapables de voir que ce n'est pas leur vertu qui les leur a fait acquérir et posséder, mais que c'est de moi seul qu'ils les tiennent. Toute leur confiance repose désormais sur eux et non plus sur

moi. Mais cette confiance est vaine. Parfois ils perdent ces biens pendant qu'ils vivent. Ainsi ils exigent ma providence et leur salut. Parfois c'est la mort qui les leur fait abandonner. C'est alors qu'ils connaissent combien les richesses sont vaines et fragiles, combien elles appauvrissent et tuent les âmes. L'homme devient cruel pour lui-même, elles le privent de la dignité de l'infini et le rendent fini. Son désir qui devrait être uni à moi, bien infini, il l'a uni aux choses finies. Il ne sait plus ni goûter ni savourer la vertu. Il n'apprécie plus le parfum de la pauvreté. Il perd la maîtrise de soi-même. Il devient insatiable parce qu'il n'aime que ce qui est moins que lui. Toutes les choses créées sont

faites pour l'homme, pour qu'elles le servent, et non point pour qu'il devienne leur esclave. L'homme ne doit servir que moi, sa fin. À combien de périls, à combien d'épreuves pénibles se soumettent les hommes, aussi bien sur la terre que sur mer, pour acquérir de grandes richesses, pour revenir chez eux et jouir des plaisirs et des honneurs. Mais comme ils se soucient peu d'acquérir la vertu, de supporter la souffrance, véritable richesse de l'âme. Ils ont noyé dans les richesses leur cœur et leur volonté, qui ne devraient servir que moi, et leur gain illicite charge leur conscience. Vois la misère de ces esclaves. Ce qu'ils servent n'est point stable, mais changeant. Riches

aujourd'hui, demain ils sont pauvres. Aujourd'hui au pinacle, demain dans la poussière. Craints et honorés, les voici devenus la risée du monde parce qu'ils ont perdu leurs biens. Les voici impitoyablement couverts de honte et de reproche, puisque ce sont les richesses qui les faisaient aimer, et non leur vertu. S'ils s'étaient fait aimer pour leur vertu, ni le respect, ni l'amour ne leur serait enlevé. Ce sont les biens temporels qu'ils auraient perdus, mais non point les biens spirituels. Ô que ces poids sont lourds dans leur conscience, si lourds qu'ils ne peuvent ni courir dans cette vie, ni passer par la porte étroite. Ma vérité a dit qu'il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une

aiguille qu'à un riche d'entrer dans la vie éternelle. (Marc 10.25) Il s'agit de ceux qui, avec une misérable volonté désordonnée, possèdent ou poursuivent les richesses. Nombreux en effet sont ces pauvres qui, ainsi que je te l'ai déjà dit, posséderaient le monde entier s'ils le pouvaient. Ceux-là non plus ne peuvent passer par la porte, car elle est étroite et basse. S'ils ne jettent leur charge, s'ils ne réduisent pas leur amour pour le monde, s'ils ne baissent pas humblement la tête, ils ne pourront point passer. Il n'est cependant pas d'autre porte pour aller à la vie. Il y a, il est vrai, la porte large, celle qui les mène à l'éternelle damnation. Tels des aveugles, ils ne semblent pas voir la

misère qui leur fait goûter en cette vie les arrhes de l'enfer. Ne sont-ils pas toujours dans la peine en désirant ce qu'ils ne peuvent avoir, et n'ayant pas, ils souffrent, et s'ils perdent, ils perdent en souffrant. La mesure de leur douleur est la mesure même de leur amour pour la richesse. Pour eux, il n'est plus d'amour pour le prochain, plus de vertu. Ô pourriture du monde ! Mais ce ne sont pas les choses du monde qui sont mauvaises en elles-mêmes, puisque toute chose créée est bonne et parfaite. Pourri est celui qui les recherche, et les possède avec un amour désordonné. Jamais mon enfant Talang ne saurait dire les mots qui découlent de cet amour qu'on peut constater chaque jour.

Mais ils ne veulent ni voir, ni connaître le tort qu'ils se font.

Par le père Bourdaloue

Le père Bourdaloue, sur le même sujet, nous dit « N'est-il pas vrai que quiconque s'attache à servir le monde, s'il ne veut pas y être trompé, doit se résoudre à travailler beaucoup pour gagner peu ? Et n'est-il pas tout au contraire évident et incontestable que quand on travaille pour Dieu, pour peu qu'on fasse, on gagne infiniment ? Profitons de ce parallèle et servons-nous-en pour goûter notre religion. »

Par le Père Faber

Le Père Faber nous dit, le Très-Haut compte les mérites des Justes, non seulement d'après les œuvres qu'ils ont accomplies, mais aussi d'après les désirs de leur volonté.

Le Père Faber nous dit encore que Dieu a tant à cœur d'obtenir notre amour et de nous donner les moyens de l'aimer, qu'il veut bien considérer nos simples désirs comme des actes réels, et nous permettre ainsi de lui rendre un culte plein de tendresse et très spirituel, en lui offrant les désirs d'un cœur brûlant d'amour. Il ne veut pas toujours du sang, des douleurs, des sacrifices.

Le Père Faber nous dit encore ceci, ô grandeurs incomprises des œuvres

intérieures, une seule d'entre elles vaut mille ans d'exercices extérieurs.

Il n'y a rien dans le monde d'aussi réel, d'aussi substantiel que l'amour de Dieu.

Un acte d'amour de Dieu est un chef-d'œuvre plus parfait qu'une statue de Phidias ou de Praxitèle.

Un acte d'amour est une œuvre complète.

Les effets en sont plus puissants, les conséquences en sont plus importantes que les effets ou les conséquences de tout autre acte.

Un regard du cœur qui, avec la rapidité de l'éclair, pénètre dans les cieux. De plus, il n'exige aucun

effort, c'est même pour nous un plaisir de les former.

DES CONVERSATIONS

En toute conversation, la naïveté, simplicité, douceur et modestie sont toujours préférées.

« Pense à toi-même » dit Saint Bernard, « et puis aux autres ».

Si donc rien ne vous presse d'aller en conversation ou d'en recevoir chez vous, demeurez en vous-même et vous entretenez avec votre cœur. Mais si la conversation vous arrive ou quelques justes sujets vous invitent à vous y rendre, allez de part

Dieu, Philothée et voyez votre prochain de bon cœur et de bon œil.

Il faut pour l'ordinaire qu'une joie modérée prédomine en notre conversation.

DES AUTRES RELIGIONS

Par Maria Simma

A la question « Avez-vous déjà eu la visite des âmes de juifs ou de musulmans ? » posée par Nikki Else à Maria Simma, celle-ci répond : « Oui, et elles sont très nombreuses lorsqu'elles m'apparaissent, comprenant les choses beaucoup mieux maintenant qu'auparavant. »

Il est vrai que le fait d'appartenir à l'Eglise Catholique permet de faire le plus de choses pour le Ciel ; mais

ceux qui ont été élevés d'une autre manière et croient par conséquent différemment et consciencieusement deviendront saints eux aussi naturellement.

Je dois avertir tous les chrétiens qu'on peut trouver de nombreux saints en dehors de nos églises.

Récemment, Notre-Dame en a justement parlé à une de ses visionnaires. Lorsque la visionnaire lui a demandé, qui était la personne la plus sainte de la ville où elle demeurait, Notre-Dame a répondu que c'était une musulmane.

Une autre question « Existe-t-il des religions qui ne sont pas bonnes pour l'âme ? » Maria Simma répond : « Il y a tellement de religions, et il en

existe certainement qui ne sont pas bonnes. De nos jours, même les réunions de sorcières, les cultes et les séminaires de contrôle mental se donnent le nom de religion, et ces derniers iront sans sourciller jusqu'à s'intituler chrétiens. »

Mais leurs chefs ne sont que des dominateurs avides de pouvoirs et souvent possédés. Ce sont les orthodoxes et les protestants qui se rapprochent le plus des catholiques. Ils croient en Dieu et aux dix commandements.

Cependant les protestants n'ont pas la dévotion à Notre-Dame, tout au moins pas officiellement, bien que j'en connaisse beaucoup aujourd'hui qui prie le rosaire.

Si l'on exclut ceux qui manifestement servent Satan, la question est de savoir quelle somme de vérité ces diverses églises peuvent enseigner.

Et parce que Dieu mesure jusqu'où la coupe est pleine et non jusqu'où la coupe est vide, tout groupe qui reconnaît un Dieu bon, sauveur et libérateur est également bon à ses yeux.

C'est incontestablement pour les catholiques qu'il est le plus difficile de devenir saint aux yeux de Dieu. Et cela parce qu'ils ont accès à la plus grande somme de vérité, même si l'église se trouve aujourd'hui dans un aussi triste état.

C'est nous qui portons la plus grande responsabilité d'apporter Jésus aux autres et qui pouvons en même temps faire le plus pour eux dans le silence et la prière, parce que nous disposons de tellement d'aide pour le faire.

On attend davantage de ceux à qui l'on a beaucoup donné.

Une autre question lui est posée. Y a-t-il des gens au ciel qui, au cours de leur vie, ne sont jamais entrés dans aucune église ?

Elle répond en disant, bien sûr, si une personne vit en suivant sa conscience pure, s'efforçant d'aimer et de servir son prochain, elle sera avec Dieu au ciel.

Dieu aime et bénit ceux qui n'ont jamais eu accès à lui lorsqu'ils étaient sur terre, mais qui ont cependant aimé et protégé la vie, le plus grand de ses dons.

ÉPREUVES ET TENTATIONS

Par le père Bourdaloue

Je dis que si Dieu traite le juste avec une sévérité apparente, que s'il l'afflige, c'est pour l'éprouver. Ainsi s'en explique-t-il en mille endroits de l'Écriture, où il déclare en termes formels que c'est un des offices de sa Providence, et que par cette raison il laisse tomber ses fléaux sur ceux qui le servent encore plus que sur les autres, de sorte que l'affliction, dans le texte sacré est appelé communément épreuve ou tentation,

et que suivant le même langage, ce que le Saint-Esprit appelle tentation, n'est autre chose que l'affliction.

C'était la belle et solide réponse que faisait un des plus zélés défenseurs de la loi chrétienne aux idolâtres et aux infidèles lorsqu'il lui reprochait l'extrême abandon où l'on voyait le peuple fidèle et qu'ils prétendaient de là tirer une conséquence, ou contre le pouvoir, ou contre la miséricorde du Dieu que nous adorons.

Vous vous trompez, leur disait-il, notre Dieu ne manque ni de moyens ni de bonté pour nous secourir. Mais que fait-il ? Il nous examine chacun en particulier, et à quoi se réduit cet examen ? À nous priver des biens de

la vie et à nous tenir dans l'adversité. Ces paroles sont remarquables. Dieu seconde le cœur de l'homme, l'interroge ; Par où ? Par les souffrances et les afflictions. Comme si Dieu disait au juste, déclarez-vous et faites-moi voir ce que vous êtes. Je ne l'ai point encore bien su jusqu'à présent, et je veux l'apprendre de vous-mêmes.

Tandis que vous avez été heureux sur la terre et que vous y goûtiez le calme et la paix, vous me l'avez dit, il est vrai, que vous vouliez être à moi. Mais on ne pouvait guère compter alors sur votre témoignage. Dans cet état de prospérité, vous ne vous connaissiez pas encore assez bien, et vous ne pouviez juger

sûrement à qui des deux vous étiez, ou à moi ou à vous-même.

Mais maintenant qu'un revers a troublé toute la douceur de votre vie, maintenant que vous êtes dans l'infirmité, dans le besoin, et que tous les mots sont venus, ce semblent vous assaillir, c'est en cette situation que vous pouvez me donner des assurances de votre foi et que je puis faire fond sur votre parole.

Si donc je vous vois persévérer dans mon service, si je vous entends au pied de mon autel me faire toujours les mêmes protestations d'un attachement inviolable, je vous écouterai et je vous croirai. Car un

amour ainsi éprouvé ne doit plus être suspect.

À cela que pouvons-nous répondre, chrétiens auditeurs ? Si Dieu ne met pas un pied à de pareilles épreuves, de quels sentiments, à la vue de son prétendu bonheur, devons-nous être touchés ? Est-ce d'une envie, ou n'est-ce pas plutôt d'une horreur secrète, puisque si Dieu l'épargne, c'est que Dieu ne le juge plus digne de lui, c'est que Dieu ne s'intéresse plus en quelque sorte à le former pour lui, c'est que Dieu le regarde comme un faux métal que l'ouvrier abandonne, au lieu qu'il jette l'or dans la fournaise et qu'il le fait passer par le feu ? De là cette sainte prière que David faisait à Dieu, « Ah Seigneur, éprouvez-moi, et ne me

refusez pas la consolation et l'ineestimable avantage de pouvoir vous montrer qui je suis et quelles sont les véritables dispositions en mon cœur, mais parce que je ne puis mieux vous les faire connaître qu'en souffrant, frappez, brûlez et consommez-moi, s'il le faut, de misère et de peine. Je consens à tout.

»

Nous y devons consentir nous-mêmes, mes frères, d'autant plus aisément qu'un autre dessein de Dieu sur le juste affligé est de le purifier de toutes les affections de la terre.

En effet, si les prospérités temporelles étaient attachées à la vertu, nous ne servirions Dieu que dans cette vue, et par conséquent

nous ne l'aimerions pas pour lui-même. C'était donc pour la santé du corps, pour les biens du monde, pour les honneurs du siècle que vous vouliez plaire à Dieu ?

Or voilà justement pourquoi il était convenable que Dieu vous en priva, afin que vous appreniez à l'aimer, non pour ce qu'il donne aux hommes, mais pour ce qu'il est en lui-même.

Les biens de la terre rendraient votre amour mercenaire, et si vous vous plaignez, quand Dieu vous les refuse ou qu'il vous les enlève, vous faites vous par-là que ces biens vous sont plus chers que Dieu même, et par conséquent que vous ne méritez pas de les posséder.

Plus loin, il ajoute, imaginez-vous une jeune princesse extrêmement aimée de son époux, et que quelques méchants, pour la débaucher et souiller son lit nuptial, lui envoient quelques infâmes messagers d'amour pour traiter avec elles son malheureux dessein.

Premièrement, ce messenger propose à cette princesse l'intention de son maître. Secondement, la princesse agréée ou désagée la proposition et l'ambassade. En troisième lieu, ou elle consent ou elle refuse.

Ainsi Satan, le monde, la chair, voyant une âme épousée au fils de Dieu, lui envoient des tentations et des suggestions par lesquelles, premièrement, le péché lui est

proposé, deuxièmement, sur quoi elle se plaît ou elle se déplaît, et troisièmement, enfin, elle consent ou elle refuse, qui sont en somme les trois degrés pour descendre à l'iniquité ; la tentation, la délectation et le consentement.

Et bien que ces trois actions ne se connaissent pas si manifestement en toute autre sorte de péché, si est-ce qu'elles se connaissent palpablement au grand et énorme péché. Quand la tentation de quelque péché que ce soit durerait toute notre vie, elle ne saurait nous rendre désagréable à la divine majesté, pourvu qu'elle ne nous plaise pas et que nous n'y consentions pas.

La raison est parce qu'en la tentation nous n'agissons pas mais nous souffrons, et puisque nous n'y prenons pas un plaisir, nous ne pouvons aussi en avoir aucune sorte de coulpe, c'est-à-dire de culpabilité.

Saint Paul souffrit longuement les tentations de la chair, et tant s'en faut que pour cela il fut agréable à Dieu qu'au contraire Dieu était glorifié par celles-ci (2 Corinthiens 12, 7 et 9). La bienheureuse Angèle de Foligny sentait des tentations charnelles si cruelles qu'elle fait pitié quand elle les raconte.

Grandes furent aussi les tentations que souffrirent Saint François et Saint Benoît lorsque l'un se jeta dans les épines et l'autre dans la neige

pour les mitiger, et néanmoins ils ne perdirent rien de la grâce de Dieu pour tout cela, ainsi l'augmentèrent de beaucoup.

Il faut donc être fort courageuse parmi les tentations, et ne se tenir jamais pour vaincu pendant qu'elles vous déplairont, en observant bien cette différence qu'il y a entre sentir et consentir, qui est qu'on peut les sentir encore qu'elles nous déplaisent, mais on ne peut consentir sans qu'elles nous plaisent, puisque le plaisir pour l'ordinaire sert de degré pour venir au consentement.

Que donc les ennemis de notre salut nous présentent tant qu'ils voudront d'amorces et d'appâts, qu'ils demeurent toujours à la porte de

notre cœur pour entrer, qu'ils nous fassent tant de propositions qu'ils voudront, mais tandis que nous aurons résolution de ne point nous plaire en tout cela, il n'est pas possible que nous offensions Dieu, non plus que le prince époux de la princesse que j'ai représentée ne lui peut savoir mauvais gré du message qui lui est envoyé, si elle n'y a pris aucune sorte de plaisir.

Il y a néanmoins cette différence entre l'âme et cette princesse pour ce sujet, que la princesse, ayant ouï la proposition déshonnête, peut, si bon lui semble, chasser le messenger et ne plus l'ouïr, mais il n'est pas toujours au pouvoir de l'âme de ne point sentir la tentation, bien qu'il soit

toujours en son pouvoir de ne point y consentir.

C'est pourquoi encore que la tentation dure et persévère longtemps, elle ne peut nous nuire tandis qu'elle nous est désagréable. Mais quant à la délectation qui peut suivre la tentation, pour autant que nous avons deux parties en notre âme, l'une inférieure et l'autre supérieure, et que l'inférieure ne suit pas toujours la supérieure, ainsi fait son cas à part, il arrive maintes fois que la partie inférieure se plait en la tentation, sans le consentement, ainsi contre le gré de la supérieure.

C'est la dispute et la guerre que l'apôtre Saint-Paul décrit en Galates 5 et 17 quand il dit que sa chair

convoite contre son esprit, qu'il y a une loi des membres et une loi de l'esprit et semblables choses.

L'histoire du combat de Sainte Catherine de Sienne en un pareil sujet est du tout admirable. En voici le sommaire.

Le malin esprit eut congé de Dieu d'assaillir la pudicité de cette sainte vierge avec la plus grande rage qu'il pourrait, pourvu toutefois qu'il ne la touchât pas. Il fit donc toutes sortes d'impudiques suggestions à son cœur et pourtant plus l'émouvoir, venant avec ses compagnons en forme d'hommes et de femmes, il faisait mille et mille sortes de charnalité et lubricité à sa vue,

ajoutant des paroles et semonces très déshonnêtes.

Et bien que toutes ces choses fussent extérieures, si est-ce que par le moyen des sens elle pénétrait bien avant dedans le cœur de la vierge, lequel, comme elle confessait elle-même, en était tout plein, ne lui restant plus que la fine pure volonté supérieure qui ne fut agitée de cette tempête de vilenie et délectation charnelle, ce qui dura fort longuement jusqu'à tant qu'un jour notre Seigneur lui apparût. Et elle lui dit « Où étiez-vous, mon doux Seigneur, quand mon cœur était plein de tant de ténèbres et d'ordures ? » À quoi il répondit « J'étais dedans ton cœur, ma fille. » Et comment répliqua-t-elle « Habitiez-vous

dedans mon cœur, dans lequel il y avait tant de vilenies ? Habitez-vous donc en des lieux si déshonnêtes ? » Et notre Seigneur lui dit « Dis-moi, ces tiennes sale cogitation de ton cœur te donnait-elle plaisir ou tristesses, amertumes ou délectations ? » Et elle dit « Extrêmes amertumes et tristesses. » Et lui, répliqua « Qui était celui qui mettait cette grande amertume et tristesse dedans ton cœur, sinon moi qui demeurais caché dedans le milieu de ton âme ? Crois, ma fille, que si je n'eusse pas été présent, ces pensées qui étaient autour de ta volonté l'eussent sans doute surmontée et seraient entrées dedans, eussent été reçues avec plaisir par ton libéral arbitre et ainsi

eussent donné la mort à ton âme. Mais parce que j'étais dedans, je mettais ce déplaisir et cette résistance en ton cœur par laquelle il se refusait tant qu'il pouvait à la tentation et ne pouvant pas tant qu'il voulait, il en sentait un plus grand déplaisir et une plus grande haine contre celle-ci et contre soi-même et ainsi ses épines étaient un très grand mérite et un grand gain pour toi et un grand accroissement de ta vertu et de ta force.

Quand donc vous serez tenté de quelque péché, considérez si vous avez donné volontairement sujet d'être tenté et lors la tentation même vous met en état de péché pour le hasard auquel vous vous êtes jeté. Et cela s'entend, si vous avez pu éviter

commodément l'occasion et que vous ayez prévu ou dû prévoir l'arrivée de la tentation. Mais si vous n'avez donné nul sujet à la tentation, elle ne peut aucunement vous être imputée à péché.

Quand la délectation qui suit la tentation a pu être évitée et que néanmoins on ne l'a pas évitée, il y a toujours quelque sorte de péché selon que l'on y a peu ou prou arrêté et selon la cause du plaisir que nous y avons pris.

De même donc, si quelqu'un me propose quelques stratagèmes pleins d'inventions et d'artifices pour me venger de mon ennemi et que je ne prenne pas plaisir ni ne donne aucun consentement à la vengeance qui

m'est proposée, mais seulement à la subtilité de l'invention de l'artifice, sans doute, je ne pêche point, bien qu'il ne soit pas expédient, que je m'amuse beaucoup à ce plaisir, de peur que, petit à petit, il ne me porte à quelque délectation de la vengeance même.

Parlons à présent des remèdes aux grandes tentations.

Sitôt que vous sentez en vous quelques tentations, faites comme les petits enfants quand ils voient le loup ou l'ours à la campagne.

Car tout aussitôt, ils courent entre les bras de leur père et de leur mère ou pour le moins les appellent à leur

aide et secours. Recourez de même à Dieu, réclamant sa miséricorde et son secours. C'est le remède que notre Seigneur enseigne en Matthieu 26, 41. « Priez, afin que vous n'entriez point en tentation ».

Si vous voyez que néanmoins la tentation persévère ou qu'elle elle accroisse, courez en esprit, embrassez la Sainte Croix, comme si vous voyiez Jésus-Christ crucifié devant vous. Protestez que vous ne consentirez point à la tentation et demandez-lui secours contre celle-ci, et continuez toujours à protester de ne vouloir point consentir, tandis que la tentation durera.

Mais en faisant ces protestations et ces refus de consentement, ne

regardez point au visage de la tentation, ainsi seulement regardez notre Seigneur ; car si vous regardez la tentation, principalement quand elle est forte, elle pourrait ébranler votre courage. Divertissez votre esprit par quelques occupations bonnes et louables, car ces occupations entrant dans votre cœur et prenant place, elles chasseront les tentations et suggestions malignes.

Le grand remède contre toute tentation grande ou petite, c'est de déployer son cœur et de communiquer les suggestions, ressentiments et affections que nous avons à notre Directeur. Car notez que la première condition que le malin fait avec l'âme, qu'il veut séduire, c'est du silence, comme font

ceux qui veulent séduire les femmes et les filles, qui de prime abord défendent qu'elles ne communiquent point les propositions au Père ni au Mari ; ou au contraire, Dieu, en ses inspirations, demande sur toute chose que nous les fassions reconnaître par nos supérieurs et conducteurs.

Que si, après tout cela, la tentation s'opiniâtre à nous travailler et persécuter, nous n'avons rien à faire sinon à nous opiniâtrer de notre côté en la protestation de ne vouloir point consentir. Car comme les filles ne peuvent être mariées pendant qu'elles disent que non, ainsi l'âme, quoique troublée, ne peut jamais être offensée pendant qu'elle dit que non.

Ne disputez point avec votre ennemi et ne lui répondez jamais une seule parole, sinon celle que notre Seigneur lui répondit, avec laquelle il le confondit (Matthieu 4, 10) « arrière ô Satan, tu adoreras le Seigneur ton Dieu et à Lui seul serviras ».

Et comme la chaste femme ne doit répondre un seul mot ni regarder en face le vilain poursuivant qui lui propose quelque déshonnêteté, mais le quittant tout court doit à même instant retourner son cœur du côté de son époux et rejurer la fidélité qu'elle lui a promise, sans s'amuser à barguigner, c'est-à-dire hésiter.

Ainsi la dévote âme, se voyant assaillie de quelques tentations, ne

doit nullement s'amuser à disputer ni répondre, mais tout simplement se retourner du côté de Jésus-Christ, son époux, et lui protester derechef de sa fidélité et de vouloir être à jamais uniquement toute sienne.

Quoiqu'il faille combattre les grandes tentations avec un courage invincible et que la victoire que nous en rapportons nous soit extrêmement utile, si ce n'est au moins qu'à l'aventure on fait plus de profit à bien combattre les petites, car comme les grandes surpassent en qualité, les petites aussi surpassent si démesurément en nombre que la victoire de celles-ci peut être comparable à celle des plus grandes.

Or donc, quant à ces menus tentations de vanité, de soupçons, de chagrin, de jalousie, d'envie, d'amourette et semblables tricheries qui, comme mouches aux moucherons, viennent passer devant nos yeux et tantôt nous piquer sur la joue, tantôt sur le nez, parce qu'il est impossible d'être tout à fait exempt de leur opportunité, la meilleure résistance qu'on puisse leur faire, c'est de ne s'en point tourmenter, car tout cela ne peut nuire, quoi qu'ils puissent faire de l'ennui, pourvu que l'on soit bien résolu de vouloir servir Dieu.

Méprisez donc ces menues attaques, c'est-à-dire qui ont peu d'importance, et ne daignez pas seulement penser à ce qu'elles

veulent dire, mais laissez-les bourdonner autour de vos oreilles tant qu'elles voudront, et courir çà et là autour de vous, comme l'ont fait des mouches. Et quand elles viendront vous piquer et que vous les verrez aucunement s'arrêter en votre cœur, ne faites autre chose que de tout simplement les ôter, non point combattant contre elles ni leur répondant, mais faisant des actions contraires, quelles qu'elles soient, et spécialement de l'amour de Dieu. Car si vous me croyez, vous ne vous opiniâtrerez pas à vouloir opposer la vertu contraire à la tentation que vous sentez, parce que ce serait quasi vouloir disputer avec elle.

Mais après avoir fait une action de cette vertu directement contraire, si

vous avez eu le loisir de reconnaître la qualité de la tentation, vous ferez un simple retour de votre cœur du côté de Jésus-Christ crucifié, et par une action d'amour en son endroit vous lui baiserez les sacrés pieds.

C'est le meilleur moyen de vaincre l'ennemi, tant aux petites qu'aux grandes tentations. Car l'amour de Dieu contenant en soi toutes les perfections de toutes les vertus, et plus excellemment que les vertus mêmes, il est aussi un plus souverain remède contre tous les vices.

Et votre esprit, s'accoutumant en toute tentation de recourir à ce rendez-vous général, ne sera point obligé de regarder et examiner quelles tentations il a, mais

simplement, se sentant troublé, il prendra ce grand remède, lequel, outre cela, est si épouvantable au malin esprit que quand il voit que ces tentations nous provoquent à ce divin amour, il cesse de nous en faire.

DES BIENFAITS DE LA LECTURE SPIRITUELLE

Par L. Bronchain

Comme la lecture des livres impies jette les âmes dans le doute et l'impiété, ainsi la lecture des livres pieux réveille notre foi sur les vérités du salut, sur les mystères et les maximes de la religion, sur la beauté et le bonheur de la vertu.

Quand nous prions, dit saint Jérôme, nous parlons à Dieu, mais quand

nous lisons, c'est Dieu qui nous parle.

Sa parole nous procure de saintes pensées, de sages conseils, de solides enseignements.

Saint Augustin regardait les bons livres comme des lettres que le Seigneur nous envoie pour nous instruire et former en nous ses convictions profondes qui nous affermissent contre les attrait du monde et du péché.

Selon saint Bernard, la lecture des livres spirituels est une excellente préparation à l'oraison. Elle nous fournit les pensées dont nous pouvons composer le miel de nos affections pieuses, de nos actes d'humilité, de reconnaissance, de

contrition, d'amour et de demande, qui doivent embaumer nos méditations et nous y inspirer des résolutions généreuses et pratiques. Aliment céleste, elle nourrit et consolide en nous l'amour de la vertu. Bien des saints y ont trouvé le courage de persévérer dans la solitude, le silence et l'exercice de la mortification. Saint Dominique l'envisageait comme un lait mystérieux qui réconforte les âmes.

Mais la bonne lecture n'opère en nous ses précieux effets qu'à certaines conditions. *Premièrement*, il faut la commencer après avoir prié, la continuer avec attention et réflexion, parfois même en priant, la terminant en recueillant quelques pensées qui nous servent de bouquet

spirituel. *Deuxièmement*, évitons-y l'empressement, la vaine curiosité, nous figurant que Jésus nous parle par les bons livres et que nous devons l'écouter avec respect, avec docilité, avec la résolution sincère de pratiquer sa doctrine.

Examinez si vous aimez à lire les ouvrages qui traitent de la vie intérieure, c'est-à-dire de cette vie qui vous élève au-dessus de la terre et de vous-même, pour vous unir à Dieu. Ne leur préférez-vous pas trop souvent les journaux, les revues, les romans profanes qui vous amusent et vous distraient sans vous rendre meilleur.

Ô mon Dieu, inspirez-moi le goût des saintes lectures, afin de fortifier

en moi le désir de me sanctifier et de m'unir étroitement à vous, en admirant dans l'histoire des saints leur humilité, leur patience, leur charité, leur oraison continuelle.

Je veux à l'avenir secouer ma lâcheté et ne pas toujours rester vain, immortifié, sans amour du sacrifice, sans esprit de prière et de dévouement.

Faites-moi retirer ces fruits précieux de mes lectures spirituelles.

DES SACREMENTS

Par Saint François de Sales

Avant de savoir comment il faut nous préparer pour recevoir les sacrements et quels fruits nous devons en retirer, il est nécessaire de savoir ce que sont les sacrements et leurs effets.

Les sacrements sont des canaux par lesquels, par manière de dire, Dieu descend en nous, comme aussi par l'oraison nous nous jetons en Dieu, puisque l'oraison n'est autre chose

qu'une élévation de notre esprit en Dieu.

Les effets des sacrements sont divers, quoiqu'ils n'aient tous qu'une même fin et prétention, qui est de nous unir à Dieu.

Par le sacrement de baptême, nous nous unissons à Dieu comme le fils avec le père.

Par celui de la Confirmation, nous nous unissons comme le soldat avec son capitaine, prenant force pour combattre et vaincre nos ennemis en toutes les tentations.

Par le sacrement de pénitence, nous sommes unis à Dieu comme les amis réconciliés.

Par celui de l'Eucharistie, comme la viande avec l'estomac.

Par celui de l'extrême onction, nous nous unissons comme l'enfant qui vient d'un lointain pays, mettant déjà l'un des pieds en la maison de son père, pour se réunir avec lui, avec sa mère et toute la famille.

Voilà les effets divers, mais pourtant qui demandent tous l'union de notre âme avec son Dieu.

Nous ne parlerons que de ces deux, lesquels sont celui de pénitence et celui d'Eucharistie. Il est nécessaire que nous sachions pourquoi ? c'est que, recevant si souvent ces deux sacrements, nous ne recevons pas les grâces qu'ils ont accoutumées de porter aux âmes qui sont bien

préparées, puisque ces grâces sont jointes au sacrement. Il est vrai qu'elles y sont jointes et pourvues, que nous recevions les sacrements en état de grâce. Cela s'entend en celui de la confession, que nous ne réservions aucune affection à aucun péché mortel.

Donc nous recevons toujours la grâce dépendante du sacrement, qui est la haine du péché et le soin de n'en pas tant faire. Mais nous ne recevons pas les grâces appartenantes à la préparation, qui sont la force pour entreprendre la correction de la mauvaise inclination, le courage pour embrasser la pratique des vertus et enfin la perfection.

Il nous faut donc savoir comment il nous faut être bien préparés pour recevoir ces deux sacrements et tous les autres aussi.

La première préparation c'est la pureté de l'intention, la seconde c'est l'attention et la troisième c'est l'humilité.

Quant à la pureté d'intention, c'est une chose totalement nécessaire, non seulement à la réception des sacrements, mais en tout ce que nous désirons ou que nous faisons.

Or la pureté d'intention est, lorsque nous recevons les sacrements ou faisons quelque autre chose, qu'elle soit pour nous unir à Dieu et pour lui être plus agréable, sans aucun mélange de notre propre intérêt.

Vous connaîtrez cela si, quand vous désirez de communier, l'on ne vous le permet pas, ou bien si après la sainte communion vous n'avez point de consolation et nonobstant tout cela, vous demeurez en paix, sans consentir à nulle sorte d'inquiétude. Je dis sans consentir parce qu'il se pourrait bien faire qu'il vous en viendrait.

Mais si au contraire vous consentez à l'inquiétude de quoi vous avez été refusé par votre supérieur de communier ou de quoi vous n'avez pas eu la consolation, qui ne voit que votre intention était impure et que vous ne cherchiez pas de vous unir à Dieu ainsi aux consolations, puisque notre union avec Dieu se fait sur la sainte vertu d'obéissance.

Et tout de même, si vous désirez la perfection d'un désir plein d'inquiétude, qui ne voit que c'est l'amour propre qui ne voudrait pas que l'on vide l'imperfection en nous. S'il était possible que nous puissions être autant agréables et unis à Dieu étant imparfaits, nous devrions désirer d'être sans perfection.

La seconde préparation, c'est l'attention. Ô Dieu, que nous devrions aller au sacrement avec beaucoup d'attention, tant sur la grandeur de l'œuvre comme sur ce qu'un chacun demande de nous. Par exemple, allant à la confession, nous y devons porter un cœur amoureux et à la sainte communion, il y faut porter un cœur ardemment amoureux.

Je ne dis pas par cette grande attention qu'il ne faille point avoir de distraction, car il n'en est pas en notre pouvoir, mais j'entends de dire qu'il faut avoir un soin tout particulier à ne point s'y arrêter volontairement.

La troisième condition de la préparation, c'est l'humilité, et c'est une vertu fort nécessaire pour recevoir abondamment les grâces qui découlent par les canaux des sacrements, parce que les eaux ont bien accoutumé de couler plus vilement et plus fortement quand les canaux sont posés en des lieux bas et penchants.

Mais outre ces trois préparations, je veux vous dire qu'en un mot la

principale est l'abandonnement total de nous-mêmes à la merci de la volonté de Dieu, soumettant sans réserve quelconque notre volonté et toutes nos affections à sa domination.

Je dis sans réserve, d'autant que notre misère est si grande que nous nous réservons toujours quelque chose. Les personnes plus spirituelles pour l'ordinaire se réservent la volonté d'avoir des vertus, et quand elles vont à la communion, ô Seigneur, disent-elles, je m'abandonne tout à vous, mais qu'il vous plaise de me donner la prudence pour savoir vivre honorablement. Mais de simplicité, ils n'en demandent point.

Je suis absolument soumise à votre divine volonté, mais donnez-moi un grand courage pour faire des œuvres excellentes pour votre service. Mais de douceur pour vivre paisiblement avec le prochain, ils ne s'en parlent point.

Donnez-moi, dira un autre, cette humilité qui est si propre pour donner bon exemple, mais l'humilité de cœur qui nous fait aimer notre propre abjection, ils n'en ont point besoin, ce semble.

Ô mon Dieu, puisque je suis toute vôtre, faites que j'ai toujours des consolations à l'oraison. Voir, c'est bien ce qu'il nous faut pour être unis à Dieu, qui est la prétention que nous avons, et jamais ils ne demandent

des tribulations ou mortifications. Ce n'est pas le moyen de faire cette union que de se réserver toutes ses volontés pour bonne apparence qu'elles aient, car notre Seigneur, se voulant donner tout à nous, veut que, réciproquement, nous nous donnions entièrement à Lui, afin que l'union de notre âme avec sa divine majesté soit plus parfaite, et que nous puissions dire véritablement, après ce grand parfait entre les chrétiens, « Je ne vis plus moi, ainsi c'est Jésus-Christ qui vit en moi ».

La seconde partie de cette préparation consiste à vider notre cœur de toute chose, afin que Notre-Seigneur le remplisse de Lui-même.

Certes, la cause pourquoi nous ne recevons pas la grâce de la sanctification, puisqu'une seule communion bien faite est capable et suffisante pour nous rendre saints et parfaits, ne provient sinon de ce que nous ne laissons pas régner Notre-Seigneur en nous-mêmes, comme sa bonté le désire. Il vient en nous, ce sacré bien-aimé de nos âmes, et il trouve nos cœurs tout pleins de désirs, d'affections, de petites volontés. Il veut être le maître et le gouverneur de notre cœur, et pour montrer combien il le désire, il dit à son amante sacrée qu'elle le mette comme un cachet sur son cœur, afin que rien n'y puisse entrer que par sa permission et selon son bon plaisir.

Or je sais bien que le milieu de nos cœurs est vide, car autrement ce serait une trop grande infidélité. Je veux dire que nous avons non seulement rejeté et détesté le péché mortel, ainsi aussi toutes sortes d'affections mauvaises, mais hélas tous les coins et recoins de nos cœurs sont pleins de mille choses indignes de paraître en la présence de ce roi souverain, qui, ce semble, lui lie les mains afin de l'empêcher de nous départir les biens et les grâces que sa bonté avait désiré de nous faire, s'il nous eût trouvé préparés.

Faisons donc de notre côté ce qui est en notre pouvoir pour bien nous préparer à recevoir ce pain substantiel.

Nous abandonnons totalement à la divine providence, non seulement pour ce qui regarde les biens temporels, mais principalement les spirituels, répandant en la présence de la divine volonté toutes nos affections, désirs et inclinations pour lui être entièrement soumis, et nous assurons que Notre-Seigneur accomplira de son côté la promesse qu'il nous a faite de nous transformer en Lui, élevant notre bassesse jusqu'à être unie avec sa grandeur.

L'on peut bien communier pour diverses fins, comme pour demander à Dieu d'être délivré de quelques tentations ou afflictions, soit pour nous ou pour notre prochain, ou pour demander quelques vertus, pourvu que ce soit sous cette condition que

nous soyons plus unis à Dieu, ce qui n'arrive pourtant pas bien souvent, car **au temps de l'affliction je serai peut-être plus uni à Dieu, parce que je me ressouviendrai plus souvent de Lui.** Et pour ce qui est des vertus, il est plus à propos et meilleur pour moi aucune fois de ne pas les avoir que si je les avais.

À quels propos demanderai-je à Dieu des vertus desquelles je ne puis pas avoir la pratique, puisque la répugnance que je sentirai à pratiquer cette vertu, si j'en avais la commodité, me sert pour m'humilier ? L'humilité vaut toujours mieux que tout cela.

Enfin, il faut qu'en toutes les demandes et prières que vous ferez à

Dieu, vous ne les fassiez pas seulement pour vous, ainsi que vous observiez de dire toujours « nous », comme Notre-Seigneur nous l'a enseigné en l'Oraison dominicale, où il n'y a ni « mon » ni « moi ». Cela s'entend que vous ayez l'intention de supplier Dieu qu'il donne la vertu ou la grâce que vous lui demandez pour vous, à tous ceux qui en ont la même nécessité, et que ce soit toujours pour nous unir davantage à Lui, car autrement nous ne devons ni demander ni désirer aucune chose, ni pour nous ni pour le prochain, puisque c'est la fin pour laquelle les sacrements sont institués. Il faut que nous correspondions, les recevant pour la même fin. Et il ne faut pas que nous pensions que communiant

ou priant pour les autres, nous y perdions quelque chose, sinon que nous offrissions à Dieu cette communion ou prière pour la satisfaction de nos péchés, car alors nous ne satisferions pas pour les nôtres. Mais pourtant le mérite de la communion ou de la prière nous demeurerait, car nous ne saurions mériter les uns pour les autres, il n'y a que Notre-Seigneur qui l'ait pu faire. Nous pouvons bien leur impêtrer des grâces, mais leur donner du mérite nous ne le pouvons pas. La charité que nous avons faite de prier pour eux augmente notre mérite, tant pour la récompense de la grâce en cette vie que pour la gloire en l'autre. Et si une personne ne faisait pas attention de faire rien

pour la satisfaction de ses péchés, la seule attention qu'elle aurait de faire tout ce qu'elle fait pour le pur amour de Dieu suffirait pour y satisfaire, puisque c'est une chose assurée que qui pourrait faire un acte excellent de charité ou un acte d'une parfaite contrition, satisferait pleinement pour tous ses péchés. Vous voudrez peut-être savoir comment vous connaîtrez si vous profitez par le moyen de la réception des sacrements. Vous les connaîtrez si vous vous avancez aux vertus qui leur sont propres, comme si vous tirez de la confession l'amour de votre abjection et l'humilité, car ce sont les vertus qui lui sont propres, et c'est toujours par la mesure de l'humilité que l'on reconnaît notre

avancement. Ne voyez-vous pas qu'il est dit que quiconque s'humiliera sera exalté ? Être exalté, c'est être avancé. Si vous devenez par le moyen de la très sainte communion fort douce, puisque c'est la vertu qui est propre à ce sacrement, qui est tout doux, tout miel et tout suave, et bien vous tirerez le fruit qui lui est propre, et ainsi vous vous avancerez. Mais si au contraire vous ne devenez point plus humble ni plus douce, vous méritez que l'on vous lève le pain, puisque vous ne voulez pas travailler. Je voudrais que l'on alla simplement, quand il nous viendrait envie de communier, le demandant au supérieur avec résignation d'accepter, le refus avec humilité, et

si on nous l'octroi, d'aller à la communion avec amour. Et bien qu'il y ait de la mortification à le demander, il ne faut pas laisser pour cela, car les filles qui entrent en la congrégation n'y entrent aussi que pour se mortifier, et les croix qu'elles portent les en doivent faire ressouvenir. Si l'inspiration venait à quelqu'une de ne pas communier si souvent que les autres à cause de la connaissance qu'elle a de son indignité, elle peut le demander à la supérieure attendant le jugement qu'elle en fera avec une grande douceur et humilité. Je voudrais que l'on s'inquiète à point quand l'on entend parler de quelques défauts que nous avons ou de quelques vertus que nous n'avons pas, mais

que nous bénissions Dieu de quoi il nous a découvert le moyen d'acquérir la vertu et de nous corriger de l'imperfection. Et puis prendre courage de nous servir de ces moyens.

Il faut avoir des esprits généreux qui ne s'attachent qu'à Dieu seul, sans s'arrêter aucunement à ce que notre partie inférieure veut, faisant régner la partie supérieure de notre âme, puisqu'elle est entièrement à notre pouvoir de ne jamais consentir volontairement à l'inférieur. Les consolations et tendretés ne doivent pas être désirées, puisque cela ne nous est pas nécessaire pour aimer davantage Notre-Seigneur. Il ne faut donc point s'arrêter à considérer si l'on a de bons sentiments, mais il

faut faire ce qu'il nous ferait faire si nous les avions.

Il ne faut pas être aussi si tendre à vouloir se confesser de tout ce que l'on a fait, car il n'est pas nécessaire de se confesser des péchés véniels si l'on ne veut. Et quand on veut s'en confesser, il faut avoir la volonté résolue de s'en amender, autrement ce serait un abus de s'en confesser. Il ne faut donc pas se tourmenter quand l'on ne se souvient pas de ses fautes pour s'en accuser. Car il n'est pas croyable qu'une âme qui fait souvent son examen ne remarque bien que pour s'en ressouvenir les fautes qui sont d'importance. Pour tant de petites choses, vous en pouvez parler avec Notre-Seigneur à quelque heure que vous vous en

ressouveniez. Pour ce que vous dites, comment vous pourrez faire votre acte de contrition en peu de temps, je vous dis qu'il ne faut presque point de temps pour bien le faire, puisqu'il ne faut autre chose que se prosterner devant Dieu en esprit d'humilité et de repentance de l'avoir offensé.

Vous désirez que je vous parle de l'office. Je vous dis qu'il faut se préparer pour le dire. Cela s'entend quand l'on entend la cloche qui nous appelle, et il faut, à l'imitation de Saint Bernard, demander à notre cœur qu'est-ce qu'il va faire.

Et non seulement en cette occasion, mais aussi entrant en tous nos exercices, afin que nous portassions

en chaque exercice l'esprit qui lui est propre, car il ne serait pas propre d'aller à l'office comme à la récréation. Il faut donc porter à la récréation un esprit joyeux et à l'office un esprit sérieusement amoureux. Il faut penser que Notre-Seigneur nous dit « soyez attentifs à mon amour ». Le long de l'office, pour nous tenir attentifs, il faut considérer que nous disons le même office que les anges, quoi qu'en divers langages, et que nous sommes en présence du même Dieu devant lequel les anges tremblent.

Tout ainsi qu'un homme qui parlerait à un roi se rendrait fort attentif, craignant de faire quelques fautes, et s'il arrivait que néanmoins, avec tout son soin, il lui advint d'en faire

quelques-unes, il rougirait incontinent. Tout de même, en devons-nous faire à l'office, car la principale attention que nous devons avoir, c'est de bien prononcer et de nous tenir dessus nos gardes, craintes de faillir. S'il nous arrive de faire quelques fautes, il faut s'en humilier sans s'étonner, puisqu'il ne doit pas être étrange que nous fassions quelques défauts là, puisque nous en faisons tant ailleurs.

Mais s'il nous arrive d'en faire plusieurs, et que cela continue, il y a de l'apparence que nous n'avons pas conçu un grand déplaisir de notre première faute. Lesquelles fautes devraient nous apporter beaucoup de confusion, non pas à cause de la présence de la supérieure, mais à

cause de Dieu qui nous est présent, et de ses anges. C'est presque une règle générale que, quand nous faisons si souvent une même faute, c'est signe que l'on manque d'affection pour s'en amender, et si c'est une chose de laquelle on nous a souvent avertis, il y a de l'apparence que l'on méprise l'avertissement.

Il ne faut pas avoir du scrupule de laisser en tout un office deux ou trois versets par mégarde, non, pourvu que l'on ne le fit pas à dessein. Mais si vous dormez le long d'une bonne partie de l'office, encore que vous disiez les versets de votre chœur, vous êtes obligés de le redire. Mais quand l'on fait choses qui sont nécessaires d'être faites à l'office, comme de tousser ou cracher, ou que

la maîtresse des cérémonies parle pour ce qui est de l'office, alors elle n'est point obligée de le redire, non pas même celui que l'on dit pendant que l'on se confesse ni la sacristaine, faisant ce qui est de sa charge, pourvu qu'elle ne sorte pas du chœur.

Quand l'on entre au chœur, que l'office est commencé, il faut se mettre en son rang avec les autres, suivant l'office avec elles, et après qu'il est dit, il faut dire ce que l'on avait déjà dit devant, que vous y fussiez, finissant où vous avez pris. Il ne faut pas redire son office pour ce que l'on a été distrait en le disant, pourvu que ce ne soit pas volontairement, et encore que vous vous trouvassiez à la fin de quelque psaume, sans être bien assuré si vous

l'avez dit, parce que vous avez été distraite sans y penser. Ne laissez pas de passer autre, vous humiliant devant Dieu. Il ne faut pas toujours penser que l'on a eu de la négligence quand la distraction a été longue, car il pourra se faire qu'elle nous poursuivra, aucune fois, tout au long d'un office, sans qu'il y ait de notre faute. Et pour mauvaise qu'elle fût, il ne faudrait pas s'en inquiéter, ainsi en faire de simples rejets de temps en temps devant Dieu.

Je voudrais que jamais l'on ne se trouble là pour les mauvais sentiments que l'on a, mais que l'on s'emploie courageusement et fidèlement pour n'y point consentir, puisqu'il y a bien de la différence entre sentir et consentir.

Par le père Faber

Le Père Faber nous dit que les sacrements sont autant de moyens que l'amour de Jésus a choisi pour se communiquer à nos âmes.

DES RICHESSES

Par le père Bourdaloue

De toutes les idées que nous pouvons nous former du monde profane, du monde perverti et corrompu, du monde réprouvé de Dieu, la plus juste, ce me semble, est celle que nous en donne le bien-aimé disciple saint Jean, quand il nous dit que tout ce qu'il y a dans le monde n'est que concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie (1 Jean, 2).

Concupiscence des yeux, qui, inspirant à l'homme un secret dégoût de ce qu'il a, lui fait désirer et rechercher ce qu'il n'a pas.

Orgueil de la vie, qui, élevant l'homme au-dessus de lui-même, lui donne du mépris pour les autres, et lui fait même oublier Dieu.

Concupiscence de la chair, qui, par le charme du plaisir, séduisant la raison de l'homme, le rend esclave de ses sens.

Voilà, dit saint Augustin, les trois maladies contagieuses qui se sont répandues dans le monde et qui en ont infecté les plus saines parties.

Concupiscence des yeux, ou envie d'avoir, qui est la racine de tous les

maux, mais en particulier de l'injustice. Orgueil de la vie, qui est l'ennemi de la charité et qui conduit jusqu'à l'impiété. Concupiscence de la chair, d'où naissent les passions impures et d'où viennent les plus honteux excès.

Or, je trouve, chrétien, que les richesses, par l'abus que le monde en fait, servent de matière à ces trois malheureuses concupiscences, et que la raison la plus générale, comme la plus naturelle, pourquoi les hommes sont injustes, superbes, sensuels, c'est qu'ils sont riches ou qu'ils ont la passion de l'être.

Car, pour vous expliquer mon dessin et pour y mettre quelque ordre, je distingue avec saint Chrysostome

trois choses dans les richesses. L'acquisition, la possession et l'usage. Sur quoi j'avance trois propositions qui m'ont paru autant de vérité incontestable et dont il ne tiendra qu'à vous de tirer de grands fruits pour la réformation de vos mœurs.

Car je dis que l'acquisition des richesses, dans la pratique du monde, est communément une occasion d'injustice, ou, si vous voulez, que le désir d'acquérir des richesses, quand il n'est pas réglé par l'esprit chrétien, est une disposition prochaine à l'injustice. Et voilà l'effet de la concupiscence des yeux. Première vérité.

Je dis que la possession des richesses enfle naturellement une âme vaine et que rien n'est plus propre à lui inspirer ce que saint Jean appelle « orgueil de la vie ». Seconde vérité.

Enfin, je dis que c'est le mauvais usage des richesses qui entretient dans un cœur l'amour du plaisir et qui foment la concupiscence de la chair. Troisième et dernière vérité.

Appliquez-vous, mes chers auditeurs, à ces trois points de morale. L'homme du siècle injuste parce qu'il veut acquérir les biens de la terre. L'homme du siècle orgueilleux parce qu'il possède les biens de la terre. L'homme du siècle voluptueux parce qu'il use mal des biens de la terre.

Trois caractères du riche mondain. Mais à ces trois maux, quels remèdes ? Celui même que négligeait les mauvais riches, je veux dire l'aumône.

Car il suffit de bien comprendre l'obligation de l'aumône pour être plus modéré dans le désir des richesses, plus humble dans la possession des richesses, plus saint dans l'usage des richesses.

LA CHARITÉ

La vertu de charité surnaturalise et sanctifie le sentiment de l'amour, amour envers Dieu, amour envers le prochain.

L'amour en général est un mouvement, une tendance de notre âme vers le bien. Si le bien vers lequel nous nous portons est sensible et perçu par l'imagination comme agréable, notre amour sera lui-même sensible.

Si le bien est honnête et connu par la raison comme digne d'estime,

notre amour sera rationnel. Si le bien est surnaturel et perçu par la foi, notre amour sera chrétien.

Comme on le voit, l'amour suppose la connaissance, mais n'est pas toujours en proportion avec cette connaissance comme nous l'expliquerons ailleurs.

On peut distinguer dans l'amour, quels qu'ils soient, quatre éléments principaux. Premièrement, une certaine sympathie pour l'objet aimé qui résulte de ce qu'on remarque une proportion entre lui et nous. Cette proportion n'emporte pas une similitude complète entre les deux amis, mais une proportion telle que l'un complète l'autre.

Deuxièmement, un mouvement ou élan de l'âme vers l'objet aimé pour se rapprocher de lui et jouir de sa présence.

Troisièmement, une certaine union ou communion des esprits et des cœurs pour se faire part des biens qu'on possède.

Quatrièmement, un sentiment de joie, de plaisir ou de bonheur qu'on éprouve dans la possession de l'objet aimé.

L'amour chrétien est celui qui est surnaturalisé dans son principe, son motif et son objet. Explication.

Premièrement, il est surnaturalisé dans son principe par la vertu infuse de charité qui réside dans la volonté.

Cette vertu, mise en œuvre par une grâce actuelle, transforme l'amour honnête et l'élève à un degré supérieur.

Deuxièmement, la foi nous fournit alors un motif pour sanctifier les affections. Elle les dirige d'abord vers Dieu en qui elle nous montre le bien suprême, infini, qui seul répond à nos légitimes aspirations, puis vers les créatures qu'elle nous représente comme un reflet des perfections divines, si bien qu'en les aimant, nous aimons Dieu lui-même.

Troisièmement, l'objet de notre amour devient ainsi surnaturel. Le Dieu que nous aimons, ce n'est pas le Dieu abstrait de la raison, mais le Dieu vivant de la foi, le Père qui

engendre un Fils de toute éternité et nous adopte pour enfant, le Fils égal au Père, qui en s'incarnant devient notre frère ; le Saint-Esprit, amour mutuel du Père et du Fils, qui vient répandre dans nos âmes la divine charité. Les créatures elles-mêmes nous apparaissent non pas en leur être naturel, mais telles que la révélation nous les montre.

Ainsi les hommes sont pour nous des enfants de Dieu, notre Père commun, des frères en Jésus-Christ, des temples vivants du Saint-Esprit. Tout, donc, est surnaturel dans l'amour chrétien. Selon saint Thomas, la charité ajoute à l'amour l'idée d'une certaine perfection, provenant d'une grande estime pour l'objet aimé.

Ainsi, toute charité est amour, mais tout amour n'est pas charité.

Définition :

On peut définir la charité, une vertu théologale qui nous fait aimer Dieu de la façon qu'il s'aime par-dessus toute chose, pour lui-même et le prochain pour l'amour de Dieu. Cette vertu a donc un double objet, Dieu et le prochain.

Mais ces deux objets n'en font qu'un, parce que nous n'aimons les créatures qu'en tant qu'elles sont une expression, un reflet des perfections divines. C'est donc Dieu que nous aimons en elle. Ainsi, ajoute saint Thomas, nous aimons le prochain parce que Dieu est en lui, ou du moins, pour qu'il soit en lui.

Voilà pourquoi il n'y a qu'une seule et même vertu de charité.

Parlons à présent un peu de sa nature.

Le premier objet de la charité, c'est Dieu.

Comme il est la plénitude de l'être, de la beauté, de la bonté, il est infiniment aimable. C'est Dieu considéré dans toute l'infinie réalité de ses perfections et non tel attribut divin en particulier. Du reste, la considération d'un seul attribut, comme la miséricorde, nous conduit facilement à la considération de toutes les perfections.

Il n'est pas du reste nécessaire de les connaître en détail. Les âmes simples aiment le bon Dieu tel que la foi le fait connaître, sans analyser ses attributs. Pour éclaircir la notion de l'amour de Dieu, nous expliquerons le précepte qui nous l'impose, le motif sur lequel il s'appuie, et les différents degrés par lesquels nous arrivons à l'amour pur.

Parlons à présent du précepte.

Déjà formulé dans l'Ancien Testament, il est renouvelé par notre Seigneur et proclamé par lui comme le résumé de la loi et des prophètes. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces et de tout ton esprit.

C'est dire que nous devons aimer Dieu par-dessus toute chose et de toutes les puissances de notre âme. Ce qu'explique fort bien saint François de Sales ; c'est l'amour qui doit prévaloir sur tous nos amours et régner sur toutes nos passions.

Et c'est ce que Dieu requiert de nous, qu'entre tous nos amours, le sien soit le plus cordial, (c'est-à-dire sympathie, entente), dominant sur tout notre cœur, le plus affectionné occupant toute notre âme, le plus général employant toutes nos puissances, le plus relevé remplissant tout notre esprit et le plus ferme excitant toute notre force et vigueur.

Et il conclut par un magnifique élan d'amour « Je suis vôtre, Seigneur, et ne dois être qu'à vous. Mon âme est vôtre et ne doit vivre que pour vous. Ma volonté est vôtre et ne doit aimer que pour vous. Mon amour est vôtre et ne doit tendre qu'en vous. Je dois vous aimer comme mon premier principe, puisque je suis de vous. Je dois vous aimer comme ma fin et mon repos, puisque je suis pour vous. Je dois vous aimer plus que mon être, puisque mon être subsiste par vous. Je dois vous aimer plus que moi-même, puisque je suis tout à vous et en vous. »

Le précepte de la charité est donc très étendu. En soi, il n'a pas de limite, car la mesure d'aimer Dieu est de l'aimer sans mesure. Il nous

oblige donc à tendre sans cesse vers la perfection, et notre charité doit toujours grandir jusqu'à la mort.

Selon la doctrine de saint Thomas, la perfection de la charité est commandée comme fin, il faut donc vouloir l'atteindre, mais, ajoute Cajétan, précisément parce qu'elle est fin, il suffit, pour ne pas manquer au précepte, d'être dans l'état d'atteindre un jour cette perfection, fût-ce dans l'éternité.

Quiconque possède, même dans le degré le plus faible, la charité et marche ainsi vers le ciel, est dans la voie de la charité parfaite, et dès lors, il évite la transgression du précepte qui est de nécessité de salut.

Toutefois, les âmes qui visent à la perfection ne se contentent pas de ce premier degré, elles montent toujours plus haut, s'efforçant d'aimer Dieu non seulement de toute leur âme, mais encore de toute leur force. C'est du reste ce à quoi nous porte le motif de la charité.

Le motif de la charité n'est pas le bien qu'on a reçu de Dieu ou qu'on attend de lui, mais l'infinie perfection de Dieu, au moins comme motif finalement prédominant. D'autres motifs peuvent donc s'adjoindre à celui-ci, motifs de crainte salutaire, d'espérance, de reconnaissance, pourvu que le motif indiqué soit vraiment prédominant. Par conséquent, l'amour de soi, en

tant qu'il est subordonné à l'amour de Dieu, se concilie avec la charité.

Quand donc les saints condamnent si vertement l'amour de soi ou l'amour propre, il s'agit de l'amour déréglé de soi. Mais on ne peut admettre l'opinion de Bolgeni, qui prétend que la seule charité possible et obligatoire est celle qui a pour motif la bonté de Dieu à notre égard, parce que, dit-il, nous ne pouvons aimer que ce que nous percevons comme conforme à nos besoins et à nos aspirations. L'auteur a confondu ce qui n'est qu'une condition préalable avec le véritable motif de la charité.

Il est bien vrai que l'amour par lui-même suppose que l'objet aimé s'harmonise avec notre nature et nos

aspirations, mais le motif pour lequel nous l'aimons n'est pas cette convenance, c'est l'infinie perfection de Dieu aimée pour elle-même. Ici encore, saint François de Sales expose bien cette doctrine. Mais si par imagination de choses impossibles, il y avait une infinie bonté à laquelle nous n'eussions nulle sorte d'appartenance et avec laquelle nous ne puissions avoir aucune communication, nous l'estimerions certes plus que nous-mêmes, mais à proprement parler nous ne l'aimerions pas, puisque l'amour regarde l'union, et beaucoup moins pourrions-nous avoir la charité envers elle, puisque la charité est une amitié, et l'amitié ne peut être que réciproque, ayant pour

fondement la communication et pour fin l'union.

On s'est demandé si le motif de reconnaissance ne suffit pas pour la charité parfaite. Ici, il y a lieu de distinguer. Si la reconnaissance ne s'élève pas au-dessus du bienfait reçu pour aller jusqu'au bienfaiteur lui-même, elle ne suffit pas comme motif de charité, puisqu'elle demeure intéressée.

Mais si de l'amour du bienfait on passe à l'amour du bienfaiteur et qu'on l'aime à cause de son infinie bonté, ce motif se confond avec celui de la charité.

En fait, la reconnaissance conduit facilement à l'amour pur, parce qu'elle est un sentiment très noble.

Aussi l'Écriture et les saints nous proposent souvent les bienfaits de Dieu pour nous exciter à l'amour de charité.

C'est ainsi que saint Jean, après avoir dit que l'amour parfait bannit la crainte, nous exhorte à aimer Dieu, puisque Dieu nous a aimés le premier. Mais nous aimons Dieu parce que lui, le premier, nous a aimés (1 Jean 4,19), et que d'âmes, en effet, ont appris à aimer Dieu de l'amour le plus pur en songeant à l'amour qu'il nous a témoigné de toute éternité et en méditant sur l'amour de Jésus pour nous, dans sa Passion et dans l'Eucharistie.

Si l'on veut un critère pour distinguer l'amour pur de l'amour intéressé, on

peut dire que le premier consiste à aimer Dieu parce qu'il est bon et à lui vouloir du bien et que le second consiste à aimer Dieu en tant qu'il est bon pour nous et à nous vouloir du bien à nous-mêmes.

Point suivant, quant au degré de l'amour, Saint Bernard en distingue quatre.

Le premier, l'homme s'aime d'abord lui-même pour lui-même, car il est cher et incapable de goûter autre chose que lui.

Deuxièmement, puis, sentant son insuffisance, il commence à rechercher Dieu par la foi et à l'aimer comme un aide nécessaire à ce

second degré, il aime Dieu non encore pour Dieu, mais pour soi-même.

Troisièmement, mais bientôt, à force de cultiver et de fréquenter Dieu comme un aide nécessaire, il voit peu à peu combien Dieu est doux et il commence à l'aimer pour lui-même.

Quatrièmement, enfin, le dernier degré, que bien peu atteignent sur terre, c'est de s'aimer soi-même uniquement pour Dieu et, par conséquent, d'aimer Dieu exclusivement pour lui-même.

En laissant de côté le premier degré qui n'est que l'amour de soi, reste trois degrés d'amour de Dieu qui correspondent aux trois degrés de

perfection que nous avons déjà exposés.

Point suivant, le rôle sanctificateur de l'amour de Dieu.

La charité est en soi la plus excellente et par là même la plus sanctifiante des vertus. Nous l'avons déjà prouvé en montrant qu'elle constitue l'essence même de la perfection, qu'elle comprend toutes les vertus et leur donne une perfection spéciale en faisant converger, (c'est-à-dire se rejoindre), leurs actes vers Dieu aimés par-dessus tout. C'est ce que déclare Saint Paul en langage lyrique. « Quand je parlerai les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la

charité, je ne suis qu'un errin bruyant et qu'une cymbale retentissante.

Aurai-je le don de prophéties et une foi capable de transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Distribuerai-je aux pauvres tous mes biens et livrerai-je mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien.

La charité est patiente, elle est bienveillante, la charité n'envie pas, la charité ne se vante pas, ne s'enfle pas, ne fait rien d'inconvenant, ne cherche pas son intérêt, ne s'irrite pas, n'impute pas le mal, elle ne se réjouit pas de l'injustice, elle sympathise au contraire avec la vérité, elle excuse tout, opère tout, croit tout et supporte tout, la charité

ne périra jamais, maintenant demeure la foi, l'espérance et la charité, mais la plus grande d'entre elles est la charité (1 Corinthiens 13, 1 à 13).

Point suivant, plus que les autres vertus, en effet, la charité est unifiante et transformante.

C'est l'âme toute entière qu'elle unit à Dieu, avec toutes ses facultés, l'esprit par l'estime et la pensée fréquente de Dieu, la volonté par la soumission parfaite à la volonté divine, le cœur en subordonnant, (c'est-à-dire obéir), toutes nos affections à l'amour divin, nos énergies en les mettant toutes au service de Dieu et des âmes. En l'unissant toute entière à Dieu, elle la

transforme, l'amour nous fait sortir de nous-mêmes, nous élève jusqu'à Dieu et nous porte à l'imiter, à reproduire en nous ses divines perfections. On veut en effet ressembler à celui qu'on aime, parce qu'on l'estime comme un modèle et qu'on veut, en lui ressemblant davantage, pénétrer plus avant dans son intimité.

Point suivant, dans ses effets, la charité contribue très efficacement à notre sanctification.

Elle établit entre notre âme et Dieu une certaine sympathie ou connaturalité qui nous fait mieux comprendre et goûter Dieu et les choses divines. C'est à cause de cette

sympathie mutuelle que les amis se comprennent, se devinent et s'unissent de plus en plus intimement. Bien des âmes ignorantes mais éprises d'amour pour Dieu goûtent et pratiquent mieux que des savants les grandes vérités chrétiennes. C'est un des effets de la charité. Elle centuple nos énergies pour le bien, en nous communiquant une force indomptable pour surmonter les obstacles et nous porter aux actes de vertu les plus excellents. Car l'amour est fort comme la mort (cantique 8.6). Quelle force intrépide ne donne pas à une mère son amour pour son enfant ? Nul peut-être n'a mieux décrit que l'auteur de l'Imitation les admirables effets de l'amour divin. Il

allège nos douleurs et nos fardeaux. Il nous élève jusqu'à Dieu parce qu'il est né de Dieu. Il nous donne des ailes pour voler avec joie aux actes les plus parfaits, au don total de soi-même. Aussi, il nous presse de faire de grandes choses et de viser au plus parfait. Il veille sans cesse, ne se plaint jamais de ses fatigues et ne se laisse pas troubler par la crainte.

Mais, comme une vive flamme, s'élève toujours plus haut et passe en toute sécurité au milieu des difficultés. Il produit aussi une grande joie et dilatation d'âme. C'est en effet la possession initiale du souverain bien et cette possession remplit notre âme de joie. Aussi reprend l'Imitation, il n'est rien de plus doux, rien de plus agréable, rien

de meilleur au ciel et sur la terre. La cause principale de cette joie, c'est que nous commençons à prendre conscience d'une façon plus vive de la présence de Jésus et de la présence de Dieu en nous. Cette joie est suivie d'une paix profonde.

Quand on a la conviction que Dieu est en nous et qu'il exerce sur nous une action, une sollicitude, (c'est-à-dire un soin) paternel, on s'abandonne à lui avec une douce confiance. On lui remet en toute sécurité le soin de tous nos intérêts et ainsi on jouit d'une paix, d'une sérénité parfaite. Or, il n'est pas de disposition plus favorable au progrès spirituel que la paix intérieure.

Ainsi donc, de quelques côtés qu'on considère la charité, en elle-même ou dans ses effets, elle est de toutes les vertus la plus unifiante et la plus sanctifiante. Elle est vraiment le lien de la perfection.

Voyons donc comment on la pratique.

L'amour étant le don de soi, notre amour pour Dieu sera d'autant plus parfait que nous nous donnerons à lui plus complètement, sans réserve comme sans retour. Et comme sur terre on ne peut se donner sans se sacrifier, notre amour sera d'autant plus parfait que nous pratiquerons plus généreusement l'esprit de sacrifice par amour pour Dieu.

Point suivant, de la charité à l'égard du prochain

La charité fraternelle est bien une vertu théologale pourvu qu'on aime Dieu lui-même dans le prochain, ou en d'autres termes, qu'on aime le prochain pour Dieu.

Si nous aimions le prochain uniquement pour lui-même ou à cause des services qu'il peut nous rendre, ce ne serait pas de la charité. C'est donc Dieu qu'il faut voir dans le prochain. Il s'y manifeste par les dons naturels qui sont une participation à son être et à ses attributs, et par les dons surnaturels qui sont une participation à sa nature et à sa vie.

La vertu de charité étant surnaturelle, ce sont ces qualités surnaturelles que nous devons envisager comme le motif de notre charité. Si donc nous considérons aussi ces qualités naturelles, nous devons les envisager avec l'œil de la foi en tant que surnaturalisées par la grâce. Pour mieux saisir le vrai motif de la charité fraternelle, nous pouvons l'analyser en envisageant les hommes dans leur rapport avec Dieu. Alors ils nous apparaîtront comme des enfants de Dieu, des membres de Jésus-Christ, des cohéritiers du même royaume céleste. Alors même qu'ils ne sont pas en état de grâce ou qu'ils n'ont pas la foi, ils sont appelés à posséder ces dons surnaturels. Et c'est notre

devoir de contribuer, au moins par la prière et par l'exemple, à leur conversion.

Quel puissant motif pour nous les faire aimer comme des frères et comme les divergences des vues qui nous séparent sont petites en face de tout ce qui nous unit à eux.

Point suivant, rôle sanctificateur de la charité fraternelle

Puisque l'amour surnaturel du prochain n'est qu'une manière d'aimer Dieu, il faudrait redire ici tout ce que nous avons exposé sur les merveilleux effets de l'amour de Dieu. Qu'il nous suffise de citer quelques textes de saint Jean.

Celui qui aime son frère demeure dans la lumière et n'y a en lui aucun sujet de chute. Mais celui qui hait son frère est dans les ténèbres, (1 Jean 1, 10 à 11). Or, demeurer dans la lumière, c'est dans le style de saint Jean, demeurer en Dieu, source de toute lumière, et être dans les ténèbres, c'est être dans l'état du péché.

Et il poursuit, nous, nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie parce que nous aimons nos frères. Quiconque hait son frère est un meurtrier, (1 Jean 3, 14 à 15). Et il conclut ainsi, mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car l'amour vient de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas n'a pas connu

Dieu, car Dieu est amour. Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, et son amour est parfait en nous. Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui.

Si quelqu'un dit « j'aime Dieu » et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur. Comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? Et nous avons reçu ce commandement, que celui qui aime Dieu aime aussi son frère, (1 Jean 4, 7, 8). On ne peut plus explicitement affirmer qu'aimer le prochain, c'est aimer Dieu et jouir de tous les privilèges attachés à l'amour divin. D'ailleurs, Jésus nous dit qu'il considère comme fait à lui-

même tout service rendu au moindre des siens. « Oui, je vous le déclare, toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de mes plus petits frères que voici, c'est à moi-même que vous l'avez fait » (Matthieu 25, 40).

Or, il est évident que Jésus ne se laisse pas vaincre en générosité et qu'il rend au centuple, en grâce de toutes sortes, le moindre service qu'on lui rend dans la personne de ses frères. Que cette pensée est consolante pour ceux qui pratiquent la charité fraternelle et font l'aumône corporelle ou spirituelle à leurs prochains, et plus encore pour ceux dont la vie toute entière est vouée aux œuvres de charité ou à l'apostolat.

C'est à chaque instant qu'ils rendent service à Jésus dans la personne de leurs frères et donc à chaque instant aussi que Jésus travaille leur âme pour l'orner et la sanctifier. Le principe qui doit nous guider constamment, c'est de voir Dieu ou Jésus dans le prochain et de rendre ainsi notre charité plus surnaturelle dans ses motifs et ses moyens d'action, plus universelle dans son étendue, plus généreuse et plus active dans son service.

Point suivant, le Sacré-Cœur de Jésus, modèle et source de charité

Pour conclure ce que nous avons dit sur la charité, nous ne pouvons mieux faire que d'inviter nos lecteurs

à chercher dans le Cœur sacré de Jésus la source et le modèle de la charité parfaite.

Dans les litanies approuvées officiellement par l'Église, nous l'invoquons en effet comme une fournaise ardente de charité, une plénitude de bonté et d'amour. Il y a en effet dans la dévotion au Sacré-Cœur deux éléments essentiels ; un élément sensible, le cœur de chair hypostatiquement uni à la personne du Verbe, un élément spirituel symbolisé par le cœur matériel et qui n'est autre que l'amour du Verbe incarné pour Dieu et pour les hommes.

Ces deux éléments n'en font qu'un comme ne font qu'un le signe et la

chose signifiés. Or l'amour signifié, (signifié veut dire contenu), par le cœur de Jésus, c'est sans doute l'amour humain, mais réellement aussi l'amour divin, puisqu'en Jésus les opérations divines et humaines sont unies et indissolubles. C'est son amour pour les hommes.

Voici ce cœur qui a tant aimé les hommes, mais c'est aussi son amour pour Dieu puisque, nous l'avons montré, la charité à l'égard des hommes découle de la charité envers Dieu et tire d'elle son motif véritable.

Nous pouvons donc considérer le cœur de Jésus comme le modèle le plus parfait de l'amour envers Dieu et de l'amour envers le prochain et

même comme le modèle de toutes les vertus puisque la charité les contient et les perfectionne toutes. Et comme pendant sa vie mortelle il a mérité pour nous la grâce d'imiter ses vertus, il est aussi la cause méritoire, la source des grâces qui nous permettent d'aimer Dieu et nos frères et de pratiquer toutes les autres vertus.

Point suivant, le cœur de Jésus, source et modèle de l'amour envers Dieu.

L'amour, c'est le don total de soi-même et s'il en est ainsi, combien parfait est l'amour de Jésus pour son Père. Dès le premier instant de l'incarnation, il s'offre et se donne

comme victime pour réparer la gloire de Dieu outragé par nos péchés.

A sa naissance, comme au jour de sa présentation au Temple, il renouvelle cette offrande.

Pendant sa vie cachée, il témoigne son amour à l'égard de Dieu en obéissant à Marie et à Joseph en qui il voit les représentants de l'autorité divine et qui nous dira les actes de pur amour qui de la petite maison de Nazareth s'élevait sans cesse vers l'adorable Trinité.

Au cours de sa vie publique, il ne cherche que le bon plaisir et la gloire de son Père. « Je fais toujours ce qui lui est agréable. » (Jean 8, 29). « J'honore mon Père. » (Jean 8, 49).

À la dernière scène, il peut se rendre le témoignage qu'il a glorifié son Père pendant toute sa vie et le lendemain, il poussait le don de soi jusqu'à l'immolation du calvaire. Qui pourra jamais compter les actes intérieurs d'amour qui jaillissaient sans cesse de son cœur et qui ont fait de sa vie toute entière un acte continuel de charité parfaite ?

Mais qui pourrait surtout exprimer la perfection de cet amour ? C'est, dit le bienheureux Jean Eude, un amour digne d'un tel Père et d'un tel Fils. C'est un amour qui égale très parfaitement les perfections ineffables de son objet bien-aimé.

C'est un Fils infiniment aimant qui aime un Père infiniment aimable.

C'est un Dieu qui aime un Dieu. En un mot, le divin cœur de Jésus, considéré selon sa divinité ou selon son humanité, est infiniment plus embrasé d'amour pour son Père, et il l'aime infiniment davantage en chaque moment que tous les cœurs des anges et des saints ensemble ne le peuvent aimer pendant toute l'éternité.

Or, cet amour, nous pouvons le faire nôtre en nous unissant au cœur sacré de Jésus et l'offrir au Père en disant, avec le bienheureux Jean Eude, « Ô mon Sauveur, je me donne à vous pour m'unir à l'amour éternel, immense et infini que vous portez à votre Père. Ô Père adorable, je vous offre tout cet amour éternel, immense, infini de votre Fils Jésus,

comme un amour qui est à moi. Je vous aime comme votre Fils vous aime. »

Point suivant, le cœur de Jésus, source d'amour pour les hommes.

Nous avons dit combien Jésus les a aimés sur terre. Il nous reste à expliquer comment il ne cesse de les aimer maintenant qu'il est au ciel.

C'est parce qu'il nous aime qu'il nous sanctifie par les sacrements. Ce sont en effet, dit le bienheureux Jean Eude, autant de fontaines inépuisables de grâces et de sainteté qui ont leur source dans l'océan immense du Sacré-Cœur de notre Sauveur. Et toutes les grâces qui en

procèdent sont autant de flammes de cette divine fournaise.

Point suivant, mais c'est surtout dans l'Eucharistie qu'il nous donne la plus grande marque d'amour.

Depuis dix-neuf siècles, il est avec nous, nuit et jour, comme un Père qui ne veut pas quitter ses enfants, comme un ami qui fait ses délices d'être avec ses amis, comme un médecin qui se tient constamment au chevet de ses malades. Il y est toujours actif, adorant, louant et glorifiant son Père pour nous, le remerciant sans cesse de tous les biens qu'il ne cesse de nous prodiguer, l'aimant pour nous, offrant ses mérites et satisfactions pour réparer nos péchés, et

demandant sans cesse de nouvelles grâces pour nous. C'est pourquoi il lui est possible de parachever le salut de ceux qui vont à Dieu par lui, car il est toujours vivant pour intercéder en leur faveur.

Il ne cesse de renouveler sur l'autel le sacrifice du calvaire. Il le fait un million de fois par jour, partout où il y a un prêtre pour consacrer, et cela par amour pour nous, pour appliquer à chacun d'entre nous les fruits de son sacrifice. Et non content de s'immoler, il se donne tout entier à chaque communion pour lui communiquer ses grâces, ses dispositions et ses vertus.

Or ce divin cœur désire vivement nous communiquer ses sentiments

de charité. « Mon divin cœur, disait-il à sainte Marguerite Marie, est si passionné d'amour pour les hommes, et pour toi en particulier, que ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen, et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir de ses précieux trésors. » Et ce fut alors que Jésus lui demanda son cœur pour l'unir au sien et y mettre une étincelle de son amour.

Ce qu'il fit d'une façon miraculeuse pour la sainte, il le fait pour nous d'une manière ordinaire dans la sainte communion. Et chaque fois que nous unissons notre cœur au sien, car il est venu sur terre apporter le feu sacré de la charité, il ne désire

rien tant que de l'allumer en nos cœurs. « Je suis venu mettre le feu sur la terre » (Luc 12, 49).

Point suivant. Le cœur de Jésus, source et modèle de toutes les vertus

Souvent dans la sainte écriture, **le cœur désigne tous les sentiments intérieurs de l'homme par opposition à ses actes extérieurs.** « L'homme ne voit que ce qui se manifeste au dehors, mais Dieu voit le cœur » (Samuel 16, 7). Par voie de conséquence, le cœur de Jésus symbolise non seulement l'amour, mais tous les sentiments intérieurs de son âme.

C'est bien ainsi que les grands mystiques du Moyen-Âge, et après eux le bienheureux Jean-Eude, ont envisagé la dévotion au Sacré-Cœur. Il en est de même de Sainte-Marguerite-Marie. Sans doute, elle insiste sur tout, et avec raison, sur l'amour dont ce divin cœur est rempli.

Mais dans ses divers écrits, elle nous montre ce cœur comme le modèle de toutes les vertus. Et le père de la Colombière, son confesseur et son interprète, résume sa pensée dans un acte de consécration qu'on trouve à la fin des retraites spirituelles. Cette offrande se fait pour honorer ce divin cœur, le siège de toutes les vertus, la source de toutes les

bénédiction et la retraite de toutes les âmes saintes.

Les principales vertus qu'on prétend honorer en lui sont, premièrement, un amour très ardent de Dieu son Père, joint à un respect très profond et à la plus grande humilité qui fut jamais. Secondement, une patience infinie dans les maux, une douleur extrême pour les péchés dont il s'était chargé, la confiance d'un fils très tendre allié avec la confusion d'un très grand pécheur. Troisièmement, une compassion très sensible pour nos misères et, nonobstant tous ces mouvements, une égalité inaltérable causée par une conformité si parfaite à la volonté de Dieu qu'elle ne pouvait être troublée par aucun événement.

Du reste, puisque toutes les vertus découlent de la charité et y trouvent leur dernière perfection, le cœur de Jésus, étant la source et le modèle de la charité divine, l'est aussi de toutes les vertus.

Par cette dévotion au Sacré-Cœur rejoint la dévotion à la vie intérieure de Jésus exposée par M. Olier et pratiquée à saint supplice. Cette vie intérieure, nous dit-il, consiste en ses dispositions et sentiments intérieurs envers toutes choses.

Par exemple, en sa religion envers Dieu, en son amour envers le prochain, en son anéantissement envers soi-même, en son horreur envers le péché et à sa condamnation envers le monde et ses maximes.

Or, ces dispositions se trouvent dans le cœur sacré de Jésus et c'est là qu'il faut aller les puiser. Aussi, à une personne pieuse qui aimait à se retirer dans le cœur de Jésus, M. Olier écrit « Perdez-vous mille fois le jour dans son aimable cœur où vous vous sentez si puissamment attiré. » C'est la pièce d'élite que le cœur du Fils de Dieu, c'est la pierre précieuse du cabinet de Jésus, c'est le trésor de Dieu même où il verse tous ses dons et où il communique toutes ses grâces. C'est en ce cœur sacré et en cet adorable intérieur que se sont premièrement opérés tous les mystères.

Voyez par là à quoi Notre-Seigneur vous appelle en vous ouvrant son cœur et combien vous devez profiter

de cette grâce qui est une des plus grandes que vous ayez obtenue en votre vie.

Que la créature ne vous tire jamais en ce lieu de délice que vous y soyez abîmés et pour le temps et pour l'éternité avec toutes les saintes épouses de Jésus. Et ailleurs il ajoute « Quel cœur que le cœur de Jésus ! Quel océan d'amour s'y trouve contenu et déborde sur toute la terre ! Ô source féconde et intarissable de tout amour ! Ô abîme profond et inépuisable de toute religion ! Ô divin centre de tous les cœurs ! Ô Jésus ! Souffrez que je vous adore en votre intérieur, que j'adore votre âme bénie ! Que j'adore votre cœur que j'ai vu encore ce matin ! Je voudrais le décrire, mais je ne le puis tant il

est ravissant. Je l'ai vu comme un ciel tout rempli de lumière, d'amour, de reconnaissance et de louanges.

Il exaltait Dieu, il exprimait ses grandeurs et ses magnificences. Pour M. Olier, l'intérieur de Jésus et son cœur sacré ne font qu'un. C'est le centre de toutes ses dispositions et ses vertus. C'est le sanctuaire de l'amour et de la religion, où Dieu est glorifié et où les âmes ferventes aiment à se retirer.

Conclusion de tout cela.

Pour que la dévotion au Sacré-Cœur produise ses heureux effets, elle doit consister en deux actes essentiels, amour et réparation. L'amour est le

premier et le principal de ses devoirs, d'après Sainte-Marguerite-Marie, aussi bien que d'après le bienheureux Jean-Eude.

Rendant compte au Père Croiset de la seconde grande apparition, elle lui écrit : « Il me fit voir que le grand désir qu'il avait d'être aimé des hommes et de les retirer de la voie de la perdition lui avait fait former ce dessein de manifester son cœur aux hommes avec tous les trésors d'amour, de miséricorde, de grâce, de sanctification et de salut, afin que ceux qui voudraient lui rendre et procurer tout l'honneur, la gloire et l'amour qui seraient en leur pouvoir, il les enrichit avec abondance et profusion de ses divins trésors du cœur de Dieu qui en était la source ».

Et dans une lettre à Sœur de la Barge, elle conclut ainsi : « Aimons-le donc, cet unique amour de nos âmes, puisqu'il nous a aimé le premier et qu'il nous aime encore avec tant d'ardeur qu'il en brûle continuellement au très saint sacrement ».

Il ne faut que l'aimer, ce saint des saints, pour devenir sainte, qui nous empêchera donc de l'être, puisque nous avons des cœurs pour aimer et des corps pour souffrir. Il n'y a que son pur amour qui nous fasse faire tout ce qui lui plaît. Il n'y a que ce parfait amour qui nous le fasse faire de la manière qui lui plaît.

Et il n'y peut avoir que cet amour parfait qui nous fasse faire toutes

choses quand il lui plaît. Mais le second de ces actes, c'est la réparation. Car l'amour de Jésus est outragé par les ingrattitudes des hommes, comme Notre-Seigneur lui-même le déclare dans la troisième grande apparition.

Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour. Et, pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart d'entre eux que des ingrattitudes par leur irrévérence et leur sacrilège, et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. Et alors il lui demande de réparer ces ingrattitudes par la ferveur de son amour.

Ma fille, je viens dans le cœur que je t'ai donné, afin que par ton ardeur tu ré pares les injures que j'ai reçues des cœurs tièdes et lâches qui me déshonorent dans le Saint Sacrement.

Ces deux actes nous sanctifieront extrêmement. L'amour, en nous unissant intimement au cœur sacré de Jésus, nous fera communier à ses vertus et nous donnera le courage de les pratiquer malgré tous les obstacles. La réparation, en nous faisant compatir aux souffrances de Jésus, stimulera encore notre ferveur et nous portera à souffrir courageusement par amour toutes les épreuves auxquelles il voudra bien nous associer.

Ainsi entendu, la dévotion au Sacré-Cœur n'aura rien de mièvre, de faux, de semblant, rien d'efféminé. Ce sera l'esprit même du christianisme, un heureux mélange d'amour et de sacrifice, accompagné de la pratique progressive des vertus morales et théologiques. Ce sera comme une synthèse de la voie illuminative et une heureuse initiation à la voie unitive.

LA CHAIR CONTRE L'ESPRIT

Par saint Augustin

Cette volonté nouvelle qui se levait en moi, de vous servir sans intérêt, de jouir de vous, mon Dieu, seule joie véritable, cette volonté était trop faible pour vaincre la force invétérée de l'autre. Ainsi deux volontés en moi, une vieille, une nouvelle, l'une charnelle, l'autre spirituelle, étaient aux prises, et cette lutte déchirait mon âme.

Ainsi ma propre expérience me
donnait l'intelligence de ces paroles,
La chair convoite contre l'esprit, et
l'esprit contre la chair.

LA BONNE INTENTION

L'intention pourra seule donner du prix à nos actes. Elle suffira pour faire mériter à un verre d'eau froide une éternité bienheureuse, comme elle pourrait rendre stériles les actions les plus éclatantes, si elles n'étaient point dirigées vers Dieu.

Ne vous inquiétez donc point de la grandeur de l'acte en lui-même, lorsque c'est Dieu qui vous le prescrit.

L'obéissance et le désir de lui plaire le feront toujours agréer de son infini miséricorde. La religion n'attache pas ses récompenses à des actions d'éclat et hors de votre portée. Elle n'exige pas de vous le succès dans les entreprises humaines. Elle ne réclame que l'accomplissement, en vue de Dieu, des obligations attachées à votre état et à votre position.

JÉSUS, NÉ DANS UNE ÉTABLE

Par le père Bourdaloue

Jésus aurait pu naître, et il ne tenait qu'à lui de naître dans la pompe et dans l'éclat de la magnificence royale, mais en naissant de la sorte, il n'aurait été que respecté, que révééré, que redouté, et il voulait être aimé. Or, pour être aimé, il devait s'abaisser jusqu'à nous.

Pour être aimé, il devait être semblable à nous. Pour être aimé, il devait souffrir comme nous. Et c'est

pourquoi il a voulu naître dans l'état de faiblesse et d'abaissement où ce mystère nous le représente.

Après cela, chrétien, affectez des airs dédaigneux et hautains envers les autres. Traitez-les en esclaves, avec empire, avec dureté, et non pas en frères, avec patience, avec bonté. Rendez-vous inflexibles à leurs prières et insensibles à leurs besoins. N'est-ce pas démentir votre religion ? N'est-ce pas même violer les droits de l'humanité ?

IMAGINATION ET INQUIÉTUDE, TROUBLE ET SCRUPULE

Par Fénelon

Demeurez donc en paix, n'écoutez point votre imagination trop vive et trop féconde en vous. Cette activité prodigieuse consume votre corps et dessèche votre intérieur.

Vous vous dévorez inutilement, il n'y a que votre inquiétude qui suspende la paix et l'onction intérieure. Vous

voyez que Dieu a la patience de revenir toutes les fois que le scrupule ne lui ferme point votre cœur. Le scrupule veut dire l'inquiétude de conscience.

Plus loin, il dit « En vérité, madame, je ne saurais vous exprimer toute ma douleur sur votre état. Les choses que vous vous reprochez ne sont rien, ce n'est pas l'esprit de Dieu, mais le vôtre qui les rappelle. Dieu ne donne point de ces retours inquiets.

Lors même qu'il nous montre nos fautes, il nous les représente avec douceur. Il nous condamne et nous console tout ensemble. Il humilie sans troubler et il nous tourne, pour lui, contre nous, de manière que

nous avons la confusion de notre misère avec la paix la plus intime.

Le Seigneur n'est point dans l'agitation. La véritable conduite des âmes de grâce est simple, paisible, commune à l'extérieur, éloignée des extrémités. Vous êtes scrupuleuse sans mesure pour des vétilles qui n'ont besoin que d'un seul remède qui est de les laisser passer sans y songer.

Vous faites votre trouble et votre supplice. Dieu ferait alors votre paix et votre consolation. Vous le quittez à toute heure contre son attrait pour discourir avec vous-même sur vos fautes.

Eh bien, supposons ces fautes. Qu'y a-t-il à faire ? Les réparer par

l'amour, dans l'oubli de tout amour propre. Le trouble ne répare rien, et gâte tout.

L'oraison dominicale efface les péchés véniels. Par où le fait-elle ? C'est par l'amour qui dit « Notre Père qui êtes au ciel ». Aimez ce Père. Dites-lui que sa volonté se fasse et toutes ces fautes qui vous troublent seront consumées par le feu de l'amour.

Comparez ce qui vous occupe à Dieu qui voudrait vous occuper. Il veut que vous soyez toutes pleines de lui et vous l'interrompez indignement en repassant sans cesse tout ce que vous avez, non pas voulu et cru, mais rêvé et songé. Oh, quelle infidélité dont vous ne faites aucun

scrupule ! Vous coulez le moucheron et vous avalez le chameau.

Dieu ne peut rien faire en vous parce que vous préférez votre imagination à sa grâce et à la conviction intime de votre conscience. Vous me dites toujours « Que ferais-je ? », ce que vous ne faites point et ne voulez pas faire, c'est de laisser tomber la tentation dès sa première pointe.

C'est de dire tout, c'est de ne douter jamais volontairement ni de ce qu'on vous dit ni du secours de Dieu pour l'exécuter. C'est de vouloir faire quand vous n'avez point de goût consolant et quand vous êtes obscurci comme quand vous êtes dans la lumière et la consolation. Croyez et il vous sera donné selon

vosre foi. Écoutez Dieu et vous n'écouteriez plus vos imaginations. Oh, que je voudrais vous voir pleine de Dieu et vide de vous-même ! Comment vous portez-vous ? C'est toujours votre faute quand votre santé va mal. On peut dire de la paix du cœur ce que le sage dit de la sagesse. Tous les biens viennent avec elle. D'une certaine fidélité simple et tranquille dépendent le sommeil, l'appétit, les digestions, la vigueur pour les promenades, etc. L'Esprit de Dieu ne nous occupe jamais des sentiments de l'amour propre et, loin de nous troubler, il répand la paix dans nos cœurs.

Dans une lettre du 6 mars 1704, Fénelon répond à une fille en disant ce souhait ; que la paix du Seigneur

soit avec vous. Que celui qui commande au vent et à la mer commande à votre imagination pour y mettre le silence et le calme. Ne vous inquiétez ni sur vos fautes ni sur vos confessions. Aimez sans cesse et il vous sera beaucoup remis parce que vous aurez beaucoup aimé.

HONOREZ VOTRE PÈRE ET VOTRE MÈRE

Honorez votre Père et votre Mère, afin que vous viviez longtemps sur la terre, que le Seigneur vous donnera. Quoique tous les hommes soient égaux par rapport à Dieu, nous avons déjà eu l'occasion de reconnaître qu'il peut et qu'il doit même exister ici-bas, entre eux, des distinctions importantes. Ainsi, l'a voulu Dieu lui-même, dans les vues de sa providence, sur le gouvernement de l'univers. Et il nous en a donné, en effet, plusieurs

preuves dès les premiers âges du monde, en confiant une autorité spéciale à des êtres privilégiés, avec lesquelles il traitait, pour ainsi dire directement, les chargeants du gouverner les autres et de leur communiquer ses ordres, leur dévoilant l'avenir, leur communiquant un pouvoir surnaturel.

Ainsi, Noé, le législateur d'Israël, les patriarches et les prophètes nous apparaissent avec des distinctions, et une autorité dont Dieu lui-même les investit. Ainsi, sous un gouvernement théocratique, c'est-à-dire dont Dieu était, pour ainsi dire, le chef temporel et visible, nous trouvons l'origine de ces distinctions

sociales qu'il établit lui-même pour le maintien de l'ordre ici-bas.

Nous trouverons donc toujours dans la société des supérieurs, des égaux et des inférieurs. De là naîtront divers devoirs à remplir, qu'il nous importe d'étudier et de connaître. Après avoir rappelé à l'homme ce qu'il devait à son Créateur, Dieu lui-même nous représente aussitôt ce que nous devons aux auteurs de nos jours.

Honorer votre père et votre mère, etc. La place qu'occupe ce grand précepte nous indique déjà assez l'importance qui y est attachée. En effet, si Dieu est le premier auteur de la reproduction des êtres, nos parents sont cependant comme les ministres

de ce bienfait de l'existence que nous recevons par leur intermédiaire.

Ils sont donc évidemment, sous les rapports sociaux, nos premiers bienfaiteurs et nos premiers protecteurs. Et ce sentiment que la nature, ou plutôt Dieu même, a imprimé dans leur cœur, leur rend en effet ces fonctions plus douces. Sans doute aussi, un sentiment de réciprocité devrait animer notre cœur et le porter à acquitter notre dette de reconnaissance avec empressement.

Mais la religion veut ici donner d'autres garanties à des sentiments qu'elle veut élever au rang des devoirs et qui reposeront ainsi sur des bases plus solides. C'est au nom

de Dieu même et en vue de lui plaire qu'elle nous ordonnera d'honorer les auteurs de nos jours. **Honorer quelqu'un, c'est avoir de l'estime pour lui et faire grand cas de tout ce qui se rapporte à lui.**

Cet honneur suppose nécessairement l'amour et le respect, car c'est à dessein que Dieu s'est servi du terme d'honorer, parce qu'il désigne également l'amour et la crainte, ces deux sentiments qui doivent se réunir à l'égard de nos parents. Quoiqu'il semble d'abord qu'un précepte spécial ne soit point nécessaire à cet égard, la religion chrétienne qui a pour but notre perfectionnement a bien compris l'insuffisance du penchant de la nature pour l'accomplissement de

ses devoirs. Ainsi, en nous montrant dans nos pères et mères les dépositaires de son autorité même, Dieu nous rend l'obéissance plus sacrée, plus générale.

Il n'est plus question ici de leur qualité personnelle, de censurer leur manière de voir, de discuter toutes leurs volontés, de notre goût ou de notre répugnance pour ce qu'ils exigent. En nous conformant à leurs ordres, nous obéissons à Dieu même. Dès lors, plus de doute, d'excuse, de délai, plus de mauvaise foi dans l'exécution, le témoin de notre obéissance lit dans le fond de notre cœur et n'en accepte que la parfaite sincérité.

Comprenez-vous maintenant tout ce que réclament de votre part ces lois d'obéissance et de soumission filiale. Sans doute, elles ne vous obligeront point dans le cas où l'on exigerait de vous quelques actes contraires à la loi de Dieu ou qui répugneraient à votre conscience puisque vous ne pourriez alors obéir en vue de plaire à Dieu. Mais hors de là, vous ne connaîtrez point d'excuse ou de dispense, et si vous parvenez à vous faire une habitude de cette docilité bien loin de vous paraître dure et pénible, elle deviendra pour vous une source de paix et de bonheur.

Le respect doit naturellement accompagner cette soumission, et Dieu nous le prescrit en effet d'une manière aussi expresse dans les

circonstances mêmes qui pourraient sembler propres à le diminuer, puisque la première créature sur laquelle, après le déluge, tomba la malédiction du ciel avec la malédiction paternelle, fut un fils peu respectueux envers un père que l'ignorance avait mis dans un état indécent.

Sachons donc recueillir les enseignements que nous transmet l'écriture par cet exemple, car si dans un récit destiné à nous retracer une histoire aussi importante que celle de la création de l'univers et de notre origine commune, l'auteur sacré, en gardant le silence sur tant de circonstances propres à exciter notre intérêt, nous raconte la faute de cham envers Noé, sans doute c'est

pour nous en faire apprécier la grandeur et nous en inspirer une juste aversion, en mettant sous nos yeux les suites terribles qu'elle eut sur la postérité de ce fils coupable.

Combien ne devons-nous pas trembler pour nous-mêmes en voyant à quel point ce manque de respect est commun de nos jours ? Les châtimens ne sont pas toujours temporels et visibles, mais sont-ils pour cela moins redoutables ? Et celui à qui appartient l'éternité, pour nous faire expier nos offenses, ne peut-il pas nous abandonner le temps de cette vie ?

Si dans ce siècle où l'on est si pressé de vivre, nous sommes souvent invités, par les maximes ou les

exemples à sortir de cette sage réserve et de cette retenue qui sied à la jeunesse, gardons-nous mes chers amis de suivre un si dangereux entraînements et d'applaudir à cette fatale tendance.

Craignant cette trop précoce liberté qu'on semble disposer à vous accorder, rappelez-vous que c'est en apprenant à obéir qu'on devient digne de commander un jour, et qu'il faut savoir respecter les droits d'autrui si nous voulons qu'on ne méprise pas les nôtres.

Ainsi, si nous prolongeons la durée des devoirs de la piété filiale, souvenons-nous que nous aurons un jour à exercer peut-être plus longtemps encore les droits de la

paternité. Le respect dont la religion nous fait un devoir exige donc de nous une grande déférence aux avis de nos parents, des égards dans nos paroles, nos actions et toutes nos démarches, la patience à supporter leurs défauts, la défense de leurs intérêts et de leur réputation, la complaisance pour leurs désirs, nos soins dans leurs infirmités, les secours temporels et spirituels, ne négligeant rien pour leur procurer l'avantage de recevoir les derniers sacrements de l'Église, notre assistance et nos secours dans leurs besoins.

Enfin, ils ont droit à notre affection dont nous devons en toutes circonstances leur donner des témoignages et que nous leur

prouverons surtout en remplissant avec zèle et avec empressement les devoirs que nous venons d'énumérer.

Aux sentiments de la nature, nous nous joindrons le souvenir des soins et des sollicitudes que leur a occasionné notre enfance. Que serait devenue sans eux cette vraie existence que nous étions incapables de soutenir à travers tant d'écueils et de dangers dont un seul eût pu la compromettre ? Et notre intelligence n'a-t-elle pas aussi reçu son premier aliment par leurs soins ? Ce bienfait de la parole qui nous est communiquée n'est-il pas le principe du développement de ses facultés ? La religion ne fait donc que consacrer une juste reconnaissance et nous instruit de la meilleure

manière de la témoigner en nous traçant les devoirs que nous avons à remplir à l'égard de nos parents.

Si cette union dans les familles et ce respect pour les parents semble être devenue plus rare aujourd'hui, c'est bien là aussi où nous devons chercher la source de la plupart des maux qui affligent la société. La religion vous engage non seulement à éviter de semblables malheurs, mais encore à prémunir vos frères eux-mêmes par votre exemple. Que, se montrant donc plus sages et plus éclairés, la jeunesse de nos jours, docile aux préceptes divins, paie avec empressement d'elle-même à ses supérieurs ce tribut de respect et de soumission dont elle doit reconnaître la justice et la nécessité.

Car dans le commandement qui nous ordonne d'honorer nos parents sont aussi compris les évêques, les prêtres, les rois, les princes, les magistrats, les maîtres, les tuteurs, les vieillards, etc. En effet, l'apôtre Saint-Paul nous enseigne l'obéissance aux prêtres par ces paroles « obéissez à ceux qui sont vos conducteurs ». Et Saint-Pierre nous rappelle aussi l'obéissance que nous devons aux rois, aux princes et à tous nos supérieurs lorsqu'il nous dit « soyez soumis pour l'amour de Dieu à toute créature, soit au roi comme souverain, soit au gouverneur comme étant envoyé par lui ». L'honneur que nous leur rendons se rapporte encore à Dieu, puisque c'est comme dépositaire de

son autorité que nous leur sommes soumis.

Enfin, si nous voulons comprendre toute l'importance de ce quatrième commandement, nous considérerons d'un côté les promesses attachées à son observation et les châtiments qui doivent en punir la violation.

Car si Dieu promet une vie longue et paisible à ses observateurs, c'est que cette promesse s'adressait à un peuple charnel et grossier, à la faiblesse duquel Dieu daignait alors accorder l'encouragement des biens temporels. Mais nous savons que c'est surtout la récompense de la vie à venir que nous devons envisager, comme c'est également ces châtiments que nous devons

craindre, quoique Dieu ait souvent manifesté dès cette vie même son indignation contre les violateurs de ce saint précepte.

HAÏR SON ÂME

Par le père Bourdaloue

Que veut dire se renoncer soi-même, si ce n'est renoncer à ses passions, à ses inclinations, à ses aversions ? Car qu'est-ce que nous-mêmes, dans le langage de l'Écriture, sinon tout cela ? Et le moyen de vouloir sauver quelque chose de tout cela est de pouvoir dire à Dieu que nous nous sommes renoncés nous-mêmes. Je veux que par un mouvement de l'Esprit de Dieu nous nous soyons dépouillés du reste, que nous ayons abandonné les biens et les honneurs

du monde qui sont hors de nous. Si, malgré ce dépouillement, nous nous trouvons revêtus de mille choses qui, selon l'expression de saint Paul, composent dans nous ce qui s'appelle l'homme de péché, si notre cœur a encore ses attaches secrètes, s'il est encore rempli de désirs violents, s'il conçoit encore des haines et des animosités, si l'envie le dessèche, si l'orgueil l'enfle, si la colère l'enflamme, tout cela étant dans nous et occupant la plus noble partie de nous-mêmes qui est le cœur, sommes-nous dans l'état de cette abnégation chrétienne qui consiste à être vide de nous-mêmes ? Il est donc impossible que je marche après Jésus-Christ, tandis

que je tiens à moi-même par le lien de quelques passions.

Il faut sous peine d'être réprouvé de lui et exclu du nombre de ses disciples, que mon détachement aille jusqu'à la haine de mon âme. Or, haïr mon âme, dit saint Augustin, c'est, dans le sens de l'Évangile, haïr mes propres haines et mes propres affections. Car quand tout le monde serait extérieurement crucifié pour moi, et que je serai crucifié pour le monde, comme parle saint Paul, si mon âme est encore possédée d'une affection ou d'une haine à laquelle je n'ai pas renoncé, je puis dire aussi bien que Saül, quoique dans une signification différente, que toute mon âme est encore dans moi.

Je dis cette âme que Jésus-Christ veut que je haïsse, et selon laquelle il me commande de mourir, si je désire vivre à lui. Voilà ce que l'Évangile nous enseigne, et ceci, chrétien, est fondé sur la nature même de la chose, et sur la première qualité de cette voie que Jésus-Christ est venu nous montrer, et que la foi nous apprend à être une voie de sévérité et de rigueur. Car qui dit sévérité, dit opposition à une volonté propre, qui prétendait se satisfaire, et que l'on fait plier sous le joug d'une autre volonté qui la contredit.

Et le plus grand de tous les abus est de se figurer un chrétien sévère, qui ne se contraint en rien, et dont la raison est toujours d'intelligence avec la passion. Le retranchement

même du plaisir et de l'intérêt qui coûtent tant à la nature, n'est proprement sévérité à notre égard, qu'autant que du plaisir et de l'intérêt ne nous faisons des passions qu'il faut violenter pour les soumettre à la raison. Et quelque peu d'expérience que nous ayons de nous-mêmes, nous savons assez qu'une passion à étouffer sans autre intérêt est pour nous un sacrifice plus pénible que celui de tous les intérêts du monde où notre passion n'a point de part.

FAISONS L'HOMME À NOTRE IMAGE ET RESSEMBLANCE

Par sainte Catherine de Sienne

(Genèse 1.26)

Cela tu ne le fis, ô Trinité éternelle, que parce que tu voulais faire participer l'homme à tout toi-même, suprême et éternelle Trinité. C'est pourquoi tu lui donnas la mémoire, afin qu'il se souvint de tes bienfaits, et c'est par elle qu'il participe à ta puissance, ô Père éternel.

C'est pourquoi tu lui donnas l'intelligence, afin qu'il connût, en voyant ta bonté, et c'est par elle qu'il participe à la sagesse de ton fils unique.

C'est pourquoi tu lui donnas la volonté, afin qu'il pût aimer ce que l'intelligence voit et connaît de ta vérité, et c'est par elle qu'il participe à la clémence du Saint-Esprit.

Qui t'a poussé à donner une si grande dignité à l'homme, l'inépuisable amour avec lequel tu as regardé en toi-même ta créature et qui t'a fait t'éprendre d'elle ? Tu l'as créée par amour et tu lui as donné l'être, afin qu'elle pût goûter ton suprême bien éternel.

Je vois que c'est à cause du péché qu'elle a perdu cette dignité, par la résistance qu'elle t'opposa, elle tomba en guerre contre ta clémence, nous devînmes tes ennemis.

Toi alors, poussé par ce même feu avec lequel tu nous avais créés, tu voulus nous donner un moyen qui pût te réconcilier avec le genre humain plongé dans la lutte, un médiateur qui de grandes guerres fit grande paix. Tu nous donnas le Verbe, ton fils unique. Il s'entremet entre nous et toi. Il fut notre justice, puisque c'est sur lui-même qu'il punit nos injustices. Il accomplit l'obédience que toi, le Père éternel, voulus bien lui imposer, quand, à l'image et ressemblance de notre

nature, tu le revêtis de notre humanité.

Ô abîme de charité ! Quel est le cœur qui peut se défendre de ne pas éclater en voyant la suprême élévation descendre à tant de bassesses à notre humanité ?

Nous sommes ton image et toi, tu es la nôtre par cette union que tu as consommée dans l'homme, en voilant ton éternelle divinité dans le misérable nuage, dans la masse corrompue d'Adam. (Elle reprend l'image classique du potier). La masse corrompue est l'humanité représentée par une masse d'argile. C'est de la masse d'Adam que nous avons été tirés comme des vases inaptes à recevoir la vie éternelle.

Quelle en fut la cause ? L'amour. Toi, Dieu, tu t'es fait homme et l'homme est devenu Dieu. Dieu dit : les créatures sont faites pour moi, pour qu'elles me servent de tout leur cœur et de tout leur amour.

Ma miséricorde cependant consent à les soutenir et à ne pas ordonner à la terre de les engloutir afin qu'ils puissent reconnaître leur faute.

LA CONFIANCE D'ABRAHAM

La confiance d'Abraham par saint Vincent de Paul, dans son entretien du 21 février 1659.

Et à ce propos, ressouvenez-vous d'Abraham, à qui Dieu avait promis de peupler toute la terre, par un fils qu'il avait. Et cependant Dieu lui commande de le lui sacrifier.

Si Abraham fait mourir son fils, comment Dieu accomplira-t-il sa promesse ? Abraham néanmoins, qui avait accoutumé son esprit à faire les

volontés de Dieu, se met en devoir d'exécuter cet ordre sans se mettre en peine du reste. C'est à Dieu d'y penser, pouvait-il dire. Si j'accomplis son commandement, il accomplira sa promesse. Mais comment ? Je n'en sais rien. C'est assez qu'il est tout-puissant. Je m'en vais lui offrir ce que j'ai de plus cher au monde, puisqu'il le veut. Mais c'est mon fils unique. N'importe, mais en ôtant la vie à cet enfant, j'ôterai le moyen à Dieu de tenir sa parole. C'est tout un, il le désire de la sorte, il faut le faire. Mais si je le conserve, ma lignée sera bénie. Dieu l'a dit. Oui, mais il a dit aussi que je le mette à mort. Il me l'a manifesté. J'obéirai, quoi qu'il arrive, et j'espérerai en ses paroles.

Admirez cette confiance, il ne se met nullement en peine de ce qui arrivera. La chose, pourtant, le touchait de près. Mais il espère que tout tournera à bien, puisque Dieu s'en mêle.

Pourquoi n'aurons-nous pas la même espérance, si nous laissons à Dieu le soin de tout ce qui regarde et préférons ce qu'il nous commande ?

LA CONDITION DES DAMNÉS ET CELLE DES BIENHEUREUX

La malheureuse condamnation par Sainte Catherine de Siennes

Première partie, sur cette parole du Christ, j'enverrai le Paraclet qui condamnera le monde à cause de son injustice et de son faux jugement, où il est dit comment une de ses condamnations est continuelle.

Dieu dit « Il y a trois condamnations ». La première a été prononcée quand l'Esprit Saint est descendu sur

les disciples qui, fortifiés par ma puissance et illuminés par la sagesse de mon Fils bien-aimé, reçurent tous les dons dans la plénitude du Saint-Esprit. L'Esprit Saint, qui ne fait qu'un avec moi et avec mon Fils, condamna alors le monde par la bouche des disciples qui répandaient ma vérité. Ce sont eux et tous ceux qui les ont suivis qui accusent le monde. Telle est l'accusation incessante que je porte contre le monde au moyen des saintes Écritures et au moyen de mes serviteurs. C'est le Saint-Esprit qui se pose sur leur langue quand ils annoncent ma vérité, de même que le démon se pose sur la langue de ceux qui le servent.

Telle est donc la douce accusation que je veux continuelle à cause de mon grand amour du salut des âmes. Nul ne pourra dire, je n'ai jamais eu personne pour me reprendre, puisque la vérité lui est offerte par le fait même qu'on lui montre le vice et la vertu, les bienfaits de la vertu et les méfaits du vice, afin de lui donner l'amour et la sainte crainte, la haine du vice et l'amour de la vertu.

Si ce n'est point par un ange que cet enseignement et cette vérité leur ont été donnés, c'est pour qu'ils ne puissent pas dire, l'ange est un esprit bienheureux, il ne peut pas offenser, il n'est pas atteint comme nous par les tracasseries de la chair, il n'est pas alourdi lui par tout le poids de notre corps.

Voilà une chose qu'ils ne peuvent point dire, puisque la doctrine leur a été donnée par ma vérité, le Verbe incarné dans votre chair mortelle. Et tous ceux qui ont suivi le Verbe, que sont-ils ? Des créatures mortelles et sensibles comme vous, qui ressentaient en eux-mêmes la révolte de la chair contre l'esprit, tel ce glorieux Saint-Paul, mon héros, (ça veut dire messenger), et beaucoup d'autres saints qui les uns d'une manière, les autres d'une autre, ont tous subi quelques tourments. Mais ces tourments, je les permettais, et je les permets encore, en vue d'accroître ma grâce et d'augmenter la vertu dans les âmes.

De même qu'ils étaient nés du péché, comme vous, de même qu'ils se

nourrissaient d'une nourriture pareille à la vôtre, de même je suis Dieu maintenant comme alors.

Ici on a une petite note. Si vous me disiez « Mais lui était fils de Dieu », cependant tous, avec l'aide de Dieu, l'ont imité.

Si nous voulons, nous pouvons, mais parce qu'il nous semble que nous ne pouvons pas, nous ne le faisons pas. Ma puissance n'a pas diminué et ne peut être diminuée. C'est pourquoi je puis, je veux, et je sais secourir ceux qui veulent être secourus par moi.

C'est quand ils quittent le fleuve, c'est-à-dire le monde et ses vices, pour le Pont, qui est Jésus lui-même et sa doctrine, que l'homme veut être secouru par moi. Les hommes n'ont

donc aucune excuse, puisque accusés sans cesse, la vérité leur est sans cesse enseignée.

Aussi, s'ils ne se corrigent point pendant qu'ils profitent du temps, ils seront punis lors de la seconde accusation, prononcée au moment même de la mort, quand ma justice criera « Levez-vous morts, venez au jugement », ce qui signifie « Toi qui es mort à la grâce et qui, tout mort que tu es, parviens maintenant à la mort corporelle, dresse-toi, montre-toi au Juge suprême avec tes injustices et tes faux jugements, avec la lumière éteinte de ta foi.

Cette lumière, tu l'avais acquise, tout allumée, dans le Saint baptême, mais tu l'as éteinte avec le souffle de ton

orgueil, avec la vanité de ton cœur, tu as fait de celui-ci une voile offerte à tous les vents qui contrariaient ton salut. À l'insatiable vent de ta propre réputation, tu as livré le voile de l'amour propre. Aussi courais-tu le long du fleuve des délices et des honneurs, décidé à bien suivre ta chair fragile et les tentations du démon.

C'est lui qui, se servant de la voie de ta propre volonté, t'a mené par la voie d'en-dessous. Elle est un fleuve tempétueux, te voilà roulant avec lui vers la damnation éternelle.

Deuxième partie De la deuxième accusation, brève répétition sur l'injustice et le faux jugement en général et en particulier.

Cette seconde accusation, mon enfant bien-aimé, est décisive parce qu'elle est prononcée au moment suprême, quand il n'est plus aucun remède, puisque l'âme est arrivée au seuil de la mort. C'est à ce moment précis que le ver de la conscience, constatant qu'il ne peut échapper de mes mains, commence à voir plus clair, et c'est pourquoi il se ronge lui-même en se blâmant et en comprenant que c'est par sa propre faute qu'il est tombé dans un si grand mal.

Si cette âme possède la lumière pour connaître et regretter sa faute, non point à cause de l'enfer qui l'attend, mais parce qu'elle m'offense, moi, la suprême et éternelle bonté, elle

pourrait encore rencontrer ma miséricorde.

Mais si elle dépasse ce point mortel, sans lumière, avec, seulement, ce rongement de conscience, sans espoir dans le sang, ou bien encore, en souffrant davantage pour sa propre perte que pour l'offense qui m'est faite, alors elle tombe dans l'éternel damnation.

Cette âme sera cruellement condamnée par ma justice à cause de son injustice et de son faux jugement. Non pas seulement pour son injustice et son faux jugement en général, elle en fait preuve dans toutes ses actions temporelles, mais surtout, et plus particulièrement, pour ce jugement qu'elle a porté au

dernier moment, quand elle a jugé son malheur plus grand que ma miséricorde.

Voilà le péché impardonnable dans ce monde et dans l'autre. C'est celui de l'homme qui, en méprisant ma miséricorde, n'a pas voulu être pardonné. C'est pourquoi je le tiens pour le plus grave, et c'est pourquoi le désespoir de Judas m'attrista plus moi-même et fut plus pénible à mon fils que sa trahison.

Aussi, les hommes seront-ils condamnés pour ce faux jugement qui leur fit croire que leur péché était plus grand que ma miséricorde, et c'est pourquoi ils seront punis avec les démons et éternellement tourmentés avec eux.

Ils sont condamnés pour leur injustice quand ils se lamentent sur leur sort plus que sur l'offense qu'ils m'ont faite. Car c'est alors qu'ils sont injustes, ils ne me rendent pas ce qui m'appartient à moi-même et ils ne rendent pas à eux-mêmes ce qui leur appartient. À moi, on doit l'amour, le regret de sa faute et la contrition. Ils doivent me les offrir à cause de leurs offenses, mais c'est le contraire qu'ils font. Ils n'ont d'amour et de compassion que pour eux-mêmes puisqu'ils ne savent que se lamenter sur les châtiments qui les attendent.

Tu vois donc qu'ils commettent une injustice, et c'est pourquoi ils sont doublement punis pour avoir méprisé ma miséricorde. C'est donc justement que je les condamne, eux,

leur fidèle servante, la sensualité, et leur cruel tyran, le démon, dont ils s'étaient fait les serviteurs, par l'entremise de cette servante, afin qu'ils soient punis et tourmentés ensemble puisque c'est ensemble qu'ils m'ont offensé. Ils seront tourmentés par les démons, mes ministres, chargés par ma justice de torturer ceux qui ont fait le mal.

Partie suivante, des quatre principaux tourments des damnés d'où découlent tous les autres, et en particulier de la hideur, (c'est-à-dire de l'horreur, de la bassesse), du démon.

La langue, mon enfant, ne saurait te décrire les souffrances de ces

pauvres âmes. De même qu'il y a trois vices principaux, l'amour de soi d'où sort le deuxième, le désir d'être considéré qui engendre à son tour le troisième, l'orgueil avec son cortège de faux jugements, de cruautés et de tant d'autres fautes immondes, de même il y a en enfer quatre principaux tourments d'où découlent tous les autres.

Le premier consiste dans la privation de ma vision. C'est un si grand châtement que, si elle le pouvait, l'âme choisirait le feu et tous les tourments plutôt que d'être privée de moi en échappant à ses peines. Ce premier tourment éveille dans l'âme des condamnés le second.

Celui du ver de la conscience qui sans cesse la ronge quand, par sa faute, elle se voit indigne de moi, de la conversation des anges et digne seulement des démons et de leur vision.

Aussi, de même que les saints exultent sans cesse dans la vision qu'ils ont de moi, renouvelant sans cesse dans la joie la récompense obtenue par les souffrances qu'ils ont supportées avec un si grand amour pour moi et un si grand mépris pour eux-mêmes, de même ces malheureuses âmes renaissent sans cesse dans le torturant supplice de la vision des démons. Plus elles les voient, plus elles se connaissent, je veux dire qu'elles connaissent que

c'est par leur faute qu'elles en sont devenues dignes.

Aussi le ver de la conscience les ronge-t-il davantage, et le feu de cette conscience ne cesse-t-il de les brûler ? Bien mieux leur souffrance s'accroît encore quand elle voit le démon sous son vrai visage, et ce visage est si horrible qu'il n'est point d'homme assez courageux pour pouvoir l'imaginer.

Tu sais, s'il t'en souvient encore que te l'ayant montré une fois, un tout petit instant seulement, un véritable point, tu aurais préféré, une fois revenu à toi, marcher sur une route de feu jusqu'au dernier jour du jugement et la parcourir sans cesse plutôt que de le revoir.

Malgré tout ce que tu as pu voir, tu ne sais pas encore à quel point il est horrible car, par ma divine justice, il se montre plus ou moins horrible selon la gravité des fautes commises.

Le quatrième tourment est donc le feu. Ce feu brûle mais ne se consume pas, l'âme ne peut pas consumer son être propre.

Ici on a une petite note. La Sainte insiste sur ce point, l'âme est ici très active, l'enfer semble créé par l'âme elle-même, on trouve la même croyance dans le livre des morts égyptiens et chez les tibétains.

Cette purification par le feu se trouve en saint Jean. En vérité, en vérité, je te dis que si un homme ne

naît pas de l'eau et du feu, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.

Nous reprenons, elle n'est pas une chose matérielle dont la matière pourrait être détruite par le feu, elle est incorporelle. Même moi, dans ma divine justice, je permets que le feu la brûle afflictivement, car ce feu l'afflige sans la consumer et il l'afflige et il la brûle avec de grandes souffrances, plus ou moins selon la gravité des fautes.

De ces quatre tourments découlent tous les autres accompagnés du froid, du chaud, des grincements de dents.

Voilà comment après avoir été accusé en vain, une première fois pendant leur vie à cause de leur

injustice et de leur faux jugement, une seconde fois au moment de la mort, ceux qui n'ont pas voulu espérer et qui se sont moins affligés pour l'offense qui m'a été faite que pour leur châtement reçoivent la mort éternelle.

Point suivant de la troisième accusation portée au jour du jugement. Il ne me reste plus qu'à te parler de la troisième accusation, celle du dernier jour du jugement.

Je t'ai parlé des deux premières, maintenant, pour que tu vois combien l'homme se trompe, je t'entretiendrai de la troisième, de celle au cours de laquelle ces

malheureuses âmes sentiront leur peine renouvelée et accrue par l'union qui s'opère entre l'âme et le corps, intolérable condamnation qui engendrera pour elles honte et confusion.

Sache donc qu'au dernier jour du jugement, lorsque le Verbe, mon Fils, revêtu de ma majesté, viendra condamner le monde avec sa puissance divine, il ne viendra pas comme ce pauvre qu'il était lors de sa naissance du sein de la Vierge, dans une étable au milieu des animaux, ou tel qu'il était au milieu des deux larrons.

En ce temps-là, ma puissance était cachée en lui, je lui laissais endurer humainement les pires tourments,

non point que ma nature divine fût séparée de la nature humaine, mais je le laissais souffrir comme un homme pour qu'il expia vos fautes.

Non, ce n'est pas ainsi qu'il viendra au moment suprême, il viendra les accuser dans toute la puissance et dans tout l'éclat de sa propre personne. Toute créature tremblera de crainte, à chacun il rendra son dû. Pour les misérables damnés, son aspect sera un tel tourment, un si grand objet de terreur, qu'il n'est pas de langue capable de le décrire.

Au juste, il inspirera en même temps qu'une crainte respectueuse, une grande jubilation. Non pas que son visage change, son visage, en vertu de la nature divine, est immuable,

parce qu'il ne fait qu'un avec moi, et en vertu de la nature humaine, son visage est également immuable, puisqu'il a assumé la gloire de la résurrection. C'est à l'œil du damné qu'il apparaîtra tel, parce que c'est avec cet œil terrible et obscur qu'il porte en lui-même que le pécheur le verra.

N'est-ce pas ce qui se passera pour un œil malade ? Dans le soleil brillant, il ne voit que ténèbres, alors que l'œil saint y voit la lumière. Ce n'est point que la lumière ait quelques défauts, le défaut est dans l'œil malade. C'est ainsi que les damnés le voient, en ténèbres, en haine et confusion. Non pas à cause de quelques défauts de cette mienne majesté divine dont mon Fils se

couvrira pour juger le monde, mais à cause de l'infirmité qui leur est propre.

Partie suivante, comment les damnés ne peuvent désirer aucun bien.

Elle est tellement grande la haine qu'ils ressentent qu'ils ne peuvent ni désirer ni vouloir aucun bien. Ils ne cessent pas de me blasphémer. Sais-tu pourquoi ils ne peuvent désirer aucun bien ? Parce qu'une fois la vie de l'homme achevée, le libre arbitre est enchaîné. Aussi ne peuvent-ils plus mériter, puisqu'ils n'ont plus le temps à leur disposition.

Ici on a une petite note. C'est pourquoi nous devons souhaiter aux créatures la vie spirituelle et la vie corporelle afin de les voir vivre dans la grâce, recevant de Dieu le temps pour se corriger et ne pas mourir dans les ténèbres du péché mortel.

Nous reprenons, s'ils ont expiré dans la haine en état de péché mortel, par un effet de ma justice divine, leur âme demeurera toujours enchaînée à la haine, obstinément rivée à cette faute, se rongeant elle-même, de sorte que ses souffrances ne cesseront point de s'accroître, en particulier celles qui lui viennent des âmes dont elle a occasionné la damnation.

C'est ce que vous apprend ce riche damné qui demandait en grâce que Lazare allait faire part de ses peines à ses frères encore vivants. Il ne faisait pas cela par charité, puisqu'il était privé de la charité. Il ne pouvait souhaiter aucun bien, ni mon honneur, ni leur salut, puisque, je te l'ai déjà dit, ceux-là ne peuvent que blasphémer, attendu qu'ils sont morts, en haïssant et la vertu et mon nom.

Pourquoi faisait-il donc cela ? Il le faisait en sa qualité d'aîné, parce qu'il les avait nourris dans l'iniquité, et qu'il était donc la cause de leur damnation. Aussi redoutait-il de sentir ses souffrances augmenter le jour où eux-mêmes viendraient douloureusement expier avec lui, en

ce lieu où sans cesse ceux qui meurent dans la haine se rongent de haine.

Point suivant De la gloire des bienheureux.

De même, l'âme juste qui achève sa vie dans le désir de la charité est enchaînée à l'amour. Elle ne peut plus croître en vertu, puisqu'elle n'a plus le temps à sa disposition, mais elle peut toujours aimer avec cette dilection avec laquelle elle est arrivée jusqu'à moi, et qui est la demeure même qui me sert à la mesurer. Elle me désire et elle m'aime toujours.

Aussi son désir n'est-il jamais vide. Parce qu'elle a faim, elle est rassasiée, et parce qu'elle est rassasiée, elle a faim, car il est bien loin l'inconvénient de la satiété et bien loin aussi la souffrance de la faim. Dans cet amour, ils jouissent de mon éternelle vision en participant, chacun selon sa mesure, à ce bien que je recèle en moi-même.

Cette mesure est celle de l'amour avec lequel ils sont venus à moi. C'est avec elle qu'ils sont mesurés, parce qu'ils sont demeurés dans ma charité et dans celle de leurs prochains, liés entre eux par la charité commune et particulière, issues d'une seule et même charité, ils exultent. Chacun se réjouit de

participer au bien de l'autre, en plus du bien universel qu'il possède.

Ils exultent aussi avec les anges, au milieu desquels sont placés les saints, selon les vertus particulières qu'ils ont pratiquées en ce monde, puisque tous sont unis par les liens de la charité.

Ici nous avons une note. Le Saint est une créature toute resplendissante et ardente de Dieu, et son entrée dans la gloire du ciel ressemble au fer qui est jeté dans la fournaise embrasée.

Car peu après que le fer a été jeté dans cette fournaise, il ne paraît plus fer, et vous diriez que ce n'est que feu, tant il est pénétré dedans et dehors, au point que Dieu parachève son ouvrage en eux. Il les réduit à

une si parfaite intimité avec lui, qu'ils ne sont plus autre chose qu'une capacité de Dieu toute remplie de Dieu, comme si les saints étaient un grand cristal très poli, et Dieu un soleil qui le remplit et le pénètre de toute part. À quoi saint Jean semble faire allusion quand il dit qu'il vit la sainte cité de Jérusalem, dans la clarté de Dieu, et que la lumière ressemblait à une pierre précieuse en forme de cristal.

Nous reprenons. Il participe tout particulièrement au bonheur de ceux qu'ils ont aimés sur la terre d'une étroite affection, affection qui augmentait leurs grâces et leurs vertus. L'un était pour l'autre une occasion de manifester ma gloire et

de louer mon nom en eux-mêmes et dans le prochain.

Aussi, dans la vie qui dure, loin d'avoir perdu cet amour, lié l'un à l'autre plus étroitement et avec plus d'abondance, il le conserve et l'ajoute au bien universel goûté par tous les élus. Je ne voudrais pas cependant que tu puisses croire que ce bien particulier auquel je t'ai dit qu'il participe ne soit goûté que par eux. À ce bien participent tous ceux qui habitent ma cité et qui en savourent les joies. Tous mes fils bien-aimés et tous les anges. C'est pourquoi, lorsqu'une âme aborde la vie éternelle, tous participent au bien de cette âme et cette âme elle-même au leur. Non pas que la coupe des uns et de l'autre puisse devenir plus

grande et qu'il soit besoin de la remplir. Elle est pleine et ne peut devenir plus grande. Mais tous éprouvent alors une sorte d'exultation, une allégresse, une jubilation qui redouble par la connaissance qu'ils ont de cette nouvelle âme. Ils voient que ma miséricorde l'a enlevée de la terre dans la plénitude de la grâce et c'est pourquoi ils exultent en moi et dans le bien que cette âme a reçu de ma bonté.

Cette âme elle-même se réjouit en moi, dans les âmes et dans les esprits des bienheureux, en voyant et en goûtant en eux la beauté et la douceur de ma charité. Toujours leurs désirs clament devant moi pour le salut du monde entier. Puisque

leur vie s'est achevée dans l'amour du prochain, ils ne s'en sont point privé, ils ont passé avec lui la porte de mon Fils.

Tu vois donc que ces liens d'amour dans lesquels ils ont achevé leur vie demeurent. Ils les lient pour toujours, éternellement. Ils sont tellement conformes avec ma volonté qu'ils ne peuvent vouloir que ce que je veux.

Leur volonté est attachée par les liens de la charité. Lorsque le temps n'est plus à la disposition de la créature raisonnable, si celle-ci vient à mourir en état de grâce, elle ne peut plus pécher. Leur volonté est tellement unie à la mienne, que si un père ou une mère en voyant leur fils

en enfer, ou un fils sa mère, ils ne s'en soucieraient point. Ils seraient même contents de les voir ainsi punis, puisqu'ils sont mes ennemis. Aussi n'y a-t-il aucun désaccord entre eux et moi. Leurs désirs sont remplis.

Ici nous avons une petite note. Une fois séparée du corps, l'âme goûte Dieu dans son essence. Et celle-ci la rassasie tellement et d'une si divine manière, qu'elle n'a faim et qu'elle ne veut aucune autre chose que ce qui peut lui conserver cette soif.

Nous reprenons. Le désir des bienheureux consiste à voir mon honneur éclater en vous, pendant que vous passez sur cette terre comme des pèlerins qui courent vers

le terme de la mort. **En désirant mon honneur, ils désirent votre salut.**

C'est pourquoi ils me prient sans cesse pour vous. Ce désir est exaucé pour autant qu'il m'appartient, toutes les fois que vous ne vous opposez pas à ma miséricorde. Ils désirent aussi posséder à nouveau leur corps. Mais, et bien qu'ils ne le possèdent pas, ce désir ne les fait pas souffrir. Ils se réjouissent au contraire, car ils le goûtent déjà, dans la certitude qu'ils seront exaucés. Ils ne sauraient souffrir parce que tout en en étant privés, ils ne sont point privés de la béatitude. C'est pourquoi cette privation ne peut les affliger. Ne croit pas cependant que la béatitude du corps, après la résurrection,

augmente la béatitude de l'âme. Si cela était, ils s'en suivraient que tant qu'ils n'ont pas de corps, ils jouiraient d'une béatitude imparfaite, ce qui ne peut être, puisque en eux, nulle perfection ne fait défaut.

Ainsi donc, ce n'est pas le corps qui donne de la béatitude à l'âme, c'est l'âme qui la donnera au corps. Elle lui donnera de son abondance lorsqu'elle se revêtira, au jour du jugement, du vêtement de chair qu'elle avait abandonné. De même que l'âme est immortelle, fixée et établie en moi, de même le corps, par cette union, devient immortel.

Ayant perdu sa pesanteur, il devient subtil et léger. Sache que le corps

glorieux pourrait traverser un mur, ni l'eau ni le feu ne le peuvent l'entamer, non point par sa vertu propre, mais par la vertu de l'âme, vertu qui m'appartient en propre, mais que je lui ai donnée par grâce, à cause de cet amour ineffable avec lequel je l'ai créé à mon image et ressemblance.

L'œil de ton intelligence ne peut voir, ni ton oreille entendre, ni ta langue dire, ni ton cœur concevoir le bonheur des élus. Oh, quel délice me voir, moi, le bien suprême ! Oh, quel délice quand ils possèdent un corps glorifié ! Ils ne possèdent pas encore ce bien, mais d'ici au jugement universel, ils n'éprouveront aucune peine, puisque la béatitude ne leur manque point.

Leur âme, en effet, est comblée, et cette béatitude, ils la communiqueront au corps, ainsi que je te l'ai dit. Je te parlais du bien qu'éprouverait le corps glorifié dans l'humanité glorifiée de mon Fils unique, qui, elle, vous donne la certitude de votre résurrection. Là, ils exultent dans ses plaies toujours fraîches, dans les blessures de son corps toujours ouvertes, et qui clament continuellement, miséricorde vers moi, Souverain, Père éternel.

Tous se conforment avec lui dans une grande joie et une grande allégresse, les yeux avec les yeux, la main avec la main, le corps tout entier avec le corps du doux Verbe, mon Fils. Comme vous êtes en moi,

vous serez en lui, parce qu'il ne fait qu'un avec moi. Mais l'œil de votre corps, comme je l'ai déjà dit, se réjouira dans l'humanité glorifiée de mon Fils. Pourquoi ? Parce que leur vie s'est achevée dans l'amour de ma charité, et c'est pourquoi cet amour dure éternellement pour eux. Non pas qu'ils puissent accomplir quelque bien, mais ils profitent de celui qu'ils ont fait. Ils ne peuvent faire aucun acte méritoire, car en cette vie seulement, on mérite ou on pêche, selon qu'il plaît, à votre volonté, à votre libre arbitre. Ceux-là n'attendent pas le jugement avec crainte, mais avec joie. Ce n'est pas à eux que la face de mon Fils apparaîtra terrible et pleine de haine. Ils ont expiré dans la charité, dans

l'amour pour moi, dans la bienveillance pour leur prochain.

Tu vois donc que le changement de visage ne dépendra pas de lui quand il viendra juger avec ma majesté, mais de ceux qui seront jugés par lui. Au damnés, il apparaîtra plein de haine et de justice, aux élus, plein d'amour et de miséricorde.

LA COMPASSION FACE AUX FAIBLESSES HUMAINES

Par saint Vincent de Paul

**Saint Vincent de Paul dans une de
ses lettres de 1650 ou de 1651.**

Je loue Dieu de la bonne manière
dont vous avez usé pour vous faire
reconnaître missionnaire
apostolique et grand vicaire de
Carthage, si vous avez procédé
sagement en cela, vous le devez faire

incomparablement davantage dans l'exercice. Vous ne devez nullement vous raidir contre les abus, quand vous voyez qu'il en proviendrait d'un plus grand mal.

Tirez ce que vous pourrez de bons des prêtres et des religieux esclaves, des marchands et des captifs par les voies douces, et ne vous servez des sévères que dans l'extrémité, de peur que le mal qu'ils souffrent déjà par l'état de leur captivité, joint avec la rigueur que vous voudriez exercer en vertu de votre pouvoir, ne les porte au désespoir.

Vous n'êtes pas responsable de leur salut comme vous pensez. Vous n'avez été envoyés en Alger que pour consoler les âmes affligées, les

encourager à souffrir et les aider à persévérer en notre sainte religion.

C'est là votre principale, et non pas la charge de grand vicaire, laquelle vous n'avez acceptée qu'en tant qu'elle sert de moyen pour parvenir aux fins susdites, car il est impossible de l'exercer en rigueur de justice, sans augmenter les peines de ces pauvres gens, ni presque sans leur donner sujet, de perdre patience et de vous perdre vous-même.

Surtout, il ne faut pas entreprendre d'abolir sitôt les choses qui sont en usage parmi eux, bien que mauvaises.

Quelqu'un me rapportait l'autre jour un beau passage de saint Augustin, qui dit qu'on se garde bien d'attaquer

d'abord un vice qui règne en un lieu, parce que non seulement on n'en viendra pas à bout, mais au contraire on choquera les esprits en qui cette coutume est comme invétérée, en sorte qu'on ne serait plus capable de faire en eux d'autres biens, que néanmoins on eut fait, mais prenant d'un autre biais.

Je vous prie donc de condescendre autant que vous pourrez à l'infirmité humaine. Vous gagnerez plutôt les ecclésiastiques esclaves en leur compatissant que par le rebut et la correction. Il ne manque pas de lumière, mais de force, laquelle s'insinue par l'onction extérieure des paroles et du bon exemple.

Je ne dis pas qu'il faille autoriser ni permettre leur désordre, mais je dis que les remèdes en doivent être doux et bénins en l'état où ils sont et appliqués avec grande précaution.

LA COMMUNION DES SAINTS

Par le père Faber

Un des points les plus frappants de la doctrine catholique, comme nous dit le Père Faber, c'est la communion des saints, en vertu de laquelle tout appartient à tous. Personne n'y possède exclusivement le moindre bien spirituel. Les mérites et les satisfactions de Notre Seigneur, les joies et les douleurs de Marie, la patience des martyrs, la persévérance des confesseurs et la

pureté des vierges, tous ces trésors appartiennent à chacun de nous.

De même que le sang part du cœur et y revient en parcourant le corps entier, ainsi en est-il dans l'Église. Le ciel, le purgatoire et la terre ne forment qu'un seul corps. Nous échangeons nos mérites, nous faisons circuler nos prières, nous nous communiquons nos joies, nous partageons nos douleurs, nous usons des satisfactions des uns des autres.

Nous avons mille rapports avec le ciel et nous savons parfaitement la manière de les entretenir. Quant au purgatoire, nous possédons une véritable science, une foule de méthodes pratiques pour nous aider à correspondre avec lui.

LA CHASTETÉ ET LA GUERRE QUE L'HOMME DOIT LIVRER

La chasteté a pour but de réprimer tout ce qu'il y a de désordonné dans les jouissances voluptueuses, c'est-à-dire sensuelles.

Or, ces jouissances n'ont qu'une fin, perpétuer la race humaine en transmettant la vie par l'usage légitime du mariage. En dehors de là, toute volupté est strictement prohibée, c'est-à-dire condamnée.

La chasteté est appelée avec raison une vertu angélique parce qu'elle nous rapproche des anges qui, eux, sont purs par nature. C'est une vertu austère, (c'est-à-dire sévère), parce qu'on n'arrive à la pratiquer qu'en disciplinant et en domptant son corps et ses sens par la mortification.

C'est une vertu délicate que ternissent les moindres défaillances volontaires. Et par là même difficile, puisqu'on ne peut la garder qu'en luttant généreusement et constamment contre la plus tyrannique des passions. Espèces, il y a deux sortes de chasteté, la chasteté conjugale qui convient aux personnes légitimement mariées et la continence qui convient à celles qui ne le sont pas.

Ici, nous ne parlerons que de la chasteté conjugale. Les époux chrétiens n'oublieront jamais que, selon la doctrine de saint Paul, le mariage chrétien est le symbole de l'union sainte qui existe entre le Christ et son Église. « Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église et s'est livré lui-même pour elle afin de la sanctifier. » (Ephésiens 5, 25). Ils doivent donc s'aimer, se respecter, se sanctifier mutuellement. Le premier effet de cet amour, c'est l'union indissoluble des cœurs et par conséquent la fidélité inviolable de l'un à l'autre.

Parlons à présent du devoir conjugal.

Les époux respecteront la sainteté du lit conjugal par la pureté de leur intention et l'honnêteté de leur rapport. Leur intention sera celle du jeune Tobie lorsqu'il épousa Sarah. « Vous savez, Seigneur, que ce n'est pas pour satisfaire ma passion que je prends ma sœur pour épouse, mais dans le seul désir de laisser des enfants qui bénissent votre nom dans tous les siècles. » (Tobie 8, 9). Voilà bien en effet la fin primordiale du mariage chrétien, avoir des enfants qu'on élèvera dans la crainte et l'amour du Seigneur, qu'on formera à la piété et à la vie chrétienne, pour en faire un jour des citoyens du ciel.

La fin secondaire, c'est de s'entraider à supporter les peines de la vie et de

trionpher des passions en subordonnant le plaisir aux devoirs.

On accomplira donc fidèlement et franchement le devoir conjugal, tout ce qui favorise la transmission de la vie est non seulement licite, mais honorable. Mais toute action qui mettrait volontairement un obstacle à ce but primordial serait une faute grave, puisqu'elle irait contre la fin première du mariage. On tiendra compte de cette recommandation de Saint Paul « Ne vous soustrayez pas l'un à l'autre, si ce n'est d'un commun accord, pour un temps, afin de vaquer à la prière, puis remettez-vous ensemble, de peur que Satan ne vous tente par suite de votre incontinence (1 Corinthien 7.5). La modération s'impose dans

l'accomplissement de ce devoir aussi bien que dans l'usage de la nourriture. Il y a même des cas où l'hygiène et les convenances demandent qu'on pratique pour un temps la continence. On y réussit que lorsqu'on a pris l'habitude de subordonner le plaisir aux devoirs et de chercher dans la réception fréquente des sacrements un remède au désir violent de la concupiscence, mais qu'on se souvienne qu'il n'est rien d'impossible et que par la prière on obtient toujours la grâce de pratiquer les vertus les plus austères.

Voici ce que nous dit Saint François de Sales sur le même sujet.

« L'article de la chasteté consiste principalement à avoir une grande simplicité et pureté de cœur et n'avoir point de pensée contraire, je dis volontairement.

La chasteté, c'est la fuite des plaisirs il y a trois degrés.

1 Pour le premier degré de cette vertu, gardez-vous d'admettre aucune sorte de volupté qui soit prohibée et défendue, comme sont toutes celles qui se prennent hors du mariage ou même au mariage, quand elles se prennent contre la règle du mariage.

2 Pour le second, retranchez-vous, tant qu'il vous sera possible, les délectations inutiles et superflues, quoique loïsibles et permises.

3 Pour le troisième, n'attachez point votre affection aux plaisirs et voluptés qui sont commandés et ordonnés, car bien qu'il faille pratiquer les délectations nécessaires, c'est-à-dire celles qui regardent la fin et institution du saint mariage, il ne faut pas pour autant y jamais attacher le cœur et l'esprit. Mais quant à ceux qui sont mariés, ces choses véritables et que néanmoins le vulgaire ne peut penser, que la chasteté leur est fort nécessaire, parce qu'en eux elles ne consistent pas à s'abstenir absolument des plaisirs charnels, mais à se contenir entre les plaisirs.

Il est vrai que la sainte licence du mariage a une force particulière pour éteindre le feu de la concupiscence,

mais l'infirmité de ceux qui en jouissent passe aisément de la permission à la dissolution et de l'usage à l'abus.

C'est toujours chose dangereuse de prendre des médicaments violents, parce que si l'on en prend plus qu'il ne faut ou qu'il ne soit pas bien préparé, on en reçoit beaucoup de nuisances. Le mariage a été béni et ordonné, en partie pour remède à la concupiscence, et c'est sans doute un très bon remède, mais violent néanmoins et par conséquent très dangereux s'il n'est discrètement employé.

J'ajoute que la variété des affaires humaines, outre les longues maladies, séparent souvent les maris

d'avec leurs femmes. C'est pourquoi les mariés ont besoin de deux sortes de chasteté, l'une pour l'abstinence absolue quand ils sont séparés, aux occasions que je viens de dire, l'autre pour la modération quand ils sont ensemble en leur train ordinaire.

Certes, Sainte Catherine de Sienne vit entre les damnés plusieurs âmes, grandement tourmentées pour avoir violé la sainteté du mariage. Ce qui était arrivé, disait-elle, non pas pour la grandeur du péché, car les meurtres et les blasphèmes sont plus énormes, mais d'autant que ceux qui le commettent n'en font point de conscience, et par conséquent continuent longuement en celui-ci.

Avis pour conserver la chasteté

Soyez extrêmement promptes à vous détourner de tous les acheminements et de toutes les amorces de la lubricité, car ce mal agit insensiblement et par des petits commencements fait progrès à des grands accidents. Il est toujours plus aisé à fuir qu'à guérir.

Ne hantez nullement les personnes impudiques, principalement si elles sont encore impudentes comme elles sont presque toujours. Tenez-vous toujours proche de Jésus-Christ crucifié, et spirituellement par la méditation et réellement par la sainte communion, car tout ainsi que ceux qui couchent sur l'herbe nommée Agnus Castus deviennent chastes et

pudiques, de même, reposant votre cœur sur notre Seigneur qui est le vrai Agneau chaste et immaculé, vous verrez que bientôt votre âme et votre cœur se trouveront purifiés de toute souillure et lubricité, (c'est-à-dire sensualité, débauche).

Par Marie Lataste

Des pensées contraires à la chasteté, par Marie Lataste dans une de ses lettres.

Voici ce qu'elle nous dit : Monsieur le curé, je vous ai parlé sur la vertu de chasteté il y a quelques jours. Je vous ai rapporté ce que je pensais sur cette vertu, d'après les enseignements du Sauveur. Je viens

vous soumettre aujourd'hui un entretien que j'ai eu avec le Sauveur sur les pensées contraires à la chasteté, et les actes qui lui sont opposés. Il m'a instruite plusieurs fois là-dessus pour me faire bien comprendre et distinguer ce qui est mal de ce qui ne l'est point. Voici ce que je puis ajouter à ce que j'ai dit dans mes cahiers.

Seigneur Jésus, dis-je un jour au Sauveur, faites-moi connaître de quelle manière je dois me conduire pour ne jamais blesser la vertu de chasteté, ni par pensée, ni par action. Ma fille me répondit-il, je vais faire ce que vous désirez. Je pose en principe que les actes opposés à la virginité ne sont point mauvais par eux-mêmes, que la connaissance de

tout ce qui est contraire à la virginité et à la chasteté n'est point mauvaise par elle-même, et que les pensées de tout ce qui ternit la virginité ou la chasteté ne sont point mauvaises non plus par elles-mêmes. L'acte contraire à la virginité n'est un péché que lorsqu'il y a abus dans l'accomplissement de cet acte, et dans les circonstances et cas où il n'est point permis de l'accomplir. Mais cet acte dans l'état de mariage, quand on observe les lois fixées par Dieu, devient un acte de religion.

La connaissance des choses opposées à la virginité ou à la chasteté n'est mauvaise que par l'usage mauvais que l'on en fait, mais elle est souvent utile pour travailler au salut des âmes et augmenter ma

gloire. Comment pourrait-on diriger et donner conseil sur l'accomplissement ou l'abstention de ces actes si l'on n'en avait pas la connaissance ? Ce serait chose impossible. Cette connaissance est donc bonne considérée en elle-même.

Les pensées contraires à la chasteté ne sont mauvaises que lorsqu'on y arrête son esprit avec complaisance et qu'on ne cherche point à éloigner ces pensées. Il est quelquefois nécessaire de penser à ces choses, par exemple quand on doit instruire une personne et lui montrer le mal là où il est. Pour cela, il faut connaître ce qui fait le sujet de l'instruction que l'on donne. Or, dans ces cas, vous le comprenez, ni la

connaissance ni les pensées ne sont mauvaises.

Les pensées contraires à la pureté viennent de quatre sources différentes. Elles viennent du démon, qui les lance dans les cœurs comme des traits empoisonnés par le désir de l'impureté. Ces pensées sont très pénibles à supporter et très difficiles à vaincre. Néanmoins, si l'on demande le secours de Dieu, si l'on se confie en lui, on triomphe toujours parce que jamais nul n'est tenté au-dessus de ses forces. Elles viennent de la partie inférieure de l'âme qu'on appelle la nature corrompue. C'est là qu'est le foyer de la concupiscence, la racine de toutes les passions, surtout de la passion de l'impureté. Cette partie de l'âme est

féconde en mauvaises pensées, en mauvais désirs. Elle influe sur le corps à qui elle donne des mouvements selon l'inclination de l'impureté. Le corps qui par lui-même n'est que matière, étant mis en mouvement par l'influence de la volonté inférieure de l'âme, s'accorde parfaitement avec elle pour livrer à la volonté supérieure une guerre cruelle et opiniâtre. Or, ma fille, tout ce qui se passe dans la partie inférieure de l'âme et dans le corps, soit en pensées, soit en mouvements, soit en jouissances impures, n'est point péché si la volonté supérieure ne donne point son consentement. Mais pour peu qu'elle consente et qu'elle se plaise

dans ses pensées, ses mouvements et ses jouissances, il y a péché.

Donc, ma fille, quelque chose qu'on éprouve fussent les mouvements les plus déréglés et les pensées les plus obscènes, tant que la volonté supérieure de l'âme ne donne point son consentement, il n'y a point de péché, parce que le consentement seul est ce qui constitue le péché dans sa réalité. Tout le reste n'est que matière de péché, mouvements à accomplir le péché, mais ce n'est point le péché. C'est le consentement qui fait le péché quand il tombe sur une matière de péché. Ces pensées impures, ces mouvements déréglés ne doivent donc point vous alarmer, vous inquiéter, vous faire perdre courage,

car c'est là la guerre que l'homme doit livrer pendant toute sa vie et dont il ne peut être délivré que par une grâce toute spéciale de Dieu. C'est cette guerre et cette lutte qui font dire à tant de saints ; hélas ! quand serais-je délivré de ce corps de mort ? Cette lutte, loin d'être un péché, est un sujet de mérite considérable.

Par conséquent, loin de se troubler ou de s'affliger, il faut, ni point faire attention, mais demander humblement à Dieu son secours, et se tenir toujours sur ses gardes. C'est là le plus terrible ennemi de la volonté supérieure, parce qu'il ne le quitte jamais et qu'à peine éloigné, il revient souvent avec des forces

nouvelles et au moment où l'on y pense le moins.

Ces pensées viennent encore de l'imagination. L'imagination, frappée et impressionnée par ces choses impures, les présente sans cesse à la volonté. Or, pour ne point pécher, pour ne point consentir, il n'est pas nécessaire d'avoir horreur et d'être peiné de ce que l'imagination présente à la volonté. Il suffit d'y être indifférent et de ne point y prendre plaisir. L'horreur ou la peine qu'on éprouverait, bien loin quelquefois d'amortir l'imagination, ne ferait que l'impressionner davantage. Le mieux est de se tenir indifférent, de ne point y faire attention, de fermer doucement la porte de son cœur et de se tenir en

paix. Si c'est le démon qui agite ces pensées dans l'imagination, il en sera mortifié. Souvent, ne pouvant faire perdre la grâce à une âme en obtenant qu'elle prenne plaisir à des pensées impures, il profite de l'état de peine ou d'horreur que ces pensées inspirent à cette âme pour lui faire perdre sa paix. Il la trouble, il l'agite et profite ensuite de ce malaise pour la jeter dans le découragement. C'est ainsi surtout qu'il attaque les âmes pieuses. Elles doivent y aviser, reconnaître là l'artifice du démon, et au lieu de cette horreur et de cette peine sensible, préférer le mépris et l'indifférence, qui suffisent.

Ces pensées, enfin, viennent quelquefois de Dieu. Lorsqu'il plaît

à Dieu d'éclairer une âme et de lui montrer la vérité, c'est-à-dire l'ordre et le bien, il lui donne des lumières et des pensées sur ces choses qui, loin d'apporter le trouble et le péché en elles, lui donnent le calme et la paix.

Ainsi, ma fille, je suis venu vous éclairer vous-même, et vous apprendre là où se trouve le mal et là où il n'est pas. Votre esprit et votre cœur étaient dans l'inquiétude, parce qu'ils n'avaient point la vérité. Aujourd'hui que je vous l'ai révélée, soyez calme et tranquille. Conservez la paix. Soyez toujours maîtresse de la volonté supérieure qui est en votre âme et méprisez tout le reste.

LA FOI

La foi, signification dans la Sainte Écriture

Le mot foi signifie, bien la plupart du temps, une adhésion de l'intelligence à la vérité, mais basée sur la confiance. Du reste, pour croire à quelqu'un, il faut avoir confiance en lui.

Dans l'Ancien Testament, la foi est présentée comme une vertu essentielle, d'où dépend le salut ou la ruine du peuple. Croyez en Yahvé, votre Dieu, et vous serez sauvés. Si

vous ne croyez pas, vous ne subsisterez point (Isaïe 7-9).

Cette foi est un assentiment, (c'est-à-dire approbation), à la parole de Dieu, mais accompagnée de confiance, d'abandon et d'amour.

Dans le Nouveau Testament, la foi est tellement essentielle que croire, c'est professer le christianisme, et ne pas croire, c'est n'être pas chrétien. Celui qui croira et se fera baptiser sera sauvé, mais celui qui ne croira pas sera condamné (Marc 16-16). La foi, c'est l'acceptation de l'évangile prêché par Jésus-Christ et ses apôtres. Elle suppose donc la prédication. Ainsi, la foi vient de la prédication (Romains 10-17). Cette

foi n'est donc ni une intuition du cœur, ni une vision directe.

Aujourd'hui, nous voyons, comme dans un miroir, confusément, alors nous verrons face à face (1 Corinthians 13-12). C'est une adhésion à un témoignage divin, adhésion libre et éclairée, puisque d'un côté l'homme peut refuser de croire, et que de l'autre, il ne croit pas sans raison, sans la conviction intime que Dieu a révélée (Philippiens 3-8 à 10. 1 Pierre 3-15). Cette foi est accompagnée d'espérance et se perfectionne par la charité. Seule vaut la foi agissant par la charité (Galate 5-6).

Définition

La foi est une vertu théologale qui incline notre intelligence, sous l'influence de la volonté et de la grâce, à donner un ferme assentiment aux vérités révélées, à cause de l'autorité de Dieu. C'est donc avant tout un acte de l'intelligence, puisqu'il s'agit de connaître une vérité.

Mais comme cette vérité n'est pas intrinsèquement évidente, (intrinsèque veut dire propre), notre adhésion ne peut se faire sans l'influence de la volonté qui commande à l'intelligence d'étudier les raisons de croire, et quand celles-ci sont convaincantes, lui commande encore de donner son assentiment.

Et comme il s'agit d'un acte surnaturel, la grâce doit intervenir soit pour éclairer l'intelligence, soit pour aider la volonté. C'est ainsi du reste que la foi devient un acte libre, surnaturel et méritoire.

Par le père Bourdaloue

Le Père Bourdaloue nous dit ceci, « La foi, dit excellemment Saint Chrysostome, n'étant donnée que pour agir, toute sa vertu, se réduisant à exciter dans les cœurs le zèle du bien qu'elle fait connaître, son unique emploi étant de soutenir l'homme dans l'exécution de ce que le christianisme lui prescrit. Dès qu'elle n'opère plus rien de semblable, Dieu, en vue même de sa

gloire, est intéressé à la laisser détruire. C'est un arbre qui doit porter des fruits et qui ne se trouve couvert que de feuilles, c'est-à-dire d'actions criminelles ou superflues.

Dieu donc a droit de dire, « Coupez-le, cet arbre, et arrachez-en jusqu'à la racine, car à quoi bon le conserver, puisqu'il n'est d'aucun profit et d'aucun rapport. » La foi sert d'appui et de base à toutes nos vertus.

LA FIDÉLITÉ

Par saint François de Sales

La fidélité de l'âme envers Dieu consiste à être parfaitement résignée à sa sainte volonté, à endurer patiemment tout ce que sa bonté permet qu'il nous arrive, faire tous nos exercices en l'amour et pour l'amour, et surtout l'oraison en laquelle il faut s'entretenir avec notre Seigneur fort familièrement de nos petites nécessités, les lui représenter et lui demeurer soumise en tout ce qui lui plaira de faire de nous, être bien obéissant, faire tout ce que l'on

nous commande de bon cœur, encore que vous y sentiez de la répugnance, être fidèle à partir si tôt que la cloche nous appelle et rejeter les distractions qui nous arrivent en l'oraison et à l'office.

Conservez une grande pureté de cœur, car c'est là où Dieu habite et non pas dans les cœurs pleins de vanité et de présomption d'eux-mêmes. Au contraire, il les châtie et punit rigoureusement.

Dieu vous a fait une grande grâce de vous avoir appelé en son service dès votre jeune âge. Remerciez-le bien de toutes les forces de votre âme.

LA FIDELITÉ DANS LES PETITES CHOSES

La Fidélité dans les grandes et petites choses

Préparez-vous, Philotée, à souffrir beaucoup de grandes afflictions pour notre Seigneur, et même le martyr. Résolvez-vous de lui donner tout ce qui vous est de plus précieux, s'il lui plaisait de le prendre, père, mère, frère, mari, femme, enfant, vos yeux même et votre vie, car à tout cela vous devez apprêter votre cœur. Mais tandis que la Divine Providence ne vous envoie pas des

afflictions si sensibles et si grandes, et qu'il ne requiert pas de vous vos yeux, donnez-lui pour le moins vos cheveux. Je veux dire, supportez tout doucement les menues injures, ces petites incommodités, ces pertes de peu d'importance qui vous sont journalières, car par le moyen de ces petites occasions employées avec amour et dilection, vous gagnerez entièrement son cœur et le rendrez tout vôtre.

Ces petites charités quotidiennes, ce mal de tête, ce mal de dents, cette bizarrerie du mari ou de la femme, ce cassement d'un verre, ce mépris ou cette moue, cette perte de gants, d'une bague, d'un mouchoir, cette petite incommodité que l'on se fait d'aller coucher de bonne heure et de

se lever matin pour prier, pour se communier, cette petite honte que l'on a de faire certaines actions de dévotion publiquement, bref, toutes ces petites souffrances étant prises et embrassées avec amour, contentent extrêmement la bonté divine, laquelle pour un seul verre d'eau a promis la mer de toute félicité à ses fidèles (Matthieu 10, 42).

Et parce que ces occasions se présentent à tout moment, c'est un grand moyen pour rassembler beaucoup de richesses spirituelles que de les bien employer.

Les grandes occasions de servir Dieu se présentent rarement, mais les petites sont ordinaires. Or, qui sera fidèle en peu de choses, dit le

Sauveur même, (Matthieu 25, 21), on l'établira sur beaucoup. F

Faites donc toutes choses au nom de Dieu, (Colossien 3, 17), et toutes choses seront bien faites, soit que vous mangiez, soit que vous buviez, (1 Corinthien 10, 31), soit que vous dormiez, soit que vous vous récréiez, soit que vous tourniez la broche, pourvu que vous sachiez bien ménager vos affaires, vous profiterez beaucoup devant Dieu, faisant toutes ces choses parce que Dieu veut que vous les fassiez.

LA DOULEUR DES PÉCHÉS

Par le père Faber

Le Père Faber nous dit ceci, « Si vous envisagez le péché au point de vue seul de votre récompense ou de votre punition, il est évident que vous n'aurez jamais pour lui la haine qu'il mérite, car le châtiment du péché est loin d'en être la plus fâcheuse conséquence.

Le mal le plus grave qui en résulte, c'est l'outrage fait à la majesté de Dieu, et si vous pouviez vous faire

une juste idée de vos péchés sous ce point de vue, vous en ressentiriez une douleur bien plus vive. »

LA DOUCEUR

La douceur est une vertu complexe qui comprend trois éléments principaux.

Tout d'abord une certaine maîtrise de soi qui prévient et modère les mouvements de la colère. C'est à ce point de vue qu'elle se rattache à la tempérance.

Ensuite, le support des défauts du prochain qui demande la patience et par là-même la vertu de force.

Ensuite, nous avons le pardon des injures et la bienveillance à l'égard

de tous, même des ennemis. Sous ce rapport, elle inclut la charité.

Comme on le voit, c'est un ensemble de vertus plutôt que d'une vertu unique.

Définition : Une vertu morale surnaturelle qui prévient et modère la colère, supporte le prochain malgré ses défauts et le traite avec bénignité c'est-à-dire avec bonté.

La douceur n'est donc pas cette faiblesse de caractère qui dissimule sous des dehors doucereux un profond ressentiment.

C'est une vertu intérieure qui réside à la fois dans la volonté et dans la sensibilité pour y faire régner le calme et la paix, mais qui se

manifeste au dehors, dans les paroles et dans les gestes, par des manières affables.

Saint Jérôme l'a décrit fort bien dans son « Commentaire sur les Galates », verset 22 ; la bénignité, dit saint Jérôme, est une vertu suave, aimable, tranquille, au parler doux, aux mœurs affables, (ça veut dire aimable, accueillant), alliage heureux de toutes les bonnes qualités.

La bonté en est assez voisine, car elle aussi cherche à faire plaisir, mais elle s'en distingue en ceci qu'elle est moins avenante, (c'est-à-dire aimable), et d'aspect plus sévère, qu'elle est prompte à faire du bien et à rendre service, mais sans

cette aménité, (c'est-à-dire gentillesse), cette suavité qui gagne les cœurs, elle se pratique à l'égard du prochain, mais aussi envers soi-même, comme aussi envers les êtres animés ou inanimés.

Parlons un peu de son excellence.

Le grand avantage de la douceur est de faire régner la paix dans l'âme, paix avec Dieu, avec le prochain, avec soi-même.

Premièrement, avec Dieu, parce qu'elle nous fait accepter tous les événements, même les plus fâcheux, avec calme et sérénité, comme des moyens de progresser dans les vertus et surtout dans l'amour de

Dieu. Nous savons en effet, dit saint Paul, que toute chose concourt au bien de ceux qui aiment Dieu (Romains 8, 28).

Deuxièmement, avec le prochain, car en prévenant et réprimant les mouvements de colère, elle nous fait supporter les défauts du prochain et nous permet de maintenir avec lui de bons rapports ou du moins de ne pas être troublés intérieurement si d'autres s'irritent contre nous.

Troisièmement, à l'égard de soi-même. Quand on a commis une faute ou une bévue, (c'est-à-dire une maladresse), on ne s'impatiente ni ne s'irrite, mais on se reprend avec tranquillité, avec compassion, sans s'étonner de ses fautes, en profitant

de l'expérience acquise pour être plus vigilant. Ainsi, on évite le défaut de ceux qui, s'étant mis en colère, se courroucent de s'être courroucé, entrent en chagrin de s'être chagriné et en dépit de s'être dépité.

Ainsi, on conserve la paix, qui est l'un des biens les plus précieux.

En conclusion, tout d'abord, elle discipline, assouplisse et perfectionne toutes nos facultés en les soumettant à l'empire de la raison et de la volonté. Ainsi, se rétablit peu à peu dans notre âme l'ordre primitif, la soumission du corps à l'âme, des facultés intérieures à la volonté.

Ensuite, elles font encore plus. Non seulement elles suppriment les

obstacles à l'union divine, mais déjà elles commencent cette union. Car la prudence que nous acquérons est déjà une participation à la sagesse de Dieu, notre justice, une participation à sa justice, notre force vient de Dieu et nous unit à lui, notre tempérance nous fait participer au bel équilibre, à l'harmonie qui existe en lui.

Quand nous obéissons à nos supérieurs, c'est à lui que nous obéissons. La chasteté n'est qu'un moyen de nous rapprocher de sa pureté parfaite. **L'humilité ne fait le vide dans notre âme que pour la remplir de Dieu.** Et notre douceur n'est qu'une participation à la douceur même de Dieu.

Ainsi préparée par les vertus morales, cette union avec Dieu va se perfectionner par les vertus théologiques qui ont Dieu lui-même pour objet.

Voici ce que nous dit saint Vincent de Paul sur le même sujet dans son entretien numéro 46.

« Il n'est donné, je pense, qu'aux âmes qui ont la douceur de discerner les choses, car comme la colère est une passion qui trouble la raison, il faut que ce soit la vertu contraire qui donne le discernement.

Quand on dispute contre quelqu'un, la contestation dont l'on use en son endroit lui fait bien voir qu'on veut

emporter le dessus, c'est pourquoi il se prépare à la résistance plutôt qu'à la reconnaissance de la vérité, de sorte que, par ce débat, au lieu de faire quelques ouvertures à son esprit, on ferme ordinairement la porte de son cœur, comme au contraire la douceur et l'affabilité la lui ouvrent.

Nous avons sur cela un bel exemple en la personne du bienheureux François de Sales, lequel, quoiqu'il fût très savant dans les controverses, convertissait néanmoins les hérétiques plutôt par sa douceur que par sa doctrine.

A ce sujet, M. le Cardinal du Perron disait qu'il se faisait fort à la vérité de convaincre les hérétiques, mais

qu'il n'appartient qu'à M. l'évêque de Genève de les convertir.

Souvenez-vous bien, messieurs, des paroles de saint Paul à ce grand missionnaire saint Timothée, qu'il ne fallait point qu'un serviteur de Jésus-Christ usa de contestation ou de dispute, et je puis bien vous dire que je n'ai jamais vu, ni su, qu'aucun hérétique ait été converti par la force de la dispute, ni par la subtilité des arguments, mais bien par la douceur. Tant il est vrai que cette vertu a de force pour gagner les hommes à Dieu.

**Toujours sur le même sujet,
présenté par saint François de
Sales**

le Seigneur dit « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. L'humilité nous perfectionne envers Dieu et la douceur envers le prochain. La douceur surmonte toutes choses et excelle entre toutes les vertus.

Il faut vraiment résister au mal et réprimer les vices de ceux que nous avons en charge, constamment et vaillamment, mais doucement et paisiblement.

Il faut invoquer le secours de Dieu quand nous nous voyons agités de colère, à l'imitation des apôtres, tourmentés du vent et de l'orage parmi les eaux, car il commandera à nos passions qu'elles cessent et la tranquillité se fera grande.

Mais toujours je vous avertis que l'oraison qui se fait contre la colère, présente et pressante, doit être pratiquée doucement, tranquillement et non point violemment, ce qu'il faut observer en tous les remèdes qu'on use contre ce mal.

Avec cela, soudain que vous vous apercevez avoir fait quelques actes de colère, réparer la faute par un acte de douceur exercé promptement à l'endroit de la même personne contre laquelle vous vous serez irrité.

Nous allons développer maintenant sur la douceur envers nous-mêmes.

L'une des bonnes pratiques que nous saurions faire de la douceur, c'est celle de laquelle le sujet est en nous-mêmes, ne dépitant, (ça veut dire décevoir, chagriner), jamais contre nous-mêmes, ni contre nos imperfections, car encore que la raison veut que, quand nous faisons des fautes, nous en soyons déplaisants et marris, (c'est-à-dire fâchés), s'il faut-il néanmoins que nous nous empêchions d'en avoir une déplaisance aigre et chagrine, dépiteuse et colère.

En quoi font une grande faute plusieurs qui, s'étant mis en colère, se courroucent de s'être courroucés, entrent en chagrin de s'être chagrinés et ont dépit de s'être dépités, car par ce moyen ils tiennent leur cœur

confit et détrem pé en la col ère, et si bien il semble que la seconde col ère ruine la première, si est-ce néanmoins qu'elle sert d'ouverture et de passage pour une nouvelle col ère, à la première occasion qui s'en présentera.

Outre que ces col ères, dépits et aigreurs que l'on a contre soi-même tendent à l'orgueil et n'ont origine que de l'amour propre, qui se trouble et s'inquiète de nous voir imparfaits.

Il faut donc avoir un déplaisir de nos fautes qui soit paisible, rassis et ferme, car comme un juge châtie bien mieux les méchants faisant ses sentences par raison et en esprit de tranquillité, que non pas quand il les fait par impétuosité, (c'est-à-dire

dont l'impulsion est violente et rapide), et passion, d'autant que jugeant avec passion, il ne châtie pas les fautes selon qu'elles sont, mais selon qu'il est lui-même.

Ainsi nous nous châtions bien mieux nous-mêmes par des repentances tranquilles et constantes, que non pas par des repentances aigres, empressées et colères, d'autant que ces repentances faites avec impétuosité ne se font pas selon la gravité de nos fautes, mais selon nos inclinations.

Par exemple, celui qui affectionne la chasteté se dépitiera avec une amertume non pareille de la moindre faute qu'il commettra contre celle-ci

et ne se fera que rire d'une grosse médisance qu'il aura commise.

Au contraire, celui qui hait la médisance se tourmentera d'avoir fait une légère murmuration et ne tiendra nul compte d'une grosse faute commise contre la chasteté et ainsi des autres.

Ce qui n'arrive pour autre chose sinon d'autant qu'ils ne font pas le jugement de leur conscience par raison, mais par passion.

Croyez-moi, Philotée, comme les remontrances d'un père faites doucement et cordialement ont bien plus de pouvoir sur un enfant pour le corriger que n'ont pas les colères et courroux.

Ainsi, quand notre cœur aura fait quelque faute, si nous le reprenons avec des remontrances douces et tranquilles, ayant plus de compassion de lui que de passion contre lui, l'encourageant à l'amendement, la repentance qu'il en concevra entrera bien plus avant et le pénétrera mieux que ne ferait pas une repentance dépiteuse et tempétueuse.

Pour moi, si j'avais par exemple grande affection de ne point tomber au vice de la vanité et que j'y fusse néanmoins tombé d'une grande chute, je ne voudrais pas reprendre mon cœur en cette sorte. N'es-tu pas misérable et abominable qu'après tant de résolutions tu t'es laissé emporter à la vanité ? Meurs de

honte, ne lèves plus les yeux au ciel, aveugle, impudent, traître et déloyal à ton Dieu et semblable chose, mais je voudrais le corriger raisonnablement et par voie de compassion. Or, sus, mon pauvre cœur, nous voilà tombés dans la fosse miséricordieuse, dans la fosse laquelle nous avons tant résolu d'échapper.

Ah, relevons-nous et quittons-la pour jamais, réclamons la miséricorde de Dieu et espérons en elle qu'elle nous assistera pour désormais être plus fermes et remettons-nous au chemin de l'humilité.

Courage, soyons sur nos gardes ! Dieu nous aidera, nous ferons peu et

voudrais sur cette répréhension bâtir une solide et ferme résolution de ne plus tomber en la faute, prenant les moyens convenables à cela et même l'avis de mon directeur.

Que si néanmoins quelqu'un ne trouve pas que son cœur puisse être assez ému par cette douce correction, il pourra employer le reproche et une répréhension dure et forte pour l'exciter à une profonde confusion, pourvu qu'après avoir rudement gourmandé et courroucé son cœur, il finisse par un allègement, terminant tout son regret et courroux en une douce et sainte confiance en Dieu, à l'imitation de ce grand pénitent qui, voyant son âme affligée, la relevait en cette sorte.

Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu ? Espère en Dieu, car je le bénirai encore comme le salut de ma face et mon vrai Dieu.

Relevez donc votre cœur quand il tombera, tout doucement, vous humiliant beaucoup devant Dieu pour la connaissance de votre misère, sans nullement vous étonner de votre chute, puisque ce n'est pas chose admirable que l'infirmité soit infirme et la faiblesse faible et la misère chétive.

Détestez néanmoins de toutes vos forces l'offense que Dieu a reçue de vous, et avec un grand courage et confiance en la miséricorde de Celui-ci, remettez-vous au train de la vertu que vous aviez abandonnée.

Soyez donc soigneuse et diligente en toutes les affaires que vous aurez en charge, ma Philotée, car Dieu vous les ayant confiées veut que vous en ayez un grand soin. Mais s'il est possible, n'en soyez pas en sollicitude et souci, c'est-à-dire ne les entreprenez pas avec inquiétude, anxiété et ardeur.

Ne vous empressez point à la besogne, car toutes sortes d'empressements troublent la raison et le jugement, et nous empêchent même de bien faire la chose à laquelle nous nous empressons.

Recevez donc les affaires qui vous arriveront en paix, et tâchez de les faire par ordre l'un après l'autre, car si vous voulez les faire tout à coup

ou en désordre, vous ferez des efforts qui vous fouleront et alanguiront votre esprit, et pour l'ordinaire vous demeurerez accablés sous la presse et sans effet.

Et en toutes vos affaires, appuyez-vous totalement sur la providence de Dieu, par laquelle seules tous vos desseins doivent réussir. Travaillez néanmoins de votre côté tout doucement pour coopérer avec celle-ci, et puis croyez que si vous vous êtes bien confiés en Dieu, le succès qui vous arrivera sera toujours le plus profitable pour vous, soit qu'il vous semble bon ou mauvais selon votre jugement particulier.

Faites comme les petits enfants qui, de l'une des mains se tiennent à leur

père et de l'autre cueillent des fraises ou des murs le long des haies, car de même, amassant et maniant les biens de ce monde de l'une de vos mains, tenez toujours de l'autre la main du Père Céleste, vous retournant de temps en temps à lui pour voir s'il a agréable votre ménage ou vos occupations.

Et gardez bien sur toute chose de quitter sa main et sa protection, pensant d'amasser ou recueillir davantage, car s'il vous abandonne, vous ne ferez point de pas s'en donner du nez en terre. Je veux dire, ma Philotée, que quand vous serez parmi les affaires et occupations communes qui ne requièrent pas une attention si forte et si pressante, vous regardiez plus Dieu que les affaires.

Et quand les affaires sont de si grande importance qu'ils requièrent toute votre attention pour être bien fait, de temps en temps, vous regarderez à Dieu, comme font ceux qui naviguent en mer, lesquels, pour aller à la terre qu'ils désirent, regardent plus en haut au ciel que non pas en bas où ils voguent. Ainsi, Dieu travaillera avec vous, en vous et pour vous, et votre travail sera suivi de consolation.

LA CONVERSION S'OPÈRE PAR LA GRÂCE

Par le Père Bourdaloue

Il ne faut pas s'étonner que la grâce, qui est le principe de notre conversion, ait pour premier caractère la douceur, puisqu'elle procède immédiatement du cœur de Dieu et que c'est le terme de son amour le plus pur pour nous.

Mais il nous importe de bien savoir en quoi consiste cette douceur de la grâce, quels en sont les traits les plus

insinuants, ce qu'elle doit faire en nous, de quelle manière Dieu veut que nous y répondions.

Et c'est ce que le Saint-Esprit a visiblement entrepris de nous faire connaître dans la conversion de cette femme samaritaine dont il est aujourd'hui question de nous appliquer l'exemple.

Car que fait la grâce pour triompher pleinement d'un cœur rebelle et pour le soumettre à Dieu ? Saint-Augustin et les théologiens, après lui, l'appellent « grâce victorieuse » et elle l'est en effet. Mais voici une conduite bien différente de la conduite ordinaire des conquérants.

Pour triompher de nous, elle paraît en quelque sorte s'assujettir à nous.

Ne vous offensez pas de ce terme qui ne déroge en rien, comme vous le verrez, ni à la dignité ni même à l'efficace de la grâce et qui, dans ma pensée, ne signifie rien d'autre chose que sa douceur. Elle paraît, dis-je, s'assujettir à nous, comment ? Le voici.

Car elle nous attend jusqu'à nous supporter des années entières. Elle prend les temps favorables et par une condescendance que nous ne pouvons assez reconnaître, elle ménage les occasions pour nous gagner. Quelque intérêt que nous ayons à la rechercher, elle est toujours la première à nous prévenir.

Au lieu de nous arracher par violence ce qu'elle veut obtenir de

nous, elle nous le demande et au lieu de nous le demander avec empire, elle ne l'obtient que par voie de sollicitations et d'invitations. Elle ne nous demande dit saint Prospère que pour avoir lieu de nous donner et elle nous demande peu pour nous donner beaucoup. Elle s'accommode à nos inclinations, à nos talents, aux qualités de notre esprit et souvent même à nos imperfections et à nos faiblesses. Elle ne nous engage à rien de difficile où elle ne nous fasse trouver de l'attrait et dont, malgré nos répugnances, elle n'excite en nous le désir. Elle ne nous oblige à mépriser les biens de la terre qu'à mesure qu'elle nous en fait voir le néant. Elle ne nous fait entreprendre de grandes choses pour Dieu qu'en

nous imprimant une haute idée de ses perfections et des récompenses qu'il nous promet. Elle ne nous porte à nous renoncer nous-mêmes et à nous haïr nous-mêmes qu'en nous faisant convenir par la confusion de nos propres désordres que ce renoncement est au moins juste et cette haine bien fondée.

Car telle est, chrétien, la conduite de la grâce, telle en est la douceur et c'est aussi ce que nous voyons bien clairement dans les démarches que fait le Sauveur du monde pour convertir la Samaritaine, conversion que Jésus-Christ nous propose comme une image sensible de ce qui se passe encore tous les jours entre Dieu et nous par les saintes opérations de sa grâce.

Écoutez-moi et reprenons chaque article par ordre. Vous y trouverez abondamment de quoi vous instruire et de quoi vous édifier.

Je dis que souvent la grâce attend les pécheurs jusqu'à lasser la patience de Dieu. Voyez Jésus-Christ, la force et la vertu de Dieu même, fatigué néanmoins, épuisé, assis sur le bord d'une fontaine, qu'attend-il ? Une âme infidèle qu'il veut sauver, une pécheresse qu'il a choisie, et de quoi est-elle fatiguée ? Si nous nous en tenons à la lettre, c'est de la longueur du chemin qu'il a fait (Jean 4). Mais comme cet homme-Dieu disait dans le même évangile à ses apôtres qu'il avait une viande à manger bien plus exquise que celle qu'il lui présentait, une viande mystérieuse et divine

qu'il ne connaissait pas, aussi éprouvait-il alors une tout autre lassitude que celle qu'il faisait paraître, et cette lassitude lui venait sans doute d'avoir si longtemps supporté cette malheureuse dans le dérèglement de sa vie et dans l'habitude de son crime.

Car voilà, disait saint Augustin, ce qui devait tout Dieu qu'il était, l'avoir fatigué, ce qui devait avoir presque épuisé sa patience.

Cependant, il ne se rebute point, et quelque éloigné de Dieu, quelque endurci dans son péché que soit cette femme, il est résolu de l'attendre, usant pour elle, si je puis me servir du terme de l'écriture, de ces lenteurs adorables qui arrêtent les coups de sa

justice et qui suspendent sa colère et ses vengeances (Ecclésiastique 2). C'est pour cela qu'il est assis et qu'il se repose (Jean 4).

Or, ce repos d'un Dieu dans les emportements et les révoltes de sa créature, c'est ce que j'appelle la douceur de la grâce. Ah, chrétien, combien de pécheurs dans le monde, et peut-être parmi ceux à qui je parle, sont actuellement dans le même état que cette femme criminelle et obstinée, c'est-à-dire combien de pécheurs opiniâtres ont lassé Dieu, ont outragé la bonté de Dieu, ont irrité le courroux de Dieu, et à force d'accumuler péché sur péché, rechute sur rechute, et d'augmenter par-là chaque jour le poids de leur iniquité, sont devenus pour Dieu

comme de pesants fardeaux, mais dont néanmoins, par un effet de son inépuisable miséricorde, il veut bien attendre le retour.

À juger de Dieu par nous-mêmes, peut-être cette patience serait-elle pour nous un scandale. Peut-être nous viendrait-il dans l'esprit que Dieu manque de zèle pour sa gloire, et qu'il ne soutient pas assez hautement la souveraineté de son être. Mais c'est en cela même, disent les pères, qu'il la soutient, et qu'il fait éclater sa gloire.

Car il n'y a que la patience d'un Dieu qui puisse aller jusque-là. Celle des hommes qui n'a pas plus d'étendue que la petitesse de leur cœur est bientôt à bout. Mais la mesure de la

patience de Dieu est la grandeur de Dieu-même.

En effet, continue saint Augustin, Dieu est patient parce qu'il est éternel, il est patient parce qu'il est fort, et il est patient parce qu'il est Dieu. Et rien, à bien le prendre, ne nous marque mieux sa divinité, et n'en est un témoignage plus invincible que cette tranquillité surprenante avec laquelle il dissimule et tolère les offenses des hommes.

Mais de ce principe, quelles conséquences, mes chers auditeurs, devons-nous tirer ? S'ensuit-il que le pécheur ait droit de différer sa conversion et de faire attendre Dieu parce que Dieu veut bien l'attendre ?

C'est ainsi qu'ont toujours raisonné et que raisonnent encore les libertins et les mondains. Et c'est ce faux raisonnement et cette damnable présomption qui, de tout temps, les a confirmés et les confirme tous les jours dans leur libertinage et dans leur désordre. Mais à Dieu ne plaise, chrétien, que nous fassions un tel abus de ces miséricordes. Et quand il s'agit de pénitence, l'erreur la plus pernicieuse où nous puissions tomber est de nous attendre que Dieu nous attendra.

Quel est donc pour nous le point capital et la grande maxime de la sagesse chrétienne ? Retenez-la bien, mes chers auditeurs, et ne l'oubliez jamais. C'est d'observer avec soin ces occasions et de ne pas

les manquer. Car combien de choses dont vous ne voyez pas les conséquences et qui vous semblent venir du hasard sont autant de moyens que Dieu a choisis pour vous retirer du monde et dont peut-être il lui a plu de faire dépendre votre prédestination même. Par exemple, l'engagement que vous avez avec ce serviteur de Dieu, ce livre de piété que vous goûtez, ce serment édifiant et convaincant que vous entendez, cette mort subite qui vous effraie, cette perte de bien qui vous afflige, cette disgrâce qui vous humilie, cette infirmité qui, malgré vous, vous réduit à mener une vie plus réglée et vous empêche de vous porter aux mêmes excès.

Si les desseins de Dieu vous étaient pleinement connus et que vous sussiez avec certitude que c'est à cela qu'il a voulu attacher votre salut, ne les ménageriez-vous pas, ces occasions si importantes ? Or, vous n'en savez que trop, pour y adorer au moins les conseils secrets de cette providence toute paternelle qui vous gouverne, et si vous n'en savez pas davantage, c'est ce qui vous oblige encore à vivre dans une dépendance plus absolue que cette grâce en qui vous vous confiez. Mais si c'est une occasion de salut, me direz-vous, et que Dieu y ait attaché la grâce de ma conversion, il est sûr que je me convertirai.

Je le veux, chrétien, mais il n'est pas moins sûr que vous ne vous

convertirez jamais sans un bon usage de cette grâce et de l'occasion où elle vous est préparée. Car de quelque nature que soit cette grâce, il est de la foi que son effet ne peut être séparé de votre fidélité, et de quelque manière qu'elle agisse, il en faut toujours revenir aux deux paroles du Sauveur des Hommes, en Matthieu 26, « Veillez et priez ». Priez parce que vous ne pouvez rien sans la grâce, et veillez parce que la grâce, toute puissante qu'elle est, ne fait rien sans vous.

Priez afin qu'il y ait pour vous un temps et un jour de salut, et veillez afin que ce jour de salut ne vous échappe pas. Voilà en deux mots les deux points fixés et tout le précis de

la théologie d'un chrétien.
Poursuivons.

J'ajoute que la grâce qui opère notre conversion, quelque intérêt que nous y ayons à la rechercher, est toujours la première à nous prévenir, et c'est dans la doctrine des Pères ce qu'elle a de plus essentiel, car si je pouvais la prévenir, dès là elle ne serait plus grâce parce qu'elle supposerait en nous le mérite de l'avoir prévenue. Je sais que nous pouvons, quoique pécheurs, chercher Dieu par la grâce et le trouver. Mais, reprend Saint Bernard, nous ne chercherions jamais Dieu par la grâce si Dieu, par une autre grâce, ne nous avait lui-même cherchés.

Or, c'est ce qui paraît sensiblement dans la conversion de cette femme de Samarie. Le Fils de Dieu n'attend pas qu'elle fasse quelque avance pour venir à lui, il l'aborde, il lui parle, il l'engage, sans qu'elle y pense, dans un entretien qui doit être le principe de son salut.

Tel est le mystère et le prodige tout ensemble de la charité de mon Dieu de vouloir bien prévenir lui-même des pécheurs, c'est-à-dire de vouloir bien rechercher lui-même de viles créatures, de vouloir bien appeler lui-même des âmes ingrates et rebelles, des âmes criminelles et dignes de toutes ses vengeances, des âmes faibles et inconstantes dont peut-être il prévoit les infidélités et les rechutes. De les rechercher, dis-

je, et d'aller au-devant d'elles dans un temps où elles ne pensent point à lui. Je dis plus, dans un temps où elles s'éloignent de lui, où elles se soulèvent contre lui, où même elles ont en quelque sorte horreur de lui. Ah ! Seigneur, puis-je m'écrier ici, toucher du sentiment de saint Bernard et en m'appliquant ce dogme de notre religion si opposée au pélagianisme ?

Ah ! Seigneur, est-il donc vrai que, tout aimable que vous êtes, je ne puisse de moi-même vous aimer, et que ma misère aille encore jusqu'à ne pouvoir désirer d'être aimé de vous, si vous n'excitez en moi ce désir ?

Est-il donc vrai que, tout Dieu que vous êtes, vous soyez dans la nécessité de faire les premières démarches pour me réconcilier avec vous, ou de m'avoir éternellement pour ennemi ? Ne serait-ce pas assez que vous fussiez disposé à me recevoir ? Mais du moins, ô mon Dieu, puisque vous voulez bien commencer, ne répondrais-je point à votre amour ? Ajouterai-je à l'impuissance malheureuse de vous prévenir, le crime impardonnable de ne pas vous seconder ? Non, Seigneur, et vous me faites trop bien comprendre ce que je vous dois pour que mon cœur demeure dans une si mortelle indifférence.

Puisqu'il est de l'honneur de votre grâce que ce soit elle qui me

recherche, je veux bien me soumettre à cette loi. Oui, mon Dieu, je veux bien m'humilier dans cette vue. Je veux bien reconnaître devant vous ma faiblesse et me confondre dans la pensée que de moi-même je ne puis faire un pas pour aller à vous, et qu'avec toutes vos perfections je ne puis vous aimer si vous ne m'aimez, et si vous ne m'aimez avant que je vous aime.

Mais du reste, Seigneur, ce sera pour moi un puissant motif de reconnaissance et de fidélité, et le souvenir de votre infinie miséricorde en me cherchant malgré toute mon indignité, en me prévenant, en me remettant dans vos voies, m'attachera désormais à vous d'un lien si étroit que la nature, que la

passion, que le monde avec tous ses charmes, que rien, quoi que ce puisse être, ne pourra le rompre.

Tel est le fruit que l'âme chrétienne doit tirer de ce point de foi utilement et solidement médité. « Mais comment ? Mais encore, comment est-ce que la grâce nous prévient ? Est-ce avec autorité et avec empire ? Non, dit le prophète royal, mais par des bénédictions de douceur » (psaume 20) ; « car s'il nous prévient, c'est en nous demandant ce qu'elle veut obtenir de nous, et en cela, remarque saint Prospère, consiste la différence de la grâce et de la loi.

La loi commande et la grâce invite, la loi menace et la grâce attire, la loi

contraint et la grâce engage. Or, c'est ce mélange de la loi et de la grâce qui fait tout le mystère de l'aimable et souveraine domination de Dieu sur nos cœurs. Il ne tenait qu'au Sauveur du monde d'user de tout son pouvoir et d'obliger la Samaritaine à lui rendre d'abord et sans réplique une obéissance forcée. Mais parce que c'est sa grâce qui agit en elle, il veut qu'elle obéisse, non seulement sans répugnance, mais avec joie et avec amour. Par où donc commence-t-il ? Il la prie de l'écouter et de le croire (Jean 4). Car quoique Dieu, par l'efficace de sa grâce, soit maître de nos volontés et qu'il puisse, comme il lui plaît, disposer de nous, il n'en dispose néanmoins qu'avec réserve, et si j'ose me servir du terme de

l'Écriture, qu'avec respect, c'est-à-dire en nous inspirant, en nous persuadant, en nous demandant ce qu'il veut nous faire vouloir (Sagesse 12).

Je dis plus, quoique maître absolu, il nous demande peu pour nous donner beaucoup. Que demande Jésus-Christ à cette Samaritaine ? Un peu d'eau (Jean 4). Et pourquoi de l'eau ? Pour lui faire naître le désir d'une eau bien plus excellente qu'il veut lui donner, de cette eau salubre et vivifiante dont la source rejaillit jusque dans la vie éternelle, de cette eau qui doit pour jamais éteindre notre soif et nous établir dans une paix et dans une félicité parfaite. Belle idée, mes chers auditeurs, de ce que nous éprouvons tous les jours

dans la conduite de la grâce. Que demande-t-elle d'abord ? Presque rien. Un peu d'attention sur nous-mêmes, un peu de règles dans nos actions, un peu de discrétion dans nos paroles, un peu d'assujettissement à nos devoirs. Donnez-moi cela, nous dit Dieu. C'est bien peu, mais de ce peu dépendent toutefois les grâces les plus abondantes.

Et en effet, c'est souvent par ce peu, je veux dire par cette petite victoire remportée sur la passion, par cette petite violence faite à l'humeur, par ce petit sacrifice de l'intérêt, par ce petit effort de la charité, par ce petit retranchement d'une vanité mondaine, que nous nous mettons en état de recevoir la plénitude des dons

célestes et des miséricordes du Seigneur.

C'est par là que commencent les grands changements, les grandes conversions, et ne sommes-nous pas bien coupables si nous refusons à Dieu ce qu'il exige de nous, quand l'avantage qu'il nous promet est tellement au-dessus de ce qu'il attend ?

Disons néanmoins encore quelque chose de plus touchant. Je prétends avec saint Chrysostome que la grâce, pour agir avec plus de douceur, s'accommode à nos inclinations, à nos goûts, à nos talents, et même en quelque sorte à nos faiblesses, à nos imperfections, à nos défauts. J'en ai la preuve dans cette femme de notre

évangile. Un autre que le Fils de Dieu, qui l'eût entendu disputer et raisonner sur les points les plus importants de la religion, l'aurait rebuté. Un autre lui eût dit qu'il ne lui appartenait pas de pénétrer dans ces matières, que ces questions épineuses et subtiles n'étaient pas de son ressort, et que la grande science d'une femme devait être de n'en point trop savoir, ou de ne point affecter de paraître en trop savoir, car c'est la réponse commune qu'on eut de tout temps à essuyer les femmes curieuses, et qu'on a toujours fait valoir contre elles. Mais notre divin Maître n'ignorait pas que ce n'est point ainsi qu'on les convertit, et que cette réponse mortifiante pour elles, bien loin de

les corriger, ne sert qu'à les aigrir et à les irriter. Que fait-il donc ? Il tient une conduite tout opposée. Cette femme est vaine et curieuse. Il l'engage par sa curiosité même. Elle se pique d'être savante. Il ne dédaigne point de raisonner avec elle sur ce qu'il y a dans la religion de plus profond et de plus sublime.

En instruisant les peuples, il se servait de paraboles, c'est-à-dire de comparaisons simples et familières pour s'accommoder à la grossièreté de leurs esprits. Mais il n'entretient celle-ci, toute pécheresse qu'elle est, que de matière élevée et en des termes proportionnés à la grandeur des sujets dont il veut bien conférer avec elle, de la nature de Dieu, de la perfection, de son être, de la pureté

de son culte, de l'adoration en esprit. Et par là, il la détrompe sans l'offenser des fausses idées dont elle était prévenue, touchant la divinité et les hommages que nous lui devons.

Or, n'est-ce pas ainsi que la grâce agit, et sur nos esprits, et sur nos cœurs ? N'est-ce pas ainsi qu'elle se conforme à nous, ne nous sanctifiant presque jamais, d'une manière contraire à nos inclinations naturelles, mais perfectionnant, selon Dieu, nos inclinations naturelles pour nous sanctifier ? Sommes-nous ardents et agissants ? elle nous anime d'un saint zèle et nous porte à la pratique des bonnes œuvres. Sommes-nous tendres et affectueux ? Elle nous inspire pour Dieu une tendresse d'amour qui nous

fait quelquefois répandre à ses pieds des torrents de larmes. Sommes-nous d'une humeur facile ? Elle rectifie cette facilité d'humeur et la convertit en charité pour le prochain. Sommes-nous d'un esprit rigide et sévère ? Elle tourne cette sévérité en ferveur de pénitence. Elle prend, dit l'apôtre Saint-Pierre, par rapport à nous autant de différentes formes qu'elle trouve en nous de dispositions différentes (1 Pierre 4). Grâce qui nous engage à être saints, comme on voudrait l'être, si Dieu nous en donnait le choix, et que nous n'eussions qu'à en délibérer avec nous-mêmes, afin, dit Saint-Chrysostome, qu'il ne nous reste nul prétexte pour nous dispenser de la suivre, puisqu'elle veut bien se servir

de notre fond pour l'accomplissement de ses desseins. Puisqu'il n'y a rien dans nous qu'elle ne mette en œuvre pour l'ouvrage de notre salut, puisqu'elle ne demande point d'autre naturel que le nôtre, point d'autre complexion que la nôtre, point d'autre talent que les nôtres, pour faire de nous ce que Dieu veut que nous soyons.

Enfin, puisque dans un sens que vous entendez assez, nous pouvons, en ne cessant point d'être ce que nous sommes, devenir, par elle, tout ce que nous ne sommes pas. Il est vrai, chrétien, que par cette grâce, Dieu nous oblige à mépriser tout ce que le monde estime, à renoncer de cœur aux honneurs du monde, aux plaisirs du monde, aux biens du

monde. Mais ici même, voyez encore, et goûtez combien le Seigneur est doux ! (Psaume 33) Il ne nous oblige à mépriser le monde qu'après qu'il nous en a fait connaître par sa grâce l'illusion, qu'après nous avoir convaincu que le monde ne peut jamais nous rendre heureux. Il ne nous oblige à renoncer au monde qu'après nous avoir ôté, par sa grâce, l'estime et l'amour du monde. Or, il est aisé de renoncer à ce que l'on n'estime et l'on n'aime plus. C'est la sainte leçon que Jésus-Christ fait à la Samaritaine (Jean 4). Quiconque boira de cette eau aura encore soif. C'est-à-dire quiconque aura de l'ambition dans le monde, quel que grand qu'il puisse être, ne sera jamais content de ce qu'il est.

Quiconque voudra s'enrichir dans le monde, quel que bien qu'il possède, n'en aura jamais assez à son gré, quoique sera esclave de ses sens, quoiqu'il ne leur refuse rien, ne les satisfera jamais. Quand je suis une fois persuadé de ce principe, je me détache de tout sans peine, et n'en sommes-nous pas invinciblement persuadés par la divine impression et les saintes lumières de la grâce ? Il est vrai que cette grâce m'oblige quelquefois à faire pour Dieu des choses difficiles et pénibles, mais en même temps, elle m'y fait trouver de l'attrait, et comment ? Par la grandeur des motifs qu'elle me propose et par l'espérance des biens inestimables qu'elle me promet (Jean 4). Si vous saviez, dit le

Sauveur à cette femme, quel est celui qui vous parle, c'est-à-dire si vous saviez, chrétiens, ce que c'est que Dieu, si vous saviez ce que Dieu a fait pour vous et ce qu'il mérite de vous, si vous saviez ce que vous avez à attendre de Dieu, si vous saviez les magnifiques récompenses qu'il réserve aux humbles, qu'il réserve aux pauvres, qu'il réserve à ceux qui souffrent et qui se mortifient pour lui, si vous le saviez, ah ! il n'y aurait rien à quoi vous ne fussiez déterminés, et les croix les plus pesantes vous deviendraient non seulement supportables, mais aimables dans la seule vue de lui plaire. Or, qui nous apprend tout cela ? La grâce de Jésus-Christ. Il est vrai que cette grâce va, selon l'Évangile,

jusqu'à nous inspirer la haine de nous-mêmes, mais pour nous inspirer cette haine évangélique, elle nous fait convenir nous-mêmes de notre bassesse, de notre indignité, de notre corruption, de nos désordres.

D'où nous concluons nous-mêmes aisément que notre véritable intérêt est de nous haïr dans cette vie, si nous voulons nous aimer pour la vie éternelle. Aussi le Fils de Dieu, pour faciliter la pénitence à cette pécheresse de Samarie, lui fait-il faire à elle-même la confession de son crime, et, par la honte salutaire qu'elle en conçoit, la réduit-il, presque sans qu'elle l'aperçoive, à la nécessité de s'accuser, de se condamner et par conséquent de se convertir, puisque c'est dans une

sincère accusation et dans une parfaite condamnation de soi-même que consiste la vraie conversion.

Tel est, chrétien, la conduite de la grâce. Voilà comment Dieu se rend maître de nos cœurs. Ce n'est point par la souveraineté de son empire, ce n'est point par les hautes lumières de son entendement divin, mais par la douceur de la grâce et de son esprit.

Il a fallu pour gagner le cœur des hommes que sa majesté s'abaissa et que dans la personne du Sauveur la sagesse incréée de Dieu s'humilia. Or, à l'exemple de Dieu, c'est par là même que nous nous insinuerons dans les âmes, que nous y exercerons un pouvoir d'autant plus absolu qui le paraîtra moins.

Ce ne sera point par l'autorité, beaucoup moins par l'esprit de domination ou par l'ascendant que nous prendrons et que nous affecterons de prendre. Ce ne sera pas même par l'habileté, ni par la supériorité du génie et d'intelligence, mais par les sages ménagements de la charité.

Il faut, pour engager le prochain et pour le toucher, que nous supportions ses défauts, que nous compatissions à ses faiblesses, que nous condescendions à ses humeurs, que nous soyons sensibles à ses misères, que nous entrions avec zèle dans ses besoins et que, suivant la règle et l'expression de saint Paul, nous prenions, comme élus de Dieu,

des entrailles de miséricorde (Colossiens 3).

Cette instruction nous regarde tous, mais nous, en particulier, mes frères, nous, dis-je, que Dieu a spécialement appelé au ministère de la conversion et de la sanctification des âmes, nous qui, comme prêtres du Seigneur, sommes les dispensateurs de sa grâce et qui devons, par conséquent, conformer notre conduite à celle de la grâce même.

C'est à nous, encore une fois, que cette morale s'adresse. Souffrez que je vous l'applique et que je me l'applique à moi-même, car, voilà votre modèle et le mien, c'est par la douceur de notre zèle que nous

devons toucher les pécheurs, autrement nous n'y réussirons jamais.

Ayez, si vous voulez, toute la science des docteurs, ayez toute l'éloquence des prophètes, parlez le langage des apôtres et même des anges, si tout cela n'est assaisonné de la douceur évangélique, vous ne ferez rien. C'est elle qui doit nous préparer les voies et nous faire entrer dans les cœurs. Sans elle, on nous écouterait et nous viendrions à bout de tout le reste, nous instruirions, nous convaincrons, nous confondrons, nous épouvanterons, mais nous ne convertirons pas.

Sans elle, nous troublerons les consciences, nous désespérerons les

faibles, nous révolterons les opiniâtres, mais nous ne les attirerons jamais à Dieu.

Le Sauveur du monde ne parut sévère qu'à l'égard des pharisiens, de ces hypocrites qui, sous un masque de piété, en imposaient au peuple et le trompaient, et par un secret jugement de Dieu, ce fut à l'égard des pharisiens que son zèle demeurera sans effet. Je ne dis pas, mes frères, que nous devons flatter les pécheurs par de lâches complaisances. Vous n'ignorez pas combien j'ai ce sentiment en horreur. Je ne dis pas que nous ne devons point obliger les pécheurs à tout ce que l'Évangile a de plus austère, aux rigueurs de la pénitence, au crucifiement de la chair, à la

mortification de l'esprit. Malheur à moi si j'en rabattais un seul point, mais je dis qu'à cette sévérité qui pourrait seule éloigner les pécheurs, il faut joindre cette douceur qui les ramène. Je dis qu'il faut proportionner cette sévérité aux dispositions des sujets, comme la grâce elle-même s'y accommode, et non pas l'appliquer sans discernement et sans prudence, aux uns trop, aux autres trop peu, à ceux-ci hors de leur état, à ceux-là pardessus leur force. Je dis qu'il faut avoir de saintes adresses pour faire embrasser cette sévérité et même pour la faire goûter, montrant qu'elle est praticable et ne portant jamais les choses à des excès qui donnent lieu aux mondains de les traiter

d'impossibles. Je ne dis pas, encore une fois, qu'il ne faille jamais user de sévérité dans la conduite des âmes, mais je dis que ce doit être une sévérité discrète, une sévérité qui se fasse aimer, une sévérité qui rende le joug de Dieu supportable, et non point une sévérité pharisaïque, une sévérité sans onction, une sévérité impérieuse, une sévérité sèche et rebutante, une sévérité qui ne pourrait convenir qu'à des esclaves, mais qui ne convient nullement aux enfants de Dieu.

Plut au ciel, mes frères, que nous fussions tous bien persuadés de cette vérité, puisque rien ne contribuerait davantage à la sanctification du christianisme. Quoi qu'il en soit, voici, mes chers auditeurs, ce qui

nous rendra inexcusables au jugement de Dieu, l'infinie douceur avec laquelle Dieu nous gouverne. Si les puissances de la terre dont nous dépendons se comportaient de la sorte envers nous, nous en serions idolâtres.

Dieu veut nous gagner par sa grâce, et nous lui sommes rebelles. Il me reste à vous montrer que cette grâce, quoique douce dans la manière dont elle engage le pécheur, n'en a pas moins de force dans son action, et c'est ce que vous allez voir dans la suite de notre évangile, qui fera le sujet du second point.

Quel que obscure que soit notre foi, si nous la regardons en elle-même et dans ses mystères, elle a cependant,

selon la pensée de tous les théologiens, une espèce d'évidence dans ses motifs.

Je veux dire que ce qu'elle nous révèle est au moins évidemment croyable par la qualité des motifs qui nous obligent à le croire. Or, il m'a toujours paru, et il me paraît encore qu'un de ses motifs les plus puissants et les plus convaincants est de voir ce que la grâce opère quelquefois en certaines âmes que Dieu, comme dit le grand apôtre, a prédestiné pour en faire des vases de miséricorde. Ceci, mes chers auditeurs, vous édifiera et vous consolera.

Quand les magiciens de Pharaon virent les étonnants prodiges que faisait Moïse dans toute l'Égypte par

le seul attouchement de cette baguette mystérieuse qui leur donna tant de terreur, ils confessèrent enfin que le doigt de Dieu était là, c'est-à-dire qu'ils reconnurent le caractère d'une vertu divine dont ce législateur était l'instrument (Exode 8). Et moi, chrétien, quand je n'envisagerai que la conversion de cette femme samaritaine telle qu'elle est rapportée dans l'Évangile, je conclurai sans hésiter qu'il y a un principe surnaturel qui agit en nous, que Dieu a de secrets ressorts pour remuer nos cœurs et les tourner comme il lui plaît, que nous recevons du ciel des impressions qui ne peuvent venir que de la grâce et que, par les divines opérations de cette grâce, notre liberté, sans rien

perdre de son indifférence et de ses droits, est parfaitement soumise à l'Empire de Dieu.

Or, en quoi consiste le miracle de cette conversion ? Le voici.

Par rapport aux deux puissances de l'âme à qui la grâce intérieure est immédiatement communiquée, à savoir **l'entendement et la volonté, ou si vous voulez, l'esprit et le cœur**. Miracle de la grâce dans la victoire qu'elle remporte sur l'esprit de la Samaritaine, miracle de la grâce dans le changement qu'elle fait du cœur de la Samaritaine, miracle, dis-je, opéré d'une façon toute miraculeuse et avec des circonstances qui ne permettent pas

de douter que ce ne soit l'ouvrage de
la main toute puissante de Dieu.

LA CONSTANCE

La constance dans l'effort consiste à lutter et à souffrir jusqu'au bout, sans succomber à la lassitude, au découragement ou à la mollesse.

L'expérience montre, en effet, qu'après des efforts réitérés, on se fatigue de faire le bien, on s'ennuie d'avoir toujours à tendre sa volonté. C'est la remarque de saint Thomas.

Et cependant la vertu n'est pas solide tant qu'elle n'a pas la sanction du temps, qu'elle n'est pas affermie par

des habitudes profondément enracinées.

Ce sentiment de lassitude produit souvent le découragement et la mollesse. L'ennui que l'on éprouve à renouveler ses efforts détend les énergies de la volonté et produit un certain affaissement moral ou découragement.

Alors l'amour de la jouissance et le regret d'en être sevré reprennent le dessus et on se laisse aller au courant de ces mauvaises tendances.

LA GLOIRE DES BIENHEUREUX

L'âme juste qui achève sa vie dans le désir de la charité est enchaînée à l'amour. Elle ne peut plus croître en vertu, puisqu'elle n'a plus le temps à sa disposition, mais elle peut toujours aimer avec cette dilection avec laquelle elle est arrivée jusqu'à moi et qui est la mesure même qui me sert à la mesurer.

Elle me désire, et elle m'aime toujours. Aussi, son désir n'est-il jamais vide, parce qu'elle a faim, elle est rassasiée, et parce qu'elle est

rassasiée, elle a faim. Car il est bien loin l'inconvénient de la satiété, et bien loin aussi la souffrance de la faim.

Dans cet amour, ils jouissent de mon éternelle vision, en participant, chacun selon sa mesure, à ce bien que je recèle en moi-même.

Cette mesure est celle de l'amour avec lequel ils sont venus à moi. C'est avec elle qu'ils sont mesurés. Parce qu'ils sont demeurés dans ma charité et dans celle de leurs prochains, liés entre eux par la charité commune et particulière, issues d'une seule et même charité, ils exultent, (c'est-à-dire enthousiasmés, excités, glorifiés).

Chacun se réjouit de participer au bien de l'autre, en plus du bien universel qu'il possède. Ils exultent aussi avec les anges au milieu desquels sont placés les saints, selon les vertus particulières qu'ils ont pratiquées en ce monde, puisque tous sont unis par les liens de la charité. Ils participent tout particulièrement au bonheur de ceux qu'ils ont aimés sur terre, d'une étroite affection.

Affection qui augmentait leurs grâces et leurs vertus. L'un était pour l'autre une occasion de manifester ma gloire et de louer mon nom en eux-mêmes et dans leurs prochains.

Aussi, dans la vie qui dure, loin d'avoir perdu cet amour, lié l'un à

l'autre plus étroitement et avec plus d'abondance, ils le conservent et l'ajoutent au bien universel goûté par tous les élus.

Je ne voudrais pas, cependant, que tu puisses croire que ce bien particulier auquel je t'ai dit qu'ils participent ne soit goûté que par eux. À ce bien participent tous ceux qui habitent ma cité et qui en savourent les joies, tous mes fils bien-aimés et tous les anges. C'est pourquoi, lorsqu'une âme aborde la vie éternelle, tous participent au bien de cette âme et cette âme elle-même au leur.

Non pas que la coupe des uns et de l'autre puisse devenir plus grande et qu'il soit besoin de la remplir. Elle est pleine et ne peut devenir plus

grande. Mais tous éprouvent alors une sorte d'exultation, une allégresse, une jubilation qui redouble par la connaissance qu'ils ont de cette nouvelle âme.

Ils voient que ma miséricorde l'a enlevée de la terre dans la plénitude de la grâce et c'est pourquoi ils exultent en moi et dans le bien que cette âme a reçu de ma bonté.

Cette âme elle-même se réjouit en moi, dans les âmes et dans les esprits des bienheureux, en voyant et en goûtant en eux la beauté et la douceur de ma charité. Toujours leurs désirs clament devant moi pour le salut du monde entier.

Puisque leur vie s'est achevée dans l'amour du prochain, ils ne s'en sont

point privés, ils ont passé avec lui la porte de mon Fils. Tu vois donc que ces liens d'amour dans lesquels ils ont achevé leur vie demeurent, ils les lient pour toujours, éternellement. Ils sont tellement conformes avec ma volonté qu'ils ne peuvent vouloir que ce que je veux. Leur volonté est attachée par les liens de la charité.

Lorsque le temps n'est plus à la disposition de la créature raisonnable, si celle-ci vient à mourir en état de grâce, elle ne peut plus pécher. Leur volonté est tellement unie à la mienne que si un père ou une mère voyait leur fils en enfer, ou un fils sa mère, ils ne s'en soucieraient point, ils seraient même contents de les voir ainsi punis puisqu'ils sont mes ennemis.

Aussi n'y a-t-il aucun désaccord entre eux et moi, leurs désirs sont remplis. Le désir des bienheureux consiste à voir mon honneur éclater en vous pendant que vous passez sur cette terre comme des pèlerins qui courent vers le terme de la mort. **En désirant mon honneur, ils désirent votre salut.**

C'est pourquoi ils me prient sans cesse pour vous. Ce désir est exaucé pour autant qu'il m'appartient, toutes les fois que vous ne vous opposez pas à ma miséricorde.

Ils désirent aussi posséder à nouveau leur corps, mais, et bien qu'ils ne le possèdent pas, ce désir ne les fait pas souffrir. Ils se réjouissent au contraire car ils le gouttent déjà dans

la certitude qu'ils seront exaucés. Ils ne sauraient souffrir parce que, tout en en étant privés, ils ne sont point privés de la béatitude, c'est pourquoi cette privation ne peut les affliger.

Ne croit pas cependant que la béatitude du corps après la résurrection augmente la béatitude de l'âme. Si cela était, ils s'en suivraient que, tant qu'ils n'ont pas de corps, ils jouiraient d'une béatitude imparfaite, ce qui ne peut être puisque, en eux, nulle perfection ne fait défaut. Ainsi donc, ce n'est pas le corps qui donne de la béatitude à l'âme, c'est l'âme qui la donnera au corps.

Elle lui donnera de son abondance lorsqu'elle se revêtira au jour du

jugement du vêtement de chair qu'elle avait abandonné. De même que l'âme est immortelle, fixée et établie en moi, de même le corps, par cette union, devient immortel. Ayant perdu sa pesanteur, il devient subtil et léger.

Sache que le corps glorieux pourrait traverser un mur, ni l'eau ni le feu ne peuvent l'entamer. Non point par sa vertu propre, mais par la vertu de l'âme, vertu qui m'appartient en propre, mais que je lui ai donnée par grâce, à cause de cet amour ineffable avec lequel je l'ai créé, à mon image et ressemblance. L'œil de ton intelligence ne peut voir, ni ton oreille entendre, ni ta langue dire, ni ton cœur concevoir le bonheur des élus.

Oh, quel délice me voir, moi, le bien suprême ! Oh, quel délice quand ils possèdent un corps glorifié ! Ils ne possèdent pas encore ce bien, mais d'ici au jugement universel, ils n'éprouveront aucune peine puisque la béatitude ne leur manque point. Leur âme, en effet, est comblée, et cette béatitude, ils la communiqueront au corps ainsi que je te l'ai dit.

Je te parlais du bien qu'éprouverait le corps glorifié dans l'humanité glorifiée de mon Fils unique, qui, elle, vous donne la certitude de votre résurrection. Là, ils exultent dans ses plaies, toujours fraîches, dans les blessures de son corps, toujours ouvertes, et qui clament,

continuellement, miséricorde vers moi, souverain Père éternel.

Tous se conforment avec lui dans une grande joie et une grande allégresse, les yeux dans les yeux, la main avec la main, le corps tout entier avec le corps du doux Verbe, mon Fils. (La Sainte semble dépeindre une stigmatisation universelle et suprême, tous jouiront de ce dont quelques saints ont joui sur terre).

Comme vous êtes en moi, vous serez en lui, parce qu'il ne fait qu'un avec moi. Mais l'œil de votre corps, comme je l'ai déjà dit, se réjouira dans l'humanité glorieuse de mon Fils. Pourquoi ? Parce que leur vie s'est achevée dans l'amour de ma

charité, et c'est pourquoi cet amour dure éternellement pour eux. Non pas qu'ils puissent accomplir quelques biens, mais ils profitent de celui qu'ils ont fait. Ils ne peuvent faire aucun acte méritoire, car en cette vie seulement on mérite ou on pêche, selon qu'il plaît à votre volonté, à votre libre arbitre.

Ceux-là n'attendent pas le jugement avec crainte, mais avec joie. Ce n'est pas à eux que la face de mon Fils apparaîtra terrible et pleine de haine. Ils ont expiré dans la charité, dans l'amour pour moi, dans la bienveillance pour leurs prochains.

Tu vois donc que le changement de visage ne dépendra pas de lui quand il viendra juger avec ma majesté,

mais de ceux qui seront jugés par lui.
Aux damnés, il apparaîtra plein de
haine et de justice, aux élus, plein
d'amour et de miséricorde.

LA GLOIRE DE DIEU

Par le père Faber

Le Père Faber nous dit que Dieu a daigné faire dépendre sa gloire, en grande partie, des louanges et des actions de grâces de ses créatures. C'est là une des fins pour lesquelles il nous a créés. Or, nulle part, sa gloire n'est attaquée d'une manière plus sensible que de ce côté. C'est pourquoi il attend une réparation plus éclatante de la part de ses fidèles serviteurs.

LA GENÈSE

Par Marie Lataste

Ma fille me dit un jour le Sauveur Jésus. Dieu avait fait l'homme pour le ciel, pour le rendre participant du bonheur du ciel, pour se montrer à lui dans le ciel, pour être sa récompense dans le ciel. Mais il ne voulut point lui donner le ciel si tôt après la création. Il voulut l'éprouver, et le plaça sur la terre dans le paradis de Délices, comme pour le disposer au paradis céleste. Il lui donna la vie du corps et de l'âme, comme pour le préparer à la vie

éternelle de ce même corps et de cette âme dans la gloire. Il se communiqua à lui et s'entretint avec lui, comme pour l'habituer à le voir face à face dans l'éternité, et à supporter l'éclat de sa parole, qui retentit au ciel avec force et douceur, majesté et puissance, du sein de Dieu dans toutes les parties du ciel.

Or l'homme ne voulut plus du paradis terrestre, ni de la vie du corps et de l'âme, ni des communications intimes de son Dieu, ni de ses entretiens familiers. Il se révolta contre son Créateur, viola ses lois et ses commandements, et l'homme fut chassé du paradis de Délices, condamné à la mort, et Dieu ne lui parla plus si familièrement, mais

plutôt au milieu des foudres et des tonnerres qui déchiraient le ciel, quand Dieu s'avavançait vers l'homme dans l'éclat de sa puissance et de sa gloire.

Au milieu des temps, Dieu fit un homme nouveau et un nouveau paradis. Il fit cet homme nouveau, avec une nouvelle terre, et ce nouveau paradis fut différent du premier. Cet homme devait réparer l'œuvre du premier homme, et la réparer dans le paradis où il devait être placé, non pas immédiatement après sa naissance, mais trente-trois ans après. Sa réparation devait être la réparation de tous les hommes, mais il fallait, avec sa réparation si pleine d'efficacité, que tous les

hommes réparassent leurs fautes avec lui.

Pour cela, tous les hommes devaient rentrer dans le paradis préparé à l'homme nouveau, qu'il avait reçu de Dieu, et y cueillir le fruit, non de la science du bien et du mal, mais de la réparation. L'homme nouveau dont je vous parle, ma fille, c'est moi, qui ai pris un corps dans le sein de la Sainte Vierge Marie. Le paradis dans lequel je fus placé, ne le devinez-vous point ? C'est la croix sur laquelle je fus élevé, comme pour être séparé du reste de la terre qui ne pouvait être mon paradis. Le sang que j'ai versé est le fruit que porte depuis ce jour l'arbre de la croix. C'est ce fruit que doivent cueillir tous les hommes pour

retrouver ceux qu'ils ont perdus. Il ne suffit pas de cueillir ce fruit, il faut encore, à mon exemple, porter sa croix, à mon exemple, souffrir et s'immoler chaque jour, à mon exemple, gagner et conquérir le ciel, en passant par le paradis de la souffrance, et non par le paradis des délices. La croix, ma fille, voilà le salut du monde. La croix, voilà la clé du paradis. La croix, voilà le sein admirable dans lequel j'ai enfanté tous les hommes à la gloire du ciel. La croix, voilà la réparation à Dieu. La croix, voilà la nouvelle arche de salut. La croix, voilà le bâton du pèlerin qui marche vers le ciel. Tout est désormais dans la croix, la vie, la mort, l'éternité.

LA FORCE

La justice complétée par la religion et l'obéissance règle nos rapports avec les autres. La force et la tempérance règlent nos rapports avec nous-mêmes. C'est de la force que nous allons traiter.

Définition

Cette vertu, qu'on appelle force d'âme, force de caractère ou virilité chrétienne, est une vertu morale surnaturelle qui affermit l'âme dans la poursuite du bien difficile sans se

laisser ébranler par la peur, pas même par la crainte de la mort.

Son objet est de réprimer les impressions de la crainte qui tend à paralyser nos efforts vers le bien et de modérer l'audace qui, sans elle, deviendrait facilement de la témérité, (c'est-à-dire aventureux, imprudents).

Ces actes se ramènent à deux principaux.

Entreprendre et endurer des choses difficiles.

La force consiste tout d'abord à entreprendre et exécuter des choses difficiles. Il y a, en effet, sur le chemin de la vertu et de la perfection, des obstacles nombreux,

difficiles à vaincre, sans cesse renaissant. Il faut n'en avoir pas peur, aller même au-devant d'eux, faire courageusement l'effort nécessaire pour les surmonter. C'est le premier acte de la vertu de force.

L'exemple de Jésus-Christ.

Les âmes avancées pratiquent le côté positif de la vertu de force en s'efforçant d'imiter la force d'âme dont Jésus nous a donné l'exemple pendant sa vie.

Premièrement, cette vertu apparaît dans sa vie cachée.

Dès le premier instant, Notre-Seigneur se propose à son Père pour remplacer toutes les victimes de

l'ancienne loi en s'immolant lui-même pour les hommes. Il sait que par là, sa vie sera un martyr, mais ce martyr, il le veut librement. C'est pour cela que, dès sa naissance, il embrasse avec ardeur la pauvreté, la mortification et l'obéissance, se soumet aux persécutions et à l'exil, s'enferme pendant trente ans dans l'obscurité la plus complète afin de nous mériter la grâce de sanctifier les actions les plus ordinaires et de nous inspirer l'amour de l'humilité. C'est ainsi qu'il nous apprend à pratiquer la force, le courage dans les mille petits détails de la vie commune.

Deuxièmement, elle apparaît dans sa vie publique, dans le long jeûne qu'il s'impose avant de commencer son

ministère, dans la lutte victorieuse qu'il soutient contre le démon, dans sa prédication où, contrairement aux préjugés juifs, il annonce un royaume tout-spirituel basé sur l'humilité, le sacrifice, l'abnégation en même temps que sur l'amour de Dieu, dans la vigueur avec laquelle il flétrit le scandale et condamne les interprétations casuistiques, (c'est-à-dire subtiles), des docteurs de la loi, dans le soin jaloux avec lequel il évite une popularité de mauvaises alois, (c'est-à-dire qualité), et rejette la royauté qu'on veut lui offrir, dans la manière à la fois douce et forte avec laquelle il forme ses apôtres, redresse leurs préjugés, corrige leurs défauts et fait la leçon à celui qu'il a choisi comme chef du collège

apostolique, dans cet esprit de décision qu'il montre en se rendant à Jérusalem, sachant bien qu'il va à la souffrance, à l'humiliation et à la mort.

Ainsi, il nous donne l'exemple de ce courage calme et constant que nous devons pratiquer dans toutes nos relations avec le prochain.

Troisième point, elle apparaît dans sa vie souffrante, dans cette agonie douloureuse où, malgré la sécheresse et l'ennui, il ne cesse de prier longuement, dans la sérénité parfaite qu'il montre au moment de son injuste arrestation, dans ce silence qu'il sait garder au milieu des calomnies et en face de la curiosité d'Hérode, dans la dignité de son

attitude devant les juges, dans la patience héroïque dont il fait preuve au milieu des supplices immérités qu'on lui inflige, des railleries dont on l'abreuve, et surtout dans cette calme résignation avec laquelle il s'abandonne entre les mains de son Père avant d'expirer.

Par là, il nous enseigne la patience au milieu des plus rudes épreuves. Comme on le voit, il y a là ample matière à imitation, et pour y mieux réussir, nous devons supplier Notre-Seigneur de venir vivre en nous avec la plénitude de sa force.

Mais il faut coopérer avec lui à la pratique de cette vertu, en nous y exerçant non seulement dans les grandes occasions, mais encore dans

ces mille petites actions qui composent le détail de notre vie, nous souvenant que la pratique constante des petites vertus demande autant et plus d'héroïsme que les actions d'éclats. Les âmes parfaites cultivent non seulement la vertu, mais le don de force. Elles entretiennent cette disposition généreuse de s'immoler pour Dieu et de subir ce martyr à petit feu qui consiste dans un effort sans cesse renouvelé de tout faire pour Dieu, de tout souffrir pour sa gloire.

Quels sont les moyens d'acquérir ou de perfectionner la vertu de force ?

Le secret de notre force réside dans la défiance de nous-mêmes et la confiance absolue en Dieu. Incapables de rien faire de bon dans l'ordre surnaturel, sans le secours de la grâce, nous participons à la force même de Dieu et sommes invincibles si nous avons soin de nous appuyer sur Jésus. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruits (Jean 15, 5). Voilà pourquoi ce sont les humbles qui sont forts quant à la conscience de leur faiblesse, ils joignent la confiance en Dieu.

LA MORTIFICATION

Comme le poison de l'impureté s'insinue à travers toutes les fissures, il faut savoir mortifier les sens extérieurs, les sens intérieurs et les affections du cœur. Le corps a besoin d'être discipliné et au besoin châtié pour demeurer soumis à l'âme. C'est de ce principe que découle la nécessité de la sobriété, parfois du jeûne ou de quelques pratiques extérieures de pénitence.

Comme aussi la nécessité en certaines occasions, surtout au printemps, d'un régime adoucissant

pour apaiser l'ébullition du sang et les ardeurs de la concupiscence, (c'est-à-dire la convoitise, la sensualité). Rien n'est à négliger pour assurer la maîtrise de l'âme sur le corps. Pas de sommeil trop prolongé. En général, il ne faut pas rester au lit le matin quand on est réveillé et qu'on ne peut se rendormir.

Dans le corps, chacun des sens a besoin d'être mortifié. Le saint homme Job avait fait un pacte avec ses yeux pour ne pas les laisser s'égarer sur des personnes qui auraient pu être pour lui un sujet de tentation. « Je n'aurais pas voulu regarder une jeune fille » (Job 31, 1).

L'ecclésiastique recommande avec soin de ne pas arrêter ses regards sur une jeune fille, de détourner les yeux de la femme élégante. Car beaucoup sont réduits par sa beauté et la patience y allume comme un feu (Ecclésiastique 9, 5, 8, 9). Tous ces conseils sont très psychologiques.

Le regard excite l'imagination. Allumé par le désir, le désir sollicite la volonté et si celle-ci ne consent, le péché entre dans l'âme.

Parlons à présent de la mortification extérieure par le jeûne.

Si vous pouvez supporter le jeûne, vous ferez bien de jeûner quelques

jours, outre les jeûnes que l'Église nous commande. Car outre l'effet ordinaire du jeûne d'élever l'esprit, réprimer la chair, (ce qui veut dire modérer, retenir), pratiquer la vertu et acquérir plus grandes récompenses au ciel, c'est un grand bien de se maintenir en la possession de gourmander la gourmandise même et tenir l'appétit sensuel et le corps sujet à la loi de l'esprit. Et bien qu'on ne jeûne pas beaucoup, l'ennemi néanmoins nous craint davantage quand il connaît que nous savons jeûner.

Les mercredis, vendredis et samedis sont les jours auxquels les anciens chrétiens s'exerçaient le plus à l'abstinence. Prenez-en donc de ceux-là pour jeûner, autant que votre

dévotion et la discrétion de votre directeur vous le conseilleront. Je dirais volontiers comme saint Jérôme dit à la bonne dame Létat, les jeûnes longs et immodérés me déplaisent bien fort, surtout en ceux qui sont en âge encore tendre.

J'ai appris par expérience que le petit ânon étant las en chemin cherche de s'écarter, c'est-à-dire les jeunes gens portés à des infirmités par l'excès des jeûnes se convertissent aisément aux délicatesses. Les cerfs courent mal en deux temps, quand ils sont trop chargés de venaison, c'est-à-dire de graisse du cerf, et quand ils sont trop maigres. Nous sommes grandement exposés aux tentations quand notre corps est trop nourri et quand il est trop abattu. Car l'un le rend insolent

en son aise et l'autre le rend désespéré en son mésaise. Et comme nous ne le devons porter quand il est trop gras, aussi ne nous peut-il porter quand il est trop maigre. Le défaut de cette modération aux jeûnes discipline haïres, c'est-à-dire vêtements grossiers faits de poils et apprêtés, rend inutiles au service de la charité les meilleures années de plusieurs. Comme il fit même à Saint Bernard qui se repentit d'avoir usé de trop d'austérité, et d'autant qu'ils l'ont maltraité au commencement, ils sont contraints de le flatter à la fin. N'eussent-ils pas mieux fait de lui faire un traitement égal et proportionné aux offices et travaux auxquels leur condition les obligeait ? Le jeûne et le travail

matent et abattent la chair. Si le travail que vous ferez vous est nécessaire ou fort utile à la gloire de Dieu, j'aime mieux que vous souffriez la peine du travail que celle du jeûne.

C'est le sentiment de l'Église, laquelle, pour les travaux utiles au service de Dieu et du prochain, décharge ceux qui les font du jeûne même commandé. L'un a de la peine à jeûner, l'autre en a à servir les malades, visiter les prisonniers, confesser, prêcher, assister les désolés, prier et semblables exercices. Cette peine vaut mieux que celle-là, car outre qu'elle mate également, elle a des fruits, c'est-à-dire des actions, beaucoup plus désirables.

Et partant généralement, il est mieux de garder plus de force corporelle qu'il n'est requis que d'en ruiner plus qu'il n'en faut, car on peut toujours les abattre quand on veut, mais on ne peut les réparer toujours quand on veut.

Il me semble que nous devons avoir en grande révérence la parole que notre Seigneur et Rédempteur Jésus-Christ dit à ses disciples « Mangez ce qui sera mis devant vous ». C'est, comme je crois, une plus grande vertu de manger sans choix ce qu'on vous présente et en même ordre qu'on vous le présente, ou qu'il soit à votre goût ou qu'il ne le soit pas, que de choisir toujours le pire. Car encore que cette dernière façon de vivre semble plus austère, (c'est-à-

dire sévère, difficile), l'autre néanmoins a plus de résignation, car par celle-ci on ne renonce pas seulement à son goût, mais encore à son choix.

Et si ce n'est pas une petite austérité de tourner son goût à toutes mains et le tenir sujet aux rencontres, joint que cette sorte de mortification ne paraît point, n'incommode personne et est uniquement propre pour la vie civile. Reculer une viande pour en prendre une autre, pincer et racler toute chose, ne trouver jamais rien de bien apprêté ni de bien net, faire des mystères à chaque morceau, cela ressent un cœur mou et attentif aux plats et aux écuelles. J'estime plus que saint Bernard bu de l'huile pour de l'eau ou du vin que s'il eût bu de

l'eau d'absinthe avec attention, car c'était signe qu'il ne pensait pas à ce qu'il buvait.

Et en cette nonchalance, (c'est-à-dire insouciance, abandon), de ce qu'on doit manger et qu'on boit, gît la perfection de la pratique de ce mot sacré, « mangez ce qui vous sera mis devant ». J'excepte néanmoins les viandes qui nuisent à la santé ou qui même incommodent l'esprit, comme font à plusieurs les viandes chaudes et épicées, fumeuses, venteuses, et certaines occasions auxquelles la nature a besoin d'être récréée et aidée pour pouvoir soutenir quelque travail à la gloire de Dieu. Une continuelle et modérée sobriété est meilleure que les abstinences violentes faites à diverses reprises et

entremêlées de grands relâchements. La discipline a une merveilleuse vertu pour réveiller l'appétit de la dévotion étant prise modérément.

La haire, comme nous avons parlé plus haut, qui est ce vêtement grossier et de poils, porté à même la peau par esprit de mortification, mate puissamment le corps, mais son usage n'est pas pour l'ordinaire propre ni aux gens mariés, ni aux délicates complexions, (c'est-à-dire nature), ni à ceux qui ont à supporter d'autres grandes peines. Il est vrai qu'aux jours plus signalé de la pénitence, on peut l'employer avec l'avis du discret confesseur. Il faut prendre de la nuit pour dormir, chacun selon sa complexion, autant

qu'il est requis pour bien utilement veiller le jour.

Et parce que l'écriture sainte en cent façons, l'exemple des saints et les raisons naturelles, nous recommandent grandement les matinées comme les meilleures et plus fructueuses pièces de nos jours, je pense que c'est un soin vertueux de prendre son sommeil vers le soir à la bonne heure pour pouvoir prendre son réveil et faire son lever de bon matin. Certes, ce temps-là est le plus gracieux, le plus doux et le moins embarrassé. Les oiseaux même nous provoquent en celui-ci, au réveil et aux louanges de Dieu, si que le lever matin sert à la santé et à la sainteté.

Balaam, monté sur son ânesse, allait trouver Balak (en nombre 22, 21 à 34), mais parce qu'il n'avait pas droite intention, l'ange l'attendit en chemin avec une épée en main pour le tuer. L'ânesse qui voyait l'ange s'arrêta par trois diverses fois comme rétive.

Balaam, cependant, la frappait cruellement de son bâton pour la faire avancer. Jusqu'à la troisième fois qu'elle, étant couchée tout à fait sous Balaam, lui parla par un grand miracle, disant « Que t'ai-je fait ? Pourquoi tu m'as battu déjà par trois fois ? » Et tôt après, les yeux de Balaam furent ouverts et il vit l'ange qui lui dit « Pourquoi as-tu battu ton ânesse ? Si elle ne se fut détournée de devant moi, je t'eusse tué et

l'eusse réservé. Lors, Balaam dit à l'ange, Seigneur, j'ai péché car je ne savais pas que tu te mises contre moi en la voie.

Voyez-vous, Philotée, Balaam est la cause du mal et il frappe et bat la pauvre ânesse qui n'en peut rien. Il en prend ainsi bien souvent en nos affaires, car cette femme voit son mari ou son enfant malade et soudain, elle court au jeûne, à la haire, à la discipline, comme fit David pour un pareil sujet. Hélas, cher ami, vous battez le pauvre âne, vous affligez votre corps et il ne peut rien de votre mal, ni de quoi Dieu a son épée dégainée sur vous.

Corrigez votre cœur qui est idolâtre de ce mari et qui permettait mille

vices à l'enfant et le destinait à l'orgueil, à la vanité et à l'ambition. Cet enfant voit que souvent il tombe lourdement au péché de luxure. Le reproche intérieur vient contre sa conscience avec l'épée au point pour l'outre percée d'une sainte crainte et soudain son cœur revenant à soi. « Ah, félonne chair, dit-il, ah, corps déloyal, tu m'as trahi ! » Et le voilà incontinent à grands coups sur cette chair, à des jeûnes immodérés, à des disciplines démesurées, à des haires insupportables.

Ô pauvre âme, si ta chair pouvait parler comme l'ânesse de Balaam, elle te dirait « Pourquoi me frappes-tu, misérable ? C'est contre toi, ô mon âme, que Dieu arme sa

vengeance. C'est toi qui es la criminelle.

Pourquoi me conduis-tu aux mauvaises conversations ? Pourquoi appliques-tu mes yeux, mes mains, mes lèvres aux laxivités ? Pourquoi me troubles-tu par des mauvaises imaginations ? Fais des bonnes pensées, et je n'aurai pas de mauvais mouvements. Hante les gens pudiques, et je ne serai point agité de ma concupiscence. Hélas, c'est toi qui me jettes dans le feu, et tu ne veux pas que je brûle. Tu me jettes la fumée aux yeux, et tu ne veux pas qu'ils s'enflamment. Et Dieu, sans doute, vous dit en ces cas-là, « Battez, rompez, fendez, froissez vos cœurs principalement, car c'est contre eux que mon courroux est

animé. Certes, pour guérir la démangeaison, il n'est pas tant besoin de se laver et baigner, comme de purifier le sang et rafraîchir le foie.

Ainsi, pour nous guérir de nos vices, il est vraiment bon de mortifier la chair, mais il est surtout nécessaire de bien purifier nos affections et rafraîchir nos cœurs.

Or, en tout et partout, il ne faut nullement entreprendre des austérités corporelles qu'avec la vie de votre guide. »

Voici quelques petites maximes.

1. Pour recevoir la grâce de Dieu en nos cœurs, il faut les avoir vides de notre propre gloire.
2. L'humilité repousse Satan, et conserve en nous les grâces et dons du Saint-Esprit.
3. Le vrai moyen d'atteindre à l'amour de Dieu, c'est la considération de ses bienfaits. Plus nous les connaissons, plus nous nous l'aimerons.
4. Il ne faut pas craindre que la connaissance de ce que Dieu a mis en nous nous enfle pourvu que nous soyons attentifs à cette vérité que ce qui est de bon en nous n'est pas de nous.
5. La vive considération des grâces reçues nous rend humbles car la

connaissance engendre la reconnaissance.

6. Le désir de Dieu est que nous soyons parfaits, nous unissant à lui et l'imitant au plus près que nous pouvons.

7. Notre choix et élection gâtent et amoindrient presque toutes nos vertus.

8. Par la louange, nous voulons persuader aux autres estimer l'excellence de quelqu'un.

LA MORT DU VIEIL HOMME

Par Sainte Catherine de Sienne

En l'ancienne loi, Dieu ne voulait point que l'Holocauste lui fût offert, si premier il n'était écorché. De même, nos cœurs ne seront jamais si propres pour être immolés et sacrifiés à l'honneur de la Divine Majesté, que quand ils seront bien écorchés de leurs vieilles peaux, qui sont nos habitudes, nos inclinations, nos répugnances, nos affections superflues que nous avons sur nous-mêmes et pour notre propre volonté.

LA MISÉRICORDE DE DIEU

Par le Père Bourdaloue

Or, éprouver ses élus, purifier ses élus, préserver ses élus, se les attacher d'un nœud plus étroit, leur faire amasser mérite sur mérite pour les faire monter à un plus haut point de gloire et lever, par de légères satisfactions, le seul obstacle qui pourrait retarder leur bonheur, n'est-ce pas là les soins salutaires d'une miséricorde également sage et bienfaisante ?

Mais par une règle toute contraire, livrer les pécheurs à eux-mêmes et à leurs passions, ne point troubler un repos mortel où ils demeurent tranquillement endormis, ne répandre jamais l'amertume sur de fausses douceurs qui les corrompent, les laisser dans une élévation qui les enfle, dans un éclat qui les éblouit, dans une abondance qui leur inspire la mollesse, dans une vie voluptueuse qui les entretient en toutes sortes de désordres, dans un oubli du salut et dans un état d'impénitence qui les conduit à une mort réprouvée, n'est-ce pas là les coups redoutables d'une justice d'autant plus à craindre qu'elle se fait moins connaître?

LA MÉDISANCE

Par le Père Bourdaloue

L'injustice et la médisance est de s'attaquer à la réputation d'autrui, de la détruire dans l'estime publique et d'exposer le prochain au mépris et aux jugements les plus désavantageux. De là, chrétien, que viens-je vous enseigner ou de quelle erreur voudrais-je aujourd'hui vous détromper ?

Appliquez-vous à ce point de morale dont on n'a pas, dans le monde, une idée assez juste et sur lequel on suit

sans scrupules des principes très contraires néanmoins et à la raison et à la religion. D'être auteur de la médisance, de la faire et de la débité, c'est ce que les âmes vraiment chrétiennes reconnaissent aisément pour une injustice et un désordre.

Mais d'y prêter seulement l'oreille, de s'y rendre attentif, de ne pas l'arrêter autant qu'il est possible et de n'y former nulle opposition, c'est ce que l'on ne pense guère à se reprocher et ce qu'on met au rang des fautes les plus légères et les plus pardonnables.

Or, je soutiens que sans rien dire de soi-même aux désavantages du prochain, on peut toutefois, par la seule attention qu'on donne à la

médiance, pécher très grièvement. Je soutiens que si c'est un crime d'attaquer et de blesser l'honneur d'autrui, c'en est pareillement un de ne pas le défendre de tout son pouvoir et de ne pas le maintenir.

Je soutiens que Dieu là-dessus nous a chargés de l'intérêt de nos frères, que c'est un devoir sinon de justice, au moins de charité, et que de manquer à cette loi indispensable, c'est désobéir à un précepte divin et par là-même s'exposer à une éternelle damnation.

Je le soutiens, dis-je, et voilà pourquoi saint Bernard disait de la médiance que c'est un étrange mal et bien funeste puisque, du même trait, elle cause la mort à trois

personnes, à celui qui médit, à celui dont on médit, à celui devant qui l'on médit ; à celui qui médit et qui perd la vie de l'âme en perdant la grâce de Dieu, à celui dont on médit et qui perd en quelque sorte la vie civile en perdant la réputation qu'il y entretenait, enfin à celui devant qui l'on médit, qui perd la charité dès là qu'il en abandonne les intérêts et qu'il permet qu'elle soit violée en sa présence.

Tout ceci ne souffre nulle contestation, mais il faut le développer encore davantage afin que vous en ayez une intelligence plus parfaite et que vous sachiez précisément à quelles règles vous pouvez dans la pratique et vous devez vous en tenir.

Je dis donc qu'il y a, selon la distinction commune, trois états différents, soit à l'égard de celui qui fait la médisance ou à l'égard de celui qui l'écoute, un état de supériorité, un état d'égalité et un état de dépendance.

Comme je ne veux rien outrer, je conviens que chaque état a ses obligations particulières et que dans tous ce ne sont pas les mêmes. Suis-je dans un état supérieur à celui du médisant ? Je puis lui fermer la bouche, je puis user de mon autorité pour interrompre ses discours trop libres et trop mordants. Je puis hautement lui déclarer et lui faire entendre que ce n'est point par de tels entretiens qu'on peut me plaire, que le christianisme nous les interdit

et qu'étant chrétien, je ne suis pas dans une disposition à les tolérer ni à les agréer.

Suis-je dans un état égal ou même dans un état inférieur, je n'ai pas le même droit alors de résister en face à la médisance ni de m'élever aussi ouvertement contre elle et avec la même force. Mais je puis au moins me taire et par mon silence la laisser tomber. Mais je puis, par un air grave et sérieux, donner à connaître que je n'entre point en tout ce qu'on me dit et que je n'y prends point de part. Mais je puis, par des propos éloignés, couper la conversation et peu à peu la tourner sur d'autres sujets. Mais je puis même, par quelques paroles d'excuse, couvrir les choses, les justifier ou les

adoucir. Car c'est ainsi que la charité le demande. Sans cela, que fais-je ? Je me rends responsable devant Dieu de la médisance qui se commet et j'en fais retomber sur moi l'iniquité. Voulez-vous savoir comment ? Vous n'aurez pas de peine à le comprendre.

Et en effet, c'est une illusion de penser que nous n'ayons à répondre que de nos propres péchés. Les péchés d'autrui, selon la part que nous y avons, doivent entrer dans le compte que Dieu exigera de nous. Ou pour mieux dire, les péchés d'autrui nous deviennent propres et personnels dès là que nous y participons, que nous y coopérons, que nous les favorisons et que nous les fomentons.

Or, écouter la médisance, je dis l'écouter sans nécessité, sans contrainte, d'une volonté délibérée et d'un plein gré, quand on pourrait ou la repousser directement et la combattre, ou l'éluder adroitement et la détourner, c'est sans contredit y participer, c'est y coopérer, c'est la favoriser et la fomenter.

Saint Jérôme s'écriait « Heureuse la conscience qui ne s'attache ni à voir le mal, ni à l'entendre ». Prenez garde, je vous prie, ce saint docteur ne se contente pas de dire qu'heureux est l'homme qui ne se porte point à mal parler, mais qui ne s'arrête pas même à écouter le mal. Pourquoi ? Parce qu'il se met par là à couvert d'un des péchés les plus griefs et en même temps les plus ordinaires.

Quoi qu'il en soit, mes frères, préservons-nous de la médisance comme du poison le plus contagieux et le plus mortel. C'est l'idée que nous en fait concevoir le Saint-Esprit en comparant la langue du médisant avec la langue du serpent (voire le psaume 139). Le serpent pique, ce n'est qu'une morsure, mais de cette morsure le venin se communique dans toutes les parties du corps.

Le médisant parle, ce n'est qu'une parole, mais bientôt cette parole retentit partout. On se la redit les uns aux autres, et pour user de cette figure comme un souffle empesté, elle infecte également et toutes les bouches d'où elle sort et toutes les oreilles où elle entre. Ne nous

arrêtons point tant à examiner ce que fait le prochain et ce qu'il ne fait pas.

Si Dieu nous en a confié la conduite, veillons-y avec toute l'attention nécessaire, mais du reste en y observant toutes les règles d'une correction charitable, c'est-à-dire en l'avertissant, en le reprenant de lui à nous, et non en publiant ses imperfections et ses vices, ni en le décriant.

S'il ne dépend point de nous et que nous n'en soyons point responsables, qu'avons-nous à faire de rechercher ses actions ? Quelle autorité entreprenons-nous de le juger, de le censurer ? Chacun devant Dieu portera son fardeau. C'est à chacun

de penser à soi sans vouloir étendre plus loin ses vues.

Que de soins superflus dont on se délivrerait, que de retours fâcheux qu'on s'épargnerait, que de querelles et de démêlés qu'on préviendrait, que de péchés qu'on éviterait. Combien une médisance a-t-elle troublé de familles, de sociétés, de communautés ? Combien a-t-elle blessé de conscience et combien d'âmes a-t-elle damnées ? De toutes les tentations dont nous avons à nous garantir, on peut dire que celle-ci est non seulement la plus universelle, mais la plus dangereuse et la plus difficile à vaincre. L'apôtre Saint Jacques en était bien persuadé et nous n'éprouvons que trop tous les jours la vérité du témoignage qu'il en

a rendu quand il nous dit que la langue est un feu qui ne cherche qu'à s'échapper et à tout consumer, que c'est un mal inquiet qui n'a point de repos et qui n'en donne point, qu'il n'y a aucune espèce de bête si sauvage et si farouche que l'homme n'ait su réduire, mais que, pour la langue, on ne peut la dompter.

Et n'est-ce pas elle, en effet, qui fait tomber les plus sages et qui entraîne les plus vertueux ? Il n'y a point d'état où elle n'ait causé des dommages infinis.

Au reste, mes chers auditeurs, si nous nous sentons quelquefois atteints de ces coups et si nous nous voyons en but à la médisance, nous avons dans Jésus-Christ un beau

modèle de patience. Imitons ce divin maître et ne soyons point plus jaloux de notre réputation qu'il ne l'a été de la sienne.

Ou ce qu'on dit de nous est vrai, reconnaissons-le humblement devant Dieu et consentons puisqu'il le permet à en porter devant les hommes toute la confusion. Ou c'est sans fondement et sans raison qu'on nous accuse, contentons-nous, pour notre défense, d'une simple exposition de la vérité et laissons au Seigneur le soin d'une plus entière justification. Il y pourvoira dès cette vie même, au moins dans l'autre.

Quand le monde nous comblerait de ces malédictions, nous sommes heureux si nous pouvons, à ce prix,

mériter les bénédictions du Ciel et obtenir la gloire éternelle que je vous souhaite.

Le jugement téméraire produit l'inquiétude, le mépris du prochain, l'orgueil et complaisance de soi-même et cent autres effets très pernicieux entre lesquels la médisance tient des premiers rangs comme la vraie peste des conversations.

Quiconque ôte injustement la bonne renommée à son prochain, outre le péché qu'il commet, il est obligé à faire la réparation, quoique diversement selon la diversité des médisances, car nul ne peut entrer au ciel avec le bien d'autrui et entre tous

les biens extérieurs la renommée est la meilleure.

La médisance est une espèce de meurtre car nous avons trois vies, la spirituelle qui gît en la grâce de Dieu, la corporelle qui gît en l'âme et la civile qui consiste en la renommée.

Le péché nous ôte la première, la mort nous ôte la seconde et la médisance nous ôte la troisième.

Mais le médisant, par un seul coup de sa langue, fait ordinairement trois meurtres. Il tue son âme et celle de celui qu'il écoute, d'un homicide spirituel, et ôte la vie civile à celui duquel il médit.

Car, comme disait saint Bernard, et celui qui médit et celui qui écoute le médisant, tous deux ont le diable sur eux, mais l'un l'a en la langue et l'autre en l'oreille.

David, parlant des médisants, (psaume 139, 3), ils ont affilé leur langue, dit-il, comme un serpent. Or, le serpent a la langue fourchue et a deux pointes, comme dit Aristote, et telle est celle du médisant, qui d'un seul coup pique et empoisonne l'oreille de l'écoutant et la réputation de celui de qui elle parle.

Je vous conjure donc, très cher Philotée, de ne jamais médire de personne, ni directement, ni indirectement. Gardez-vous d'imposer des faux crimes et péchés

au prochain, ni de découvrir ceux qui sont secrets, ni d'agrandir ceux qui sont manifestes, ni d'interpréter en mal la bonne œuvre, ni de nier le bien que vous savez être en quelqu'un, ni le dissimuler malicieusement, ni le diminuer par parole, car en toutes ces façons, vous offenseriez grandement Dieu, mais surtout accusant faussement et niant la vérité au préjudice du prochain, car c'est double péché de mentir et nuire tout ensemble aux prochains. Ne dites pas, un tel est un ivrogne encore que vous l'ayez vu ivre, ni il est adultère pour l'avoir vu en ce péché, ni il est incestueux pour l'avoir trouvé en ce malheur, car un seul acte ne donne pas le nom à la chose.

C'est donc une imposture de dire qu'un homme est colère ou larron pour l'avoir vu courroucer ou dérober une fois. Hélas, puisque la bonté de Dieu est si grande qu'un seul moment suffit pour impétrer et recevoir sa grâce, quelle assurance pouvons-nous avoir qu'un homme qui était hier pécheur le soit aujourd'hui ? L

e jour précédent ne doit pas juger le jour présent, ni le jour présent ne doit pas juger le jour précédent. Il n'y a pas que le dernier qui les juge tous.

Nous ne pouvons donc jamais dire qu'un homme soit méchant sans danger de mentir. Ce que nous pouvons dire en cas qu'il faille parler, c'est qu'il fit un tel acte

mauvais, il a mal vécu en tel temps, il fait mal maintenant, mais on ne peut tirer nulle conséquence d'hier à ce aujourd'hui, ni aujourd'hui au jour d'hier, et moins encore au jour de demain.

Encore qu'il faille être extrêmement délicat à ne point médire du prochain, si faut-il se garder d'une extrémité en laquelle quelques-uns tombent, qui, pour éviter la médisance, louent et disent bien du vice.

S'il se trouve une personne vraiment médisante, ne dites pas pour l'excuser qu'elle est libre et franche. Une personne manifestement vaine, ne dites pas qu'elle est généreuse et propre, et les privautés dangereuses,

ne les appelez pas simplicité ou naïveté. Ne fardez pas la désobéissance du nom de zèle, ni l'arrogance du nom de franchise, ni la laxiveté du nom d'amitié.

Il est vrai que des pécheurs infâmes, publics et manifestes, ont en peu parler librement, pourvu que ce soit avec esprit de charité et de compassion, et non point avec arrogance et présomption, ni pour se plaire au mal d'autrui. Car pour ce dernier, c'est le fait d'un cœur vil et abjecte. J'excepte entre tous les ennemis déclarés de Dieu et de son Église, car ceux-là, il les faut décrier tant qu'on peut, comme sont les sectes des hérétiques et schismatiques et les chefs de celles-ci.

C'est charité de crier au loup quand il est entre les brebis, voire où qu'il soit. Chacun se donne liberté de juger et censurer les princes, et de médire des nations toutes entières, selon la diversité des affections que l'on a en leur endroit. Philotée, ne faites pas cette faute, car outre l'offense de Dieu, elle vous pourrait susciter mille sortes de querelles.

Quand vous oyez mal dire, rendez douteuse l'accusation, si vous le pouvez faire justement. Si vous ne pouvez pas excuser l'intention de l'accusé, que si cela ne se peut, témoignez de la compassion sur lui. Écartez ce propos-là, vous ressouvenant et faisant ressouvenir la compagnie que ceux qui ne

tombent pas en faute en doivent toute la grâce à Dieu.

Rappelez à soi le médisant par quelques douces manières, dites quelque autre bien de la personne offensée, si vous le savez.

Voici un avis touchant le parler.

Le parler peu, tant recommandé par les anciens sages, ne s'entend pas qu'il faille dire peu de paroles, mais de n'en dire pas beaucoup d'inutiles. Car en matière de parler, on ne regarde pas à la quantité, mais à la qualité. Le mieux est de fuir les deux extrémités et adopter un juste milieu.

LA LOI ANCIENNE ET LA LOI NOUVELLE

Par sainte Catherine de Sienne

Dieu lui dit : « La loi de la crainte est l'ancienne loi que j'ai donnée à Moïse. Elle était fondée uniquement sur la crainte, puisque la faute commise, l'homme en supportait le châtiment. Mais la loi de l'amour est la loi nouvelle qui vous a été donnée par le Verbe, mon fils unique. Elle est fondée sur l'amour. La nouvelle loi ne brise pas cependant l'ancienne ; bien mieux, elle l'accomplit.

C'est ce que dit ma vérité. Je ne suis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir. » (Matthieu 5, 17). Il a uni la loi de la crainte à celle de l'amour. Par l'amour, l'homme a été libéré de cette imperfection qu'est la crainte du châtiment et seule est demeurée cette perfection de la sainte crainte qui consiste à redouter de m'offenser, non parce que le châtiment suivra, mais parce que je suis la suprême bonté.

La loi imparfaite a été conduite à sa perfection par la loi d'amour. Depuis que le char enflammé de mon fils unique est venu et qu'il a transporté le feu de ma charité dans votre humanité avec l'abondance de ma miséricorde, le châtiment immédiat des fautes est aboli. Celles-ci ne sont

plus punies pendant cette vie dès que commise, ainsi que le voulait la loi de Moïse. Que le châtiment suive immédiatement la faute. Il n'en est plus ainsi maintenant. Il n'y a donc pas lieu d'éprouver de la crainte servile, (ce qui veut dire soumission), excessive et basse.

Non pas que la faute demeure impunie, elle attend seulement de l'être dans l'autre vie, lorsque l'âme sera séparée du corps, à moins que le coupable ne l'ait déjà expiée par sa parfaite contrition. Vivant, son temps est celui de ma miséricorde. Mort, son temps sera celui de ma justice.

Il faut donc se débarrasser de la crainte servile pour parvenir à

m'aimer et à me craindre saintement. C'est le seul moyen pour ne pas retomber dans le fleuve quand les vagues des tribulations et les ronces des plaisirs, ronces qui déchirent l'âme de qui les aime et les possède avec désordre, viennent à vous agripper.

Par ailleurs, dans le Nouveau Testament, celui de la vie évangélique, qui donc enseigne la lumière aux chrétiens, la lumière elle-même, et comment elle procédait d'une seule et même lumière, la loi nouvelle non seulement ne brisa pas la loi ancienne, mais elle se lia avec elle et en supprima l'imperfection.

L'ancienne, n'était fondée que sur la crainte, la venue du Verbe, mon Fils unique, portant la loi de l'amour, l'accomplit en lui donnant l'amour, en supprimant la crainte du châtiment et en ne laissant subsister que la crainte sainte. C'est pourquoi ma vérité dit aux disciples pour bien leur montrer qu'ils n'étaient pas le destructeur de la loi ; je ne suis pas venu pour détruire la loi, mais pour l'accomplir.

C'est comme si ma vérité avait dit, la loi est maintenant imparfaite, mais avec mon sang je la rendrai parfaite, c'est pourquoi je la remplirai de ce qui lui manque en la débarrassant de la crainte du châtiment et en la fondant sur l'amour et la sainte crainte.

La loi divine apparaît aux chrétiens dans toute sa beauté, et portant l'empreinte et comme le reflet de son auteur. On ne la confondra plus avec les préceptes humains, toujours si imparfaits.

Elle sera comme un miroir où nous apprendrons à connaître tous les défauts et tous les vices de notre nature et en même temps la perfection à laquelle nous sommes appelés et les moyens propres à nous y conduire.

LA JUSTICE

La justice, définition.

Le mot de justice signifie souvent dans la Sainte Écriture, l'ensemble des vertus chrétiennes. C'est ainsi que Notre-Seigneur proclame heureux ceux qui ont faim et soif de justice, c'est-à-dire de sainteté.

Mais au sens restreint où nous l'employons ici, il désigne cette vertu morale surnaturelle qui incline notre volonté à rendre constamment aux autres tout ce qui leur est dû strictement. C'est une vertu qui

réside dans la volonté et qui règle nos devoirs stricts à l'égard du prochain. Ainsi, elle se distingue de la charité, vertu théologale, qui nous fait considérer les autres comme des frères en Jésus-Christ et nous incline à leur rendre des services que ne réclame pas la stricte justice.

Excellence.

La justice fait régner l'ordre et la paix dans la vie individuelle comme dans la vie sociale, précisément parce qu'elle respecte les droits de chacun. Elle fait régner l'honnêteté dans les affaires, réprime la fraude, protège les droits des petits et des humbles, réfrène les rapines et les

injustices des forts et met ainsi l'ordre dans la société.

Sans elle, ce serait l'anarchie, la lutte entre les intérêts rivaux, l'oppression des faibles par les forts, le triomphe du mal. Si la justice naturelle est si excellente, combien plus la justice chrétienne, qui est une participation à la justice même de Dieu, le Saint-Esprit, en nous la communiquant, la fait pénétrer jusque dans les profondeurs de notre âme, la rend inébranlable, inaccessible à la corruption, et y ajoute un si grand souci des droits d'autrui qu'on a horreur non seulement de l'injustice proprement dite, mais des moindres indécidatesses.

Les principales espèces.

On distingue deux espèces principales, la justice générale, qui nous prescrit de rendre aux sociétés ce que nous leur devons, et la justice particulière, qui nous fait rendre aux individus ce qui leur est dû.

La première, qui s'appelle aussi justice légale, parce qu'elle est fondée sur l'exacte observance des lois, nous oblige à reconnaître les grands bienfaits que nous recevons de la société en supportant les charges légitimes qu'elle nous impose et en lui rendant les services qu'elle attend de nous. Comme le bien commun l'emporte sur le bien particulier, il est des cas où les citoyens doivent sacrifier une part de

leur bien, de leur liberté, et même risquer leur vie pour la défense de la cité.

Mais la société a aussi des devoirs à l'égard de ses sujets. Elle doit contribuer les biens sociaux et les charges non au gré du caprice et de la faveur, mais selon les capacités de chaque citoyen et en tenant compte des règles de l'équité.

À tous, elle doit la somme de protection et d'assistance indispensables pour que soient sauvegardés les droits et les intérêts essentiels de chaque citoyen.

Le favoritisme à l'égard des uns et la persécution à l'égard des autres sont des abus contraires à la justice

distributive que les sociétés doivent à leur sujet.

La seconde, qu'on appelle « particulier », règle les droits et les devoirs des citoyens entre eux. Elle doit respecter tous les droits, non seulement le droit de propriété, mais encore les droits qu'ils ont sur les biens du corps et de l'âme, leur vie, leur liberté, leur honneur, leur réputation.

Il est évident que les personnes pieuses, les religieux et les prêtres sont obligés de pratiquer la justice avec une perfection et une délicatesse plus grande que les gens du monde. Leur devoir est de donner le bon exemple en matière d'honnêteté, aussi bien que pour

toutes les autres vertus. Agir autrement, ce serait scandaliser le prochain et donner un prétexte à nos adversaires pour condamner la religion.

Ce serait aussi mettre un obstacle au progrès spirituel, car le Dieu de toute justice ne peut admettre en son intimité ceux qui violent manifestement ses commandements formels sur la justice.

LA GRÂCE

Par le père Faber

Le Père Faber nous dit que la grâce est une participation à la nature divine.

Le précieux sang de Jésus est à la disposition de ceux qui veulent le demander, et ce sang donne la grâce.

Par le Père Bourdaloue

Car qu'est-ce qu'une grâce, et combien l'ignorent, quoiqu'ils en reçoivent tous les jours ?

La grâce, disent les théologiens, est un secours que Dieu donne à l'homme afin qu'il puisse agir et mériter pour le ciel ; et s'il est pécheur, afin qu'il puisse travailler à sa conversion.

Par Marie Lataste

La grâce est un don gratuit de Dieu. Dans l'ordre naturel, elle regarde tous les besoins de la vie du temps. Dans l'ordre surnaturel, elle regarde tous les besoins de l'âme, pour la conduire à la félicité éternelle. Sans la grâce, l'homme ne peut rien faire de méritoire pour le salut.

La grâce actuelle est un secours passager que Dieu donne à l'homme pour connaître, vouloir ou faire un bien surnaturel. C'est un secours nécessaire à l'homme que le péché a rempli de faiblesse, et qui se trouve impuissant, devant une fin surnaturelle. Dans la disposition à l'action, ce secours éclaire l'intelligence. Dans l'accomplissement, il excite et aide la volonté.

La grâce actuelle conduit l'âme à l'acquisition de la grâce habituelle ou sanctifiante. Ce n'est que par celle-ci que l'homme est justifié, et acquiert des droits à la vie éternelle. La grâce sanctifiante met dans l'homme la foi, l'espérance, la charité et ses vertus constituent la

vie intérieure de l'âme, vie active et de mouvement, puisque par la foi, l'homme connaît Dieu, tend vers lui par l'espérance, et s'unit à lui par la charité.

La foi est la première des vertus et le fondement des autres. Elle est la première condition pour recevoir l'impulsion et la direction que Dieu donne à l'homme, dans la voie du bien. L'âme sans la foi n'est qu'obscurité et ténèbres. Dieu n'y pénètre pas.

Sans la foi, donc, il est impossible de plaire à Dieu parce que c'est repousser Dieu. Sans la foi, on ne peut être sauvé parce qu'on n'est pas uni à Dieu.

Nous devons croire, premièrement, la vérité éternelle. La vérité, c'est Dieu. La vérité, c'est Jésus-Christ, expression personnelle de la vérité.

Deuxièmement, tout ce qui a rapport à la divinité en tant qu'elle est Dieu en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Troisièmement, ce qui a rapport à l'humanité de Jésus-Christ, à son Église, aux Sacrements. En un mot, toutes les vérités renfermées dans les symboles et les décisions dogmatiques de l'Église.

Sans l'espérance, on ne peut obtenir le ciel, parce que Dieu ne veut le donner qu'à ceux qui l'espèrent. Ceux qui l'espèrent, en effet, seuls, font ce qui est nécessaire pour

l'obtenir, et nul ne l'obtiendra s'il ne l'a mérité.

La charité est au-dessus de toutes les autres vertus à cause de sa nécessité. Quand vous auriez tous les autres dons spirituels, si vous n'avez point la charité, ces dons ne vous serviront de rien pour le salut. Serait-il possible qu'après des enseignements si précis et si diamétralement opposés à toutes les erreurs de Pélage, Marie Lataste eut, vingt pages plus bas, entendu ce qu'elle dit de la loi naturelle à la façon de cet hérésiarque ? Ce qui regarde en particulier la foi, l'espérance et la charité, n'a été écrit, il est vrai, que plus tard. Mais on y trouve que le développement de ce qui est déjà renfermé dans les

passages concernant la grâce, le contexte suffit seul, au reste pour la justifier pleinement. Car elle y professe de la manière la plus formelle les trois vérités suivantes.

Premièrement, la nécessité indispensable de la grâce surnaturelle. Comment, selon elle, Dieu veut-il le salut de l'homme ? Il le veut, mais d'une volonté conditionnelle, pourvu que l'homme fasse tous ses efforts pour profiter des moyens de salut qu'il lui donne, pourvu qu'il corresponde à ses grâces qui ne lui manqueront jamais.

De cette correspondance dépend l'opération du bien et, par suite, le salut. C'est entre ces deux

affirmations qu'est placée la phrase dans laquelle on a cru voir un sens pélagien. Tout le reste du paragraphe, pourtant, est employé à nous rappeler que des grâces communes ne suffisent même pas, mais qu'il en faut de spéciales pour être placées un jour au nombre des saints.

Deuxièmement, l'impossibilité de pratiquer la loi naturelle sans le secours de la grâce. Voici les paroles qu'elle met dans la bouche de Jésus-Christ : j'acceptai le rôle de réparateur, et, en donnant à Dieu réparation, j'obtins non seulement le pardon de l'offense de l'homme, mais encore les grâces qui lui étaient nécessaires pour opérer son salut.

Car le péché du premier homme l'avait tellement dégradé et entraîné, lui et toute sa postérité, vers le mal que, de lui-même, il lui était impossible de résister au mal et d'opérer le bien.

Troisièmement, la nécessité de la foi en Jésus-Christ pour arriver au salut. C'est moi qui, par ma mort, ai procuré à l'homme la résistance au mal et l'opération du bien.

Ainsi l'homme se sauve et obtient la grâce de Dieu par moi seul, depuis que je suis venu sur la terre et avant que je me fusse incarné, par la foi en ma réparation, en mes mérites de rédempteur et de sauveur, foi fondée sur la promesse que Dieu fit à Adam, immédiatement après sa faute, de lui

donner un réparateur dont la mort effacerait le péché des hommes.

Le sauveur m'a dit un jour : Adam se révolta contre Dieu et je lui fus promis comme rédempteur ; et parmi les fils d'Adam, la famille d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, seul conserva le souvenir de la promesse qui avait été faite, et espérait dans le sauveur promis. Cette espérance et cette foi étaient l'encre de salut de ce peuple, comme aussi de tous les hommes qui sont venus et qui viendront. On ne peut être sauvé sans espérer et croire en moi, au moins d'une manière implicite, et parce que le peuple juif croyait et espérait un sauveur, il observait la loi que je lui donnai sur le Sinaï, et parce que les patriarches primitifs

croyaient et espéraient en moi, ils observaient la loi naturelle que j'avais mise dans leur cœur. Après des témoignages aussi clairs, il n'est plus permis de douter que le sens naturel du passage critiqué ne soit celui-ci ; la connaissance et la pratique de la loi naturelle au moyen d'un secours divin qui éclaire l'intelligence, excite et aide la volonté, suffisent à tout homme pour être sauvé, s'il ignore invinciblement la loi de grâce que Jésus-Christ a établie sur la terre.

Cette connaissance, fruit de la grâce, implique nécessairement la foi explicite en un seul Dieu, souverain, maître et fin dernier de l'homme, vengeur du crime et rémunérateur de la vertu.

LA GRÂCE, DANS L'ÉTAT DE VIE

Par le Père Bourdaloue

C'est pour cela seulement, chrétiens, que Dieu nous a préparé des grâces, et si nous avons des secours à nous promettre de sa miséricorde, c'est uniquement pour la perfection de notre état. Car la plus grossière de toutes les erreurs serait de croire que toutes sortes de grâces soient données à tous. Comme Dieu est aussi sage qu'il est bon et que dans la distribution de ses trésors il sait observer le poids, le nombre et la

mesure avec lesquelles l'Écriture nous apprend qu'il a tout fait, il ne nous destine point d'autres grâces que celles qui sont conformes et proportionnées à notre condition.

C'est la théologie expresse de saint Paul en mille endroits de ses Épîtres. « Il y a diversité de grâces » dit ce grand apôtre, et selon la diversité de grâces il y a diversité d'opérations surnaturelles, quoique toujours par l'influence du même esprit qui opère tout en tous.

Et comme l'œil n'a pas la vertu d'entendre, ni l'oreille la faculté de voir, et que la nature ne fournit des forces à ces deux organes que pour l'action qui leur est propre, aussi Dieu, qui a fait de son Église un

corps mystique, ne dispense ses grâces aux hommes qui en sont les membres, que par rapport à la fonction où chacun est destiné.

Il donne la grâce de commander à celui qui doit commander, et la grâce d'obéir à celui qui doit obéir. La grâce de direction est pour les prêtres et pour les pasteurs des âmes, et la grâce de soumission pour les peuples qui ont recours à leur conduite, ainsi du reste.

Or, il est de foi que nous ne ferons jamais d'autre bien que celui pour lequel Dieu nous accorde sa grâce, et que tout ce que nous entreprendrons hors de l'étendue et des limites de cette grâce, quelque apparence qu'il ait de bien, nous sera utile.

Si donc celui qui a la grâce d'être conduit veut se mêler de conduire et de diriger, comme il n'arrive que trop, dès là, outre qu'il n'a fait rien de ce qu'il pense, parce qu'il n'a point de grâce pour cela, il tombe, sans y prendre garde dans le péché de présomption, et il tente Dieu, ou en lui demandant une grâce qu'il n'a point droit de lui demander, ou en présumant de faire sans grâce ce qui est essentiellement l'ouvrage de la grâce.

Il corrompt cet ouvrage de la grâce, et cet ouvrage de la grâce ainsi corrompu, bien loin de le perfectionner, a un effet tout contraire, car nous voyons que les bonnes œuvres faites hors de l'état ne servent qu'à inspirer l'orgueil,

l'attachement au sens propre et mille autres imperfections. Pourquoi ? Parce qu'elles ne procèdent pas du principe de la grâce, mais de nous-mêmes.

Au lieu qu'étant pratiquées dans l'état d'un chacun, elles portent avec elles une bénédiction particulière, et de sainteté pour celui qui les fait, et d'exemple pour les autres. Car n'espérons pas, chrétiens, trouver jamais la sainteté ailleurs que dans la perfection de notre état. C'est en cela qu'elles consistent, et les plus grands saints n'ont point eu d'autre secret que celui-là pour y parvenir.

Ils ne se sont point sanctifiés parce qu'ils ont fait des choses extraordinaires que l'on n'attendait

pas d'eux. Ils sont devenus saints parce qu'ils ont bien fait ce qu'ils avaient à faire, et ce que Dieu leur prescrivait dans leurs conditions. Jésus-Christ lui-même, qui est le saint des saints, n'a point voulu suivre d'autres règles.

Quoiqu'il fût au-dessus de tous les états, il a borné, sinon sa sainteté, du moins l'exercice de sa sainteté, au devoir de son état. Et la qualité de Dieu qu'il portait ne l'a point empêché de s'accommoder en tout à l'état de l'homme. Il était fils, il a voulu obéir en fils. Il était juif, il n'a manqué en rien à la loi des Juifs. Et parce que la loi des Juifs défendait d'enseigner avant l'âge de trente ans, tout envoyé qu'il était de Dieu pour prêcher le royaume de Dieu, il s'est

tenu jusqu'à l'âge de trente ans dans l'obscurité d'une vie cachée, arrêtant toutes les ardeurs de son zèle, plutôt que de le produire d'une manière qui ne fut pas réglée selon son état. Car c'est la seule raison que nous donnent les pères de la longue retraite de cet homme-Dieu.

Voilà pourquoi saint Paul, dont je ne fais ici qu'extraire les pensées, exhortant les chrétiens à la sainteté, en revenait toujours à cette maxime, (1 Corinthiens 7), que chacun de nous, mes frères, se sanctifie dans l'état où il a été de Dieu.

Voilà pourquoi ce grand maître de la perfection chrétienne, et qui avait été instruit par Jésus-Christ même, recommandait si fortement aux

Corinthiens de n'affecter point cet excès de sagesse qui s'égare de la vraie sagesse et de n'être sage qu'avec sobriété (Romains 12). Non pas qu'il voulut mettre des bornes à la perfection et à la sainteté de ses premiers fidèles, il en était bien éloigné, mais parce qu'il craignait que ses premiers fidèles n'allassent chercher la sainteté et la perfection où elles n'étaient pas, je veux dire hors de leur état. Car c'est proprement ce que signifie cette intempérance de sagesse dont parle saint Paul. Intempérance, dis-je, non point en ce qui est de notre état, puisqu'il est certain que nous ne pouvons jamais être trop parfait dans notre état, mais intempérance en ce qui est au-delà de l'état où Dieu nous

a mis, parce que vouloir être parfait de la sorte, c'est le vouloir trop et cesser tout à fait de l'être.

Or le moyen de corriger dans nous cette intempérance, le voici renfermé en trois paroles par où je finis et qui contiennent un fond inépuisable de moralité.

C'est de nous défaire de certains faux zèles de perfection qui nous préoccupent et qui nous empêchent d'avoir le solide et le véritable. Je m'explique ; c'est de retrancher le zèle d'une perfection chimérique et imaginaire que Dieu n'attend pas de nous et qui nous détourne de celle que Dieu exige de nous ; de modérer ce zèle inquiet de la perfection d'autrui qui nous fait négliger la

nôtre et que nous entretenons assez souvent au préjudice de la nôtre.

Mais par-dessus tout, de réformer ce zèle tout païen que nous avons d'être parfait et irréprochable dans notre état selon le monde, sans travailler à l'être selon le christianisme et selon Dieu. Prenez garde, je dis de retrancher le zèle d'une perfection chimérique, car j'appelle perfection chimérique celle que nous nous figurons en certains états où nous ne serons jamais et dont la pensée ne sert qu'à nourrir le dégoût de celui où nous sommes.

Si j'étais ceci ou cela, je servirais Dieu avec joie. Je ne penserais qu'à Lui, je vaquerais sérieusement à mon salut. Abus chrétien.

Si nous étions ceci ou cela, nous ferions encore pis que nous ne faisons, car nous n'aurions pas les grâces que nous avons. Or, ce sont les grâces qui peuvent tout et qui doivent tout faire en nous et avec nous. Dieu donne des grâces à la cour qu'il ne donne pas hors de la cour et des grâces dans la magistrature qu'il vous refuserait partout ailleurs.

J'appelle perfection chimérique celle qui nous porte à faire le bien que nous ne sommes pas obligés de faire et à omettre celui que nous devons faire. Car vous verrez des chrétiens pratiquer des dévotions singulières pour eux et se dispenser des obligations communes, faire des aumônes par une certaine

compassion naturelle plus que par charité et ne pas payer leurs dettes à quoi la justice et la conscience les engagent. Voilà le zèle qu'il faut retrancher et voilà celui qu'il faut modérer.

C'est un zèle inquiet de la perfection d'autrui tandis qu'on néglige la sienne propre. On voudrait réformer toute l'Église et l'on ne se réforme pas soi-même.

On parle comme si tout était perdu dans le monde et qu'il n'y eut que nous de parfait. Eh mes chers auditeurs, appliquons-nous d'abord à nous-mêmes, un défaut corrigé dans nous, vaudra mieux pour nous que de grands excès corrigés dans le prochain. Mais ce que nous avons

surtout à régler et à redresser est ce faux zèle qui nous rend si attentifs à notre propre perfection selon le monde tandis que nous abandonnons tout le soin de notre perfection selon Dieu.

Comme si l'honnête homme et le chrétien devaient être distingués dans nous. Comme si toutes les qualités que nous avons ne devaient pas être sanctifiées par le christianisme. Comme s'il ne nous était pas mille fois plus important de nous avancer auprès de Dieu et de lui plaire que de plaire aux hommes.

Ah chrétien, pratiquons la grande leçon de Saint Paul qui est de nous rendre parfaits en Jésus-Christ, car nous ne le serons jamais qu'en lui et

que par lui. Toutes les sectes des philosophes ont fait des hommes vains, des hommes orgueilleux, des hommes remplis d'eux-mêmes, des hommes hypocrites. Mais un homme parfait, c'est le chef-d'œuvre de la religion.

Comme il n'y a qu'elle aussi qui puisse nous conduire à une félicité parfaite et à l'éternité bien heureuse que je vous souhaite.

LA PASSION DU CHRIST

Par le père Faber

Le Père Faber nous dit que dix-huit cents ans se sont écoulées depuis la douloureuse Passion du Christ, mais elle se renouvelle chaque jour. Chaque nuit est témoin de sa nouvelle agonie, parce que les péchés se multiplient.

Les anges révélèrent à la bienheureuse Jeanne de la Croix que la Divine Majesté se complaisait tellement dans les

sentiments de douleur excités par la pensée de la Passion de Jésus-Christ, et que cette compassion était un sacrifice si agréable à ses yeux qu'elle y attachait un prix égal à l'effusion de notre sang ou à la souffrance des plus grandes peines.

Et notre Seigneur dit à Sainte Gertrude « Quiconque succomba-t-il sous le poids des péchés les plus graves, offre à Dieu le Père les mérites de ma Passion et de ma mort, peut se consoler par la douce espérance que ses péchés lui seront remis. »

Ah ! s'écriait un jour Sainte Gertrude, ah mon unique espérance et le salut de mon âme ! Enseignez-

moi comment je pourrais faire pour vous le moindre bien en reconnaissance de cette Passion si cruelle pour vous, pour moi si salutaire.

Et voici la réponse de notre Seigneur « Quand un homme poursuit les intérêts d'un autre, de préférence aux siens, il me dédommage de la captivité que j'ai soufferte le matin de ma Passion, quand je fus pris, garroté et cruellement tourmenté pour le salut du monde.

Quand il se reconnaît humblement coupable de quelque faute, il me console du jugement que je subis au point du jour, quand je fus

accusé par de faux témoins et condamné à mort.

Quand il refuse à ses sens les jouissances qu'il demande, il me dédommage de la flagellation que je souffris vers la troisième heure.

En obéissant à un supérieur rigoureux, il adoucit les douleurs de ma couronne d'épines.

Quand, après avoir essuyé une injure, il ouvre le premier les voies à un accommodement, il soutient mon corps fléchissant sous le poids de la croix.

Quand il va, pour ainsi dire, au-delà de ses forces, afin d'étendre sa charité au plus grand nombre possible, il soulage mes membres

douloureusement étendus sur l'arbre de la croix.

Si, pour prévenir un péché, il brave les peines et les reproches, il se montre reconnaissant de la mort que j'ai soufferte pour le salut des hommes.

Quand il répond avec humilité aux reproches qu'on lui adresse, il semble, en quelque sorte, me descendre de la croix.

En préférant son prochain à lui-même, en le jugeant plus digne que lui des honneurs et des biens, il rend hommage à ma sépulture.

Dans une autre circonstance, la même sainte reçut une révélation du même genre.

Elle dit à notre-Seigneur, « Ah ! Seigneur, daignez me faire connaître comment je puis dignement honorer votre passion. »

En repassant plus souvent dans votre esprit, lui répondit-il, l'angoisse avec laquelle, Moi, votre Créateur et votre Seigneur, j'ai prié durant mon agonie, et dans la violence excessive de ma sollicitude, de ma ferveur et de mon amour, j'ai arrosé la terre d'une sueur de sang.

Puis, il faut me recommander tout ce que vous faites ou tout ce qui vous touche en union de cette soumission avec laquelle je disais à mon Père « que votre volonté soit faite et non la mienne ».

Ainsi, je veux que vous receviez les prospérités et les afflictions avec le même amour qui me porte à vous les envoyer pour votre salut. Accueillez les prospérités avec gratitude en union avec cet amour qui me rend votre bien-aimé. Car, ayant égard à votre faiblesse, je vous les envoie pour qu'elles vous fassent désirer les biens éternels.

Acceptez les épreuves en union avec cet amour avec lequel, comme un bon père, je vous les envoie pour vous faire mériter un bonheur qui ne finira point.

Lansicius nous dit que l'offrande du sang de Jésus-Christ, de sa passion et de sa mort au Père éternel ou à Jésus-Christ lui-même, afin

d'apaiser sa colère excitée par les pécheurs du monde, est d'une efficacité infinie.

Cette pratique fut révélée par Dieu à Sainte-Marie-Madeleine de Pazzi quand il daigna se plaindre à elle du peu d'effort que l'on tentait sur la terre pour désarmer son bras levé sur les pécheurs.

Docile à cette instruction, elle offrait plusieurs fois par jour le sang de Jésus-Christ en faveur des pécheurs de toutes sortes, et elle avait coutume de renouveler cette offrande cinquante fois dans le cours d'une journée, pour les vivants et pour les morts.

Elle le faisait avec une telle ferveur qu'en plusieurs circonstances, Dieu

lui montra une multitude d'âmes dont elle avait ainsi obtenu la conversion, et le nombre non moins considérable de celles qu'elle avait délivrées du purgatoire.

Un jour qu'elle était ravie en extase, elle s'écria, « Toutes les fois qu'une créature offre ce sang par lequel elle a été rachetée, elle offre un don d'un prix infini et que rien ne saurait compenser.

Cette dévotion, ajoute Lansicius, plaît à Dieu parce qu'elle le glorifie par la plus excellente et la plus sublime des offrandes.

Elle demande, ou plutôt, dans un certain sens, elle exige la rémission des péchés commis antérieurement, un préservatif contre les chutes

possibles, la conversion des pécheurs et des hérétiques, et la rémission des peines temporelles dues au péché.

Elle sert encore à rendre grâce à Dieu pour toutes les bénédictions publiques ou personnelles qu'il nous a accordé, à obtenir l'assistance divine et à soulager les besoins multipliés des vivants et des morts.

LA PARTIE SUPÉRIEURE ET INFÉRIEURE DE L'ÂME

Par Saint-François de Sales

Je désire grandement que l'on distingue toujours les effets de la partie supérieure de notre âme d'avec ceux de l'inférieure, et que nous ne nous étonnions jamais des productions de l'inférieure, pour mauvaises qu'elles puissent être, car cela n'est nullement capable de nous arrêter en chemin, pourvu que nous

nous tenions fermes en la partie supérieure, pour aller toujours avant, en la voie de la perfection, sans nous amuser et perdre le temps à nous plaindre que nous sommes imparfaits et dignes de compassion, comme si l'on ne devait faire autre chose que de plaindre notre misère et infortune d'être si tardifs à venir à chef de notre entreprise.

Il faut être plus généreux et ne s'étonner nullement de nous voir sujets à mille sortes d'imperfections, et avoir néanmoins un grand courage pour mépriser nos inclinations, nos humeurs, bizarreries et attendrissements, mortifiant fidèlement tout cela en chaque rencontre.

Que si néanmoins il nous échappe d'y faire des fautes par-ci, par-là, ne nous arrêtons pourtant pas, mais relevons notre courage pour être plus fidèles à la première occasion, et passant outre, faisant du chemin en la voie de Dieu et du renoncement de nous-mêmes.

LA PAIX DE DIEU

Dans son livre « Sagesse d'un pauvre » en parlant de Saint-François, l'auteur nous dit « La nuit, retiré dans une hutte au fond du jardin, il passait ses moments d'insomnie à regarder par la petite fenêtre, le firmament tout scintillant d'étoiles. Jamais les étoiles ne lui avaient paru si belles, et lui semblaient les découvrir pour la première fois. Elles brillaient, claires et précieuses, dans le grand silence nocturne. Rien ne les troublaient. Sans doute appartenaient-elles au temps de

Dieu. Elles n'avaient ni volonté, ni mouvement propre. Elles obéissaient simplement au rythme de Dieu. C'est pourquoi rien ne pouvait les troubler. Elles étaient dans la paix de Dieu.

LA NÉCESSITE DE PRIER LES UNS POUR LES AUTRES

Par le Père Bourdaloue

Il faut, dit saint Chrysostome, que la conversion d'un pécheur soit quelque chose de plus grand et de plus divin que la résurrection d'un mort, puisque les pharisiens qui refusaient à Jésus-Christ la qualité de fils de Dieu ne s'étonnèrent jamais qu'il ressuscita des morts, et que toujours, au contraire, ils se

scandalisèrent de ce qu'il s'attribuait le pouvoir de remettre les péchés.

Aussi est-il vrai que le Sauveur du monde n'usa de cet empire absolu qu'il avait sur la mort en ressuscitant les morts que pour marquer celui qu'il avait sur le péché en convertissant et en sanctifiant les pécheurs, et son dessein, remarque saint Chrysostome, fut toujours que l'un servit de preuve et de figure à l'autre, et que le miracle visible qu'il opérait, lorsqu'il commandait aux morts de sortir de leur tombeau, nous représenta sensiblement le miracle invisible de sa grâce, lorsqu'il commande à une âme criminelle de sortir de son désordre, et qu'il l'attire, en effet, de la puissance de l'enfer.

Or, c'est Chrétien, ce qui paraît aujourd'hui dans l'exemple le plus authentique et le plus fameux de l'Évangile ; appliquons-nous à considérer ce miracle. N'en perdons pas une circonstance, et pour y observer quelque ordre, voyons ce qui engagea le Fils de Dieu à ressusciter Lazare, voyons quelles conditions il exigea avant que de lui rendre la vie. Voyons quelles paroles il employa pour accomplir ce chef-d'œuvre de sa toute-puissance. De tout cela, formons-nous une idée de la conversion parfaite et de la justification du pécheur.

Qui donc engagea le Fils de Dieu à ressusciter Lazare ? Le zèle de Marthe et de Madeleine à l'instante prière de ses deux sœurs en faveur

de ce frère bien-aimé qui faisait le sujet de leurs douleurs. Car c'est pour cela qu'elles députèrent d'abord vers Jésus-Christ et qu'elles lui firent dire « Seigneur, celui que vous aimez est malade ». C'est pour cela que Marthe alla au-devant de lui, qu'elle se jeta à ses pieds et lui dit « Seigneur, si vous eussiez été présent ici, mon frère ne serait pas mort ». C'est pour cela qu'elle lui marqua tant de foi et tant de confiance lorsqu'elle lui répondit « Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Fils du Dieu vivant et que rien ne vous est impossible ». Ce n'est pas que le Sauveur du monde, pour d'autres raisons, n'eût déjà résolu de faire ce miracle, mais il voulait encore être prié.

Il voulait que les pressantes sollicitations de Marthe et de Madeleine fussent un des motifs qui l'y portait. Il voulait par-là donner à connaître ses sentiments pour elle. En un mot, il voulait que Lazare fût redevable à ses sœurs de cette seconde vie à laquelle il allait renaître, et par un secret de providence qu'il était important de nous révéler, il voulait faire dépendre de l'intercession et de la charité de ses saintes âmes, ce qui ne dépendait absolument que de lui-même.

Belle leçon, mes chers auditeurs, qui non seulement autorise la créance catholique du touchant l'intercession des saints, mais établit solidement et confirme un autre article de notre foi

touchant la communion des saints, je veux dire, touchant l'obligation de prier les uns pour les autres.

Leçon d'autant plus nécessaire dans le christianisme qu'elle y paraît aujourd'hui et qu'elle y est même en effet plus négligée, je m'explique.

Nous avons des frères, selon l'esprit, et peut-être selon la chair, qui maintenant et au moment que je parle, égarés de la voie de Dieu, sont dans la voie de perdition et dans l'état de péché.

Dieu veut les ressusciter par sa grâce, mais il veut en même temps que nous soyons auprès de lui les sollicitateurs, les négociateurs, les coopérateurs de cette résurrection spirituelle.

Il veut que nous la demandions avec ardeur et que par nos vœux et nos larmes, nous le forcions en quelque manière à nous l'accorder.

Sans cela, il ne lui plaît pas d'ouvrir les trésors de cette grande miséricorde, qui doit être le principe du salut et de la conversion des grands pécheurs.

Ainsi, dit saint Fulgence, l'Église n'aurait pas saint Paul, ce vaisseau d'élection, ni saint Étienne, nous prier.

Et j'ajoute qu'elle n'aurait pas saint Augustin, ce docteur de la grâce, si sainte Monique n'eût pleuré. Il a fallu que cette mère zélée sentit une seconde fois, si j'ose m'exprimer de la sorte, les douleurs de

l'enfantement pour régénérer son fils à Dieu, et que le premier des martyrs employât la voix de son sang pour faire de son persécuteur un apôtre de Jésus-Christ.

Ni Augustin ni Paul n'étant pas alors en disposition de prier pour eux-mêmes, c'était à ceux que Dieu avait choisis, et qui avaient grâce pour cela de leur rendre ce favorable office. Autrement, qui sait si ces deux hommes, les lumières du monde chrétien, ne seraient pas toujours demeurés dans les ténèbres, l'un du vice, l'autre de l'erreur.

Or, ce qui apparut d'une manière miraculeuse dans ces conversions éclatantes, se passe encore tous les jours à l'égard de tant de pécheurs,

sur qui Dieu ne répand ses dons que parce qu'il y a des justes charitables qui lui offrent pour eux des sacrifices, et que sa providence se plaît à sanctifier les uns par l'entremise et le secours des autres.

Ah ! mes chers auditeurs, combien pensez-vous qu'il y ait dans le monde d'âmes perdues et comme abandonnées de Dieu, parce qu'il n'y a personne qui prie, ni qui l'intéresse pour leur salut ? Combien pourrait dire à Dieu ce que le paralytique disait à Jésus-Christ ? (Jean V), « il y a tant d'années que je suis dans l'état déplorable de mon péché parce que je n'ai pas un homme qui soit touché de ma misère et qui pense à m'aider. »

Si cette mère, d'ailleurs passionnée pour son fils, l'avait aimée en mère chrétienne, à force de solliciter auprès de Dieu pour sa conversion, elle l'aurait retirée de son libertinage et de ses débauches.

Si cette femme mondaine, au lieu de certaines jalousies qui l'ont si cruellement tourmentée et qui la piquent encore si vivement, avait eu une jalousie sainte et telle que l'avait l'apôtre, (II corinthen, XI), c'est-à-dire si, dans un vrai désir de voir ce mari changer de conduite et quitter ses habitudes, elle se fût adressée au ciel, elle aurait eu la consolation de le ramener à Dieu.

Si cet ami faible et complaisant s'était fait un point de conscience de

remettre son ami dans l'ordre et qu'il eut eu recours aux autels d'un impie, il en aurait fait un serviteur de Dieu. Mais où sont maintenant ces amitiés solides ? Où est ce zèle pur, cette charité divine ? On s'inquiète, mais d'une inquiétude toute païenne. On a du zèle pour des enfants, mais un zèle fondé sur le sang et la chair.

Que ce fils qu'on idolâtre tombe dans une maladie dangereuse, on fait cent fois à Dieu pour lui la prière de Marthe. Mais est-il dans un engagement criminel ? Mais entretient-il une vie libertine et scandaleuse ? On y est insensible. C'est un jeune homme, dit-on, que le torrent du monde entraîne, il en reviendra. Cependant, on le laisse dans son désordre et il y vit peut-être

pour n'en sortir jamais et pour y mourir.

Vous dirais-je, chrétien, que cette insensibilité est un des articles dont nous aurons à répondre au jugement de Dieu et que, dans la rigueur de sa justice, Dieu nous demandera compte de ces âmes que nous aurons négligées lorsqu'il nous était si aisé de contribuer à leur conversion et de l'obtenir ?

Quoi qu'il en soit, toujours est-il vrai que dans l'ordre de la prédestination, tel qu'il a plu à Dieu de l'établir et de nous le déclarer, la conversion des pécheurs est communément attachée aux prières des justes.

LA RELIGION

Par le père Bourdaloue

Il faut donc considérer la religion dans le cœur de l'homme comme le premier mobile dans l'univers. Prenez garde, s'il vous plaît, chrétien, ce ciel que nous appelons premier mobile a une vertu si puissante qu'il fait rouler avec soi tous les autres cieux, qu'il répand ses influences jusque dans le sein de la terre et qu'il entretient par son action et par son mouvement toute l'harmonie du monde. Si ce premier mobile s'arrêtaît, disent les

philosophes, toute la nature serait dans la trouille et dans la confusion.

De même, quand le principe de la religion vient une fois à être détruit ou altéré dans un esprit, il n'y faut plus chercher de règles ni de conduites. Plus d'honnêteté de mœurs, du moins, constante et générale. Remarquez bien ces deux termes, constante et générale, qui comprennent tout.

Car sur quoi serait fondée cette honnêteté ? Sur les seules vues de la raison ? Ah, chrétien, vous êtes trop éclairé et trop bien instruit du mérite des choses pour croire que la raison seule dans l'état où elle est réduite, c'est-à-dire corrompue par le péché, affaiblie par les passions, sujette

comme elle est à se prévenir et à s'aveugler, puisse maintenir l'homme dans une innocence entière et irréprochable.

Vous avez trop de pénétration pour ne pas voir les scandales qui arriveraient si les devoirs de la société humaine dépendaient uniquement de l'idée que chacun s'en forme et l'horrible renversement qui s'ensuivrait si chacun, selon son caprice et selon son sens, se faisait l'arbitre de ce qu'il peut, de ce qu'il doit, de ce qui lui appartient, de ce qui lui est permis, en sorte que sa raison lui tint lieu d'un tribunal souverain au-dessus duquel il n'en reconnut point d'autre et dont il n'y eut aucun appel. Je ne veux que vous-même pour en juger.

Cette raison sans religion, combien d'injustice n'autoriserait-elle pas ? Combien de trahison et de fourberie ne trouverait-elle pas moyen de justifier ? A combien de crimes ne donnerait-elle pas le nom de vertu ?

C'est pour cela, dit saint Chrysostome, ceci est remarquable. C'est pour cela que dans les affaires du monde les plus importantes, dans les traités d'alliance et de paix, dans les premières charges d'un état, dans l'administration même de la justice ordinaire, on exige des serments, qui sont des protestations publiques et solennelles de religion. Pourquoi ? Parce que, sans le sceau de la religion, on ne croit pas pouvoir s'assurer de la raison des hommes, et parce que les hommes même, qui

connaissent fort bien le faible de leur raison, se défient toujours les uns des autres, à moins que cette raison qu'ils ont pour suspecte n'ait pour ainsi dire une caution supérieure et un garant qui est la religion.

Car qu'est-ce en effet que le serment et le jurement dans la doctrine des théologiens sinon une espèce de caution que nous fournit la religion même pour pouvoir répondre aux autres de notre raison ? Or cela s'est pratiqué généralement dans toutes les nations et dans tous les siècles.

Autre preuve, dit saint Chrysostome, pour confondre le libertinage et pour détruire cette prétendue suffisance de la raison dont l'impiété se glorifie.

Aussi, chrétien, consultez votre propre expérience.

Y a-t-il personne de vous qui voulut que sa vie et sa fortune fussent entre les mains d'un homme sans religion ? Quelque lumière qu'il ait ? Quelque raison qu'il fasse paraître ? Dès là que je sais qu'il n'a point de Dieu, ne m'estimerai-je pas malheureux qu'il fût le maître de mes intérêts ? Et n'éviterai-je pas toujours, autant qu'il est en moi, d'avoir aucun engagement avec lui ?

Au contraire, si je suis convaincu que celui avec qui je traite a de la foi et de la conscience, je ne crains rien, et un athée, tout athée qu'il est, se confiera plutôt à un homme qui croit

en Dieu qu'à un libertin et un impie comme lui.

Providence adorable, c'est ainsi que vous éclatez jusque dans l'impiété et que, malgré nous, nous concevons de l'horreur pour l'irréligion qui non seulement se contredit et se condamne, mais s'abhorre elle-même. (Abhorrer veut dire détester).

Vous me direz qu'indépendamment de toute religion, il y a un certain amour de la justice que la nature nous inspire et qui suffit au moins pour former un caractère d'honnête homme selon le monde. Je sais, chrétien, que cela se dit et que c'est le prétexte spécieux, (c'est-à-dire séduisant), dont le libertinage le plus raffiné se sert pour conserver encore

quelques restes d'estime et de bonne opinion parmi les hommes. Mais c'est un prétexte qui n'a jamais trompé que les simples et dont il est aisé d'apercevoir l'illusion.

Car sans examiner quel serait cet amour de la justice abandonnée à la discrétion de la bonne ou mauvaise foi de chaque particulier, je vous demande, chrétien, où l'on trouverait dans le monde des hommes qui se piquassent d'un grand zèle pour la justice s'ils étaient une fois persuadés qu'il n'y a ni Dieu ni religion ? Y en aurait-il beaucoup ? Un ambitieux, un sensuel, un avare serait-il beaucoup touché de cette idée de justice séparée de la connaissance de Dieu ? Et ces

honnêtes gens prétendus du monde, comment en useraient-ils ?

Car enfin, s'il n'y avait point de religion et que je n'eusse plus devant les yeux ce premier être qui me régit et qui me gouverne, je me regarderais moi-même comme ma fin et, par un dérèglement de raison, qui deviendrait néanmoins alors comme raisonnable, je rapporterais tout à moi, mon intérêt, mon plaisir, ma satisfaction, ma gloire seraient mes divinités, et je prétendrais avoir droit de leur sacrifier toute chose. Pourquoi ? Parce que je ne verrais plus rien au-dessus de moi, ni hors de moi, de meilleur que moi.

Et n'est-ce pas ainsi que vivent les athées qui n'ont plus nulle créance de

la divinité, se substituant en quelque sorte à la place de Dieu et n'agissant que pour eux-mêmes, parce qu'ils n'ont point d'autre dieu qu'eux-mêmes ?

Plus loin, elle dit, la religion qui, dans la vue de Dieu, non seulement nous empêche d'attenter sur le bien d'autrui, (attenter veut dire blesser), mais nous fait même abandonner le nôtre, qui, non seulement triomphe de l'ambition, mais nous porte encore à l'abaissement et à l'humiliation, qui non seulement réprime les désirs criminels de la chair, mais nous détache même des commodités et des aises de la vie, c'est-à-dire qui, faisant faire à l'homme au-delà de ce que la raison lui commande, le rend victorieux de

tout ce que la tentation peut lui suggérer.

Par ailleurs, il faut que la religion, la vraie religion, commence par les devoirs généraux d'équité, de charité, de reconnaissance, de soumission et d'obéissance, parce que c'est ainsi, dit l'apôtre Saint Jacques, que l'on se défend de la malignité et de la contagion du siècle et que c'est en quoi consiste la religion pure et sans tâche.

La religion nous perfectionne en nous élevant à Dieu. De plus, c'est un sentiment de Saint Augustin qui ne peut être contesté et qui me paraît aussi propre à nous imprimer une haute idée de Dieu qu'à nous donner une connaissance parfaite de nous-

mêmes, à savoir que Dieu ne serait pas Dieu si, hors de lui, nous pouvions trouver un bonheur solide et que la preuve la plus convaincante et la plus sensible qu'il est notre dernière fin et notre souveraine béatitude est qu'en nous éloignant de lui par le péché, nous devenons malheureux.

« Vous l'avez ordonné, Seigneur, disait ce grand homme, faisant à Dieu l'humble confession de ses misères en les déplorant, (c'est-à-dire en les regrettant), vous l'avez ainsi ordonné, et l'arrêt s'exécute tous les jours. Que tout esprit qui se dérègle et qui veut sortir des bornes de la sujétion, (c'est-à-dire de la soumission), et de la dépendance en

se séparant de vous trouve sa peine dans lui-même.

Le plus grand malheur de l'homme est de se détacher de Dieu et de vouloir se soustraire aux lois de sa providence. Pourquoi cela ? En voici les raisons.

C'est qu'en renonçant à cette providence adorable, l'homme demeure ou sans conduite ou abandonné à sa propre conduite, source infaillible de tous les maux.

C'est qu'en quittant Dieu, il oblige Dieu pareillement à le quitter et à retirer de lui cette protection paternelle qui fait, selon l'Écriture, toute la félicité des justes sur la terre. (La félicité, c'est-à-dire le bonheur).

C'est qu'il se prive par là de la plus douce ou plutôt de l'unique consolation qu'il peut avoir en certaines adversités, où la foi seule de la providence pourrait le soutenir.

Enfin, c'est que, ne voulant pas dépendre de Dieu par une soumission libre et volontaire, il en dépend malgré lui par une soumission forcée et que, refusant de se captiver sous une loi d'amour, il ne peut éviter d'être assujetti aux lois les plus dures d'une rigoureuse justice.

Quatre raisons qui demanderaient autant de discours pour être traités dans toute leur étendue et toute leur force, mais dont l'exposition simple

et courte suffira pour vous convaincre et pour vous toucher.

Imaginez-vous donc, d'abord, disait saint Chrysostome, un vaisseau en pleine mer, battu des vents et des tempêtes, bien équipé néanmoins et bien pourvu de tout le reste, mais qui n'a ni pilote ni gouvernail.

Tel est l'homme dans le cours du monde quand il n'a plus Dieu pour règle de sa conduite. Au défaut de la providence, sur quoi peut-il faire fond et à quoi peut-il s'attacher ? S'il trouvait hors de la providence quelque chose de stable qui l'arrêta et qui le fixa, son état peut-être serait moins à plaindre.

Mais il faut qu'il convienne avec moi qu'en renonçant à la providence et en

secouant le joug de Dieu, il ne lui reste que l'un ou l'autre de ses deux partis, je veux dire, ou de mettre son appui dans les hommes, ou d'être réduit à n'avoir plus d'autres ressources que lui-même.

Or, des deux côtés, sa condition est également déplorable, et quoi qu'il fasse, il est inévitablement et incontestablement malheureux, car d'être réduit à n'avoir plus d'autres ressources que lui-même, qu'y a-t-il à bien le prendre de plus terrible ? Et pour peu que l'homme se connaisse, est-il rien qui soit plus capable de le désoler et de le consterner ? (Consterner, c'est-à-dire attrister).

Si je me trouvais seul et sans guide dans une solitude affreuse, exposé à

tous les risques d'un égarement sans retour, je serais dans des frayeurs mortelles.

Si, dans une pressante maladie, je me voyais abandonné, n'ayant que moi-même pour veiller sur moi, je n'oserais plus compter sur ma guérison.

Si, dans une affaire capitale, où il s'agirait pour moi non seulement de ma fortune, mais de ma vie, tout autre conseil que le mien me manquant, je me croirais perdu et sans espérance.

Comment donc, au milieu du monde, de tant d'écueils, c'est-à-dire de pierres d'achoppement, et de pièges qui m'entourent, de tant de périls qui me menacent, de tant

d'ennemis qui me poursuivent, de tant d'occasions où je puis périr, sans autre secours que moi-même, pourrais-je vivre en paix et n'être pas dans de continuelles alarmes ?

Aussi, chrétien, ce qui fait tous les jours le malheur de l'homme, c'est l'homme même obstiné à ne vouloir dépendre que de lui-même. Ce qui rend l'homme malheureux, ce n'est point ce qui est hors de lui, ni ce qui est au-dessus de lui, ni ce qui paraît même plus déclaré contre lui, mais il est lui-même la source de ses peines, parce qu'il veut être lui-même la règle de ses actions. Et il faut, par nécessité, que cela soit ainsi.

Car comme, selon l'Écriture, les pensées des hommes sont

incertaines, confuses, timides, surtout à l'égard de ce qui les touche, si l'homme réduit à lui-même, ne suit que ses propres vues, dès lors le voilà dans l'inquiétude, dans l'irrésolution, dans le trouble, ne pouvant plus s'assurer de rien, obligé à se défier de tout, livré à ses caprices, à ses inégalités, à ses inconstances, esclaves d'une imagination qui le joue, sujet aux altérations, (c'est-à-dire changements,) d'un tempérament qui le domine.

Comme il est rempli de passions et de passions toutes contraires, il doit s'attendre à en être déchiré. Et s'il se renferme dans lui-même, dès lors, le voilà, selon les différentes situations, accablé de tristesse, saisi

de crainte, envenimé de haine, infatué d'amour, (infatué, c'est-à-dire vaniteux), dévoré d'une ambition démesurée, desséché des plus malignes envies, transporté de colère, outré de douleur, trouvant lui-même non pas un supplice, mais un enfer.

Je sais, chrétien, qu'il y a une raison supérieure à tout cela, dont il peut et dont il doit s'aider. Mais si, d'une part, elle lui est de quelque secours, que ne lui fait-elle pas souffrir de l'autre ? À quoi lui sert, dit saint Augustin, cette raison non soumise à Dieu, et bornée à ses faibles lumières, sinon à le rendre encore plus malheureux, à lui découvrir des biens auxquels il ne peut parvenir, à lui représenter des maux qu'il ne

saurait éviter, à exciter en lui des désirs qu'il ne contente jamais, à lui causer des repentirs qui le tourmentent toujours, à lui donner du dégoût pour ce qu'il a, à lui faire sentir la privation de ce qu'il n'a pas, à lui faire apercevoir dans le monde mille injustices qui le désespèrent et mille indignités qui le révoltent ? Il raisonne sur tout, mais ses raisonnements l'affligent. (Affliger veut dire tristesse). Il prévoit tout, mais ses prévoyances le tuent. Il fait semblant d'être prudent et sage, mais n'est-ce pas de cette prudence même et de cette vaine sagesse que naissent ses amertumes et ses chagrins ? S'il se laissait conduire à Dieu, la seule vue d'une providence occupée à veiller sur lui fixerait ses pensées,

bornerait sa cupidité, adoucira ses passions, fortifierait sa raison et, dans ce calme de toutes les puissances de son âme, il serait heureux. Mais parce qu'il veut l'être sans Dieu et par lui-même, il ne trouve hors de Dieu et dans lui-même que misère et affliction d'esprit.

Ceci dit, selon toutes les règles de l'Écriture, la vie chrétienne n'est rien, à proprement parler, qu'une continuelle mort. Et voilà pourquoi saint Paul, qui comprenait admirablement cette vérité, ne donnait point aux premiers fidèles d'autres idées de ce qu'ils étaient que celles-ci.

Vous êtes mort et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu (Colossiens 3). Vous êtes enseveli avec Jésus-Christ par le baptême, (Romains 6), qui est pour vous un sacrement et un mystère de mort. Ce qui doit s'entendre, ajoute saint Chrysostome, non pas dans un sens figuré, mais à la lettre et dans la rigueur des termes, car à quoi vont toutes les maximes de la vie chrétienne, sinon à **détacher l'âme du corps, c'est-à-dire à la détacher des plaisirs du corps, à la détacher des sensualités du corps, à la détacher de la servitude et de l'esclavage du corps.**

Or, détacher l'âme du corps, qu'est-ce autre chose que lui apprendre à mourir ?

Un chrétien n'est pas une personne parfaite, mais qui prétend de se perfectionner, non point une personne courante, mais qui prétend de courir.

En conclusion, notre religion ne prétend pas seulement bannir de nos cœurs les mauvais désirs, mais elle tend encore à y faire naître, entretenir et fructifier les bons.

C'est ainsi qu'après nous avoir défendu l'avidité des richesses, (c'est-à-dire la convoitise), elle nous enseigne même le détachement, la soumission parfaite dans la pauvreté. Au désir d'élévation, d'ambition, elle oppose l'obéissance et l'humilité. Au désir d'indépendance, celui de la

soumission et du parfait accomplissement de la volonté divine, qui doit être l'objet de nos supplications journalières, elle nous demande enfin une modération, une mortification générale de tous nos désirs, même légitime, un combat continuel contre nos passions et nos penchants déréglés.

Défions-nous de nous-mêmes, mais espérons tout de Dieu. Je sais que pour vous dégager de l'esclavage où le péché vous tient asservi, que pour vous interdire ce commerce, que pour renoncer à cet attachement, que pour étouffer cette inclination, que pour vaincre le monde, il y a des efforts à faire et de grands efforts, qu'il y a des combats à livrer et de rudes combats.

Mais prenez confiance, puisque Dieu vous répond de sa grâce dès que vous la demanderez de bonne foi, et qu'il vous assure que sa grâce vous suffit (II Corinthien XII).

Par sainte Catherine de Sienne

Dieu lui dit : « Épanouis ton cœur, mon enfant, ouvre l'œil de ton intelligence à la lumière de la foi. Regarde, avec quel amour et quelle providence j'ai créé et destiné l'homme à jouir de mon suprême et éternel bien.

J'ai pourvu à tout, dans l'âme et dans le corps, dans les imparfaits et dans les parfaits, dans les bons et dans les méchants, spirituellement et

temporellement, dans le ciel et sur la terre, dans cette vie mortelle et dans l'immortelle.

Dans cette vie mortelle, pendant que vous n'êtes que des voyageurs, je vous ai liés dans les liens de la charité. Que l'homme le veuille ou qu'il ne le veuille pas, il est lié. Si sa volonté le délie de la charité pour son prochain, la nécessité l'y enchaîne.

C'est pourquoi et pour qu'en intention, comme en acte, il usât de la charité, (si vous la perdez en intention à cause de votre méchanceté, du moins serez-vous contraints de l'avoir en acte).

Ma providence n'a pas donné à chaque homme, à chacun en

particulier, de pouvoir se suffire en tout. A chacun son talent, afin que l'un ait besoin de recourir à l'autre.

Aussi voit-tu l'artisan recourir au paysan et le paysan à l'artisan. L'un a besoin de l'autre parce que l'un ne sait pas faire ce que fait l'autre. De même, le clerc et le religieux ont besoin du laïc et le laïc du religieux.

L'un ne peut pas se passer de l'autre et ainsi pour tout. N'aurai-je pas pu donner tout à chacun, certes, mais ma providence a voulu que chacun s'humilia devant l'autre et que tous deux fussent obligés aussi bien de vouloir que d'agir charitablement.

Dieu dit, « Je vous ai bien créés sans vous, mais je ne vous sauverai pas sans vous. »

Par un autre Saint

Cette vertu se rattache à la justice parce qu'elle nous fait rendre à Dieu le culte qui lui est dû, mais comme nous ne pouvons lui offrir les hommages infinis auxquels il a droit, notre religion ne remplit pas toutes les conditions de la vertu de justice. Ainsi, elle n'est pas au sens propre un acte de justice, mais elle s'en rapproche le plus possible.

Définition

La religion est une vertu morale surnaturelle qui incline notre volonté à rendre à Dieu le culte qui lui est dû à cause de son excellence infinie et de son souverain domaine sur nous.

C'est une vertu spéciale, distincte des trois vertus théologiques qui ont Dieu lui-même pour objet direct, tandis que l'objet propre de la religion est le culte de Dieu, soit intérieur, soit extérieur. Mais elle présuppose la vertu de foi qui nous éclaire sur les droits de Dieu et quand elle atteint sa perfection, elle est fondée par la charité et finit par n'être plus que l'expression et la manifestation des trois vertus théologiques.

Son objet formel ou motif est de reconnaître l'excellence infinie de Dieu, premier principe et dernière fin, l'être parfait, le créateur de qui tout dépend et vers lequel tout doit graviter.

Les actes auxquels nous porte la religion sont intérieur et extérieur. Nous allons développer cela.

Par les actes intérieurs, nous soumettons à Dieu notre âme avec ses facultés, mais surtout l'intelligence et la volonté.

Le premier et le plus important de ces actes est l'adoration qui prosterne notre être tout entier devant celui qui est la plénitude de l'être et la source de tout ce qu'il y a de bon dans la créature. Il est accompagné ou suivi de l'admiration respectueuse que nous éprouvons à la vue de ses infinies perfections.

Deuxièmement, et comme il est l'auteur de tous les biens que nous

possédons, nous lui en témoignons notre reconnaissance.

Troisièmement, mais nous rappelant que nous sommes pécheurs, nous entrons dans des sentiments de pénitence pour réparer l'offense commise envers son infinie majesté.

Et enfin quatrième point, et parce que nous avons sans cesse besoin de son secours pour faire le bien et atteindre notre fin, nous lui adressons nos prières ou demandes reconnaissant ainsi qu'il est la source de tout bien.

Point suivant, ces sentiments intérieurs se manifestent par des actes extérieurs, qui ont d'autant plus de valeur que les actes intérieurs,

dont ils sont l'expression, sont plus parfaits.

Le principal de ces actes est incontestablement le sacrifice, acte extérieur et social, par lequel le prêtre offre à Dieu, au nom de l'Église, une victime immolée pour reconnaître son souverain domaine, réparer l'offense faite à sa majesté et entrer en communion avec lui.

Il n'y a, dans la loi nouvelle, qu'un sacrifice, celui de la messe qui, en renouvelant le sacrifice du calvaire, rend à Dieu des hommages infinis et obtient pour les hommes toutes les grâces dont ils ont besoin.

A cet acte principal s'ajoutent les prières publiques offertes au nom de

l'Église par ses représentants, en particulier l'office divin, les bénédictions du Saint-Sacrement, les prières vocales privées, les serments et les vœux faits avec discrétion, en l'honneur de Dieu et entourés de toutes les conditions décrites dans les traités de théologie morale, les actes surnaturels extérieurs faits pour la gloire de Dieu et qui, selon l'expression de Saint-Pierre, sont des sacrifices spirituels agréables à Dieu (1 Pierre 2-5).

De là, on peut conclure que la vertu de religion est la plus excellente des vertus morales parce qu'en nous faisant pratiquer le culte divin, elle nous rapproche de Dieu plus que ne le font les autres vertus.

Point suivant, pratique de la vertu de religion.

Pour bien pratiquer cette vertu, il faut cultiver la vraie dévotion, cette disposition habituelle de la volonté qui fait qu'on se porte promptement et généreusement à tout ce qui est du service de Dieu.

C'est au fond une manifestation de l'amour de Dieu et c'est ainsi que la religion se relie à la charité.

Les commençants pratiquent cette vertu.

Premièrement, en observant bien les lois de Dieu et de l'Église sur la prière, la sanctification des dimanches et fêtes.

Deuxièmement, en évitant la dissipation, c'est-à-dire l'indiscipline habituelle extérieure et intérieure, source de nombreuses distractions dans la prière, par une certaine vigilance à lutter contre le flot envahissant des amusements mondains, des rêveries inutiles.

Et troisièmement, en se recueillant intérieurement avant de prier pour le faire avec plus d'attention et en pratiquant le saint exercice de la présence de Dieu.

Parlons à présent des progressant.

Ils s'efforcent d'entrer dans l'esprit de religion, en union avec Jésus, le grand religieux du Père, qui, dans sa vie comme dans sa mort, a glorifié Dieu d'une façon infinie.

Premièrement, cet esprit de religion comprend deux dispositions principales, révérence et amour.

La révérence est un sentiment profond de respect mêlé de crainte, par lequel nous reconnaissons Dieu comme notre créateur et souverain maître et sommes heureux de proclamer notre dépendance absolue à son égard.

L'amour s'adresse au Père très aimable et très aimant, qui a bien voulu nous adopter pour fils et ne cesse de nous envelopper de sa tendresse paternelle.

C'est de ce double sentiment que jaillissent tous les autres, tels l'admiration, la reconnaissance, la louange, etc.

Deuxièmement, c'est dans le cœur sacré de Jésus que nous allons puiser ces sentiments de religion.

Ce divin médiateur n'a vécu que pour glorifier son Père. Il est mort pour faire son bon plaisir, pour le contenter entièrement, protestant ainsi qu'il ne voit rien qui mérite de vivre et de subsister devant Dieu.

Après sa mort, il continue son œuvre non seulement dans l'Eucharistie, où il ne cesse d'adorer la Sainte Trinité, mais dans nos cœurs où, par son divin esprit, il opère en nos âmes des dispositions religieuses semblables aux siennes.

Il vit dans tous les chrétiens, mais surtout dans ses prêtres, et par eux

procure la gloire de celui qui seul mérite d'être adoré et respecté.

Nous devons donc, par des désirs ardents, l'attirer en nous et nous donner à lui, pour qu'en nous, avec nous et par nous, il pratique la vertu de religion.

Alors écrit M. Olier, il vient en nous et se laisse en la terre, entre les mains des prêtres, comme hostie de louanges, pour nous communier à son esprit d'hostie, nous appliquer à ses louanges et nous communiquer intérieurement les sentiments de sa religion.

Il se répand en nous, il s'insinue en nous, il embaume notre âme et la remplit des dispositions intérieures de son esprit religieux, en sorte que,

de notre âme et de la sienne, il n'en fait qu'une, qu'il anime d'un même esprit de respect, d'amour, de louanges, de sacrifices intérieurs et extérieurs, de toutes choses à la gloire de Dieu son Père.

Troisièmement, mais il ne faut pas oublier que Jésus demande notre collaboration, puisqu'il vient nous faire communier à son état et à son esprit d'hostie. Il faut qu'avec lui et en lui, nous vivions en esprit de sacrifice, crucifiant les tendances de la nature corrompue et obéissant promptement aux inspirations de la grâce, alors toutes nos actions plairont à Dieu et seront autant d'hosties, d'actes de religion louant et glorifiant Dieu, notre Créateur et notre Père.

Par là, nous proclamons d'une façon pratique le tout de Dieu et le néant de la créature, puisque nous immolons en détail tout notre être, toutes nos actions, à la gloire de notre Souverain Maître.

LA PRUDENCE

La prudence, définition ; c'est une vertu morale et surnaturelle qui incline notre intelligence à choisir, en toutes circonstances, les meilleurs moyens pour atteindre nos fins en les subordonnant, (c'est-à-dire dépendre, obéir) à notre fin dernière.

Ce n'est donc ni la prudence de la chair, ni la prudence purement humaine, c'est la prudence chrétienne. Ce n'est pas la prudence de la chair, celle-ci nous rend ingénieux à trouver les moyens

d'atteindre une fin mauvaise, à satisfaire nos passions, à nous enrichir, à parvenir aux honneurs.

Elle est condamnée par saint Paul parce qu'elle est l'ennemie de Dieu en révolte contre sa loi, et l'ennemie de l'homme qu'elle conduit à la mort éternelle.

Ce n'est pas non plus la prudence purement humaine qui recherche les moyens les meilleurs pour atteindre une fin naturelle sans les subordonner à la fin dernière, comme la prudence de l'industriel, du commerçant, de l'artiste, de l'ouvrier, qui cherche à gagner de l'argent ou de la gloire sans se préoccuper de Dieu et du bonheur éternel. À ceux-là, il faut rappeler

qu'il ne sert à rien de conquérir le monde entier s'ils perdent leur âme.

C'est la prudence chrétienne qui, s'appuyant sur les principes de la foi, ramène tout à la fin surnaturelle, c'est-à-dire à Dieu connu et aimé sur terre et possédé dans le ciel. Sans doute la prudence ne s'occupe pas directement de cette fin qui lui est proposée par la foi, mais elle l'a sans cesse devant les yeux pour rechercher, à sa lumière, les moyens les meilleurs pour orienter toutes nos actions vers cette fin. Elle s'occupe donc de tous les détails de notre vie.

Elle règle nos pensées pour les empêcher de s'égarer en dehors de Dieu. Elle règle nos intentions pour éloigner ce qui pourrait en

corrompre la pureté. Elle règle nos affections, nos sentiments et nos volitions, (c'est-à-dire actes de volonté), pour les rattacher à Dieu. Elle règle jusqu'à nos actes extérieurs et l'exécution de nos résolutions pour les ramener à notre fin dernière.

La règle de la prudence chrétienne n'est pas la seule raison, mais la raison éclairée par la foi. On en trouve l'expression la plus noble dans le sermon sur la montagne où notre Seigneur complète et perfectionne la loi ancienne en la débarrassant des fausses interprétations des docteurs juifs.

La prudence surnaturelle puise donc sa lumière et ses inspirations dans

les maximes évangéliques qui sont diamétralement opposées à celles du monde.

Pour en faire l'application aux actions de chaque jour, elle s'inspire des exemples des saints qui ont vécu conformément à l'évangile et des enseignements de l'Église infallible qui vient nous guider dans les cas douteux. Ainsi nous sommes moralement certains de ne pas nous égarer.

Par ailleurs, les moyens qu'elle emploie sont non seulement des moyens honnêtes, mais des moyens surnaturels, la prière et les sacrements qui, multipliant nos énergies pour le bien, nous font arriver à de bien meilleurs résultats.

LA PROVIDENCE

Par Fénelon

Dieu prend plaisir à déranger tout, et ce dérangement vaut mieux que tous les plans de notre sagesse. Il sait bien où il attend chaque homme, et il l'y mène, lors même que cet homme semble lui échapper.

Plus loin, il dit, il faut prendre le goût quand Dieu le donne, comme un enfant prend la mamelle quand sa mère la lui présente. Mais il faut se laisser sevrer quand il plaît à Dieu.

LA PRIÈRE

Par Maria Simma

Nikki Eltz demanda à Maria Sima pourquoi elle accordait une telle importance à la prière. Elle répondit ceci. La prière est ce qui nous rapproche de Dieu.

Regardez, quand nous avons un ami, la première chose que nous faisons, c'est de lui accorder du temps. Et lui fait la même chose pour nous. Si on néglige d'accorder du temps à nos amis, on ne tardera pas à se retrouver

complètement seul et perdu dans la brume.

Bon, et leur accorder du temps, ça veut dire deux choses. On écoute et on parle. Et si nous voulons rester amis, écouter est bien plus important que parler.

Les vrais amis, vous le savez bien, peuvent trouver beaucoup de force et de réconfort en restant simplement l'un près de l'autre en silence.

Prier, c'est le plus souvent rester avec Dieu en silence, à l'écouter, à l'observer et à l'absorber. Il n'ignore personne.

Et dans la prière, nous donnons du temps à notre meilleur ami, celui qui

nous a donné la vie. Est-ce qu'il ne serait pas convenable de lui rendre un peu de ce temps qu'il a lui-même créé pour nous le donner ? Je crois que c'est Saint-Augustin qui a dit que la prière est ce que l'homme pouvait faire de plus grand et le plus beau cadeau que Dieu ait fait à l'homme.

Nikki Eltz lui posa encore cette question. Quelle est la principale erreur commise par les gens en ce qui concerne la prière ?

Elle répondit, il me semble qu'ils ne courent vers Dieu que lorsqu'ils ont des ennuis ou qu'ils pensent avoir besoin de quelque chose.

Les prières de demande sont bonnes et naturellement, elles sont

entendues elles aussi. Mais nous devrions toujours louer Dieu et le remercier pour tout ce qu'il nous a donné, tout ce qu'il a fait avec nous et pour nous. Les gens sont si peu reconnaissants.

Dans notre société occidentale, ils en viennent à considérer tant de choses comme normales et allant de soi, que très vite la cupidité puis la haine s'installent.

La notion implicite, si répandue de nos jours dans la société occidentale, que tous les hommes doivent avoir les mêmes chances d'obtenir un diplôme et de posséder une grande maison avec deux voitures, n'est pas un enseignement de Dieu.

Dieu confie ses plus grands secrets et ses plus grandes joies aux plus petits d'entre nous. Satan promet le pouvoir, l'influence et le succès. Dieu promet la paix, la joie et le contentement.

La plus pauvre des prières, c'est « Mon Dieu, donnez-moi ceci, mon Dieu, donnez-moi cela ». Revenons à une amitié simplement humaine.

Combien de temps cet ami restera-t-il avec nous si tout ce que nous lui disons, c'est « J'ai besoin de ceci, donne-moi cela ». Les très jeunes enfants passent par ce stade dans leur développement social lorsqu'ils découvrent leur propre individualité. C'est alors qu'on les voit se frapper les uns les autres sur la tête avec leur

seau en plastique, jeter la pelle au loin et se lancer du sable dans les yeux. C'est le temps de leur enseigner la discipline.

Prier, c'est aussi dire bonjour, merci, désolé et je t'aime.

Elle dit encore, lorsque nous joignons nos mains en priant Dieu, Dieu nous accorde plus de grâces et c'est ce que les âmes m'ont dit.

Maria Sima nous dit encore « Il est certainement vrai que le premier désir de Dieu est que nous nous efforcions chaque jour de nous rapprocher de plus en plus de lui. On peut très facilement voir en cela sa justice. Chaque personne sur terre a une chance égale de devenir

meilleure, mais le don de Dieu ne s'arrête pas là.

Il nous a donné de très puissants intercesseurs en Marie, les anges, les saints, les pauvres âmes, et en nous tous les uns pour les autres. Lorsque nous faisons appel à eux, il est certainement vrai que nous pouvons provoquer des changements dans les circonstances des autres qui, finalement, vont changer leur façon d'être. Cela est aussi notre responsabilité.

C'est simplement faire preuve d'amour envers son prochain, et spécialement lorsque Dieu veut que nous aimions nos ennemis et que nous invoquions ces intercesseurs en leur faveur. Nous pouvons obtenir

un changement de comportement chez nos ennemis par l'amour en reconnaissant simplement notre propre condition de pécheur et en demandant à Dieu et à ceux de son royaume d'intervenir en leur faveur.

Ayez un peu de foi, persistez dans l'amour, faites appel aux amis de Dieu ici et dans l'au-delà, et je vous assure qu'un grand nombre de ceux qui ne sont pas capables d'aimer vont changer.

Nous devons aider les autres à sauver leur âme au milieu même des préoccupations de notre propre salut. Selon la recommandation de l'apôtre, nous devons intercéder pour tous les hommes. Mille chemins nous sont ouverts pour parvenir à

avancer les intérêts de Jésus, comme par exemple donner de bons exemples, prêcher, écrire, prêter des livres édifiants, raisonner doucement avec les gens du monde pour les persuader, user de son influence où l'on en possède, exercer chrétiennement son autorité de père, d'instituteur ou de maître.

Par le père Faber

Il est de notre devoir de chercher la gloire de Dieu dans le salut de l'âme de notre prochain aussi bien que dans le salut de la nôtre. Le Père Faber nous dit encore ceci, une seule loi à conserver toute son efficacité, c'est celle de la prière d'intercession. Il est vrai que la loi divine nous

oblige à prier pour les autres aussi bien que pour nous-mêmes.

Diverses considérations nous aideront à nous former une idée véritable de la prière. D'abord, nous devons considérer qui nous sommes, nous qui prions. Rien ne saurait avoir une plus humble origine. Nous fûmes créés de rien, nous vîmes au monde avec une âme souillée par le péché et gémissant sous le poids d'une condamnation terrible à laquelle des regrets éternels n'auraient pu nous soustraire.

A cette nature dégradée reçue de nos parents, nous n'avons cessé d'ajouter chaque jour nos propres iniquités. Il n'est point de parole qui puisse exprimer notre malice, il n'est point

de description qui puisse donner une idée de notre impuissance naturelle à faire le bien.

Il faut ensuite nous demander d'où vient la valeur de nos prières. Ce sont par elles-mêmes des paroles que le vent emporte, des désirs impuissants. Rien en nous ne nous donne le droit d'être écoutés, si ce n'est l'excès même de notre indignité et la profondeur de notre misère.

Pourquoi donc nos prières ont-elles plus d'efficacité sur le cœur de Dieu que le rugissement du lion ou les cris de l'animal blessé par les chasseurs ? En voici la raison, c'est que Dieu lui-même a daigné devenir homme, qu'il s'est prosterné sur la montagne au milieu des souffrances et qui l'y a

passé la nuit en prière. Il nous unit à lui dans un divin mélange, il fait de notre cause la sienne, ses intérêts des nôtres et nous ne formons pour ainsi dire plus qu'un seul avec lui. Ainsi, en vertu d'une communion mystérieuse, ces prières font une même chose avec les nôtres.

Leur toute puissance aide la faiblesse des nôtres et leur prix infini en couvre la misère. Le mérite de ses prières se mêle aux nôtres, leur abondance enrichit la pauvreté des nôtres, leur infinité en la touchant relève et transforme notre misère. De sorte que **lorsque nous prions, c'est moins nous qui prions que Jésus.**

Nous nous adressons à Dieu, mais ce n'est pas notre voix, c'est la voix de Jésus, c'est celle de Marie qui frappe son oreille ou plutôt, l'Eternel veut bien imiter Isaac dont l'âge a éteint la vue. Son plus jeune fils vient se mettre à genoux devant lui pour demander sa bénédiction, car il lui a été permis de reprendre la place de son frère aîné.

La voix est certainement la voix de Jacob, et ce n'est pas lui que je veux bénir, mais les mains sont les mains d'Esäü, endurcies par les travaux qu'a coûté la rédemption du monde.

Mais il nous faut maintenant rechercher avec qui nous prions. Ce n'est jamais seul, nous pouvons en

être sûr, toutes les fois que nous faisons une bonne prière.

Un prêtre habite en nous, qui est égal à Dieu, Eternel comme Lui, qui procède du Père et du Fils. C'est Lui qui suggère à nos cœurs les bonnes pensées, et qui met de la douceur dans notre voix quand nous nous écrions Abba, Père. C'est Lui qui est notre accès auprès du Père, et qui met la force au cœur de l'homme.

Il nous fait dire en nous-mêmes des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituelles. Il nous invite à chanter au Seigneur dans nos cœurs, et à rendre grâce de toutes choses à Dieu le Père, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ. Il est l'Esprit dans lequel nous prions dans tous les

temps, par toutes sortes de prières et de supplications.

Il est l'Esprit qui aide notre faiblesse, car nous ne savons pourquoi nous devons prier, mais l'Esprit Lui-même le demande pour nous avec des gémissements indicibles. Et Celui qui sonde les cœurs sait ce que désire l'Esprit.

La pensée est aussi prompte que l'éclair, et elle peut, avec la même rapidité, multiplier les prières efficaces.

Les bonnes œuvres sont des prières, et les souffrances endurées patiemment sont des prières aussi. Point de cérémonie à faire, point de rubrique à observer.

Voici en un mot ce qu'est la prière.

Un enfant aux genoux de son père, balbutiant quelques paroles avec amour et faisant lire sur son visage recueilli la prière que sa bouche peut à peine faire entendre.

La prière nous est donnée afin que nous en eussions en faveur des autres autant que pour nous-mêmes. Mais l'important pour nous, c'est de prier de plus en plus à mesure que nous avançons dans la vie, et de nous proposer, comme but de nos prières, l'avantage spirituel du prochain.

Cette intercession en faveur d'autrui fera prospérer les intérêts de Jésus. Notre cœur ne se sent-il point ému d'une douce reconnaissance en voyant que notre Seigneur a daigné,

s'il m'est permis de parler ainsi, laisser son ouvrage imparfait afin de procurer à notre amour la joie de l'achever.

C'est avec raison que saint Paul se réjouit de ce qu'il a souffert pour les Colossiens, car ainsi il a rempli dans sa chair ce qui manquait aux souffrances du Christ en faveur du corps de notre Seigneur qui est l'Église.

En parlant des tentations, le Père Faber nous dit que chaque acte de résistance est un acte surnaturel, une victoire de la grâce, un intérêt de Jésus. Orlandini rapporte du Père Lefèvre qu'il embrassait dans sa charité le genre humain tout entier, sans exception, et qu'il était sans

cesse occupé à plaider auprès de Dieu la cause de chacun.

Plus un homme était enfoncé dans le vice et souillé de crime, plus sa charité s'enflammait pour lui, et afin de mettre plus de ferveur dans ses prières, il excitait et élevait ses pensées par les réflexions les plus saintes.

Quand il priait pour quelqu'un, il se le représentait comme racheté par le précieux sang de Jésus-Christ, comme l'héritier du royaume de Jésus-Christ, de sorte qu'il réveillait sa charité et son zèle en se remettant devant les yeux sa haute dignité et en même temps il offrait à Dieu, pour lui, les mérites de Jésus-Christ et des

saints, avec les sentiments les plus vifs de foi et de charité.

Lorsque quelqu'un récite un pater et un ave, ou bien une oraison ou un psaume, en faveur et au nom de l'Église universelle, le Fils de Dieu l'accepte avec la plus profonde gratitude, comme le fruit des souffrances de sa divine humanité, et il en rend grâce à son Père. Puis il bénit ses prières, en augmente le prix par sa bénédiction et en distribue les fruits à l'Église universelle pour qu'il profite à son salut éternel.

Le Père Faber pose encore cette question « Qui sont ceux qui ont droit à nos prières ? » Il répond ceci « D'abord ceux qui sont en état de péché mortel, ou hors de la véritable

Église. » C'est ainsi que le Père éternel dit à sainte Catherine de Sienne « Je vous recommande en toute affection de prier avec persévérance pour le salut des pécheurs, en faveur desquels je vous demande de me faire violence par vos prières et vos larmes, afin que je puisse satisfaire le grand désir que j'ai de leur faire miséricorde. » En entendant ces mots, la sainte se sentit enflammée de l'amour divin, et, dans une sorte d'ivresse, incapable de se contenir, elle s'écria « Ô miséricorde divine, ô bonté éternelle, je ne m'étonne pas que vous disiez au pécheur convertis qui revient à vous : « Je ne me souviendrai plus des offenses que tu as commises contre moi » Mais que

vous alliez jusqu'à dire en faveur de rebelles qui vous persécutent chaque jour par leurs iniquités « Je veux que vous priiez avec affection pour les pécheurs, car j'ai un grand désir de leur faire miséricorde. » C'est là une merveille qui me remplit d'étonnement.

Dieu lui dit encore « Vous trouverez vos délices au pied de la croix. Là, dans la solitude, vous vous rassasierez de la nourriture des âmes, pour la plus grande gloire de mon Saint Nom, gémissant continuellement avec une vive douleur sur le genre humain qui périt. Car, vous le voyez, sa misère est tombée si bas que votre langue ne saurait l'exprimer. Pleurez donc, car c'est aux supplications et aux

sanglots de ceux qui m'aiment que j'accorderai le salut au monde. »

Plus loin il dit : les besoins de nos bienfaiteurs, au nombre desquels nous devons ranger nos ennemis, parce qu'ils nous offrent une occasion d'acquérir des mérites et qu'ils nous aident à avancer sur la route qui conduit au Ciel.

Souvenez-vous seulement que l'un des objets pour lesquels nous sommes venus dans ce monde, c'est l'intercession.

Ô douceur ineffable de la prière, laissez-moi le répéter. Oui, l'une des fins pour lesquelles nous avons été mis sur la terre, c'est l'intercession.

L'une des fins de notre adorable Sauveur, lorsqu'il répandit jusqu'à la dernière goutte de son précieux sang, c'était de rendre notre intercession agréable à Dieu et efficace.

L'un des tribus d'amour que Dieu attend de nous maintenant, c'est encore l'intercession. Cependant, combien de temps avons-nous coutume de consacrer aux délicieux exercices de ce grand privilège ?

Ainsi, comme les fruits de l'intercession sont cachés, la vaine gloire s'y attache moins qu'à toute autre dévotion, et c'est ce qui fait que nous trouvons dans celle-ci une joie toute pure et toute sainte.

Le Père Faber nous dit encore ceci. « Toute chose est à Jésus-Christ et Jésus-Christ est à Dieu. » Des hommes pieux ont senti combien toutes les louanges des créatures étaient au-dessous de la majesté de Dieu. Aussi, quand ils ont voulu obtenir quelques grâces extraordinaires, ils ont offert au Seigneur ses perfections infinies et la gloire qu'il reçoit des attributs qui constituent sa divinité. Ils ont plaidé leur cause au nom de la génération éternelle du Fils, au nom de la double procession de l'Esprit-Saint. Ils ont offert à Dieu la science et l'amour par lesquels il se connaît et s'aime lui-même, et la complaisance incommunicable des trois personnes divines l'une pour l'autre.

Et en retour, ils ont obtenu non seulement l'accomplissement de leurs désirs, mais un tel accroissement d'amour divin dans leurs âmes qu'ils l'auraient à peine cru possible.

Le Père Faber nous dit encore que toutes les prières vocales tirées de l'Écriture et d'autres sources ont pour but de fournir aux âmes ce dont elles ont besoin, c'est-à-dire un moyen d'affection pour les unir à Dieu.

Par Sainte Catherine de Sienne

Dieu lui dit « Chacun, en effet, selon son état, doit s'employer, au salut des âmes, selon le principe de la sainte volonté. Ce qu'on accomplit pour le

prochain, en parole et en action, au moment prescrit pour la prière, est une véritable prière. Mais tout ce qu'on fait en dehors de ce temps prescrit est aussi une véritable prière pour son prochain et pour soi-même.

Quelles que soient ses œuvres, elles sont aussi une prière. C'est ce qu'a dit mon héros, le glorieux Saint Paul. Celui-là ne cesse pas de prier, qui ne cesse pas de bien agir.

C'est pourquoi je t'ai dit que la prière avait plusieurs formes. Ne voit-on pas la prière formulée s'unir à la mentale ? Puisque la première faite dans cet esprit est imprégnée d'un sentiment d'amour. Or, le sentiment d'amour équivaut à une oraison continuelle.

la prière par un autre Saint

La prière n'est autre chose que la communication de notre âme avec Dieu. La prière qu'est-elle autre chose qu'un entretien, une sorte d'audience intime où l'âme est admise devant Dieu pour lui exposer ses besoins, lui découvrir ses faiblesses, lui demander grâce pour ses infidélités.

Or tout cela ne suppose-t-il pas une attention et un recueillement particulier ? Quelle pensée consolante que celle d'avoir un Père dans les cieux, un Père tout-puissant et immortel et qui, ne cessant de veiller sur tous ses enfants, ne leur demande autre chose que d'élever tous les jours leur cœur et leur voix

vers lui pour lui exposer leurs besoins.

Concevez donc ici une juste admiration des mystères de la bonté divine. Bien loin que vos offenses deviennent un sujet de découragement et d'éloignement de Dieu, elle vous crée une nouvelle obligation de vous présenter et de vous adresser plus fréquemment à lui puisque c'est à votre demande et à vos prières seules qu'il a réservé le pardon.

De plus, l'Église nous invite encore à employer, dans plusieurs circonstances, l'intercession des saints qu'elle reconnaît comme très puissante auprès de Dieu pour obtenir les grâces que nous

demandons pourvu que nous n'oublions point que c'est Dieu seul qui peut les accorder et que nous ne nous adressions jamais à la Sainte Vierge et aux saints que comme à des protecteurs qui appuient notre demande.

Par un autre Saint

Viennent les actes de demande. Implorez de Jésus-Christ, la rémission de vos péchés et des châtiments qu'ils ont mérités, la persévérance dans la grâce et dans une vie sainte.

Si le Saint-Esprit vous en inspire la pensée et que votre directeur vous le permette, demandez des souffrances

de tous genres, vives, multipliées, personnelles, secrètes et auxquelles les autres hommes n'attachent ni estime ni sympathie.

Priez afin qu'elles vous arrivent sans que vous les ayez méritées et sans exposer aux péchés ni vous, ni ceux qui vous affligent.

Suppliez Dieu d'augmenter en vous sans cesse l'esprit d'humilité, de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, de foi, d'espérance, de charité, de prudence, de justice, de force, de tempérance, de patience, de dévotion, de prière, de discernement. De vous aider à mortifier vos passions, à conserver une pureté inaltérable d'âme et

d'intention, enfin à pratiquer toutes les vertus.

Demandez un cœur que ne souille aucune action formellement ou matériellement mauvaise, non méritoire ou équivoque, un cœur pur de toute habitude vicieuse, de tout mouvement désordonné des passions, un cœur enfin qui n'ait à subir aucun châtiment pour satisfaire à la justice de Dieu, soit dans cette vie, soit dans l'autre.

Demandez à Dieu avec ferveur que sa grâce vous accompagne dans tout ce que vous entreprendrez, afin de découvrir ce qu'exige la nature, la perfection et la mortification, afin ensuite de régler ce que vous faites sur les habitudes de vertu innées ou

acquises que vous possédez en vous, de telle sorte que vos actions soient en harmonie parfaite avec la connaissance que vous avez de vos devoirs et les intentions du divin législateur.

Demandez une longue vie pleine de sainteté et féconde en résultat pour le bien des âmes.

Implorez la grâce de traiter rudement votre corps sans cependant porter une fâcheuse atteinte à de plus grands biens tels que la santé.

Plus loin, il nous dit, implorons de Dieu une vie longue afin de le servir longtemps et de souffrir beaucoup pour lui.

Nous devons méditer sur le concours actuel que Dieu apporte à toutes les actions de ses créatures et implorer sa grâce afin que, de même qu'il rapporte à lui et à sa gloire comme à la seule fin digne de lui, le concours qu'il prête à chacun de nos actes, tant intérieur qu'extérieur.

De notre côté, nous faisons toutes nos actions sans aucune exception pour lui et à cause de lui. Que nos pensées et nos actions soient comme le reflet des siennes.

Le Père Faber nous enseigne encore cette magnifique prière en disant : « Aimez-nous, ô Seigneur, autant que cela vous est possible. Enivrez-nous de votre amour et transformez-nous en votre image, ô vous, la joie

et le bonheur de nos cœurs. Accordez-nous de vivre entièrement à vous, de ne nous occuper que de vous et pour vous. Enfin, dans toutes nos actions, dans toutes nos paroles, dans toutes nos pensées, de ne nous proposer d'autre but que vous seul, vous, notre amour et notre unique bien, qui vivez et réglez dans toute l'éternité. »

Par un autre Saint

La prière est un désir de perfection, car on ne prierait pas sincèrement si on ne voulait devenir meilleur. Elle suppose une certaine connaissance de Dieu et de soi-même, puisqu'elle établit des rapports entre les deux. Elle conforme notre volonté à celle

de Dieu, puisque toute bonne prière contient précisément un acte de soumission à notre souverain maître, mais elle transforme tous ces actes en nous prosternant devant la majesté divine pour l'adorer et pour implorer de nouvelles grâces qui nous permettent d'avancer dans la perfection.

Quelle est la nature de la prière ? Nous prenons ici le mot de prière dans son sens le plus général en tant qu'elle est une ascension de notre âme vers Dieu. Nous exposerons sa notion, ensuite ses formes diverses, puis la prière parfaite ou le Pater. Parlons tout d'abord de ce qu'est la prière.

Nous trouvons chez les Pères, trois définitions de la prière qui se complètent mutuellement. Dans son sens le plus général, c'est, nous dit saint Jean Damascène, une ascension de l'âme vers Dieu et avant lui, saint Augustin avait écrit qu'elle est un effort affectueux vers Dieu.

Dans un sens plus limité, on la définit comme la demande à Dieu de choses convenables. Pour exprimer les rapports mutuels que la prière établit entre Dieu et l'âme, on nous la représente comme une conversation avec Dieu.

Tous ces aspects sont vrais et en les réunissant, on peut définir la prière, une élévation de notre âme vers Dieu

en vue de lui rendre nos devoirs et de demander ses grâces pour en devenir meilleur pour sa gloire.

Le mot d'élévation n'est qu'une métaphore indiquant l'effort que nous faisons pour nous détacher des créatures et de nous-mêmes et pour penser à Dieu qui non seulement nous enveloppe de tous côtés mais réside au plus intime de notre âme.

Comme nous ne sommes que trop portés à disperser nos facultés sur une foule d'objets, il faut un effort pour les arracher à ces biens, futile, (c'est-à-dire superficiel, insignifiants et séduisants), pour recueillir nos facultés et les concentrer sur Dieu.

Cette élévation s'appelle un colloque parce que la prière, qu'elle soit une

adoration ou une demande, appelle une réponse de Dieu et suppose ainsi une sorte d'entretien avec lui alors même qu'il serait fort court.

Dans cet entretien, notre premier acte doit être évidemment de rendre à Dieu nos devoirs de religion comme on commence par saluer la personne avec laquelle on s'entretient.

Ce n'est qu'après s'être acquitté de ce devoir élémentaire qu'on peut exposer ses requêtes. Beaucoup l'oublie et c'est une des raisons pour lesquelles leurs demandes sont moins bien exaucées. Et même lorsque nous demandons des grâces, de sanctification ou de salut, il ne

faut pas oublier que le but principal doit être la gloire de Dieu.

De là les derniers mots de notre définition, pour en devenir meilleur pour sa gloire.

Parlons à présent des formes diverses de la prière. Au point de vue du double but que poursuit la prière, on distingue l'adoration et la demande.

Nous allons d'abord parler de l'adoration. L'adoration proprement dite s'adresse au souverain maître, mais comme Dieu est aussi notre bienfaiteur, nous devons le remercier et parce que nous l'avons offensé, nous sommes tenus de réparer cet outrage.

Le premier sentiment qui s'impose quand on s'élève vers Dieu, c'est l'adoration, c'est-à-dire une reconnaissance en Dieu de sa plus haute souveraineté, c'est-à-dire Dieu détenteur du pouvoir absolu et en nous de la plus profonde dépendance.

Toute la nature adore Dieu à sa façon, mais celle qui est privée de sentiments et de raisons n'a point de cœur pour l'aimer ni d'intelligence pour le comprendre. Elle se contente donc d'étaler à nos yeux son ordre, ses diverses opérations et ses ornements. Elle ne peut voir, elle se montre, elle ne peut adorer, elle nous y porte. Et ce Dieu qu'elle n'entend pas, elle ne nous permet pas de l'ignorer.

Mais l'homme, animal divin, plein de raisons et d'intelligence, est capable de connaître Dieu par lui-même et par toutes les créatures, est aussi pressé par lui-même et par toutes les créatures à lui rendre ses adorations.

C'est pourquoi il est mis au milieu du monde, mystérieux abrégé du monde, afin que contemplant l'univers entier et le ramassant en lui-même, il rapporte uniquement à Dieu et lui-même et toutes choses, si bien qu'il n'est le contemplateur de la nature visible qu'afin d'être l'adorateur de la nature invisible qui a tout tiré du néant par sa toute-puissance.

En d'autres termes, l'homme est le pontife de la création, (c'est-à-dire le souverain), chargé de glorifier Dieu et en son nom et au nom de toutes les créatures. Il le fait en reconnaissant que Dieu est une nature parfaite et dès là incompréhensible, que Dieu est une nature souveraine, que Dieu est une nature bienfaisante. Nous sommes portés naturellement à révéler, (c'est-à-dire à honorer, à glorifier, à saluer), ce qui est parfait, à dépendre ce qui est souverain, à adhérer à ce qui est bon.

Aussi les mystiques se plaisent-ils à adorer dans les créatures la puissance, la majesté, la beauté, l'activité, la fécondité de Dieu caché sous ses créatures.

Mon Dieu, je vous adore en toutes vos créatures, je vous adore véritable et unique soutien de tout le monde. Sans vous rien ne serait et rien ne subsiste qu'en vous. Je vous aime, oh mon Dieu, et je loue votre majesté paraissant sous l'extérieur de toutes les créatures. Tout ce que je vois, oh mon Dieu, ne sert qu'à exprimer votre beauté secrète et inconnue aux yeux des hommes. J'adore votre splendeur et votre majesté, plus belle mille fois que celle du soleil. J'adore votre fécondité mille fois plus admirable que celle qui paraît dans les astres.

L'adoration est suivie de la reconnaissance, car Dieu est non seulement notre souverain maître, mais encore un bienfaiteur à qui

nous devons tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons dans l'ordre de la nature comme dans l'ordre de la grâce. C'est pourquoi il a droit à une reconnaissance perpétuelle, puisque constamment nous recevons de lui de nouveaux bienfaits.

Aussi, chaque jour, l'Église nous invite, avant le moment solennel du canon, à remercier Dieu de tous ses bienfaits et, surtout, de celui qui les résume tous, du bienfait eucharistique.

Voilà pourquoi elle nous suggère de sublimes formules d'action de grâce, et en cela, elle ne fait que suivre les exemples de Jésus, qui souvent rendait grâce à son Père, et les leçons

de saint Paul qui nous invitent à remercier Dieu de tous ses bienfaits. Du reste, les hommes de cœur n'ont pas besoin qu'on leur rappelle ce devoir. Ils se sentent pressés, par le souvenir des bienfaits divins, d'exprimer sans cesse la reconnaissance dont leur cœur déborde.

Mais dans l'état de la nature déchue, un troisième devoir s'impose, celui de l'expiation et de la réparation.

Trop souvent, en effet, nous avons, par nos péchés, offensé l'infinie majesté divine, nous servant même de ses dons pour l'outragé. C'est là une injustice qui exige une réparation aussi parfaite que nous

pouvons l'offrir. Elle consiste en trois actes principaux.

L'humble aveu de nos fautes, une contrition sincère, l'acceptation courageuse des épreuves que le bon Dieu voudra bien nous envoyer. Et si nous voulons être généreux, nous y joindrons l'offrande de nous-mêmes comme victime d'expiation, (expiation veut dire payer, punir, réparer), en union avec la victime du calvaire. Alors nous pourrons humblement implorer et espérer le pardon. Nous pourrons aussi demander de nouvelles grâces.

Disons quelques mots à présent sur la demande. La demande est elle-même un hommage, (hommage veut dire glorifier, saluer, féliciter), rendu

à Dieu, à sa puissance, à sa bonté, à l'efficacité de la grâce. C'est un acte de confiance qui honore celui auquel il s'adresse.

Le fondement de la prière, c'est d'un côté l'amour de Dieu pour ses créatures et ses enfants, et de l'autre le besoin urgent que nous avons de son secours. Source intarissable de tous les biens, il aspire à les répandre dans les âmes. Étant notre Père, il ne désire rien tant que de communiquer sa vie et de l'augmenter en nous. C'est pour y mieux réussir qu'il envoie son fils sur terre. Ce fils unique qui apparaît plein de grâce et de vérité, précisément pour nous remplir de ses trésors, bien plus il nous invite à demander ses grâces et nous promet de les accorder. Nous

sommes donc sûrs d'être agréables à Dieu en lui proposant nos requêtes.

Par ailleurs, nous en avons un besoin urgent. Dans l'ordre de la nature comme dans l'ordre de la grâce, nous sommes pauvres, nous sommes d'une indigence extrême. Essentiellement dépendant de Dieu, même dans l'ordre de la nature, nous ne pouvons même pas conserver l'existence qu'il nous a donnée.

Nous dépendons pour cela des causes physiques qui elles-mêmes obéissent à Dieu. En vain dirons-nous que nous avons un cerveau, des bras, et que nous pouvons, par notre énergie, tirer des entrailles de la terre ce qui est nécessaire à notre subsistance. Ce cerveau et ses bras

nous sont conservés par Dieu, ne sont mis en œuvre qu'avec l'aide de son concours.

La terre ne produit de fruits que si Dieu l'arrose de ses pluies et la féconde par les rayons de soleil et que d'accidents imprévus peuvent détruire les récoltes déjà mures.

Mais combien plus nous dépendons de Dieu dans l'ordre surnaturel ? Nous avons besoin de lumière pour nous guider et qui nous la donnera sinon le Père des Lumières ? Nous avons besoin de courage et de force pour suivre la lumière et qui nous la donnera sinon le Tout-Puissant ? Que reste-t-il donc à faire sinon d'implorer le secours de Celui qui ne demande qu'à nous venir en aide ?

Qu'on ne dise pas que, par sa science, il connaît tout ce qui nous est nécessaire et utile ? Sans doute, répond saint Thomas, il nous accorde par pure libéralité beaucoup de choses sans que nous le demandions, mais il en est qu'il ne veut accorder qu'à la prière, et cela pour notre bien, pour que nous mettions notre confiance en lui et le reconnaissons comme l'auteur de nos biens. D'un côté, quand nous prions, nous avons plus de confiance d'être exaucés, et de l'autre, nous sommes moins exposés à oublier Dieu.

Déjà, nous ne l'oublions que trop, mais que serait-ce si nous ne sentions pas le besoin de recourir à Lui dans notre détresse ? C'est donc

à bon droit que Dieu exige de nous la prière sous forme de demande.

Parlons à présent de la prière mentale, vocale, privée ou publique.

Si nous nous plaçons au point de vue des formes ou variétés de la prière, on peut distinguer la prière mentale et la prière vocale, la prière privée et la prière publique.

Au point de vue de l'expression, la prière est mentale ou vocale selon qu'elle s'achève dans l'intérieur de l'âme ou s'exprime au-dehors.

Parlons de la prière mentale. La prière mentale est donc une sorte de conversation intérieure avec Dieu qui ne se manifeste pas au dehors.

Tout acte intérieur qui a pour but de nous unir à Dieu par la connaissance et par l'amour, recueillement, considération, raisonnement, examen, regard affectueux, contemplation, élan du cœur vers Dieu, peut s'appeler prière mentale.

Tous ces actes, en effet, nous élèvent vers Dieu, y compris les retours sur nous-mêmes qui ont pour but de rendre notre âme moins indigne de celui qui l'habite. Tous servent à augmenter nos convictions, à nous faire pratiquer les vertus et sont comme un apprentissage de cette vie du ciel qui n'est qu'une affectueuse et éternelle vision de Dieu.

C'est aussi cette prière qui est l'aliment et l'âme de la prière vocale.

Parlons maintenant de la prière vocale. La prière vocale s'exprime par des paroles et par des gestes. Elle est souvent mentionnée dans nos saints livres et nous invite à user de notre voix, de notre bouche, de nos lèvres pour proclamer les louanges de Dieu.

Mais pourquoi exprimer ainsi nos sentiments puisque Dieu les lit au plus profond de nos cœurs ? C'est pour offrir à Dieu l'hommage, (c'est-à-dire le respect, la gloire), non seulement de notre âme mais aussi de notre corps. C'est au fond l'enseignement de saint Paul quand, après avoir exposé que Jésus est mort pour nous en dehors de la ville de Jérusalem, il nous invite à sortir de nous-mêmes et à nous unir à notre

médiateur de religion pour offrir à Dieu une hostie de louanges, l'hommage de nos lèvres.

Que ce soit donc par lui que nous offrions sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit de lèvres qui célèbre son nom.

C'est aussi pour stimuler notre dévotion par le son même de notre voix. La psychologie en effet montre que le geste intensifie le sentiment intérieur.

C'est enfin pour l'édification du prochain car voir ou entendre les autres prier avec ferveur augmente notre propre dévotion.

Disons quelques mots sur la prière privée ou publique. La prière vocale

elle-même est privée ou publique selon qu'elle se fait au nom d'un individu ou d'une société.

Nous avons prouvé ailleurs que la société comme telle doit à Dieu des hommages sociaux puisqu'elle aussi doit le reconnaître comme souverain et bienfaiteur.

Voilà pourquoi saint Paul exhortait les premiers chrétiens à s'unir ensemble, non seulement dans un même cœur mais aussi dans une même voix pour glorifier Dieu avec Jésus-Christ. Déjà notre Seigneur avait invité ses disciples à s'unir ensemble pour prier, leur promettant de venir au milieu d'eux pour appuyer leurs requêtes. Si cela est vrai d'une réunion de deux ou trois

personnes, combien plus lorsqu'un grand nombre s'assemble pour rendre gloire à Dieu officiellement ? Saint Thomas nous dit qu'alors l'efficacité de la prière est irrésistible.

De même en effet qu'un père qui résisterait aux sollicitations d'un de ses fils s'attendrit quand il les voit tous unis dans la même demande.

Ainsi notre Père du Ciel ne sait pas résister à la douce violence que lui fait la prière commune d'un grand nombre de ses enfants.

Il est donc important que les chrétiens se réunissent souvent pour adorer et prier en commun. C'est pour cela que l'Église les convoque aux jours de dimanche et de fête au

saint sacrifice de la messe qui est la prière publique par excellence et aux offices religieux. Mais comme elle ne peut les convoquer tous les jours et que chaque jour cependant Dieu mérite d'être glorifié, elle charge ses prêtres et ses religieux de remplir plusieurs fois le jour ce grand devoir de la prière publique.

C'est ce qu'ils font par l'office divin qu'ils récitent non en leur nom particulier mais au nom de toute l'Église et pour tous les hommes. Aussi il importe qu'alors ils s'unissent plus particulièrement au grand religieux de Dieu, au Verbe incarné, pour glorifier Dieu avec lui et par lui et pour demander en même temps toutes les grâces dont a besoin le peuple chrétien.

Disons quelques mots sur la plus belle prière ou le Pater.

Parmi les prières que nous récitons en particulier ou en public, il n'en est pas de plus belle que celle que notre Seigneur lui-même nous a apprise, le Pater. Nous y trouvons tout d'abord un commencement qui nous met sous le regard de Dieu et stimule notre confiance, notre Père. Le premier pas à faire quand on prie, c'est de s'approcher de Dieu.

Or le mot de Père nous met immédiatement en présence de celui qui est le Père par excellence, le Père du Verbe par génération, notre Père par adoption.

C'est donc le Dieu de la Trinité qui nous apparaît, nous enveloppant de

ce même amour dont il enveloppe son fils et comme ce Père est dans les cieux, c'est-à-dire tout puissant et la source de toutes les grâces, nous nous sentons portés à l'invoquer avec une confiance filiale, (c'est-à-dire en tant que fils) absolue, puisque nous sommes de la famille de Dieu, tous frères, puisque tous enfants de Dieu.

Disons à présent quelques commentaires sur l'objet de la prière.

Vient ensuite l'objet de la prière. Nous demandons tout ce que nous pouvons désirer et dans l'ordre où nous devons le désirer.

Premièrement, avant tout, la fin principale, la gloire de Dieu, que ton

nom soit sanctifié, c'est-à-dire reconnu, proclamé saint.

Deuxièmement, puis la fin secondaire, l'accroissement du règne de Dieu en nous qui prépare notre entrée dans le royaume du ciel, que ton règne vienne.

Troisièmement, le moyen essentiel pour obtenir cette double fin qui est la conformité à la volonté divine, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Viennent ensuite les moyens secondaires, qui forment la seconde partie du Pater.

Quatrièmement, le moyen positif, le pain de chaque jour, pain du corps et pain de l'âme, que l'un et l'autre nous

sont nécessaires pour subsister et progresser.

Cinquièmement, enfin, les moyens négatifs qui comprennent tout d'abord la rémission du péché, le seul mal véritable, péché qui nous est pardonné dans la mesure où nous pardonnons nous-mêmes, pardonnez-nous nos péchés comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Ensuite, l'éloignement des épreuves et tentations où nous pourrions succomber.

Et enfin, l'éloignement des maux physiques, des misères de la vie, en tant qu'elles sont un obstacle à notre sanctification. Mais délivre-nous du mal, ainsi soit-il.

Donc, cette prière sublime, puisque tout s'y rapporte à la gloire de Dieu, et cependant simple et à la portée de tous, puisque, tout en glorifiant Dieu, nous demandons tout ce qu'il y a de plus utile pour nous. Aussi les Pères et les Saints se sont plutôt à la commenter.

Parlons à présent de l'efficacité de la prière comme moyen de perfection.

La prière a tant d'efficacité pour nous sanctifier que les Saints ont répété à l'envie cet adage « Celui-là sait bien vivre qui sait bien prier ». Elle produit en effet trois effets merveilleux.

Elle nous détache des créatures. Elle nous unit totalement à Dieu. Elle

nous transforme progressivement en lui.

Parlons tout d'abord de « Elle nous détache des créatures ». Elle nous détache des créatures en tant qu'elles sont un obstacle à notre union avec Dieu. C'est ce qui découle de sa notion. Pour nous élever vers Dieu, il faut tout d'abord nous dégager de l'étreinte des créatures. (Étreinte veut dire embarras).

Attirés par elles, par les plaisirs séduisants qu'elles nous offrent, dominés aussi par l'égoïsme, nous ne pouvons échapper à cette double emprise qu'en brisant les liens qui nous attachent à la terre. Or, rien ne produit mieux cet heureux résultat

que l'élévation de l'âme vers Dieu par la prière.

Pour penser à lui et à sa gloire, pour l'aimer, nous sommes obligés de sortir de nous-mêmes et d'oublier les créatures et leurs perfides attraits. (Perfide signifie dangereux). Et quand une fois nous sommes près de lui, unis à lui par une intime conversation, ses infinies perfections, ses amabilités et la vue des biens célestes achèvent de détacher notre âme.

Nous haïssons de plus en plus le péché mortel qui nous détournerait complètement de Dieu, le péché véniel qui nous retarderait dans notre ascension vers lui, et même, peu à peu, les imperfections

volontaires qui diminuent notre intimité avec lui.

Nous apprenons aussi à combattre plus vigoureusement les inclinations déréglées qui subsistent au fond de notre nature, parce que nous comprenons mieux qu'elles tendent à nous éloigner de Dieu.

Parlons à présent de ceci, elle nous unit totalement à Dieu.

Ainsi se perfectionne notre union à Dieu, qui devient chaque jour plus totale et plus parfaite. Tout d'abord, plus totale. La prière saisit, en effet, pour les unir à Dieu, toutes nos facultés.

Premièrement, la partie supérieure de l'âme, l'intelligence en l'absorbant

dans la pensée des choses divines, la volonté en l'orientant vers la gloire de Dieu et les intérêts des âmes, le cœur en lui permettant de s'épancher dans un cœur toujours ouvert, toujours aimant et compatissant, et de produire des affections qui ne peuvent être que sanctifiantes.

Deuxièmement, les facultés sensibles en nous aidant à fixer sur Dieu et notre Seigneur notre imagination, notre mémoire, nos émotions et nos passions en ce qu'elles ont de bon.

Et enfin, troisièmement, le corps lui-même en nous aidant à mortifier les sens extérieurs, source de tant de divagations, (c'est-à-dire de délire, d'égarement), et à régler notre

attitude selon les règles de la modestie.

Ensuite, parlons du deuxième point, qu'elle est plus parfaite. La prière, telle que nous l'avons expliqué, produit en effet dans l'âme des actes de religion, inspirés par la foi, soutenus par l'espérance et vivifiés par la charité.

Or, qu'y a-t-il de plus noble et de plus sanctifiant que ces actes des vertus théologiques ? Il faut y joindre aussi les actes d'humilité, d'obéissance, de force, de constance que suppose la prière.

Et par là, il est facile de voir que c'est d'une façon très parfaite que notre âme s'unit à Dieu par ce saint exercice.

Parlons à présent du point suivant, elle nous transforme progressivement en Dieu. Il n'est donc pas étonnant que par là elle se transforme progressivement en Dieu.

La prière nous fait communier pour ainsi dire avec lui. Pendant que nous lui offrons humblement nos hommages et nos demandes, il s'incline vers nous et nous communique ses grâces qui produisent cette heureuse transformation.

Le seul fait de considérer ses divines perfections, de les admirer, d'y prendre une légitime complaisance, les attire déjà en nous par le désir

qu'il fait naître d'y avoir quelque part.

Peu à peu, notre âme, plongée dans cette affectueuse contemplation, se sent comme toute imprégnée et pénétrée de cette simplicité, de cette bonté, de cette sainteté, de cette sérénité qui ne demande qu'à se communiquer à nous.

Alors Dieu s'incline vers nous pour exaucer nos prières et nous accorder des grâces abondantes. Plus nous lui rendons nos devoirs, plus il s'occupe de sanctifier une âme qui travaille à sa gloire.

Nous pouvons demander beaucoup pourvu que nous le fassions avec humilité et confiance. Il ne peut rien refuser aux âmes humbles qui se

préoccupent plus de ses intérêts que des leurs. Il les éclaire de sa lumière pour leur montrer le vide, le néant des choses humaines.

Il les attire à lui en se dévoilant à leur regard comme le bien suprême, source de tous les biens. Il donne à leur volonté la force et la constance dont elle a besoin pour ne vouloir et n'aimer que ce qui est digne de l'être.

Et nous ne pouvons mieux conclure qu'avec saint François de Sales par celle-ci, c'est-à-dire l'oraison.

Nous parlons à Dieu et Dieu réciproquement parle à nous. Nous aspirons à lui et respirons en lui.

Il les éclaire de sa lumière pour leur montrer le vide, le néant des choses

humaines. Il les attire à lui en se dévoilant à leur regard comme le bien suprême, source de tous les biens. Il donne à leur volonté la force et la constance dont elle a besoin pour ne vouloir et n'aimer que ce qui est digne de l'être.

Et nous ne pouvons mieux conclure qu'avec Saint-François de Sales par celle-ci, c'est-à-dire l'oraison, nous parlons à Dieu, et Dieu réciproquement parle à nous, nous aspirons à lui et respirons en lui, et mutuellement, il inspire en nous et respire sur nous.

Heureux échange qui sera tout entier à notre avantage, puisqu'il ne tend à rien moins qu'à nous transformer en

Dieu en nous faisant participer à ses pensées et ses perfections.

Voyons donc comment toutes nos actions peuvent être transformées en prières. Parlons donc de la prière de toutes les heures.

Ainsi, c'est la charité qui oriente toute notre vie vers Dieu. Le moyen pratique pour faire ainsi toutes nos actions, c'est de les offrir, avant de les commencer, à la très sainte Trinité, en union avec Jésus vivant en nous et selon ses intentions.

Combien il importe de faire nos actions en union avec Jésus, c'est ce qu'explique fort bien M. Olier. Il montre d'abord comment il est en nous pour nous sanctifier.

Il n'habite pas seulement en nous comme Verbe par son immensité, mais il habite aussi en nous comme Christ par sa grâce pour nous rendre participants de son onction et de sa vie divine. Jésus-Christ est en nous pour nous sanctifier et en nous-mêmes et en nos œuvres et pour remplir de lui toutes nos facultés.

Il veut être la lumière de nos esprits, l'amour et la ferveur, c'est-à-dire l'attachement à la religion, donc la ferveur de nos cœurs, la force et la vertu de toutes nos puissances, afin qu'en lui nous puissions connaître, aimer et accomplir les volontés de Dieu son Père, soit pour agir en son honneur, soit pour souffrir et endurer toute chose à sa gloire.

Il explique ensuite comment les actions que nous faisons en nous-mêmes et pour nous-mêmes sont défectueuses. Nos intentions et nos pensées tendent au péché par la corruption de notre nature et si nous venons à agir en nous-mêmes et à suivre la pente de nos sentiments, nous opérerons en péché.

La conclusion, c'est donc qu'il faut renoncer à ses propres intentions pour s'unir à celles de Jésus. Vous voyez par là combien il faut être soigneux au commencement de vos œuvres, de renoncer à tous vos sentiments, à tous vos désirs, à toutes vos propres pensées, à toutes vos volontés pour entrer, selon saint Paul, dans les sentiments et les intentions de Jésus-Christ.

Quand les actions sont longues, il est utile de renouveler cette offrande par un regard affectueux sur son crucifix et, mieux encore, sur Jésus vivant en nous, et de laisser aller son âme en de fréquentes oraisons jaculatoires qui élèveront notre cœur vers Dieu.

Ainsi, nos actions, même les plus communes, seront une prière, une ascension de l'âme vers Dieu et nous réaliserons le désir que Jésus a exprimé, il faut toujours prier sans se lasser jamais.

Voilà donc les quatre moyens intérieurs de perfection qui tous tendent à la fois à glorifier Dieu et à perfectionner notre âme.

Le désir de la perfection, c'est en effet un premier élan vers Dieu, un premier pas vers la sainteté.

La connaissance de Dieu, c'est Dieu attiré en nous, en nous aidant à nous donner à lui par l'amour.

La connaissance de soi nous montre mieux le besoin que nous avons de Dieu et stimule notre désir de le recevoir pour combler le vide qui est en nous.

La conformité à sa volonté nous transforme en lui.

La prière nous élève à lui en même temps qu'elle attire en nous ses perfections et nous y fait participer pour nous rendre plus semblables à

lui. Tout donc nous porte à Dieu
parce que tout vient de lui.

Par sœur Marie Lataste (1822-1847) qui est une religieuse et une mystique française.



Voici les instructions que m'a donné le Sauveur Jésus sur la prière. La prière est un entretien familial de l'âme avec Dieu. La dignité infinie de Dieu et notre extrême bassesse doivent nous faire comprendre comment nous devons prier.

Dieu est un être infiniment saint, infiniment juste, infiniment bon, infiniment parfait. L'homme est un être naturellement enclin au péché, qui ne peut rien opérer de bon par lui-même, qui a besoin à chaque instant d'un secours d'en haut, même pour conserver sa vie.

Il y a donc une distance sans borne, il y a aussi un grand rapprochement entre eux, la bonté de Dieu et le besoin de la créature.

Jésus-Christ, en s'incarnant, a uni la divinité à l'humanité, la créature au Créateur, et par lui l'homme se trouve dans les rapports les plus intimes avec Dieu. Cette intimité doit se perpétuer par la prière.

Prier, c'est reconnaître sa misère et la puissance de Dieu. Prier, c'est reconnaître son néant et l'être souverain de Dieu. Prier, c'est témoigner qu'on se défie de soi et qu'on a pleine confiance en Dieu. Prier, c'est renoncer à soi pour s'attacher à Dieu. Prier, c'est élever sa voix et la lancer vers Dieu. Prier, c'est demander et demander à Dieu directement en s'adressant à lui, indirectement en s'adressant à ses élus. Prier, c'est faire acte de foi, d'espérance et d'amour. Prier, c'est

puiser à l'éternelle source des biens, qui ne passe point, parce que celui qui prie est sûr d'être exaucé. Prier, c'est devenir fort dans la faiblesse, courageux dans les dangers, triomphateurs dans les combats. C'est bien là l'exposition que m'a donnée le Sauveur Jésus quand il m'expliquait les qualités de la prière.

Il ajouta : ma fille, il ne faut pas seulement prier une fois, deux fois, cent fois, il faut prier tous les jours, à chaque instant du jour, et faire de tous ses actes une prière continuelle et une élévation de l'âme à Dieu, parce qu'à chaque instant du jour, vous conservez votre nature pauvre, pécheresse, portée au mal, et votre titre de créature, et que pendant toute l'éternité, Dieu est votre créateur,

votre maître, votre roi, votre père, votre sanctification.

Or, pour prier, il n'est pas nécessaire de prononcer toujours des paroles. Beaucoup de personnes prononcent de longues prières et ne sont point exaucées, et d'autres qui n'en prononcent point reçoivent tout ce qu'elles demandent. Cela vous étonne, ma fille ? Ne savez-vous donc point que prier, c'est bien plutôt demander à Dieu avec le cœur qu'avec la langue ? Les désirs intimes du cœur arrivent plus facilement aux oreilles de Dieu que les paroles de la langue. Votre langue se fatiguerait à toujours parler en priant. Le cœur ne se fatigue jamais de désirer. Le cœur, c'est un désir vivant. Tant que vous vivrez, vous

désirerez. Si vous désirez Dieu et ce qui est Dieu, vous prierez continuellement. Votre vie ne sera qu'une vie de prière, et Dieu vous écoutera favorablement.

Ainsi, ma fille, vous comprenez que vous pouvez prier partout, en tout lieu, en tout temps, en toutes circonstances, car votre cœur peut toujours désirer Dieu et l'accomplissement de sa volonté. Votre cœur peut toujours désirer vivre dans l'amitié de Dieu et dans sa grâce. Votre cœur peut toujours désirer d'éviter le mal, de fuir le péché, de résister aux tentations du démon, du monde et de la chair, de franchir tous les obstacles, de briser tous les liens qui voudraient vous séparer de lui.

Or, désirer ces choses du fond du cœur, les désirez véritablement, c'est constamment demander à Dieu qu'il les accomplisse en vous, et, quel que soit le temps et le lieu où vous vous trouvez, rien ne vous empêche d'entretenir et d'augmenter même ce désir. Faites-le, ma fille, et vous prierez d'une manière bien agréable à Dieu.

Il est bon néanmoins, ajouta-t-il, de choisir dans la journée quelques instants où vous vous recueillez avec plus d'attention, pour vous placer en la présence de Dieu, lui exposer vos besoins et vos nécessités, et lui adresser une voix plus suppliante.

Alors, vous vous retirez un peu à l'écart, vous vous placez, pour ainsi dire, seul à seul avec Dieu, vous acceptez l'audience particulière et privée qu'il vous donne, et vous lui parlez avec la confiance et l'amour d'un enfant. Vous lui ouvrez votre cœur, et Dieu vous reçoit, vous écoute et vous bénit.

C'est à l'heure du danger, dans les tentations, dans les circonstances pénibles ou difficiles, dans les entreprises périlleuses, que vous devez invoquer Dieu et lui dire : « Mon Dieu, je m'abandonne à vous ! », « Mon Dieu, sauvez-moi, je péris ! », « Mon Dieu, ne me laissez pas succomber à la tentation ! », « Mon Dieu, délivrez-moi de tout mal ! », « Mon Dieu, que votre volonté soit

faite et non la mienne ! », « Je m'abandonne tout entière à vous, prenez pitié de moi ! ».

L'homme sur la terre n'est que faiblesse, pauvreté, néant, et il se trouve en face de Dieu en qui réside la force, le bien et l'être. Comme le mendiant s'adresse à l'homme riche, ainsi nous devons nous adresser à Dieu et lui demander une part à sa force, à ses biens, à sa vie.

Or, voici comment il faut prier, m'a dit le Sauveur Jésus. Il faut prier avec foi, humilité et confiance. Vous devez prier avec foi, c'est-à-dire croire que vous parlez à Dieu, qui possède infiniment toutes sortes de biens, qui peut et veut vous accorder tout ce qui vous est nécessaire. Vous

devez prier avec humilité, c'est-à-dire considérer ce que Dieu est, et ce que vous êtes, ce que Dieu a fait pour vous et ce que vous avez fait pour lui. Enfin, ce que Dieu mérite et ce que vous méritez.

Premièrement, Dieu est infiniment grand, infiniment bon, infiniment saint, infiniment parfait et Seigneur souverain de toutes choses, à ce point que, devant lui tout n'est rien. Vous n'êtes que misère, faiblesse, néant, vous n'avez que le péché et l'entraînement au péché.

Deuxièmement, Dieu vous a tiré du néant, créé, racheté, comblé de grâces et de bienfaits. Vous, ma fille, vous l'avez offensé, vous avez péché contre lui, vous avez reconnu ses

bienfaits par l'ingratitude, et n'avez retiré que peu de profit de toutes les grâces dont il vous a comblées.

Troisièmement, Dieu mérite l'adoration, le respect et l'hommage de toutes créatures ; l'amour, la reconnaissance, la soumission de tous les hommes.

Et vous, ma fille, que méritez-vous ? Reconnaissez-vous indigne et incapable de tout bien, digne au contraire et capable de tout mal ? Humiliez-vous profondément devant Dieu et pensez que vous ne méritez que les châtimens de sa colère.

Présentez-vous devant lui, calme, humble et dépouillée ; calme sans autre pensée que celle de Dieu ;

humble, reconnaissant que vous n'avez rien, dépouillé de tout ; c'est-à-dire de toute affection, de tout désir, de toute volonté propre, n'aimant que Dieu ou pour Dieu, ne désirant que Dieu, ne voulant que ce que Dieu veut, comme il le veut et parce qu'il le veut.

Priez avec confiance, espérez d'obtenir ce que vous demandez, non à cause de vos mérites ou de la ferveur de votre prière, mais à cause de mes mérites et de la miséricorde de Dieu.

Quand vous aurez prié, n'examinez pas, si vous avez bien ou mal prié. Sans vous troubler, jetez votre prière dans le sein de la divine miséricorde, bien convaincue que, malgré la

bonté de votre prière, elle est encore bien imparfaite.

Aussi, n'appuyez pas votre confiance sur vos prières, rougissez plutôt de les offrir à Dieu, si misérable, et les unissant à mes prières sur la terre, conjurez-le de les agréer, en union avec celles que je lui ai adressées, et il les recevra, en vue de mes mérites, et à cause de sa miséricorde.

Je me trouve quelquefois dans un état tel qu'il m'est impossible de le définir. Je goûte la présence de Dieu d'une manière sensible. Mon âme en est doucement accablée.

Quelquefois, je reste devant Dieu sans sentiment aucun, et n'ayant que la force de fixer sur lui mes regards.

D'autres fois, enfin, mon cœur est tout brûlant d'amour, mais je ne puis exprimer à Dieu cet amour que par des soupirs ou les élans secrets et intimes de mon âme. Ma bouche est sans parole et ma langue sans voix.

Je m'en affligeais. Or, Jésus me dit un jour : « Ma fille, il y a une sorte de prière qui m'est très agréable, c'est celle d'une âme qui se tient devant Dieu sans aucun désir, sans autre volonté que la volonté de Dieu, qui se livre complètement à lui, pour tout ce qui l'intéresse et la concerne et, comme un enfant, sans rien demander à son père, s'abandonne à ses soins paternels, ayant néanmoins les yeux toujours attachés à lui pour recevoir ses ordres et les exécuter au premier signe de sa volonté. »

Combien Dieu regarde cette âme avec complaisance, comme il s'attache à elle. Ah ! Ce silence est plus éloquent que la plus éloquente des voix. Celui qui fait ainsi, dit tout à Dieu, sans lui rien dire, et sans lui rien demander, il lui demande tout.

N'oubliez pas ce que je viens de vous dire, ma fille ; quand vous prierez, si vous goûtez la présence de Dieu, et ne pouvez parler sans perdre cette présence, laissez toute prière vocale. Mais si vous pouvez prier et jouir en même temps de la présence de Dieu, faites-le, sinon, ne priez pas. Je le veux ainsi, et soyez tranquille.

De même, si vous êtes privés de la présence sensible de Dieu, ne la recherchez pas avec trop

d'empressement. Sachez faire le sacrifice du plaisir que vous éprouveriez, et attendez avec soumission et humilité, que Dieu vous accorde cette faveur, s'il le juge convenable.

La prière vocale, ma fille, et les actes de piété sont, ou pour exciter en soi des sentiments affectueux envers Dieu, ou pour les lui témoigner. Pourquoi, dans ces moments, iriez-vous chercher cela dans la prière vocale, quand vous le possédez d'ailleurs ? Est-ce que Dieu a besoin de vos paroles pour vous comprendre ? Ne lit-il pas dans votre cœur ? Si la prière vous donne des distractions, ou si les distractions surviennent dans vos prières, détournez-les avec calme, et

remettez-vous doucement, en la présence de Dieu sans aucune inquiétude.

Priez souvent, priez sans cesse ; or pour cela il n'est pas nécessaire de faire de longues prières puisque l'on peut prier sans parler.

Priez toujours, c'est-à-dire ayez toujours de bonnes pensées, de saines affections, restez en ma présence avec des sentiments pieux et une intention pure et droite. Ne pouvez-vous pas faire cela au milieu de vos travaux et de vos occupations ? Eh bien, vous me serez agréable par votre travail qui est l'accomplissement de ma volonté, et agréable aussi par ces sentiments de

votre cœur, que j'estimerai comme la plus parfaite des prières.

Voulez-vous que je vous livre la clé de mes trésors ? Me disait-il en une autre circonstance. La voici, c'est la prière.

Pourquoi les hommes se plaignent-ils de leur misère, de leur faiblesse et du peu de grâce qu'ils sentent en eux ? C'est qu'ils ne prient pas. Qu'ils prient et ils seront exaucés. Cependant, Dieu n'exauce pas toujours. Il veut souvent éprouver la patience et la persévérance des hommes. Ne mettez donc pas de borne à sa miséricorde. Persévérez dans la prière, en attendant le moment du Seigneur pour qu'il vous soit fait, selon votre demande.

Que le retard de la grâce que vous sollicitez, ne vous décourage pas. Priez encore. Priez jusqu'à ce que vous soyez exaucés, et vous le serez certainement, parce que Dieu exauce toute bonne prière.

N'attribuez jamais à Dieu le refus de ce que vous demandez mais à votre prière mal faite, ou au peu d'utilité que vous retireriez, si Dieu vous exauçait. Et, dans ce cas, si vous avez bien prié, il vous accordera une grâce autre, mais plus avantageuse pour vous que celle que vous sollicitez.

Voilà ce que m'a dit à peu près le Sauveur Jésus sur la prière à Dieu. Il m'a parlé aussi d'une autre prière, et pendant qu'il me parlait, il se fit, je

me le rappelle, comme une clarté brillante autour de ses paroles. Il me parlait de la prière à Marie. Les instructions qu'il m'a données m'ont été fort utiles.

Les honneurs que l'on rend et les prières qu'on adresse aux statues et aux images saintes de Marie, se rapportent directement à elles, comme les injures des méchants et des impies, ne s'adressent point à ces images et à ces statues, mais à Marie elle-même. Marie est grande, puissante, compatissante, pleine de bonté. Mais la bonté, la compassion, la puissance et la grandeur de Dieu sont bien supérieurs, car elles sont infinies comme Dieu, tandis que Marie n'est que l'œuvre et la créature de Dieu.

Aussi, l'honneur qu'on rend à Marie, doit se rapporter à Dieu, mais il faut l'honorer et l'aimer parce que Dieu le veut. Marie est le chef d'œuvre des mains du Créateur. Il en a fait la plus belle, la plus sainte, la plus parfaite de toutes les créatures.

Il l'a aimée, honorée, élevée en dignité plus qu'aucune autre créature sur la terre et dans le ciel. Aussi devez-vous honorer Marie, l'aimer et la louer en rendant grâce à Dieu de tout ce qu'il a fait pour elle. Marie doit être l'objet de vos hommages. Elle est aussi celle à qui vous devez recourir dans les tentations, les besoins de votre âme, vos malheurs et vos peines, et elle vous accordera secours, grâces et consolations. Je vous dis cela non pour vous faire

supposer que Marie est plus puissante que Dieu, mais pour vous apprendre que Dieu ne veut rien accorder, que par Marie.

Voici tout le plan et toute l'économie de la providence sur les hommes. Je suis entre Dieu et les hommes. Nul ne peut rien obtenir de mon Père, s'il ne l'obtient par moi. Or, j'ai placé ma mère entre les hommes et moi et je n'accorde rien aux hommes que par ma mère et en sa considération.

Que le pécheur s'adresse à Marie, qu'il obtienne sa protection, et il sera pardonné. Celui qui est en paix avec moi est aussi en paix avec mon Père. De même, celui qui a l'amitié de ma mère possède aussi mon amitié.

Demandez à Marie toutes les grâces qui vous sont nécessaires, elle vous les obtiendra. Reconnaissant votre indignité, adressez-vous à Marie et Marie priera pour vous. Toutes les grâces que Dieu distribue sont en moi comme dans un immense réservoir. Je les fais couler dans Marie comme dans un réservoir nouveau, et c'est là qu'il faut venir les puiser. On demande une grâce, mon Père consent, je l'accorde, et Marie la donne. Si vous voulez toujours être reçue par moi, priez Marie de vous présenter, ou bien présentez-vous vous-même, au nom de Marie, en me demandant de vous recevoir, non pas pour vos mérites, mais en considération de Marie.

Quand vous ne pourrez pas venir à moi, allez à Marie, priez-la d'intercéder pour vous. Je vous verrai avec plaisir à ses pieds. Aller à Marie dans les tentations, les dangers et les périls, c'est être assuré de la victoire. Être entre les mains, et sous la protection de Marie, c'est avoir son salut en sûreté.

Le Sauveur Jésus, après m'avoir appris comment je devais prier, et qui je devais prier, m'a enseigné encore pour qui je devais prier. Ma fille, en premier lieu, vous devez prier pour vous, soit pour accomplir le précepte de la prière, soit pour vous procurer les secours qui vous sont indispensables.

Or, si vous devez prier, c'est pour obtenir des grâces, et ces grâces, vous devez les demander à Dieu pour vous, avant de les demander pour autrui. Car vous devez vivre avec Dieu, pour Dieu et en Dieu, avant de demander cette vie pour les autres. Vous devez vous sauver avant de sauver autrui. Vous devez prier pour vos parents, pour vos amis et bienfaiteurs, vous devez prier pour les prêtres, vous devez prier pour la Sainte Église, vous devez prier pour que son règne croisse et grandisse, pour que les pécheurs changent de vie, pour que les hérétiques renoncent à leurs fausses doctrines, et marchent dans la vérité, qui est une et indivisible. Vous devez prier pour les missionnaires, qui

vont au loin annoncer aux nations barbares, un sujet de grande joie, une bonne nouvelle, celle de mon incarnation, de ma vie et de ma mort. Priez pour les pauvres pécheurs, ma fille, mais priez d'abord pour vous-même, en vous reconnaissant pécheresse et répétez souvent : « Convertissez-nous à vous, Seigneur, convertissez-nous à vous, brisez nos cœurs. » Ô vous, qui avez fait sortir dans le désert une source abondante d'un rocher, faites sortir de nos cœurs des soupirs, des gémissements et des larmes de sincère pénitence. Quelque différent ou éloigné de sa conversion que vous paraisse un pécheur, ne laissez pas pour cela de prier pour lui. Espérez toujours que Dieu vous

exaucera, car rien ne lui est impossible.

Quand même de longtemps, vous ne verriez pas de changement dans ce pécheur. Priez toujours et priez avec confiance. Dieu peut-être lui réserve des grâces spéciales et particulières pour sa conversion à un jour, à une heure déterminée, au moment de mourir, qu'en savez-vous ? Priez. Peut-être que Dieu ne veut pas vous donner la jouissance de voir la conversion de ce pécheur, et que vous mourrez avant lui, et qu'il préfère vous donner le mérite d'une longue épreuve. Priez sans perdre confiance. Vos prières, du moins, seront méritoires pour vous.

Ne vous contentez pas de prier. Tâchez encore par votre douceur, votre gaieté, votre bonté, de faire comprendre aux pécheurs, que la piété est aimable. Soyez prévenantes et affables pour eux, pour leur témoigner que ceux qui font le bien, ne les méprisent pas, et ne refusent point de leur parler.

Adressez-leurs quelquefois une bonne parole, un mot suffit pour ramener un pécheur s'il est accompagné du secours et de la grâce de Dieu. Vous seriez touchée jusqu'aux larmes si vous entendiez les invitations, les promesses, les reproches, les plaintes ou les menaces que, tour à tour, je leur adresse et ils demeurent froids et insensibles.

Vous devez prier pour les justes, afin qu'ils persévèrent dans la justice. Vous devez prier pour les pécheurs, afin qu'ils se convertissent. Dieu aime les prières qui lui sont dictées par ce sentiment de charité pour le prochain. Ordinairement, vous le remarquerez sans peine, on prie avec plus de ferveur pour autrui que pour soi.

Cette prière est dictée par la charité, et cette charité est pleine de dévouement. Quand on prie ainsi, on est tout occupé de ce qu'on demande, on a un ferme désir de l'obtenir, on le demande avec foi et persévérance. Oui, ma fille, priez pour vous d'abord, mais priez beaucoup pour autrui.

Priez pour tous les chrétiens, pour ceux qui se trouvent dans des positions fâcheuses, difficiles et pénibles. Priez pour ceux qui ont le plus de responsabilités. Priez pour les vivants, mais surtout, comme je vous l'ai déjà si fort recommandé, priez pour les défunts qui n'ont point encore pleinement satisfait à la justice de mon Père.

Ils souffrent dans les flammes du purgatoire des peines considérables, et vous pouvez abréger le temps de leurs peines, en priant pour eux, en leur appliquant les indulgences qui vous sont accordées par la Sainte Église. Priez pour ces pauvres âmes, priez surtout pour celles qui sont le plus oubliées, le plus abandonnées au milieu de leurs affreux tourments.

Je vais rapporter en toute simplicité ce que j'ai éprouvé un jour. Cela vient-il de Dieu, de mon imagination ou de Satan ? Dieu le sait. Pour moi, je ne me prononce pas et je suis prête à admettre ce qu'on voudra.

Une femme d'une grande piété demeurait dans une maison voisine de notre maison. Atteinte d'une maladie dangereuse, elle fut bientôt réduite à toute extrémité. On désespéra de la sauver.

Pour moi, je crus entendre une voix qui disait : « Elle ne mourra pas. Non, elle ne mourra pas. »

Je ne dis rien. J'abandonnai cette femme à la volonté de Dieu. Elle mourut. En apprenant sa mort,

j'éprouvai en moi-même une douce joie.

Il me semble entendre la voix de Jésus qui me disait : « Elle n'est pas morte. Elle n'a fait que vous quitter pour aller entre les bras d'un Père plein de bonté. » Cependant, elle ne jouit pas encore de sa présence.

Ma fille, priez pour cette personne, et dans toutes vos prières et dans toutes vos actions, proposez-vous son soulagement, sollicitez sa délivrance, jusqu'à ce que je vous dise, « C'est assez. »

Depuis cette heure, je n'ai cessé de penser à cette défunte, de prier pour elle, de demander sa délivrance, et avec tant de ferveur que jamais,

avant ni après, je n'en ai ressenti de pareil.

Un jour, pendant que je priais, il me sembla entendre ce nom : « Jeanne ». Je fus bien surprise, et je demandai si ce nom n'était pas celui de cette personne.

Je ne le connaissais pas. Je m'informai de son nom. Elle s'appelait Jeanne.

Le samedi soir de la semaine où Jeanne mourut, je me mis à genoux pour prier. Je me transportai par la pensée aux pieds du Saint Sacrement. Je crus en esprit, et non d'une manière sensible, car mes yeux ne virent rien.

Je crus voir une grande échelle dressée devant moi. Des personnes qui paraissaient être des anges me pressaient d'y monter. Je ne le voulais point, craignant d'être victime de quelque illusion.

Ils me pressèrent plus vivement. « Monte ! » me disaient-ils. « Monte ! » Je refusai encore.

Enfin, je consentis, je montai. J'avais un ange à ma droite, et un autre ange à ma gauche. Ma pesanteur et ma lâcheté furent telles que je ne franchis que quelques échelons, et je descendis.

Aussitôt, je pensai en moi-même. Cette échelle est celle de la perfection. Combien j'ai de peine et

de lâcheté pour y monter ? Et je récitai ma prière.

Le lendemain, je devais faire la sainte communion. Je me mis en oraison dans l'église. Pendant l'oraison, Jésus me dit, entre autres choses : « J'irai voir ma bien-aimée. Elle viendra au-devant de moi et sera dans l'allégresse. J'irai voir ma bien-aimée. Je la retirerai du désert. Je me montrerai à elle. Je le dis, je le ferai. J'irai voir ma bien-aimée. Elle sera seule. Je lui dirai mes secrets. Je le dis, je le ferai. J'irai voir ma bien-aimée. Je la mènerai sur le thabor. Je le dis, je le ferai. »

Puis il ajouta : « Marie, c'est en ce jour que Jeanne doit être délivrée. Quand vous aurez communié, récité

la prière : Ô bon et très doux Jésus ! etc., à l'intention de Jeanne, elle vous apparaîtra. De quelle manière, je ne le dis pas, mais elle vous apparaîtra. Vous la verrez. »

Un instant après, j'aperçus de nouveau l'échelle mystérieuse. Un ange, me tenant par la main, me pressait d'y monter.

Je refusai d'abord. Je cédai pourtant à ses instances, disant : « Il en arrivera ce que Dieu voudra. » Après avoir franchi, avec beaucoup de peine quelques échelons, il me fut impossible de monter plus haut.

Je trouvai une séparation de deux échelons, puis je montai plus vite. Je rencontrai encore plusieurs obstacles de la même nature dans

mon ascension. L'ange venant toujours à mon aide, l'ascension devint de plus en plus facile et rapide.

Bientôt, on eût dit que je volais, tant la rapidité avec laquelle je m'élevais était grande. J'arrivai enfin au bout de l'échelle. Là je vis une plaine immense, couverte d'une multitude d'arbres disposés en allées.

Ces arbres n'étaient pas élevés, mais très touffus. Leurs feuilles étaient d'une couleur brillante et ressemblaient assez à un mélange de blanc et de rose tendre. Au-dessous de chaque arbre, je vis une table recouverte d'un tapis de riches broderies.

Mon guide me tenait par la main. Je me promenais avec lui. Je ne saurais dire la nature du pavé. Il semblait être de cristal et de la même couleur que les feuilles des arbres. Il me parut aussi être d'or. L'air était pur et une brise légère murmurait doucement à travers les feuilles et les branches.

Au milieu de cette plaine, j'aperçus un autel d'or magnifique. Je ne pus le regarder longtemps. Mon guide m'apprit que c'était sur cet autel qu'on offrait les prières des saints.

Au centre de l'autel, j'aperçus une source d'eau, fort claire et très limpide. Je vis au milieu de cette source un grand tube en or recourbé comme un arceau et versant avec

abondance l'eau de la source dans un immense réservoir fait de l'or le plus pur. Plusieurs personnes se promenaient ça et là, ça et là, par côté.

L'heure de la messe arriva, car c'était le dimanche matin. Une multitude de personnes habillées de blancs vinrent se prosterner à genoux au pied de l'autel. Après avoir communié, je récitai la prière que m'avait prescrite le Sauveur, et par laquelle on gagne, avec une indulgence plénière, la délivrance d'une âme du purgatoire.

Cette prière terminée, Jésus me dit, venez ma fille ; je n'avançai pas ; ne voulant pas sortir de mon cœur où j'étais entré après la communion par

crainte d'être trompé. Venez donc, me dit-il encore, ne craignez pas, votre cœur est uni au mien. Je résistai encore, néanmoins dès que je m'aperçus que je perdais sa présence, craignant de lui déplaire en m'obstinant davantage, je me hâtai de lui obéir.

Dès que je fus sortie de mon cœur, je me trouvai dans la même plaine où j'étais avant la messe et que j'avais parcourue avec l'ange qui me guidait, mais à présent j'étais seul. Je ne tardai pas à voir Jésus sortir des rangs d'une multitude de vierges et venir à moi. Il était resplendissant de beauté.

Il me prit par la main, et me conduisit sur les bords d'un abîme

profond, et ténébreux. Là je le vis se pencher vers l'abîme, et il prononça deux fois ce nom, Jeanne, Jeanne. Un ange s'éleva de l'abîme en menant Jeanne avec lui.

La sainte vierge s'approcha d'elle. « Qu'on apporte une robe et une couronne ! » dit le Sauveur Jésus, et on le fit. On revêtit Jeanne de cette robe, et on saignit son front de la couronne blanche.

Sa figure, ses mains et ses pieds devinrent d'un éclat éblouissant. Alors la sainte vierge prit Jeanne par la main et la présenta au Sauveur, comme une mère lui présenterait sa fille. « Recevez Jeanne, mon fils ! » lui dit-elle.

« Elle a été purifiée par vos mérites et par les prières des fidèles. » Jeanne se jeta au pied de Jésus, qui la releva et l'emmena avec lui. Jeanne était à la droite de Jésus, et j'étais à sa gauche.

Je la voyais resplendissante de lumière. Elle ne pouvait contenir sa joie. Jésus nous mena devant l'autel.

Elle se prosterna profondément. « Jeanne, lui dit Jésus, embrassez ma fille Marie et remerciez-la, parce qu'elle a prié pour vous et a hâté votre délivrance. Elle m'embrassa, me remercia et me dit, « Je suis heureuse et je ne regrette rien sur la terre. J'aurais des commissions à vous donner. Mais non, que ce qui est secret soit secret. » Elle se tut.

Jésus la plaça au milieu d'une multitude de personnes vêtues de blanc. C'étaient des vierges, parmi lesquelles Jeanne fut s'asseoir. Je vis une ou deux places vides.

Jésus disparut. Je rentrai dans mon cœur pour faire mon action de grâce.

Le Sauveur me dit un jour ; « Ma fille, rien ne manque à celui qui prie, comme je vous ai enseigné à prier. Car la prière est la clé de tous les trésors de Dieu. Elle obtient tout de Lui. Or, tous peuvent prier. La prière convient à tous les états, à toutes les conditions, à toutes les personnes.

Par conséquent, s'il y a tant de malheureux, c'est que le nombre de ceux qui prient est très restreint. Si vous êtes dans la détresse, dans le

dénuement, priez et Dieu vous enverra les moyens suffisants pour subsister. Si vous êtes dans l'affliction, le malheur et la peine, priez, car Dieu a toujours les yeux fixés sur l'âme affligée pour exaucer ses vœux quand elle les lui adressera. Êtes-vous embarrassé par le nombre et la difficulté de vos affaires ? Priez, et Dieu vous viendra en aide. Êtes-vous faible ? Priez, Dieu vous donnera la force dont vous avez besoin.

Rien de plus utile à l'homme qu'une prière bien faite, rien de plus puissant sur Dieu. Tout le monde prie, et si peu pourtant sont exaucés. Cela n'est point étonnant, car il y en a si peu qui sachent bien prier.

La science de la prière est peu connue. Elle est pourtant indispensable. Demandez à Dieu, ma fille, le don d'oraison. Demandez-le-lui par mes mérites. Demandez-le-lui en reconnaissant que, jusqu'à cette heure, vous n'avez fait que bégayer. Demandez-le-lui instantanément. Avec celui-là, vous aurez tous les autres. Sans la prière, on ne peut rien. Avec la prière, on peut tout.

Priez donc, ma fille, priez souvent, priez toujours. Le Sauveur m'a encore dit : Il y a deux sortes de prières. La prière vocale et la prière mentale.

Celle-ci est la meilleure. La prière du cœur est appelée prière mentale,

celle de la bouche se nomme prière vocale. La prière vocale, comme la prière mentale, est un entretien avec Dieu, une élévation de l'âme vers Lui.

Par conséquent, toute bonne pensée, tout bon sentiment, tout bon désir, toute bonne réflexion est une prière. Je vais vous parler aujourd'hui de la prière mentale. Je vous parlerai aussi de la prière vocale.

La prière mentale est une élévation de votre esprit et de votre cœur à Dieu, pour lui rendre vos hommages, lui montrer vos besoins et implorer ses grâces.

Or, dans cette prière, il y a quatre choses. La considération, la

réflexion, la demande et les sentiments affectueux.

La considération produit la réflexion, la réflexion la demande, et la demande les sentiments affectueux. Quelquefois la considération produit les sentiments, les sentiments la demande, et alors la réflexion devient plus ou moins nécessaire.

Que considère-t-on dans la prière mentale ? On considère Dieu et ses attributs, on se considère soi-même, aussi avec ses inclinations mauvaises, ses vices, sa misère et son néant.

Cette considération fait naître dans l'esprit la réflexion. On se dit : puisque Dieu est si puissant et que je

suis si faible, puisque Dieu est si saint et que je suis si pécheur, puisque Dieu est si libéral et que je suis si pauvre, je vais recourir à lui. Alors on s'adresse à Dieu, on lui expose son état, ses besoins, ses nécessités. On s'attache à lui, on lui offre tout ce que l'on est, le peu que l'on a, on lui présente son cœur avec tout l'amour qu'il renferme et on s'abandonne à sa providence.

La prière est plus ou moins parfaite, selon que les sentiments de l'âme sont aussi plus ou moins parfaits, les affections plus ou moins pures et dégagées de la terre, pour ne s'attacher qu'à Dieu. Une des principales dispositions à la prière, c'est ce détachement de toutes

choses, ce détachement de soi-même, et cette affection pour Dieu.

Une des principales dispositions pour la prière continuelle, c'est l'entretien de ses bons sentiments et de ses saintes affections, par lesquelles on entre aisément en colloque avec Dieu.

À mesure que l'âme se détache des choses de la terre et d'elle-même, le Saint-Esprit l'éclaire de sa lumière et lui fait connaître Dieu et ses perfections.

Et plus l'âme apprend à connaître Dieu, plus aussi elle s'attache à lui. Car connaître Dieu, c'est l'aimer.

Le cœur de l'homme n'est pas fait pour lui seul. Il faut qu'il s'attache à

ce qui peut le contenter, le satisfaire, et rien ne le satisfera jamais si ce n'est Dieu.

C'est dans cette jouissance sensible de Dieu que les saints ont goûté tant de douceurs et de consolations. Il ne faut pourtant pas se représenter Dieu sous une forme quelconque. Dieu n'a pas de forme parce qu'il est esprit.

Il faut considérer en Dieu, une immensité sans borne, un tout qui ne peut être compris et qui enferme infiniment toutes les perfections. Dieu est partout. Il n'est pas plus au ciel que sur la terre. La terre le possède aussi bien que le ciel. Seulement, on ne le voit pas sur la terre. Ce n'est que dans le ciel qu'il se manifeste dans toute sa gloire.

C'est aussi vers ce lieu de la manifestation de sa gloire qu'il veut qu'on fasse monter les prières parce que c'est le lieu que les âmes doivent habiter un jour. Plus l'âme se dégage d'elle-même et de la terre, plus elle s'avance dans la contemplation. Et quelquefois, en ces moments, elle se sent reposer et s'endormir complètement en Dieu. C'est là l'extase.

D'autres fois, l'âme, par l'ardeur de ses sentiments et la vivacité de ses affections, est toute transportée en Dieu et se croit unie à lui. C'est ce qu'on appelle ravissement.

L'extase ou le ravissement ne sont pas nécessaires pour que la prière soit parfaite. Ce sont là des

récompenses que Dieu donne à qui il lui plaît, mais qui n'augmentent pas le mérite de la prière. On ne peut parvenir à la contemplation de Dieu qu'après beaucoup de peine et de combat et par une faveur toute spéciale.

On ne peut s'y maintenir que par une grande humilité et une vigilance continuelle. Il ne faut pas rechercher Dieu avec trop d'empressement, mais lorsqu'il se laisse trouver, il faut goûter sa présence comme une faveur signalée.

La voie de la contemplation est une voie dangereuse. L'âme dans cette voie est comme un aveugle sur un grand chemin. Malheur à lui s'il marche tout seul.

De même pour l'âme, elle ne doit marcher en cette voie qu'autant que l'Esprit de Dieu vient pour la guider et l'éclairer.

Quand la lumière paraît, il faut l'accepter avec reconnaissance, marcher à sa clarté. Quand elle ne paraît plus, il faut s'arrêter, parce que cette voie est bordée de grands précipices. Si l'âme marchait seule, elle courrait risque d'y tomber. Elle doit donc rester là avec humilité et attendre le retour de Dieu avec patience.

Il ne faut pas rechercher Dieu avec curiosité. On s'exposerait au danger d'être trompé et d'éprouver les malheureuses suites de sa présomption et de sa témérité.

Dieu résiste aux superbes et n'accorde sa grâce qu'aux humbles. Souvent, ceux qui sont tombés le plus bas sont ceux qui ont été le plus élevés. Il n'est pas nécessaire, pour être sauvé, d'être entré dans la voie de la contemplation.

Dieu n'y fait marcher que par privilège les âmes qu'il a choisies lui-même, par un effet de sa bonté.

Je vais vous parler maintenant de la prière vocale. La prière vocale est l'expression des sentiments du cœur et de ses demandes à Dieu par la parole.

La prière vocale est plus connue, plus usitée que la prière mentale. Elle peut être très parfaite, mais peu connaissent sa perfection. Dieu

exige ce tribut d'adoration et de louange de la langue des hommes, mais pour qu'il lui soit agréable, il doit être présenté avec foi, espérance, charité, humilité, persévérance.

Pour qu'elle soit parfaite, la prière vocale, comme la prière mentale, doit être précédée du détachement de soi-même, du détachement de toute chose. Alors l'âme se trouve dégagée de toute affection, de toute attache à la terre, qui, comme une chaîne de fer, l'empêcherait de s'élever vers Dieu. Elle s'élance vers lui avec plus de liberté, et son essor devient d'autant plus rapide qu'il est plus libre par la pureté qui est en elle.

Sa parole devient comme un jet puissant qui monte vers Dieu et pénètre jusqu'à son cœur. Quelquefois l'âme est tellement absorbée en Dieu, qu'elle fait moins d'attention aux paroles prononcées, qu'à celui à qui elles sont adressées. La prière n'en est que plus parfaite et bien qu'elle n'avise point à sa demande, Dieu, qui connaît tout ce qui est nécessaire à cette âme, l'entend et l'exauce avec bonté.

La prière vocale est aussi puissante que la prière mentale. Voyez les psaumes du prophète. Quelle force dans ses paroles ! Une âme intérieure qui pèse chacun des mots employés dans les psaumes peut-elle ne point sentir le feu de l'amour

divin, que couvrent ses chants et ses cantiques ?

La prière vocale est le délassement de la prière mentale. Il y a des âmes qui ne peuvent pas toujours prier mentalement. Elles trouvent un délassement dans la prière vocale. Quand vous userez de la prière vocale, ma fille, faites moins d'attention aux paroles que vous emploierez qu'à celui à qui vous les adresserez.

Soyez sans inquiétude sur les paroles que vous lui adresserez. Ne pensez qu'à une chose, savoir que vous vous adressez à Dieu.

François de Salignac nous dit ceci :
« L'excellente prière, n'est autre chose que l'amour de Dieu. L'excellence de cette prière ne consiste pas dans la multitude des paroles que nous prononçons ; car Dieu connaît, sans avoir besoin de nos paroles, le fond de nos sentiments.

La véritable demande est donc celle du cœur, et le cœur ne demande que par ses désirs. Prier, est donc désirer ; mais désirer ce que Dieu veut que nous désirions. Celui qui ne désire pas du fond du cœur, fait une prière trompeuse.

Quand il passerait des journées entières à réciter des prières, ou à méditer, ou à s'exciter à des

sentiments pieux, il ne prie point véritablement, s'il ne désire pas ce qu'il demande.

O qu'il y a peu de gens qui prient ! car où sont ceux qui désirent les véritables biens ? Ces biens sont les croix extérieures et intérieures, l'humiliation, le renoncement à sa propre volonté, la mort à soi-même, le règne de Dieu sur les ruines de l'amour-propre ; ne point désirer ces choses, c'est ne prier point : pour prier, il faut les désirer sérieusement, effectivement, constamment.

François de Salignac nous dit ceci :
« l'excellente prière, n'est autre chose que l'amour de Dieu.
l'excellence de cette prière ne

consiste pas dans la multitude des paroles que nous prononçons ; car Dieu connaît, sans avoir besoin de nos paroles, le fond de nos sentiments.

la véritable demande est donc celle du cœur, et le cœur ne demande que par ses désirs. Prier, est donc désirer ; mais désirer ce que Dieu veut que nous désirions. Celui qui ne désire pas du fond du cœur, fait une prière trompeuse.

Quand il passerait des journées entières à réciter des prières, ou à méditer, ou à s'exciter à des sentiments pieux, ils ne prient point véritablement, s'il ne désire pas ce qu'il demande.

O qu'il y a peu de gens qui prient !
car où sont ceux qui désirent les
véritables biens ? Ces biens sont les
croix extérieures et intérieures,
l'humiliation, le renoncement à sa
propre volonté, la mort à soi-même,
le règne de Dieu sur les ruines de
l'amour-propre ; ne point désirer ces
choses, c'est ne prier point : pour
prier, il faut les désirer sérieusement,
effectivement, constamment.

LA POSSESSION DES BIENS DE CE MONDE

Par sainte Catherine de Sienne

Comment on ne peut observer les commandements si on observe les conseils ? Et comment, quel que soit l'état que l'âme choisisse, si la volonté est bonne et sainte, elle est agréable à Dieu ?

Dieu lui dit « Il y a ceux qui, par amour pour moi, taillent en pièces avec l'épée à deux tranchants la haine du vice et l'amour de la vertu, leur propre sensualité, mais qui,

avec la lumière de la raison, gardaient, possédaient, acquéraient l'or des choses du monde.

Il y a aussi ceux qui veulent vraiment atteindre la grande perfection, et pour cela ils doivent les mépriser de fait et en esprit. Ils observeraient ainsi de fait et en esprit le conseil qui leur a été donné et laissé par ma vérité.

Ceux qui possèdent observent les commandements et les conseils en esprit, mais n'ont pas de fait.

Cependant, puisque les conseils sont liés aux commandements, nul ne peut observer les commandements sans suivre les conseils, sinon de fait, du moins en esprit. C'est ce qui arrive quand on possède la richesse

humblement et non point orgueilleusement, quand on la détient comme une chose prêtée et non comme une chose propre, comme une chose que ma bonté vous donne pour qu'elle vous serve.

Ces biens, en effet, vous ne les avez que pour autant que je vous les donne, vous ne les possédez que pour autant que je vous les laisse, mais je ne vous les laisse et ne vous les donne que pour autant que je juge qu'ils servent à votre salut. Voilà comment vous devez vous en servir.

Si vous vous en servez ainsi, vous observez le commandement, vous m'aimerez par-dessus toute chose et votre prochain comme vous-même. Votre cœur en est dépouillé, vous les

repoussez de désir, ce qui veut dire que vous ne les aimez et vous ne les gardez que pour suivre ma volonté. Vous les possédez matériellement, certes, mais vous suivez le conseil par désir en tranchant le venin de l'amour désordonné.

Ceux qui agissent ainsi vivent dans la charité commune, mais ceux qui observent les commandements et les conseils, de fait et en esprit, vivent dans la charité parfaite.

C'est avec une complète simplicité qu'ils observent le conseil que ma vérité, le Verbe incarné, donna à ce jeune homme qu'il avait ainsi questionné, « Que pourrais-je faire, Maître, pour avoir la vie éternelle ? » en Matthieu 19, verset 16.

Il lui fut répondu, « Observe les commandements de la loi. » Il reprit, « Je les observe. » Il lui fut répondu, « Si tu veux être parfait, vends tout ce qui t'appartient et distribue-le aux pauvres. » Le jeune homme alors devint triste, car les richesses qu'il possédait, il les aimait encore trop, et c'est pourquoi il était triste. Mais les parfaits observent les conseils. Ils abandonnent le monde et tous ses délices, ils macèrent leur corps dans la pénitence et dans les veilles, dans l'humble et continuelle prière.

Ceux qui demeurent dans la charité commune, bien qu'ils ne s'élèvent pas de fait au-dessus du monde, ne perdent pas pour cela la vie éternelle. Ils ne sont pas tenus en effet de ne pas posséder, mais s'ils

désirent posséder, ils doivent le faire de la manière que je t'ai indiquée.

En possédant, ils ne sauraient m'offenser, puisque toute chose est bonne et parfaite, créée par moi qui suis la souveraine bonté pour le service de mes créatures raisonnables, mais non pour que mes créatures deviennent les serfs et les esclaves des délices du monde.

C'est pour qu'ils en usent, s'il leur plaît de les détenir et de ne pas atteindre la grande perfection, non comme des propriétaires, mais comme des serviteurs. C'est vers moi qu'ils doivent élever leurs désirs, et toutes les choses, ils doivent les aimer et les posséder, non pas comme leurs appartenant,

mais comme leur étant prêtées, ainsi que je te l'ai déjà dit. Ce ne sont ni la créature ni le rang social que je regarde, mais les saints désirs.

Quel que soit le rang qu'il occupe, pourvu qu'il ait une bonne et sainte volonté, celui-là m'est agréable. Qui saura garder ainsi son rang ? Tous ceux qui ont tranché le venin grâce à la haine qu'ils ont pour leur propre sensualité et à l'amour qu'ils ont pour la vertu.

Ici, il y a une petite note qui dit ceci. Puisque les biens leur sont prêtés, ils ne doivent pas en user en maître, mais en serviteurs de la volonté divine. Le verbe trancher, qui peut paraître mal choisi, est fort juste. Les choses du monde étant des

scorpions, l'épée à double tranchant de l'amour pour la vertu et de la haine pour le vice, les a séparés en deux tronçons. D'un côté le dar venimeux, de l'autre la partie non-venimeuse, c'est-à-dire la chose en elle-même créée par Dieu.

Le texte continue en disant, Ayant tranché le venin de leur volonté désordonnée et l'ayant ordonné avec l'amour et la sainte crainte qu'ils doivent ressentir pour moi, ils pourront choisir et occuper la situation qui leur plaît. Quel que soit leur choix, ils mériteront la vie éternelle.

Certes, ce serait une plus grande perfection et il serait plus agréable pour moi de les voir s'élever de fait

et en esprit au-dessus de toute chose. Mais celui qui ne se sentirait pas de taille à atteindre cette perfection, sa faiblesse le lui empêchant peut demeurer dans cet état commun. Chacun selon son état, voilà la règle que vous donne ma bonté. Nul ne peut être ainsi exclu s'il faute.

En vérité, vous n'aurez point d'excuse puisque je condescend tellement à vos passions et à vos faiblesses que si vous voulez demeurer dans le monde, il vous est loisible d'y posséder, d'y dominer, de vous y marier, d'y élever et d'y entourer de soin vos enfants. Quelle que soit votre situation, vous pouvez posséder pourvu que vous sachiez trancher le poison de votre

sensualité car c'est lui en vérité qui donne la mort éternelle.

La sensualité est un véritable poison. Comme lui, elle attaque le corps qui finit par en mourir si l'homme ne s'ingénie pas à le vomir ou à prendre quelques remèdes. Voilà l'œuvre du scorpion de l'attachement du monde.

Ce ne sont pas les choses en elles-mêmes qui sont mauvaises. Je t'ai déjà dit qu'elles sont bonnes puisqu'elles ont été faites par moi qui suis la suprême bonté. L'homme peut s'en servir, s'il lui plaît, pourvu que ce soit avec un saint amour et une crainte sincère.

Je dis que c'est la volonté humaine qui est un venin. Je dis qu'elle empoisonne l'âme et qu'elle la tue s'il

n'est pas vomi par la sainte confession qui en libère le cœur et le désir. Bien qu'il semble amer à notre sensualité, c'est pourtant un bon remède.

Tu vois donc combien ces gens-là se trompent ? Alors qu'ils pourraient posséder des biens tout en me possédant, fuir la tristesse et avoir joie et consolation, ils veulent quand même le mal. Ils le peignent des couleurs du bien et se donnent tout entier à l'or avec un amour désordonné. Mais ils sont tellement aveuglés par l'infidélité qu'ils ne voient pas le poison.

Ils se savent empoisonnés, mais ils n'absorbent aucun remède. Ils

portent la croix du démon en goûtant les arrhes de l'enfer.

Point suivant. Comment les mondains ne peuvent se rassasier de tout ce qu'ils possèdent, de la souffrance que leur perverse volonté endure en cette vie ?

Je t'ai dit que la volonté seule est cause de la souffrance de l'homme, mais puisque mes serviteurs sont dépouillés de la leur et revêtus de la mienne, ils ne sauraient éprouver aucune affliction. Ils sont complètement rassasiés, puisque ma grâce remplit leur âme. Ceux qu'ils ne possèdent pas, posséderaient-ils le monde entier, ne peuvent pas être rassasiés.

Ici, il y a une petite note. Rien ne peut rassasier l'âme sinon Dieu, car lui est plus grand qu'elle, et elle est plus grande que toutes les choses créées. Car ce que Dieu créa, il le créa pour le service de l'homme, et l'homme, il le créa pour lui.

Lettre à maître Antoine de Sciolo :
Si nous possédions les choses comme si elles étaient nôtres, nous serions des voleurs. Nous devons donc les rendre quand Dieu, créateur et donateur de toutes choses, nous les réclame.

On continue le texte. Les choses créées, en effet, sont moindres que l'homme. Elles sont faites pour l'homme, et non pas l'homme pour elles.

C'est pourquoi celui-ci peut être rassasié par elles. Moi seul et non pas l'homme, puis le rassasier.

Pourtant, ces malheureux qui vivent dans un tel aveuglement sont perpétuellement haletants et ne se rassasient jamais. Ils désirent ce qu'ils ne peuvent obtenir, parce qu'ils ne me le demandent pas à moi qui seul puis les rassasier. Veux-tu que je te dise pourquoi ils sont dans la peine ? Tu sais que **l'amour est toujours une cause de souffrance quand on vient à perdre ce à quoi on s'est identifié.**

Ceux-là, par leur amour, se sont, et de diverses manières, identifiés avec la terre. Aussi sont-ils devenus terre. Les uns ne font plus qu'un avec les

richesses, les autres avec leur situation. Celui-ci avec ses enfants, celui-là en m'abandonnant pour servir les hommes, d'autres encore en faisant de leur corps un animal immonde.

Voilà comment et de diverses manières ils ont faim et se nourrissent de la terre. Ils voudraient que toutes les choses qu'ils aiment fussent immuables, mais elles ne le sont pas. Elles passent comme le vent. C'est pourquoi ou bien ce sont eux-mêmes qui les quittent en mourant, ou bien ils en sont privés par ma providence. Cette privation les fait souffrir intolérablement.

La douleur qu'ils éprouvent en les perdant n'a d'égal que l'amour

dérégulé qu'ils ont eu en les possédant. S'ils avaient possédé leur bien comme des choses prêtées et non comme des choses leur appartenant, ils les laisseraient sans souffrance. Ils éprouvent de la douleur parce qu'ils n'ont pas ce qu'ils désirent.

Je te l'ai dit, le monde ne peut les rassasier, et de n'être pas rassasié, ils souffrent. Quelles sont grandes les souffrances provoquées par tous les hauts le cœur de la conscience. Quelles sont grandes les souffrances de celui qui désire se venger.

Celui-là se ronge continuellement, et il se tue lui-même avant de tuer son ennemi. Il s'est tué, lui le premier, avec son propre couteau, la haine.

Quelle est grande la souffrance endurée par l'avare qui dans son avarice se prive du nécessaire. Quelle est grande la souffrance de l'envieux qui ronge continuellement son cœur et ne peut jamais se réjouir du bonheur de son voisin. De tout ce qu'ils aiment, ces hommes ne savent tirer que souffrance et soucis désordonnés. Ceux-là se sont chargés de la croix du démon en goûtant les arrhes de l'enfer. Aussi ne vivent-ils cette vie que comme des malades. S'ils ne se soignent pas, ils en mourront pour l'éternité. Tu vois donc combien ces âmes se trompent au milieu de quelles souffrances. Elles vont en enfer pour avoir voulu être les martyrs du démon. Qu'est-ce

qui les aveugle, le nuage de l'amour propre qui couvre la pupille de la foi.

Tu as vu également combien les tribulations de ce monde, de quelques côtés qu'elles viennent, blessent mes serviteurs dans leur corps, mais non dans leur âme, puisqu'ils ne font qu'un avec ma volonté. C'est pourquoi ils se réjouissent de pâtir pour moi.

Les serviteurs du monde, au contraire, sont frappés extérieurement et intérieurement. Surtout intérieurement, dans la crainte de perdre ce qu'ils possèdent et à cause de cet amour qui les pousse à désirer ce qu'ils ne peuvent posséder.

Toutes les souffrances qui découlent de ces deux principales souffrances, ta langue serait incapable de les décrire. Tu vois donc qu'en cette vie même, les justes ont un meilleur sort que les pécheurs. Voilà que tu connais parfaitement et leurs courses et leurs termes.

Dieu dit, il leur faut donc devenir des fils et me servir sans songer à soi-même.

LA PÉNITENCE

Par le père Bourdaloue

Quelque relâchement que le péché ait introduit dans le christianisme, il est aisé de comprendre, pour peu que l'on connaisse la nature de la pénitence, qu'elle doit être sévère de la part du pécheur. Et la raison qu'en apporte saint Augustin est convaincante, car, dit ce père, qu'est-ce que la pénitence ? C'est un jugement, mais un jugement dont la forme a quelque chose de bien particulier. Et en effet, si vous me demandez quel est celui qui y

préside en qualité de juge, je vous réponds que c'est celui qui y paraît en qualité de criminel, je veux dire le pécheur même.

L'homme s'érige un tribunal dans son propre cœur, il se cite devant soi-même, il se fait l'accusateur de soi-même, il rend des témoignages contre soi-même et enfin animé d'un zèle de justice, il prononce lui-même son arrêt.

Voilà la véritable et parfaite idée de la pénitence chrétienne.

Tertullien, parlant de la pénitence, a dit une chose bien glorieuse d'une part à Dieu, mais de l'autre bien capable de rabattre la présomption et l'orgueil de l'homme. De quoi s'agit-il, mon frère ? C'est ainsi qu'il

s'adresse à un pécheur. Vous êtes en peine de savoir si votre pénitence vous sera utile ou non devant Dieu. Qu'importe, Dieu vous commande de la faire, n'est-ce pas assez pour vous obliger à lui obéir ? Quand il n'y aurait que le seul respect dû à son autorité, elle mérite bien que vous y ayez égard préférablement à votre utilité.

Or, ce que ce Père disait en général de la pénitence, je pourrais le dire en particulier de la sévérité de la pénitence. Quand cette sévérité n'aurait rien que de rebutant pour nous, et qu'elle serait telle que notre amour propre et l'esprit du monde nous la figure, Dieu leur donnant, il n'y aurait point d'autre parti à prendre que celui d'une généreuse

soumission. Et il serait juste que notre délicatesse cédât à la nécessité et la force du précepte.

Mais Dieu, chrétien, n'en veut pas user si absolument et si souverainement avec nous. Et par une condescendance digne de sa grandeur, il sait si bien tempérer les choses que non seulement le poids ne nous accable pas, mais qu'il nous devient même léger. Et s'il veut que nous nous condamnions à toutes les rigueurs de la pénitence, il prend soin en même temps que nous y trouvions toute l'onction qui peut nous l'adoucir.

Le même Tertullien ne se trompait donc pas. Et quoi qu'il ait eu du reste sur le sujet de la pénitence des

sentiments outrés, il a parlé juste quand il a dit ailleurs que la pénitence était la félicité et la béatitude de l'homme pécheur. À qui ne connaîtrait pas les effets de cette vertu, ou plutôt à qui n'en connaîtrait qu'une partie, cette proposition semblerait un paradoxe.

Car qui a-t-il en apparence de moins propre à faire le bonheur de l'homme que ce qui mortifie son esprit, que ce qui crucifie sa chair, que ce qui combat ses passions, que ce qui l'oblige à se renoncer lui-même ? Or ce sont les devoirs essentiels de la pénitence. Il est néanmoins vrai, chrétien, qu'après l'innocence perdue, rien ne peut rendre l'homme heureux, je dis même heureux dès cette vie que la pénitence.

Et vous en conviendrez sans peine quand vous m'aurez entendu. Car j'appelle avec Tertullien la félicité du pécheur dès cette vie, ce qui produit en lui la paix et le calme de la conscience, ce qui le remplit de la joie du Saint-Esprit, ce qui le met dans toute l'assurance où il peut être contre les jugements de Dieu. Or voilà les effets naturels de la pénitence que je vous prêche. Première vérité, vérité incontestable et qui est de la foi.

J'ajoute qu'il n'y a que la pénitence exacte et sévère qui ait la vertu d'opérer ces divins effets, c'est-à-dire qui produise dans le pécheur cette tranquillité, qui lui fasse goûter cette joie, qui lui donne cette assurance ou du moins cette

confiance chrétienne. Seconde vérité qui s'en suit infailliblement de l'autre.

N'ai-je donc pas droit de conclure que la pénitence, dans sa sévérité même, nous devient douce et aimable ? Écoutez-moi, ceci vous édifiera plus que tout ce qu'il y a d'effrayant et de terrible dans la religion.

Oui, c'est la véritable pénitence et par conséquent celle où le pécheur se flatte moins, où il s'épargne moins, qui produit la paix. Et de là vient que le Fils de Dieu ne sépara point ces deux grâces qu'il accorda tout à la fois à la plus généreuse et à la plus fameuse pénitente Marie-Madeleine lorsqu'il lui dit au moment de sa

conversion « Vos péchés vous sont remis, allez en paix ».

Cette paix de Dieu, comme l'appelait Saint-Paul, parce qu'elle est en effet souverainement et par excellence le don de Dieu, cette paix que le monde ne peut donner parce qu'elle n'est pas de son ressort, cette paix qui surpasse tout autre sentiment, tout autre bien, tout autre plaisir et sans laquelle même il ne peut y avoir ni plaisir ni bien dans la vie, cette paix qui met le repos dans un cœur, qui en fait cesser les troubles, qui en apaise les remords, cette paix, dis-je, fut le premier fruit des saintes dispositions avec lesquelles Madeleine vint se présenter à Jésus-Christ.

Jusque-là, rebelle à Dieu et livrée à elle-même, elle avait eu de continuels combats à soutenir. Jusque-là, emportée par sa passion mais au même temps gênée et burlée par sa raison, elle avait senti l'aiguillon du péché, c'est-à-dire elle en avait senti la confusion, l'amertume, le repentir, bien plus qu'elle n'en avait goûté la douceur. Jusque-là, elle avait vécu dans des inquiétudes mortelles, mais elle commença à jouir enfin de la paix dès que, par sa pénitence, elle eut trouvé grâce devant Dieu.

Car ce fut alors qu'elle entendit cette divine parole et qu'elle en éprouva l'effet, allez en paix, comme si le Sauveur du monde, usant de l'Empire absolu qu'il avait sur le

cœur de cette pécheresse, lui eut commandé, aussi bien qu'au vent et à la mer, de se calmer.

Quoi qu'il en soit, je prétends, mes chers auditeurs, qu'autant que nous pratiquons la pénitence avec cet esprit de ferveur et cette exacte sévérité envers nous-mêmes, autant nous y trouvons de consolation.

Que ce qu'éprouva Madeleine convertie, Dieu, par sa miséricorde, nous le fait sentir, puisqu'il nous dit comme à elle, intérieurement et même sensiblement par la bouche de ses ministres, « Tout vous est pardonné, ne soyez plus en peine » (Luc 7).

Mais comment est-il possible qu'une pénitence sévère, qui, selon la

maxime de Tertullien, fait en nous la fonction de la justice et de la colère de Dieu, nous donne néanmoins la paix ?

Ah, chrétien, voilà le miracle que je vous prie de remarquer, car c'est par sa sévérité même qu'elle apaise Dieu, qu'elle désarme Dieu, qu'elle nous rend amis de Dieu, que d'un Dieu courroucé et irrité, lequel n'avait pour nous que des rigueurs et qui ne nous préparait que des châtiments, elle le force, tout Dieu qu'il est, par une sainte violence et par une espèce de conversion qui se fait en lui, à devenir un Dieu de bonté, un Dieu qui met sa gloire à nous pardonner sans réserve tout ce que nous ne nous pardonnons pas, qui ne se souvient de nos offenses,

que pour en faire le sujet et la matière de ses grâces, qui n'est notre juge que pour nous montrer encore plus authentiquement qu'il est notre Père, puisque alors il nous juge en Père au lieu qu'à la fin des siècles il nous jugera en Maître.

Enfin, un Dieu qui, déposant toute pensée, tout sentiment de vengeance, n'a plus désormais, comme il s'en déclare lui-même, que des sentiments de compassion et de charité, que des pensées de réconciliation et de paix.

Voilà, dis-je, le miracle de la pénitence, elle fait donc, parce qu'elle est sévère, appliquez-vous à cette pensée qui n'est que la suite de celle de Tertullien, elle fait donc,

parce qu'elle est sévère, la fonction de la colère de Dieu, mais elle la fait bien plus efficacement que la colère de Dieu même ou plutôt, elle fait en nous ce que la colère même de Dieu toute seule n'y peut faire. Pourquoi ? C'est qu'au lieu que la colère de Dieu punit en nous le péché sans l'effacer, la pénitence l'efface en le punissant.

C'est que la colère de Dieu toute seule, quelque satisfaction qu'elle exige et qu'elle tire du pécheur, ne peut jamais faire que Dieu soit satisfait. Ce qui se voit dans l'enfer ou l'éternité tout entière des peines que souffrent les réprouvés ne satisfait jamais Dieu, parce que dans l'enfer, dit Saint Bernard, il n'y a que la colère de Dieu qui agit.

Au lieu que la pénitence, par un heureux mélange de la colère et de la miséricorde divine, de la colère divine dont elle fait l'office et de la miséricorde divine qu'elle attire, elle a juste et entière satisfaction que Dieu attend du pécheur.

Par conséquent, c'est la pénitence sévère qui nous remet bien avec Dieu et par une suite non moins infaillible qui nous remet bien avec nous-mêmes. Car comment serons-nous en paix avec nous-mêmes tandis que nous sommes en guerre avec Dieu ? Or, qu'y a-t-il, que peut-il y avoir pour nous dans la vie de plus avantageux et de plus doux que cette double paix ? Quoi qu'il nous en coûte pour l'avoir, la pouvons-nous trop acheter ? Et quelque

austère que nous paraisse et que soit même la pénitence, pouvons-nous ne pas l'aimer quand il s'agit de rentrer en grâce avec le Maître de qui dépend tout notre bonheur et de rétablir dans nous-mêmes une paix qui sur la terre, est le souverain bien et qui ne peut compatir avec le péché ?

Oui, mon Dieu, dit le Père Bourdaloue, je prêcherai ces deux vérités sans jamais les séparer, la première que vous êtes un Dieu terrible dans vos jugements et la seconde que vous êtes le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation.

Ah ! mes frères, concluait saint Augustin, jugeons-nous plutôt dans

la rigueur de la pénitence, et par là nous glorifierons Dieu en nous condamnant nous-mêmes. Disons adieu comme David dans l'esprit d'une humilité sincère : « guérissez mon âme, Seigneur, parce que j'ai péché contre vous ».

Oui, j'ai péché, et ce n'est ni mon naturel ni mon tempérament que j'en accuse. Il ne tenait qu'à moi de le régler, et je savais assez quand je voulais le tenir dans l'ordre. Cette passion qui m'a dominé au préjudice de votre loi n'a jamais eu sur moi d'empire au préjudice de mes intérêts. Elle était souple et soumise à ma raison quand j'en craignais les conséquences devant les hommes, et elle n'avait ni emportement ni saillie que je ne réprimasse quand je

croyais qu'il y allait de ma réputation ou de ma fortune.

J'ai péché contre vous, et j'aurais tort de m'en prendre au monde, car le monde tout pernicieux qu'il est n'a eu d'ascendance sur moi autant qu'il ne m'a plus de lui en donner. En effet, cent fois pour me satisfaire moi-même, je l'ai méprisé. Cent fois par vanité et par caprice, je me suis affranchi de son empire et je me suis mis au-dessus de ses coutumes et de ses lois.

Si je vous avais aimé, ô mon Dieu, autant que j'aimais une gloire mondaine, autant que j'aimais des biens périssables, autant que j'aimais la vie, le monde avec toute sa malignité, je ne m'aurais jamais

perversi. Je ne serais donc pas de bonne foi si je prétendais par là justifier mon infidélité.

Voyez-vous, pécheur, dit saint Augustin, comment vous honorez votre Dieu à mesure que vous vous faites justice et une justice sévère en vous resserrant dans les bornes étroites de la pénitence.

Voulez-vous, chrétien, calmer aujourd'hui vos consciences, autant qu'il est possible sur un point aussi important ? Et pour cela, voulez-vous savoir quelle est la véritable pénitence ou, pour mieux dire, en quoi consiste le discernement juste que vous devez faire de la véritable pénitence ? C'est ce que je vais vous

apprendre et voici en peu de paroles tout mon dessein.

J'appelle véritable pénitence, pénitence sûre, celle que le saint Précurseur Jean-Baptiste prêchait au peuple qui venait le chercher dans le désert quand il leur disait « Faites donc de dignes fruits de pénitence », (Matthieu 3). Ils ne se contentaient pas qu'ils fissent pénitence, mais pour pouvoir compter sur leur pénitence, il voulait qu'ils en jugeassent par leurs fruits.

Car la pénitence n'est solide ni redevable au tribunal de Dieu qu'autant qu'elle est efficace. Et peut-elle être autrement efficace que par les fruits qu'elle produit ? Je les réduis à trois et je dis, après tous les

pères de l'Église, que la pénitence efficace est celle qui retranche la cause du péché, celle qui répare les effets du péché, celle qui assujettit le pécheur aux remèdes du péché. Trois caractères qui font d'une part la perfection de la pénitence et de l'autre la sûreté morale du pécheur pénitent.

Trois caractères que je vous prie de bien remarquer et qui vont partager ce discours. Retranchez généreusement ce qui est la cause ou la matière du péché. Réparez pleinement ce qui a été l'effet et la suite du péché. S'assujettir fidèlement à ce qui doit être le remède du péché.

Si votre pénitence, mon cher auditeur, est accompagnée de ces trois conditions, vous pouvez, sans être téméraire et présomptueux, faire fond sur elle, mais qu'une de ces trois conditions lui manque, c'est assez pour la rendre inutile ou même criminelle.

Remplissez-nous, mon Dieu, de votre esprit, de cet esprit de zèle qui animait Jean-Baptiste. C'est ce que je vous demande pour moi.

L'efficace de la pénitence consiste donc à sortir généreusement de l'occasion pour vaincre le péché et non pas à vouloir vaincre le péché en demeurant dans l'occasion.

Comme il est évident que la **pénitence** est une partie de la justice

et que c'est ainsi que les Pères de l'Église nous ont fait concevoir cette vertu, l'ayant toujours considérée comme **une volonté sincère dans le pécheur de se faire justice à lui-même, de la faire à Dieu et pour rendre à chacun ce qui lui est dû, de la faire encore au prochain si le prochain a été offensé.**

Il s'ensuit qu'une des principales fonctions de la pénitence chrétienne est de réparer les effets du pécheur. Mais supposons l'indispensable et l'incontestable nécessité de cette réparation, il s'agit, mes chers auditeurs, d'en bien comprendre l'étendue, parce que c'est de là que dépend l'exacte mesure de la pénitence.

Or, pour cela, je m'attache à deux importantes maximes de l'Écriture qui doivent corriger en nous deux des plus visibles et des plus dangereux abus à quoi nous sommes sujets, lors même que nous voulons retourner à Dieu et dans le projet et le plan de conversion que nous nous formons. Voici une instruction bien solide et dont je vous prie de profiter.

Première maxime, pour se convertir efficacement à Dieu, il ne suffit pas de faire pénitence, mais il faut faire de dignes fruits de pénitence. C'est ce que prêchait Jean Baptiste, cet homme envoyé de Dieu pour préparer au Seigneur un peuple parfait.

C'est ce qu'il enseignait aux Juifs qui venaient l'entendre dans le désert et qui se présentaient à lui pour être baptisés. C'est la conclusion qu'il tirait et qu'il leur adressait à tous quand il leur disait avec ce zèle et cet esprit d'Elie dont il était rempli, « Faites de dignes fruits de pénitence » en Luc 3.

Car, comme remarque saint Grégoire pape, par là ce divin précurseur déclarait que les fruits de la pénitence doivent être distingués de la pénitence même comme la substance de l'arbre l'est de ses fruits.

Par là, il leur donnait à connaître que la pénitence ne se réduit pas uniquement à pleurer les péchés

passés, mais à se mettre en état de ne plus les commettre dans l'avenir.

Que pleurer les péchés passés et même y renoncer pour toute la suite de sa vie, c'est le fond et comme la racine de la pénitence. Mais qu'il doit naître de là des fruits de grâce et de salut sans lesquels la pénitence ne peut être qu'un arbre stérile et exposé à la malédiction.

Par là, il accomplissait dignement son ministère, soit à l'égard des pécheurs endurcis en les obligeant à faire pénitence, soit à l'égard des pécheurs pénitents en leur apprenant à faire de dignes fruits de pénitence.

Or quels sont, encore une fois, ces fruits salutaires, ces fruits de pénitence ? Les voici. Réparer les

pernicieux effets du péché par des œuvres directement contraires au péché même selon ses différentes espèces. Je m'explique.

Réparer les effets de l'usurpation ou d'une possession injuste par la restitution. Réparer les effets de la médisance ou de la calomnie par le rétablissement de l'honneur et de la réputation. Réparer les effets de l'emportement et de l'outrage par l'humilité et la satisfaction. Réparer les effets de l'inimitié et de la haine par la sincérité de la réconciliation.

Voilà, dit Saint Grégoire, les dignes fruits, les fruits proportionnés, les fruits nécessaires, les fruits non suspects de la pénitence. Tout ceci est essentiel. Écoutez-moi.

Dignes fruits de pénitence parce qu'il faut, pour les produire, que le pécheur fasse des efforts dont il n'y a que la vraie pénitence, je veux dire que la pénitence surnaturelle et même la plus surnaturelle qui soit capable.

En effet, par quel autre motif que celui d'une pénitence très parfaite et toute naturelle, un riche avare, pourrait-il se résoudre à rendre un bien qu'il a injustement acquis ou injustement retenu, mais dont il ne peut plus se dépouiller sans déchoir durant où il est, et dont la restitution lui devient par là quelque chose de plus triste et de moins supportable que la mort même ?

Par quel autre motif un homme hautain et fier pourra-t-il gagner sur lui de faire des démarches humiliantes pour satisfaire, aux dépens de son orgueil, à ceux qu'il a offensé ? Et s'il est offensé lui-même, par quel autre motif lui persuadera-t-on d'étouffer le ressentiment de l'injure qu'il a reçue et de se réconcilier de bonne foi avec son plus mortel ennemi ? Ce ne peut être là Seigneur, que l'ouvrage de votre main, et un tel changement ne peut venir que de vous. La vertu de l'homme ne va point jusque-là. Il faut non seulement que votre grâce vienne à son secours, mais la plus puissante de votre grâce.

Il faut qu'elle lui fasse concevoir et enfanter ses résolutions héroïques, et

sans elle l'esprit corrompu du monde les ferait immanquablement avorter. C'est par cette grâce, ô mon Dieu, que vous triomphez des cœurs les plus rebelles et les plus durs. C'est par elle que les hommes les plus violents et les plus féroces deviennent doux et traitables comme des agneaux. Par elle que l'usurpateur du bien d'autrui consent à se dessaisir de tout ce qui ne lui appartient pas, et quelquefois même encore de ce qui lui appartient, en rendant comme Zachée non seulement au double, mais au-delà.

Appliquons aux maux spirituels de nos âmes des remèdes spécifiques, et selon la différence des péchés employons pour les punir des moyens différents. La retraite et la

séparation du monde, pour punir la licence des conversations. Le silence, pour punir la liberté et l'indiscrétion de la langue. La modestie dans les habits et dans l'équipage, pour punir le luxe. Le jeûne, pour punir les excès de bouche et les débouches. Le renoncement aux plaisirs innocents, pour punir l'attachement aux plaisirs criminels.

Qui sait si le Dieu des miséricordes ne se convertira pas à nous ? Qui le sait, ou plutôt qui en peut douter, après la parole authentique qu'il nous en a donnée ?

En un mot, mes chers éditeurs, retranchons la cause du péché, réparons les effets du péché,

assujettissons-nous, quoi qu'il nous en coûte, aux remèdes du péché, et par là nous rentrerons dans le chemin du salut et de la gloire.

LA PAUVRETÉ D'ESPRIT

Celui qui est pauvre d'esprit n'a nulle richesse dans son esprit ni son esprit dans les richesses. Celui est riche d'esprit lequel a ses richesses dans son esprit ou son esprit dans les richesses. Si vous affectionnez fort les biens que vous avez, si vous en êtes fort enbesogner, mettant votre cœur en ceux-ci, y attachant vos pensées et craignant d'une crainte vive et empressée de les perdre, croyez-moi, vous avez encore quelque sorte de fièvre.

Il n'est pas possible de se plaire beaucoup en une chose que l'on y mette beaucoup d'affection. S'il vous arrive de perdre des biens et vous sentez que votre cœur s'en désole et afflige beaucoup, croyez Philotée, que vous y avez beaucoup d'affection, car rien ne témoigne tant d'affection à la chose perdue que l'affection de la perte.

Ne désirez donc point d'un désir entier et formez le bien que vous n'avez pas. Ne mettez point fort avant votre cœur en celui que vous avez. Ne vous désolez point des pertes qui vous arriveront et vous aurez quelques sujets de croire qu'étant riche, en effet, vous ne l'êtes point d'affection, mais que vous êtes pauvre d'esprit et par conséquent

bienheureuse, car le royaume des cieux vous appartient.

Ayez beaucoup plus de soin de rendre vos biens utiles et fructueux que les mondains n'en ont pas, mais Philotée et les possessions que nous avons ne sont pas nôtres, Dieu nous les a donné à cultiver et veut que nous les rendions fructueuses et utiles, et partant nous lui faisons service agréable d'en avoir soin.

Mais il faut donc que ce soit un soin plus grand et solide que celui que les mondains ont de leurs biens, car ils ne s'embesognent que pour l'amour d'eux-mêmes et nous devons travailler pour l'amour de Dieu.

Or, comme l'amour de soi-même est un amour violent, turbulent,

empressé, aussi le soin qu'on a pour lui est plein de troubles, de chagrins, d'inquiétudes. Et comme l'amour de Dieu est doux, paisible et tranquille, aussi le soin qui en procède, quoi que ce soit pour les biens du monde, est aimable, doux et gracieux.

Ayons donc ce soin gracieux de la conservation, voire de l'accroissement de nos biens temporels, lorsque quelque juste occasion s'en présentera, et en tant que notre condition le requiert, car Dieu veut que nous fassions ainsi pour son amour.

Mais prenez garde que l'amour propre ne vous trompe, car quelquefois il contrefait si bien l'amour de Dieu qu'on dirait que c'est

lui. Or, pour empêcher qu'il ne vous déçoive et que ce soin des biens temporels ne se convertisse en avarice, il nous faut pratiquer bien souvent la pauvreté réelle et effective parmi toutes les facultés et richesses que Dieu nous a données.

Quittez donc toujours quelques parties de vos moyens en les donnant aux pauvres de bon cœur, car donner ce qu'on a, c'est s'appauvrir d'autant, et plus vous donnerez, plus vous vous appauvrirez.

Il est vrai que Dieu vous le rendra non seulement en l'autre monde, mais en celui-ci, car il n'y a rien qui fasse tant prospérer temporellement que l'aumône. Mais en attendant que

Dieu vous le rende, vous serez toujours appauvris de cela.

Ô le saint et riche appauvrissement que celui qui se fait par l'aumône ! Aimez les pauvres et la pauvreté, car par cet amour vous deviendrez vraiment pauvre puisque, comme dit l'Écriture, nous sommes faits comme les choses que nous aimons.

Quand il vous arrivera des inconvénients qui vous appauvriront, ou de beaucoup ou de peu, comme font les tempêtes, les feux, les inondations, les stérilités, les larcins, les procès, ô, c'est alors la vraie saison de pratiquer la pauvreté, recevant avec douceur ces diminutions de facultés et

s'accommodant patiemment et constamment à cet appauvrissement.

Sur le même sujet, Sainte Catherine de Sienne nous dit : Dieu lui dit : je veux te dire un mot maintenant des moyens que j'emploie pour que ceux de mes serviteurs qui espèrent en moi, aient l'indispensable. Ils sont aidés parfaitement ou imparfaitement selon qu'ils sont eux-mêmes parfaits ou imparfaits, dépouillés d'eux-mêmes et du monde, mais tous sont aidés. C'est pourquoi mes pauvres à moi sont pauvres en esprit et de volonté, c'est-à-dire d'intention.

Je ne dis pas pauvre tout court en effet, puisqu'il est beaucoup de pauvres qui ne voudraient point

l'être. Ceux-là sont des riches par leur volonté, mais des mendiants en même temps, puisqu'ils n'espèrent pas en moi et ne veulent pas accepter la pauvreté que j'ai donnée comme remède à leur âme qui se serait perdue et damnée dans la richesse. Mes serviteurs à moi sont des pauvres et non point des mendiants.

Le mendiant très souvent est dans le besoin et souffre d'un grand dénuement, mais le pauvre, sans être dans l'abondance, reçoit toujours pleinement l'indispensable. Ma Providence ne les abandonne jamais tant qu'ils espèrent en moi. Je les mène bien parfois jusqu'à l'extrême limite, mais c'est pour leur faire mieux voir et connaître que je puis et que je veux les aider. C'est pour

qu'ils s'éprennent de ma Providence et choisissent pour épouse la vraie pauvreté.

C'est alors que leur serviteur, le Saint-Esprit, ma Clémence, voyant qu'ils n'ont pas l'indispensable pour leur corps, allument en ceux qui pourraient les aider un grand désir et un grand élan d'aller vers eux et de les secourir.

Toute la vie de mes doux pauvres est ainsi gouvernée par la sollicitude qu'éprouvent pour eux ceux qui servent le monde.

Il est vrai que pour éprouver leur patience, leur foi et leur persévérance, je souffrirai qu'on les injurie et qu'on les maltraite, mais il n'en est pas moins vrai que celui-là

même qui les maltraite et qui les injurie est forcé, par ma bonté, de leur faire l'aumône et de leur donner ce dont ils ont besoin. Telle est ma Providence générale envers mes doux pauvres.

LA PATIENCE

La patience est une vertu chrétienne qui nous fait supporter avec égalité d'âme, par amour pour Dieu et en union avec Jésus-Christ, les souffrances physiques ou morales.

Tous nous souffrons assez pour être des saints, si nous savons le faire vaillamment et pour des motifs surnaturels, mais beaucoup ne souffrent qu'en se plaignant, en râlant, en rouspétant, parfois même en maudissant la Providence.

D'autres souffrent par orgueil ou cupidité, (c'est-à-dire avarice, convoitise), et perdent ainsi le fruit de leur patience.

Le vrai motif qui doit nous inspirer, c'est la soumission à la volonté de Dieu et pour nous y aider, l'espoir de la récompense éternelle qui couronnera notre patience.

Mais le stimulant le plus puissant, c'est la méditation de Jésus souffrant et mourant pour nous. Si lui, l'innocence même, a enduré si héroïquement tant de tortures physiques et morales, et cela par amour pour nous, pour nous racheter et nous sanctifier, n'est-il pas juste que nous, qui sommes coupables et avons, par nos péchés, causé ses

souffrances, consentions à souffrir avec lui, et dans les mêmes intentions que lui, pour collaborer avec lui à l'œuvre de notre purification et de notre sanctification, et avoir part à sa gloire après avoir eu part à ses souffrances ?

Les âmes nobles et généreuses y ajoutent un motif d'apostolat. Elles souffrent pour compléter la passion du Sauveur Jésus et travailler ainsi à la rédemption des âmes. Là est le secret de la patience héroïque des saints et de leur amour pour la croix.

Ressouvenons-nous souvent que Notre-Seigneur nous a sauvés en souffrant et endurant, et que de même, nous devons faire notre salut

par les souffrances et afflictions, endurant injures, contradictions et déplaisirs avec le plus de douceur qu'il nous sera possible.

Il faut avoir patience non seulement d'être malade, mais de l'être de la maladie que Dieu veut, au lieu où il veut, et entre les personnes qu'il veut, et avec les incommodités qu'il veut, et ainsi des autres tribulations.

Plaiguez-vous le moins que vous pourrez des torts qui vous seront faits. Le vrai patient ne se plaint point de son mal, ni ne désire qu'on le plaigne, il en parle naïvement, véritablement et simplement, sans se lamenter, sans se plaindre, sans l'agrandir.

Quand vous serez malade, offrez toutes vos douleurs, peines et langueurs au service de Notre-Seigneur, et suppliez-le de les joindre aux tourments qu'il a reçus pour vous. Obéissez aux médecins, prenez les médecines, viandes et autres remèdes pour l'amour de Dieu, vous ressouvenant du fiel qu'il prit pour l'amour de nous, désirez de guérir pour lui rendre service, ne refusez point de languir, (c'est-à-dire attendre et sécher), pour lui obéir, et disposez-vous à mourir, s'il lui plaît ainsi, pour le louer et jouir de lui.

La vertu qui s'exerce en l'amertume des plus viles, basses et abjectes tribulations est la plus excellente de toutes.

Voyez souvent de vos yeux intérieurs Jésus crucifié, nu, blasphémé, calomnié, abandonné et enfin accablé de toutes sortes d'ennuis, de tristesses et de travaux, et considérez que toutes vos souffrances, ni en qualité ni en quantité, ne sont aucunement comparables aux siennes, et que jamais vous ne souffrirez rien pour lui, au prix de ce qu'il a souffert pour vous.

Considérez les peines que les martyrs souffrirent jadis, et dites ; hélas, mes travaux sont des consolations et mes peines des roses, en comparaison de ceux qui, sans secours, sans assistance, vivent en une mort continuelle, accablée d'afflictions infiniment plus grandes.

LA SAINTE CRAINTE

Par Sainte Catherine de Sienne

Voici ce que Dieu dit. « Je te dirai maintenant qu'ils sont nombreux ceux que j'éperonne, (c'est-à-dire stimule), avec les tribulations que je leur envoie moi-même afin d'enseigner à leur âme que son but n'est pas cette vie, que toute chose est imparfaite, transitoire, et qu'ils ne doivent désirer que moi puisque je suis leur fin et puisqu'ils doivent me tenir pour tel.

Nombreux dis-je ceux qui commencent à chasser ce nuage avec la souffrance même qu'ils éprouvent et avec celle dont ils savent bien qu'elle punira leur faute.

C'est avec cette crainte qu'ils commencent à sortir du fleuve, à vomir le venin que leur a inoculé l'or du scorpion. Ils l'avaient saisi sans précaution, et c'est pourquoi ils avaient été piqués. Mais venant à connaître son venin, ils commencent par s'en libérer et marchent vers la rive afin de s'accrocher au pont, c'est-à-dire à Jésus-Christ.

Mais il ne suffit pas de marcher avec la seule crainte servile. Balayé de la maison, le péché mortel, sans la remplir de vertus fondées sur

l'amour et non sur la crainte, n'est pas suffisant pour mériter la vie éternelle.

S'ils ne posent pas les deux pieds, je veux dire l'amour et le désir, sur la première marche du pont, ce sont les deux pieds qui portent l'âme vers l'amour de ma vérité. Donc ceci, tout est inutile.

Voilà la première marche qu'il est bon pour vous de gravir. Je te l'ai déjà dit quand je t'ai appris comment mon fils avait fait un escalier de son corps.

Il est bien vrai que c'est là une façon assez courante de s'élever, puisque c'est toujours par la crainte du châtiment que les serviteurs du monde commencent à s'élever.

Les tribulations les rendent parfois si insupportables à eux-mêmes que le monde commence à leur déplaire.

S'ils utilisent cette crainte à la lumière de la foi, ils arrivent alors à l'amour de la vertu.

Quant aux démons qui les combattent de diverses manières, soit qu'ils les méprisent pour les confondre, « ce bien que tu as commencé te sera inutile à cause de tes péchés » (Les démons ne parlent ainsi que pour faire revenir en arrière mes créatures et leur faire abandonner ce qu'ils ont entrepris), soit qu'ils les prennent par la facilité en leur faisant mettre tout leur espoir dans ma miséricorde.

Pourquoi tant de peine ? Profite de la vie. Au moment de la mort, tu reconnaîtras tes fautes et tu seras sauvé. Le démon leur fait perdre ainsi leur crainte initiale.

Je ne leur ai jamais accordé et je ne leur accorde pas la miséricorde pour qu'ils m'outragent, mais pour qu'ils se défendent contre la malice du démon et contre la confusion de leur esprit.

Mais c'est tout le contraire qu'ils font puisque c'est avec le bras de ma miséricorde qu'ils m'offensent.

Cela n'arrive que parce qu'ils n'ont pas achevé cette première transformation qu'ils avaient commencé lorsqu'ils s'arrachaient, effrayés par le châtiment et déchirés

par les tribulations, à l'ignominie du péché mortel.

Aussi, en ne changeant pas, ils ne parviennent point à l'amour de la vertu. Ils n'ont pas persévéré, mais leur âme ne peut se transformer. Quand elle n'avance point, elle recule.

Aussi, en n'allant pas plus avant avec leur vertu, en ne s'arrachant pas pour parvenir à l'amour à cette imperfection que constitue encore la crainte, ne peuvent-ils que reculer.

Sur le même sujet, par Thérèse d'Avila. Elle nous dit ceci.

« Je ne songeais pas que rien ne peut être caché à celui qui voit tout. Ô mon Dieu, que de maux ne causent

pas dans le monde le peu de cas que l'on fait de cette vérité. Comment peut-on s'imaginer qu'une faute commise contre vous puisse demeurer secrète ? Je suis persuadé que nous éviterions de grands maux si nous comprenions que notre intérêt est, non pas de nous tenir à l'abri des regards du monde, mais de veiller à ne point vous déplaire. »

LA SAGESSE

Par Saint François d'Assise

La sagesse, pour le pauvre d'Assise, est la connaissance savoureuse de Dieu, qui s'expérimente en suivant le Christ humble et pauvre, vraie sagesse du Père.

C'est dire combien pour François, comme pour Claire, la vie d'union à Dieu et la contemplation sont intimement liées à l'avènement d'une vraie fraternité humaine.

La rencontre de Dieu en Jésus-Christ ne peut s'accommoder de n'importe

quelle forme d'organisation collective.

De la qualité de nos rapports humains dépend la vérité de notre relation avec Dieu.

Là où la relation avec nos semblables s'affranchit de tout esprit de domination et donc de toute servitude et où s'instaure une vraie fraternité, là seulement le vrai visage de Dieu se donne à contempler.

C'est pourquoi nous ne devons jamais, écrit François, désirer d'être au-dessus des autres, mais nous devons plutôt être les serviteurs des uns des autres.

Tous ceux qui agiront ainsi et persévéreront jusqu'à la fin, l'Esprit

du Seigneur reposera sur eux et établira en eux sa demeure et ils seront les fils du Père céleste dont ils font les œuvres et ils seront époux, frères et mères de notre Seigneur Jésus-Christ.

LA RETRAITE SPIRITUELLE

Par Saint François de Sales

C'est ici où je vous souhaite fort affectionné à suivre mon conseil, car en cet article consiste l'un des plus assurés moyens de votre avancement spirituel.

Rappelez le plus souvent que vous pourrez parmi la journée, votre esprit en la présence de Dieu, par l'une des quatre façons que je vous ai remarquées.

Regardez ce que Dieu fait et ce que vous faites. Vous verrez ses yeux tourner de votre côté et perpétuellement ficher sur vous par un amour incomparable.

Ô Dieu, vous direz-vous, pourquoi je ne vous regarde pas toujours comme toujours vous me regardez ? Pourquoi pensez-vous en moi si souvent, mon Seigneur, et pourquoi je pense si peu souvent en vous ? Où sommes-nous, ô mon âme ? Notre vraie place, c'est Dieu, et où est-ce que nous nous trouvons ?

Comme les oiseaux ont des nids sur les arbres pour faire leur retraite quand ils en ont besoin, et les cerfs ont leurs buissons et leurs forts dans lesquels ils se recèlent et mettent à

couvert, prenant la fraîcheur de l'ombre en été, ainsi nos cœurs doivent prendre et choisir quelque place chaque jour, ou sur le mont de Calvaire, ou aux plaies de notre Seigneur, ou en quelque autre lieu proche de Lui, pour y faire leur retraite à toutes sortes d'occasions, et là s'alléger et récréer entre les affaires extérieures, et pour y être comme dans un fort, afin de se défendre des tentations.

Bienheureuse sera l'âme qui pourra dire en vérité à notre Seigneur, « Vous êtes ma maison de refuge, mon rempart assuré, mon toit contre la pluie et mon ombre contre la chaleur. »

Ressouvenez-vous donc de faire toujours plusieurs retraites en la solitude de votre cœur, pendant que corporellement vous êtes parmi les conversations et affaires, et cette solitude mentale ne peut nullement être empêchée par la multitude de ceux qui sont autour de vous, car ils ne sont pas autour de votre cœur, ainsi autour de votre corps, que si votre cœur demeure lui tout seul en la présence de Dieu seul.

C'est l'exercice que faisait le roi David parmi tant d'occupations qu'il avait, ainsi qu'il le témoigne par mille traits de ses psaumes, comme quand il dit, « Ô Seigneur, et moi je suis toujours avec vous. Je vois mon Dieu toujours devant moi. J'ai élevé mes yeux à vous, ô mon Dieu, qui

habitez au ciel. Mes yeux sont toujours à Dieu. »

Et aussi les conversations ne sont pas ordinairement si sérieuses qu'on ne puisse de temps en temps en retirer le cœur pour le remettre en cette divine solitude.

Les pères et mères de sainte Catherine de Sienne, lui ayant ôté toute commodité du lieu et de loisirs pour prier et méditer, notre Seigneur l'inspira de faire un petit oratoire intérieur en son esprit, dans lequel, se retirant mentalement, elle put, parmi les affaires extérieures, vaquer à cette sainte solitude cordiale.

Et depuis, quand le monde l'attaquait, elle n'en recevait nulle

incommodité, parce que, disait-elle, qu'elle s'enfermait dans son cabinet intérieur, où elle se consolait avec son céleste époux.

Aussi, dès lors, elle conseillait à ses enfants spirituels de se faire une chambre dans le cœur et d'y demeurer.

Retirez donc quelquefois votre esprit dans votre cœur, où, séparés de tous les hommes, vous puissiez traiter cœur à cœur, de votre âme avec son Dieu, pour dire avec David, « J'ai veillé et j'ai été semblable au pélican de la solitude. J'ai été fait comme le chat huant ou le hibou dans les mesures, et comme le passereau solitaire au toit. »

Lesquelles paroles, outre leur sens littéral, (qui témoignent que ce grand roi prenait quelques heures pour se tenir solitaire en la contemplation des choses spirituelles), nous montrent, en leur sens mystique, trois excellentes retraites et comme trois ermitages dans lesquels nous pouvons exercer notre solitude à l'imitation de notre sauveur, lequel, sur le mont de Calvaire, fut comme le pélican de la solitude, qui de son sang ravive ses poussins morts.

En sa nativité, dans une étable de déserte, il fut comme le hibou de dans la mesure, plaignant et pleurant nos fautes et péchés.

Et au jour de son ascension, il fut comme le passereau, se retirant et

volant au ciel, qui est comme le toit du monde.

Et en tous ces trois lieux, nous pouvons faire nos retraites parmi le tracas des affaires. Le bienheureux Elzéard, comte d'Ariano en Provence, ayant été longuement absent de sa dévote et chaste Delphine, elle lui envoyait un homme exprès pour savoir de sa santé, et lui fit réponse, « Je me porte fort bien, ma chère femme, que si vous me voulez voir, cherchez-moi en la plaie du côté de notre doux Jésus, car c'est là où j'habite et où vous me trouverez. Ailleurs, vous me chercherez pour néant. » C'était un chevalier chrétien, celui-là.

LA RÉPARATION

Par le père Faber

Le Père Faber nous dit que, à chaque pas, durant la journée, nous serons appelés à faire un acte de réparation à la gloire de Dieu outragé.

Plus loin, il dit ceci. Vous pouvez faire quelques petites choses pour réparer les péchés du monde et témoigner la douleur que vous en ressentez. Et dans cette offrande, quelque faible qu'elle soit, Dieu saura trouver une grande gloire et vous une douce consolation.

Le Père Faber nous dit encore que notre Seigneur vient au secours de notre amour en donnant à nos misérables actions une valeur immense, ce qu'il fait en les unissant aux siennes et en les enrichissant de ses mérites.

LA VOIE ÉTROITE

Par le père Bourdaloue

Je n'ignore pas qu'une observation parfaite de la Loi, je dis de toute la Loi et des moindres devoirs qu'elle nous impose à ses peines, et qu'il faut savoir pour cela prendre sur moi-même en bien des rencontres et se contraindre.

Mais l'Évangile ne nous enseigne point une autre voie du salut que la Voix étroite, (en Matthieu 7). Et voilà pourquoi le Sauveur du monde nous a tant avertis de nous faire

violence à nous-mêmes parce que le royaume des cieux ne s'emporte que par la violence, (Matthieu 11). Voilà pourquoi il nous a tant exhortés à faire effort.

De croire que la porte du ciel s'élargisse ou qu'elle se rétrécisse à votre gré, c'est une erreur, dit saint Chrysostome, puisque saint Jean, dans son Apocalypse, nous déclare qu'elle est de bronze et d'airain.

Et en effet, prenez telle liberté qu'il vous plaira, accordez-vous à vous-mêmes tel privilège que vous voudrez, jamais la Loi de Dieu ne changera ni ne pliera, et tous les adoucissements dont vous userez ne la feront pas relâcher d'un seul point de sa sévérité.

Au contraire, plus vous entreprendrez sur elle, plus vous tâcherez à vous la rendre favorable, et plus elle deviendra redoutable pour vous, car alors, bien loin de vous favoriser, elle s'élèvera contre vous et elle vous condamnera.

Or, cela supposait comment devons-nous agir si nous sommes sages, comment devons-nous raisonner, n'est-ce pas de la sorte ? Le chemin du salut est étroit. Il faut donc que je resserre aussi ma conscience, car il n'y a point de danger pour moi de me restreindre dans les bornes de mon devoir, mais je dois tout craindre si je viens jamais à les franchir. Je ne puis être trop soumis à Dieu, mais je cours risque de me perdre si je ne le suis pas assez, et cet esprit

d'indépendance qui pourra peut-être me réussir en traitant avec les hommes ne saurait m'attirer de la part de Dieu que le souverain malheur.

Les chrétiens ont cherché autrefois des remèdes efficaces pour bannir les scrupules du monde, et moi, par un sentiment bien opposé, je voudrais que ce qui s'appelle le monde fût aujourd'hui rempli de scrupules.

Oui, plutôt au ciel, que tant d'âmes libertines fussent converties en scrupules. Dieu y trouverait sa gloire, et elles y trouveraient leur sûreté.

Ce serait en elles une faiblesse, mais dont il serait bien plus aisé de les

guérir que de la malheureuse présomption qui les rend si hardies à transgresser la loi.

Il ne s'agit ici que de petites choses, j'en conviens, mais parce que nous sommes superbes, c'est une première raison pour être en garde jusque dans cette petite chose contre nous-mêmes.

LA VOCATION DE CHACUN

Par le père Bourdaloue

Il n'appartient qu'à Dieu de disposer absolument de la vocation des hommes, et il n'appartient qu'aux hommes de déterminer chacun avec Dieu ce qui regarde le choix de leur état et de leur vocation.

Ce principe est un des plus incontestables de la morale chrétienne, d'où je conclus qu'un père dans le christianisme ne peut se rendre maître de la vocation de ses

enfants sans commettre deux injustices évidentes, la première contre le droit de Dieu, la seconde aux préjudices de ses enfants même, l'une et l'autre sujettes aux conséquences les plus funestes en matière de Salut. Voilà le point que je dois maintenant développer, et en voici les preuves.

Je dis qu'il n'appartient qu'à Dieu de décider de la vocation des hommes. Pourquoi ? Parce qu'il est le premier Père de tous les hommes et parce qu'il n'y a que sa providence qui puisse bien s'acquitter d'une fonction aussi importante que celle-là. Ce sont deux grandes raisons qu'en apporte le docteur Angélique saint Thomas.

Si je suis Père, disait Dieu par le prophète Malachie, où est l'honneur qui m'est dû, c'est-à-dire pour appliquer à mon sujet ce reproche que faisait le Seigneur à son peuple ? Si je suis Père par préférence à tous les autres pères, où est le respect que l'on me rend en cette qualité ? Où est la marque de ma paternité souveraine si les autres pères me la disputent, et si je ne dispose plus de ceux à qui j'ai donné l'être pour les placer dans le rang et dans la condition de vie qu'il me plaira ? Vous entreprenez ô homme de le faire, qui vous en a donné le pouvoir ? Dans une famille dont je ne vous ai confié que la simple administration, vous agissez en maître et vous ordonnez de tout selon votre gré.

Vous destinez l'un pour l'église et l'autre pour le monde, celle-ci pour une telle alliance et celle-là pour la religion, et il faut, dites-vous, que cela soit parce que les mesures en sont prises. Mais avec quelle justice parlez-vous ainsi ? Je n'ai donc plus que le nom de Père, puisque vous vous en attribuez toute la puissance.

C'est donc en vain que vous me témoignez quelquefois que ces enfants sont plus à moi, qu'ils ne sont à vous, car s'ils sont à moi plus qu'à vous, ce n'est pas à vous, mais à moi d'avoir la principale et essentielle direction en leur personne.

Ajoutez à cela, chrétiens, la réflexion de saint Grégoire, pape, que non seulement Dieu est le

premier Père de tous les hommes, mais qu'il est le seul que les hommes reconnaissent selon l'esprit, et par conséquent que c'est à lui, et non point à d'autres, d'exercer sur les esprits et sur les volontés des hommes cette supériorité de conduite, ou plutôt d'empire, qui fait l'engagement de la vocation.

Quand la mère des Macchabées vit ses enfants entre les mains des bourreaux souffrir avec tant de constance, elle leur dit une belle parole que nous lisons dans l'Écriture. « Ah ! mes chers enfants, s'écria-t-elle, ce n'est pas moi qui vous ai donné une âme si héroïque ! Cet esprit si généreux qui vous anime n'a point été formé de ma substance. C'est du souverain auteur

du monde que vous l'avez reçu. Je suis votre mère selon la chair, mais la plus noble partie de vous-même, qui est l'esprit, est immédiatement l'ouvrage de Dieu.

Ainsi leur parla cette sainte femme. Hors de là, chrétienne compagnie, il s'ensuit que Dieu seul est en droit de déterminer aux hommes leurs vocations et leurs états. Pourquoi ? Parce que c'est proprement en cela que consiste ce domaine qu'il a sur les esprits.

Un père sur la terre peut disposer de l'éducation de ses enfants. Il peut disposer de leurs biens et de leur partage, mais de leur personne, c'est-à-dire de ce qui porte avec soi engagement d'état, il n'y a que vous,

ô mon Dieu ! disait le plus sage des hommes, Salomon, « il n'y a que vous qui en soyez l'arbitre. C'est un droit qui vous est réservé ». Expression admirable et qui renferme un sentiment encore plus digne d'être remarqué.

Car c'est comme s'il disait « Vous n'avez pas voulu, Seigneur, que cette disposition de nos personnes fût entre les mains de nos pères temporels, ni qu'ils en fussent les maîtres ». Vous avez bien prévu qu'ils n'en useraient jamais avec les égards ni avec le respect que nos personnes méritent. Et en effet, mon Dieu, nous voyons qu'autant de fois qu'ils s'ingèrent dans cette fonction, c'est toujours avec des motifs

indignes de la grandeur du sujet et de la chose dont il s'agit.

Car il s'agit de pourvoir des âmes chrétiennes et de les établir dans la voie qui doit les conduire au Salut. Et eux n'y procèdent que par des vues basses et charnelles, que par de vils intérêts, que par je ne sais quel maxime du monde corrompu et réprouvé, se souciant peu que cet enfant soit dans la condition qui lui est propre, pourvu qu'il soit dans celle qui leur plaît, dans celle qui se trouve plus conforme à leur fin et à leur ambition. Ayant égard à tout, or, à la personne dont ils disposent, et par un désordre très criminel et très commun, accommodant le choix de l'État, non pas aux qualités de celui

qu'ils y engagent, mais au désir de celui qui s'y engage.

Or, n'est-ce pas là blesser le respect dû à vos créatures, et surtout à des créatures raisonnables ? Mais vous, Seigneur, qui êtes le Dieu des vertus, vous nous traitez bien plus honorablement, car disposant de nous, vous ne considérez que nous-mêmes, et à voir comment en use votre providence, on dirait en quelque sorte qu'elle nous respecte.

Concluons donc, chrétiens, que c'est de Dieu seulement que doit dépendre, et que doit venir notre destinée par rapport aux différentes professions de la vie. Et pourquoi, pensez-vous, demande Saint Bernard, que tout ce qu'il y a d'État

dans le monde qui partage la société des hommes soit autant de vocation et porte en effet le nom de vocation ? Car nous disons qu'un tel a vocation pour le siècle et un tel pour le cloître, un tel pour la robe et un tel pour l'épée.

Que veut dire cela, sinon que chacun est appelé à un certain état que Dieu lui a marqué dans le conseil de sa sagesse ? Pourquoi les pères de l'Église, dans leur morale, ont-ils regardé comme une offense si griève d'embrasser un État sans la vocation de Dieu, si ce n'est parce que tout autre que celui où Dieu veut nous placer n'est pas sortable pour nous et que nous sommes hors du rang où nous devons être quand ce n'est pas Dieu qui nous y conduit ? Sur quoi

je reprends et je raisonne ? Si tous les états du monde sont des vocations du Ciel, s'il y a une grâce attachée à tous ces états pour nous y attirer selon l'ordre de Dieu, s'il est un danger extrême pour le Salut de prendre un état sans cette grâce, ce n'est donc pas un père d'y porter ses enfants, beaucoup moins de les y engager, et ce serait le dernier abus de leur faire pour cela violence et de les forcer.

Car enfin, un père dans sa famille n'est pas le distributeur des vocations. Cette grâce n'est point entre ses mains pour la donner à qui il veut ni comme il veut.

Il ne dépend point de lui que cette fille soit appelée à l'état religieux ou

à celui du mariage, et la destination qu'il en fait est un attentat contre le souverain domaine de Dieu. Pourquoi ? Parce que toute vocation étant une grâce, il n'y a que Dieu qui puisse la communiquer, et de prétendre en disposer à l'égard d'un autre, c'est faire injure à la grâce même, et s'arroger un droit qui n'est propre que de la divinité.

En effet, chrétiens, pour bien appliquer les hommes à un emploi, et pour leur assigner sûrement la condition qui leur est convenable, il ne faut pas moins qu'une sagesse et une providence infinie.

Or, cette sagesse, cette providence si étendue, Dieu ne l'a pas donnée aux pères pour leurs enfants. Il n'a donc

pas dû conséquemment donner aux pères le pouvoir de décider du sort de leurs enfants. Et comme il a seul pour cela toute la connaissance nécessaire, j'ose le dire, qu'il l'eût manqué dans sa conduite s'il l'eût confié ce soin à tout autre qu'à lui-même.

Vous me demandez pourquoi un père ne peut se croire assez éclairé, ni assez sage pour ordonner de la vocation d'un enfant. Écoutez une des plus grandes vérités de la morale chrétienne.

C'est que rien n'a tant de rapport au Salut que la vocation à un état, et que souvent, c'est à l'état qu'est attachée toute l'affaire du Salut.

Comment cela ? Parce que l'état est la voie par où Dieu veut nous conduire au Salut. Parce que les moyens de Salut que Dieu a résolu de nous donner ne nous ont été destinés que conformément à l'état.

Parce que, hors de l'état, la providence de Dieu n'est plus engagée à nous soutenir par ses grâces spéciales qui assurent le Salut, et sans lesquelles il est d'une extrême difficulté de parvenir à cet heureux terme.

Et ce qu'il faut bien remarquer, comme une conséquence de ces principes, c'est que ce qui contribue davantage à notre Salut, ce n'est point précisément la sainteté de l'état, mais la convenance de l'état

avec les desseins et les vues de Dieu qui nous l'a marqué et qui nous y a fait entrer.

Mille seront sauvés dans la religion, et celui-ci devait s'y perdre. Mille se sont perdus dans le monde, et celui-là devait s'y sauver.

Ô abîme de la science de Dieu ! Mais revenons. Que faudrait-il donc à un père afin qu'il eût droit de disposer de la vocation de ses enfants ? Je n'exagérerai rien, mes chers auditeurs. Vous savez la profession que je fus de dire la vérité telle que je la conçois, sans jamais aller au-delà.

Que faudrait-il, dis-je, à un père pour prescrire à un enfant la vocation qu'il doit suivre ? Il faudrait qu'il connût

les voies de son Salut, qu'il entra dans le secret de sa prédestination, qu'il sût l'ordre des grâces qui lui sont préparées, les tentations dont il sera attaqué, les occasions de ruines où il se trouvera engagé, qu'il pénétra dans le futur pour voir les événements qui pourront changer les choses présentes, qu'il lut jusque dans le cœur de cet enfant pour y découvrir certaines dispositions cachées qui ne se produisent point encore au dehors.

Car c'est sur la connaissance de tout cela qu'est fondé le droit d'assigner aux hommes des vocations, et quand Dieu appelle quelqu'un, il y emploie la connaissance de tout cela.

Mais où est le père sur la terre qui ait la moindre de ces connaissances ? Et n'est-ce donc pas dans un père une témérité insoutenable de vouloir se rendre maître des vocations et des états dans sa famille ? N'est-ce pas où s'attribuer la sagesse même de Dieu, ce qui est un crime, où entreprendre avec la sagesse de l'homme, ce qui demande une sagesse supérieure et divine, entreprise qu'on ne peut autrement traiter que de foire, etc. ?

LA VÉRITABLE PAIX

Par le père Bourdaloue

L'homme en était réduit à ce déplorable état d'être dans une continuelle guerre avec soi-même et de ne pouvoir se donner la paix à soi-même, et ce qui semble bien étonnant, dans l'affreux désordre où il était, tombé par le péché, il ne lui fallait pas moins un médiateur pour le réconcilier avec lui-même que pour le réconcilier avec Dieu.

Hors de là, je conclus que Jésus-Christ est donc, par cette même

raison, le Prince et le Dieu de la paix, puisque, dans le mystère de sa naissance, il nous apprend, et par les exemples qu'il nous donne, et par les leçons qu'il nous fait, le secret inestimable d'entretenir la paix avec nous-mêmes, secret que nous avons tant d'intérêt à découvrir et qu'il nous est si important de savoir, mais qu'il n'appartient qu'à ce Dieu naissant de nous révéler. En effet, jusque-là les hommes l'avaient ignoré, cet art tout divin.

Séduit et aveuglé par le Dieu du siècle, il s'était faussement persuadé que le plus sûr moyen de trouver la paix du cœur était de satisfaire ses désirs, de contenter son ambition, de rassasier sa cupidité, et pour cela d'être honoré et distingué dans le

monde, de s'enrichir et de vivre dans l'abondance, de se pousser, de s'élever, de s'agrandir.

Ainsi l'avait cru et le croyait tant de mondain.

Or, en résonnant de la sorte, non seulement dit l'Écriture, il s'était trompé, mais en se trompant, il s'était rendu malheureux. Pourquoi ?

Parce qu'en résonnant de la sorte, il n'avait pas connu le chemin de la paix. Au lieu du repos intérieur et du calme qu'il se promettait dans leur opulence et dans leur élévation, il ne trouvait que trouble, que chagrin, qu'affliction d'esprit.

Tel était le sort des partisans du monde, et plus au ciel, mes chers

auditeurs, que ce ne fut pas encore aujourd'hui le vôtre.

Qu'a fait Jésus-Christ ? Il est venu nous enseigner le chemin de la paix que nous cherchions et que nous ne connaissions pas. Lui-même, qui dans l'Évangile s'est appelé le chemin, (Jean 14), il est venu nous servir de guide et nous montrer la route par où nous pouvons immanquablement arriver au terme de cette bienheureuse paix.

Lui-même, qui s'est appelé et qui est en effet la vérité, il est venu nous désabuser des erreurs grossières dont nous nous étions laissé prévenir à l'égard de cette paix.

Lui-même, qui est la vie, il est venu nous faire goûter ce qui pouvait seul

nous mettre en possession de cette paix. Tout cela comment ?

En nous découvrant dans le mystère de ce jour les deux sources véritables de la paix avec nous-mêmes, savoir l'humilité de cœur et la pauvreté de cœur, et en détruisant dans ce même mystère les deux grands obstacles à cette paix tant désirée et néanmoins si peu communes, qui sont notre orgueil d'une part et de l'autre notre attachement au bien de la terre. Ne perdez rien d'une instruction si solide et si édifiante.

Oui, c'est dans ce mystère qu'un Dieu-Homme, en naissant parmi les hommes, nous prêche hautement, par son exemple, ce qu'il devait dans la suite établir pour fondement de

toute sa doctrine (Matthieu, 11). Apprenez de moi que je suis humble de cœur, et tenez pour certains que par là vous trouverez le repos de vos âmes.

Oracle, dit saint Augustin, d'où devait dépendre non seulement notre sainteté, mais notre félicité dans la vie. Car il est évident, mes frères, que ce qui nous empêche tous les jours de trouver ce repos de l'âme si estimable et sans quoi tous les autres biens de la vie nous deviennent inutiles, c'est l'opposition secrète que nous avons à l'humilité chrétienne. Reconnaissons-le avec douleur et gémissons-en devant Dieu.

Ce qui fait perdre si souvent la paix à notre cœur et ce qui nous met dans l'impuissance de la conserver, c'est l'orgueil dont nous sommes remplis et qui nous enfle. Cet orgueil qui nous fait croire en tant d'occasion qu'on ne nous rend pas ce qui nous est dû, qu'on n'a pas pour nous assez d'égard, qu'on ne nous considère pas autant que nous le méritons. Car de là naissent les mélancolies et les tristesses, de là les désolations et les désespoirs, de là les aigreurs et les emportements.

Les tristesses, quand nous nous voyons maltraités, les désespoirs, quand nous nous croyons méprisés, les emportements, quand nous nous prétendons insulter et outrager.

Dieu prenant plaisir, dit saint Chrysostome, à punir notre orgueil par notre orgueil même et se servant de notre amour propre pour nous faire souffrir quand, par un excès de délicatesse et de sensibilité dont notre orgueil est le principe, nous ne voulons rien souffrir. Si nous étions humbles et humbles de cœur, nous serions à couvert de tous ces chagrins.

Au milieu des contradictions et des adversités, l'humilité nous tiendrait dans une situation tranquille. Quelle injustice qu'ont pu nous faire et que l'on nous fit, l'humilité nous consolerait, l'humilité nous affermirait, l'humilité calmerait ces orages, réprimerait ces mouvements déréglés qui bouleversent une âme,

si je puis ainsi m'exprimer, et qui lui causent de si grandes agitations. Ah, chrétien, méditons bien sur ce point important.

Examinons bien et demandons-nous à nous-mêmes pourquoi nous nous troublons si aisément, pourquoi, au moindre soupçon d'un mépris souvent imaginaire, nous nous piquons si vivement, pourquoi, sur un vain rapport d'une parole dite contre nous par imprudence et par légèreté, nous nous affligeons, nous nous alarmons, nous nous irritons. C'est la question que se faisait à lui-même le prophète royal et que peut se faire à toute heure l'homme superbe avec beaucoup plus de sujets.

Pourquoi, mon âme, êtes-vous triste, et d'où vient que vous me troublez ? Nous n'en trouvons point d'autre raison que ce fond d'orgueil avec lequel nous sommes nés et que nous avons toujours entretenu, bien loin de travailler à le détruire.

Voilà, homme du siècle qui m'écoutez, ce qui vous rend incapable de goûter cette paix qui est de votre aveu néanmoins est, après votre salut, le souverain bien. Vous la désirez préférablement à tout puisque vous ne désirez tout le reste que pour y parvenir. Cependant, vous n'y parvenez jamais.

Ne vous en prenez qu'à vous-même, à cette ambition qui vous possède et à laquelle vous vous êtes comme

livré, à cette ambition qui, malgré tant de biens dont Dieu vous a comblés dans la vie, vous empêche d'être jamais content de ce que vous êtes et vous porte toujours à vouloir être ce que vous n'êtes pas, à cette ambition qui, par la plus monstrueuse ingratitude envers la Providence, vous fait compter pour rien tout ce que vous avez et toujours aspirer à ce que vous n'avez pas, jusqu'à vous fatiguer pour cela sans relâche, jusqu'à vous crucifier vous-même à cette ambition qui fait naître dans votre cœur tant de basses et de honteuses jalousies, qui des prospérités d'autrui vous fait de si amers sujets de douleur, qui vous jette en de si violents transports quand on s'oppose à vos desseins,

qui vous inspire de si mortelles aversions quand on traverse vos entreprises.

Je le répète, et je ne puis trop fortement vous l'imprimer dans l'esprit, c'est là que le mal réside, c'en est le principe et la racine.

Quand vous aurez une bonne foi renoncée à cette passion, quand, par une modération chrétienne et sage, vous saurez vous tenir dans le rang où Dieu vous a placé, quand, par une justice que vous ne vous rendez pas et qu'il faudrait vous rendre, vous reconnaîtrez que Dieu n'en a que trop fait pour vous, dès là, vous posséderez ce trésor de la paix que vous avez en vain cherché jusqu'à

présent parce que vous ne l'avez pas cherché où il est.

C'est-à-dire, dès là, vous bénirez Dieu dans votre condition sans envier celle des autres. Dès là, soumis à Dieu, vous ne penserez plus qu'à vous sanctifier dans votre état sans courir éternellement après un fantôme que vous vous figurez comme un bonheur parfait, mais dont la chimérique espérance ne sert qu'à vous tourmenter. Dès là, content de votre fortune, vous en jouirez paisiblement et avec action de grâce.

Vous ne vous appliquerez qu'à en bien user et vous ne craignez rien autre chose que d'en faire un criminel abus. Dès là, chargé de rétablissement de vos familles, après

avoir fait en chrétien tout ce qui dépendra de vous pour y pourvoir, vous vous en reposerez sur cette aimable providence dans le sein de laquelle, comme dit l'apôtre, nous devons jeter toutes nos inquiétudes, comptant et pouvant compter avec assurance que si nous lui sommes fidèles, elle ne nous manquera pas (1 Pierre 5). Dès là, affranchis de la servitude et de l'esclavage du monde, vous attendrez tout de Dieu.

Vous ne mettrez votre appui, votre confiance qu'en Dieu. Vous entrerez dans la sainte et heureuse liberté des enfants de Dieu. Tous les nuages se dissiperont, toutes les tempêtes se calmeront, et un moment de cette paix secrète que votre orgueil a tant de fois troublé vous dédommagera

bien des faux avantages où il visait et des vaines prétentions qui vous exposaient à de si fâcheux retours et à de si rudes combats.

Or, voilà pourquoi Jésus-Christ vous dit aujourd'hui, « Apprenez de moi que je suis humble de cœur. » Et ne regardons pas cette humilité de cœur comme une faiblesse. Ça a été la vertu d'un Dieu.

Et c'est la vertu des forts, la vertu des sages, la vertu des âmes sensées, et par-dessus tout, la vertu des élus de Dieu. Apprenez-la donc. Écoutez toujours votre Maître, et apprenez-la de moi, puisqu'il n'y a que moi de qui vous puissiez l'apprendre, et que toute la philosophie n'a point été jusque-là.

Apprenez-la de moi, qui ne suis venu que pour vous en faire des leçons, et qui, pour mieux vous la persuader, me suis humilié et anéanti moi-même. C'est-à-dire, apprenez de moi que ce sont deux choses incompatibles que la paix et l'orgueil, que votre cœur, quoi que vous fassiez, et quoi que le monde fasse pour vous, ne sera jamais content, tandis que la vanité, que l'ambition, que l'amour de la gloire y régnera.

Par conséquent, que pour trouver sur la terre le centre et le point de la félicité humaine, que pour avoir cette paix de l'âme, qui est par excellence le don de Dieu, il faut être humble, et sincèrement humble, et solidement humble.

Car c'est là, mes frères, dit saint Bernard, ce que la sagesse de Dieu incarnée a prétendu nous déclarer dans cet auguste mystère. Parce que nous sommes charnels, et comme tels, accoutumés à ne rien comprendre que de charnel, le Verbe de Dieu a bien voulu lui-même se faire chair pour venir nous apprendre sensiblement et selon l'expression de ce Père, charnellement, que l'humilité est la seule voie qui conduit à ce repos du cœur si salulaire, et même absolument si nécessaire pour notre sanctification. Quand ce ne serait donc, conclut saint Bernard, que pour nous-mêmes, rendons-nous aujourd'hui dociles aux enseignements de ce Sauveur, et

écoutons-le, ce Verbe divin, au moins dans l'état de sa chair, mais ce n'est pas assez.

Il nous faut encore, chrétiens, une seconde leçon, non moins importante, car quelle est l'autre source de ces combats intérieurs et de ces guerres intestines qui nous déchirent si cruellement ? Convenez-en avec moi, c'est la cupidité, l'envie d'avoir, un malheureux et d'un humble attachement aux biens de la terre. Vous y cherchez les douceurs de la vie et l'ardeur extrême qui vous brûle en fait le tourment de votre vie.

En effet, quel soin empressé pour les acquérir, quelle peine pour les conserver, quelle frayeur au moindre

danger de les perdre, quel désir insatiable de les augmenter, quel chagrin de n'en avoir pas assez pour satisfaire ou à vos prétendus besoins ou à vos dépenses superflues, quelle douleur, quel accablement, quelle consternation quand, malgré vous, ils vous échappent des mains et qu'une mauvaise affaire, qu'un accident imprévu vous les enlève, quelle honte de tomber par là, non seulement dans la disette, mais dans l'humiliation, quel regret du passé, quelles alarmes sur le présent, quelles inquiétudes sur l'avenir au milieu de tant de risques inévitables dans le commerce du monde, au milieu de tant de révolutions et de revers dont vous êtes témoin et à

quoi tous les jours vous vous trouvez vous-même exposé.

Le remède, c'est le détachement évangélique. Donnez-moi un homme pauvre de cœur, rien ne sera capable de l'altérer, c'est-à-dire donnez-moi un homme vraiment détaché des biens sensibles, à quelque épreuve qu'il plaise à Dieu de le mettre dans l'adversité comme dans la prospérité, dans l'indigence comme dans l'abondance, il jouira d'une paix profonde.

Usant de ses biens comme n'en usant pas, et selon la maxime de saint Paul, les possédant comme ne les possédant pas, il sera disposé à tous les événements.

Tranquille comme Job et inébranlable au milieu des calamités du monde, il se soutiendra par la grande pensée dont ce saint homme était pénétré et qui conservait le calme dans son âme, (Job 2).

Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi, avec la même soumission, n'en recevrons-nous pas tous les maux ? Dans les disgrâces et dans les pertes, préparé comme Job à les supporter, il dira avec lui, (en Job 1), c'était le Seigneur qui me les avait donnés, ces biens, c'est lui qui me les a ôtés. Il ne m'est rien arriver que ce qu'il a voulu, que son nom soit à jamais béni.

Heureux état, solide et ferme soutien, ressource contre les malheurs de la vie, toujours prête et qui ne peut jamais manquer.

LA TEMPÉRANCE

Si la force est nécessaire pour réprimer la crainte, la tempérance ne l'est pas moins pour modérer cet attrait au plaisir qui si facilement nous détourne de Dieu.

La tempérance est une vertu morale surnaturelle qui modère l'attrait au plaisir sensible, surtout au plaisir du goût et du toucher, et le contient dans les limites de l'honnêteté.

Son objet est de modérer tout plaisir sensible, mais surtout celui qui est lié aux deux grandes fonctions de la

vie organique, le manger et le boire, qui conservent la vie de l'individu, et les actes qui ont pour but la conservation de l'espèce.

La tempérance nous fait user du plaisir pour une fin honnête et surnaturelle, et par là même en modère l'usage, selon les prescriptions de la raison et de la foi. Et précisément parce que le plaisir est alléchant et nous entraîne facilement au-delà des justes limites, la tempérance nous porte à la mortification, même dans certaines choses permises, afin d'assurer l'empire de la raison sur la passion.

Par le Père Bourdaloue

Si nous étions comme les anges de purs esprits, toutes nos vertus devraient se ressentir de la condition et de l'excellence de cet état, mais, parce que nos âmes sont attachées à des corps et que ces corps sont une partie de nous-mêmes, Dieu veut que nos vertus aient un caractère particulier pour sanctifier nos corps aussi bien que nos âmes, et que nos corps de même que nos âmes reçoivent de nos vertus le fond de sainteté et de perfection qui leur est propre

En effet, il n'y a point de vertu dans l'homme, soit morale, soit chrétienne, qui ne puisse contribuer à l'un et à l'autre. Mais entre les

vertus, il y en a toutefois une qui sert spécialement à toutes les deux par une différence essentielle, c'est-à-dire une vertu qui ne réside dans l'âme que pour sanctifier le corps et dont la fonction principale, est de gouverner le corps, est de régler les appétits du corps, est de pourvoir à l'entretien du corps, est d'assujettir le corps à l'esprit, pour assujettir ensuite plus aisément l'esprit à Dieu. Or, cette vertu, c'est la tempérance.

Les philosophes l'ont mise au nombre des vertus morales, mais les pères de l'Église et les théologiens nous l'ont proposée comme une vertu surnaturelle dans le christianisme, et l'Évangile nous en fait un devoir absolument indispensable et un moyen de salut.

LA SOUFFRANCE

Par Fénelon

La douleur, quand elle est seule, ne déplaît jamais à Dieu. Au contraire, elle purifie l'âme et est très agréable à Dieu quand elle ne porte à aucune infidélité.

La douleur n'est jamais si violente ni si longue quand elle est sans résistance à la grâce, car dès que la volonté ne lui résiste point, elle est sans trouble, et de plus, elle ne dure pas, parce que Dieu ne la donne que pour rompre la propre volonté.

Ainsi, dès que la volonté propre est rompue, Dieu finit l'épreuve qui n'était destinée qu'à opérer la désappropriation. On désarme Dieu en lui cédant.

La non-résistance est le remède à tous nos maux. Livrer tout à Dieu sans borne et sans condition, il ne faut pas le faire pour en avoir meilleur marché, mais il est pourtant vrai que c'est ce qui modère et qui abrège les peines.

Par le Père Bourdaloue

Dieu veut éprouver ses élus et leur donner occasion de lui marquer par leur constance leur fidélité.

Que Dieu, selon la comparaison du prophète roi, veut les purifier par le feu de la tribulation, comme l'on épure l'or dans le creuset.

Que Dieu veut assurer leur salut et les mettre à couvert du danger inévitable qui se rencontre dans les prospérités du siècle.

Que Dieu, par une aimable violence dit saint Bernard, veut les forcer en quelque sorte de se tenir unis à lui, en leur rendant tout le reste amer et ne leur offrant partout ailleurs que des objets qui leur inspirent du dégoût.

Que Dieu veut leur fournir une continuelle matière de combat, afin que ce soit en même temps pour eux

une continuelle matière de triomphe et par conséquent de mérite.

Que tout juste qu'ils sont, ils ne laissent pas d'être redevables à Dieu par bien des endroits, puisque le plus juste, comme parle Salomon, tombe jusqu'à sept fois par jour.

Mais que Dieu, d'ailleurs, veut les punir en Père et non en juge, et pour cela qu'il les châtie en ce monde selon sa miséricorde, afin de ne pas les punir en l'autre selon sa justice.

À s'en tenir là, mes chers auditeurs, et sans vouloir pénétrer plus avant dans les desseins de Dieu, n'est-ce pas assez pour soutenir la foi du juste, et une seule de ces raisons ne suffit-elle pas pour lui servir de

défense et le fortifier contre les plus rudes attaques ?

Que Dieu donc ordonne selon qui lui plaît, qu'il détruise et qu'il renverse, qu'il abaisse et qu'il humilie, qu'il frappe à son gré, jamais le juste n'aura que des bénédictions à lui rendre. Et s'il pensait à se plaindre, ce serait bien alors que Dieu pourrait lui faire le même reproche que fit le Sauveur du monde à Saint-Pierre.

Homme aveugle, laissez agir votre Dieu. Il vous aime et il sait ce qui vous convient. S'il vous traite maintenant avec rigueur, ce n'est qu'une rigueur apparente, et tout sensible que peuvent être les coups que son bras vous porte, c'est son amour qui le conduit.

Pensée touchante et puissant motif d'une consolation toute chrétienne.

Plus loin, il ajoute, Dieu, seconde le cœur de l'homme, l'interroge, par où ? Par les souffrances et les afflictions. Comme si Dieu disait au juste, déclarez-vous et faites-moi voir ce que vous êtes. Je ne l'ai point encore bien su jusqu'à présent, et je vais l'apprendre de vous-même. Tandis que vous avez été heureux sur la terre et que vous y goûtiez le calme et la paix, vous me l'avez dit, il est vrai, que vous vouliez être à moi, mais on ne pouvait guère compter alors sur votre témoignage. Dans cet état de prospérité, vous ne vous connaissiez pas encore assez bien, et vous ne pouviez juger

sûrement à qui des deux vous étiez, ou à moi ou à vous-même.

Mais maintenant qu'un revers a troublé toute la douceur de votre vie, maintenant que vous êtes dans l'infirmité, dans le besoin, et que tous les maux sont venus se semblent vous assaillir, c'est en cette situation que vous pouvez me donner des assurances de votre foi, et que je puis faire fond sur votre parole.

Si donc je vous vois persévérer dans mon service, si je vous entends au pied de mon autel me faire toujours les mêmes protestations d'un attachement inviolable, je vous écouterai et je vous croirai, car un

amour ainsi éprouvé ne doit plus être suspect.

À cela que pouvons-nous répondre, chrétiens auditeurs ? Si Dieu ne met pas l'impie à de pareilles épreuves, de quels sentiments, à la vue de son prétendu bonheur, devons-nous être touchés ? Est-ce d'une envie ou n'est-ce pas plutôt d'une horreur secrète ? Puisque si Dieu l'épargne, c'est que Dieu ne le juge plus digne de lui, c'est que Dieu ne s'intéresse plus en quelque sorte à le former pour lui, c'est que Dieu le regarde comme un faux métal que l'ouvrier abandonne au lieu qu'il jette l'or dans la fournaise et qu'il le fait passer par le feu.

De là cette sainte prière que David faisait à Dieu au psaume 25. « Ah Seigneur, éprouvez-moi, et ne me refusez pas la consolation de l'incalculable avantage de pouvoir vous montrer qui je suis, et quelles sont les véritables dispositions de mon cœur, mais parce que je ne puis mieux vous les faire connaître qu'en souffrant, frappez, brûlez et consommez-moi s'il le faut de misères et de peines, je consens à tout ».

Nous y devons consentir nous-mêmes, mes frères, d'autant plus aisément qu'un autre des saints de Dieu soit le juste affligé et de le purifier de toutes les affections de la terre.

En effet, si les prospérités temporelles étaient attachées à la vertu, nous ne servirions Dieu que dans cette vue, et par conséquent nous ne l'aimerions pas pour lui-même.

C'est ce que saint Augustin a si bien observé, et sur quoi il raisonne si solidement et avec sa subtilité ordinaire.

Quand vous voyez, dit-il, les ennemis de Dieu et les libertins dans l'état d'une riche fortune, vous y êtes sensibles. Et vous vous dites à vous-même, il y a si longtemps que je sers Dieu, que j'accomplis ses commandements, et que je m'acquitte de tous les exercices de la religion.

Cependant, mon sort est toujours le même, mes affaires n'en ont pas une meilleure issue, et il semble, au contraire, que Dieu prenne à tâche de les arrêter et de les renverser. Ceux-ci vivent dans le crime, sans règle, sans retenue, sans pitié, et avec cela ils ne laissent pas de jouir d'une santé florissante, d'accumuler biens sur biens, d'être honorés et distingués.

Mais, reprend ce saint docteur, c'était là ce que vous cherchez, c'était donc pour la santé du corps, pour les biens du monde, pour les honneurs du siècle que vous vouliez plaire à Dieu.

Or, voilà justement pourquoi il était convenable que Dieu vous en priva,

afin que vous appréciiez à l'aimer, non pour ce qu'il donne aux hommes, mais pour ce qu'il est en lui-même.

Car, souvenez-vous, ajoute le même Père, que si vous êtes juste, vous vivez dans l'état de la grâce et dans l'ordre de la grâce. Comme donc cette grâce est toute gratuite de la part de Dieu, elle vous engage à aimer Dieu d'un amour gratuit, et vous ne devez point l'aimer pour une autre récompense que lui-même, puisqu'il veut être lui-même toute votre récompense.

Les biens de la terre rendraient votre amour mercenaire, et si vous vous plaignez, quand Dieu vous les refuse ou qu'il vous les enlève, vous faites

voir par là que ses biens vous sont plus chers que Dieu même, et par conséquent que vous ne méritez pas de les posséder.

Biens tellement contagieux qu'ils peuvent pervertir les plus justes, et que souvent ils les ont précipités dans l'abîme le plus affreux et dans une corruption entière. Les exemples n'en ont été que trop éclatants et que trop fréquents.

Mais par un trait encore tout nouveau de providence et de miséricorde à l'égard de ses élus, comment Dieu les garantit-il de ce danger. Par une pauvreté qui leur sert de préservatif contre la contagion des richesses temporelles. Par une obscurité qui leur tient lieu

de sauvegarde contre la contagion des grandeurs périssables. Par une langueur et une maladie qui les met à couvert de la contagion des plaisirs sensuels et des flatteuses illusions de la chair.

Le juste, il est vrai, peut maintenant ne pas voir à quoi il se trouvait exposé. Lui, dis-je en particulier, plus que bien d'autres, si Dieu n'eût usé pour lui d'une telle précaution. Mais ce qu'il ne voit pas à présent, il le verra à la fin des siècles et au grand jour de la révélation.

Car c'est là que Dieu l'attend, c'est là que Dieu se réserve à lui mettre devant les yeux toutes les injustices ou l'eût emporter une averse et insatiable convoitise.

Tous les projets criminels et toutes les intrigues où l'ont engagé, une ambition démesurée et sans borne. Tous les excès, toutes les habitudes et les abominations où l'eût plonger une passion aveugle et une brutale volupté.

Si le frein de l'affliction ne l'eût retenu et si les disgrâces de la vie n'eussent empêché le feu de s'allumer dans son cœur.

Et par une suite immanquable, c'est là qu'éclairé d'une lumière divine et découvrant les salutaires et favorables secrets de la sagesse éternelle qui la conduit, il bénira Dieu mille fois de ce qui semblait devoir exciter contre Dieu tous ces murmures.

Il regardera comme un coup de prédestination de la part de Dieu, comme une grâce de Dieu et une des grâces les plus précieuses, ce que le monde regardait comme un délaissement total et comme une espèce de réprobation.

J'ajoute, dit-il, et je prétends que Dieu ne fait souffrir ses élus que pour les attirer à lui, que pour les mettre dans une heureuse nécessité de recourir à lui, de se confier en lui, de ne se tourner que vers lui.

Saint Ambroise nous dit que ce sont ces combats que nous livrons chaque jour qui font notre mérite. Sans combat, point de victoire à remporter, et sans victoire, point de couronne à espérer.

Vous vous étonnez, continue ce père, que Dieu exerce ainsi ses plus fidèles serviteurs et qu'il laisse au contraire les plus grands pécheurs dans une paix profonde.

Vous voulez savoir la raison de cette différence ? Elle est essentielle et très naturelle. C'est que Dieu ne couronne que les vainqueurs et qu'il veut couronner ses élus, d'où il s'en suit par une conséquence nécessaire, qu'il doit donc leur fournir des sujets de triomphe.

Mais la couronne n'étant point réservée aux pécheurs, il les laisse, par une conduite tout opposée, sans leur donner ni à combattre ni à vaincre. Il en use comme les princes de la terre, ou plutôt les princes de la

terre en usent eux-mêmes comme lui, et nous n'en sommes point surpris.

Plus loin, le père Bourdaloue nous dit, nous sommes les sujets d'un roi couronné d'épines. Nous appartenons à un roi de souffrance, à un roi d'abjection et d'humiliation. Nous ne sommes à lui que pour vivre comme lui, que pour être animés du même esprit que lui, que pour nous rendre ses imitateurs comme nous nous déclarons ses disciples.

Vérité universellement reconnue dans le christianisme, mais bien peu suivie dans la pratique, et même, si j'ose le dire, généralement abandonnée et démentie.

Car de ces principes que s'ensuit-il ?
Ah ! mes frères, que n'en avons-nous mieux compris jusqu'à présent les conséquences, ou du moins, que ne commençons-nous à bien les comprendre, et à y conformer désormais tous nos sentiments et toute notre conduite.

Prenez garde, nous sommes les sujets d'un roi couronné d'épines, nous ne devons donc plus tant rechercher les douceurs et les délices de la vie ?

Car servir un roi qui n'a que des épines pour couronne, et vouloir se couronner de rose, n'est-ce pas une contradiction ? Tel est néanmoins le désordre le plus commun, et quel autre langage est plus ordinaire dans

le monde ? Je dis dans le monde même prétendu chrétien, que celui de ces impies qui se disent les uns aux autres chez le sage, divertissons-nous et jouissons des biens que nous avons, faisons-nous des couronnes de fleurs et des fleurs les plus agréables et les plus douces. Que la joie nous accompagne en tous lieux, et laissons-en partout des marques, car voilà qu'elle doit être notre partage et notre sort, voilà qu'elle doit être notre vie.

Il est vrai néanmoins que cette vie molle et délicieuse n'est pas la vie de tous les gens du monde, et qu'il s'en faut bien même qu'elle ne le soit. Mais si ce n'est pas là leur vie en effet, ce l'est au moins en désir ; on y aspire sans cesse à cette vie aisée

et commode, on se la propose comme la fin de ses travaux, on y fait consister le bonheur et la sagesse, on envie la destinée de ceux qui en goûtent la tranquillité, et l'on se plaint de ne pouvoir trouver dans sa condition cette félicité temporelle, comme si c'était un malheur à des sujets de n'être pas mieux traités que le roi, et qu'au lieu des épines qu'il a portées et consacrées, il ne dut leur fournir dans son service que des plaisirs.

Nous appartenons à un roi de souffrance, nous ne pouvons donc participer aux avantages et aux prérogatives inestimables de sa royauté qu'autant que nous participerons à ses douleurs. C'est en cette vue que les saints ont témoigné

tant d'ardeur par les souffrances. Il n'est pas nécessaire que nous les cherchions comme eux, ni que nous les demandions à Dieu.

Sa providence prend assez soin d'y pourvoir, et par une miséricorde aussi favorable qu'elle nous semble sévère et rigoureuse, il ne nous laisse point manquer sur la terre de disgrâce et d'affliction. Il n'est question pour nous que d'en bien user, mais voici l'erreur la plus déplorable, et c'est celle où les disciples eux-mêmes tombèrent. Ils se persuadaient que Jésus-Christ dans la suite serait un roi temporel, et que sous son règne ils n'auraient rien à souffrir.

Ainsi, nous nous imaginons faussement, et nous croyons, parce que nous sommes à Dieu, que nous devons être exempts de toute peine et à couvert de toute adversité. Nous nous étonnons de voir des gens de bien affligés et sujets aux calamités humaines, et comme ce qui nous touche nous est encore beaucoup plus sensible, il ne faut que le plus léger accident qui nous arrive pour nous troubler et nous déconcerter. D'où vient cela ? C'est que nous ne considérons pas que ce sont là justement les apanages du roi que nous servons, et que c'est par là qu'il nous distingue et qu'il nous fait entrer au nombre de ses élus.

Nous ne sommes ici bas que pour souffrir, mourir, sacrifier, perdre, sans aucune réserve.

Par Maria Simma

Voici ce que Maria Simma nous enseigne sur la souffrance.

Mis à part le don de la vie et la possibilité de faire le bien lorsque nous sommes ici sur Terre, la souffrance est le plus grand don que Dieu puisse nous faire.

En souffrant ici-bas, nous recevons encore la grâce de faire de bonnes œuvres, mais une fois au purgatoire, c'est fini à jamais.

La souffrance guérit toujours quelque chose, et nous devons faire

confiance à Dieu et croire que c'est toujours pour notre bien et pour sa gloire.

Il y a une très grande grâce qui accompagne la souffrance et sur laquelle je voudrais insister. C'est dans la souffrance que les gens se retrouvent et trouvent leur cœur.

Dans la souffrance, c'est l'autre personne qui devient importante, et sans la souffrance, les gens ont tendance à ne penser d'abord qu'à eux-mêmes.

L'Occident connaît ce problème à un très haut degré, et dans la réparation que Dieu fera bientôt venir sur l'Occident, les gens se retrouveront à nouveau dans la souffrance.

Ce sera bon, et cela fera sortir ce qu'il y a de mieux chez eux qui ne pensent qu'à leur future grande maison ou à leur prochaine voiture.

Ce sera aussi un grand nettoyage. Ainsi, ce que l'on considère d'abord souvent comme un désastre, finit par être une énorme grâce et un don de Dieu.

A la question suivante qu'on lui pose Ainsi, lorsque quelqu'un souffre sans offrir ses souffrances à Dieu, la valeur de la souffrance est perdue.

Elle répond : Pour ce qui est de hâter la montée de cette âme vers Dieu, oui. Mais cette souffrance vient le plus souvent à cause de quelque chose qui est arrivé dans le passé et naturellement c'est alors réparé.

Avec ou sans notre aide, Dieu permet qu'il en soit ainsi.

Dieu est amour pur et il sait ce qui est le mieux pour nous.

Par sainte Catherine de Sienne

Voici ce que Dieu révéla à Sainte Catherine de Sienne.

Je ressens une vive satisfaction, ma très chère fille, du désir que vous avez de souffrir toutes les peines, toutes les fatigues et même la mort pour le salut des âmes.

Car plus on souffre, plus on me prouve son amour. Et plus on m'aime, plus on connaît ma vérité. Et plus on me connaît, plus grande est

la douleur que cause un péché commis contre moi.

Vous avez demandé à prendre sur vous le châtiment des crimes des autres et vous ne saviez pas qu'en demandant cette grâce, vous demandiez en même temps amour, lumière et connaissance de la vérité. Car ainsi que je l'ai déjà dit, plus grand est l'amour, plus grande est la douleur. Ainsi la douleur croît en proportion de l'amour.

Par le père Faber

Le père Faber nous dit : Mais Dieu voit avec plus de plaisir, du moins en cette vie, une âme qui se transforme

par la douleur qu'une autre qui se transforme par l'amour.

Toutefois, ô Verbe, je sais que la douleur ressentie par une âme à la vue des outrages qu'on vous fait trouve sa ressource dans l'amour qu'elle vous porte. Amour par lui-même plus parfait que la douleur.

Cependant, l'affliction exerce davantage l'âme à la charité envers le prochain, car elle excite en elle un zèle plus ardent pour le salut des âmes. Il existe encore une autre raison qui fait que Dieu se plaît à nous exercer à la douleur plutôt qu'à l'amour. C'est que la souffrance est une sorte de martyr qui établit une grande ressemblance entre les âmes

affligées et Jésus suspendu à la croix.

Leur douleur est un baume qui calme l'excès de ses souffrances. Ce sont des larmes d'amour versées sur sa passion.

Enfin, lorsque la douleur arrive à un haut degré, elle purifie notre âme de ses péchés.

L'amour a certainement plus de charme, mais comme nous sommes dans ce monde pour être purifiés, le temps de notre vie doit être plus spécialement consacré à pleurer et à souffrir pour l'amour de Dieu.

Par saint Vincent de Paul

Mais, Monsieur, me direz-vous, qui fera du mal à des filles qui ne font que du bien ? Ces filles qu'il appelait les bonnes filles du village, qui travaillent de toutes leurs forces pour secourir les pauvres dans leur maladie, ou pour leur propre perfection.

Qui est-ce qui pourra leur faire du mal ? Mes sœurs, c'est pour cela qu'il faut se résoudre à souffrir, c'est pour cela même que Dieu permet qu'on soit affligé.

Oui, mes sœurs, parce qu'on sert Dieu, il nous arrive des afflictions, et parce qu'il nous aime, il nous traite comme il a été traité lui-même. Il

permet que tantôt on souffre le froid, tantôt on soit mal vêtu.

D'autres fois, il faudra aller au champ où on aura bien de la peine, il y faudra souffrir tantôt une médisance, tantôt une injure. Voilà, mes chères sœurs, ce que la providence permet qu'il arrive aux serviteurs de Dieu.

Les souffrances sont dues aux gens de bien, parce qu'ils se sont rendus dignes, par leur vertu et fidélité, d'en faire bon usage. Vous avez su l'exemple de Tobie, qui était si charitable qu'il se levait de table et quittait son repas pour aller faire enterrer les corps de ceux qu'on avait fait mourir. La Sainte Écriture dit

que, pour cela, Dieu le trouva digne d'être privé de la vue.

Et quoi ? Voilà un homme qui s'emploie aux actions de charité, à ensevelir les morts, et Dieu le prive de la lumière qui est tant agréable ? Oui, et ce sont ses œuvres de charité qui l'ont rendu digne de cette privation. La patience est la vertu des parfaits.

Ah ! mes sœurs, quelle consolation n'a-t-on pas quand on a souffert quelque chose pour l'amour de Dieu, et qu'on se plaît aux humiliations, quand on se trouve en cet état de perfection que de prendre plaisir à souffrir les petits mécontentements parce qu'on sait qu'ils sont envoyés de Dieu ? Oh ! quelle consolation !

Il faut donc regarder tout ce qui nous arrive de fâcheux comme venant de Dieu pour nous faire mériter. Car c'est pour cela qu'il permet que nous soyons affligés.

Oh ! mes sœurs, Dieu n'est pas un tyran, Il ne prend pas plaisir à faire souffrir ceux qui le servent. Il n'est pas aise qu'une fille soit accablée de peine, de maladie, et affligée de ses ennemis, si ce n'est autant que cela sert pour la rendre plus agréable aux yeux de sa divine majesté.

Voilà comment Dieu permet que ceux qui le servent soient dans la souffrance. Mais, monsieur, me direz-vous, montrez-nous comme cela se fait. Mes filles, il en est de nous comme d'une pierre de laquelle

on veut faire une belle image de Notre-Dame, de Saint-Jean ou de quelques autres saints.

Que doit faire le sculpteur pour venir à bout de son dessin ? Il faut qu'il prenne le marteau et ôte de cette pierre tout le superflu. Et pour cela, il frappe dessus un grand coup de marteau, de sorte qu'à le voir, vous diriez qu'il veut l'assommer.

Et puis, après qu'il a ôté le plus gros, il prend un plus petit marteau, après cela le ciseau, pour commencer à former la figure avec toutes ses parties, et enfin d'autres outils plus délicats pour la mettre dans la perfection qu'il désire donner à cette image.

Voyez-vous, mes sœurs, Dieu en use de la sorte à notre égard. Voilà une pauvre fille de la charité ou un pauvre missionnaire. Avant que Dieu les retire du monde, ils sont dans la grossièreté et dans la brutalité. Ils sont comme de grosses pierres. Mais Dieu veut en faire de belles images, et pour cela, il y met la main et frappe dessus un grand coup de marteau. Et comment le fait-il ? Tantôt en les faisant souffrir de la chaleur, tantôt du froid, puis en allant voir les malades dans les champs, ou le vent cingle en hiver.

Il ne faut laisser d'aller par le mauvais temps. Eh bien, ce sont de grands coups de marteau que Dieu décharge sur une pauvre fille de la charité. À qui ne regarderait que ce

qui paraît, on dirait que cette fille est malheureuse. Mais si on jette les yeux sur le dessein de Dieu, on verra que tous ces coups ne sont que pour former cette belle image.

Et quand, au commencement, Dieu a envoyé de grandes peines, tant du corps que de l'esprit, et qu'il voit que ce qu'il y avait de plus grossier est ôté par cette âme par le moyen de la patience qu'elle a pratiquée ; oh, pour lors, il prend des ciseaux pour la perfectionner ; je veux dire qu'il permet quelquefois qu'elle ait de petites peines, tantôt contre sa sœur une petite antipathie, qui ne laisse pas de l'exercer. Oui, mes sœurs, cela peut arriver même contre sa supérieure.

Quand Dieu a résolu de perfectionner une âme, il permet qu'elle soit tentée contre sa vocation, et quelquefois prête à tout quitter. Puis, comme le sculpteur, il prend le ciseau et commence à faire les traits de ce visage.

Il la parre, il l'embellit, il prend plaisir à l'enrichir de ses grâces, et ne cesse jamais jusqu'à ce qu'il l'ait rendue parfaitement agréable.

Ceci, c'était les paroles de la conférence du 23 juillet 1565.

Dans un extrait d'entretien numéro 55, il nous dit, « Il faut avouer que l'état de la maladie est un fâcheux état, et presque insupportable à la nature.

Et néanmoins, c'est un des plus puissants moyens dont Dieu se sert pour nous remettre dans notre devoir, pour nous détacher des affections du péché, et pour nous remplir de ses dons et de ses grâces.

Ô Sauveur, qui avez tant souffert et qui êtes mort pour nous racheter, et pour nous montrer combien cet état de douleur pouvait glorifier Dieu et servir à notre sanctification, faites-nous, s'il vous plaît, connaître le grand bien et le grand trésor qui est caché sous cet état de maladie.

C'est par là, Messieurs, que les âmes se purgent, et que celles qui n'ont point de vertu ont un moyen efficace d'en acquérir.

On ne saurait trouver un état plus propre pour la pratiquer. C'est en la maladie que la foi s'exerce merveilleusement. L'espérance y reluit avec éclat. La résignation, l'amour de Dieu et toutes les vertus y trouvent une ample matière de s'exercer. C'est là où l'on connaît ce que chacun porte et ce qu'il est. C'est la jauge avec laquelle vous pouvez sonder et savoir le plus assurément quelle est la vertu d'un chacun, s'il en a beaucoup, si peu ou point du tout.

On ne remarque jamais mieux quel est l'homme que dans l'infirmerie. Voilà la plus sûre épreuve qu'on ait pour reconnaître les plus vertueux et ceux qui le sont moins. Ce qui nous fait voir combien il est important que nous soyons bien établis dans la

manière de nous comporter comme il faut dans les maladies.

Oh, si nous savions faire comme un bon serviteur de Dieu qui, étant dans son lit malade, en fit un trône de mérite et de gloire. Il s'investit des saints mystères de notre religion. Au ciel du lit, il mit l'image de la très sainte Trinité. Au chevet celle de l'incarnation, d'un côté la circoncision, d'un autre le saint-sacrement, au pied le crucifixion.

Et ainsi de quelques côtés qu'il se tourna, à droite ou à gauche, qu'il porta les yeux en haut ou en bas, il se trouvait toujours environné de ces divins mystères et comme entouré et plein de Dieu. Belle lumière, messieurs, belle lumière ! Si Dieu

nous faisait cette grâce, que nous serions heureux.

Nous avons sujet de le louer de ce que par sa bonté et miséricorde il y a dans la compagnie des infirmes et des malades qui font de leur langueur et de leur souffrance un théâtre de patience, où ils font paraître dans leur éclat toutes les vertus. Nous remercierons Dieu de nous avoir donné de telles personnes.

J'ai déjà dit beaucoup de fois, et ne puis m'empêcher de le dire, que nous devons estimer que les personnes affligées de maladies dans la compagnie sont la bénédiction de la même compagnie.

Considérons que les infirmités et les afflictions viennent de la part de Dieu, la mort ; la vie, la santé, la maladie ; tout cela vient par l'ordre de sa Providence et de quelque manière que ce soit, toujours pour le bien et le salut de l'homme.

Et cependant, il y en a qui souffrent bien souvent avec beaucoup d'impatience leurs afflictions, et c'est une grande faute.

D'autres se laissent aller au désir de changer de lieu, d'aller ici, d'aller là en cette maison, en cette province, en son pays, sous prétexte que l'air y est meilleur. Et qu'est-ce que cela ? Ce sont des gens attachés à eux-mêmes, esprits de fillettes, personnes qui ne veulent rien

souffrir, comme si les infirmités corporelles étaient des maux qu'il faille fuir.

Fuir l'état où il plaît à Dieu de nous mettre, c'est fuir son bonheur.

Oui, la souffrance est un état de bonheur, et sanctifiant les âmes.

La souffrance par un autre Saint

Un autre saint nous dit sur la souffrance « La volonté seule est cause de la souffrance de l'homme, mais puisque les serviteurs de Dieu sont dépouillés de la leur et revêtus de la sienne, ils ne sauraient éprouver aucune affliction.

Ils sont complètement rassasiés, puisque sa grâce remplit leur âme.

Ceux qui ne possèdent pas Dieu, possèderaient-ils le monde entier ? Ils ne peuvent être rassasiés.

Rien ne peut rassasier l'âme sinon Dieu, car lui est plus grand qu'elle, et elle est plus grande que toutes les choses créées.

Car ce que Dieu créa, il le créa pour le service de l'homme, et l'homme, il le créa pour lui. Si nous possédions les choses comme si elles étaient nôtres, nous serions des voleurs.

Vous devez donc les rendre, quand Dieu, Créateur et Donateur de toutes choses, nous les réclame.

Pourtant, ces malheureux qui vivent dans un tel aveuglement sont perpétuellement essoufflés et ne se

rassasient jamais. Ils désirent ce qu'ils ne peuvent obtenir, parce qu'ils ne le demandent pas à Dieu, qui seul peut les rassasier.

Veux-tu que je te dise pourquoi ils sont dans la peine ? Tu sais que l'amour est toujours une cause de souffrance quand on vient à perdre ce à quoi on s'est identifié. Ceux-là, par leur amour, se sont, et de diverses manières, identifiés avec la terre. Aussi sont-ils devenus terre.

Les uns ne font plus qu'un avec les richesses, les autres avec leur situation. Celui-ci avec ses enfants, celui-là en abandonnant Dieu pour servir les hommes, d'autres encore en faisant de leur corps un animal immonde. Voilà comment et de

diverses manières ils ont faim et se nourrissent de terre.

Ils voudraient que toutes les choses qu'ils aiment fussent immuables, (ce qui veut dire, qui ne peut changer), ais elles ne le sont pas, elles passent comme le vent, c'est pourquoi ou bien ce sont eux-mêmes qui les quittent en mourant, ou bien ils en sont privés par la providence de Dieu. Cette privation les fait souffrir intolérablement.

La douleur qu'ils éprouvent en les perdant n'a d'égal que l'amour dérégulé qu'ils ont eu en les possédant. S'ils avaient possédé leurs biens comme des choses prêtées et non comme des choses leur appartenant, ils les laisseraient

sans souffrance. Ils éprouvent de la douleur parce qu'ils ne sont pas ce qu'ils désirent. Je te l'ai dit, le monde ne peut les rassasier, et de n'être pas rassasié, ils souffrent.

Quelles sont grandes les souffrances provoquées par tous les hauts le cœur de la conscience ? Quelles sont grandes les souffrances de celui qui désire se venger ? Celui-là se ronge continuellement et se tue lui-même avant de tuer son ennemi. Il s'est tuer, lui le premier, avec son propre couteau, la haine.

Quelle est grande la souffrance endurée par l'avare qui, dans son avarice, se prive du nécessaire ? Quelle est grande la souffrance de l'envieux qui ronge continuellement

son cœur et ne peut jamais se réjouir du bonheur de son voisin ?

De tout ce qu'ils aiment, ces hommes ne savent tirer que souffrance et soucis désordonnés. Ceux-là sont chargés de la croix du démon en goûtant les arrhes, (c'est-à-dire les acomptes de l'enfer) ; aussi ne vivent-ils cette vie que comme des malades ? S'ils ne se soignent pas, ils en mourront pour l'éternité.

Il est important de tuer et de noyer notre propre volonté, afin que rien ne puisse nous faire nous rebeller contre Dieu. Là où il n'y a point de volonté, il n'y a point de péché.

La souffrance, par Sainte Catherine de Sienne

Pour comprendre cette doctrine, il faut se placer au point de vue de la foi et de l'éternité, de la gloire de Dieu et du salut des hommes. Si on ne voit que la vie présente et le bonheur terrestre, on ne peut comprendre les desseins de Dieu qui a voulu nous soumettre à l'épreuve ici-bas pour nous récompenser dans le ciel.

Tout est subordonné (c'est-à-dire qui dépend de) à cette fin, les maux présents n'étant qu'un moyen de purifier notre âme, de l'affermir dans la vertu et de nous faire acquérir des mérites, le tout en vue de la gloire de

Dieu qui reste la fin dernière de la création.

Nous allons aborder donc le thème de la souffrance par Sainte Catherine de Siennes.

Dieu lui dit « Ne sais-tu pas, mon enfant, que toutes les peines que l'âme endure ou peut endurer dans cette vie sont incapables de punir la plus légère faute. L'outrage qui m'est fait à moi qui suis le bien infini exige une peine infinie.

C'est pourquoi je veux que tu saches que les souffrances de cette vie ne sont pas données comme punition mais comme correction pour châtier mes fils quand ils m'offensent.

La vérité la voici. C'est avec le désir de l'âme qu'on expie, c'est-à-dire avec la contrition sincère, c'est-à-dire le regret, le repentir, et l'horreur du péché.

La véritable contrition satisfait en même temps à la faute et au châtement, non point en endurant une douleur finie mais en éprouvant un désir infini.

Dieu qui est infini, qui est amour infini, veut une douleur infinie. Cette douleur infinie, il la veut doublement et pour les injures dont l'homme accable personnellement son Créateur et pour celles que l'homme voit commettre par son prochain.

Pour ceux qui éprouvent un désir infini, c'est-à-dire qui sont unis avec moi par amour, et c'est la raison pour laquelle ils s'affligent (c'est-à-dire qui sont tristes) quand ils m'offensent ou quand ils me voient offenser, pour ceux-là toute souffrance, spirituelle ou corporelle, de quelque côté qu'elle vienne, acquiert un mérite infini et expie la faute qui méritait un châtiment infini.

Supposons qu'il s'agisse de peines finies reçues dans un temps fini par le fait même qu'on a agi vertueusement et qu'on a supporté la souffrance avec désir, contrition et horreur infinie pour la faute commise, ces peines sont suffisantes.

C'est ce que nous montre Saint Paul en 1 Corinthiens 13, versets 1 à 3, lorsqu'il dit « Quand je posséderais un langage angélique, quand je connaîtrais les choses futures, quand j'offrirais tous mes biens aux pauvres et mon corps aux bûchers, si je n'avais pas la charité, rien ne servirait. »

Il nous montre, ce glorieux apôtre, que les œuvres finies sont insuffisantes aussi bien pour punir que pour récompenser, si elles ne sont pas imprégnées de charité.

Je t'ai montré, ma bien chère enfant, comment la faute ne peut être punie en ce temps fini par une peine qui ne serait qu'une peine.

Je dis que la faute ne peut être expiée que par une peine supportée avec désir, amour et contrition, non point grâce au pouvoir de la peine elle-même, mais par le mérite du désir de l'âme.

Tout désir et toute vertu, en effet, n'ont de pouvoir et de vie que par le Christ crucifié, mon Fils unique, et pour autant que l'âme puise en lui son amour et l'imite vertueusement.

C'est à ce prix seulement que les peines ont une valeur, non autrement. C'est ainsi qu'elles expient la faute en vertu de ce doux amour unitif acquis dans la connaissance de ma bonté et en vertu du regret et de la contrition puisée

dans la connaissance de soi-même et de ses propres fautes.

C'est cette connaissance qui engendre la haine et l'horreur pour le péché, pour la sensualité, et qui pousse l'âme à se juger digne des peines et indigne des récompenses.

Tu vois donc, ainsi parlait la douce vérité, que c'est grâce à la contrition du cœur, à l'amour et à la vraie patience, à l'humilité sincère, puisqu'ils se jugent dignes du châtiment et indignes de la récompense, que ceux-là supportent humblement et patiemment. Tu vois ainsi qu'ils expient de la manière que nous avons dite.

Tu me demandes des tourments afin d'expier les injures qui me sont faites

par mes créatures. Tu demandes à me connaître et à m'aimer, moi la vérité suprême. Voici la voie pour qui veut arriver à parfaitement me connaître et à me goûter, moi la vérité éternelle.

Ne sors jamais de la connaissance de toi-même et abaissé que tu seras dans la vallée de l'humilité, c'est en toi-même que tu me connaîtras.

C'est dans cette connaissance que tu puiseras tout ce qui te manque et tout ce qui t'est nécessaire. Nulle vertu n'a de vie en elle-même si elle ne la tire de la charité.

Or, l'humilité est la nourrice et la gouvernante de la charité.

Dans la connaissance de toi-même tu deviendras humble, puisque tu y verras que tu n'es rien par toi-même et que ton être vient de moi, puisque je vous ai aimé avant que vous ne fussiez.

C'est à cause de cet amour ineffable que j'ai eu pour vous, que voulant vous recréer de nouveau par la grâce, je vous ai lavé et recréé dans le sang répandu par mon Fils unique avec un si grand feu d'amour.

Seul ce sang et lui seul fait connaître la vérité à celui qui a dissipé, par la connaissance de soi-même la nuée de l'amour propre. C'est alors que dans cette connaissance de moi-même, l'âme s'embrase d'un amour ineffable et c'est à cause de cet

amour qu'elle éprouve une
continuelle souffrance.

Non pas une souffrance qui l'afflige
ou la dessèche, loin de là, puisqu'au
contraire elle la féconde, mais parce
qu'ayant connu ma vérité, ses
propres fautes, l'ingratitude et
l'aveuglement du prochain, elle en
ressent une douleur intolérable.

Elle ne s'afflige que parce qu'elle
m'aime, car si elle ne m'aimait pas
elle ne s'affligerait pas. Dès que vous
aurez, toi et tous ceux qui veulent me
servir, ainsi connu ma vérité, vous
aurez à supporter jusqu'à en mourir
les tribulations, les injures, les
reproches, en parole et en acte, pour
la gloire et la louange de mon nom.

Ainsi donc, tu souffriras et tu supporteras.

Supportez avec une véritable patience, avec douceur à cause de la faute, avec amour à cause de la vertu, pour la louange et la gloire de mon nom. Ce faisant, vous expirez vos fautes et celles de mes autres serviteurs, car les peines que vous endurez suffiront, par le mérite de la charité, à punir et à récompenser les autres comme vous-mêmes. Vous, vous en recevrez une récompense pleine de vie. Vous aurez effacé les tâches de votre ignorance, tandis que moi-même je ne me souviendrai plus d'avoir été offensé.

Quant aux autres, votre charité et votre amour m'auront apaisé, et je

leur donnerai, selon leurs dispositions, à recevoir.

À ceux-là en particulier, qui se disposent humblement et respectueusement à accueillir l'enseignement de mes serviteurs, je remettrai et la faute et le châtiment.

Pourquoi ? Parce que c'est dans ces dispositions qu'ils arriveront à la véritable connaissance et au repentir de leurs péchés.

C'est donc par les prières et les désirs de mes serviteurs qu'ils recevront le bienfait de la grâce, humblement, comme nous l'avons déjà dit, plus ou moins abondamment, selon qu'ils seront plus ou moins disposés à l'utiliser vertueusement. D'une manière générale, je dis que par vos

désirs, ils recevront la rémission et le pardon.

Prends garde seulement que leur obstination ne soit si grande qu'il me pousse vraiment à les rejeter, à cause de leur désespoir, si celui-ci leur faisait dédaigner (c'est-à-dire repousser) le sang dont la douceur les a rachetés.

Quels fruits recevront-ils ? Le fruit que je leur destine et que je les attends et que, fléchis par les prières de mes serviteurs, je leur donne la lumière. J'éveille en eux le chien de leur conscience, je leur fais humer le parfum de la vertu et je les fais se réjouir de la compagnie de mes serviteurs.

Parfois, je permets que le monde leur montre ce qu'il est, je leur fais éprouver des passions nombreuses et variées, pour qu'ils en reconnaissent la fragilité et pour qu'ils placent leur plus haut désir dans la recherche de leur patrie, la vie éternelle.

De cette manière, oui, et de bien d'autres, que l'œil est incapable de voir, la langue de redire et le cœur de penser, tellement sont divers et nombreux les moyens et les voies que j'utilise, uniquement par amour, pour les ramener à la grâce, afin que ma vérité s'accomplisse en eux.

J'y suis poussé par cet inestimable amour qui me les a fait créer, et aussi par les prières, par les désirs, par les souffrances de mes serviteurs, car,

loin de dédaigner leurs larmes, leurs sueurs et leurs humbles prières, je les agrée, puisque je suis celui-là même qui les remplit d'amour et d'affliction devant la perdition des âmes.

À ceux-là, cependant, le châtiment n'est pas remis, mais la faute seulement. Ils n'ont pas, en effet, les dispositions nécessaires pour recevoir, avec un amour parfait, mon propre amour et celui de mes serviteurs. Il n'y a pas dans leurs douleurs un repentir et une contrition parfaits, mais un amour et une contrition imparfaits.

Aussi ne reçoivent-ils pas, comme les autres, la rémission de leurs châtiments, mais seulement de leurs

fautes ? Une bonne disposition est ainsi nécessaire d'un côté que de l'autre, aussi bien chez celui qui donne que chez celui qui reçoit.

C'est parce qu'ils sont imparfaits qu'ils reçoivent imparfaitement les parfaits désirs de ceux qui, au milieu de leurs souffrances, me les offrent à leur intention.

Pourquoi t'ai-je dit qu'ils obtiennent rémission et qu'ils leur est même pardonné ? Parce que telle est la vérité.

Ainsi que je te l'ai dit, grâce aux moyens dont je t'ai parlé, lumière de la conscience et autres, il est satisfait à la faute, puisqu'en commençant à bien se connaître, ils vomissent toute

la puanteur de leurs péchés et obtiennent ainsi en don ma grâce.

Voilà pour ceux qui se tiennent dans la charité commune. S'ils ont reçu, comme une correction, toutes les adversités, et s'ils n'ont point opposé de résistance à la clémence du Saint-Esprit, ils reçoivent la vie de la grâce dès qu'ils sortent du péché.

Mais si, au contraire, et comme des ignorants, ils se montrent dédaigneux et ingrats envers mon âme et envers les souffrances de mes serviteurs, voilà que pour eux tout ce qui leur a été octroyé par miséricorde se change en ruine et en châtiment, non point à cause de quelque imperfection qui seraient dans cette miséricorde ou dans mon

serviteur qui l'invoquait sur ces ingrats, mais uniquement à cause de leur indignité et de leur dureté.

Ceux-là ont posé sur leur cœur, avec la main du libre arbitre, la prière de diamant qui, si elle n'est brisée avec le sang, ne sera jamais brisée.

Je te dirai cependant que, malgré leur dureté et pendant qu'ils ont le temps à leur disposition, ils peuvent se servir du libre arbitre et demander, avec cette même main, le sang de mon Fils. Qu'ils le versent sur la dureté de leur cœur, et ils le briseront, et ils recevront le prix du sang qui a été payé pour eux.

Mais s'ils atermoient (c'est-à-dire retardés), une fois le temps écoulé, il

n'est plus de remède, il est trop tard pour qu'ils me rendent le patrimoine que je leur ai donné, mémoire pour qu'ils puissent se souvenir de mes bienfaits, intelligence pour qu'ils puissent voir et connaître la vérité, amour pour qu'ils puissent m'aimer, moi, la vérité éternelle que leur intelligence a connue.

Tel est le patrimoine que je vous ai donné et qui doit me revenir à moi, le Père. Si les hommes l'ont troqué ou vendu aux démons, qu'ils aillent avec le démon et qu'ils gardent ce qu'ils ont ainsi acquis en cette vie, tous leurs souvenirs d'impudicité, d'orgueil, d'avarice, d'amour propre, de haine et d'aversion pour leurs prochains, en véritable persécuteur de mes serviteurs qu'ils ont été.

Dans une telle ignominie, l'intelligence obscurcie par leur volonté désordonnée, ils reçoivent avec leur puanteur leur peine éternelle, leur châtement infini pour n'avoir pas expié leur faute dans la contrition et dans l'horreur du péché.

Tu sais donc maintenant que la souffrance expie la faute en vertu de la parfaite contrition du cœur et non en vertu de sa douleur finie.

Pour ceux qui possèdent cette parfaite contrition, la souffrance satisfait non seulement à la faute, mais même au châtement qui suit la faute.

Pour tous les autres, les souffrances satisfont à la faute. Lavés du péché mortel, ils reçoivent la grâce, mais

leur contrition et leur amour étant trop imparfaits pour satisfaire au châtement, ils vont souffrir au purgatoire.

Tu vois donc que la souffrance n'expie qu'en vertu du désir de l'âme qui s'unit à moi, qui suit le bien infini et qu'elle expie plus ou moins selon que l'amour de celui qui m'offre prière et désir et l'amour de celui pour qui on prie sont plus ou moins parfaits.

C'est sur cette offrande qu'il fait à moi-même et à celui qui doit en profiter qu'il sera mesuré par ma bonté.

Attise donc le feu de ton désir, ne laisse pas qu'un seul battement de temps s'écoule sans que tu ne cries

devant moi et de ton humble voix
ton incessante prière pour eux.

Aussi je vous le dis à toi et à celui
que je t'ai donné moi-même pour
qu'il soit le père de ton âme sur cette
terre.

Supportez courageusement, mourrez
à toute sensualité. Bien agréable est
pour moi ce désir que tu as de
vouloir endurer tant de souffrance et
tant de peine jusqu'à en mourir pour
le salut des âmes.

Plus on supporte, plus on prouve
qu'on m'aime, plus on m'aime, plus
on connaît ma vérité et plus on
connaît, plus l'affliction est grande et
la douleur intolérable devant les
offenses qui me sont faites.

Tu demandais à souffrir et à punir sur toi-même les fautes d'autrui et tu ne te rendais pas compte que c'était demander de l'amour, de la lumière et la connaissance de la vérité puisque je te l'ai dit, plus l'amour est grand, plus l'affliction et la douleur augmentent.

En qui l'amour s'accroît, s'accroît la peine. C'est pourquoi je vous dis, demandez et il vous sera donné. Je ne refuserai jamais à celui qui me demandera en vérité.

Songe qu'il est tellement uni à la parfaite patience, cet amour de la divine charité qui est dans l'âme, qu'on ne peut briser l'un sans briser l'autre.

C'est pourquoi lorsque l'âme décide de m'aimer, elle doit décider aussi de supporter pour moi toutes les peines de quelque manière, de quelque nature que je les lui concède.

La patience ne se démontre que dans l'adversité et cette patience est unie à la charité, ainsi que nous l'avons dit.

Supportez donc courageusement, sinon vous ne monteriez pas que vous êtes, et d'ailleurs vous ne le seriez pas, les époux fidèles et les fils de ma vérité. Vous ne monteriez pas non plus de savourer mon honneur et le salut des âmes.

Pour quiconque naît, la vie ne peut passer sans peine, corporelle ou spirituelle. Les corporelles, mes

serviteurs, les souffrent l'esprit libre. Cela veut dire qu'ils ne ressentent aucune peine de leur souffrance, attendu qu'ils ont accordé leur volonté avec la mienne.

Or, c'est précisément la volonté qui est cette chose qui fait souffrir l'homme. Les corporelles et les spirituels sont subis par ceux qui goûtent déjà l'enfer en cette vie, alors que mes serviteurs y gouttent déjà la vie éternelle.

Sais-tu en quoi consiste essentiellement le bien des élus ? En ce que leur volonté est remplie de ce qu'ils désirent.

C'est moi qu'ils désirent, et en me désirant, ils me possèdent et ils me gouttent sans effort, puisqu'ils sont

dépouillés de toute la pesanteur de leur corps, de cette loi qui n'est que rébellion contre l'esprit.

Le corps était un intermédiaire qui ne leur laissait pas connaître parfaitement la vérité. Ils ne pouvaient pas me regarder en face, leur corps ne le leur permettait pas.

Mais lorsque l'âme a abandonné le poids du corps, sa volonté est satisfaite, puisque désireuse de me voir, elle me voit. C'est de cette vision qu'est faite votre béatitude.

En me voyant, l'âme me connaît, en me connaissant, elle m'aime, en m'aimant, elle me goutte, moi le bien suprême et éternel, celui qui est.

En me désirant, elle me possède, en me possédant, elle me désire, mais je te l'ai déjà dit, bien loin est la souffrance du désir et tout dégoût provenant de la satiété.

Tu vois donc que mes serviteurs reçoivent essentiellement leur béatitude de ma vision et de ma connaissance. Cette connaissance et cette vision remplissent cette volonté qu'ils ont de posséder ce que cette volonté elle-même désire, et c'est pourquoi elle est rassasiée.

C'est pourquoi je t'ai dit que goûter la vie éternelle, c'est essentiellement posséder ce que la volonté désire, mais sache qu'elle se rassasie en me voyant et en me connaissant, ainsi que je te l'ai dit.

Durant cette vie, ceux-là gouttent déjà la vie éternelle en goûtant ce dont je t'ai dit qu'ils se rassasieront. Comment ? je vais te le dire.

En voyant ma bonté en eux-mêmes et en connaissant ma vérité.

Cette connaissance reçoit ma lumière dans son intelligence, et l'intelligence est l'œil de l'âme. Cet œil a pour pupille la très sainte foi, et la lumière de la foi fait discerner, connaître et suivre la voie et la doctrine de ma vérité, le Verbe incarné.

Sans la pupille de la foi, on ne pourrait voir que comme un homme qui aurait bien ses deux yeux, mais dont la pupille qui permet à l'œil de voir serait recouverte d'un bandeau.

Il en est de même pour les yeux de l'intelligence dont la pupille est la foi. Si sur elle l'amour propre pose le bandeau de l'infidélité, il ne saurait plus voir. Cette âme possède des yeux, mais non pas la lumière, puisqu'elle-même s'en est privée.

Tu comprends donc qu'en voyant, ils connaissent, et qu'en connaissant, ils aiment, et qu'en aimant, ils noient et perdent leur volonté propre.

Une fois celle-ci perdue, ils se revêtent de la mienne, et moi je ne veux que votre sanctification. Ils se détournent alors et aussitôt de la voie d'en-dessous, et ils commencent à monter vers le pont, c'est-à-dire Jésus-Christ, en passant sur les ronces, c'est-à-dire les souffrances.

Mais puisque les pieds de leur désir sont protégés par ma volonté, ils ne ressentent aucune douleur. Aussi t'ai-je dit qu'ils souffraient corporellement, mais non spirituellement, puisque leur volonté sensible est morte, et que c'est elle qui tourmente et afflige l'esprit.

Éteinte la volonté, la souffrance est éteinte, et ils supportent tout avec respect, tenant ces tourments pour une grâce, ne désirant que ce que je désire.

Car ce n'est pas ne pas vouloir pour ne pas souffrir, c'est ne pas vouloir afin de souffrir corporellement avec respect, et finalement voir non pas le néant mais la vie.

Ce n'est pas recherche de l'anéantissement de la volonté, mais métamorphose de la volonté en amour, non pas la recherche de la mort absolue, mais de la vie absolue.

Dans un sens un peu différent, pâtir pour Dieu est la nourriture de l'amour sur terre, comme jouir de Dieu est au ciel (Par Sainte Chantal).

Si pour éprouver leurs vertus je permets que les hommes soient tentés par les démons, leur volonté bien affermie en moi, ceux-là savent bien leur résister en s'humiliant, en se jugeant indignes de la paix et de la quiétude d'esprit, mais dignes de ce tourment. C'est pourquoi ils passent remplis de joie et de

connaissance sans éprouver aucune affliction.

Si leurs tourments leur viennent d'autres hommes, de la maladie, de la pauvreté, des revers, de la mort de leurs enfants ou de toute autre personne particulièrement aimée, et voici les ronces que la terre produit depuis le péché, ils les supportent à la lumière de la raison et de la foi.

Ceux-là ne voient que moi, souverain de bonté, qui ne peut vouloir que le bien, et qui pour leur bien leur concède ces épreuves par amour et non par haine.

Dès qu'ils ont vu cet amour en moi et qu'en regardant en eux-mêmes, ils viennent à connaître leurs défauts, ils voient avec la lumière de la foi

que le bien doit être récompensé et la faute punie.

La moindre faute, ils la voient passible d'un châtement infini, puisqu'elle est commise contre moi, bien infini.

Ils considèrent donc comme une grâce que je les châtie pendant cette vie, pendant ce temps fini. C'est ainsi qu'ils s'acquittent de leur péché, par le regret, qu'ils acquièrent des mérites par leur parfaite patience, et leurs souffrances sont récompensées par un bien infini.

Ils connaissent enfin que toute souffrance en cette terre est bien petite à cause de la petitesse du temps. Le temps est une pointe d'aiguille, rien de plus. Le temps est-

il passé, la souffrance est passée, tu vois qu'elle est bien petite. Ceux-là supportent avec patience. Ils passent sur les ronces sans que leur cœur soit blessé, parce que leur cœur, ils l'ont arraché de leur poitrine en même temps que leur sensualité. Ils ont voulu n'en faire qu'un avec le mien par désir d'amour.

Il est donc bien vrai que ceux-là goûte déjà la vie éternelle, puisqu'ils en reçoivent les arrhes en cette vie.

Dans l'eau ils ne se mouillent pas, sur les ronces ils ne se déchirent pas, car je te l'ai dit, ils m'ont connu, moi, le bien suprême, ils l'ont cherché là où il se trouve, dans le Verbe, mon Fils unique.

Les souffrances en effet augmentent, fortifient, accroissent et éprouvent la vertu.

Si les hommes étaient vraiment humbles et non pas orgueilleux, ils verraient avec la lumière de la foi que Dieu, la douce et première vérité, ne donne situation, temps et lieu, consolation et tribulation que selon les exigences de notre salut et l'accomplissement de cette perfection à laquelle nous sommes tous appelés.

Parfois ma Providence laisse mes grands serviteurs soumis à quelque aiguillon. C'est ce qu'elle a fait pour le doux apôtre Paul, mon vase d'élection.

Il avait bien reçu la doctrine de ma vérité dans l'abîme de moi-même, le Père, et cependant je le laissais soumis à l'aiguillon et à la rébellion de la chair. M'était-il donc impossible d'empêcher cette rébellion en Paul et en tous ceux en qui je la laisse demeurer ? Non. Pourquoi ma Providence agit-elle donc de la sorte ; pour qu'ils acquièrent des mérites, pour qu'ils demeurent dans cette connaissance d'eux-mêmes qui leur donne l'humilité, pour qu'ils aient pitié de leur prochain, pour qu'ils compatissent à ses malheurs. Ils auront en effet plus de pitié pour les malheureux en l'étant eux-mêmes qu'en ne l'étant pas.

C'est ainsi qu'ils s'élèvent vers un plus grand amour et qu'ils accourent à moi, oint d'humilité et brûlant de ma charité.

C'est par ces moyens et par une foule d'autres qu'ils parviennent à l'union parfaite, ainsi que je te l'ai dit. En une si grande union, en une si grande connaissance de ma bonté et de tout, que tout en étant encore dans un corps mortel, ils goûtent le bien des immortels.

Dans la prison de leur corps, ils croient être libres. Pour m'avoir beaucoup connu, ils m'aiment beaucoup. Et qui aime beaucoup s'afflige beaucoup. C'est pourquoi en qui grandit l'amour, grandit la douleur.

De quelles peines, de quelles épreuves souffrent-ils donc ? Non, certes, des injures qui les accablent, des souffrances corporelles, des assauts du démon. Rien de tout ce qui pourrait leur arriver ne peut les affliger particulièrement.

Ils ne souffrent que des offenses qu'on me fait. Ils savent combien je suis digne d'être aimé et servi. Et du dommage que subissent les âmes, ils les voient marcher dans le monde en de si profondes ténèbres.

Dans cette union qu'elle a réalisée par amour, l'âme a en effet connu en moi combien j'aime ineffablement ma créature. En la voyant représenter si bien mon image, elle s'est éprise, par amour de moi, de sa

beauté. C'est pourquoi elle ressent une douleur intolérable quand elle la voit s'éloigner de ma bonté.

Si grande est son affliction qu'il n'est pas de douleur capable de l'atténuer. Toute douleur est pour elle si peu de choses qu'on dirait qu'elle n'est pas atteinte. Ma Providence ne l'abandonne pas. Comment ?

En me manifestant moi-même à ses yeux. Je lui fais voir en moi, avec une grande amertume, les iniquités et les misères du monde, la damnation des âmes, en général et en particulier selon qu'il plaît à ma bonté. Cela afin d'accroître en elle l'amour et l'affliction, afin qu'excité par le feu du désir, elle crie vers moi et me demande, pleine d'un

inébranlable espoir et d'une lumineuse foi, de secourir tant d'infortunes.

Voilà comment ma Providence, en même temps qu'elle vient en aide au monde, en se laissant contraindre par les douloureux, les doux et angoissants désirs de mes serviteurs, nourrit et accomplit en ces derniers une plus grande connaissance de moi-même, une plus grande union.

Tu vois donc que ma Providence se sert, pour ces parfaits, de nombreuses voies et de différents moyens, car tant que vous vivez, vous pouvez augmenter votre perfection et vos mérites. C'est pourquoi je les dépouille de tout

amour propre, de tout amour immodéré, spirituel ou temporel.

Je les taille avec les nombreuses tribulations pour qu'ils portent de meilleurs et de plus nombreux fruits.

C'est avec la grande affliction éprouvée en voyant une créature m'offenser et perdre ainsi la grâce, qu'ils éteignent en eux toute douleur, tellement tout ce qu'ils peuvent endurer en cette vie, ils l'estiment moins que rien. C'est pourquoi je t'ai dit qu'ils ne se soucient pas plus des tribulations que des consolations.

Ce n'est pas leur consolation qu'ils recherchent, ils ne m'aiment pas en effet d'un amour de mercenaire. Ce qu'ils recherchent par-dessus tout,

c'est la gloire et la louange de mon nom.

Tu vois donc, ma bien chère enfant, que ma providence s'étend sur toute créature raisonnable, en tout lieu et de mille manières merveilleuses, inconnues des hommes qui vivent dans les ténèbres, car les ténèbres ne peuvent comprendre la lumière.

Seulement ceux qui possèdent la lumière les connaissent, parfaitement ou imparfaitement, selon leur propre lumière, et celle-ci l'âme l'acquiert dans la connaissance d'elle-même, quand elle s'élève avec une haine parfaite au-dessus des ténèbres.

Dieu dit : « je vous ai bien créés sans vous, mais je ne vous sauverai pas sans vous ».

LA SIMPLICITÉ

Par Saint Vincent de Paul

La simplicité est si agréable à Dieu. Vous savez que l'Écriture dit que son bon plaisir est de s'entretenir avec les simples, avec les simples de cœur, qui vont bonnement et simplement. Voulez-vous trouver Dieu ? Il parle avec les simples.

Ô mon Sauveur ! Ô mes frères ! Qui sentez le désir d'être simple, quel bonheur ! Quel bonheur ! Courage, puisque vous avez cette promesse

que le plaisir de Dieu est d'être avec les hommes simples.

Une autre chose qui nous recommande merveilleusement la simplicité, ce sont les paroles de notre Seigneur. Je reconnais, mon Père, et je vous en remercie, que la doctrine que j'ai apprise de votre divine majesté et que je répands parmi les hommes n'est connue que des simples et que vous permettez que les prudents du monde ne l'entendent pas. Vous leur en avez caché sinon les paroles, au moins l'esprit.

Ô Sauveur ! Ô mon Dieu ! Cela doit nous épouvanter. Nous courons après la science comme si tout notre bonheur en dépendait. Malheur à

nous si nous n'en avons. Il en faut avoir, mais en suffisance. Il faut étudier, mais sobrement.

D'autres affectent l'intelligence des affaires, de passer pour gens de mise et de négociation au dehors. C'est à cela que Dieu ôte la pénétration des vérités chrétiennes aux savants et aux entendus du monde. À quoi la donne-t-il donc au simple peuple, aux bonnes gens ? Nous voyons cela vérifié dans la différence qu'on remarque en la foi des paysans et la nôtre.

Ce qui me reste de l'expérience que j'en ai est le jugement que j'ai toujours fait de la vraie religion. La vraie religion, messieurs, la vraie

religion est parmi les pauvres. Dieu les enrichit d'une foi vive.

Il croit, il touche, il goûte les paroles de vie. Vous ne les voyez jamais en leur maladie, affliction et disette, s'emporter d'impatience, murmurer et se plaindre, point du tout ou rarement. Pour l'ordinaire, il conserve la paix parmi les troubles et les peines.

Qui est cause de cela ? La foi. Pourquoi ? Parce qu'ils sont simples. Dieu fait abonder en eux les grâces qu'ils refusent aux riches et sages du monde.

Mais, monsieur, qu'est-ce que c'est ? Je ne sais comment la pratiquer. Il y en a qui disent qu'il y a deux sortes de simplicité, l'une purement

naturelle et niaise, qui se trouve en certaines personnes sans jugement ni discernement, qui tiennent plutôt de la, je n'oserai le dire que de la raison.

Parlez-leur. Vous voyez qu'ils sont stupides. C'est une simplicité qui ne vaut rien, ou du moins qui n'est pas vertu.

Il y en a une autre qui a quelque rapport avec Dieu. Oh, la belle vertu ! Dieu est un être simple qui ne reçoit aucun autre être, une essence souveraine et infinie qui n'admet aucune agrégation avec elle. C'est un être pur qui jamais ne souffre d'altération.

Or, cette vertu du Créateur se trouve en quelques créatures par communication. Celle qui regarde

les paroles consiste à dire les choses comme nous les avons au cœur, remarquer ceci comme elles sont au cœur, comme on les pense.

Ce qui n'est pas ainsi s'appelle finesse, cachette et duplicité, qui sont contraires à la vertu dont nous parlons, laquelle veut qu'on dise les choses comme elles sont, sans tant de réflexion à ceci ou à cela, et qu'on parle ingénument et tout bonnement, et outre cela, avec une pure intention de plaire à Dieu.

Ce n'est pas que ce soit simplicité de découvrir toutes sortes de pensées, car cette vertu est discrète et n'est jamais contraire à la prudence qui nous fait discerner ce qui est bon à dire d'avec ce qui ne l'est pas.

Les choses, donc, que l'on dit, il faut que la langue les exprime au dehors, de même que nous les avons au-dedans. Sinon, il faut s'en taire.

Voilà l'occasion, en un entretien, d'avancer un propos qui est bon en sa substance et en ses circonstances. Il faut le prononcer tout simplement. Mais, quelquefois, il se présente de bonnes choses à dire qui peuvent être vicieuses par quelques circonstances. Et alors, si l'on dit la substance, il en faut retrancher la circonstance.

La Sainte Écriture est de soi toute pure et on peut s'en servir utilement en toutes sortes de discours. Mais, si l'on la prend par raillerie, cela est mauvais. Ou, si l'on s'en sert pour

abuser quelqu'un, cela est défendu. Ou, quand ce que nous en rapportons va à notre élation, cela est vain. Employons toujours les bonnes choses pour de bonnes fins ou n'en disons mot.

Quant à l'autre partie de la simplicité qui touche les actions, elle a cela de propre comme nous avons dit, qu'elle fait agir bonnement, droitement et toujours en la vue de Dieu, dans les affaires, dans les emplois et les exercices de piété, à l'exclusion de toutes sortes d'hypocrisies, d'artifices et de vaines prétentions.

Par exemple, une personne fait un présent à quelqu'un et feint que c'est par affection. C'est néanmoins afin

qu'il lui donne quelque autre chose de plus grande valeur.

Selon le monde, cela est permis et peut-être selon Dieu. Toutefois, cela est contre la simplicité qui ne peut souffrir qu'on témoigne une chose et qu'on en regarde une autre. Si cette vertu nous fait parler selon les sentiments intérieurs, elle nous fait aussi agir de nous-mêmes dans la franchise et droiture chrétienne, et cela pour Dieu, car il faut avoir cette fin.

Suivant cela, cette simplicité à l'égard des actions n'est pas contre les personnes qui, par respect humain, veulent paraître autres qu'elles ne sont, non plus que leurs habits ne sont pas simples quand ils

sont doubles ou couvert de parures et de passements.

C'est aussi contre cette vertu d'avoir des chambres bien ajustées, parées d'images, de tableaux, de meubles superflus, d'avoir quantité de livres pour paraître, de se plaire dans les choses vaines ou inutiles, et dans la diversité des nécessaires quand une seule suffit, d'avoir des prédications peignées, d'un style enflé, et enfin d'avoir d'autres vues que Dieu en nos exercices.

Tout cela est contraire à la simplicité chrétienne dans les actions, et donc voilà en quoi consiste la simplicité. Ceci était un entretien du 14 mars 1659.

Sur le même sujet, par Saint François de Sales, il nous dit ceci. « C'est bien la vérité que notre bien dépend de nous laisser conduire et gouverner par l'Esprit de Dieu sans réserve.

C'est cela que prétend la vraie simplicité que notre Seigneur a tant recommandée. Soyez simples comme la colombe, dit-il à ses apôtres, mais il ne s'arrête pas là en leur disant de plus, si vous n'êtes faits simples comme petits enfants, vous n'entrerez point au royaume de mon Père.

Un enfant, tandis qu'il est bien petit, est réduit en une grande simplicité qui fait qu'il n'a autre connaissance que de sa mère.

Il a un seul amour qui est pour sa mère, et en cet amour, il n'a qu'une seule prétention qui est le sein bien-aimé, il ne veut rien autre.

L'âme, qui a la parfaite simplicité, n'a qu'un amour, qu'une seule prétention, qui est de reposer sur la poitrine du Père céleste et là, comme un enfant d'amour, faire sa demeure, laissant entièrement tout le soin de soi-même à son bon Père, sans que jamais plus elle se mette en peine de rien, sinon de se tenir en cette sainte confiance. Non pas même les vertus et les grâces qui lui semblaient être fort nécessaires ne l'inquiètent point, à force de les désirer, ni n'a aucune sollicitude à la poursuite de la perfection.

Elle ne néglige rien de ce qu'elle rencontre en son chemin, mais aussi elle ne s'amuse point à rechercher d'autres moyens de se perfectionner que ceux qui lui sont prescrits. À quoi servent aussi les désirs des vertus dont la pratique ne nous est pas nécessaire ? La douceur, l'amour de notre abjection, l'humilité, la douce charité et cordialité envers le prochain sont des vertus, avec l'obéissance, dont la pratique doit nous être commune, d'autant qu'elle nous est nécessaire aussi. Les rencontres nous en sont fréquents.

Mais quant à la constance, à la magnificence, que sais-je moi ? Telles autres vertus que peut-être n'aurons-nous jamais occasion de pratiquer ne nous en mettons point

en peine. En somme, il nous faut conclure en disant que je fais une différence entre les personnes du monde, je dis qui vivent chrétiennement dans le monde, et les sœurs de la visitation, car ceux-là, il est requis qu'ils pratiquent la prudence afin d'accroître leurs moyens et qu'ils aient un grand soin pour entretenir leur famille, car faisant autrement, ils manqueraient, et bien qu'ils doivent bien plus s'appuyer sur la divine providence que sur leur industrie, si ne faut-il pas qu'ils laissent pourtant de penser à leurs affaires. Mais les sœurs de la visitation, elles doivent laisser tout le soin d'elles-mêmes entre les mains de Dieu, je ne dis pas tant pour les choses extérieures et qui

appartiennent à la nourriture du corps, mais beaucoup plus abondamment pour ce qui regarde leur avancement spirituel, laissant à la disposition de la divine bonté de leur donner des biens spirituels, des vertus et des grâces, tout ainsi qu'il lui plaira. Leur prudence doit être de se laisser absolument entre les bras de la divine providence.

LA SAINTETÉ

Par le père Faber

Le Père Faber nous dit ceci : La sympathie est à la fois le fruit et l'aliment de l'amour et l'amour, c'est la sainteté.

Un saint n'est autre chose qu'une âme qui aime Jésus au-delà des limites d'une piété commune.

Voici les trois choses principales qui font les saints : Le zèle pour la gloire de Dieu, la susceptibilité pour les intérêts de Jésus et la sollicitude pour le salut des âmes.

Le Père Faber nous dit que, un signe que l'amour divin croit en nous, c'est un sentiment plus intime de notre propre indignité et du peu de bien que nous faisons.

Le Père Faber nous dit encore ceci : Plus se multiplient les pensées et les images des choses qui nous rappellent l'idée de Dieu plus aussi notre esprit et notre cœur se remplissent de lui et il nous devient plus aisé de vivre toujours dans le sentiment de sa présence.

Et la pratique de la présence de Dieu n'est-elle pas la moitié de la perfection ?

LA SAINTE INDIFFÉRENCE

Par saint Vincent de Paul

Quant à l'état d'indifférence, c'est un état où se trouve une vertu par laquelle l'homme se détache des créatures pour s'unir aux créateurs. Ce n'est pas seulement une vertu, en quelque façon, c'est un état qui la comprend et où elle agit.

C'est un état, mais il faut que cette vertu y soit active et que, par elle, le cœur se détache des choses qui le tiennent captif. Où est le cœur

aimant ? En la chose qu'il aime. Par conséquent, là où est notre amour, là notre cœur est captif.

Il ne peut en sortir, il ne peut s'élever plus haut, il ne peut aller ni à droite ni à gauche. Le voilà arrêté. Là où est le trésor de l'avare, là est son cœur. Et là où est notre cœur, là est notre trésor.

Et ce qui est déplorable, c'est que ces choses qui nous retiennent en servitude sont, pour l'ordinaire, des choses très indignes. Et quoi ? Un rien, une imagination, une parole sèche qu'on nous a dite, un manque d'accueil gracieux, un petit refus, la pensée seule qu'on ne fait pas grand compte de nous, tout cela nous

blesse et nous indispose au point qu'on n'en peut guérir.

L'amour propre nous attache à ces blessures imaginaires, on ne s'en saurait tirer, on est toujours là-dedans. Et pourquoi ? C'est qu'on est captif de cette passion.

Le propre de l'indifférence est de nous ôter tout ressentiment et tout désir, de nous détacher de nous-mêmes et de toute créature.

C'est son office, c'est le bonheur où elle nous met, pourvu qu'elle soit active, qu'elle travaille. Et comment ? Il faut s'étudier pour se connaître. Il faut se dire, or ça mon âme, quelles sont tes affections ? À quoi tenons-nous ? Qu'y a-t-il qui nous captive ? Sommes-nous liés aux

biens, aux aises, aux honneurs ?
S'examiner pour découvrir nos liens,
afin de les rompre.

En vérité, messieurs, l'efficace de
l'oraison doit tendre à bien connaître
ses inclinations et ses attaches, à
prendre résolution de les combattre
et de s'amender, et puis à bien
exécuter ce que l'on a résolu.

S'étudier, premièrement, et quand on
se sent attaché à quelque chose,
travailler à s'en déprendre et à se
mettre en liberté par des résolutions
et des actes contraires. Certes, nous
avons ce sujet de craindre que nous
ne tombions en ces liens misérables
dont nous ne saurions sortir.

Ô Sauveur, ô Sauveur, quelle misère
! J'ai connu un gentilhomme, je l'ai

dit autrefois, un gentilhomme de Bresse, nommé Monsieur de Rougemont, qui avait été un franc et clercileur. C'était un grand homme, bien fait, qui s'était trouvé souvent aux occasions, en étant prié par d'autres gentilhommes qui avaient des querelles, ou lui-même appelant en duel ceux qui n'allaient pas droit avec lui. Il me dit, et il n'est pas croyable combien il a battu, blessé et tué de monde.

Enfin, Dieu le toucha si efficacement qu'il entra en lui-même, et connaissant l'état malheureux où il était, il résolut de changer de vie, comme il fit. Depuis ce changement, ayant demeuré quelque temps en la façon commençante et en son progrès, il

alla si avant qu'il demanda à Monseigneur de Lyon de tenir le Saint-Sacrement en sa chapelle pour y pouvoir honorer notre Seigneur et mieux entretenir sa piété, qui était singulière et connue de tout le monde.

Ce qui me donna un jour le désir d'aller le voir en sa maison, où il me raconta les pratiques de sa dévotion, et entre autres celles de son détachement des créatures.

« Je suis assuré, me disait-il, que si je ne tiens à rien, je me porterai à Dieu, qui est mon unique prétention. Et pour cela, je regarde si l'amitié d'un tel Seigneur, d'un tel parent, d'un tel voisin m'arrête, si c'est l'amour de moi-même qui

m'empêche d'aller, si ce sont mes biens ou la vanité qui m'attachent, si ce sont mes affaires ou mes plaisirs qui me retardent. Et quand je m'aperçois que quelque chose me détourne de mon souverain bien, je prie, je coupe, je tranche, je me fais quitte de ce lien. Ce sont là mes exercices. »

Il me dit particulièrement ceci. « Je m'en suis toujours ressouvenu qu'un jour, allant en voyage, comme pour l'ordinaire il s'occupait de Dieu, il s'examina si, depuis le temps qu'il avait renoncé à tout, il lui était resté ou survenu quelque attache.

Il parcourut ses affaires, ses biens, ses alliances, sa réputation, les grandeurs, les menus amusements

du cœur humain. Il tourne, il vire, enfin il tombe sur son épée. « Pourquoi la portes-tu ? » pensa-t-il.

« Comment en souffrirais-je la privation ? Quoi, quitter cette chère épée qui m'a si bien servi en tant d'occasion et qui, après Dieu, m'a tiré de mille dangers ? Si on m'attaquait encore, je serais perdu sans elle. Mais aussi, il peut arriver quelque querelle où tu n'aurais pas la force, portant une épée, de ne pas t'en servir, et tu en offenserai Dieu derechef. « Que ferais-je, oh mon Dieu ? » dit-il. « Un tel instrument de ma honte et de mon péché est-il capable de me tenir au cœur ? Je ne trouve que cette épée seule qui m'embarrasse. Oh, je ne serais plus si lâche que de la porter. »

Et en ce moment, se trouvant vis-à-vis d'une grosse pierre, il descend de son cheval, prend cette épée, bat sur la pierre et tic et tac, et tic et tac.

Enfin, il la rompt et la met en pièce et s'en va. Il me dit que cet acte de détachement, brisant cette chaîne de fer qui le tenait captif, lui donna une liberté si grande que, bien que ce fût contre l'inclination de son cœur qui aimait cette épée, jamais plus il n'avait eu affection à chose périssable et il ne tenait plus qu'à Dieu seul.

Grande leçon, messieurs, grande confusion pour un misérable comme je suis qui demeure attaché tantôt à une chose et puis à une autre.

Je n'y fais pas réflexion, ou si j'y pense, je ne fais pas un suffisant effort pour m'en tirer. Grand sujet de confusion pour moi et pour ceux qui me ressemblent, qui ne s'examinent point pour voir à quoi ils tiennent, qui ne se demandent jamais qu'est-ce qui domine en moi et quels sont ces fatras d'objets et d'affections qui emportent inutilement mon temps et mes pensées. Ou bien s'ils le font en quelques rencontres, ce n'est que pour en demeurer là, et au lieu de se défaire de cette servitude, qu'ils deviennent davantage esclaves en sorte qu'ils ne s'en sauraient tirer.

Quelle pitié, messieurs, qu'on nous voit toujours rampants en bas, toujours le ventre contre terre, toujours croupissant en nos défauts

et en nos misères. C'est ce qu'il faut dire de ceux qui ne travaillent pas à l'indifférence, qui ne font aucun progrès en la vertu, qui ont toujours le même obstacle et ne le veulent pas ôter.

Qui ne craindra, messieurs, que Dieu nous abandonne ? Qui a jamais vu un esclave comme lui ? Pourquoi n'avons-nous pas l'affection qu'il a pour la liberté ? Ô Sauveur, vous nous en avez ouvert la porte, enseignez-nous à la trouver.

Faites-nous connaître l'importance de notre franchise. Faites-nous recourir à vous pour y parvenir. Eclairez-vous, mon Sauveur, pour voir à quoi nous sommes attachés.

L'ABANDON À LA DIVINE VOLONTÉ

Il y a bien des manières de servir Dieu, depuis la plus imparfaite jusqu'à la plus parfaite. Mais quelle est la manière la plus parfaite de servir Dieu ? « La voie la plus parfaite, disaient les disciples de Molinos, c'est le pur amour de Dieu. C'est l'état dans lequel l'homme abandonne tout à Dieu, même le souci d'acquérir des mérites ou des vertus, même le bonheur éternel.

La chose la plus importante, disait un jour Dieu à Sainte Catherine de

Sienna, c'est qu'il ne faut pas que tu m'aimes pour toi, que tu t'aimes pour toi, que tu aimes le prochain pour toi. Il faut que tu m'aimes pour moi, que tu t'aimes pour moi, et que tu aimes le prochain pour moi. C'est à la considération de cette gloire si riche du paradis que nous devons élever fréquemment notre esprit, puisque c'est là notre but, notre bonheur et la couronne de nos travaux et de nos mérites.

C'est à cette douce patrie que nous devons, comme des étrangers qui ne la voient encore que de loin, envoyer par avance nos pensées et nos désirs. C'est par son souvenir que nous devons supporter les misères de la vie humaine dans ce lieu de bannissement où nous sommes,

n'oubliant jamais que c'est bien ici notre lieu d'exil, auquel pourtant nous n'avons été condamnés que pour un temps, mais que c'est là et pour toute l'éternité notre douce patrie, notre terre promise, notre royaume qui doit durer éternellement et la fin dernière de tous nos désirs.

Ah, chères âmes, que nous sommes heureux et nous n'y pensons pas, que nous sommes heureux encore une fois, et nous nous reconnâtrons bientôt pour tel, si nous prenons la peine de considérer quel est le bonheur qui nous est préparé et le lieu du séjour éternel pour lequel nous avons été créés.

C'est là un lieu de bonheur où tous les biens, en effet, seront amassés et d'où tous les maux seront bannis. C'est là où se rencontrera une santé exempte de toute maladie, une liberté qui ne sera point sujette à la servitude, une beauté qui sera sans défaut, une immortalité dégagée de toute corruption, une abondance qui chassera toute nécessité, un repos qui ne sera jamais troublé de rien, une sûreté qui bannira toutes les craintes, une connaissance qui ne donnera jamais de lassitude, et une joie qui ne sera jamais interrompue de tristesse.

Le pur abandon n'est pas autre chose qu'une soumission parfaite à Dieu et à sa volonté, une humble façon de ne pas s'opposer à ses ordres pour tout

ce qu'il voudra faire de nous et un sacrifice de tous nos intérêts et de tout nous-mêmes plus que tout le reste, au bon plaisir d'un Dieu qui vaut infiniment plus que nous-mêmes, infiniment plus que des millions de nous-mêmes.

Celui entre les bras duquel nous nous abandonnons est notre Dieu, et un Dieu d'une telle grandeur qu'on peut dire qu'il est invisible et qu'il voit tout, devant qui le passé n'est point écoulé et pour qui l'avenir ne défile point, que les temps n'ont pas commencé, puisqu'il demeurera éternellement et qu'il sera le même dans tous les siècles des siècles.

Oui, celui auquel il importe de nous soumettre est tellement parfait et

excellent dans son être qu'on peut dire qu'il a tout créé mais sans aucun besoin, qu'il soutient tout mais sans se lasser, qu'il gouverne tout mais sans travail et qu'il donne le mouvement à tout sans se mouvoir. On peut dire de lui qu'il est, en quelque manière, tout œil et toute main parce qu'il voit tout et qu'il porte tout, qu'il fait et qu'il conserve tout.

Il est si parfait et si excellent dans son être que, si nous nous en séparons, nous tombons, si nous nous en approchons, nous nous relevons et si nous demeurons avec lui, nous subsistons.

C'est celui encore dont on peut dire que le connaître, c'est vivre ; le

servir, c'est régner ; le louer, c'est le salut et la joie. Si donc il est d'une telle perfection, d'une telle excellence, d'une telle grandeur d'être, peut-on refuser de soumettre par le pur abandon, le rien à celui qui est tout, et tellement tout que s'il venait un moment à se séparer de nous et à cesser, comme dit saint Grégoire, de nous prêter son secours et son appui, nous retomberions au même moment dans notre premier néant.

Ne faut-il pas être dans le dernier aveuglement, comme le remarque si bien notre angélique docteur saint Thomas d'Aquin, pour ne pas se soumettre volontairement par cet abandon à la volonté d'un Dieu auquel nous ne pouvons manquer

d'être soumis volontairement ou par force.

C'est en effet une nécessité, en raison de l'excellence et de la toute-puissance de la volonté de Dieu, ou que l'homme fasse librement cette volonté en s'y soumettant, ou que Dieu fasse souverainement sa volonté sur l'homme et se le soumette avec rigueur en punissant sa folle et vaine résistance.

Rappelons-nous un instant l'état de l'apôtre saint Paul au moment de sa conversion quand il disait à notre Seigneur « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » À travers ces paroles, on y découvre un sentiment et une disposition d'abandon à la divine volonté, et Dieu lui fit alors

entendre que bientôt il lui montrerait combien il aurait à souffrir pour son nom, comme pour nous apprendre que l'abandon à la divine volonté n'est pas un temps pour agir, qu'il ne soit encore plus pour souffrir et pour tout souffrir.

L'abandon à la divine volonté n'est pas un temps pour agir, qu'il ne soit encore plus pour souffrir et pour tout souffrir. Abandon à la volonté de Dieu ou anéantissement de notre propre volonté, de toutes nos inclinations, de tous nos désirs.

Ce que nous devons désirer au monde par-dessus tout, c'est et ce doit être de glorifier Dieu et de collaborer, de participer à sa gloire. C'est là dis-je, ce que nous devons

désirer par-dessus tout, puisqu'en le faisant nous remplissons la fin pour laquelle nous avons été créés, nous et toutes les créatures. Rien, en effet, n'a été créé que pour la gloire de Dieu.

C'est ce que nous apprend les divines écritures, lorsqu'il est dit que Dieu a fait tout pour lui-même dans les choses dont il est le principe et l'auteur.

S'abandonner, c'est sacrifier librement à la divine volonté tous nos intérêts et tout nous-mêmes. C'est donner volontairement à Dieu, et par un choix plein de franchises, un règne souverain, absolu sur nous-mêmes, quand même il ne l'aurait pas nécessairement.

C'est reconnaître et publier hautement qu'il y a en Dieu une infinie sagesse, une puissance et une bonté sans borne.

C'est manifester également toutes ces autres perfections.

N'est-ce pas reconnaître d'une façon éclatante qu'il ne peut manquer ni de sagesse pour bien conduire, ni de puissance pour exécuter, ni de bonté et de bonne volonté pour vouloir le bien et opérer de salut de tous ceux qui veulent bien le laisser faire et se soumettre à tout ce qu'il fait.

C'est ainsi que Jésus-Christ, qui est venu en ce monde, non pour y chercher sa propre gloire, comme il le dit lui-même, mais la gloire de celui qui l'avait envoyé en ces

termes, qu'il n'est non plus venu pour faire sa volonté, mais pour faire la volonté de son Père céleste. C'est tout son désir, toute sa joie, et comme sa nourriture, d'accomplir, soit en souffrant, soit en agissant, la volonté de celui qui l'avait envoyé. Il voulait par-là faire entendre à tous les fidèles qu'il n'y avait pas d'autre voie pour chercher la gloire de Dieu et le glorifier dignement.

Il n'y a pas d'autre moyen que cet abandon à la volonté de Dieu, car on ne saurait aimer plus parfaitement qu'en aimant jusqu'à sacrifier sa vie pour ce qu'on aime.

Ô vous donc, qui que vous soyez, qui brûlez d'un saint zèle pour la gloire de Dieu, qui formez à cette fin

de grands desseins, qui souhaitez convertir les âmes par milliers, qui voulez partir pour les pays les plus barbares afin de porter la croix de Jésus-Christ et d'y faire connaître le vrai Dieu et son véritable culte à la bonheur. J'avoue que toutes ces idées de spiritualité et d'apostolat sont belles, bonnes et grandes.

Mais avouez aussi que c'est tout autre chose pour la plus grande gloire de Dieu que la disposition d'une âme bien abandonnée à la volonté de son Dieu, qui ne veut que le bon plaisir de Dieu, qui marche d'un pas égal dans les croix et dans les joies, trouvant dans les croix ce qui la contente dans la joie, Dieu et sa volonté.

Cette âme est prête à tout entreprendre sur un signe de son Dieu, les travaux les plus humbles et les plus pénibles et, si Dieu le veut, les actions les plus éclatantes.

Par conséquent, ô âme ainsi abandonnée, à la bonheur, si la pratique de votre abandon n'est pour le présent que croix, que peine et qu'ennui, à la bonheur, s'il n'est qu'abandon et délaissement intérieur de la part de Dieu, misère, faiblesse et imperfection crucifiantes de votre part ; contradiction, persécution, médisance et mépris de la part des créatures ; tentation et blasphème de la part des démons. Enfin, anxiété d'esprit pour le passé, angoisse douloureuse pour le présent, peur et crainte pour l'avenir ; à la bonheur,

encore une fois, si votre abandon vous réduit à tous ces états et vous fait passer par tous ces creusets.

Par là, vous ferez voir vraiment, et non plus seulement en désir et en parole, que vous ne voulez que Dieu et la volonté de Dieu, puisqu'en vue et dans l'ordre de sa divine volonté, vous voulez bien souffrir tous ces états et accepter d'être, pour son plaisir, ce que vous ne voudriez pas être.

Aimer Dieu et sa volonté plus que nous-mêmes, c'est vouloir bien l'aimer, jusqu'à lui sacrifier ce que nous aimons et ce que nous estimons le plus au monde.

Or, ce n'est que sur l'autel de la croix, qui détruit et anéantit ce qu'il y a de

plus cher à notre propre volonté, que ce pur et amoureux sacrifice est fait et consommé.

Sans doute, vous gémirez bien souvent. Vous vous verrez, ainsi qu'un autre Job et peut-être plus longtemps, couverte de plaies sur le fumier de vos imperfections. Vous y serez contrainte de vous écrier bien des fois avec le grand apôtre « qui me délivrera de ce corps de mort ? ».

Vous vous deviendrez parfois insupportable à vous-même.

Enfin, vous vous verrez souvent couverte des ombres de la mort et jusqu'aux portes de l'enfer.

Mais courage, ô âme ainsi abandonnée ! Dans cette voie de

l'abandon, par la pratique constante de cette belle vertu, vous n'êtes plus à vous-même, mais à Dieu et à sa volonté.

Il peut bien, pour s'assurer de la sincérité de cet abandon, vous faire passer par ces creusets, vous faire endurer ces mortifications et ces croix et vous conduire ainsi jusqu'aux portes de l'enfer.

Mais comme vous lui appartenez, vous avez toujours lieu de croire et d'espérer qu'il ne mortifie ainsi que pour vivifier ensuite bien plus abondamment, qu'il ne fait semblant de vous précipiter aux enfers que pour vous en affranchir encore plus fortement.

En somme, dans l'abandon, on ne veut que Dieu et sa volonté, on ne veut que le bon plaisir de Dieu et on se plaît avec l'apôtre dans ses propres infirmités et ses propres misères pour aimer encore mieux le bon plaisir de Dieu que tout ce qui pourrait nous plaire.

C'est la leçon que Jésus-Christ nous a apprise et non pas seulement aux plus parfaits, mais à tous les fidèles. Il nous a dit que quiconque voudra le suivre dans la voie de la perfection doit se résoudre non à toujours contempler ou méditer, non à passer toute sa vie dans les exercices de la charité, non à se contenter soi-même bien souvent, en tâchant de servir et de contenter les autres, pas même à convertir les âmes par milliers et à

entreprendre par un saint zèle la conversion de nations entières, mais il doit se résoudre à l'abnégation, au désintéressement et renoncer à lui-même.

Par ailleurs, comme le remarque saint Augustin, la perfection ou parfaite charité consiste principalement dans l'entier dénuement, dans l'extrême pauvreté de toute propre volonté.

Par la propre volonté, en effet, c'est nous qui vivons en voulant ce que nous voulons, au lieu de faire vivre et régner Jésus-Christ en nous par la parfaite charité en ne voulant que ce qu'il veut.

Peut-on alors s'attendre à quelque perfection sans abandon à la divine

volonté ? N'est-ce pas au moyen de cet abandon que nous sommes indifférents, non quant à la nature, mais quant à l'esprit, aux croix et aux joies, trouvant alors dans les croix comme dans les joies tout ce que nous voulons en y trouvant le bon plaisir de Dieu accompli ?

N'est-ce pas au moyen de cet abandon que nous sommes sans propre volonté pour les meilleurs succès, faisant sans doute tout ce qui est en nous pour que les choses réussissent pour le mieux, mais étant assurés d'avoir toujours le succès que nous ambitionnons, qui est que la divine volonté soit accomplie ?

Nous savons que le nœud de la perfection doit consister à suivre

Jésus-Christ, modèle de toute perfection.

Or, je vous le demande, âme chrétienne, peut-on suivre Jésus-Christ plus parfaitement que dans la voie du pur abandon, où l'on veut tout ce qu'il veut, rien que ce qu'il veut, et parce qu'il le veut ?

Peut-on le suivre plus parfaitement ? Puisqu'alors ce n'est plus nous qui voulons, c'est Jésus-Christ qui vit en nous, c'est sa divine volonté qui règne sur nous.

Mais ajoutons que ce même abandon est si bien la voie pour bientôt devenir parfait qu'il peut nous conduire à la perfection, même au milieu de nos imperfections.

Quelques bas et quelques dégoûtants que nous paraisse l'état intérieur de notre âme, quand même ce serait un état de combat continuel avec nos propres imperfections, si néanmoins notre volonté pratiquant l'abandon ne veut plus que la volonté et le bon plaisir de Dieu, nous pouvons nous perfectionner au milieu de toutes nos imperfections, et même ces imperfections ne laisseront pas de très bien servir à notre avancement spirituel.

Il n'y a donc nul doute, si jamais nous avançons considérablement en perfection, c'est quand nous nous trouvons, sans volonté pourtant, sans affection, mais plutôt d'une manière crucifiante, c'est quand nous nous trouvons dans les états dont nous

avons le plus horreur et les plus bas, sur le fumier de nos imperfections, couverts, comme Job, de mille ulcères, mille misères et faiblesses humiliantes, et que dans cet état nous voulons bien encore la volonté de Dieu. C'est quand, par le secours de la grâce, nous avons assez d'amour pour accepter cette volonté souveraine qui nous laisse ainsi dans toutes ces misères parce qu'elle se plaît à nous y voir dans le combat et la préférer à la nôtre qui ne voudrait rien moins que cet état désolant. Ces souffrances, ces humiliations acceptées, parce que Dieu vieux veut nous les faire subir, malgré tous nos efforts et notre peine, rendent notre âme plus pure et l'avance vers la perfection.

Nous devons nous estimer heureux puisqu'en nous soumettant ainsi volontairement à votre volonté, Seigneur, qui de sa nature est la bonté même, l'amour et la charité, cette volonté ne saurait s'accomplir sur nous que pour notre bien, pour notre perfection, pour notre sanctification et pour notre salut.

Par le pur abandon au bon plaisir et à la volonté de Dieu qu'on aime par-dessus toute chose, on sacrifie tout. Il n'y a ni vie, ni santé, ni bien de ce monde, ni honneur, ni réputation, ni bon ou mauvais succès. Il n'y a aucune disposition intérieure de l'âme, lumière, goût, sensibilité, qu'on ne soit prêt à abandonner à tout moment à la divine volonté pour qu'elle en fasse ce qui lui plaira.

En conclusion, au moyen de cet abandon, nous envisageons ou nous nous efforçons d'envisager en tout ce qui arrive, soit intérieurement, soit extérieurement, l'ordre et le bon plaisir de la divine volonté qui s'y accomplit.

Grâce à cette disposition d'abandon, on a le pouvoir d'aimer Dieu partout et toujours.

En effet, **peut-on aimer plus purement que d'aimer jusqu'à faire du contentement de Dieu notre propre contentement**, à trouver notre bon plaisir dans son bon plaisir et à vouloir être pour lui, coûte que coûte, un sujet de joie ?

Peut-on aimer plus purement que d'aimer dans les croix comme dans

les joies, quand on nous humilie et qu'on nous abaisse, comme quand on nous élève dans les privations, de même que dans les communications spirituelles ?

C'est bien ce que fait l'âme abandonnée. Elle ne veut ni croix, ni joie, ni élévation, ni abaissement, mais l'accomplissement de la volonté adorable de Dieu en tout. Elle marche toujours d'un pas égal dans les ténèbres et dans les lumières, dans les plus pénibles privations, de même que dans les plus savoureuses communications, dans l'action et dans la souffrance, trouvant partout également ce qu'elle veut et ce qu'elle aime, c'est-à-dire que la volonté de Dieu soit accomplie en tout.

Enfin, peut-on aimer plus purement que d'aimer sans espérance de récompense ici-bas, ou du moins sans vouloir d'autre récompense que celle de pouvoir aimer ?

Ainsi, l'âme abandonnée ne demande ni ne refuse rien, et elle fait son paradis d'amour d'être ici-bas, la joie de son Dieu.

« Seigneur, faites que je vous aime, mais d'un amour si grand que je m'oublie moi-même pour ne plus vouloir et ne plus aimer que vous et votre volonté. Vous êtes, Seigneur, par votre bonté souverainement bienfaisante, ma force, mon appui, mon secours, mon refuge, mon Dieu et mon tout. »

Par cet abandon, Dieu, qui était auparavant notre Dieu par l'autorité suprême et divine qu'il avait et qu'il ne peut pas ne pas avoir et sur nous et sur toute chose, devient, en quelque manière, par un autre titre, le propriétaire de notre corps, de notre âme et de notre vie.

Par cette sainte vertu, nous nous en remettons aveuglément à lui du choix des moyens qu'il lui plaira de prendre pour nous conduire à notre fin dernière. Nous confions les intérêts de notre âme à sa sagesse et à sa bonté.

Ainsi, l'affaire si importante de notre salut, qui est en si grand danger quand nous l'appuyons seulement sur nos propres efforts, sur nos

propres lumières, nos résolutions, nos méthodes, est bien autrement sûre entre les mains de Dieu, auquel nous la confions par cet amoureux abandon.

De plus, nous nous plaçons dans la dépendance et dans la soumission aux ordres de la volonté de Dieu, adorant, approuvant, acceptant tout ce qu'il lui plaît d'ordonner de nous et sur nous quelque répugnance que la nature puisse y avoir.

Enfin, nous lui rendons cette justice de ne vouloir être fait que pour lui, comme, en effet, il ne nous a fait que pour lui.

Par cet abandon à toutes les destructions et à tous les anéantissemements qu'il lui plaira de

faire en nous et de nous, par tel croix qu'il voudra nous faire porter, n'ayant plus au cœur qu'un seul désir, être à lui.

Nous devons nous souvenir, en effet, et demeurer convaincus, pour une bonne fois, que l'amour n'est qu'un acte intérieur de notre volonté. Nous aimons, par conséquent, tant que nous sommes là à vouloir aimer.

Après cet acte d'abandon, l'âme est bien plus à Dieu qu'à elle-même, non seulement par le domaine d'autorité suprême, mais encore par ce nouveau droit de propriété qu'elle lui a donné.

Aussi, c'est uniquement à Dieu de disposer des croix et de donner à ce divin médicament la quantité et la

qualité, je veux dire le poids et l'amertume, c'est-à-dire la tristesse et le découragement, au degré qu'il les faut pour faire mourir cette maudite propre volonté qui ne meurt qu'à force de croix pour entièrement purifier cette âme. Celle-ci, appartenant à Dieu, ne peut que gémir sous le pressoir de la croix. Cela est nécessaire pour la purifier, afin qu'elle devienne véritablement un sujet du bon plaisir de Dieu.

Qui plus est, c'est encore dans cette voie du pur abandon que l'on fait la plus excellente pénitence, puisqu'on y met dans la pénitence la partie de nous-mêmes la plus rebelle et la plus criminelle, la propre volonté, et qu'on la met non dans la pénitence

qu'elle voudrait, mais dans celle que Dieu choisit.

La pénitence, pour être véritable, doit être pénible et mortifiante.

Ce n'est donc pas une bien grande pénitence que ces mortifications dont nous faisons choix, et que la propre volonté nous suggère bien souvent, puisque, si le corps souffre, ce n'est qu'autant qu'il plaît à la volonté.

Mais il n'en est pas de même de la pénitence que la divine volonté nous fait faire, quand une fois elle nous tient par les liens du pur abandon. Non, ce n'est pas par les jeûnes et les disciplines que Dieu me châtie pour punir mon orgueil et ma présomption, mais bien par les

humiliations, les confusions, les découragements, les médisances, c'est-à-dire non par la pénitence que je voudrais, mais par tout ce que la nature superbe, c'est-à-dire orgueilleuse, ne voudrait pas, et ainsi de tous les autres péchés et de toutes les autres habitudes défectueuses qu'il faut expier, c'est-à-dire réparer, payer, par la pénitence. C'est Dieu qui l'inflige, et comme il ne peut pas souffrir en une âme ainsi abandonnée le moindre reste de propre volonté, il proportionne les peines à son abandon afin de purifier plus complètement l'âme. C'est donc un excellent exercice de pénitence que cette disposition d'abandon quand on y est fidèle, car ce pur abandon qui, fait par amour, semble

ne devoir respirer qu'amour, est pourtant un exercice continuel de pénitence. Il se trouve très peu de moments de la vie où l'âme, en cet état, ne soit assaillie de quelque angoisse, de quelque anxiété ou de quelque nouvelle peine.

Tantôt ce sera Dieu qui nous éprouvera par les délaissements intérieurs, d'autant plus pénibles qu'ils sont voulus par Lui pour être notre pénitence. Tantôt il permettra au démon de prendre la place et de nous faire expier par les tentations les plus humiliantes et par la peine extrême qu'il nous en fera ressentir, le contentement ou le plaisir criminel que nous y avons pris autrefois. D'autres fois il se servira des créatures qui sont avec nous, en

permettant qu'elles agissent à notre égard avec dureté ou perfidie, c'est-à-dire déloyauté, trahison. Et en même temps, pour augmenter la dose de la pénitence, il nous rendra si sensibles et si tendres à tout ce que les créatures nous feront que notre pauvre âme en sera parfois jusqu'à l'agonie, plongée dans des angoisses et des crèves-cœurs qu'on ne peut bien comprendre que par expérience, après s'être trouvé soi-même dans le creuset.

Enfin, tantôt il nous éprouvera par nous-mêmes, il fera que nous-mêmes nous serons notre plus rude pénitence, soit par les chutes involontaires dans les imperfections qu'on déteste alors comme la mort, soit par des tristesses et des ennuis

qui, à certains moments, nous rendront insupportables à nous-mêmes, soit par les répugnances qu'il permettra, que nous ressentions pour le bien que nous voudrions faire. Ces répugnances sont accompagnées parfois de certaines révoltes (mais dans la nature seulement et non dans la volonté), révoltes qui font qu'on s'en prendrait presque à Dieu si l'on n'avait pas une crainte si grande de l'offenser et qu'on serait bientôt, sans la protection cachée de Dieu, du nombre de ceux dont il est parlé dans les divines Écritures, qui vomissent des blasphèmes contre le ciel.

Cette disposition du pur abandon est donc une pratique riche de ce qu'il y a de meilleur dans toutes les vertus,

puisque'elle nous les fait toutes pratiquer.

Quel que soit en effet le motif de notre abandon, que ce soit la vue de la grandeur infinie de Dieu qui, étant tout et renfermant tout, mérite qu'on lui abandonne tout, que ce soit l'expérience de notre rien ou de notre impuissance, c'est toujours pour nous humilier dans notre propre estime et nous convaincre que, de nous-mêmes, nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien et nous ne méritons rien. Nous reconnaissons en effet, par cet abandon, que Dieu est tout et nous nous abandonnons à lui parce que nous ne pouvons rien de nous-mêmes. Il n'est qu'une simple disposition de

désappropriation de nous-mêmes entre les mains de Dieu.

C'est comme la véritable humilité qui n'est autre que l'humble connaissance de notre néant, de notre faiblesse et de notre impuissance, en même temps que de notre continuelle dépendance du Seigneur et du besoin dans lequel nous sommes sans cesse de son secours et de son assistance. Ô de grâce, craignons-nous nous-mêmes, car nous sommes nos pires ennemis.

Craignons notre propre volonté, qui a tant de fois défait et ruiné en nous ce que la divine bonté y avait fait et refait.

Craignons que Dieu ne nous abandonne à nous-mêmes et qu'ainsi nous devenions bientôt du nombre de ces enfants perdus dont parle le prophète quand il dit que Dieu les a enfin, pour comble de malheur, abandonnés à eux-mêmes et par eux-mêmes aux voies de l'iniquité.

L'âme abandonnée à la volonté divine ne saurait que bien souffrir, et j'ose même dire que, dans cette voie, la souffrance devient facile et agréable, salutaire pour l'âme et glorieuse pour Dieu.

Oui, l'abandon est bien le moyen de souffrir agréablement, facilement et en paix, puisque l'âme, en cet état, n'a en vue et ne désire que le bon plaisir de Dieu en toute chose. Alors,

si rude et si malheureuse qu'elle soit, la souffrance lui paraît si douce qu'on peut dire que les croix ne lui sont pas moins agréables que les joies. Elle ne trouve plus, en effet, d'autre joie que la vue de la divine volonté qui devient le sujet de ses plus amoureuses complaisances, et la volonté de Dieu se trouve bien plus sûrement dans les croix, qui mortifie la propre volonté que dans les joies qui servent parfois à l'entretenir.

C'est dans cette vue de la divine volonté que le grand apôtre trouvait autrefois toutes les croix si douces qu'il souffrait avec joie et qu'il défiait si courageusement toutes les souffrances et toutes les angoisses de

pouvoir le séparer de Jésus-Christ et le désunir d'avec Dieu.

Non, disait-il, ni les angoisses du cœur, ni l'indigence, c'est-à-dire la faiblesse, la pauvreté, et la faim, ni les troubles de la persécution, ni tout ce que la mort a de plus affreux ne saurait me séparer de l'amour que je dois à mon Dieu. Je trouve dans toutes ces souffrances ce que j'aime le plus amicalement, l'accomplissement de la volonté de Celui qui m'a aimé et qui ne veut rien tant pour ceux qu'il aime que la croix et les souffrances parce qu'elles sont les moyens de leur sanctification.

Mais est-il bien vrai, me direz-vous, que la divine volonté, que nous aimons si uniquement et si purement

dans cette disposition d'abandon, veuille toutes les croix qui nous arrivent ?

N'y en a-t-il pas un grand nombre qui ont pour cause l'intention maligne et perfide, c'est-à-dire traître, déloyale, de la créature ou dont nos propres imperfections sont le principe ou l'occasion ?

Oui, il est vrai, âme chrétienne, que c'est toujours la divine volonté qui s'accomplit dans toutes nos croix et qu'ainsi nous pouvons toujours retrouver ce qui nous les fait porter avec joie et facilité, l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Si l'intention de la créature qui nous procure ses croix n'est pas droite, la

croix qui nous revient est pourtant toujours bonne et ainsi elle est dans l'ordre de la divine volonté qui veut que nous considérions comme croix tout ce qui crucifie quelque maligne que soit l'intention de la créature.

L'Écriture nous assure de cette importante vérité lorsque, parlant des souffrances de notre Sauveur qui lui ont été procurées par la malice de Pilate et des Juifs, elle nous assure pourtant que c'est Dieu qui les avait ordonnés.

Effectivement, dans l'Évangile de Saint Jean, à la question que Pilate posa à Jésus, celui-ci répondit en ces termes « Tu n'aurais sûrement aucun pouvoir s'il ne t'avais été donné d'en haut ».

Si nos propres imperfections sont la cause et l'occasion de nos peines intérieures, il n'est pas moins vrai encore que la divine volonté se trouve accomplie dans ces sortes de croix parce que ces mêmes peines acceptées comme croix dans l'ordre de la divine volonté sont l'expiation, c'est-à-dire réparer, payer, punir, et le remède de ces imperfections qui en ont été la cause ou l'occasion.

En acceptant d'avance toutes les souffrances, l'âme a fait comme l'Holocauste d'elle-même. Elle est donc tranquille et assurée, autant qu'on peut l'être en ce monde contre la crainte de l'enfer, car nous ne devons craindre l'enfer qu'autant que nous avons encore notre propre

volonté qui est vraiment le bois qui brûle.

Disons en second lieu que ce n'est pas seulement le désir de souffrir agréablement, facilement et en paix qui doit nous être un motif pour nous porter au pur abandon. Ce n'est pas seulement celui de souffrir salutairement pour nous, mais que le grand motif doit être celui de souffrir glorieusement pour Dieu.

En effet, peut-on souffrir d'une manière plus glorieuse pour Dieu que de tout souffrir et tout vouloir souffrir pour Lui ?

N'est-ce pas ce que nous faisons en souffrant dans l'esprit du pur abandon qui n'a en vue, dans la souffrance comme dans l'action, que

l'accomplissement du bon plaisir de Dieu ?

Lorsque je suis heureux de souffrir pour pouvoir ainsi expier mes péchés de la manière la plus parfaite ou pour avancer dans l'affaire de ma perfection en faisant, par la souffrance, mourir ma propre volonté, ce sont là des motifs nobles et grands.

N'est-il pas vrai, en effet, que s'il y a du véritable bonheur sur la terre, c'est particulièrement pour ces âmes en état de pouvoir dire qu'il n'arrive que ce qu'elles veulent et que tout ce qu'elles veulent arrive et arrive en la manière qu'elles le veulent ?

Car quand je me trouve dans la faiblesse, la pauvreté et le besoin des choses nécessaires à la vie, je pense que c'est la volonté de Dieu.

Quand je me vois exposé à toutes les rigueurs des saisons, quand je me vois humilié, contredit et souffrant, je pense que c'est la volonté de Dieu.

Quand parfois tout mon intérieur semble être dans la désolation, que toute ma joie s'est évanouie et que je me sens plongé dans l'ennui et dans la tristesse, quand je ne sens plus rien de ce que j'ai senti autrefois dans les choses de Dieu et que Dieu me traite d'une manière à être véritablement un Dieu caché, je pense encore dans cette désolation intérieure que c'est la volonté de

Dieu. Et alors dans tous ces états et dans toutes ces dispositions, il n'arrive que ce que je veux et tout ce que je veux arrive et en la manière que je le veux. Je ne veux en effet que la volonté de Dieu et je suis sûr que, soit à moi, soit aux autres, il n'arrivera jamais que la sainte volonté de Dieu.

Un des sentiments de l'âme dans l'état du pur abandon est qu'elle doit agir et faire tout ce qu'elle peut dans les entreprises où elle se trouve, mais sans cet empressement et cette inquiétude sur l'issue de toute l'affaire qui ne marque que trop la propre volonté.

Mais ce n'est pas là le seul sentiment que le pur abandon produit dans

l'âme. Il y en a un deuxième qui semble encore plus épuré de propre intérêt, c'est de demeurer en paix au milieu des insuccès dans cette vue et cette assurance amoureuse que, quelque insuccès qu'il y ait dans les affaires et même dans les affaires de Dieu, Dieu est pourtant toujours le même. Il est et sera toujours ce qu'il est et sa divine volonté, le but du pur abandon est et sera toujours accompli en tout.

Nous devons sans doute faire tous nos efforts, employer toutes nos forces, déployer tout notre courage aux œuvres que Dieu nous confie. Mais si le succès ne répond pas à nos efforts, si les événements ici-bas semblent se retourner contre Dieu lui-même, ne nous laissons pas

abattre. Regardons vers le Seigneur et répétons joyeusement la parole de l'abandon « Fiat voluntas tuas » que votre volonté soit faite au mon Dieu.

En clair, nous devons être ainsi saintement indifférents, c'est-à-dire, détachement, désintérêts à tout, du moins quant à la volonté.

Nous devons être également disposés à demeurer ici ou ailleurs, à prendre tel ou tel emploi, à vivre en paix et converser également avec telle ou telle personne, montrant par-là que nous ne nous réglons plus dans ce que nous faisons que par la volonté de Dieu et nullement par notre volonté, puisque nous sommes disposés à tout faire dans l'ordre de la volonté divine. Cette disposition,

cette sainte indifférence à tout faire afin d'être un des sentiments de l'âme abandonnée ne doit pas être seulement pour ce qu'il y aura à faire, mais aussi pour tout ce qu'il y aura à souffrir.

Après que l'apôtre, en effet, eût exprimé sa disposition d'abandon par ces paroles « Que vous plaît-il, Seigneur, que je fasse », Dieu fit entendre que, bientôt, il lui montrerait combien il aurait à souffrir pour son nom. Ne semblait-il pas vouloir par là nous apprendre que l'abandon à la divine volonté n'est pas seulement pour agir, mais encore plus pour souffrir ?

En conclusion, soupirons de tout notre cœur après cette belle vertu

d'abandon, entrons dans cette voie la plus riche de toutes et que le désir d'aimer Dieu autant qu'on peut l'aimer nous soit un pressant motif de nous abandonner tout entier et pour toujours à la volonté de Dieu.

Par le Père Bourdaloue

Il importe peu que la parole de Dieu soit dite d'un style haut ou bas, ce n'est qu'une recherche humaine qui ne veut en tout que l'excellence.

Il faut s'abandonner entre les bras de Dieu et le servir à la façon qui lui plaira.

Le vrai zèle consiste à se laisser conduire à Dieu et à nos supérieurs.

Votre entrée en religion est pour l'amour de Dieu.

Soyez indifférente par quelle voie il plaira à sa bonté de vous conduire, soit par la consolation, affliction ou abjection. Vous méritez autant d'un côté que de l'autre.

Par un autre Saint

En conclusion, premier point, comment devons-nous nous abandonner à la Providence ?

Nous avons dit pourquoi nous devons nous confier et nous abandonner à la Providence, à cause de sa sagesse et de sa bonté, et en quoi nous devons nous en remettre à elle, en toutes choses, pour l'âme et

le corps, à condition d'accomplir nos devoirs quotidiens, et en nous rappelant que, si nous sommes fidèles dans les petites choses, nous obtiendrons la grâce pour l'être aussi dans les grandes.

Voyons maintenant comment nous devons nous confier et nous abandonner à la Providence, selon la nature des événements qui dépendent ou non de la volonté humaine, et quel doit être l'esprit de cet abandon, de quelle vertu doit-il s'inspirer ?

Des différentes manières de s'abandonner à la Providence, selon la nature des événements.

Pour bien entendre cette doctrine de sainte indifférence, il convient de remarquer, comme l'ont fait souvent les auteurs spirituels, que notre abandon ne doit pas s'exercer de la même manière à l'égard des événements, qui ne dépendent pas de la volonté humaine, à l'égard des injustices des hommes et à l'égard de nos fautes et de leur suite.

S'il s'agit de choses qui ne dépendent pas de la volonté humaine, comme d'accidents impossibles à prévoir, de maladies incurables, notre abandon ne saurait être trop absolu.

La résistance serait inutile et ne servirait qu'à nous rendre plus malheureux, tandis que l'acceptation, en esprit de foi, de confiance et d'amour, rendra très méritoire ces souffrances inévitables.

Dans les circonstances douloureuses, chaque fois que nous dirons « Fiat », ce sera un nouveau mérite.

Par là, l'épreuve réelle deviendra très sanctificatrice. Bien plus, par l'abandon, nous tirerons profit d'épreuves profitables qui n'arriveront peut-être pas, comme Abraham eut un grand mérite de se préparer avec un parfait abandon à l'immolation de son fils, que le

Seigneur ne lui demanda plus dans la suite.

La pratique de l'abandon change ainsi les épreuves actuelles ou à venir en moyen de sanctification, et cela d'autant plus que cette pratique est inspirée par un plus grand amour de Dieu.

S'il s'agit des souffrances qui nous viennent de l'injustice, des hommes, malveillance, mauvais procédés, calomnie, que faut-il faire ?

Saint Thomas, en parlant des injures, des reproches, immérités et affronts, des détractions qui n'atteignent que notre personne, dit qu'il faut être prêt

à les supporter avec patience, selon ces paroles de notre Seigneur : « si quelqu'un te frappe sur une joue, présente-lui l'autre ».

Mais quelquefois, ajoute-t-il, il convient de répondre, soit pour le bien de celui qui insulte, pour réprimer son audace, soit pour éviter un scandale qui pourra naître de ces détractions ou calomnies.

Si nous croyons devoir répondre ainsi et résister de la sorte, faisons-le en nous remettant au Seigneur pour le succès de cette démarche.

En d'autres termes, nous devons déplorer et réprover ces injustices, non pas en tant qu'elles blessent notre amour propre ou notre orgueil, mais en tant qu'elles sont une offense

à Dieu et compromettant le salut de ceux qui s'en rendent coupables et de ceux qu'ils peuvent égarer.

Pour ce qui est de nous, nous devons voir dans l'injustice des hommes à notre égard la justice divine qui a permis ce mal pour nous donner une occasion d'expier nos fautes, réelles, celles-là, et que personne ne nous reproche.

Il convient de voir aussi dans cette épreuve la miséricorde divine qui a voulu par là nous détacher des créatures, nous délivrer de nos affections désordonnées, de notre orgueil, de notre tiédeur, en nous mettant dans la nécessité pressante de recourir à une prière de supplication fervente.

Ces injustices sont parfois, au point de vue spirituel, comme un coup de bistouri très douloureux mais libérateur. La souffrance qu'elle cause doit nous montrer le prix de la justice véritable.

Elle doit non seulement nous porter à la pratiquer envers le prochain, mais elle doit faire naître en nous la béatitude de ceux qui ont faim et soif de justice et qui seront rassasiés, comme il est dit dans l'Évangile.

Le mépris des hommes, au lieu de produire en nous le trouble ou l'aigreur, peut nous devenir ainsi grandement salutaires et nous révéler toute la vanité de la gloire humaine, par contraste toute la

beauté de la gloire divine telle que les saints l'ont comprise.

C'est le chemin qui conduit à la vraie humilité, qui fait accepter et aimer d'être traité comme une personne digne de mépris.

Enfin, s'il s'agit des inconvénients de tout genre qui peuvent résulter non plus de l'injustice des autres à notre égard, mais de nos propres fautes, de nos imprudences ou de notre faiblesse, que faut-il faire ?

Il faut distinguer dans nos fautes et leurs suites ce qu'il y a de désordonné, de coupable et l'humiliation salutaire qui en provient.

Quoi que puisse dire notre amour propre, ce qu'il y a de dérégulé dans nos actes, nous ne saurions trop vivement le regretter comme injure faite à Dieu, comme mal fait à notre âme et presque toujours par voie de conséquence à l'âme du prochain.

Quant à l'humiliation salutaire qui nous résulte, nous devons l'accepter avec un complet abandon. Comme il est dit dans le psaume 118, versets 71-75, « il m'est bon d'avoir été humilié afin que j'apprenne tes préceptes. Mieux vaut pour moi la loi de ta bouche que des monceaux d'or et d'argent. Je sais, Seigneur, que tes jugements sont justes. C'est dans ta fidélité que tu m'as humilié, que ta bonté soit ma consolation, que ta miséricorde vienne sur moi et que

je vive, car je fais mes délices de ta loi ».

L'humiliation qui résulte de nos propres fautes est le vrai remède à l'estime exagérée que nous avons de nous-mêmes et que nous conservons souvent malgré la mésestime ou le mépris que d'autres nous manifestent.

Il nous arrive même de nous raidir par orgueil sous l'humiliation qui nous vient du dehors et de nous donner à nous-mêmes l'encens qu'on nous refuse.

C'est une des formes les plus subtiles et les plus dangereuses de l'amour propre et de l'orgueil.

La miséricorde divine veut nous en corriger par l'humiliation qui provient de nos propres fautes. Dans sa bonté, elle les fait concourir elles-mêmes de la sorte à notre avancement.

Il faut donc, tout en travaillant à nous corriger, accepter ces humiliations avec un parfait abandon.

C'est la voie qui conduit à la pratique de la parole profonde de l'Imitation si féconde pour qui la vraiment comprise, aimée à être ignorée et considérée comme rien. Il faut vivre de cette doctrine selon la nature des événements qui dépendent et ne dépendent pas de nous.

Point suivant, dans quel esprit nous abandonner à la providence ? Serait-ce, comme l'ont dit les quiétistes, dans un esprit qui diminue l'espérance du salut sous prétexte de haute perfection ?

Bien au contraire, ce doit être dans un grand esprit de foi, de confiance et d'amour. La volonté de Dieu signifiée par ses commandements est que nous devons espérer en lui et travailler avec confiance à notre salut, quels que soient les obstacles.

Cette volonté signifiée est le domaine de l'obéissance et non pas celui de l'abandon.

Celui-ci regarde la volonté de bon plaisir dont dépendent l'avenir incertain pour nous, les choses qui

arrivent journellement dans les cours de la vie, comme la santé, la maladie, les succès et les infortunes.

Faites sous prétexte de perfection, le sacrifice de notre salut, de notre béatitude éternelle serait chose absolument contraire à l'inclination naturelle vers le bonheur, inclination qui, comme notre nature, nous vient de Dieu.

Ce serait contraire à l'espérance chrétienne, non seulement à celle du commun des fidèles, mais à celle des saints qui, dans les plus grandes épreuves, ont héroïquement espéré contre toute espérance humaine, selon le mot de saint Paul, alors que tout paraissait perdu.

Enfin, un pareil sacrifice de notre béatitude éternelle serait contraire à la charité elle-même, qui nous fait aimer Dieu pour lui-même et nous fait désirer le posséder pour le glorifier éternellement.

L'inclination naturelle, qui nous vient de Dieu et nous fait désirer le bonheur, n'est pas désordonnée, car elle nous porte déjà à aimer Dieu souverainement bien plus que nous-mêmes.

Saint Thomas l'a montré.

Ainsi, dit-il, dans notre organisme, la main est naturellement inclinée à aimer le tout plus qu'elle-même, à se sacrifier pour lui s'il le faut.

Ainsi encore, la poule, par instinct, rassemble ses petits sous ses ailes, comme dit notre Seigneur, et se sacrifie s'il le faut, pour les préserver contre le milan, parce qu'elle aime inconsciemment le bien de son espèce plus qu'elle-même.

Cette inclination naturelle existe sous une forme supérieure chez l'homme, et en aimant bien la partie supérieure de lui-même, l'homme aime plus encore son Créateur.

Cesser de vouloir notre perfection et notre salut serait nous détourner de Dieu.

Il ne saurait donc être question de sacrifier, sous prétexte de haute perfection, le désir de notre salut ou

de notre béatitude éternelle, comme l'ont pensé les quiétistes.

Loin de là, l'abandon à Dieu est l'exercice excellent des trois vertus théologales de foi, d'espérance et de charité, pour ainsi dire, fondus ensemble.

Mais il est vrai de dire que Dieu purifie notre désir du salut, de l'amour propre qui s'y mêle, par les incertitudes qu'il permet en nous à ce sujet, et qui nous oblige à l'aimer plus purement pour lui-même.

Il faut s'abandonner à Dieu en esprit de foi, en croyant que, comme le dit saint Paul en Romains 8-28, tout concourt au bien dans la vie de ceux qui aiment Dieu et qui persévèrent dans son amour.

Cet acte de foi est celui que fit le saint homme Job lorsque, privé de ses biens et de ses enfants, il resta soumis à Dieu en disant « Le Seigneur a donné, le Seigneur a enlevé, que le nom du Seigneur soit béni » (Job 1-21).

C'est ainsi qu'Abraham s'apprêta à obéir à Dieu qui lui demandait l'immolation de son fils, et qu'avec une très grande foi il s'abandonna pour l'avenir de sa race à la volonté divine de bon plaisir.

Saint Paul le rappelle en nous disant, dans l'Épître aux Hébreux 11-17, c'est par la foi qu'Abraham, mis à l'épreuve, offrit Isaac en sacrifice. Ainsi, celui qui avait reçu les promesses et à qui il avait été dit,

« c'est d'Isaac que naîtra ta postérité », offrit ce fils unique, estimant que Dieu est assez puissant pour ressusciter les morts.

Certes, nos épreuves sont beaucoup moins grandes, bien qu'elles nous paraissent parfois bien lourdes à cause de notre faiblesse.

Du moins, à l'exemple des saints, nous croyons que le Seigneur fait bien tout ce qu'il fait quand il nous envoie l'humiliation et la sécheresse comme lorsqu'il nous comble d'honneur et de consolation.

Comme le remarque le Père Piny, il n'y a pas de plus grande et de plus vive foi que de croire que Dieu dispose tout pour notre bien spirituel lorsqu'il semble nous détruire,

renverser nos meilleurs desseins, lorsqu'il permet la calomnie contre nous, l'altération irrémédiable de notre santé ou des choses plus douloureuses encore.

C'est là une grande foi, car c'est croire ce qui paraît le moins croyable que Dieu nous élève en nous abaissant. Et c'est le croire non seulement d'une façon théorique et abstraite, mais d'une façon pratique et vécue. C'est vivre vraiment de la parole de l'Évangile. Quiconque s'élève, comme le pharisien, sera abaissé, et quiconque s'abaisse, comme le publicain, sera élevé (Luc 18, 14).

C'est vivre la parole du Magnificat : Le Seigneur a abaissé ceux qui

s'enorgueillissaient, et il a élevé les petits. Il a comblé de bien les affamés et les riches, il les a renvoyés les mains vides (Luc 1, 52).

Tous, nous devons être de ces petits par l'humilité et de ces affamés par le vif désir de la vérité divine, qui est le vrai pain de l'âme.

Nous devons donc, en accomplissant notre devoir quotidien, nous abandonner au Seigneur avec un grand esprit de foi. Il faut le faire aussi avec une confiance toute filiale dans sa paternelle bonté. La confiance est, dit saint Thomas, l'espérance ferme et fortifiée qui vient d'une grande foi en la bonté de Dieu, Auteur du salut.

Le motif formel de l'espérance est la bonté de Dieu, toujours secourable selon ses promesses.

Bienheureux, disent les psaumes, ceux qui se confient dans le Seigneur (Psaume 2, 12). Ceux qui se confient en Lui sont comme la montagne de Sion, elle ne chancelle point, elle est assise sur sa base pour toujours (Psaume 124, 1). Conservez-moi, Seigneur, parce que j'ai espéré en vous (Psaume 15, 1). J'ai placé en vous mon refuge, je ne serai jamais confondu (Psaume 30, 1).

Saint Paul en Romains 4, 18, en parlant d'Abraham, qui, malgré son âge très avancé, crut à la promesse divine qu'il deviendrait le père d'un grand nombre de nations, nous dit,

espérant contre toute espérance, il crut.

Devant la promesse divine, il n'eut ni hésitation ni défiance, mais puisant sa force dans la foi, il rendit gloire à Dieu, pleinement convaincu qu'il saurait accomplir sa promesse.

De même, en faisant notre devoir quotidien, nous devons attendre de notre Seigneur la réalisation de sa parole. Mes brebis entendent ma voix, je les connais, elles me suivront, et nul ne les ravira de ma main (Jean 10, 28)

Comme le note le Père Piny, après avoir fait sérieusement son devoir, s'abandonner avec confiance entre les mains de notre Seigneur, c'est être vraiment comme une brebis.

Peut-on mieux entendre la voix du bon pasteur qu'en acquiesçant constamment à ce qu'il ordonne de nous, qu'en le priant avec amour d'avoir pitié de nous, et en se jetant avec confiance dans les bras de sa miséricorde avec toutes nos fautes et nos regrets ?

C'est en même temps déposer en son sein toutes nos craintes sur notre passé et notre avenir.

Ce saint abandon, loin de s'opposer à l'espérance, est la confiance filiale la plus sainte, unie à un amour qui se purifie de plus en plus.

L'amour le plus pur consiste en effet à se nourrir de la volonté de Dieu, à l'exemple de notre Seigneur qui a dit « Ma nourriture est de faire la

volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre » (Jean 4, 34). Je ne cherche pas ma propre volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé (Jean 5, 30). C'est pour cela que je suis descendu du ciel (Jean 6, 38).

Il n'y a donc pas de manière plus noble, plus parfaite, plus pure, d'aimer Dieu que de faire de la volonté divine la sienne propre, en accomplissant sa volonté signifiée et en s'abandonnant ensuite à son bon plaisir.

Pour les âmes qui suivent cette route où Dieu est tout, elles finissent par pouvoir dire Dieu est leur centre et elles n'ont plus de paix qu'en Lui, en soumettant toutes leurs aspirations à

son bon plaisir et en acceptant tranquillement tout ce qu'il fait.

Dans les moments les plus difficiles, Sainte Catherine de Sienne se rappelait de cette parole du Maître « Pense à moi, et moi je penserai à toi ».

Rares sont les âmes qui arrivent à cette perfection, mais il faut y tendre.

Saint François de Sales dit : « Notre Seigneur aime d'un amour extrêmement tendre ceux qui sont si heureux que de s'abandonner ainsi totalement à son soin paternel, se laissant gouverner par sa divine providence, sans s'amuser à considérer si les effets de cette

providence leur seront utiles, profitables ou dommageables.

Etant tout assuré que rien ne leur saurait être envoyé de ce cœur paternel et très aimable, ni qu'il ne permettra que rien ne leur arrive de quoi il ne leur fasse tirer du bien et de l'utilité pourvu que nous ayons mis toute notre confiance en lui.

Quand, en faisant notre devoir quotidien, nous abandonnons tout à la providence divine, notre Seigneur prend soin de tout et conduit tout.

L'âme est alors vis-à-vis de lui comme le petit enfant à l'égard de sa mère. Quand elle le met à terre pour cheminer, il chemine jusqu'à ce que sa mère le reprenne, et quand elle veut le porter, il lui laisse faire. Il ne

sait point et ne pense point où il va, mais il se laisse porter ou mener où il plaît à sa mère.

Tout de même, cette âme, aimant la volonté du bon plaisir de Dieu en tout ce qui lui arrive, se laisse porter et chemine néanmoins, faisant avec grand soin tout ce qui est de la volonté de Dieu signifiée.

Elle peut dire alors vraiment à l'exemple de notre Seigneur, ma nourriture est de faire la volonté de mon Père, et c'est là qu'elle trouve la paix, cette paix qui est déjà en nous comme la vie éternelle commencée.

LA VOLONTÉ SOUFFRANTE

Par Sainte Catherine de Sienne

Dieu lui dit, « Je veux que tu saches que toutes les souffrances éprouvées par les créatures raisonnables résident dans la volonté.

En effet, si leur volonté était ordonnée et accordée avec la mienne, elles ne souffriraient point. Non point parce qu'elles seraient délivrées de toute peine, mais parce que, pour la volonté qui souffre volontairement par amour pour moi,

rien n'est souffrance, puisqu'elle souffre volontiers en voyant que telle est ma volonté.

Avec la sainte haine qu'ils ont pour eux-mêmes, ils ont fait la guerre au monde, aux démons et à leur propre sensualité.

Aussi, au moment suprême, leur mort est-elle paisible, leurs ennemis ayant été tous vaincus pendant cette vie.

Le monde ne saurait les accuser, puisqu'ils ont connu ses mensonges et qu'ils ont justement renoncé au monde et à ses délices.

Leur propre fragilité et la sensualité de leur corps ne sauraient non plus les accuser, puisqu'ils les ont

toujours maîtrisées avec leur raison, leurs macérations, leurs veilles et leurs prières.

Ceux-là ont tué complètement leur volonté sensible avec la haine du vice et l'amour de la vertu. Ils ont anéanti toute tendresse pour leur corps.

Or, c'est cette tendresse et cet amour qui, interposés entre l'âme et le corps, font paraître la mort si difficile, et c'est pourquoi tout naturellement l'homme craint la mort.

Mais puisque chez le juste la vertu dépasse la nature, puisque cette crainte naturelle est éteinte et dépassée, cette tendresse ne lui fait plus la guerre.

Sa conscience est tranquille, puisque pendant la vie elle a fait bonne garde, aboyant chaque fois que les ennemis s'approchaient pour enlever la cité de son âme.

De même que le chien qui se tient sur le seuil aboie quand il voit les ennemis et par ses aboiements éveille les sentinelles, de même le chien de la conscience a réveillé les sentinelles de la raison, et la raison, aidée par le libre arbitre, a vu, à la lumière de l'intelligence, qu'il s'agissait d'un ami ou d'un ennemi.

À l'ami, c'est-à-dire à la vertu et aux saintes pensées, ils ont donné toute leur dilection, ils l'ont servi avec toute leur volonté.

À l'ennemi, c'est-à-dire aux vices et aux mauvaises pensées, ils n'ont donné que leur haine et leur mépris.

Avec le glaive de la haine et de l'amour, brandi par les mains du libre arbitre, ils ont frappé leurs ennemis, à la lumière de l'intelligence, et c'est ainsi qu'au moment de la mort, rien ne vient ronger leur conscience. Elle a fait bonne garde, elle est tranquille.

LA VOLONTÉ DE DIEU

Par saint François de Sales

Je commence notre discours par la réponse à la question qui m'a été donnée en ce billet, à savoir ce qu'est et en quoi consiste la parfaite détermination de suivre et de regarder la volonté de Dieu en toute chose, et si nous pouvons la trouver ou suivre les volontés des supérieurs ou inférieurs, que nous voyons clairement procéder de leurs inclinations naturelles ou bien habituelles.

Pour nous prendre au commencement de la question, il faut que vous sachiez que la détermination de suivre la volonté de Dieu en toute chose, sans exception, est contenue dans l'oraison dominicale, en ces paroles que nous disons tous les jours. Votre volonté soit faite en la terre comme au ciel.

Au ciel, il n'y a nulle résistance à la divine volonté. Tout lui est sujet et obéissant. Ainsi, disons-nous qu'il puisse nous arriver, et ainsi permettons-nous à notre Seigneur de faire, n'y apportant jamais nulle résistance, mais demeurant toujours très sujette en toute occurrence (c'est-à-dire dans le cas présent), à cette divine volonté.

La volonté de Dieu peut s'entendre de deux façons. Il y a la volonté de Dieu signifiée et la volonté de son bon plaisir. La volonté signifiée est distinguée en quatre parties, ses commandements, ses conseils, les commandements de l'Église et les inspirations.

Au commandement de Dieu et de son Église, il faut nécessairement que chacun plie le col et se soumette à l'obéissance, parce qu'en cela, la volonté de Dieu est absolue, voulant que nous obéissions si nous voulons être sauvés.

Les conseils, il veut bien que nous les observions, mais non pas d'une volonté absolue, ainsi seulement par manière de désir. Et pour cela, nous

ne perdons pas la charité, ni ne nous séparons pas de Dieu pour n'avoir pas le courage d'entreprendre l'observance des conseils, ni ne devons pas en vouloir entreprendre la pratique de tous, ainsi seulement de ceux qui sont plus conformes à notre vocation.

Car il y en a qui sont tellement opposés les uns aux autres qu'il serait tout à fait impossible d'embrasser la pratique de l'un sans s'ôter le moyen de pratiquer l'autre.

C'est un conseil de quitter tout ce que l'on a pour suivre notre Seigneur dénué de toute chose. C'est un conseil de prêter et de donner l'aumône.

Dites-moi, celui qui a quitté tout d'un coup ce qu'il avait, de quoi peut-il prêter ou faire l'aumône puisqu'il n'a rien ?

Il faut donc suivre les conseils que Dieu veut que nous suivions et ne pas croire qu'Il les ait tous donnés afin que nous les embrassions tous ou les pratiquions tous.

Les conseils qu'il faut que nous pratiquions nous autres, ce sont nos règles, je veux dire, ils sont tous compris dans l'enclos de celles-ci.

Il est aussi vrai que Dieu signifie encore sa volonté aux inspirations.

Il est vrai pourtant, Il ne veut pas que nous discernions de nous-mêmes si ce qui nous est inspiré est sa volonté,

ni moins qu'à tort, ni à travers, nous suivions ses inspirations.

Il ne veut pas aussi que nous attendions que Lui-même nous manifeste ses volontés ou qu'Il nous envoie des anges pour nous enseigner.

Mais sa volonté est que nous recourions aux choses douteuses et d'importance, à ceux qu'Il a établi sur nous pour nous conduire et que nous demeurions totalement soumis à leurs conseils et à leurs opinions en ce qui regarde la perfection de nos âmes.

Voilà donc en quoi Dieu manifeste ses volontés et que nous appelons la volonté signifiée.

Il y a de plus la volonté du bon plaisir de Dieu, laquelle nous devons regarder en tous les événements, je veux dire en tout ce qui nous arrive, soit en la maladie, en la mort, en l'affliction, en la consolation, et choses adverses et prospères, bref, en toutes choses qui ne sont point prévues.

Et à cette volonté de Dieu, nous devons toujours être prêts de nous soumettre en toute occurrence aux choses agréables comme aux désagréables, en l'affliction comme en la consolation, en la mort comme en la vie, et en tout ce qui n'est point manifestement contre la volonté de Dieu signifiée, car celle-là va devant.

Ce que, pour vous faire mieux entendre, il faut que je vous dise, ce que j'en ai trouvé ces jours passés dans la vie du grand Saint Anselme, où il est dit que durant tout le temps qu'il fut prieur et abbé de son monastère, il fut extrêmement aimé d'un chacun parce qu'il était fort complaisant, se laissant plier à la volonté de tous, non seulement des religieux, mais même des étrangers.

Si on venait lui dire, mon père, votre révérence devrait prendre un peu de bouillon chaud, il vous ferait grand bien à l'estomac. Tout soudain, il le prenait. Je le veux bien, mon fils, disait-il.

Après, un autre venait qui lui disait ; oh mon père, cela vous ferait mal,

vous ne le devriez pas prendre, et soudain, il le quittait.

Ainsi, il se soumettait en tout ce qui n'était point manifestement contre la volonté de Dieu, qui lui était signifiée, à celle de ses frères, lesquels, bien souvent sans doute, suivaient leurs inclinations naturelles ou habituelles, mais encore plus particulièrement les séculiers, qui le faisaient aussi tourner à toutes mains, selon leur volonté.

Or, cette grande souplesse et condescendance (condescendance veut dire s'abaisser à), du saint n'était pas approuvé de tous, bien qu'il fût fort aimé de tous, que si un jour il y eut de ses frères qui lui voulurent

remontre que cela n'était pas bien selon leur jugement.

Étant venu à lui, ils commencèrent à dire, vraiment, mon père, vous êtes honoré et aimé d'un chacun de nous, de nous autres qui sommes sous votre charge, mais il faut que vous nous permettiez de vous dire, comme étant ceux qui vous aiment plus particulièrement que les autres, qu'il nous semble que vous êtes trop facile, condescendant et souple, à la volonté de tout le monde.

Il semble que vous devriez être plus généreux, faisant plier ceux qui vous sont sujets sous votre volonté, et non pas ainsi que vous faites, vous soumettant à tous.

Ô mes enfants, dit le grand saint Anselme, vous ne savez peut-être pas à quelle intention je le fais.

Sachez, mes frères, que me ressouvenant que notre Seigneur a commandé que nous ne fissions à notre prochain que ce que nous voudrions qu'il nous fût fais, m'en ressouvenant, dis-je, je ne puis faire autrement, car je voudrais que Dieu fît ma volonté.

Et partant, je fais volontiers celle de mes frères et de mes prochains, afin qu'il lui plaise à ce bon Dieu de faire quelquefois la mienne.

De plus, j'ai une autre considération qui est que, après ce qui est de sa volonté signifiée, je ne puis connaître la volonté de Dieu, je veux

dire la volonté du bon plaisir, que par la voix de mon prochain.

Car Dieu ne me parle point, moins m'envoient-il des anges pour me déclarer ce que c'est que son bon plaisir. Les pierres, ni les animaux, ni les arbres, ni les plantes ne parlent point.

Il n'y a que l'homme, donc, qui puisse me manifester la volonté de mon Dieu. Et partant, je m'attache à cela tant que je puis.

Dieu me recommande la charité envers le prochain. C'est une grande charité de se conserver en l'union les uns avec les autres, et je ne trouve point de meilleur moyen que d'être fort doux et condescendant.

La douce et humble condescendance doit toujours surnager en toutes nos actions. Mais la principale considération est de croire que Dieu me manifeste ses volontés par celles de mes frères.

Et partant, j'obéis à Dieu toutes les fois que je leur condescend en quelque chose.

Outre cela, notre Seigneur n'a-t-il pas dit que si nous ne sommes faits comme un petit enfant, que nous n'entrerons point au royaume des cieux ? Ne vous étonnez donc point si je suis souple et facile à condescendre comme un enfant, puisqu'en cela je ne fais que ce qui m'a été ordonné par mon Sauveur.

Il n'y a pas grand intérêt que j'aïlle me coucher ou que je demeure levé, que je prenne un bouillon ou que je le laisse, que j'aïlle là ou que je demeure ainsi. Mais il y aurait bien de l'imperfection de ne pas me soumettre en cela.

Voyez-vous, mes chères sœurs, le grand Saint Anselme, il se soumet en tout ce qui n'est point contre les commandements de Dieu et de la Sainte Église ou contre ses règles, car l'obéissance marche toujours devant.

Je ne pense pas, non, que si on eût voulu qu'il eût fait quelque chose contre cela, qu'il l'eût fait. Ô nullement ! Mais après cela, sa règle

générale était de condescendre en tout et à tous.

Le glorieux Saint Paul, après avoir dit que rien ne le séparera de la charité de Dieu, ni la mort ni la vie, non pas même les anges, ni tout l'enfer, s'il se bandait contre lui, n'en aurait pas le pouvoir.

« Je ne sache point de plus grande finesse, dit-il, que de me rendre tout à tous, rire avec les riants, pleurer avec ceux qui pleurent, boire avec ceux qui boivent, enfin se rendre un avec un chacun.

Ce que je dis qu'il faut pleurer avec ceux qui pleurent ne doit pas s'entendre avec ceux qui pleurent de tendreté sur eux-mêmes, car il ne le faut pas.

Non plus qu'il ne faudrait pas s'enivrer avec ceux qui le font, car si bien je dois boire quand quelqu'un me témoigne de le désirer bien fort, regardant la volonté de Dieu en cela, je ne dois pourtant pas excéder les termes de la modestie et de la sobriété.

Mais, me direz-vous, dois-je penser que Dieu ait inspiré cet homme de me présenter à boire ? Non pas, mais oui bien de condescendre à sa volonté en buvant.

La volonté de Dieu est que je boive, encore que ce ne fut pas sa volonté que l'on m'ait présenté à boire.

Saint Pacôme faisait un jour des nattes. Il y eut un enfant, car il

recevait en ces temps-là des enfants pour les élever en la religion.

Ce pauvre petit donc, regardant comme faisait le saint, il lui dit, « Ô mon père, vous ne faites pas bien, ce n'est pas ainsi qu'il faut faire. » Le grand saint, quoiqu'il fit bien ses nattes, il se leva néanmoins tout promptement et s'en alla s'asseoir proche de l'enfant, lequel lui montra comme il entendait qu'il fallait faire.

Il y eut quelques-uns des religieux qui lui dirent, « Mon père, vous faites deux maux en condescendant à la volonté de cet enfant, car vous l'exposez au danger d'avoir de la vanité, et l'autre est que vous gâtez votre stole, car elle était mieux ainsi que vous faisiez. »

À quoi le bienheureux père répondit,
« Ô mes frères, si Dieu permet que
l'enfant ait de la vanité, peut-être
qu'en récompense il me donnera de
l'humilité, et quand il m'en aura
donné, j'en pourrai par après donner
à cet enfant.

Et il n'y a pas grand danger de passer
ainsi ou ainsi les joncs pour faire des
nattes, mais il y aurait un grand
danger si nous n'avions pas à cœur
cette parole tant célèbre de notre
Seigneur ; si vous n'êtes fait comme
un petit enfant en simplicité,
humilité et souplesse, vous n'aurez
point de part au royaume de mon
père. Ô que c'est un grand bien d'être
ainsi pliable et facile à être tourné à
toutes mains ! »

Non seulement les saints nous ont enseigné cette pratique de la soumission de notre volonté, mais aussi notre Seigneur même, tant par exemple que par parole.

Le conseil de l'abnégation de soi-même (c'est-à-dire le désintéressement), le sacrifice, qu'est-ce autre chose sinon renoncer à toute occasion à sa propre volonté, à son jugement particulier, pour suivre la volonté de Dieu et se soumettre à tous et en toutes choses, excepté toujours ce en quoi l'on offenserait Dieu en le faisant.

Mais vous me dites, je vois clairement que ce que l'on veut que je fasse procède d'une volonté humaine et d'une inclination.

Et partant, Dieu n'a pas inspiré ma mère ou ma sœur de me faire faire une telle chose, puisque c'est par le mouvement de son inclination naturelle ou habituelle, ou même par passion.

Non sans doute, Dieu ne lui a pas inspiré cela, mais oui, bien à vous de le faire, et y manquant, vous contreviendriez à la détermination que vous avez faite d'obéir à la volonté de Dieu en toutes choses, et par conséquent, au soin que vous devez avoir de votre perfection.

Il faut donc se soumettre toujours à faire tout ce que l'on veut de nous pour faire la volonté de Dieu, pourvu que ce ne soit point contre sa volonté

qui nous est signifiée aux quatre façons que j'ai dites.

Mais la volonté des créatures peut se présenter en trois façons, soit par manière d'affliction ou de complaisance, ou bien sans propos et hors de propos.

À la première, il faut être bien fort pour embrasser volontiers ces volontés qui sont si contraires à la nôtre, qui ne voudraient point être contrariés.

Et cependant, pour l'ordinaire, il faut grandement souffrir en cette pratique de suivre les volontés des supérieurs, mais ce qui est le plus, celles des inférieurs ou égaux, car pour l'ordinaire, leur volonté contrarie la nôtre.

Il faut donc recevoir par manière de souffrance et d'affliction l'exécution de ces volontés.

Par manière de complaisance, il n'est pas besoin d'exhortation (c'est-à-dire d'encouragement, de pousser, de presser), pour nous les faire suivre, car, mon Dieu, très volontiers, nous obéissons aux choses agréables, ainsi, nous allons au-devant de ces volontés pour leur offrir nos soumissions.

Ce n'est pas aussi de cette sorte de volonté, je m'assure, que l'on me demande s'il s'y faut soumettre, car l'on n'en doute nullement, mais de celles qui sont hors de propos et dont nous ne connaissons point la raison pourquoi l'on veut cela de nous.

C'est ici où il y a du bon, car pourquoi ferais-je plutôt la volonté de ma sœur que la mienne ? La mienne n'est-elle pas aussi conforme à celle de Dieu en cette légère occurrence (c'est-à-dire dans le cas présent), que la sienne ?

Pour quelle raison dois-je croire que ce qu'elle me dit que je fasse soit plutôt une inspiration de Dieu que la volonté qui m'est venue de faire une autre chose ?

Ô mon Dieu, mes chères sœurs, c'est ici où sa divine bonté veut nous faire gagner le prix de la soumission, car si nous voyons toujours que l'on eut bien raison de nous commander ou de nous prier de faire une telle chose, nous n'aurions pas grand mérite en le

faisant, ni grande répugnance, parce que sans doute toute notre âme acquiescerait volontiers à cela.

Mais quand ces raisons nous sont cachées, notre volonté répugne, notre jugement regimbe quelquefois. Il faut surmonter le tout pour, avec une simplicité enfantine, se mettre en besogne sans tant de discours ni de raison.

Je sais que la volonté de Dieu est que je fasse plutôt la volonté de mon prochain que la mienne, et partant, je me mets en la pratique sans tant de regard si c'est la volonté de Dieu que je me soumette à faire ce qui procède de passion, d'inclination ou bien d'un vrai mouvement de raison et d'inspiration.

Pour les petites choses, il faut marcher en simplicité, car quelle apparence y aurait-il d'aller faire une heure de méditation pour connaître si c'est la volonté de Dieu que je mange un bouillon ou que je ne le mange pas, que je boive quand l'on m'en prie ou que je m'en abstienne par pénitence ou sobriété, et semblables petites choses lesquelles ne sont nullement dignes de considération, et principalement si je vois que je contenterai tant soit peu le prochain en les faisant pour peu que ce soit.

Aux choses de conséquence, il ne faut pas perdre le temps non plus à les considérer, mais il s'en faut adresser à nos directeurs, afin de savoir d'eux ce que nous avons à

faire, après quoi il n'y faut plus penser, ainsi s'arrêter absolument à leurs opinions, puisque Dieu nous les a donnés pour la conduite de notre âme en la perfection de son amour.

Mais si l'on doit condescendre à la volonté d'un chacun, beaucoup mieux à celle des supérieurs, lesquels nous devons tenir et regarder parmi nous comme la personne de Dieu même, aussi sont-ils ses lieutenants.

Et si bien il arrive qu'ils aient des inclinations ou naturelles ou habituelles, voire même des passions, par le mouvement desquels ils commandent ou reprennent les fautes de leurs

inférieurs, il ne s'en faut nullement étonner, car ils sont hommes comme les autres, et par conséquent sujets à avoir des inclinations et des passions.

Et bien qu'il ne soit pas permis de faire ce jugement que ce qu'ils nous commandent part de la passion, néanmoins encore que nous connuissions palpablement que cela fût, il ne faudrait pas laisser d'obéir tout doucement et amoureusement et se soumettre avec humilité à la correction.

Par Sainte Catherine de Siennes

Dieu lui dit, voilà ce que vous devez faire, car votre principal appétit doit

consister à tuer votre volonté et à ne tendre qu'à imiter ma douce vérité, le Christ crucifié, en cherchant l'honneur et la gloire de mon nom et le salut des âmes.

Par Marie Lataste

Rien n'arrive que par la volonté de Dieu.

Ma fille, me dit un jour, un autre jour, le Sauveur Jésus : Dieu connaît toute chose et rien n'arrive que par son ordre et selon sa volonté. Conservez cette pensée dans votre cœur. Le Dieu qui a créé une première foi est le Dieu qui conserve tout, et par cette conservation, semble tout créer de

nouveau. Ainsi le ciel, la terre, les éléments sont soumis à la volonté de Dieu, depuis le commencement des temps, comme ils lui furent soumis alors qu'il leur dit d'exister. Ainsi l'homme marche sous l'impulsion de la volonté de Dieu, naît, vit et meurt, s'agite et se remue, parce que Dieu lui dit de naître, de vivre, de mourir, et lui permet de s'agiter et de se mouvoir.

Cette pensée est pleine de consolation pour ceux qui la possèdent, et l'entretiennent dans leur cœur parce que, dans quelque situation, dans quelque danger, dans quelque épreuve qu'ils se trouvent, sachant que c'est Dieu qui le veut ou le permet, ils peuvent mettre en lui leur espérance et, loin de s'alarmer,

lui dire plein de confiance ; « Mon Dieu, que votre volonté soit faite et non la mienne. »

Ne soyez jamais du nombre de ces insensés qui attribuent au hasard, au destin, à la volonté ou à la combinaison des hommes les événements heureux qui réjouissent ou les malheurs qui affligent.

Ne voyez en tout, ma fille, que la providence de Dieu réglant, gouvernant et dirigeant tout ici-bas. L'âme juste voit la providence dans tous les événements du monde et ne cesse de la louer et de la bénir.

LE PÉCHÉ NOUS SÉPARE DE DIEU

Par le père Bourdaloue

Si Dieu nous aveugle, c'est par voie de privation et non d'action. C'est en retirant sa lumière et non en nous imprimant l'erreur. C'est en nous abandonnant à nos propres vues et aux suggestions des méchants, et non en nous donnant lui-même des vues fausses.

Il y a plus, et j'ajoute que, suivant le sentiment du même saint Augustin, dont le Concile de Trent nous a

proposé sur ce point la doctrine pour règles, on doit conclure que Dieu n'aveugle jamais tellement les hommes en cette vie qu'il les laisse dans une privation entière et absolue des lumières de sa grâce. Pourquoi ? Parce que des hommes tomberaient par là dans une impuissance absolue et entière de garder sa loi, et qu'elle leur deviendrait impraticable.

Or, c'est une maxime de religion d'autant plus sûre qu'elle est nécessaire pour réprimer le libertinage, que Dieu, souverainement juste, souverainement sage, souverainement bon, ne nous demande jamais rien d'impossible. Ce sont les paroles de saint Augustin citées par le Concile.

Il nous laisse donc toujours des lumières suffisantes, sinon pour marcher dans la voie du salut, au moins pour la chercher, sinon pour agir, au moins pour prier, sinon pour savoir, au moins pour douter.

Or, il n'en faut pas davantage, Seigneur, pour être en pouvoir d'accomplir votre loi et pour faire que, dans vos plus sévères jugements, vous soyez irréprochable si nous ne l'accomplissons pas.

Que fait donc Dieu pour nous aveugler et pour nous punir ? Rien d'autre chose, chrétien, que de s'éloigner de nous et de nous livrer à nous-mêmes.

C'est-à-dire que Dieu, en punition de nos infidélités et de nos désordres,

ne nous donne plus certaines lumières qu'il nous donnait autrefois, lumières vives et pénétrantes, lumières de faveur et de choix, lumières qui nous détacheraient du monde et qui nous en découvriraient sensiblement la vanité, qui nous ferait goûter Dieu et nous rendrait son joug aimable, qui, dans la pénitence la plus austère, nous ferait trouver de saintes délices et, dans les croix les plus dures, des sources de consolation.

Ce sont là, chrétiens, les lumières dont Dieu nous prive quand nous l'irritons, et c'est la perte de ces lumières qui fait notre aveuglement.

Or je prétends, et voici la dernière pensée avec laquelle je vous renvoie,

je prétends que cet aveuglement ainsi expliqué est l'effet le plus redoutable de la justice de Dieu vindicative, le châtiment le plus rigoureux que Dieu puisse exercer sur les pécheurs, celui qui approche davantage de la réprobation et que l'on peut dire être déjà une réprobation anticipée.

C'est pourquoi remarque saint Chrysostome, quand Isaïe, brûlé de zèle pour les intérêts de Dieu, semblait vouloir engager Dieu à punir les impiétés de son peuple, il se contentait de lui dire « Aveuglez, mon Dieu, le cœur de ce peuple ! » (En Isaïe 6). Car il savait que Dieu, dans les trésors de sa justice, n'a point de vengeance plus terrible que cet aveuglement du cœur.

Vous me demandez en quoi elle surpasse toutes les autres. En voici la raison. Chrétien, que vous n'avez peut-être jamais comprise et qui néanmoins est une des plus solides vérités de votre religion, c'est que l'aveuglement où Dieu permet que nous tombions en conséquence de nos crimes est un mal tout pur, sans aucun mélange de bien.

Écoutez-moi. Tous les autres maux de la vie sont, il est vrai, des châtimens du péché, mais ils ne laissent pas d'être, si nous le voulons, des moyens de salut. Et il n'y en a point, si nous en savons bien user, que nous ne puissions mettre au nombre des grâces, parce qu'au même temps que Dieu nous en fait porter la peine par sa

justice, il nous les rend utiles par sa bonté.

Ce sont des maux, dit saint Chrysostome, qui nous purifient en nous affligeant, qui nous corrigent, qui nous servent d'épreuve, qui nous aident à rentrer dans nous-mêmes, qui nous détachent des objets créés et nous forcent de retourner à Dieu.

Mais l'aveuglement est un mal stérile dont nous ne pouvons tirer aucun profit. Il y a, disent les théologiens, des peines médicinales, il y en a de satisfactoire, il y en a de méritoire.

De médicinale, pour nous préserver du péché, de satisfactoire, pour l'expier, de méritoire, pour nous

sanctifier. Mais dans l'aveuglement, ni précaution, ni satisfaction, ni sanctification.

Quand Dieu m'envoie des adversités, une maladie, une humiliation, j'ai toujours de quoi me consoler, car dans ma peine, je lui dis, Seigneur, soyez béni, vous me châtiez en Père. Cette maladie, dans l'ordre de votre providence, est pour moi un purgatoire et un exercice de patience.

Trop heureux si j'en fais un tel usage. J'abusais de ma santé pour mener une vie mondaine et dissipée. En me l'ôtant, vous m'avez, malgré moi, séparé du monde, peine médicinale.

J'avais horreur de la pénitence, vous me la faite faire par nécessité, peine satisfactoire.

J'étais lâche dans votre service et négligent dans les devoirs du christianisme, mais si je ne vous honore pas en agissant, vous me donnez de quoi vous honorez en souffrant, peine méritoire qui adoucit mes maux.

Mais quand je tombe dans l'aveuglement, je ne puis rien penser de tout cela.

Pourquoi ? C'est que par ce genre de peine, je ne satisfais point à Dieu. Je ne mérite rien devant Dieu. Je ne deviens pas meilleur selon Dieu. Dieu me punit et rien de plus.

Or en cela, chrétien, le châtiment dont je parle ressemble encore à celui des réprouvés. Car quel est pour les réprouvés le comble de la misère ? C'est que jamais Dieu ne sera satisfait de leur souffrance et que plus ils souffrent, plus ils sont obstinés dans leur malice.

De même, l'aveuglement, bien loin d'effacer nos péchés, les augmente. Bien loin de soumettre nos cœurs, les révolte. Bien loin d'apaiser Dieu, le courrouce. Il a tout le mal de la peine sans en avoir aucun effet salutaire. « Peine éternelle » ajoute saint Chrysostome, aussi bien que celle des réprouvés. Tous les autres maux, quels que grands qu'ils soient, ont un terme. L'aveuglement n'en a point.

La mort qui finit tout le reste, au lieu de le faire cesser, lui donne, pour ainsi parler, un caractère de perpétuité. Et comme un saint, en mourant, passe, selon l'expression de saint Paul, de lumière en lumière et de clarté en clarté, c'est-à-dire de la lumière de la foi à la lumière de la gloire, et de la clarté des justes à celle des bienheureux, (II Corinthien 3), aussi la mort fait-elle passer, un mondain que Dieu réprouve, de ténèbres en ténèbres et d'aveuglement en aveuglement, je veux dire de l'aveuglement temporel à l'aveuglement éternel, et des ténèbres du péché aux ténèbres de l'enfer.

Après cela, conclut admirablement saint Augustin, dites que Dieu, dès

cette vie, ne punit pas spécialement les pécheurs et les libertins. Dites qu'il n'a point pour eux de châtiment qui, dès cette vie, les distingue de ses élus, et qu'en toute chose, il les confond avec les gens de bien. Vous vous trompez, mes frères, reprend ce saint docteur. Dieu juge les mondains dès cette vie, et dès cette vie, il met entre eux et ses élus une terrible différence, par la différente manière dont il les châtie. Il n'attend pas jusqu'à la fin des siècles pour séparer le bon grain d'avec la paille, mais il a dès maintenant une espèce de peine qui lui suffit pour ce triage, et c'est l'aveuglement dans le péché. Si nous ne l'appréhendons pas, si nous n'en avons pas autant d'horreur

que de l'enfer même, malheur à nous.

Ah, Seigneur, s'écriait le même Père, que vous êtes adorable et impénétrable dans vos jugements, mais que vous l'êtes surtout dans cette loi fatale qui vous fait répandre de si affreuses ténèbres sur les hommes pour punir les désirs injustes et déréglés de leur cœur.

Si ce Dieu vengeur n'a pas encore exercé sur vous, mes frères, cette rigoureuse justice, s'il n'a pas encore permis que vous soyez tombés dans ce triste état, ce n'est pas peut-être que vous ne l'ayez déjà bien mérité, mais c'est qu'il a usé envers vous d'une plus grande miséricorde qu'à l'égard de tant d'autres.

Cependant, prenez garde que cette bonté ne se lasse enfin, et craignez la patience même d'un Dieu qui frappe d'autant plus rudement qu'il a plus longtemps arrêté ses coups.

Qui sait s'il a résolu d'attendre davantage ? Qui sait si ce ne sera pas après le premier péché que vous allez commettre, qu'il éteindra pour vous ses lumières et qu'il vous aveuglera ? Qui ne doit pas être saisi de frayeur en pensant qu'il y a un péché que Dieu a marqué comme le dernier terme de sa grâce ? Je dis de cette grâce, sans laquelle nous ne nous sauverons jamais. Quel est-il, ce péché ? Je ne puis le connaître. Après, quel nombre de péchés viendra-t-il ? C'est ce que j'ignore. De quelle nature, de quelle espèce

est-il ? Autre mystère pour moi. Est-ce un péché particulier ou extraordinaire ? Est-ce un péché ordinaire et commun ? Abîme où je ne découvre rien. Tout ce que je sais, oh mon Dieu, c'est que je ne dois rien oublier, rien ménager, pour prévenir le malheur dont vous me menacez.

Heureux que vous m'ayez fait voir le danger, non moins heureux que vous vouliez encore m'aider à en sortir, souverainement heureux si je marche désormais à la faveur de vos divines lumières jusqu'à ce que j'arrive à la gloire où nous conduisent, etc.

LE MÉPRIS

Par Saint-François de Sales

Le mépris enclot en soi une volonté délibérée et qui se détermine destinément à faire ce qu'elle fait.

De là, il s'ensuit que celui qui viole l'ordonnance ou désobéit par mépris, non seulement il désobéit, mais il veut désobéir.

Non seulement il fait la désobéissance, mais il la fait par désobéissance et avec intention de désobéir.

Il est défendu de manger hors du repas. Une fille mange des poires, des abricots ou d'autres fruits, elle viole la règle et fait une désobéissance.

Or, si elle mange attiré de la délectation qu'elle en pense recevoir, alors elle désobéit non pas par désobéissance, mais par friandise.

Ou bien elle mange parce qu'elle n'estime point la règle et n'en veut tenir compte ni se soumettre à celle-ci, et alors elle désobéit par mépris et pure désobéissance.

LE MARIAGE

Le mariage est un grand sacrement, je dis, en Jésus-Christ et en son Église. Il est honorable à tous, en tous et en tout, c'est-à-dire en toutes ses parties.

À tous, car les Vierges-mêmes doivent l'honorer avec humilité. En tous, car il est également saint entre les pauvres comme entre les riches. En tout, car son origine, sa fin, ses utilités, sa forme et sa matière sont saintes.

J'exhorte surtout les mariés à l'amour mutuel que le Saint-Esprit leur recommande tant en l'Écriture. Ô mariés, ce n'est rien de dire, aimez-vous l'un l'autre de l'amour naturel, car les paires de tourterelles font bien cela, ni de dire, aimez-vous d'un amour humain, car les païens ont bien pratiqué cet amour-là.

Mais je vous dis, après le grand apôtre, Maris, aimez vos femmes comme Jésus-Christ aime son Église. Ô femmes, aimez vos maris comme l'Église aime son Sauveur. Ce fut Dieu qui amena Ève à notre premier père Adam et la lui donna à femme.

C'est aussi Dieu, mes amis, qui de sa main invisible a fait le nœud du

sacré lien de votre mariage et qui vous a donné les uns aux autres. Pourquoi ne vous chérissez-vous d'un amour tout saint, tout sacré, tout divin ?

Le premier effet de cet amour, c'est l'union indissoluble de vos cœurs. Si on colle deux pièces de sapin ensemble, pourvu que la colle soit fine, l'union en sera si forte qu'on fendrait beaucoup plutôt les pièces aux autres endroits qu'en l'endroit de leur conjection.

Mais Dieu conjoint le mari à la femme en son propre sang, c'est pourquoi cette union est si forte que plutôt l'âme doit se séparer du corps de l'un et de l'autre que non pas le mari de la femme.

Or cette union ne s'entend pas principalement du corps, ainsi du cœur, de l'affection et de l'amour.

Le second effet de cet amour doit être la fidélité inviolable de l'un à l'autre. Les cachets étaient anciennement gravés aux anneaux que l'on portait aux doigts. Comme même l'écriture sainte témoigne, voici donc le secret de la cérémonie que l'on fait au noce.

L'église, par la main du prêtre, bénit un anneau et le donnant premièrement à l'homme, témoigne qu'elle scelle et cache son cœur par ce sacrement afin que jamais plus ni le nom ni l'amour d'aucune autre femme ne puisse entrer dans

celui-ci tandis que celle-là vivra laquella lui a été donnée.

Puis l'époux remet l'anneau à la main de la même épouse afin que réciproquement elle sache que jamais son cœur ne doit recevoir de l'affection pour aucun autre homme tant que celui-ci vivra sur la terre que notre Seigneur vient de lui donner.

Le troisième fruit du mariage, c'est la production et légitime nourriture des enfants.

Ce vous est grand honneur, ô mariés, de quoi Dieu, voulant multiplier les âmes qui puissent le bénir et louer à toute éternité, il vous rend les coopérateurs d'une si digne besogne par la production des corps dans lesquels il répand, comme une

goutte céleste, les âmes en les créant, comme il les crée en les infusant dans les corps.

Conservez donc, ô maris, un tendre, constant et cordial amour envers vos femmes. Pour cela, la femme fut tirée du côté plus proche du cœur du premier homme afin qu'elle fût aimée de lui cordialement et tendrement.

Les imbécilités et infirmités, soit du corps, soit de l'esprit de vos femmes, ne doivent vous provoquer à nulle sorte de mépris, ainsi plutôt à une douce et amoureuse compassion, puisque Dieu les a créées telles afin que, dépendant de vous, vous en reçussiez plus d'honneur et de respect et que vous les eussiez

tellement pour compagne que vous en fussiez néanmoins les chefs et supérieurs.

Et vous, ô femmes, aimez tendrement, cordialement, mais d'un amour respectueux et plein de révérence les maris que Dieu vous a donnés, car vraiment Dieu pour cela les a créés d'un sexe plus vigoureux et prédominant et a voulu que la femme fût une dépendance de l'homme, un os de ses os, une chair de sa chair (Genèse 2.23). Et qu'elle fût produite d'une côte de celui-ci, tirée de dessous ses bras, pour montrer qu'elle doit être sous la main et conduite du mari.

Et toute l'Écriture sainte vous recommande étroitement cette

suggestion, laquelle néanmoins la même Écriture vous rend douce, non seulement voulant que vous vous y accommodiez avec amour, mais ordonnant à vos maris qu'ils l'exercent avec grande dilection, tendreté et suavité.

Marie dit Saint-Pierre (en 1 Pierre 3.7), portez-vous discrètement avec vos femmes comme avec un vaisseau plus fragile leur portant honneur.

Mais tandis que je vous exhorte d'agrandir de plus en plus ce réciproque amour que vous vous devez, prenez garde, ils ne se convertissent point en aucune sorte de jalousie, car il arrive souvent que, comme le verre s'engendre de la

pomme la plus délicate et la plus mûre, aussi la jalousie naît en l'amour le plus ardent et pressant des mariés, duquel néanmoins ils gâtent et corrompent la substance, car petit à petit ils engendrent les noises, dissensions et divorces.

Certes, la jalousie n'arrive jamais où l'amitié est réciproquement fondée sur la vraie vertu. C'est pourquoi elle est une marque indubitable d'un amour aucunement sensuel, grossier, et qui s'est adressé en lieu où il a rencontré une vertu inconstante et sujette à défiance.

La jalousie est vraiment marque de la grandeur et grosseur de l'amitié, mais non pas de la bonté, pureté et perfection de celle-ci, puisque la

perfection de l'amitié présuppose l'assurance de la vertu de la chose qu'on aime, et la jalousie en présuppose l'incertitude.

Si vous voulez, ô Maris, que vos femmes vous soient fidèles, faites-leurs en voir la leçon par votre exemple.

Avec quel front, dit saint Grégoire de Nazianze, voulez-vous exiger la pudicité de vos femmes si vous-même vivez en impudicité ? Comment pouvez-vous leur demander ce que vous ne leur donnez pas ?

Enfin, les enfants étant venus au monde et commençant à se servir de la raison, les pères et mères doivent avoir un grand soin de leur imprimer

la crainte de Dieu au cœur. La bonne Reine Blanche fit ardemment cet office à l'endroit du roi Saint Louis, son fils, car elle lui disait souvent « J'aimerais trop mieux, mon cher enfant, vous voir mourir devant mes yeux, que de vous voir commettre un seul péché mortel. » Ce qui demeurera tellement gravé en l'âme de ce saint fils que, comme lui-même racontait, « Il ne fut un jour de sa vie auquel il ne s'en souvint, mettant peine, tant qu'il lui était possible de bien garder cette divine doctrine. »

Offrir ses œuvres à Dieu, c'est lui offrir les fruits de notre bonne volonté et encore lui offrir notre volonté même qui est comme l'arbre de nos actions.

Devant Dieu, rien ne peut avoir une véritable louange que ce qui est fait pour Dieu.

LE LIVRE DU CIEL

Je vais vous présenter à présent le Livre du Ciel, c'est-à-dire les dialogues entre Jésus et Luisa Picaretta.

Elle nous parle des effets bénéfiques dont profite celui qui se fond en Jésus. Elle dit « Je priais en me fondant complètement en Jésus. Je voulais avoir toutes les pensées de Jésus en mon pouvoir pour les déposer dans les pensées des créatures. Et ainsi réparer pour tout ce qui n'est pas selon son cœur dans

leurs pensées. Et ainsi de suite pour tout le reste. »

Elle dit encore « Les âmes qui se fondent en moi répètent ce que j'ai fait. » Elle parle bien sûr ici de Jésus. Quand elles seront avec moi au ciel, quel sera leur contentement ? Elles qui ont vécu en moi et qui, avec moi, ont embrassé toutes les créatures et réparé pour chacune. Elles continueront leur vie en moi.

Et quand les créatures encore sur la terre m'offenseront dans leurs pensées, les pensées de ces âmes se répercuteront dans l'esprit de ces âmes blessées d'amour et continueront les réparations qu'elles faisaient pendant qu'elles étaient sur la terre. Avec moi, elles seront des

sentinelles d'honneur devant le trône divin.

Quand les créatures sur la terre m'offenseront, elles feront les actes opposés dans le ciel. Elles seront les gardiennes de mon trône et auront les places d'honneur.

Sais-tu quand l'âme attire vers elle un « Je t'aime » de ma part ? Eh bien, quand, se fondant en moi, elle prend l'attitude divine et fait tout ce que je fais.

Jésus lui dit, ma fille, Sache que la souffrance qui me satisfait et me plaît le plus, qui est la plus puissante et ressemble le plus à la mienne, est celle de la privation de moi, car c'est une souffrance divine.

Les âmes me tiennent tellement à cœur qu'elles sont comme enchaînées à mon humanité. Et quand l'une d'elles se perd, la chaîne qui la retient à moi est rompue et j'en ressens une douleur comme si un membre m'était arraché.

Et qui peut réparer cette chaîne rompue, réparer la déchirure ? Qui peut me ramener cette âme, lui redonner vie ? Les souffrances de la privation de moi, car ce sont des souffrances divines. Mes souffrances causées par la perte des âmes sont divines. Les souffrances des âmes qui ne me voient pas et ne me ressentent pas sont divines.

Ces deux espèces de souffrances divines se rencontrent, s'embrassent

et ont une telle puissance qu'elles peuvent prendre les âmes séparées de moi et les réunir à nouveau à mon humanité.

Ma fille, est-ce que la privation de moi te coûte beaucoup ? Si oui, ne rends pas inutile une souffrance d'un si grand prix. Puisque je te donne cette souffrance, ne la garde pas pour toi seule, mais fais-la circuler chez les combattants pour saisir les âmes au milieu de la bataille et les enfermer en moi.

Que ta souffrance circule dans le monde entier pour sauver les âmes et me les rapporter toutes.

Point suivant, ce ne sont pas les souffrances qui rendent les âmes malheureuses, mais quand quelque chose manque à leur amour pour Dieu.

Mon toujours aimable Jésus vint. Comme je souffrais un peu, il me prit dans ses bras et me dit, Ma fille bien-aimée, ma chère petite fille, repose-toi en moi. Ne garde pas tes souffrances pour toi seule, mais joins-les à ma croix comme escorte et soulagement à mes douleurs. Mes souffrances se joindront aux tiennes et te soutiendront.

Nos souffrances brûleront dans un même feu. Je verrai tes souffrances comme si elles étaient miennes. Je leur donnerai les mêmes effets et la

même valeur que les miennes quand j'étais sur la croix. Elles rempliront le même office devant mon Père pour les âmes.

Point suivant, douter de l'amour de Jésus et craindre d'être damné attriste son cœur.

Celui qui douterait de mon amour et craindrait d'être damné, voilà ce que je dirais. Qu'est-ce à dire ?

Je te donne ma chair à manger, tu vis de tout ce qui m'appartient. Si tu es malade, je te guéris avec les sacrements. Si tu es sale, je te lave avec mon sang. Je suis toujours à ta disposition et tu doutes. Veux-tu m'attrister ?

Et puis dis-moi, aimerais-tu quelqu'un d'autre ? En reconnais-tu un autre comme Père ? Et tu dis n'être pas ma fille ? Et s'il n'en est pas ainsi pour toi, pourquoi t'affliges-tu et m'attristes-tu ? L'amertume que les autres me donnent, n'est-elle pas suffisante ? Veux-tu toi aussi chagriner mon cœur ?

Point suivant, les heures que l'on trouve à se fondre en Jésus, les heures de la passion mettent la rédemption en action.

Jésus lui dit : ces heures mettent en harmonie le ciel et la terre et m'empêchent de détruire le monde.

Point suivant, quand Jésus trouve que tout dans une âme lui appartient, il la fond en lui-même.

M'interrompant, il me dit : ma fille, de quelle séparation parles-tu ? L'âme est séparée de moi seulement quand elle permet à quelque chose qui ne m'appartient pas d'entrer en elle.

Quand j'entre dans une âme et que je trouve sa volonté, ses désirs, ses affections, ses pensées, son cœur, etc., entièrement à moi, je l'absorbe en moi, par le feu de mon amour, en maintenant sa volonté fondue avec la mienne, de telle manière que nous ne fassions qu'un.

Point suivant, plus l'âme se dépouille d'elle-même, plus Jésus la revêt de lui-même.

Poursuivant dans mon état habituel, j'implorais mon aimable Jésus de venir en moi pour aimer, prier et réparer à ma place, étant donné mon incapacité de faire quoi que ce soit par moi-même.

Ému de compassion à cause de mon néant, mon doux Jésus vint en moi pour aimer, prier et réparer avec moi.

Il me dit : Ma fille, plus l'âme se dépouille d'elle-même, plus je la revêts de moi, plus elle croit qu'elle ne peut rien faire par elle-même, plus je travaille et fais tout en elle. Je ressens que mon amour, mes prières et mes réparations sont mis à

contribution par elle. Et pour mon honneur, je regarde ce qu'elle veut faire. Veut-elle aimer ? Je viens et j'aime avec elle. Veut-elle prier ? Je prie avec elle.

En somme, son anéantissement et son amour, qui sont miens, m'attachent à elle et m'obligent à faire avec elle ce qu'elle veut, et je lui donne le mérite de mon amour, de mes prières et de mes réparations.

Et je fais descendre les fruits de mes actes pour le bien de tous, parce qu'il ne s'agit pas de choses de la créature cachée en moi, mais des miennes.

Point suivant, toutes les souffrances des créatures ont été d'abord vécues par Jésus.

Celui qui vit dans la divine volonté partage la vie eucharistique de Jésus dans les tabernacles.

Ma fille, chaque souffrance de l'âme est une communication entre elle et moi.

C'est que toutes les souffrances que la créature peut vivre ont été souffertes dans mon humanité et furent ainsi revêtues du caractère divin. Et puisque la créature ne peut pas les vivre toutes ensemble, ma bonté les lui communique peu à peu.

À travers ses souffrances, l'union avec moi grandit. Elle grandit non

seulement à travers ses souffrances, mais aussi à travers tout ce que l'âme fait de bien. C'est ainsi que se développent des liens entre la créature et moi.

Voilà pourquoi je te veux toujours dans ma volonté. Je veux te donner la première place dans mon cœur sacramentel. Je veux sentir ton cœur battre dans le mien avec le même amour et les mêmes peines que moi.

Je veux sentir ta volonté dans la mienne, de manière à ce qu'en se multipliant en chacun, elle me donne d'un simple acte les réparations et l'amour de tous.

Je veux sentir ma volonté dans la tienne qui, rendant mienne ta pauvre

humanité, la présente devant la majesté du Père comme une victime perpétuelle.

Point suivant : les souffrances et les actions passées de l'âme qui vit dans la divine volonté sont toujours actuelles et agissantes.

Ma fille, pour quiconque vit dans ma volonté, il n'existe ni passé ni futur, mais tout est présent. Tout ce que j'ai fait ou souffert est actuel.

Ainsi, si je veux donner satisfaction au Père ou faire du bien aux créatures, je peux le faire comme si j'étais en train d'agir ou de souffrir.

Les choses que les créatures peuvent souffrir ou faire dans ma volonté

sont jointes à mes souffrances et à mes actes, avec lesquels elles ne font qu'un.

Jésus dit encore : j'ai fait les créatures seulement pour que mon amour puisse s'écouler en elles et pour rien d'autre.

Point suivant, sur la terre, Jésus vivait totalement abandonné à la volonté de son Père.

La différence entre vivre résigné à la divine volonté et vivre dans la divine volonté.

Alors que j'étais dans mon état habituel, mon doux Jésus vint et me dit, Ma fille, sur la terre, je n'ai fait que me livrer à la volonté du Père.

Ainsi, si je pensais, je pensais avec l'esprit du Père. Si je parlais, je parlais avec la bouche du Père. Si je travaillais, je travaillais avec les mains du Père. Même ma respiration se faisait en Lui.

Tout ce que je faisais était selon sa volonté, de telle sorte que je peux dire que toute ma vie se déroulait en Lui.

Complètement immergé dans sa volonté, je ne faisais rien par moi-même. Ma seule pensée était sa volonté.

Je ne faisais pas attention à moi-même. Les offenses qu'on me faisait n'interrompaient pas ma course, mais je volais toujours vers mon centre.

Ma vie terrestre prit fin quand j'eus accompli la volonté du Père en toutes choses.

Ainsi, ma fille, si tu t'abandonnes à ma volonté, tu n'auras plus aucune autre pensée que les miennes.

Pour l'âme qui vit dans la divine volonté, que son travail soit bon ou médiocre, qu'elle ait fait beaucoup ou peu de choses, l'ennemi ne peut la troubler. Parce que Jésus et elle-même ont agi ensemble. Elle n'aime pas une personne en particulier, mais elle les aime toutes divinement. On peut dire qu'elle répète la vie de Jésus, qu'elle est sa voix, les battements de son cœur, la mère de ses grâces. En cela seulement, je crois, consiste la vraie sainteté.

Beaucoup sont sur une fausse voie de sainteté. Beaucoup la mettent dans les pratiques pieuses, et malheur à qui voudrait les faire changer.

Ces âmes se leurrent. Si leur volonté n'est pas unie à celle de Jésus et transformée en lui, alors avec toutes leurs pieuses pratiques, leur sainteté est fausse. Avec une grande facilité, elles passent des pratiques pieuses aux défauts, aux diversions, à la discorde, etc.

Ô comme est disgracieuse cette fausse sainteté ! D'autres âmes mettent leur sainteté à se rendre souvent à l'église et à assister à tous les offices, mais leur volonté est loin de celle de Jésus.

Ces âmes se préoccupent peu de leurs propres devoirs. Si elles sont empêchées d'aller à l'église, elles sont fâchées, et leur sainteté s'évapore.

Elles se plaignent, désobéissent et sont fâcheuses pour leur famille. Ô quelle fausse sainteté !

D'autres âmes mettent leur sainteté à se confesser souvent, à se faire diriger spirituellement dans les menu détails et à se faire des scrupules sur tout. Elles ne se font cependant aucun scrupule, que leur volonté ne soit pas fondue avec celle de Jésus.

Malheur à qui les contredit, elles sont comme des ballons qui se

dégonflent lorsqu'un petit trou les perce.

Ainsi, sous la contradiction, leur sainteté s'évapore. Elles se plaignent d'être facilement tristes.

Elles vivent toujours dans le doute et aiment avoir un directeur spirituel juste pour elles, pour les aviser en toutes choses, les réconcilier et les consoler. Néanmoins, elles demeurent toujours agitées. Pauvre sainteté !

Pauvre sainteté que celle-là, comme elle est falsifiée. J'aimerais avoir des larmes, avoir les larmes de mon Jésus, pour pleurer avec lui sur ses fausses saintetés, et faire connaître à

tous comment la vraie sainteté consiste à vivre dans la divine volonté.

Point suivant, les souffrances et le sang de Jésus poursuivent l'homme pour le guérir et le sauver.

L'homme empire toujours, il a accumulé en lui tant de pus que pas même la guerre ne fut capable de l'arracher au mal.

La guerre ne l'a pas arrêtée, plutôt elle l'a rendue plus osée. Les révolutions le rendront furieux, la misère le rendra désespéré, et il tombera dans les bras du crime. Tout

cela servira d'une manière ou d'une autre à le nettoyer de sa pourriture.

Ensuite, ma bonté le frappera, non indirectement à travers les créatures, mais directement du ciel. Ces châtiments seront pour lui comme une rosée bienfaisante qui le tueront. Touché par ma main, il se rendra compte de son état, se réveillera du sommeil du péché et reconnaîtra son créateur.

Ma fille, prie pour que tout tourne pour le bien de l'homme, et Luisa dit : Cependant je me sentais inquiète, les paroles de Jésus me tourmentaient, je voyais dans mon esprit de terribles futurs. Pour me calmer et me distraire, Jésus revint et me dit : Que d'amour, que d'amour !

Pendant que je souffrais, je disais :
Ma souffrance court, va à la
recherche de l'homme, aide-le et sois
sa force dans ses souffrances.
Pendant que je répandais mon sang,
je disais à chaque goutte : Cours,
cours, sauve l'homme pour moi ! S'il
est mort, donne-lui la vie, mais une
vie divine.

S'il fuit, cours après lui, entoure-le,
confonds-le avec mon amour jusqu'à
ce qu'il se rende. Pendant la
flagellation, alors que se formaient
les plaies de mon corps, je répétais «
Mes plaies, ne restez pas avec moi,
mais cherchez l'homme. Si vous le
trouvez blessé par le péché, placez-
vous comme un pansement pour le
guérir.

Ainsi, avec tout ce que j'ai dit et fait, j'ai entouré l'homme pour le sauver. Toi aussi, par amour pour moi, ne garde rien pour toi, mais fais tout courir vers l'homme pour le sauver, et je te regarderai comme un autre moi-même.

Point suivant, la rédemption se poursuit sur la terre à travers ceux qui aiment Jésus. Ces personnes servent d'humanité à Jésus.

Pendant que j'étais dans mon état habituel et que je souffrais beaucoup, mon aimable Jésus vint et me dit : Ma fille, tout ce que j'ai fait est éternel. Mon humanité n'a pas souffert que pendant un temps, mais sa souffrance se prolonge jusqu'à la fin du monde.

Comme mon humanité au ciel ne peut pas souffrir, je me sers de l'humanité des créatures, les faisant participer à mes souffrances et prolongeant ainsi mon humanité sur la terre. Et cela je le fais avec justice, car, lorsque j'étais sur la terre, j'incorporais en moi-même les humanités de toutes les créatures, dans le but de les garder en sécurité et de tout faire pour elles. Maintenant que je suis au ciel, je diffuse dans les créatures mon humanité, mes souffrances, et tout ce que mon humanité a fait pour le bien des âmes égarées. Je le fais spécialement dans les âmes qui m'aiment, afin de pouvoir dire au Père, mon humanité est au ciel et

aussi sur la terre, dans les âmes qui m'aiment et qui souffrent.

Ainsi, à cause des âmes qui m'aiment et qui se substituent à moi, ma satisfaction est complète, mes souffrances sont toujours actives. Console-toi donc quand tu souffres, parce que tu reçois l'honneur de te substituer à moi.

Plus loin, en parlant de l'hostie, Jésus lui dit « Qu'est-ce que l'hostie ? N'est-elle pas ma vie ? Et qu'est-ce que ma volonté ? N'est-elle pas la totalité de ma vie ? »

Point suivant, le premier geste que fit Jésus quand il se communia en instituant l'Eucharistie.

Hélas, je fus déçu, car peu d'âmes répondirent à mon amour, et j'attends avec anxiété des âmes aimantes qui, en me recevant, s'uniront à moi pour se multiplier en tous et vouloir tout ce que je veux. Je recevrai de ces âmes ce que les autres ne me donnent pas, et j'aurai le contentement d'avoir des âmes conformes à mes désirs et à ma volonté.

Ainsi, ma fille, quand tu me reçois, fais ce que j'ai fait, et j'aurai le contentement qu'il y a au moins une âme qui veut la même chose que moi.

Plus loin, Jésus lui dit : Voilà pourquoi je veux la sainteté dans ma volonté. Pour les âmes qui la vivront, je n'aurai pas besoin de prêtres pour me consacrer, ni d'église, ni de tabernacle, ni d'hostie, parce que ces âmes seront tout ensemble prêtres, tabernacles et hosties. Mon amour sera plus libre.

Quand je voudrai me consacrer, je pourrai le faire à tout moment, jour et nuit, et partout où ces âmes se trouveront.

Plus loin, Jésus dit, les actions qui ne sont pas faites dans ma volonté ne peuvent me plaire, si belles soient-elles. Elles sont basses, humaines et limitées.

Je lui dis, comme il est vrai que dans ta volonté, l'âme est habitée par l'ardent désir de répéter tes actions, et ne peut désirer rien d'autre.

Le point suivant : sur le chagrin de Jésus à cause de l'affection qu'on lui vole.

Jésus lui dit : ma fille, cela est le plus laid, c'est terrible, c'est le renversement de l'ordre prévu par le Créateur.

Le point suivant, se fondre en Jésus au point de pouvoir dire ce qui appartient à Jésus m'appartient.

Suppose que tu verses un verre d'eau dans une grande cuve d'eau. Après coup, pourrais-tu discerner l'eau qui provient du verre de celle qui se trouvait dans la cuve ? Certainement pas.

Ainsi, pour ton plus grand bien et mon plus grand contentement, répète souvent dans tout ce que tu fais, Jésus, je verse cela en toi pour accomplir ta volonté plutôt que la mienne.

Le point suivant, la chaleur de la divine volonté chasse les imperfections.

Aussitôt que l'âme entre dans ma volonté, cette dernière, détruit par sa

chaleur, les infections que l'âme a contractée par ses distractions. Par conséquent, dès que tu remarques en toi la distraction, ne reste pas en toi-même mais entre tout de suite dans ma volonté pour que ma chaleur te purifie et t'empêche de dépérir.

La répétition des actes vertueux fait naître dans l'âme une fontaine d'amour nouveau et croissant.

Point suivant, l'âme, vivant dans la divine volonté, partage la vie eucharistique de Jésus.

Je me plaignais à Jésus de ne même pas pouvoir assister à la sainte messe.

Il me dit : ma fille, qui donc effectue le divin sacrifice, n'est-ce pas moi ? Lorsque je suis sacrifié à la messe, l'âme qui vit dans ma volonté est sacrifiée avec moi. Pas seulement à une messe, mais à toutes les messes, elle est consacrée avec moi dans toutes les hosties.

Plus loin, Jésus lui dit : as-tu vu ce qu'est vivre dans ma volonté ? C'est disparaître et dans la mesure où c'est possible pour une créature, entrer dans la sphère de l'éternité, dans la toute-puissance de l'éternel, dans l'esprit incréé, et prendre part à chaque acte divin.

C'est jouir de toutes les qualités divines alors même que l'on est sur la terre. C'est haïr le mal d'une

manière divine. C'est tout couvrir sans s'épuiser, vu que la volonté qui anime l'âme est divine.

Par contre, celui qui vit simplement, uni à moi, ne disparaît pas. Deux êtres sont ensemble, non fondus en un seul. Quiconque ne disparaît pas ne peut entrer dans la sphère de l'éternité pour prendre part à tous les actes divins.

Réfléchis bien et tu verras une grande différence entre vivre simplement en union avec Jésus et vivre dans sa divine volonté.

Plus loin, Jésus dit : quand les âmes font tout pour me plaire, m'aimer et vivre au dépens de ma volonté, elles deviennent comme des membres de

mon corps en lesquels je me glorifie,
comme si c'étaient les miens.

A propos des souffrances, Jésus dit
encore ceci. Ma fille, j'envoie des
souffrances aux créatures pour
qu'elles me trouvent à travers elles.

Être infini signifie être capable de
tout faire, de tout posséder et de
rendre tout le monde heureux.

En parlant encore de la divine
volonté, Jésus dit : ses propres désirs
ou affections disparaissent et sont
remplacés par ceux de ma volonté.

Point suivant la nécessité de réparer.

Poursuivant dans mon état habituel, je disais à mon bien-aimé Jésus : ne dédaigne pas mes prières, ce sont tes propres mots que je répète, tes propres intentions que je porte. Je veux gagner des âmes avec ta volonté, comme toi. Alors Jésus béni me dit : Ma fille, quand je t'entends répéter mes mots, mes prières et vouloir ce que je veux, je me sens attiré à toi comme par un puissant aimant.

Quelle joie je ressens dans mon cœur ! Je peux dire que c'est une fête pour moi. Et pendant que je me réjouis, je me sens faiblir à cause de ton amour pour moi et je n'ai pas la force de

frapper les créatures. Tu me lie avec les mêmes chaînes que j'ai utilisé avec le Père pour le réconcilier avec les hommes. Ah oui, répète ce que j'ai fait, fais toujours ainsi si tu veux que ton Jésus qui vit tant d'amertumes reçoive de la joie des créatures.

Il ajouta, Si tu veux être en sécurité, fais toujours des réparations et fais-les avec moi. Fonds-toi en moi de manière à ce qu'il ne monte de toi et moi qu'un unique quantique de réparation. Quand l'âme répare, elle est à l'abri, elle est protégée contre le froid, la grêle et tout. Si elle ne répare pas, elle est comme quelqu'un qui se trouve au milieu de la route, exposé aux éclairs, à la grêle et à tous les maux.

Les temps sont très tristes et si le cercle des réparations n'est pas agrandi, il y a danger que ceux qui ne sont pas protégés soient frappés par les éclairs de la divine justice.

Point suivant, Jésus a mis les créatures à l'abri en les recouvrant de son humanité, mais elles se placent à l'extérieur, exposées aux coups.

M'interrompant, mon doux Jésus me dit : Ma fille, ce que tu dis est vrai. J'ai tout fait pour les créatures. Pour être sûr de les placer en sécurité, j'ai voulu les envelopper du manteau de mon amour, comme à l'intérieur d'une armure de défense. Mais par des péchés volontaires, les créatures

ingrates brisent cette armure, échappant ainsi à mes grâces et à mon amour.

Se plaçant à l'extérieur, sans aucun abri, elles sont frappées par les éclairs de la divine justice. Ce n'est pas moi qui frappe les hommes. Ce sont eux qui, par leurs péchés, se dressent contre moi et reçoivent les coups.

Prie, prie pour contrer le grand aveuglement des créatures. Jésus dit : Les âmes qui vivent dans ma volonté se sacrifient davantage que les âmes qui reçoivent la communion, mais ne vivent pas dans ma volonté.

Les âmes qui vivent dans ma volonté se vident d'elles-mêmes pour me

donner toute la place en elles. Elles me donnent l'entière direction, et si nécessaire, elles sont prêtes à souffrir toute peine pour vivre dans ma volonté. Aussi mon amour ne peut attendre que le prêtre juge convenable de me donner à elle par le moyen de l'hostie sacramentelle.

Je fais tout moi-même. Ô que de fois je me donne en communion avant que le prêtre trouve que c'est le temps de me donner à ses âmes. S'il n'en était pas ainsi, mon amour resterait comme enchaîné par les sacrements.

Non, non, je suis libre, j'ai les sacrements dans mon cœur, j'en suis le propriétaire et je peux les exercer quand je veux.

Point suivant. Quand l'âme s'abandonne à Jésus, Jésus s'abandonne lui-même à l'âme.

Je disais à mon aimable Jésus, je t'aime, mais parce que mon amour est petit, je t'aime avec ton propre amour. Je t'adore avec ton adoration, je te prie avec tes prières, je te remercie avec tes actions de grâce.

Pendant que je priais ainsi, il me dit, ma fille, quand tu aimes avec mon amour, que tu adores avec mes adorations, que tu pries avec mes prières et que tu remercies avec mes actions de grâce, ces actes se fixent dans les miens où ils sont agrandis. Je me sens ainsi aimé, adoré, prié et remercié comme je veux que les créatures le fassent.

Ah, ma fille, un grand abandon à moi est nécessaire. Quand l'âme s'abandonne à moi, je m'abandonne moi-même à elle et la remplissant de moi, je fais à sa place ce qu'elle devrait faire pour moi.

Par contre, si la créature ne s'abandonne pas à moi, ce qu'elle fait reste fixé en elle-même plutôt qu'en moi, et ses actions sont remplies d'imperfections et de misères, ce qui ne peut me plaire.

Point suivant, dans l'âme qu'il accueille, Jésus continue l'immolation qu'il a soufferte sur la croix.

Jésus dit, ma fille, mon immolation sur la croix continue encore dans les âmes.

Quand une âme est bien disposée et m'accueille, je revis en elle comme dans ma propre humanité. Les flammes de mon amour me brûlent et je suis impatient de le prouver aux autres créatures. Ainsi, je renouvelle les effets de mon sacrifice pour les autres créatures, et pour cette âme, je double les grâces et la gloire.

Plus loin, Jésus dit à Louisa, comme tu souffres dans ma volonté, je prends ta souffrance et je la multiplie

et la répands pour le bien des créatures. Je suis heureux de cela et je me dis en moi-même, c'est le pain de ma fille que je donne à mes enfants.

Point suivant, plainte de Jésus au sujet des prêtres.

Ils empoisonnent ceux qui s'approchent d'eux. Plutôt que de me déposer dans les âmes, ils s'y placent eux-mêmes. Ils cherchent à être entourés, à se faire connaître, et ils me mettent de côté.

Par leurs contacts empoisonnés, ils distraient les âmes plutôt que de les conduire vers moi. Ils les rendent dissipées plutôt que de les orienter

vers les choses sérieuses. Ainsi, celles qui n'ont pas de contact avec eux s'en tirent mieux.

Je ne puis me fier à eux. Je suis contraint de permettre que les gens s'éloignent des églises et des sacrements, afin que le contact avec ces ministres ne les éloigne pas davantage de moi.

Point suivant, la justice divine est équilibrée.

La mort fait de nombreuses victimes à travers divers fléaux. Mon doux Jésus me dit, ma fille, ma justice est équilibrée, tout en moi est équilibre. Le fléau de la mort touche continuellement les créatures avec

l'accompagnement de ma grâce, de telle manière que presque toutes demandent les derniers sacrements.

L'homme est tel que c'est seulement quand il voit sa peau touchée et qu'il se sent battu qu'il se réveille. Beaucoup de ceux qui ne sont pas touchés vivent dans l'indifférence et continuent leur vie de péché. Il est nécessaire que la mort fasse sa récolte afin de toucher ceux qui ne font que placer des épines sous leurs pieds. Et cela tant chez les religieux que chez les laïcs.

Ah, ma fille, ce sont des temps qui requièrent de la patience. Ne t'inquiète pas, prie pour que tout contribue à ma gloire et au bien de tous.

Point suivant. Jésus prépara les créatures à le recevoir dignement dans l'Eucharistie, en plaçant toute sa vie dans chaque hostie.

Louisa nous dit : Ensuite je me plaignis à Jésus de ce qu'il ne me faisait plus souffrir comme avant.

Il me dit « Ma fille, je ne regarde pas tant à la souffrance de l'âme, mais à sa bonne volonté et à l'amour avec lequel elle souffre. » Avec l'amour, la plus petite souffrance devient grande, le néant prend vie dans le tout et ses actes acquièrent de la valeur.

Ne pas souffrir est parfois plus difficile que la souffrance elle-même. Quelle douce violence me fait la créature quand elle veut

souffrir par amour pour moi. Que m'importe qu'elle ne souffre pas quand je vois que ne pas souffrir est un clou plus piquant pour elle que la souffrance elle-même.

Par contre, le manque de bonne volonté, les choses faites de force et sans amour, aussi grandes qu'elles puissent paraître, sont petites à mes yeux et je ne les regarde plus. Plutôt, elles me pèsent.

Point suivant, les humiliations sont des fissures par lesquelles pénètre la lumière divine.

Jésus dit : Ma fille, quel déferlement de crime en ces jours ! Quel triomphe satanique ! La prospérité

des impies est le pire signe. La foi a disparu des nations qui restent captives comme à l'intérieur d'une sombre prison. Cependant, les humiliations causées par les impies sont autant de fentes à travers lesquelles passe la lumière, amenant les nations à entrer en elles-mêmes et à retrouver la foi. Les humiliations les rendront meilleures plus que toute victoire ou conquête.

Plus loin, Louisa disait à son doux Jésus : Vois, je ne sais rien faire et je n'ai rien à te donner. Néanmoins, je te donne mon néant. J'unis ce néant au tout que tu es et je te demande des âmes.

Point suivant, pendant sa passion, tout était silencieux en Jésus. Dans les âmes, tout doit être pareillement silencieux.

Tout doit être silencieux dans l'âme, l'estime des autres, la gloire, les plaisirs, les honneurs, les grandeurs, la volonté propre, les créatures, etc. Et s'il s'y trouve certaines de ces choses, elles doivent y être comme n'y étant pas. À la place, l'âme doit maintenir en elle ma patience, ma gloire, l'estime de moi et mes souffrances.

Tout ce qu'elle fait et pense ne doit être qu'amour, identifié à mon amour, et réclamation d'âme. Je recherche les âmes qui m'aiment et qui, prises de la même folie d'amour

que moi, souffrent et réclament des âmes. Hélas, combien est petit le nombre de ceux qui entendent ce langage !

Point suivant, Luisa est comme une autre humanité pour Jésus.

Maintenant que mon humanité est glorifiée, dit Jésus, j'ai besoin d'une humanité capable de partager mes peines et mes souffrances, d'aimer les âmes avec moi et d'exposer sa vie pour les sauver.

Point suivant, les trois blessures les plus douloureuses du cœur de Jésus.

Me trouvant dans mon état habituel, mon toujours aimable Jésus vint et me fit voir son adorable cœur, couvert de blessures sanglantes. Plein de chagrin, il me dit : Ma fille, parmi toutes les blessures de mon cœur, il y en a trois dont la douleur dépasse celle de toutes les autres ensemble. Il y a en premier les souffrances de mes âmes aimantes.

Quand je vois une âme, toute à moi, souffrir à cause de moi, torturée, piétinée et prête à souffrir la plus douloureuse des morts pour moi, je ressens ses souffrances comme si elles étaient miennes, et peut-être plus encore. Ah, l'amour peut faire naître les déchirures les plus profondes, supplantant toute autre peine. Dans cette première blessure,

ma mère aimante occupe la toute première place.

Oh, combien son cœur, transpercé à cause de mes souffrances, débordait dans le mien, et combien mon cœur ressentait toutes ses souffrances. En la voyant mourir à cause de ma mort, quoique ne mourant pas, je ressentais dans mon cœur l'âpreté de son martyr. Je ressentais la peine que lui causait ma mort, et mon cœur mourait avec le sien.

Mes souffrances unies à celles de ma mère surpassaient tout. Il était juste que ma céleste maman ait la première place dans mon cœur, autant du point de vue de la souffrance que du point de vue de l'amour, parce que chaque douleur

qu'elle ressentait à cause de son amour pour moi faisait déborder de son cœur des océans d'amour. Dans cette blessure de mon cœur entrent aussi toutes les âmes qui souffrent pour moi et uniquement pour moi.

Tu entres dans cette blessure de sorte que si tous m'offensaient et ne voulaient pas m'aimer, je trouverais en toi l'amour compensant pour chacun. Quand les créatures me chassent, je viens rapidement me réfugier en toi, comme dans ma cachette, trouvant là mon propre amour, un amour souffrant uniquement pour moi. Je ne regrette pas d'avoir créé le ciel et la terre et d'avoir tant souffert.

Une âme qui m'aime et souffre pour moi est mon réconfort, mon bonheur et ma récompense pour tout ce que j'ai fait. En oubliant presque tout le reste, je me réjouis avec elle.

Cette blessure d'amour de mon cœur, qui est la plus douloureuse de toutes, a deux effets simultanés.

Elle me donne à la fois une douleur extrême et une joie intense, une amertume inénarrable et une douceur indescriptible, une mort douloureuse et une vie glorieuse. Ce sont là les excès de mon amour, incompréhensible à l'esprit créé. Que de contentement mon cœur n'a-t-il pas trouvé dans les douleurs de ma maman transpercée.

La deuxième blessure mortelle de mon cœur est l'ingratitude.

Par l'ingratitude, la créature bloque l'entrée de mon cœur, en prend la clé et la ferme à double tour. Alors mon cœur se gonfle de chagrin parce qu'il voudrait déverser ses grâces et son amour et qu'il ne le peut pas. Il devient fou et perd espoir que sa blessure soit guérie. L'ingratitude des âmes me donne une souffrance mortelle.

La troisième blessure mortelle de mon cœur est l'obstination.

L'obstination détruit tout le bien que j'ai fait pour la créature. Par elle, la créature déclare ne plus me reconnaître et ne plus m'appartenir.

Elle est la clé de l'enfer vers lequel l'âme se précipite.

Devant l'âme obstinée, mon cœur tombe en morceaux et je me sens comme si l'un de ces morceaux m'était arraché. Quelle blessure mortelle est l'obstination pour mon cœur ?

Plus loin, Luisa nous dit : Mon Jésus, mon amour, j'entre dans ta volonté et je veux, par ce Credo, faire les actes de foi que les créatures n'ont pas faits, réparer pour leurs doutes et donner à Dieu l'adoration qui lui est due en tant que créateur.

Point suivant, Jésus demande à Luisa un autre « oui » en vue de lui faire franchir une nouvelle étape.

Ma fille, dis-moi, veux-tu vivre dans ma volonté ? Acceptes-tu d'être le deuxième maillon de jonction avec mon humanité ? Acceptes-tu mon amour comme tien, ma volonté comme vie ? Acceptes-tu de partager les souffrances infligées à mon humanité par ma divinité, lesquelles je ressens le besoin irrésistible de non seulement faire connaître, mais aussi de faire partager à une créature, pour autant que cela soit possible ?

Ma fille, c'est ma coutume de demander le « oui » de la créature pour pouvoir ensuite travailler

librement avec elle. Oh, comme je me sentais annihilé et pulvérisé dans les profondeurs de mon néant, d'autant plus que ce rien que je suis était appelé à vivre dans le tout qu'il est ! Mon doux Jésus joignit nos deux volontés et y grava le mot « fiat ».

Mon « oui » entra dans la divine volonté et, parce qu'il avait été prononcé en elle, il apparut non pas comme un « oui » humain, mais un « oui » divin. Il se multiplia pour rejoindre toutes les créatures, les amener toutes à Jésus et réparer solennellement les refus adressés par elles à mon doux Jésus.

Il était marqué du sceau et du pouvoir de la divine volonté,

prononcée non par peur ou intérêt de sainteté personnelle, mais seulement pour se fondre dans la volonté de Jésus, pour œuvrer pour le bien de chaque créature et pour donner à Jésus, au nom de chacune, une gloire divine, un amour divin et des réparations divines.

Partie suivante. Jésus demande à Luisa de remplir la même fonction que lui dans la divine volonté.

Je me réjouis quand je vois une créature entrer dans l'environnement divin ou, avec moi, elle se substitue à tous ses frères d'une manière divine et qu'elle aime et répare au nom de tous. Alors je ne reconnais

plus les choses humaines en elle, mais mes propres choses.

Plus loin, Luisa dit : les âmes qui vivent dans ta volonté, ce sont les âmes qui, sans l'ombre d'une recherche de sainteté personnelle, mais totalement divinisées, vivront pour le bénéfice de leurs frères.

Partie suivante : L'homme est le chef d'œuvre de la création.

De son souffle tout-puissant, il le créa, à son image et à sa ressemblance, le dotant de toutes ses qualités, adaptées aux créatures, faisant de lui un petit Dieu.

Plus loin, Jésus dit : en dehors de ma volonté, que d'obstacles l'âme ne

rencontre-t-elle pas. Dans ma volonté, au contraire, elle trouve la liberté.

Point suivant : Étape à franchir pour en venir à vivre dans la divine volonté.

J'étais toute captivée par ce que mon doux Jésus me disait sur sa divine volonté, et je pensais, comment est-ce possible que l'âme en arrive à vivre davantage dans le ciel que sur la terre ? Jésus vint et me dit : Ma fille, ce qui est impossible à la créature est très possible pour moi. C'est vrai qu'il s'agit là du tout grand prodige de ma toute puissance et de mon amour, mais quand je veux une

chose, je peux la faire. Ce qui peut te paraître difficile est facile pour moi.

Néanmoins, il me faut le « oui » de la créature, et il faut qu'elle se prête comme une cire molle à tout ce que je veux faire d'elle. Tu dois savoir qu'avant d'appeler une créature à vivre définitivement dans ma volonté, je l'appelle d'abord par intermittence, la dépouille de tout et lui fait subir une sorte de jugement.

Dans ma volonté, en effet, il n'y a pas de place pour le jugement, tout étant immuable en moi. Tout ce qui entre dans ma volonté n'est pas soumis au jugement. Je ne me juge jamais moi-même.

Souvent, je fais mourir corporellement la créature pour la

ramener ensuite à la vie. Elle vit comme si elle ne vivait pas. Son cœur est au ciel, et vivre sur la terre est son plus grand martyr.

Combien de fois n'ai-je pas agi ainsi avec toi ? Il y a aussi la chaîne de mes grâces, de mes visites répétées. Tout était pour te disposer à vivre dans l'océan immense de ma volonté.

Plus loin, Jésus nous dit : Ma fille, l'âme qui ne vit pas dans ma volonté est à l'image de la surface terrestre.

Ses actions humaines la maintiennent en mouvements continuels. Ses faiblesses, ses passions et ses défauts sont les montagnes et les enfoncements où se forment les antres du vice. Ses

mouvements causent en elle des zones d'obscurité et de froideur.

Seulement une petite quantité de lumière lui parvient, parce que les montagnes de ses passions la bloquent. Que de misère !

Plus loin, Jésus dit ceci à Louisa : Nous nous présenterons ensemble devant le trône de l'Éternel, avec sur nos fronts écrits en caractère indélébile. Nous voulons mourir pour donner la vie à nos frères. Nous voulons souffrir pour les libérer des peines éternelles. »

Plus loin, Jésus nous dit : Ah, combien je suis peu compris par les

créatures, et en conséquence, peu aimé.

Point suivant, toutes les choses créées résultent d'un « fiat » de Dieu.

Quand il créa l'homme, Dieu fit beaucoup plus que pour le reste de la création.

Jésus dit à Luisa : ma fille, vois quel ordre, quelle harmonie il y a dans la création, et comment toutes les choses sont venues à l'existence à partir d'un « fiat » de l'éternel. Tout résulta d'un « fiat », de la plus petite étoile jusqu'au soleil resplendissant, de la plus petite plante jusqu'au grand arbre, du plus petit insecte

jusqu'au plus gros animal. Toutes ces choses semblent se dire entre elles, nous sommes de nobles créatures, puisque notre origine est la volonté éternelle.

Ô combien la création parle éloquemment de la puissance de ma volonté, et enseigne que toutes les choses, de la plus grande à la plus petite, ont la même valeur, puisqu'elles résultent toutes de la divine volonté.

Ainsi, une étoile pourrait dire au soleil, c'est vrai que tu possèdes beaucoup de lumière et de chaleur, que ta fonction est grande, que tes biens sont immenses, que la terre presque au complet dépend de toi, si bien que je ne fais presque rien en

comparaison de toi, c'est ainsi que le « fiat » de Dieu t'a fait. Mais puisque nous avons la même valeur, la gloire que nous donnons à notre Créateur est la même.

Point suivant, Luisa donne à Dieu réparation et gloire au nom de tous.

Les désordres dans le monde et dans l'Église sont causés par leur chef. J'étais dans mon état habituel lorsque mon doux Jésus vint. Très fatigué, il me demanda de l'aide. Plaçant son cœur près du mien, il me fit ressentir ses souffrances. Chacune aurait pu me donner la mort, mais Jésus me donnait la force de ne pas mourir.

Me regardant, il me dit : Ma fille, patience. À certains jours, tes souffrances me sont plus particulièrement nécessaires, afin que le monde ne soit pas mis à feu. En ce moment, je veux te faire souffrir davantage.

Alors, avec une lance, il déchira mon cœur. Je souffris beaucoup, mais je me sentais heureuse en pensant que mon Jésus partageait ses souffrances avec moi et que, par le soulagement qu'il en recevait, il épargnerait le peuple de fléaux imminents et terribles prêts à survenir. Après quelques heures de ces douleurs intenses, il me dit : « Ma fille bien-aimée, tu souffres beaucoup. Viens te reposer dans ma volonté. Nous

prierons ensemble pour la pauvre humanité. »

Alors, je ne savais pas comment, je me suis trouvé dans l'immensité de la divine volonté, dans les bras de Jésus, répétant après lui tout ce qu'il me disait à voix basse.

Je donnerai une idée de ce qu'il m'a dit, car il m'est impossible de tout répéter. Je me souviens que dans sa volonté, j'ai pu voir toutes ses pensées, tout le bien qu'il nous a fait avec son intelligence et comment, de son esprit, toutes les intelligences ont été conçues.

Mais, oh Dieu, quels abus les créatures ont fait de leur esprit, que d'offense ! Je lui dis : Jésus, je multiplie mes pensées dans ta

volonté, pour donner à chacune de tes pensées le baiser d'une pensée divine, un acte d'adoration, une réparation divine, imprégnée d'amour divin, comme si j'étais moi-même un autre Jésus.

Et je veux faire cela au nom de tous les humains, pour toutes leurs pensées, passées, présentes et futures. Je veux, dans ta volonté, suppléer pour ce que les créatures ont négligé de faire et même pour les pensées des âmes perdues. Je veux que la gloire qui te vient des créatures soit complète, que rien ne manque.

Après cela, Jésus me fit comprendre qu'il voulait des réparations concernant ses yeux. Je lui ai dit :

Jésus, je me fonds dans tes regards pour t'offrir autant de regards d'amour divin que tu en as eu pour les créatures. Je me fonds dans tes larmes pour pleurer avec toi sur les péchés des créatures, de manière à te donner au nom de chacune, des larmes divines.

Je veux ainsi te donner une gloire et des réparations complètes pour tous les regards des créatures.

Ensuite, Jésus voulut que je continue à réparer concernant sa bouche, son cœur, ses désirs, etc., en me multipliant dans sa volonté. D'écrire tout cela serait trop long, aussi je m'arrête ici.

Puis Jésus me dit : Ma fille, pendant que tu faisais tes actes d'amour et de

réparation dans ma volonté, beaucoup de soleils furent formés entre le ciel et la terre. Je ne peux regarder la terre qu'à travers ces soleils. Autrement, tant de choses me dégoutent sur la terre que je ne peux plus la regarder.

Quoi qu'il en soit, la terre ne reçoit que peu de lumière et de chaleur de ces soleils, vu sa grande noirceur.

Ensuite, Jésus me transporta parmi les créatures. Qui pourrait dire tout ce que j'y ai vu ? D'un ton de voix chagrin, il me dit : Quel désordre dans le monde ! Ce désordre provient des chefs ecclésiastiques autant que civils.

Leurs vies étant remplies d'intérêts corrompus, ils n'ont pas la force de

corriger leurs ouailles. Ils ferment les yeux sur leurs péchés, sinon ils leur reprocheraient leur propre faute. S'ils reprennent les fidèles, ce n'est que d'une manière superficielle. Ils ne sont pas eux-mêmes habités par le bien. Comment pourraient-ils l'infuser chez les autres ? Combien de fois n'ont-ils pas préféré le mal au bien ? Aussi, je les frapperai d'une manière particulière.

J'ai dit à Jésus, « Jésus, épargne les chefs de l'Église, ils sont déjà si peu nombreux. Si tu les frappes, nous en manquerons. » Il me répondit : Ne te souviens-tu pas qu'avec douze apôtres, j'ai fondé l'Église ? De la même manière, ceux qui resteront seront en nombre suffisant pour réformer le monde. L'ennemi est

déjà à leurs portes, les révolutions sont déjà à l'œuvre, les nations nageront dans le sang et leurs chefs seront dispersés.

Prie et souffre pour que l'ennemi n'ait pas la liberté de tout précipiter dans la ruine.

Point suivant, Dieu a fait les choses mineures en premier, en préparation des plus grandes. La résurrection de Jésus est une figure du règne de la divine volonté.

Quoique venant après, ceux qui auront formé leur sainteté dans ma volonté seront les soleils, ces soleils

dont nous venons de parler à l'instant.

Point suivant, la sainte humanité de Jésus a rétabli l'harmonie entre le Créateur et les créatures.

Jésus dit : Ma fille, mon humanité fut l'instrument qui rétablit l'harmonie entre le Créateur et les créatures.

J'ai fait au nom de chaque créature tout ce qu'elle avait à faire envers son Créateur, sans exclure les âmes perdues, parce que, pour chaque chose créée, je devais donner au Père la gloire, l'amour et la réparation complètes.

Certaines âmes règlent elles-mêmes leur dette envers le Créateur, cependant aucune ne réparera complètement. Ces âmes unissent leur gloire à la mienne, et tout ce qu'elles font se greffe à ma gloire.

Les âmes perdues, quant à elles, restent comme des membres desséchés qui, privés du fluide vital, ne sont pas aptes à accueillir la greffe que j'ai voulu pour elles. Elles ne sont bonnes qu'à brûler dans le feu éternel. C'est ainsi que mon humanité restitua l'harmonie entre le Créateur et les créatures, la scellant de son sang à travers des souffrances inouïes.

Jésus souffrit sa passion intérieurement de la part de sa divinité et extérieurement de la part des hommes pour réparer à la fois les péchés intérieurs et les péchés extérieurs de l'homme.

Me trouvant dans mon état habituel, je pensais aux souffrances de mon adorable Jésus, spécialement à celles que sa très sainte humanité a subie de la part de sa divinité au cours de sa vie terrestre. Je me suis senti attiré dans le cœur de mon Jésus et j'ai pris part aux souffrances que sa divinité fit souffrir à son très saint cœur durant le cours de sa vie terrestre.

Ces souffrances sont très différentes de celles qu'il souffrit de la part des Juifs pendant sa passion. Ce sont des

peines indescriptibles. Pour le peu auquel j'ai participé, je peux dire que j'ai ressenti une souffrance aiguë et amère accompagnée d'une déchirure du cœur qui me fit véritablement mourir. Mais par un prodige de son amour, Jésus me ramena à la vie.

Ensuite, mon doux Jésus me dit : fille de mes souffrances, sache que les souffrances que les Juifs m'infligèrent ne furent qu'un reflet de celles que la divinité me donna. Il en fut ainsi pour que soit donnée à la divinité une satisfaction complète.

L'homme qui pêche offense la majesté suprême, non seulement extérieurement mais aussi intérieurement. Il défigure la partie divine infusée en lui quand il fut

créé. Le péché se forme en premier lieu dans son intérieur et ensuite dans son extérieur.

Très souvent, c'est la plus petite partie qui est extérieure, la partie majeure se trouvant à l'intérieur. Les créatures étaient incapables de pénétrer dans mon intérieur et de me permettre de satisfaire pour les offenses faites au Père par leurs fautes intérieures. Ces offenses blessent la partie la plus noble de leur être, leur intelligence, leur mémoire et leur volonté, là où est imprimée l'image divine.

Qui donc pouvait acquitter cette dette puisque la créature en était incapable ? Eh bien la divinité elle-même. Pour cela, il fut nécessaire

qu'elle se fasse le bourreau amoureux de mon humanité. La divinité voulait que la satisfaction soit complète tant pour les fautes intérieures des créatures que pour leurs fautes extérieures.

Par la passion que les Juifs m'ont fait subir, j'ai pu redonner au Père la gloire extérieure dont les créatures l'avaient privée par leurs fautes extérieures. Par la passion que la divinité m'a fait subir intérieurement tout au long de ma vie terrestre, j'ai satisfait pour les fautes intérieures de l'homme. Les souffrances que j'ai souffertes des mains de la divinité surpassent considérablement celles que les créatures m'ont fait subir.

Comprendre cela n'est pas facile pour l'esprit humain. Entre l'intérieur de l'homme et son extérieur, il y a une grande différence. Cependant, la différence est beaucoup plus grande encore entre les souffrances que m'infligea la divinité et celles que les créatures m'ont fait subir le dernier jour de ma vie terrestre.

Les souffrances qui me furent données par la divinité étaient des lacérations cruelles, des souffrances surhumaines me donnant des morts répétées autant dans mon âme que dans mon corps. Pas une seule fibre de mon être ne fut épargnée. Les souffrances que me furent données par les Juifs étaient des souffrances amères, certes, mais elles n'étaient pas des lacérations capables de me

donner la mort à chaque instant. Seule la divinité avait le pouvoir et la volonté de faire cela.

Ah, combien l'homme m'a coûté ! Cependant, il reste indifférent et ne cherche pas à comprendre à quel point je l'ai aimé et j'ai souffert pour lui. Aucune créature ne peut comprendre tout ce que j'ai souffert dans la passion que les Juifs m'ont fait subir.

À plus forte raison, aucune ne peut comprendre les souffrances beaucoup plus grandes que j'ai subies de la part de la divinité. Voilà pourquoi j'ai tant tardé à révéler ces dernières. Mon amour veut s'épancher en l'homme et en recevoir un retour d'amour.

Ainsi, je t'appelle à t'immerger dans ma volonté, où toutes mes souffrances sont agissantes. Je t'appelle non seulement à prendre part à mes souffrances, mais au nom de toute la famille humaine, à les honorer et à répondre à mon amour. Avec moi, supplée pour toutes les obligations des créatures, même si, au grand chagrin de Dieu et pour leur plus grand malheur, les créatures n'y accordent même pas une pensée.

Point suivant, dans l'ère de la vie, dans la divine volonté, les créatures procureront la gloire de Dieu au nom de toute la création.

Ce que certains créatures ne me donnent pas, d'autres me le procureront. Quand je vois qu'en dépit de son bon vouloir, une créature n'arrive pas à faire ce que j'attends d'elle, je l'attire dans ma volonté, où elle découvre la vertu de multiplier une simple action autant de fois qu'elle le désire, ce qui lui permet de me donner toute la gloire, tout l'honneur et tout l'amour que les autres créatures se sont abstenues de me donner.

Et à toi que j'appelle à vivre dans ma volonté, je suggère la prière

suivante. Jésus, je dépose à tes pieds l'adoration et la sujétion de toute la famille humaine. Je dépose dans ton cœur les « je t'aime » de tous. Je dépose sur tes lèvres mon baiser pour y sceller les baisers de toutes les créatures de toutes les générations. Je te serre dans mes bras pour que tu sois serré par les bras de toutes les créatures de toutes les générations. Je veux que te parvienne la gloire de tous les travaux de toutes les créatures.

À la suite de cette prière, je ressentirai en toi l'adoration, les « je t'aime », les baisers, etc., de toute la famille humaine. Comment alors ne pas te donner l'amour, les baisers et les grâces prévues pour les autres ?

Sache, ma fille, que ce que la créature fait sur la terre constitue le capital qu'elle s'accumule pour le ciel. Si elle fait peu, elle aura peu. Si elle fait beaucoup, elle aura beaucoup. Si une créature m'a aimée et glorifiée pour dix, elle aura dix fois plus de contentement et de gloire, et elle sera aimée dix fois plus par moi. Si une personne m'a aimée et glorifiée pour cent ou pour mille, elle goûtera le bonheur, l'amour et la gloire pour cent ou pour mille.

C'est ainsi que je donnerai à la création tout ce que j'avais prévu de lui donner et que, réciproquement, la création me donnera tout ce que j'avais prévu de recevoir d'elle. Par conséquent, ma gloire sera complète.

Point suivant, pour que la rédemption soit complète, Jésus a dû subir l'injustice, la trahison et les moqueries de la part des hommes.

Mon humanité devait souffrir autant de morts que de créatures qui verraient la lumière de la création, et que le Père m'avait confié avec tant d'amour. Comme en la divinité, l'injustice et la haine n'existent pas, et que cependant l'homme était gravement souillé par ses fautes, et d'autres du même genre, je devais être accablé d'injustices, de haine, de moqueries, etc., pour réparer ses fautes.

C'est ainsi qu'aux dernières heures de ma vie terrestre, j'ai souffert la

passion de la part des créatures, où les injustices, la haine, les moqueries, les vengeances, les humiliations, etc., que les hommes m'ont fait subir, furent si grandes que ma pauvre humanité devint l'opprobre et le rebut de tous, à tel point que je n'avais plus l'air d'un homme, et que mes bourreaux en étaient eux-mêmes horrifiés.

En somme, j'ai vécu deux passions distinctes. Comme les créatures étaient incapables de multiplier en moi les souffrances et les morts, autant de morts que de pécheurs, la divinité fit subir ces choses à mon humanité tout au long de ma vie terrestre, et cela dans un amour immense et en accord avec les trois personnes divines. Comme par

ailleurs la divinité était incapable d'injustice, etc., les créatures eurent leur part en me faisant souffrir ma passion dans les dernières heures de ma vie terrestre.

Ainsi la rédemption fut totalement accomplie. Combien les âmes m'ont coûté, c'est pourquoi je les aime tant. Un autre jour je me disais, mon Jésus bien-aimé m'a dit tant de choses, ai-je été vraiment attentive à faire ce qu'il m'a enseigné ? Oh, combien peu je m'efforce de lui plaire ! Comme je suis incapable de quoi que ce soit, aussi ses enseignements seront ma condamnation.

Bougeant en moi, mon doux Jésus me dit, ma fille, pourquoi t'affliges-tu ? Les enseignements de ton Jésus

ne serviront jamais à te condamner. Même si tu n'avais fait qu'une seule des choses que je t'ai enseignées, tu aurais fixé une étoile dans le ciel de ton âme. Tout comme j'ai déployé le firmament au-dessus de vos têtes et que, de mon « fiat », je l'ai garni d'étoiles, ainsi j'ai déployé un ciel dans les profondeurs de ton âme et le « fiat » du bien produit par toi.

Car tout bien est un fruit de ma volonté, vient l'ornée d'étoiles. Si l'âme fait dix bonnes actions, il y place dix étoiles. Pour un millier de bonnes actions, un millier d'étoiles.

En conséquence, répète mes enseignements autant que tu le peux afin d'orner d'étoiles le ciel de ton âme et que ce ciel ne soit pas

inférieur au ciel qui s'étend au-dessus de ta tête. Chacune de ces étoiles portera l'empreinte de l'enseignement de ton Jésus. Quel bonheur tu me donneras !

Partie suivante, l'abandon de l'âme à Dieu, valeur des actes faits dans la divine volonté.

Le vrai abandon en moi résulte en un repos pour l'âme et un travail pour moi. Plus loin, Jésus lui dit ceci : quant à toi, ne quitte jamais ma volonté. Puisque ma volonté est éternelle, tout ce qui est fait en elle acquiert une valeur éternelle et infinie. C'est comme une monnaie qui prend sans cesse de la valeur et ne s'écroule jamais. Des plus petites

actions faites dans ma volonté s'inscrivent dans le ciel en caractère indélébile, en se disant, nous sommes des actions éternelles, parce qu'une volonté éternelle nous a formés.

Point suivant, savoir se fondre en Jésus afin de pouvoir faire toutes les réparations requises.

Jésus lui dit ceci : essaie de réparer pour tous autant que tu le peux. Si tu savais tout le bien que le monde reçoit quand une âme, sans une ombre d'intérêt personnel, et seulement par amour pour moi, s'élève entre le ciel et la terre et, unie à moi, fait les réparations nécessaires au nom de tous.

Point suivant, l'âme doit mourir à sa propre vie pour pouvoir vivre de la vie même de Jésus.

Luisa nous dit : mon amertume augmentait et je me plaignais à mon toujours aimable Jésus en lui disant, Pitié mon amour, pitié, ne vois-tu pas à quel point je suis anéantie ? Je me sens comme si je n'avais plus de vie, ni de désir, ni d'affection, ni d'amour. Tout dans mon intérieur est comme mort.

Jésus lui répond : Ma fille, le signe le plus sûr que mes enseignements ont produit du fruit en toi est que tu ne sens plus rien de toi-même. La vie de ma volonté ne consiste-t-elle pas à se dissoudre en moi ? Pourquoi cherches-tu donc tes désirs, tes

affections, etc., si tu les as dissous dans ma volonté ?

Point suivant, les souffrances de Luisa reproduisent celles que la très sainte humanité de Jésus vécut en tant que victime.

Jésus lui dit : ma divinité qui avait tous les pouvoirs et voulait que j'expie pour toute la famille humaine, me fit ressentir le rejet, l'oubli et toutes les corrections que la nature humaine s'était méritée.

C'est pour moi des souffrances très grandes. Comme j'étais uni à la divinité, mon humanité et ma divinité ne faisaient qu'un. La

séparation d'avec elle m'était un véritable martyr.

Être aimé et en même temps me sentir oublié, être honoré et en même temps me sentir trahi, être saint et en même temps me voir couvert de tous les péchés, quels effrayants contrastes ! Quelles souffrances extrêmes ! Un miracle de ma toute puissance m'était nécessaire pour que je puisse porter toutes ces souffrances.

Présentement, ma justice veut que ces souffrances soient renouvelées. Et qui peut se prêter à ce renouvellement sinon celle qui s'est identifiée à moi, qui a eu l'honneur d'être choisie pour vivre dans les hauteurs de ma volonté ? D'où,

comme de son centre, elle me fait réparation et même au nom de toutes les créatures.

C'est ainsi qu'elle ressent l'oubli, le rejet et la séparation d'avec moi qui est toute sa vie. Ce sont là des souffrances que seulement ton Jésus peut évaluer.

Point suivant. La vie dans la divine volonté est un sacrement en surpassant tous les sacrements institutionnels ensemble.

Jésus lui dit ceci. Ma volonté, quant à elle, est sainte et sacrée. Elle comporte les vertus de tous les sacrements institutionnels ensemble. Elle n'a pas à travailler pour disposer

l'âme à recevoir les biens qu'elle comporte.

Aussitôt que l'âme se dispose à faire ma volonté, au prix même de tous les sacrifices, elle a automatiquement les dispositions requises et voyant cela, ma volonté se communique à elle sans délai et y verse les biens qu'elle contient.

Que font les sacrements sinon d'unir l'âme à Dieu ? Et que fait ma volonté ? N'est-ce pas d'unir la volonté de la créature à celle de son créateur, de la dissoudre dans la volonté éternelle ? Quand l'âme se fond dans ma volonté, c'est le néant qui s'élève vers le tout et le tout qui descend vers le néant.

Je reprends la dernière phrase de la partie précédente. Quand l'âme se fond dans ma volonté, c'est le néant qui s'élève vers le tout et le tout qui descend vers le néant. C'est le plus noble, le plus pur, le plus beau et le plus héroïque acte que la créature puisse faire.

Oh oui, je te le confirme, ma volonté est un sacrement qui surpasse tous les sacrements institutionnels ensemble. Le sacrement de ma volonté agit d'une manière plus admirable, sans aucun intermédiaire, sans rien de matériel. Il opère entre ma volonté et la volonté de la créature. Les deux s'unissent et forment le sacrement. Ma volonté est vie, et l'âme en reçoit la vie. Ma volonté est sainteté, et l'âme en

reçoit la sainteté. Ma volonté est force, et l'âme en reçoit la force, et ainsi de suite.

Par contre, combien mes autres sacrements, ces canaux que j'ai laissés à mon Église, doivent-ils travailler pour disposer les âmes à supposer qu'ils y parviennent ? Combien de fois ils sont bafoués ou méprisés, quelques-uns s'en servent même pour leur gloire personnelle et pour m'offenser.

Ah, si tu savais les grands sacrilèges commis dans le sacrement de pénitence et les abus horribles dans le sacrement de l'Eucharistie, tu pleurerai avec moi.

Oh oui, seulement le sacrement de ma volonté peut chanter victoire. Il

est complet dans ses effets et intouchable par les offenses des créatures. **C'est que, pour entrer dans ma volonté, la créature doit mettre de côté sa propre volonté et ses passions.** C'est seulement alors que ma volonté l'investit et accomplit en elle ses prodiges.

Quand je parle de ma volonté, je célèbre sans arrêt, ma joie est complète. Pour les autres sacrements, par contre, mon cœur nage dans le chagrin. L'homme les a changés en fontaines d'amertume alors que je les avais instituées comme des fontaines de grâces.

Point suivant ; Chaque chose créée manifeste l'amour de Dieu pour les créatures.

Ainsi, chaque chose créée manifeste mon amour à l'homme, nous dit Jésus.

S'il n'en était pas ainsi, la création n'aurait aucun but. Ce qui serait une absurdité puisque je ne fais jamais rien sans but. Tout a été fait pour l'homme, hélas, il ne le reconnaît pas, et il est devenu une source de chagrin pour moi.

Ma fille, si tu veux adoucir ma souffrance, viens souvent dans ma volonté, et prodigue-moi de l'adoration, de l'amour, de la gratitude et des remerciements au nom de toute la création.

Point suivant, quiconque veut aimer, réparer et se substituer à tout, doit vivre dans la divine volonté.

Je me fondais totalement dans la divine volonté avec l'intention de me substituer à chaque créature pour présenter en son nom tout ce qu'elle doit offrir à la majesté suprême.

Pendant que je faisais ainsi, je me disais : où puis-je trouver assez d'amour pour le donner à mon doux Jésus au nom de tous ? Jésus me dit intérieurement : ma fille, dans ma volonté tu trouveras en surabondance l'amour nécessaire pour remplacer celui que toutes les créatures me doivent, car quiconque entre dans ma volonté y trouve des

sources impétueuses où l'on peut puiser tant que l'on veut sans jamais les épuiser le moins du monde.

Point suivant, Dieu créa l'homme pour qu'il lui tienne compagnie.

Luisa nous dit ceci : poursuivant dans mon état habituel, je m'unissais à Jésus, le priant de me tenir compagnie. Bougeant dans mon intérieur, il me dit : ma fille, si tu savais à quel point j'aime la compagnie des créatures. Quand j'ai créé l'homme, j'ai dit : il n'est pas bon que l'homme soit seul, créons une autre créature semblable à lui pour lui tenir compagnie afin qu'il soit la joie l'un de l'autre.

Avant de créer l'homme, je me suis dit à moi-même des paroles semblables. Je ne veux pas être seul, je veux des créatures pour me tenir compagnie, pour que je puisse me réjouir avec elles, pour qu'elles puissent partager mon bonheur. Avec elles, je donnerai libre cours à mon amour.

C'est pour cela que j'ai fait les créatures à ma ressemblance.

Point suivant, le martyr d'amour surpasse tous les autres martyrs ensemble.

Jésus dit à Luisa : écoute ma fille, si avec le châtiment de la guerre, l'homme s'était humilié et était entré

en lui-même, aucun autre châtiment ne serait nécessaire.

Mais il s'est déchaîné encore plus, ainsi pour le faire entrer en lui-même, des châtiments pires que la guerre sont nécessaires et viendront. Ma justice explique mon absence.

En effet, je dois m'abstenir de venir vers toi, sinon tu t'empares de ma justice, et par tes souffrances tu combles les vides que l'homme se fait par ses péchés. N'as-tu pas fait cela pendant de nombreuses années ? L'entêtement de l'homme le rend indigne de ce grand bien, et c'est pourquoi je te prive souvent de moi.

Point suivant, vivre dans la divine volonté, ce n'est pas vivre sa propre vie, mais embrasser toutes les vies.

Je me plaignais à mon toujours aimable Jésus en lui disant : comme tu as changé, est-ce possible qu'il n'y ait plus de souffrance pour moi ? Tous souffrent, je suis la seule à être indigne de cela. C'est vrai que je surpasse tout le monde en méchanceté, mais je t'en prie, aie pitié de moi. Ne me refuse pas au moins les miettes des souffrances que tu distribues en abondance aux autres.

Mon amour, dans quel état terrifiant je me trouve, aie pitié de moi, aie pitié. Pendant que je disais cela, mon

doux Jésus bougea en moi et me dit : ma fille, calme-toi, sinon tu ouvriras plus profondément les déchirures de mon cœur. Veux-tu me surpasser dans la souffrance ? Moi aussi j'aurais voulu porter en moi toutes les souffrances de toutes les créatures. Mon amour envers elles était si grand que j'aurais voulu qu'aucune ne souffre.

Cependant, je n'ai pas pu obtenir cela, j'ai dû me soumettre à la sagesse et à la justice du Père. Quoiqu'il m'ait permis de prendre sur moi la plus grande part des souffrances des créatures, il n'a pas voulu que je les prenne toutes, afin que soient préservées les droits et l'équilibre de ma justice.

Mon humanité aurait voulu souffrir assez pour que soit mis un terme à l'enfer, au purgatoire et à tous les châtements, mais la divinité ne l'a pas voulu ainsi. La justice a dit à l'amour, tu as voulu tes droits, ils t'ont été cédés, la justice a aussi ses droits. Je me suis ainsi résigné à la sagesse du Père, mais mon humanité en ressentit beaucoup de peine, vu les grandes souffrances qui allaient tomber sur les créatures.

Ensuite Jésus dit : ma fille, quand je t'ai demandé si tu consentirais à vivre dans ma volonté, tu as accepté en disant, je dis oui, non pas dans ma volonté mais dans la tienne, afin que mon oui ait toute la puissance et toute la valeur d'un oui divin. Eh bien, sache que ce oui prononcé par

toi existe et existera toujours, tout comme ma volonté. Avec ce oui, ta vie personnelle a pris fin, ta volonté ne doit plus vivre par elle-même.

Comme toutes les créatures sont dans ma volonté, tu es venue au nom de toute la famille humaine déposer au pied de mon trône, d'une manière divine, les pensées de toutes les créatures que tu portais dans ta propre pensée, pour me donner la gloire pour toutes ces pensées. Dans ton regard, dans ton parlé, dans tes actions, dans la nourriture que tu manges et même dans ton sommeil, fais de même en me donnant la gloire pour les actions correspondantes des créatures.

Point suivant, celui qui vit dans les hauteurs de la divine volonté doit porter les souffrances de ceux qui vivent en bas.

Et point suivant, la divine volonté effectue la crucifixion complète dans l'âme.

Jésus lui dit : Je peux dire que je ne vivais pas ma propre vie, mais celle de la volonté éternelle qui enferma en moi toutes les créatures pour lesquelles il voulait que je réponde. Ma crucifixion n'aurait jamais pu être complète et embrasser toutes les créatures, si la volonté éternelle n'en avait pas été l'auteur.

En toi aussi, je veux que la crucifixion soit complète, qu'elle embrasse toutes les créatures. C'est

la raison de l'appel continuel que je te fais d'amener la famille humaine tout entière devant la majesté suprême et de faire au nom de chaque créature les actes qu'elle ne fait pas. L'oubli total de toi-même et l'absence totale d'intérêt personnel sont des clous que ma volonté met en place en toi.

Ma volonté ne sait pas faire des choses petites ou incomplètes. Entourant l'âme, elle la veut totalement et elle y met son sceau.

Point suivant, les actions faites dans la divine volonté sont des défenseurs du trône divin, pas seulement dans le temps présent mais jusqu'à la fin des siècles.

Jésus dit ceci : les actions faites dans ma volonté ont la vertu de se multiplier, pour ma gloire, suivant les besoins et les circonstances. Quel sera le bonheur de l'âme quand, parvenue au ciel, elle verra que ses actions faites dans ma volonté sont devenues les défenseurs de mon trône en neutralisant les offenses venant de la terre.

Point suivant, l'âme qui vit dans la Divine Volonté est consacrée avec Jésus dans chaque hostie.

Les actions faites dans la Divine Volonté supplantent toutes les autres.

C'était pendant le Saint-Sacrifice de la Messe et je me fondais en Jésus afin d'être consacré avec lui. Bougeant en moi, il me dit : Ma fille, entre dans ma Volonté pour pouvoir te trouver dans toutes les hosties, non seulement actuelles mais aussi futures. Ainsi tu recevras autant de consécérations que moi-même.

Dans chaque hostie consacrée, j'ai déposé ma vie et j'en veux une autre en échange. Je me donne à l'âme,

mais très souvent l'âme refuse de se donner à moi en retour.

Ainsi mon amour se sent rejeté, bafoué. Viens donc dans ma Volonté pour être consacré avec moi dans chaque hostie. Ainsi en chacune je trouverai ta vie en échange de la mienne. Et cela pas seulement pendant que tu es sur la terre, mais aussi quand tu seras dans le ciel. Et comme je recevrai des consécérations jusqu'au dernier jour, toi aussi tu recevras avec moi des consécérations jusqu'au dernier jour.

Il ajouta : Les actions faites dans ma Volonté excellent au-dessus de toutes les autres. Elles entrent dans la sphère de l'éternité et laissent derrière toutes les actions humaines.

Ce n'est pas important que ces actions soient faites à telle époque ou à telle autre, ou qu'elles soient petites ou grandes. Il suffit qu'elles soient faites dans ma Volonté pour qu'elles aient la priorité sur toutes les autres actions humaines.

Les actions faites dans ma Volonté sont comme de l'huile mêlée avec d'autres matières. Qu'il s'agisse de choses de grande valeur comme par exemple de l'or ou de l'argent, ou de mets relevés, ou de choses ordinaires, toutes restent en bas.

L'huile se maintient à la surface, elle n'est jamais au-dessous. Même en petite quantité, elle semble dire « Je prédomine tout. »

Les actions faites dans ma Volonté se convertissent en lumière, une lumière qui se fond avec la lumière éternelle.

Elles ne restent pas dans la catégorie des actions humaines, mais elles passent dans la catégorie des actions divines. Elles ont la suprématie sur toutes les autres actions.

Point suivant, comme l'humanité de Jésus, l'âme doit vivre entre le ciel et la terre.

De même, ceux que j'appelle à ma ressemblance, dit Jésus, je les mets dans les mêmes conditions que mon humanité.

Point suivant, la sainteté de l'humanité de Jésus était dépourvue d'intérêts personnels.

Suivant mon habitude, j'amenaïs toute la famille humaine à mon doux Jésus, en priant et en réparant au nom de tous, et en me substituant à tous afin d'accomplir en leur nom tout ce qu'ils ont l'obligation de faire.

J'allais le faire quand mon doux Jésus me dit : ma fille, pourquoi veux-tu t'éloigner de ma ressemblance ? Mon humanité n'a jamais pensé à elle-même, ma sainteté était marquée d'un total désintéressement. Je n'ai jamais rien fait pour moi-même, je faisais et souffrais tout pour les créatures. Mon amour peut être qualifié de vrai

parce qu'il était fondé sur un total désintéressement.

Où il y a de l'intérêt personnel, la source de la vérité ne se trouve pas. L'âme totalement désintéressée est celle qui avance le plus.

Point suivant, la puissance créatrice se trouve dans la divine volonté, les morts qui donnent vie.

Pendant que je réfléchissais, mon aimable Jésus me dit : ma fille, les simples mots « divine volonté » désignent la puissance créatrice.

Par conséquent, il désigne le pouvoir de créer, de transformer et de faire couler de nouveaux torrents de

lumière, d'amour et de sainteté dans les âmes.

Luisa nous dit : à ce moment je me suis souvenu que Jésus m'avait dit, nous nous présentons devant la majesté suprême avec écrit sur nos fronts en caractère indélébile, nous voulons la mort pour donner la vie à nos frères, nous voulons des souffrances pour les libérer des souffrances éternelles.

Et je me suis dit, comment puis-je faire cela s'il ne vient pas ? Je pourrais le faire avec lui, mais seul, je ne vois pas comment. Et puis, comment puis-je souffrir autant de morts ?

Bougeant en moi, Jésus béni me dit : ma fille, tu peux le faire à chaque

instant, puisque je suis toujours avec toi et que je ne te laisse jamais. Je vais te parler de divers genres de morts que l'on peut subir.

Je souffre la mort quand ma volonté veut du bien pour une créature et que celle-ci tourne le dos à la grâce que je lui offre. Si la créature est disposée à correspondre à ma grâce, c'est comme si ma volonté multipliait une autre vie. Si au contraire la créature hésite, c'est comme si ma volonté souffrait une mort. Oh que de morts ma volonté a à souffrir.

Point suivant, vivre dans la divine volonté consiste à mouler sa vie dans celle de Jésus.

Luisa nous dit : j'étais dans mon état habituel et je m'efforçais de m'immerger dans la divine volonté.

Sachant que rien ne lui échappe, ni du passé, ni du présent, ni du futur, je m'emparais de tout ce qui se trouve dans cette divine volonté. Et au nom de tous, j'offris nos hommages, notre amour, nos réparations, etc. à la majesté suprême.

Bougeant en moi, mon toujours aimable Jésus me dit : ma fille, pour l'âme, la vraie manière de vivre dans ma volonté est de mouler sa vie dans la mienne.

Durant ma vie terrestre, je faisais voler dans ma volonté toutes mes actions, tant intérieure qu'extérieure. Je faisais voler mes pensées au-dessus des pensées des créatures.

Mes pensées devenaient comme la couronne de leurs pensées et offraient en leur nom les hommages, l'adoration, l'amour et la réparation à la majesté du Père. Je faisais de même avec mes regards, mes paroles, mes mouvements et mes pas.

Pour vivre dans ma volonté, l'âme doit donner à ses pensées, à ses regards, à ses paroles et à ses mouvements la forme de mes propres pensées, regards, paroles et mouvements.

En faisant ainsi, l'âme perd sa forme humaine pour acquérir la sienne. Elle donne des morts continuels à l'humain en elle pour le remplacer par du divin. Sinon, la forme divine ne sera jamais réalisée complètement en elle.

Ma volonté éternelle permet de tout trouver et de tout accomplir. Elle réduit le passé et le futur à un simple point dans lequel se trouvent tous les cœurs, tous les esprits, tous les travaux des créatures.

En faisant sienne ma volonté, l'âme fait tout, satisfait pour tous, aime pour tous, fait du bien à tous comme si tous ne faisaient qu'un.

Plus loin, Jésus lui dit : **tu n'auras qu'à placer ta volonté à la**

disposition de ma volonté et je ferai tout moi-même.

Plus loin, Jésus dit : ma fille, les choses reviendront à leur origine. Tout est sorti de mon « fiat » et par ce « fiat » tout me reviendra. Ils pourront être nombreux, par mon « fiat » ils me donneront tout.

Partie suivante. Les trois « fiats » ont la même valeur et la même puissance.

Étant dans mon état habituel, je m'immergeais profondément dans la divine volonté en disant à Jésus : Mon Jésus, je voudrais qu'il y ait en moi tant d'amour que je puisse compenser les manques

d'amour de toutes les générations passées, présentes et futures.

Mais où trouver autant d'amour ? Comme ta volonté comporte la force créatrice, en elle je le peux. En elle je veux créer assez d'amour pour égaler et même surpasser tout l'amour que les créatures doivent à leurs créateurs.

Point suivant. Pour entrer dans la divine volonté, il suffit de le vouloir.

Pendant que je réfléchissais sur la divine volonté, mon doux Jésus me dit : Ma fille, pour entrer dans ma volonté, il n'y a ni chemin ni porte ni

clé, parce que ma volonté est partout. On la trouve sous ses pieds, à droite, à gauche, au-dessus de sa tête, absolument partout. Pour y accéder, il suffit de le vouloir.

Sans cette décision, même si la volonté humaine se trouve dans ma volonté, elle n'en fait pas partie et ne jouit pas de ses effets. Elle s'y trouve comme une étrangère. Dès l'instant que l'âme décide d'entrer dans ma volonté, elle se fond en moi et moi en elle.

Elle trouve tous mes biens à sa disposition, forces, lumières, aides, tout ce qu'elle veut. Il suffit qu'elle le veuille et le tour est joué. Ma volonté prend charge de tout, donnant à l'âme tout ce qui lui manque et qui

puisse lui permettre de nager à son aise dans l'océan infini de ma volonté.

C'est le contraire pour qui procède par l'acquisition des vertus. Que d'efforts sont nécessaires, que de combats, que de longs chemins à parcourir. Et quand il semble que la vertu sourit enfin à l'âme, une passion un peu violente, une tentation, une rencontre fortuite la ramène au point de départ.

Point suivant. La divine volonté rend l'âme petite.

Luisa est la plus petite de toutes. Jésus lui dit : ma fille, ma volonté à la vertu spéciale de rendre les âmes

petites à tel point qu'elles sentent un besoin extrême que ma volonté dirige toute leur vie.

Et plus loin, il dit : ma fille, j'ai fait le tour du monde bien des fois, et j'ai regardé toutes les créatures une à une pour trouver la plus petite. Finalement, je t'ai trouvé, toi la plus petite de toutes. J'ai aimé ta petitesse et je t'ai choisi.

Je t'ai confié à mes anges pour qu'ils veillent sur toi, pas pour te grandir, mais pour protéger ta petitesse. Maintenant, je veux commencer en toi le grand travail de l'accomplissement de ma volonté, et tu ne te sentiras pas grandi à cause de cela.

Au contraire, ma volonté te rendra plus petite encore, et tu continueras d'être la petite fille de ton Jésus, la petite fille de ma volonté.

Ma fille, quand, dans ma volonté, une âme me prie, m'aime, répare, m'embrasse et m'adore, je sens que toutes les créatures me prient, m'aiment, réparent, m'embrassent et m'adorent.

En fait, vu que ma volonté porte en elle chaque chose et chaque personne, l'âme qui agit dans ma volonté me donne les baisers, l'adoration et l'amour de tous. Et en voyant toutes les créatures en elle, je lui donne assez de baisers, d'amour, et d'adoration pour tous.

LE JUGEMENT

Ne nous troublons point de nos imperfections, car notre perfection consiste à les combattre, et nous ne saurions les combattre sans les voir, ni les vaincre sans les rencontrer.

Des Jugements Téméraires

Ne jugez point, et vous ne serez point jugés, dit le Sauveur de nos âmes (Luc 6, 37). Ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés.

Non, dit le Saint Apôtre en 1 Corinthien 4, 5, ne jugez pas avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui révélera le secret des ténèbres, et manifestera les conseils des cœurs.

Ô que les Jugements Téméraires sont désagréables à Dieu ! Les Jugements des enfants des hommes sont téméraires (c'est-à-dire dispositions à oser, à entreprendre sans réflexion).

Parce qu'ils ne sont pas juge les uns des autres et jugeant, ils usurpent l'office de notre Seigneur.

Ils sont téméraires parce que la principale malice du péché dépend de l'intention et conseil du cœur, qui est le secret des ténèbres pour nous.

Ils sont téméraires parce qu'un chacun a assez à faire à se juger soi-même sans entreprendre de juger son prochain.

C'est chose également nécessaire pour n'être point jugé, de ne point juger les autres et de se juger soi-même. Car comme notre Seigneur nous défend l'un, l'apôtre nous ordonne l'autre, disant en 1 Corinthien 11.31 « Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions point jugés.

Mais, ô Dieu, nous faisons tout le contraire, car ce qui nous est défendu, nous ne cessons de le faire, jugeant à tout propos le prochain, et ce qui nous est commandé, qui est de nous juger nous-mêmes, nous ne le

faisons jamais. » Selon les causes des jugements téméraires, il y faut remédier.

Il y a des cœurs aigres, amers et âpres de leur nature qui rendent pareillement aigres et amers tout ce qu'ils reçoivent et convertissent, comme dit le prophète Amos 6.12, le jugement en absinthe, ne jugeant jamais du prochain qu'avec toute rigueur et âpreté.

Ceux-ci ont grandement besoin de tomber entre les mains d'un bon médecin spirituel, car cette amertume de cœur leur étant naturelle, elle est mal aisée à vaincre, et bien qu'en soi elle ne soit pas péché, ainsi seulement une imperfection, elle est néanmoins

dangereuse parce qu'elle introduit et fait régner en l'âme le jugement téméraire et la médisance.

Aucun juge témérairement, non point par aigreur mais par orgueil, leur étant avis qu'à mesure qu'ils dépriment l'honneur d'autrui, ils relèvent le leur propre.

Esprits arrogants et présomptueux qui s'admirent eux-mêmes et se colloquent si haut en leur propre estime qu'ils voient tout le reste comme chose petite et basse.

Je ne suis pas comme le reste des hommes disait ce sot pharisien (Luc 18.11).

Mais quels remèdes ?

La charité est le grand remède à tous les maux, mais spécialement pour celui-ci.

Mais qui en veut guérir, il faut qu'il mette les remèdes non aux yeux, non à l'entendement, mais aux affections qui sont les pieds de l'âme. Si vos affections sont douces, votre jugement sera doux. Si elles sont charitables, votre jugement le sera de même.

Je vous présente trois exemples admirables.

Isaac avait dit que Rebecca était sa sœur. Abimelech vit qu'il se jouait avec elle, c'est-à-dire qu'il la caressait tendrement et il jugea

soudain que c'était sa femme
(Genèse 26, 7 à 9).

Un œil malin eut plutôt jugé qu'elle
était sa garce ou que, si elle était sa
sœur, qu'il eut été un insecte, mais
Abimelech suit la plus charitable
opinion qu'il pouvait prendre d'un tel
fait.

Il faut toujours faire de même,
Philotée, jugeant en faveur du
prochain autant qu'il nous sera
possible.

Que si une action pouvait avoir cent
visages, il la faut regarder en celui
qui est le plus beau.

Notre-Dame était grosse, Saint-
Joseph le voyait clairement, mais
parce que d'autre côté il la voyait

toute sainte, toute pure, toute angélique, il ne put croire qu'elle eut pris sa grossesse contre son devoir si qu'il se résolvait en la laissant, d'en laisser le jugement à Dieu, quoique l'argument fût violent pour lui faire concevoir mauvaise opinion de cette vierge, si ne voulut-il jamais l'en juger. Mais pourquoi ?

Parce que dit l'Esprit de Dieu qu'il était juste, l'homme juste, quand il ne peut plus excuser ni le fait ni l'intention de celui que d'ailleurs il connaît homme de bien, encore n'en veut-il pas juger, mais ôte cela de son esprit et en laisse le jugement à Dieu.

Mais le Sauveur crucifié ne pouvant excuser du tout le péché de ceux qui

le crucifiaient, au moins en amoindrit-il la malice alléguant leur ignorance (Luc 23, 34).

Quand nous ne pouvons excuser le péché, rendons-le au moins digne de compassion, l'attribuant à la cause la plus supportable qu'il puisse avoir, comme à l'ignorance ou à l'infirmité.

Mais ne peut-on donc jamais juger le prochain ? Non, certes jamais.

C'est Dieu Philotée qui juge les criminels en justice. Il est vrai qu'il se sert de la voix des magistrats pour se rendre intelligible à nos oreilles. Ils sont ses truchements et interprètes, et ne doivent rien prononcer que ce qu'ils ont appris de lui comme étant ses oracles.

Que s'ils font autrement, suivant leur propre passion, alors c'est vraiment eux qui jugent, et oui, par conséquent seront jugés, car il est défendu aux hommes en qualité d'hommes de juger les autres.

Par sainte Catherine de Sienne

Dieu lui dit, il est une autre chose qu'il te convient de faire pour atteindre l'union et la pureté. Ne jamais juger, quelle que soit la chose que tu vois faire ou que tu entends dire par quelque personne que ce soit, contre toi-même ou contre n'importe qui.

Ce n'est pas la volonté de l'homme, mais ma volonté qui agit en eux et en

toi-même. Même si tu voyais qu'il y a vraiment péché ou faute, cueille la rosée de ces piquants, c'est-à-dire offre-les-moi avec une sainte compassion.

Dans les injures qui peuvent être adressées, juge que ma volonté les permet afin d'éprouver ta vertu et celle de mon serviteur. Juge que c'est parce qu'il est un instrument choisi par moi-même qu'il fait cela. Et très souvent, il peut agir avec de bonnes intentions, car il n'est personne qui puisse juger le cœur secret de l'homme.

Que tout ce qui ne te paraît pas manifestement un péché mortel ne soit jugé par toi que comme la manifestation de ma volonté en eux,

et lorsque tu seras sûr que c'en est un, garde-toi de juger, compatis seulement.

C'est de cette manière que tu atteindras la parfaite pureté, car c'est en agissant ainsi que ton esprit ne se scandalisera ni de moi-même ni de ton prochain, car le mépris tombe sur votre prochain lorsque vous jugez que c'est sa volonté qui est mauvaise alors que c'est la mienne qui est en eux.

C'est ce mépris et ce scandale qui éloignent l'âme de moi, empêchent la perfection et parfois privent de la grâce, plus ou moins selon la profondeur du mépris, du scandale et de la haine conçue envers le prochain à la suite de ses jugements.

Mais il n'en va pas ainsi pour l'âme qui sait reconnaître ma volonté. Celle-ci ne veut que votre bien, et ce que je vous envoie et ce que je permets, je ne vous le donne que pour vous faire atteindre le but pour lequel je vous ai créé. Toujours dans la dilection de son prochain, elle est toujours dans la mienne.

C'est en demeurant dans la mienne qu'elle s'unit en moi. C'est pourquoi il t'est nécessaire, si tu veux parvenir à cette pureté, de me demander d'accomplir ces trois principales choses : t'unir à moi par amour, rappelant à ta mémoire les bienfaits que tu as reçus de moi ; voir avec l'œil de l'intelligence ma charité qui vous a aimés d'une manière inestimable ; **voir enfin dans la**

volonté de l'homme ma propre volonté et non sa volonté mauvaise, car c'est moi qui en suis juge, moi et non pas vous. Voilà comment tu acquerras toute perfection.

Par Saint François de Sales

Quand nous regardons à escient les imperfections des autres, oh Dieu, ma chère fille, cela est bien mal, il ne faut pas le faire, mais quand quelquefois nous les voyons, il faut s'en détourner et penser tout doucement au paradis et aux perfections divines de notre Seigneur et de Notre Dame et des Saints et Saintes et des Anges et quelquefois nous regarder nous-

mêmes notre indignité et notre bassesse, et quand ces pensées nous viennent nous devons nous humilier et anéantir jusqu'au centre de la terre, voyant que nous ne sommes que des petits vermisseaux, et nous voulons éplucher les actions des autres qui sont les épouses de Notre Seigneur.

Nous devons bien faire voir à notre cœur sa faiblesse, nous faisant à nous-mêmes une petite réprimande afin d'être sur nos gardes à l'avenir.

Oh Dieu, ne faites pas cette faute de regarder les imperfections des sœurs, car cela retarderait beaucoup votre perfection et ferait beaucoup de dommages à votre âme.

Par le Père Bourdaloue

Ce que fait la Providence sur le partage des prospérités et des adversités temporelles entre les justes et les pécheurs.

Un premier point, nous dit le Père Bourdaloue, est que Dieu, dès cette vie, prend soin de ses élus. L'autre, que dès cette vie même, il se tourne contre les pécheurs et qu'il laisse agir contre eux sa justice.

Or, éprouver ses élus, purifier ses élus, préserver ses élus, se les attacher d'un nœud plus étroit, leur faire amasser mérite sur mérite pour les faire monter à un plus haut point de gloire et lever, par de légères satisfactions, le seul obstacle qui pourrait retarder leur bonheur, n'est-

ce pas là les soins salutaires d'une miséricorde également sage et bienfaisante ?

Mais par une règle toute contraire, livrer les pécheurs à eux-mêmes et à leurs passions, ne point troubler un repos mortel où ils demeurent tranquillement endormis, ne répandre jamais l'amertume sur de fausses douceurs qui les corrompent, les laisser dans une élévation qui les enfle, dans un éclat qui les éblouit, dans une abondance qui leur inspire la mollesse, dans une vie voluptueuse qui les entretient en toutes sortes de désordres, dans un oubli du salut et dans un état d'impénitence qui les conduit à une mort réprouvée, n'est-ce pas là les coups redoutables d'une justice

d'autant plus à craindre qu'elle se fait moins connaître?

Ce qui nous trompe, c'est que nous ne jugeons des choses que par rapport au temps où nous sommes et qui passe, mais que Dieu en juge par rapport à l'éternité où nous nous trouverons un jour et qui ne passera jamais.

Car Dieu, dit saint Chrysostome, jugera lui-même sa cause parce que sa cause ne peut être parfaitement jugée que par lui. Il dit en Romains 12, « C'est à moi que la vengeance est réservée, à moi qui sais non seulement la modérer, mais la sanctifier, et non pas à l'homme qui s'en fait un crime lorsqu'il entreprend de l'exercer. »

En effet, quand l'homme se venge, il s'emporte, il s'aigrit, il se passionne, il satisfait sa malignité, il s'abandonne à la férocité, il ne garde dans sa vengeance nulle proportion.

Pour repousser une légère offense qu'il a reçue, il en fait une atroce dont il s'applaudit. L'ordre veut donc que ce soit par autrui qu'il soit jugé parce qu'il est trop aveugle et trop juste pour bien se venger lui-même.

Mais c'est à Dieu, encore une fois, à se venger lui-même parce qu'il est la sainteté même. Sainte vengeance qui corrigera tous les excès des nôtres, vengeance adorable qui n'aura pour objet que le péché et qui, formée dans le cœur de Dieu, ne sera pas moins digne de nos

respects que la sainteté même de Dieu.

Ce ne sera donc pas, concluait saint Chrysostome, par une ostentation d'autorité, mais par une absolue nécessité que Dieu se lèvera pour juger lui-même sa cause.

LE DEVOIR DE PERFECTION DES PRÊTRES

Par le père Bourdaloue

Le grand apôtre, parlant des prêtres et des ministres de l'Église, veut, pour première qualité, que ce soit des hommes irrépréhensibles (1 Timothée 3). Pourquoi ?

Afin que les peuples, pour se parer de leur censure, ne puissent pas leur dire « Vous êtes médecin des âmes, mais soyez d'abord médecin de la vôtre », reproche qui leur ôte toute

liberté de parler et toute autorité
dans l'exercice de leur ministère.

LE COURAGE DE L'ÂME ABANDONNÉE

Ô âme ainsi abandonnée, à la bonheur, si la pratique de votre abandon n'est pour le présent que croix, que peine et qu'ennui, à la bonheur si elle n'est qu'abandon et délaissement intérieur de la part de Dieu ; misère, faiblesse et imperfection crucifiante de votre part ; contradiction, persécution, calomnie et mépris de la part des créatures ; tentation et blasphème de la part des démons ; enfin, anxiété d'esprit pour le passé, angoisse

douloureuse pour le présent, appréhension et crainte pour l'avenir, à la bonheur encore une fois si votre abandon vous réduit à tous ces états et vous fait passer par tous ces creusets.

Par là, vous ferez voir vraiment, et non plus seulement en désirs et en paroles, que vous ne voulez que Dieu et la volonté de Dieu, puisqu'en vue et dans l'ordre de sa divine volonté, vous voulez bien souffrir tous ces états et accepter d'être, pour son plaisir, ce que vous ne voudriez pas être.

Sans doute, vous gémirez bien souvent, vous vous verrez, ainsi qu'un autre Job, et peut-être plus

longtemps, couvert de plaies sur le fumier de vos imperfections.

Vous y serez contrainte de vous écrier bien des fois avec le grand apôtre : qui me délivrera de ce corps de mort.

Vous vous deviendrez parfois insupportable à vous-même, enfin, vous vous verrez souvent couverte des ombres de la mort et jusqu'aux portes des enfers.

Mais courage, ô âme ainsi abandonnée ! Dans cette voie de l'abandon, par la pratique constante de cette belle vertu, vous n'êtes plus à vous-même, mais à Dieu et à sa volonté.

Il peut bien, pour s'assurer de la sincérité de cet abandon, vous faire passer par ses creusets, vous faire endurer ses mortifications et ses croix, et vous conduire ainsi jusqu'aux portes de l'enfer.

Mais comme vous lui appartenez, vous avez toujours lieu de croire et d'espérer qu'il ne mortifie ainsi que pour vivifier ensuite bien plus abondamment, qu'il ne fait semblant de vous précipiter aux enfers que pour vous en affranchir encore plus fortement, et qu'il ne vous fait ainsi marcher parmi les ombres de la mort et au milieu de ces ténèbres que pour vous faire voir ensuite avec une plus grande joie la lumière de ce beau jour de l'éternité.

LE BON EXEMPLE

L'imitation ou le bon exemple.

Jésus-Christ, après avoir enseigné lui-même, plus encore par ses œuvres que par ses paroles, nous rappelle aussi pour nous-mêmes cette obligation de l'exemple à l'égard de nos frères.

Et remarquez que celle-ci est générale, car si tous ne sont pas appelés à enseigner ou à instruire par leurs discours, nous sommes du moins tous coupables envers nos frères de ces « dehors » de notre vie

qui, par la réunion et le rapprochement de la société, deviennent leur domaine et doivent servir à leur perfectionnement.

Dieu ne s'est pas contenté de nous recommander le soin de notre sanctification particulière, mais il a exigé encore que nous concourrions à la sanctification générale.

C'est donc avec une sorte de justice que nos frères peuvent attendre de nous le bienfait de l'exemple, surtout lorsque nous nous trouvons placés au-dessus d'eux. Qui n'a vu en effet de tout temps l'exemple des classes supérieures influencer puissamment sur la multitude ?

Aussi, lorsque nos philosophes législateurs ont prétendu, tout en

s'affranchissant pour eux-mêmes des devoirs de la religion, les laisser au peuple comme un frein utile et commode à leur ambition, on n'a pas tardé à voir celui-ci oublier bientôt les préceptes pour ne tenir compte que des exemples.

Au contraire, quelle force n'aura pas pour nous porter à la vertu, la simple vue de celui qui la pratique avec constance, lors même qu'il garde le silence.

Ses actions plus éloquentes encore que ses paroles ferment la bouche aux objections, suspendent l'incrédulité et la raillerie, et forcent l'admiration sans blesser même l'amour propre.

Voilà la véritable lutte qu'il appartient aux chrétiens de soutenir avec le monde et d'employer contre ses ennemis.

Qu'il ne réponde pas aux sarcasmes par des sarcasmes, aux contestations par des contestations, mais que sa vie et toutes ses actions soient comme une perpétuelle apologie de la vertu, sensible pour tout le monde.

Ce ne sera point l'approbation des hommes qu'il se proposera.

Si l'injustice et la méchanceté ne peuvent, dans quelques circonstances, être désarmés par sa conduite, il se consolera, se réjouira même de ne servir de spectacle qu'à Dieu seul.

N'agissant que pour la gloire de son Maître, toutes les voies par lesquelles il lui plaira de la recueillir seront pour lui aussi bonnes.

Par Saint Vincent de Paul.

Je voudrais, messieurs, que vous eussiez vu le silence qu'il y a au Louvre et la manière de se parler les uns aux autres. Vous y verriez quelquefois 40, 50, 80, 100 personnes qui attendent, s'entretenir les unes avec les autres en parlant bas, de sorte que vous entendriez une mouche bruire d'un bout de la salle à l'autre.

Chez feu Monseigneur le Cardinal de Richelieu, où j'ai été plusieurs

fois, il y avait un silence merveilleux. Et chez celui-ci aussi, vous voyez que chacun s'entretient honnêtement, civilement, modestement les uns avec les autres. Si vous voyez, Monsieur de Sorbonne, comme ils font leur récréation ensemble.

Cela est si beau, ils ont une allée où ils se promènent 3 à 3, 4 à 4 et s'entretiennent ainsi les uns avec les autres cordialement, doucement et respectueusement.

Pour moi, je vous avoue que je ne sais d'où vient que nos récréations vont si mal, vu que cela est contre la manière de bien converser, contre la civilité humaine, contre le sens commun même.

Nos frères des écoliers sont ceux qui sont les plus coupables de cela, et moi premièrement, qui ne donne pas le bon exemple que je devrais.

On demande d'où vient que dans le Parlement, il y a quelques chambres qui sont en meilleure réputation que les autres. Et on ne donne point d'autres raisons, sinon que, les premiers présidents et conseillers de ces chambres-là, ayant donné un bon commencement et établi une façon de traiter les affaires solidement et avec toutes les connaissances possibles, les autres qui les ont suivis ont conservé ce même esprit et cette même jurisprudence, et ceux-ci l'ont communiqué à ceux qui sont venus après eux, et ceux-ci encore à ceux qui les ont suivis, et

ainsi cette bonne estime et réputation s'est continuée et conservée jusqu'ici.

Réchab couchait sous des tentes et ne buvait jamais de vin. Ses enfants, en voyant cela, dirent, « Notre père ne couchait que sous des tentes et ne buvait point de vin. Pourquoi ne ferions-nous pas de même ? Sommes-nous meilleurs que lui ? Il nous a donné cet exemple. Pourquoi n'en profiterions-nous pas « ? Ils le firent, et ensuite, les enfants de ceux-là dirent, « Nos pères ont fait ainsi, il faut les imiter ».

Et ainsi, de génération en génération, pendant l'espace de trois cents ans, les enfants de Réchab gardèrent cette coutume, laquelle

plût si fort à Dieu, qu'il est dit dans la Sainte-Écriture, qu'il bénit la famille de Réchab.

Et ainsi, messieurs et mes frères, vous voyez ce que fait le bon exemple et combien il est important dans le commencement de laisser un bon fondement et un bon exemple sur lequel ceux qui nous suivront pourront s'appuyer.

Ô que j'aurai un grand compte à rendre à Dieu, moi qui ne donne point à la compagnie, l'exemple que je devrais.

Ceci était un entretien du 1er août 1655.

L'ACTION DE DIEU SUR LES HOMMES

Par Marie Lataste

Voilà à quoi se résume l'action de Dieu sur les hommes : à rendre plus juste, celui qui est dans la justice, et surtout, à ramener dans la voie droite, celui qui l'a quitté. L'homme souvent oublie Dieu pour s'appuyer sur les bras de chair. Dieu se retire à un instant pour lui faire comprendre la faiblesse de l'appui qu'il a choisi, et l'homme revient à Dieu, qui lui tend les bras avec bonté.

Le premier soutien de l'homme doit être Dieu. C'est à sa providence qu'il doit s'abandonner et ne compter que sur elle. Néanmoins, il ne faut pas tellement tout attendre de Dieu, qu'on néglige d'accomplir ce que la raison ou la nécessité prescrivent. Car agir ainsi serait agir avec témérité et tenter Dieu.

LE SACRIFICE DE JÉSUS

Par Sainte Catherine de Siennes

Dieu lui dit : ce fut là grande prudence et prévoyance, songe, ma très chère enfant, que je ne pouvais en user de plus grande, puisque c'est à mon Fils unique, lui-même, que j'imposais de guérir l'homme du venin qu'il avait empoisonné.

C'est pourquoi, tel un amoureux et un véritable obéissant, il courut vers l'ignominieuse mort de la croix pour vous donner la vie, non point en

vertu de son humanité, mais en vertu de ma divinité, que ma Providence a voulu unir pour punir la faute qui avait été commise contre moi, bien infini, et qui de ce fait méritait un châtiment infini.

La nature humaine qui m'avait offensé et qui était finie, fut donc unie à l'infini, afin d'expier infiniment pour moi, qui suis infini, pour l'humanité toute entière, présente, passée et future, et pour que tout homme désireux de revenir à moi pendant sa vie, pût m'offrir une satisfaction parfaite, quelles que fussent les fautes commises.

C'est pourquoi j'unis la nature divine à la nature humaine, union qui permet une réparation parfaite. Voilà

ce qu'a fait ma Providence, une action finie, telle que la peine de la croix vous a procuré un bien infini, en vertu de sa divinité.

Mon infinie et éternelle Providence à moi, votre Dieu, votre Père, Trinité éternelle, pourvut à revêtir l'homme qui, privé de son vêtement d'innocence et dénudé de toute vertu, mourait de faim et de froid le long de son voyage sur cette terre.

Soumis à toutes les misères, la porte du ciel fermée, tout espoir était perdu. La moindre espérance eût été une consolation. Mais il ne pouvait espérer, et c'est pourquoi il demeurerait dans une grande affliction.

C'est alors que moi, Providence suprême, je pourvus à cette détresse, et non point contraint par vos mérites ou par vos vertus, mais uniquement par ma bonté, je vous fis tendre un vêtement par le doux et amoureux Verbe, mon Fils.

Se dépouillant lui-même de sa vie, il vous couvrit d'innocence et de grâce, cette innocence et cette grâce que vous recevez dans le Saint Baptême par les mérites du sang qui lave la tâche du péché originel dans lequel vous êtes conçu.

À cela ma Providence pourvus, non pas avec une peine corporelle comme au temps de l'Ancien Testament quand les hommes étaient

circoncis, mais avec la douceur du Saint Baptême.

C'est ainsi que j'ai revêtu l'homme, mais je l'ai également réchauffé quand mon Fils, par les blessures de son corps, vous manifesta le feu de ma charité, caché sous les cendres de votre nature humaine.

N'a-t-il pas réchauffé le cœur glacé de l'homme, cet amour ? Et quelle est cette obstinée, aveuglée par l'amour propre, qui ne voit pas combien je l'aime ineffablement ?

Ma Providence lui a aussi donné la nourriture qui le soutient pendant son voyage en cette vie. J'ai affaibli ses ennemis, et nul désormais ne peut plus lui nuire sinon lui-même.

Sa route est marquée par le sang de ma vérité pour qu'il puisse arriver à son but, à cette fin pour laquelle je l'ai créée. Quelle est cette nourriture ? Comme je te l'ai déjà dit, c'est le corps et le sang du Christ crucifié, tout Dieu et tout homme, nourriture des anges et nourriture de vie, nourriture qui rassasie, tout affamé qui s'en délecte, mais non ceux qui n'ont pas faim, car elle veut être prise avec la bouche du saint désir et goûtée par amour. Tu vois donc combien ma Providence a pourvu à votre secours.

Mais j'ai aussi donné à l'homme la consolation de l'espérance pourvu qu'avec la lumière de la sainte foi, il sache apprécier le prix du sang qui a été payé pour lui et qui doit lui

donner l'espoir et la certitude de son salut.

Les opprobres du Christ crucifié lui ont rendu son honneur, car si l'homme m'offense avec tous les membres de son corps, le Christ béni, mon très-doux fils, a souffert dans tous ses membres de grands tourments, lavant ainsi par son obéissance votre propre désobéissance.

De cette obéissance, vous avez tous reçu la grâce, comme de votre désobéissance vous aviez tous reçu la tâche.

LE ROYAUME DE DIEU

Par saint Vincent de Paul

Il est donc dit que l'on cherche le royaume de Dieu. Que l'on cherche, ce n'est qu'un mot, mais il me semble qu'il dit bien des choses. Il veut dire de nous mettre en sorte que d'aspirer toujours à ce qui nous est recommandé, de travailler incessamment pour le royaume de Dieu, et non pas demeurer en un état lâche et arrêté, faire attention à son intérieur pour bien le régler, mais non à l'extérieur pour s'y amuser.

Chercher, chercher cela dit soin, cela dit action. Cherchez Dieu en vous, car Saint Augustin avoue que, pendant qu'il l'a cherché hors de lui, il ne l'a pas trouvé. Cherchez-le en votre âme, comme en sa demeure agréable.

C'est le fond où ses serviteurs qui tâchent de mettre toutes les vertus en pratique les établissent. Il faut la vie intérieure, il faut tendre-la. Si on y manque, on manque à tout.

Et ceux qui déjà y ont manqué doivent s'en confondre, en demander miséricorde à Dieu et s'en amender. S'il y a homme au monde qui ait besoin de cela, c'est ce misérable qui vous parle. Je tombe, je retombe.

Je sors souvent hors de moi et j'y rentre rarement. J'accumule faute sur faute. C'est la misérable vie que je mène et le mauvais exemple que je donne.

Ô pauvre homme, tu as tant d'obligations d'être homme intérieur, et tu es en cet état de chute et de rechute. Dieu me le pardonne. Cherchons, messieurs, à nous rendre intérieurs, à faire que Jésus-Christ règne en nous.

Cherchons, ne demeurons pas en un état de langueur ou de dissipation, en un état séculier et profane qui fait qu'on s'occupe des objets que les sens montrent sans considérer le Créateur qui les a fait, sans faire oraison pour se dépêtrer des biens de

la terre et sans chercher le souverain bien. Cherchons donc, messieurs, et quoi ? Cherchons la gloire de Dieu. Cherchons le règne de Jésus-Christ.

Après ce mot chercher, suis, premièrement, c'est-à-dire chercher le royaume de Dieu devant toute autre chose. Mais, messieurs, il y a tant de choses à faire, tant d'offices à la maison, tant d'emplois à la ville, au champ, travail partout. Faut-il donc laisser tout là pour ne penser qu'à Dieu ? Non, mais il faut sanctifier ses occupations en y cherchant Dieu et les faire pour les trouver plutôt que pour les voir faites.

Notre Seigneur veut que devant tout, nous cherchions sa gloire, son

royaume, sa justice, et pour cela que nous fassions notre capital de la vie intérieure, de la foi, de la confiance, de l'amour, des exercices de religion, de l'oraison, de la confusion, des humiliations, des travaux et des peines en la vue de Dieu, notre souverain Seigneur, que nous lui présentions des oblations continuelles de services et de souhaits pour procurer des royaumes à sa bonté, des grâces à son Église et des vertus à la compagnie.

Si une fois nous sommes ainsi établis en la recherche de la gloire de Dieu, nous sommes assurés que le reste suivra. Nous avons promesse de notre Seigneur qu'il fournira à tous nos besoins sans nous en mettre en peine.

Il se faut pourtant préparer aux affaires temporelles et y veiller autant que Dieu le désire, mais non pour faire notre principal de cela. Dieu attend ce soin de nous et la compagnie fera bien de le prendre, mais si elle le prend, le change à chercher les choses extérieures et périssables, négligeant les intérieures et divines, elle ne sera plus mission, ce sera un corps sans âme, et ce lieu-ci sera, comme il a été autrefois, un sujet de douleur pour les gens de bien et d'aversion à Dieu.

Voilà, messieurs, comment nous devons tout premièrement et avant toute chose chercher le royaume de Dieu.

Mais qu'est-ce que le royaume de Dieu ? On donne à ce mot diverses explications. Tout d'abord, cela s'entend de l'Empire de Dieu sur toutes créatures, angéliques et humaines, animées et inanimées, sur les damnés et sur les démons. Il est maître, Seigneur et souverain de tout et de toute chose.

Deuxièmement, dans le gouvernement de son Église, composée d'élus et de réprouvés, Dieu en est le roi. Il a donné des lois à cette Église. Il inspire à ceux qui la gouvernent la bonne conduite qu'ils tiennent.

Il règne sur les conciles canoniques et les saintes assemblées qui se font pour le bon ordre de l'État chrétien,

et pour cela le Saint-Esprit y préside. C'est lui qui a donné les lumières répandues par toute la terre qui ont éclairé les saints, offusqué les méchants, dissipé les doutes, manifesté les vérités, découvert les erreurs et montré les voies par où l'Église, en général, et chaque fidèle en particulier, purent marcher sûrement.

Troisièmement, il règne d'une manière spéciale sur les justes qui l'honorent et le servent, sur les bonnes âmes qui se donnent à Dieu, qui ne respirent que Dieu, sur les élus qui doivent le glorifier éternellement.

C'est sur telles personnes qu'il règne particulièrement, par les vertus

qu'elles exercent et qu'elles ont reçues de lui. Il est le Dieu des vertus, et il n'y en a aucune qui ne vienne de lui. Elles procèdent toutes de cette source infinie qui les envoie dans les âmes choisies, lesquelles, étant toujours prêtes à les recevoir, sont toujours fidèles à les pratiquer.

C'est ainsi qu'elles procurent le royaume de Dieu, et c'est en cette manière que Dieu règne en elles. Ah ! Messieurs, sommes-nous en cet état ? Ceci était un entretien du 21 février 1659.

Par saint François d'Assise

La vie évangélique, pense François, ce n'est pas rêver d'une fraternité ou

d'une église de purs et de saints c'est accepter de vivre avec ses frères, avec tous ses frères, non seulement avec les justes et les bien portants, mais aussi avec les boiteux, les estropier, les médiocres et les pécheurs. Et au milieu d'eux tous, il s'agit de témoigner de la patience infinie de Dieu, de son inépuisable pardon et de sa grâce toujours nouvelle, car telle est vraiment le cœur de Dieu. Quand ce témoignage est donné, alors commence, ici et maintenant, le royaume de Dieu.

La lumière de l'évangile brille dans l'ombre du monde.

LE PÉCHEUR COMME LE JUSTE SERVENT LA GLOIRE DE DIEU

Par le père Bourdaloue

Il est vrai que Dieu profite des pécheurs pour l'augmentation de sa gloire et pour notre salut. Il est vrai que les moyens ne lui manquent jamais pour se dédommager de l'injure qu'il reçoit de la malice des hommes et du péché, et qu'il la répare par le péché même et par la malice de ceux qui l'ont commis.

Or, voilà encore le modèle que nous devons suivre si la nécessité de notre état nous engage dans le commerce des impies. Du moins, à l'exemple de Dieu, devons-nous en tirer avantage pour nous-mêmes. Nous le pourrons toujours quand nous ne les aurons pas recherchés et que nous n'aurons pas dû les éviter. Car de même, dit saint Ambroise, que Dieu trouve dans les pécheurs de quoi rehausser l'éclat de ses infinies perfections, nous y trouvons de quoi acquérir et pratiquer les plus éminentes vertus.

En effet, quoi que fasse le pécheur avec qui je vis, si j'ai l'Esprit de Dieu, c'est une leçon pour moi et une occasion de me sanctifier. S'il me persécute, il me fournit une matière de patience. S'il se déclare mon

ennemi, il purifie ma charité. S'il me fait souffrir, c'est un sujet de mortification. S'élève-t-il au-dessus de moi par orgueil, il m'apprend à me tenir dans la modestie. Se laisse-t-il emporter à la colère, il met en œuvre ma douceur. Tombe-t-il dans des péchés honteux, il excite ma compassion et mon zèle.

Je dis plus, et c'est après saint Grégoire, pape, que je le dis, jamais dans les règles ordinaires un juste ne serait parfait ni ne pourrait le devenir si Dieu, par la disposition de sa Providence, ne l'obligeait quelquefois à vivre avec les pécheurs. Pourquoi cela ? Parce que c'est dans cette société et dans ce mélange des bons et des méchants

qu'il doit être dégagé des imperfections humaines.

Et comment, demande ce Père, s'exercerait-il dans les grandes vertus s'il n'y avait des pécheurs dans le monde ? En quoi pratiquerait-il cette charité héroïque dont le Fils de Dieu nous a donné l'exemple et dont il nous fait un commandement, s'il n'y avait des offenses et des injustices, des médisances et des calomnies à pardonner ? Où serait le mérite de sa persévérance s'il n'y avait des contradictions à essuyer, des railleries à supporter, des attaques de la part des libertins à soutenir et à repousser ?

Rien de plus constant, chrétiens auditeurs, si nous étions aussi zélés que nous devons l'être pour notre salut, et si nous voulions faire plus de progrès dans les voies de la piété et de la perfection évangélique, un des plus puissants moyens pour nous porter à Dieu serait la présence de la vue de tant de pécheurs que nous avons sans cesse auprès de nous. Quel fond y trouverions-nous d'une reconnaissance parfaite envers Dieu, puisque c'est par un bienfait spécial de sa grâce que nous avons été préservés des désordres dont nous sommes témoins et dont nous gémissons ? Quel motif d'une humilité profonde et d'une continuelle attention sur nous-mêmes, puisque à chaque moment

nous y pouvons nous-mêmes tomber ?

D'une charité respectueuse à l'égard du prochain, puisqu'il est, jusque dans son iniquité, l'exécuteur des arrêts de Dieu, le ministre de Dieu, pour nous châtier et nous corriger. D'une pénitence salutaire et d'une pleine soumission, puisque plus nous sommes traversés, plus nous pouvons satisfaire à la justice divine et nous acquitter. Mais qu'arrive-t-il ? C'est que nous renversons tout l'ordre des choses et que de ces moyens de salut nous faisons les sujets de notre perte.

Le dessein de la Providence est que le commerce des pécheurs nous sanctifie, quand une nécessité

indispensable nous y attache, et c'est ce qui nous pervertit. Dieu en tire sa gloire et nous notre ruine. Il en devient plus saint et cette sainteté extérieure et accidentelle que nous lui souhaitons tous les jours, et nous en devenons plus criminels.

La vue même des méchants ne pourra-t-elle pas contribuer encore à révéler la présence de Dieu à un esprit attentif ? Si nous le voyons dans la puissance et la prospérité, nous reconnâtrons qu'ils servent, à leur insu, à l'accomplissement des volontés divines, tantôt en exerçant la patience des justes, en augmentant leurs mérites, en perfectionnant leurs vertus dans la persécution, tantôt en étant les exécuteurs et les ministres des vengeances célestes,

en châtiant les cœurs rebelles, et si, dans la prospérité même, les méchants peuvent nous rappeler la présence de Dieu, combien ne le feront-ils pas mieux dans leurs revers ?

LE PÉCHÉ

Par saint François de Sales

Pour saint François de Sales, il n'y a que la volonté déterminée qui fasse le péché. Vous demandez ce que c'est que péché véniel et imperfection. Le péché véniel dépend de notre volonté, et où il n'y a point de volonté, il n'y a point de péché.

Et l'imperfection est quand nous faisons quelque faute par surprise, sans volonté délibérée, comme par exemple si je fais un conte à la récréation, et que parmi mon

discours il s'y glisse quelques paroles qui ne soient pas tout à fait véritables. Par simple récréation, ne s'en apercevant, point, qu'après qu'il serait fait, cela n'est point péché mais imperfection. Ne peut-on pas s'en confesser ? Il n'est nullement besoin de le faire en façon quelconque. Toutefois, l'on peut s'en confesser n'ayant rien d'autre chose à dire.

Par le père Bourdaloue

Je prétends que tout péché, je dis tout péché mortel, est une préférence refusée à Dieu et donnée à la créature.

Car selon toute la théologie, qu'est-ce que le péché ? Un éloignement volontaire de Dieu et un attachement libre et délibéré aux objets créés.

Dès là que nous péchons, nous quittons Dieu, nous nous séparons de Dieu. Et pourquoi ? L'un pour une volupté sensuelle, l'autre pour un vil intérêt. Celui-là pour un fantôme d'honneur, celui-ci pour un caprice, pour une vaine idée, pour un rien.

Or n'est-ce pas une vraie préférence ou des objets périssables et mortels, ou d'indignes créatures plus méprisables souvent et plus abominables que Barabbas, l'emportent sur tous les droits de Dieu ?

En effet, je ne puis pécher que je ne connaisse le mal que je vais commettre.

Je sais, en péchant, que telle action est criminelle, que telle liberté, que telle injustice, que telle médisance, que telle vengeance est défendue et contre la loi de Dieu. Quand donc, indépendamment de la loi, et malgré la loi qui condamne tout cela, je m'y porte néanmoins, c'est que j'aime mieux me contenter en tout cela que d'obéir à cette loi. Par conséquent, c'est qu'en vue de tout cela, je la méprise, cette loi divine, et le souverain auteur qui me l'a imposée.

Sans me déclarer aussi ouvertement que les Juifs, je dis néanmoins comme eux dans mon cœur, c'est un

maître trop exact et trop sévère qu'on me propose à servir. La voie de ses commandements est trop étroite pour moi, et il m'en faut une plus large. Le monde est mille fois plus commode, et en le suivant, il n'y a point tant de gêne ni de contrainte. Il se conforme à mes inclinations, il seconde mes désirs, il me laisse une licence entière pour vivre à mon gré et selon mes volontés. Voilà le Dieu qui me plaît et que je demande. ôtez-moi ce Dieu si sain qu'un geste, qu'une parole est capable de le blesser, ce Dieu si clairvoyant qui ne pardonne rien. Ôtez-moi cet évangile, cette loi si rigoureuse et si opposée à tous mes sentiments naturels. Je n'ai point d'autres lois que mon ambition, point d'autres

lois que ma convoitise, point d'autres lois que mon amour propre, point d'autres lois que toutes mes cupidités et tout ce qui peut me rendre la vie plus douce et plus agréable. Ce sont là mes guides, mes docteurs, mes maîtres.

Ces pensées chrétiens font horreur, mais à bien considérer la nature du péché, voilà dans la pratique où il se réduit, en voilà le fond et le caractère le plus essentiel.

Par Sainte Catherine de Siennes

Voici ce que Dieu lui dit. Un péché peut être actuel ou mental. Mental, il est commis dès que l'on conçoit du plaisir pour le péché et de la haine

pour la vertu, c'est-à-dire de la complaisance pour cet amour propre sensible qui prive l'homme de cette volonté d'amour qu'on doit éprouver pour moi et pour le prochain.

Après les avoir conçus, voici qu'il enfante mille cruautés contre le prochain, mille perversités au gré de son exécrationnable volonté sensuelle, etc.

Voici quel est l'enseignement et le fondamental principe que tu dois proposer à ceux qui pourraient venir demander conseil pour sortir des ténèbres du péché mortel et qui voudraient suivre la voie de la vertu.

Tu dois leur proposer pour principe fondamental la volonté et l'amour de la vertu dans la connaissance d'eux-mêmes et de ma bonté en eux ; qu'ils

tuent et qu'ils noient leur propre volonté, afin que rien ne puisse les faire rebeller contre moi.

La pénitence, ne la leur donne que comme un moyen et non comme une fin. Non pas à tous de la même manière, mais selon leur aptitude à supporter, selon leurs possibilités et leur état, à qui plus, à qui moins, selon leur endurance.

Enfin, je ne veux pas que les fautes soient considérées en particulier. L'esprit risque de se contaminer au souvenir de péchés vraiment trop laids. Elle ne doit pas non plus considérer seulement ses péchés, mais considérer et se souvenir du sang et de toute ma miséricorde, afin

de ne pas tomber dans le trouble et la confusion.

En effet, si la connaissance de soi-même et la considération de ses fautes n'étaient pas unies au souvenir du sang et à l'espérance dans ma miséricorde, elle tomberait dans la confusion.

Elle rejoindrait le démon, car c'est lui qui l'a amené, sous prétexte de contrition, d'affliction, d'avoir péché et de regret, à l'éternelle damnation. Non pas pour cela seulement, certes, mais parce qu'à partir de ce moment, si elle ne s'appuyait plus sur le bras de ma miséricorde, elle tomberait dans le désespoir. C'est là une des plus subtiles ruses du démon contre mes serviteurs.

Dans votre intérêt pour lui échapper et pour me plaire, il faut donc que vous dilatiez avec une sincère humilité votre amour et votre désir dans mon incommensurable miséricorde.

Tu sais en effet que l'orgueil du démon ne peut soutenir l'humilité spirituelle, ni sa confusion la grandeur de la bonté et de la miséricorde en lesquelles l'âme espère en vérité.

Souviens-toi, quand le démon voulut te terrasser en essayant de te prouver que toute ta vie n'avait été qu'une longue duperie, que tu n'avais jamais suivi ma volonté. Tu fis alors ce que tu devais faire, ce que ma bonté te permit de faire, car ma bonté ne se

refuse jamais à celui qui veut la recevoir. Tu t'élevas humblement envers ma miséricorde et tu dis, « Je confesse à mon Créateur que ma vie s'est passée dans les ténèbres, mais je me blottirai dans les plaies du Christ crucifié, je me baignerai dans son sang, je consumerai ainsi toute mon iniquité et je me réjouirai par désir dans mon Créateur. »

Tu sais que le démon s'enfuit. Il revint cependant pour te livrer une autre bataille. Il voulut te faire gravir tout l'orgueil en te disant, « Tu es parfaite et agréable à Dieu. Ne t'affliges plus, ne pleures plus pour tes défauts. Je te donnai alors la lumière. Tu vis ce que tu devais faire, t'humilier. Tu répondis alors au démon, « malheureuse que je suis ».

Jean-Baptiste ne pécha jamais, il fut sanctifié dans le ventre de sa mère et cependant il fit encore grande pénitence. Moi qui ai commis tant de fautes, les ai-je jamais reconnues en pleurant de vrai repentir ? Ai-je vu quel est ce Dieu que j'offense et combien je suis misérable en l'offensant ? Le démon alors, ne pouvant souffrir ni l'humilité de ton esprit ni ton espérance dans ma bonté, te cria, « Maudite sois-tu, puisque je ne puis rien contre toi. Si je te terrasse avec la confusion, tu te relèves dans la miséricorde. Si je t'exalte, tu t'abaisses humblement jusqu'à l'enfer et dans l'enfer même tu me poursuis. Je ne reviendrai jamais plus vers toi, puisque tu me frappes avec le bâton de l'amour ».

L'âme doit donc unir la connaissance de ma bonté et la connaissance d'elle-même et la connaissance d'elle-même à la connaissance de moi-même.

LES 3 PUISSANCES DE L'ÂME

Dieu donna la mémoire à l'homme afin qu'il se souvienne de ses bienfaits. Dieu lui donna l'intelligence afin qu'il connût en voyant sa bonté. Dieu lui donna encore la volonté afin qu'il pût aimer ce que l'intelligence voit et connaît de sa vérité.

Qui a poussé Dieu à donner une si grande dignité à l'homme, l'inépuisable amour avec lequel il a regardé en lui-même sa créature et qui lui a fait s'éprendre d'elle, (ce qui veut dire s'attacher).

Dieu l'a créée par amour et lui a donné l'être afin qu'il pût goûter son suprême bien éternel.

Par Sainte Catherine de Sienne

Dieu lui dit ; lorsque l'âme, avec la main de son libre arbitre, se met à rassembler toutes ses puissances, c'est-à-dire l'intelligence, la volonté et la mémoire, en mon nom, toutes ses actions, temporelles ou spirituelles, sont accordées entre elles.

Le libre arbitre se libère alors de la sensualité et se lie à la raison. Je me place moi-même au milieu d'elles et c'est bien ce que signifient ces paroles de ma vérité, le Verbe

incarné ; quand ils seront deux ou trois ou davantage assemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux (Matthieu 18-20).

Il y a un lien étroit entre les trois puissances de l'âme et les trois personnes de la Trinité. Ô très chère fille, vous monterez comme saint Paul au troisième ciel au centre de la Trinité. Votre mémoire se remplira des bienfaits de Dieu. Vous participerez ainsi à la puissance du Père éternel, puisque Dieu vous a fait forte et patiente contre le démon, contre votre faiblesse et contre les persécutions. En supportant parfaitement, vous les dominez.

Votre intelligence goûtera son objet qui est la sagesse du Fils de Dieu. De

cette sagesse, vous recevrez une lumière surnaturelle. Votre volonté sera liée dans les liens du Saint-Esprit, abîme de charité.

C'est dans cette charité que vous concevrez le doux et amoureux désir fou de l'honneur de Dieu et du salut des créatures.

Telle est la vérité, je t'ai déjà dit que nul ne peut venir à moi que par Jésus, et c'est pourquoi j'en ai fait un pont à trois marches. Ces trois marches représentent trois états de l'âme, ainsi que je vais te le dire.

Tout d'abord, comment doit se comporter généralement toute créature raisonnable pour pouvoir sortir des tempêtes du monde et suivre le pont qui est Jésus-Christ ?

Nous revoici aux trois marches que vous devez gravir si vous voulez sortir du fleuve pour ne pas vous noyer, si vous voulez parvenir à cette eau vive à laquelle vous êtes appelé et m'avoir au milieu de vous.

En effet, pendant que vous marcherez, je serai au milieu de vous, puisque par ma grâce je demeure dans vos âmes. Il vous faut donc avoir soif si vous voulez passer, car ceux-là seuls qui ont soif ont été invités.

Que celui qui a soif vienne à moi et qu'il boive. Celui qui n'a pas soif ne persévère pas dans sa marche. Ou bien il recule à cause de la fatigue, ou bien il recule à cause de quelques plaisirs. Il ne se soucie point de

porter le seau pour puiser l'eau, il ne se soucie point de se faire accompagner. Il sait pourtant qu'il ne peut pas aller seul. Aussi, dès qu'il se voit menacé de la moindre persécution, il s'en détourne, parce qu'il voit en elle un ennemi.

Il a peur parce qu'il est seul, mais s'il était accompagné, il n'aurait pas peur. S'il avait gravi les trois marches, il serait rassuré parce qu'il ne serait plus seul. Il faut donc que vous ayez soif de vous réunir, ainsi qu'il vous l'a dit, à deux, trois ou davantage.

Pourquoi a-t-il dit « ou deux ou trois » ? Parce qu'il n'y a pas de deux sans trois. Un seul ? Il n'est pas question que je puisse être au milieu, puisqu'il

n'a pas de compagnons qui me permettent de me tenir au milieu d'eux. Ceux-là seraient néant, puisque celui qui demeure dans l'amour de lui-même est seul. N'est-il pas séparé de ma grâce et de la charité du prochain ?

Étant privé de moi par sa faute, il retourne au néant, parce que moi seul suis celui qui suis. Ainsi donc, celui qui est un, c'est-à-dire celui qui se tient tout seul dans son amour propre, n'est ni compté par ma vérité, ni agréable à moi-même.

Voilà pourquoi il a dit « quand ils seront deux ou trois ou davantage assemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux ». Je t'ai dit que deux ne

peut pas être sans trois, ni trois sans deux, et c'est la vérité.

Tu sais que les commandements de la loi se réduisent à deux et que sans ces deux, on n'en peut observer aucun. Il faut m'aimer par-dessus toute chose et ton prochain, comme moi-même. Voilà le commencement, le milieu et la fin des commandements de la loi.

En italien, « commencement », « milieu » et « fin » ont un double sens qui fait plus vaste cette phrase et la rattache logiquement à tout l'enseignement catherinien.

M'aimer par-dessus toute chose, voilà le principe, c'est-à-dire le commencement. Mais on ne peut m'aimer actuellement que par le

moyen, c'est-à-dire le milieu, du prochain.

Si l'amour pour Dieu est le principe, il est en même temps le but, c'est-à-dire la fin, et dans le texte, il y a en effet « il finé » et non pas « la finé ».

Ces deux commandements ne peuvent être assemblés en mon nom sans trois, c'est-à-dire sans la réunion des trois puissances de l'âme, la mémoire, l'intelligence, la volonté.

La mémoire doit retenir mes bienfaits et ma bonté. L'intelligence doit considérer mon amour ineffable manifesté par mon Fils unique qui doit demeurer l'objet par excellence de votre intelligence. Elle doit

contempler en lui le feu de ma charité.

La volonté doit alors s'unir aux deux autres puissances pour m'aimer et me désirer, moi, sa fin.

Dès que ces trois vertus et puissances de l'âme sont rassemblées, je me tiens au milieu d'elles par ma grâce.

Remplie de ma charité et de celle de son prochain, l'homme trouve aussitôt la compagnie de toutes les autres vertus.

Les besoins de l'âme se disposent alors à avoir soif, soif de la vertu, soif de mon honneur et du salut des âmes. Toute autre soif est éteinte et morte en eux.

L'âme peut alors avancer sûrement et sans crainte servile dès qu'elle a gravit la première marche de la volonté.

La volonté, dépouillée de tout amour propre, s'élève en effet au-dessus d'elle-même et au-dessus des choses périssables. Elle ne les aime et elle ne les possède, si elle tient à les posséder que pour moi et non pas sans moi, c'est-à-dire avec une sainte et sincère crainte dans l'amour de la vertu.

Voici la deuxième marche gravie, celle de la lumière de l'intelligence qui se mire dans mon profond amour, dans le Christ crucifié qui m'a servi à vous le prouver. Elle trouve alors la paix et la quiétude car

la mémoire s'est remplie de ma charité. Tu sais que la chose vide résonne quand on la frappe, mais qu'elle ne résonne plus quand elle est pleine.

Il en est de même de la mémoire quand elle est remplie de la lumière de l'intelligence ou de la volonté d'amour. Tu peux la frapper avec des tribulations ou des plaisirs. Elle ne résonne plus de joie désordonnée ou d'impatience. Elle est remplie de moi qui suis tout bien.

Dès que l'âme a gravit la troisième marche, elle n'est plus seule. La raison, ayant pris possession des trois marches, des trois puissances de l'âme, les a rassemblées dans mon nom.

Ayant unis les deux, c'est-à-dire mon amour et l'amour du prochain, ayant unis la mémoire pour qu'elle retienne, l'intelligence pour qu'elle voit et la volonté pour qu'elle aime, l'âme se trouve être en ma compagnie. Je lui donne alors la fermeté et la sécurité. Elle rencontre les vertus.

Et c'est ainsi qu'elle avance et qu'elle se sent rassurée puisque je marche moi-même au milieu. Elle avance remplie d'un angoissant désir, assoiffée de suivre le chemin de la vérité qui mène à la source d'eau vive. Pour cette soif qu'elle a de mon honneur, du salut de son âme et de celui du prochain, elle désire cette voie, puisque sans cette voie, elle ne pourrait arriver.

Elle va, elle porte la coupe de son cœur, enfin vidée de toute volonté et de tout amour déréglé. Mais dès qu'elle est vide, elle se remplit. Nulle chose, en effet, ne saurait demeurer vide.

Dès qu'on la vide des choses périssables, l'air la remplit, c'est-à-dire le céleste et doux amour divin avec lequel l'âme parvient à l'eau de la grâce. Dès qu'elle y arrive, elle franchit la porte du Christ crucifié, et elle goûte l'eau vive en se retournant en moi qui suis mer pacifique.

(Tu es cette mer pacifique d'où sortent toutes les choses qui possèdent l'être. Lettre à l'Abbesse de Sainte-Marthe 30, lettre 355. Dans l'éternité, notre volonté sera

pacifique, accordée et soumise à la douce volonté de Dieu. Ces deux citations définissent Dieu, il est la source et le terme, et dans son admirable prière à la Sainte Trinité, « ô Trinité éternelle, vous êtes vraiment un océan profond où plus je cherche, plus je trouve, et plus je trouve, plus je cherche »).

Bref résumé de ce qui a été dit : je viens de t'expliquer ce que toute créature doit faire pour éviter les tempêtes du monde, pour ne pas se noyer et pour ne pas tomber dans l'éternelle damnation. Je t'ai montré aussi les trois marches qui, d'une manière générale, sont les trois puissances de l'âme et comment nul ne peut en gravir une sans gravir les autres.

Je t'ai dit aussi au sujet des paroles de ma vérité, quand ils seront deux ou trois assemblés en mon nom, qu'il s'agit là de l'union des trois puissances de l'âme.

Ces trois puissances, une fois assemblées, s'accompagnent des deux principaux commandements de la loi, la charité envers moi et la charité envers le prochain, c'est-à-dire l'amour que par-dessus toute chose on doit avoir pour moi et pour le prochain, considéré comme un autre moi-même.

Ces trois marches franchies, c'est-à-dire rassemblées en mon nom, nous voilà assoiffés d'eau vive.

L'âme se met alors en route, elle suit le pont, qui est la doctrine de mon

Fils, qui est lui-même le pont. Nous voilà donc courant à sa voix qui vous appelle, comme elle le faisait dans le Temple, que celui qui a soif vienne à moi et qu'il boive, car je suis la source d'eau vive.

Je t'ai expliqué ce qu'il voulait dire et comment tu dois interpréter ses paroles, afin que tu connaisses mieux l'abondance de ma charité et l'aveuglement de ceux qui semblent courir par plaisir sur le chemin du démon qui les attire vers l'eau morte.

Tu as donc vu et entendu ce sur quoi tu m'interrogeais, à savoir ce qu'on doit faire pour ne pas se noyer. Je t'ai dit ce qu'il faut faire, monter sur le pont, monter, c'est rassembler et unir les puissances de l'âme dans

l'amour du prochain, en m'apportant la coupe de votre cœur, puisque j'abreuve ceux qui me le demandent et persévérer sur cette voie du Christ crucifié jusqu'à la mort. Voilà ce qu'il vous faut faire, quel que soit votre état.

Il n'est pas d'état, pas d'excuse, pour ne pas devoir ou ne pas pouvoir le faire. Bien mieux, chacun peut le faire et doit le faire. Il n'est pas de créature qui n'y soit tenue.

Nul ne peut se récuser en disant « moi j'ai ma situation, moi j'ai mes enfants ou autre empêchement, c'est pourquoi je me récusé et abandonne cette voie ». Les difficultés qu'il rencontre, qu'il n'en parle pas.

Je t'ai dit que toute forme de vie m'est agréable, je l'accepte pourvu qu'elle soit remplie avec une bonne et sainte volonté. Toute chose est bonne et parfaite, créée par moi qui suis la suprême bonté. Les choses n'ont été ni créées, ni données, pour qu'elles vous fassent encourir la mort, mais pour qu'elles vous procurent la vie.

Où gît donc la difficulté, puisque rien n'est aussi facile et aussi agréable que l'amour. Or, qu'est-ce que je vous demande sinon l'amour et la dilection pour moi et pour le prochain.

Tous les temps, tous les lieux, tous les états permettent de les pratiquer, pourvu qu'on aime et qu'on ne

possède rien que pour la louange et pour la gloire de mon nom.

Je t'ai dit également combien dans leur erreur marchent sans lumière et se revêtent d'amour propre, en aimant et en possédant les créatures et les choses en dehors de moi. Ceux-là passent toute leur vie insupportable à eux-mêmes, sans cesse tourmentés. S'ils ne se ressaisissent pas, ils finissent dans l'éternel damnation.

Tu sais maintenant ce que tout homme doit faire.

L'ENFER

Par Maria Simma

À la question se rapportant à l'existence de l'enfer, Maria Sima répond à cette question. Quelles sont les attitudes du cœur qui peuvent nous amener à la perte définitive de notre âme ?

Elle répond ceci. Le refus entêté, arrogant et fier d'accepter les grâces et l'amour qui nous sont offerts, et cela jusqu'au tout dernier moment.

Et ici je ne parle pas seulement de l'amour de Dieu, mais aussi de l'amour des autres.

Par le père Faber

Le Père Faber nous dit encore que dans l'enfer, la reconnaissance n'existe pas, la justice seule y parle, l'amour se tait.

Notre Seigneur, ayant fait voir à la sœur Françoise du Saint-Sacrement, carmélite espagnole, l'état d'une âme damnée, et l'ayant forcée à plusieurs reprises dans une vision d'étudier les différents supplices de ce lieu de douleur, il la reprit de ce qu'elle pleurait.

« Françoise, lui dit-il, pourquoi pleures-tu ? » Elle se prosterna à ses pieds et lui répondit : Seigneur je pleure la damnation éternelle de cette âme et la manière dont elle a été damnée. Jésus daigna lui répondre, « Ma fille, cette âme est damnée parce qu'elle l'a bien voulu. Je lui ai offert les secours multipliés de la grâce afin qu'elle se sauva, mais elle les a repoussés. Ta compassion est agréable à mes yeux, mais je préférerais que tu adorasses ma justice. »

LE TROUBLE

Par Saint François de Sales

Il ne faut pas toujours tant craindre le trouble, soit pour soi-même, soit pour autrui, car le trouble de soi-même n'est point péché.

Ainsi, le combat spirituel veut qu'on n'aille pas le chercher pour s'exciter au combat, quand il ne se rencontre pas.

Si je sais qu'allant en telle compagnie, l'on me dira quelques paroles qui me troublera et m'émouvra, au contraire que je

doive éviter d'y aller, je dois m'y porter armé de la confiance que je dois avoir en la protection divine, qui me fortifiera pour vaincre ma nature contre laquelle je veux faire la guerre.

Le trouble ne se fait qu'en la partie inférieure de notre âme. C'est pourquoi il ne faut nullement s'en étonner quand il n'est pas suivi et voulu, je veux dire quand nous ne consentons point à ce qu'il nous suggère, car de cela il ne faudrait pas le faire.

Mais d'où pensez-vous que ce trouble vienne bien souvent sinon du manquement de simplicité ? D'autant que l'on s'amuse à penser, que dira-t-on ou que pensera-t-on, au

lieu de penser à Dieu et à ce qui peut
nous rendre plus agréable à sa
bonté ?

LE TRAVAIL MANUEL ET INTELLECTUEL

Le travail manuel ou intellectuel et les occupations extérieures.

Les occupations extérieures et le travail manuel tiennent une grande place dans notre vie. Chacun, selon sa profession et son état, doit y consacrer une partie de son temps.

Or, on ignore beaucoup trop que ces occupations et ce travail, loin de dissiper l'âme et de lui faire perdre son recueillement, peuvent être pour

elles la source des plus grandes richesses spirituelles.

Il suffit pour cela de s'appliquer à un travail qui nous convienne, qui soit conforme à notre profession et à notre état, et de le faire par soumission à la volonté de Dieu.

En nous y appliquant avec joie et de bon cœur, dans ce souvenir que c'est la volonté de Dieu que nous le fassions, nous y exerçons le pur amour qui fait tout avec joie et quand il peut voir la volonté de Dieu en ce qu'il fait. C'est cette vue qui doit nous rendre même agréable et aimable la peine du travail, comme dit saint Augustin.

Or, plut à Dieu, que cette manière d'aimer en travaillant ou de travailler

en aimant fut aussi connue qu'elle l'est peu.

Plut à Dieu que ceux qui sont voués au travail, aux occupations extérieures, voulussent bien se souvenir que c'est par la volonté de Dieu qu'ils sont dans cette manière d'occupation, puisqu'ils y sont engagés par l'état où Dieu les a mis.

Mais plut encore à Dieu que se souvenant de cela, ils s'employassent à leur travail avec paix et de bon cœur, dans cette vue que Dieu le veut.

Je ne leur demanderai pas d'autre amour pour Dieu, d'autre union avec Dieu, ni d'autre oraison que l'amour, l'union et l'oraison qu'ils posséderaient en remplissant ainsi

leur emploi avec joie et en vue de la volonté de Dieu, bien qu'ils puissent quelquefois être pénibles à la nature.

Il est donc très utile de s'habituer ainsi saintement à aimer en travaillant et à travailler en aimant, et c'est ainsi qu'on peut transformer peu à peu son travail et ses occupations extérieures en actes du plus pur abandon à la volonté divine.

LE SECOURS DE LA GRÂCE

Par le père Bourdaloue

La grâce, disent les théologiens, est un secours que Dieu donne à l'homme afin qu'il puisse agir et mériter pour le ciel et, s'il est pécheur, afin qu'il puisse travailler à sa conversion.

J'ai couru dans la voie de vos commandements quand vous avez élargi mon cœur (Psaume 118.32).

LES SÉCHERESSES SPIRITUELLES

Dans les sécheresses spirituelles, je ne dis pas qu'on ne doit pas faire des simples souhaits de délivrance, mais je dis qu'on ne doit pas s'y affectionner, ainsi se remettre à la pure merci de la spéciale Providence de Dieu, afin que tant qu'il lui plaira, il se serve de nous entre ces épines et parmi ces déserts.

Disons donc à Dieu en ce temps-là, Ô Père, s'il est possible, transportez de moi ce calice, mais ajoutons de grand courage, toutefois non ma

volonté, mais que la vôtre soit faite, et arrêtons-nous à cela avec le plus de repos que nous pourrons.

C'est donc un grand abus de plusieurs, et notamment des femmes, de croire que le service que nous faisons à Dieu, sans goût, sans tendreté de cœur et sans sentiments, soit moins agréable à Dieu.

La bienheureuse Angèle de Foligny dit que l'oraison la plus agréable à Dieu est celle qui se fait par force et contrainte, c'est-à-dire celle à laquelle nous nous rangeons, non point pour aucun goût que nous y ayons, ni par inclination, mais purement pour plaire à Dieu, à quoi notre volonté nous porte comme à contre-cœur, forçant et violentant les

sécheresses et répugnances qui s'opposent en cela.

J'en dis de même de toutes sortes de bonnes œuvres, car plus nous avons des contradictions, soit extérieures, soit intérieures, à les faire, plus elles sont estimées et prisées devant Dieu.

Moins il y a de notre intérêt particulier en la poursuite des vertus, plus la pureté de l'amour divin y reluit.

L'enfant baise aisément sa mère qui lui donne du sucre, mais c'est signe qu'il l'aime grandement s'il la baise après qu'elle lui aura donné de l'absinthe ou du chicotin.

Conclusion. Philotée, soyez égales et justes en vos actions. Mettez-vous toujours en la place du prochain et mettez-le en la vôtre, et ainsi vous jugerez bien.

Rendez-vous vendeuse en achetant et acheteuse en vendant, et vous vendrez et achèterez justement.

Toutes ces injustices sont petites parce qu'elles n'obligent pas à restitution, d'autant que nous demeurons seulement dans les termes de la rigueur en ce qui nous est favorable. Mais elles ne laissent pas de nous obliger à nous en amender, car ce sont des grands défauts de raison et de charité.

Et au bout de là, ce ne sont que tricheries, car on ne perd rien à vivre

généreusement, noblement,
courtoisement et avec un cœur royal,
égal et raisonnable.

Ressouvenez-vous donc, ma
Philotée, d'examiner souvent votre
cœur, s'il est tel envers le prochain,
comme vous voudriez que le sien fût
envers vous si vous étiez à sa place,
car voilà le point de la vraie raison.

LE SCANDALE DE LA CROIX

Par le père Bourdaloue

Quoi qu'il en soit, reprend Saint Augustin, telle est la conduite qu'a tenue le Fils de Dieu. Il a fait de sa croix un moyen pour corriger nos mœurs dépravés et corrompus, et parce que ce moyen était inouï et que le monde s'en scandalisait, il l'a soutenu à force de miracles. Par l'autorité de ces miracles, il s'est acquis la foi des peuples.

Par cette foi des peuples, il a formé une Église nombreuse. Par la propagation de cette Église, il a eu le témoignage de la Tradition et de l'Antiquité. Et par là enfin, il a fortifié sa religion, mais en sorte que ni le paganisme ni les hérésies ne l'ébranlassent jamais.

C'est dans le livre de l'utilité de la foi que parle ainsi ce saint docteur. Mais savez-vous, mes chers auditeurs, pourquoi nous nous scandalisons de la croix de notre Dieu ? C'est justement parce qu'elle est un remède contre nos désordres. Voilà ce qui nous blesse, car nous ne voulions point de ce remède.

Nous nous trouvions bien de nos maladies, et bien loin d'en souhaiter

la guérison, nous ne cherchions qu'à les entretenir et qu'à les accroître. Le Fils de Dieu est venu nous dire qu'il en fallait sortir. Et c'est ce qui nous a déplu.

S'il nous avait dit tout autre chose, nous l'aurions écouté. S'il nous avait proposé les fables du paganisme, nous les aurions reçus. Mais parce qu'il nous a révélé des mystères qui tendent tous à la réformation de notre vie et à la destruction de nos passions, voilà pourquoi nous nous sommes révoltés.

Semblables à ces frénétiques, (c'est-à-dire ces enthousiastes, ces passionnés), qui se tournent avec fureur contre ceux-mêmes que la

charité emploie auprès d'eux pour les soulager.

C'est ainsi, continue saint Augustin, que notre Dieu, tout adorable qu'il est, est devenu un sujet de contradiction pour les superbes, (c'est-à-dire les orgueilleux), parce qu'en s'humiliant, il a prétendu rabattre leur orgueil. Comme si c'était peu à l'homme d'être malade, s'il n'y ajoutait encore de se glorifier dans son propre mal et de trouver mauvais qu'on entreprenne de l'en délivrer.

Que je parle à un grand du monde d'un Dieu enfant, d'un Dieu couché dans une crèche, cela le trouble, non pas à cause de la difficulté qui paraît dans ce mystère, car souvent il ne

pense pas à cette difficulté, et peut-être ne l'a-t-il jamais examinée, mais parce que ce mystère condamne tous les projets de son ambition et tous les desseins injustes et criminels qu'il a conçus d'agrandir sa fortune à quelque prix que ce soit.

Que je mette devant les yeux à une femme du monde, un Dieu souffrant et couvert de plaies, son cœur se soulèvera, non pas pour l'impossibilité qu'elle y voit, car elle n'y en voit point, mais parce qu'un Dieu dans cet état est un reproche sensible de ses délicatesses, de son amour propre, du soin qu'elle prend de son corps.

Et pour preuve de ce que je dis, que je propose à l'un et à l'autre le

mystère d'un Dieu en trois personnes, qui est encore bien plus incompréhensible que celui d'un Dieu humilié, ni l'un ni l'autre ne s'en offensera. Pourquoi ? Parce que le mystère d'un Dieu en trois personnes ne porte point de conséquence immédiatement contraire à l'ambition de l'un, ni au luxe et aux mondanités de l'autre.

Ne cherchons donc point la véritable source de nos scandales, ailleurs que dans nous-mêmes, que dans nos vices, dans nos inclinations criminelles, dans nos règlements, et c'est par là que nous devrions encore juger de la qualité de ce scandale, puisqu'il ne procède que de notre iniquité et qu'il ne se forme dans

nous qu'à proportion que nos mœurs se pervertissent.

Ah ! Seigneur, je ne m'étonne plus que le monde ait tant combattu votre loi et tant contredit votre adorable personne.

Le monde étant au point de libertinage où il est, il fallait, par une suite infaillible, qu'il vous traita de la sorte, et je serais surpris s'il ne se scandalisait pas de vos maximes en suivant des principes tout opposés.

Ce scandale, Seigneur, n'est qu'une marque de sa corruption et de votre sainteté. Si vous étiez moins saint ou s'il était moins vicieux, il ne se scandaliserait pas de vous, mais supposé votre sainteté et ses

désordres, son scandale est nécessaire.

Ainsi, vous voyez, mes chers auditeurs, combien le scandale des humiliations et de la croix de Jésus-Christ est injurieux à Dieu, et je vais vous montrer qu'il n'est pas moins pernicieux à l'homme, surtout à l'homme chrétien.

A prendre les choses dans l'ordre de la Providence et selon la conduite ordinaire de Dieu, soit pour la disposition, soit pour l'accomplissement et l'exécution du salut de l'homme, on peut dire, et il est vrai, que ce qui a fait presque tous les réprouvés, ça a été le scandale des humiliations et de la croix du Fils de Dieu. Voilà si nous

en croyons au Saint-Chrysostome, l'origine de l'apostasie, (ça veut dire abandon, reniement), même des anges.

Il dit qu'au moment que Dieu créa ces esprits célestes, il leur proposa le grand mystère de la rédemption et du salut qui devaient un jour s'accomplir dans la personne de son Fils et qu'il les obligea d'adorer ce Rédempteur, que les uns s'y soumirent respectueusement et que ce furent les anges prédestinés, mais que les autres, par orgueil, s'en scandalisèrent et qu'en punition de leur désobéissance, Dieu les précipita dans l'abîme éternel.

Voilà, selon la pensée de tous les Pères, la source funeste de la

réprobation des Juifs. Les Juifs attendaient un Messie riche, puissant, magnifique, envoyé de Dieu pour rétablir par ses conquêtes le royaume d'Israël et dont ils se promettaient toutes sortes de prospérités. Mais quand ils virent Jésus-Christ dans une disette extrême de toutes choses, faible, petit, inconnu, condamné à mort et à la mort de la croix, ils le méprisèrent et ce scandale les fit tomber dans l'infidélité. Leur infidélité les jeta dans l'endurcissement. Leur endurcissement irrita Dieu qui les abandonna.

Et les effets de cet abandon de Dieu furent la destruction de leurs villes, la profanation de leurs temples, la ruine de toutes leurs nations.

LE SACRIFICE DE LA MESSE

Par le père Bourdaloue

Le sacrifice, disent les théologiens, est un acte de religion dont le caractère propre est d'honorer l'être de Dieu. Mais quoi ? Toutes nos actions saintes et vertueuses ne se rapportent-elles pas à cette fin ? Il est vrai, chrétien, mais ce rapport n'est pas le même que dans le sacrifice. Voici ma pensée.

Dieu est la fin générale et dernière de toutes nos actions. C'est ce qu'elles

ont de commun. Mais chaque action de piété a de plus une fin prochaine et particulière qui la distingue des autres, et d'où sa perfection dépend.

Or, je dis que la fin particulière et immédiate qui distingue le sacrifice est d'honorer Dieu. Prenez garde. Dans tous les autres devoirs, on peut presque dire que l'homme agit plutôt pour lui-même et pour son intérêt que pour l'intérêt de Dieu.

Car si je prie, c'est pour m'attirer les grâces de Dieu. Si je fais pénitence, c'est pour m'acquitter auprès de la justice de Dieu. Si je pratique de bonnes œuvres, c'est pour m'enrichir de mérite devant Dieu. Si je participe au divin sacrement, c'est

pour me sanctifier en m'unissant à Dieu.

Mais quand je vais au sacrifice, qu'est-ce que j'envisage ? D'honorer Dieu. Voilà le seul objet que je me propose et qui doit être le terme de mon intention, si mon intention est conforme à la nature de mon action.

Or, jugez de là ce qu'il faut penser d'un chrétien qui fait servir à déshonorer Dieu ce qui doit uniquement servir à le glorifier. Qu'a fait Dieu en instituant le sacrifice ? Il a dit à l'homme, voilà l'hommage que je demande et que j'attends de toi. Tu ne savais pas encore bien reconnaître la souveraineté de mon domaine et je veux moi-même te l'enseigner. C'est par le devoir que je

te prescris et à quoi tu satisferas en assistant au sacrifice de mes Autels.

Cela supposé, reprend saint Jérôme, profaner ce sacrifice par des immodesties et par des scandales, y venir comme l'on va à un passe-temps, à un spectacle, à une assemblée mondaine, en sortir sans y avoir eu nul sentiment, nul souvenir de Dieu. Ah mes frères, c'est cette espèce d'abomination que le prophète Daniel avait prévue avec horreur et qui devait paraître dans le lieu saint. Elle va plus loin et comprenons-en toute l'indignité.

En effet, si la fin particulière du sacrifice est d'honorer Dieu, en quoi consiste cet honneur que nous

rendons ou que nous devons rendre à Dieu ?

Ce culte, répond saint Thomas, consiste dans une protestation actuelle que je fais à Dieu de ma dépendance, dans un aveu respectueux de ma misère et de ma bassesse, dans un exercice, pour ainsi dire, d'anéantissement, et si je suis pécheur, dans une confession humble et sincère de mon péché, car tout cela doit entrer dans le sacrifice considéré de la part de l'homme.

Et voilà pourquoi l'hostie est détruite et consommée pour marquer que l'homme n'est qu'un néant et dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce.

En quoi, dit saint Augustin, paraît l'admirable opposition qui se rencontre entre l'oraison et le sacrifice ? Car l'oraison, en élevant nos esprits à Dieu, nous élève au-dessus de nous-mêmes, au lieu que le sacrifice nous rabaisse au-dessous de nous-mêmes, en nous anéantissant devant Dieu.

Par le sacrifice, j'honore Dieu, si je puis parler de la sorte, au dépend de ce que je suis, et dans l'oraison, Dieu, par le commerce qu'il veut bien avoir avec moi, m'honore en quelque manière au dépend de ce qu'il est.

Quoi qu'il en soit, mon sacrifice est inséparable de mon humilité, et comme je ne puis mieux m'humilier

devant Dieu qu'en lui offrant le sacrifice, aussi ne puis-je autrement avoir part au sacrifice qu'en m'humiliant devant Dieu.

Il n'en est pas de même des anges, ajoute saint Chrysostome. Les anges peuvent être présents au sacrifice et s'y humilier, mais l'humilité des anges, quelque profonde qu'elle puisse être, n'est point essentielle au sacrifice comme celle des hommes. Pourquoi ? Parce que le sacrifice qu'offre l'Église étant le sacrifice des hommes et non des anges, il ne dépend point pour être complet de l'humilité des anges mais de l'humilité des hommes.

De là chrétien, quel désordre lorsque des hommes portant sur le front le

caractère de la foi viennent au sacrifice du vrai Dieu non seulement sans cette humilité religieuse, mais avec tout l'orgueil du libertinage et de l'impiété.

Lorsqu'à peine ils y fléchissent le genou, qu'ils y parlent, qu'ils y agissent comme il leur plaît et sans égard, et que sur cela même ils rejettent avec mépris les sages remontrances et la correction charitable des ministres du Seigneur, mépris qui ne doit point, mes frères, ralentir l'ardeur de notre zèle ni nous fermer la bouche par un silence timide et lâche quand le devoir de notre ministère nous oblige à nous expliquer.

Car où en serait notre religion si de tels abus y devaient être tolérés ? Ah chrétien, assister au sacrifice, c'est venir protester à Dieu, que nous dépendons de Lui, que nous attendons tout de Lui, que nous n'adorons que Lui, que nous sommes disposés à nous anéantir pour Lui.

Mais, mon cher auditeur, pensez-vous Lui dire tout cela en vous comportant comme vous le faites, en insultant, si j'ose le dire, à l'autel et au sacré mystère qu'on y célèbre, en y prenant des libertés que je ne crains pas puisqu'il s'agit de l'honneur de mon Dieu, de traité d'insolence, en les soutenant jusque dans le sanctuaire avec une audace et une fierté qui ne rougissent de rien.

Et vous, femmes chrétiennes, est-ce là ce que vous venez me témoigner en vous faisant une si fausse gloire de paraître dans nos temples avec toutes les marques de votre vanité ?

Je n'entreprends point de contrôler partout ailleurs vos modes et vos coutumes, mais ici je ne puis dissimuler ce qui blesse la majesté divine et le respect qui lui est dû.

Faut-il donc, quand vous entrez dans la maison de Dieu, que tout le faste du monde vous y accompagne ? Faut-il que l'on vous distingue par votre luxe et par vos délicatesses, que vous y affectiez des rangs que l'esprit ambitieux du siècle y a érigés en de prétendus droits, et que vous vous y fassiez rendre des services

dont vous sauriez bien vous passer dans le palais d'un prince de la terre ?

Est-ce là cette humilité si essentielle au sacrifice ? Et si la piété vous y attirait, une piété solide, ne diriez-vous pas à Dieu, « Ah ! Seigneur, je ne suis que trop vaine au milieu du monde, mais du moins serais-je humble et modeste devant vous. Et puisque le sacrifice est le tribut d'humilité que je vous dois, je n'irai point m'y présenter avec ce luxe que vous réprouvez. »

Le monde en use autrement, mais le monde ne sera pas ma règle, on censurera ma conduite, mais il me suffira que vous l'approuviez. »

Aussi disait Tertullien, parlant à des femmes chrétiennes comme vous, et même plus chrétiennes que vous, « Pourquoi ces ajustements dont vous êtes si curieuses ? Vous avez renoncé aux pompes du siècle, vous n'êtes plus des fêtes et des païens. Pourquoi donc vous parer de ces restes du monde et les porter au sacrifice de Dieu ?

« Ô profanation, s'écriait-il, et puis-je bien m'écrier après lui ? » Des femmes cherchent à se montrer avec des habits magnifiques et brillants dans un sacrifice dont l'essence et la fin principales sont l'humiliation de la créature en présence de son créateur.

Elles s'y font voir, selon l'expression du prophète royal, aussi ornées et plus ornées que les Autels. Elles y emploient tout le temps à quoi ? À s'étudier, à se contempler, à s'admirer, à recevoir en vin, en sang, et à s'attirer de sacrilèges adorations, comme si elles voulaient s'élever au-dessus de Dieu même.

Donnant jour encore à cette pensée, je ne dis pas seulement que le sacrifice est une protestation que l'homme fait à Dieu de la dépendance de son être, mais j'ajoute que c'est une protestation publique, une protestation solennelle, où l'homme appelle toutes les créatures en témoignage de sa soumission et de sa religion, comme s'il disait : « Cieux et terre,

anges et hommes, vous m'en serez garant, et me voici devant vous pour m'en déclarer. Il y a un Dieu que j'adore, un Dieu souverain Auteur, et à qui seule toute la gloire appartient. C'est dans ce sacrifice et par ce sacrifice que je viens hautement reconnaître son absolue domination et m'y soumettre ».

Il n'y a proprement, chrétien, que le sacrifice où l'homme puisse parler de la sorte. Quelque autre exercice de religion que je pratique, ce n'est pas là ce qu'il signifie, ou du moins ce n'est pas là ce qu'il signifie authentiquement.

Le seul sacrifice est l'aveu juridique de ce que je suis et de ce que je dois à Dieu.

DES VERTUS MORALES

**Prudence, justice, force,
tempérance**

Par A.D. Tanqueray

On appelle ces vertus morales pour une double raison. Tout d'abord, pour les distinguer des vertus purement intellectuelles, qui perfectionnent notre intelligence sans aucun rapport avec la vie morale, comme la science, l'art, etc.

Deuxièmement, pour les distinguer des vertus théologales, qui règlent bien aussi nos mœurs, mais qui, comme nous l'avons déjà dit, ont Dieu directement pour objet, tandis que les vertus morales poursuivent directement un bien surnaturel créé, par exemple la maîtrise de nos passions.

Il ne faut pas oublier cependant que les vertus morales surnaturelles sont vraiment elles aussi une participation à la vie de Dieu et nous préparent à la vision béatifique.

Du reste, ces vertus, au fur et à mesure qu'elles se perfectionnent, et surtout quand elles sont complétées par les dons du Saint-Esprit, finissent par se rapprocher tellement

des vertus théologales qu'elles en sont comme tout imprégnées et ne sont plus que des manifestations diverses de la charité qui les informe.

Leur nombre

Les vertus morales, quand on les considère dans leurs diverses ramifications, sont très nombreuses, mais elles se ramènent toutes aux quatre vertus cardinales, ainsi appelées, du mot cardine (gonds), parce qu'elles sont pour ainsi dire les quatre gonds, c'est-à-dire les chevilles d'une charnière de porte, sur lesquelles s'appuient toutes les autres, comme la prudence, justice, force, tempérance.

Ces quatre vertus répondent en effet à tous les besoins de l'âme et perfectionnent toutes ses facultés morales. Elles répondent à tous les besoins de notre âme.

Premièrement, nous avons besoin tout d'abord de choisir les moyens nécessaires ou utiles à l'obtention de notre fin surnaturelle, c'est le rôle de la prudence.

Ensuite, il nous faut aussi respecter les droits d'autrui, c'est ce que fait la justice.

Ensuite, pour défendre notre personne et nos biens contre les dangers qui nous menacent, et cela sans peur comme sans violence, nous avons besoin de la force.

Et ensuite, pour user des biens de ce monde et des plaisirs sans dépasser la mesure, il nous faut la tempérance.

Ainsi donc, la justice règle nos rapports avec le prochain, la force et la tempérance nos rapports avec nous-mêmes, la prudence dirige les trois autres vertus.

Elles perfectionnent toutes nos facultés morales.

L'intelligence est réglée par la prudence, la volonté par la justice, l'appétit irascible, (c'est-à-dire la colère), par la force, et l'appétit concupiscible par la tempérance.

Notons toutefois que, comme l'appétit irascible et concupiscible ne sont susceptibles de moralité que par la volonté, la force et la tempérance résident dans cette faculté supérieure, aussi bien que dans les facultés inférieures qui reçoivent leur direction de la volonté.

Nous avons tout d'abord la prudence, ensuite la justice avec la religion et l'obéissance, ensuite la force, et enfin la tempérance avec la chasteté, l'humilité et la douceur.

LES SÉCHERESSES QUI ARRIVENT EN LA MÉDITATION

S'il vous arrive de n'avoir point de goût ni de consolation en la méditation, je vous conjure de ne point vous troubler, mais quelquefois ouvrez la porte aux paroles vocales. Lamentez-vous de vous-même à notre Seigneur, confessez votre indignité, priez-le qu'il vous soit en aide, baisez son image si vous l'avez.

Dites-lui ces paroles de Jacob. « Si ne vous laisserais-je point, Seigneur, que vous ne m'ayez donné votre bénédiction » (Genèse 32, 26) ou celle de la cananée ? « Oui, Seigneur, je suis une chienne, mais les chiens mangent les miettes de la table de leur maître. »

Autrefois, prenez un livre en main et lisez-le avec attention jusqu'à ce que votre esprit soit réveillé et remis en vous, piquez quelquefois votre cœur par quelques contenance et mouvements de dévotion extérieurs, vous prosternant par terre, croisant les mains sur l'estomac, embrassant un crucifix, cela s'entend si vous êtes en quelque lieu retiré.

Que si, après tout cela, vous n'êtes point consolé, pour grande que soit votre sécheresse, ne vous troublez point, mais continuez à vous tenir en une contenance dévote devant votre Dieu.

Combien de courtisans y a-t-il qui vont cent fois l'année en la chambre du prince, sans espérance de lui parler, mais seulement pour être vus de lui et rendre leur devoir ?

Ainsi devons-nous venir à la sainte oraison, purement et simplement, pour rendre notre devoir et témoigner notre fidélité.

Que s'il plaît à la Divine Majesté de nous parler et s'entretenir avec nous par ses saintes inspirations et consolations intérieures, ce nous

sera sans doute un grand honneur et un plaisir très délicieux.

Mais s'il ne lui plaît pas de nous faire cette grâce, nous laissant là sans nous parler, non plus que s'il ne nous voyait pas et que nous ne fussions pas en sa présence, nous ne devons pourtant pas sortir ainsi, au contraire, nous devons demeurer là, devant cette souveraine bonté, avec un maintien dévotieux et paisible, et lors, infailliblement, il agréera notre patience et remarquera notre assiduité et persévérance, si qu'une autre fois, quand nous reviendrons devant lui, il nous favorisera et s'entretiendra avec nous par ses consolations, nous faisant voir l'amabilité de la sainte oraison.

Mais quand il ne le ferait pas, contentons-nous que ce nous est un honneur trop plus grand d'être auprès de lui et à sa vue.

LES REMORDS DE LA CONSCIENCE

Par le Père Bourdaloue

Je dis que le remord de conscience que nous sentons après le péché est une grâce intérieure, que c'est la première grâce que Dieu donne aux pécheurs dans l'ordre de sa conversion, que cette grâce est une des plus miraculeuses si nous considérons la manière dont elle est produite dans l'homme, que de toutes les grâces c'est la plus digne de la grandeur et de la majesté de Dieu, qu'il n'y a point de grâce plus

constante ni moins sujette à se retirer de nous, que c'est la grâce la plus générale et la plus universelle que Dieu emploie pour notre salut, qu'entre les autres grâces, elle a ceci de particulier d'être certaine, assurée, exempte de toutes sortes d'illusions, que cette grâce seule fait agir toutes les autres grâces sur notre cœur, que c'est une grâce de lumière plus convaincante que tout autre pour réduire l'esprit, enfin qu'elle est la plus absolue et la plus impérieuse pour fléchir notre volonté et pour la soumettre à Dieu.

Auriez-vous cru, mes chers auditeurs, que dans ce reproche de la conscience, il y eut tant d'avantages et tant de trésors renfermés ? C'est

néanmoins ce que je vais vous montrer.

Au moment que nous péchons, nous sentons dans nous-mêmes un remord de la conscience qui est le reproche qu'elle nous fait de notre péché.

Je dis que ce remord est une grâce, et voilà le fondement de toutes les vérités que j'ai à développer.

Car qu'est-ce qu'une grâce, et combien l'ignorent, quoiqu'ils en reçoivent tous les jours ?

La grâce, disent les théologiens, est un secours que Dieu donne à l'homme afin qu'il puisse agir et mériter pour le ciel ; et s'il est pécheur, afin qu'il puisse travailler à sa conversion.

Or tout cela convient parfaitement à cette syndérèse, c'est-à-dire à ce remord de conscience qui naît dans nous après le péché. Car il est certain que Dieu en est l'auteur, que c'est par amour qu'il l'excite en nous, et qu'il s'en sert pour nous convertir. D'où je conclus que ce remord a toutes les qualités d'une véritable grâce.

Que Dieu en soit le principe, rien de plus constant, puisque l'Écriture nous l'apprend en mille endroits. Oui, c'est moi-même, dit Dieu, en parlant à un pécheur, c'est moi qui te reprocherai le désordre de ton crime. Quand, après l'avoir commis, ta conscience sera troublée, ne t'en prends point à d'autres qu'à moi, et ne cherches point ailleurs d'où vient ce trouble.

Cent fois, après avoir succombé à la tentation, tu voulais te dissimuler à toi-même ta lâcheté. Tu détournais les yeux pour ne pas voir ton péché, et tu croyais que j'en userais de même, et que je serais d'intelligence avec toi (Psaume 49). Mais tu te trompes, car étant ton Seigneur et ton Dieu, je me déclarerai toujours ton accusateur, et jamais tu ne m'offenseras que je ne te représente aussitôt, malgré toi, ton iniquité et toute son horreur.

Voyez-vous, chrétien, comment Dieu est le principal auteur du remords de conscience ? Mais par quel motif l'opère-t-il en nous ?

Je l'ai dit, par amour, par un effet de sa bonté, par une effusion de sa

miséricorde. Ne s'en explique-t-il pas ainsi lui-même à son bien-aimé disciple dans le chapitre troisième de l'Apocalypse ?

Ceux que j'aime, je les reprends, et c'est en les reprenant que je les aime. Mais en faut-il d'autres témoignages que la parole du Fils de Dieu lorsqu'il annonçait à ses apôtres la venue du Saint-Esprit ? (En Jean 16) ; le monde, leur disait cet adorable Sauveur, sera repris des péchés qui le rendent criminel.

Et par qui sera-t-il repris ? Par l'Esprit de vérité, que j'enverrai pour cela. Que veut-il dire par cet Esprit de vérité ? C'est-à-dire par l'amour substantiel du Père et du Fils, par

cette Personne divine qui est la charité même.

Prenez garde, mes chers auditeurs, c'est l'amour de Dieu qui nous reprend lorsque nous sommes pécheurs.

Y a-t-il lieu de douter, après cela, que le remords de notre conscience ne soit une grâce ? Grâce non extérieure, mais grâce intérieure, puisque c'est au milieu de nous-mêmes et dans le fond de nos âmes que ce ver ou ce remords est formé.

Car voilà pourquoi, dit saint Paul, l'Esprit de Dieu est descendu dans nos cœurs, afin d'y crier sans cesse contre nos désordres (Galates 4).

Il crie ce divin Esprit, non point, remarque saint Augustin, comme un prédicateur qui nous parle et qui nous reproche des dérèglements de notre vie, car tous les prédicateurs du monde n'ont pas assez de vertu pour pénétrer dans une conscience.

Et quand leur parole frappe l'oreille, elle est souvent si éloignée du cœur qu'elle ne peut y arriver. Mais l'Esprit de Dieu est placé, comme dans le centre de nous-mêmes, afin d'y être mieux entendu. Et de là, dit saint Augustin, il pousse incessamment une voix qui contredit nos passions, qui censure nos plaisirs, qui condamne notre péché.

Ah chrétien serions-nous ingrats et endurcis jusqu'à ce point de prendre

cette contradiction du Saint-Esprit pour une rigueur importune, et de ne pas reconnaître que c'est un don de sa grâce, une miséricorde envers le pécheur, un aide pour son salut, un moyen favorable pour le rappeler à Dieu.

Serions-nous assez aveugles pour considérer comme une peine insoutenable l'aiguillon qui nous pique, et pour vouloir nous en délivrer ? Non, Seigneur, nous n'en jugerons point ainsi. Et puisque nous savons que c'est votre Esprit, et votre Esprit consolateur, qui suscite dans nous ces remords, nous les recevons toujours comme des bienfaits de votre main.

Et bien loin de nous en plaindre, nous ne penserons par notre fidélité qu'à vous, qu'à vous en marquer notre reconnaissance. Mais voici quelque chose de plus.

J'ajoute que le remord de la conscience est la première de toutes les grâces que Dieu donne à un pécheur pour commencer l'ouvrage de sa conversion. Je m'explique.

Imaginez-vous, chrétiens, que par le péché, l'homme retombe dans une espèce de néant, d'où Dieu l'avait tiré par la grâce du baptême et de la justification. Je veux dire que dans l'instant que l'âme est souillée de péché, elle est dénuée de tout mérite, dépouillée de tout droit à la gloire, destituée de toute vertu et de tous les

dons du Saint-Esprit, digne d'être privée de tous les secours de la grâce, et comme réduite enfin au néant dans l'ordre surnaturel, de sorte qu'elle ne peut faire d'elle-même une seule démarche pour retourner à Dieu.

Il faut donc, afin qu'elle se convertisse, que Dieu la prévienne et que, se relâchant de ses propres intérêts, il fasse toutes les avances pour se réconcilier avec le pécheur qui est son ennemi.

Or, voilà ce qui s'accomplit par les grâces prévenantes, dont la première est le remord du péché.

Voilà le premier coup que Dieu frappe pour disposer un cœur à la pénitence et par où, dit

excellemment l'abbé Guéry, le Saint-Esprit trouve le secret d'anticiper lui-même son entrée dans nos âmes.

En voulez-vous un illustre exemple, le voici. David tombe, il devient adultère, il y ajoute l'homicide. Que fait Dieu ? Il pouvait le réprouver aussi bien que Saül, mais il ne le veut pas.

Au contraire, il se dispose à exercer sur lui sa miséricorde. Mais par où commence-t-il ? Vous le savez, par un remord de conscience qui touche ce prince.

À la voix du prophète, David s'écrit « J'ai péché et je suis coupable d'une double injustice. La chair m'a vaincu et j'ai versé le sang du juste. »

C'était là, proprement, ce retour de la conscience qui s'élève contre elle-même. Et ce fut le premier mouvement qui porta ce roi criminel à une entière pénitence.

Jusque-là, nous ne lisons point dans l'écriture qu'il eut donné quelques marques de repentir. Il n'avait point encore répandu de larmes, il ne s'était point encore revêtu du cilice. Il n'avait point encore mortifié son corps par le jeûne.

Pourquoi cela ? Parce que dans l'ordre des grâces, tout cela devait être précédé du remord de son péché.

Et c'est ce qui me fait dire que ce remord est, à l'égard d'un pécheur, la première grâce du salut, la première

vocation de Dieu qui l'invite à se rapprocher de lui, la première lueur qui nous éclaire dans l'ombre de la mort où le péché nous tient ensevelis.

Et n'est-ce pas aussi ce que Dieu faisait entendre à Cain lorsque, après lui avoir reproché l'indignité de ses sacrifices, et voulant néanmoins, par une bonté toute paternelle, le préserver du désespoir où ce malheureux était sur le point de tomber, il lui disait « Pourquoi te décourages-tu ? Ne sais-tu pas qu'autant de fois que tu feras mal, ton péché sera à la porte pour t'assaillir et pour te troubler par ses remords ? » (Genèse 4)

C'est ce remord qui t'abat l'esprit et c'est ce qui devrait t'animer et te remplir de confiance.

Parce que ce remord est un sentiment de grâce que je t'inspire et qui montre que je ne t'ai pas encore délaissé. Ainsi saint Ambroise interprète-t-il les paroles que je viens de rapporter. Et cette interprétation est tout à fait conforme aux termes de l'Écriture, car il est certain que Dieu parlait alors à Cain pour le consoler.

Mais avez-vous bien observé ces deux mots qui contiennent toute ma proposition ? Péché, ou comme l'expliquent les Pères, le remord du péché, se trouvera dès l'heure même à l'entrée de ton cœur.

Ce qui nous donne à connaître que ce remord est à la tête de toutes les grâces et que c'est par là d'abord que Dieu attaque une âme rebelle.

Ah ! Chrétien, cela seul ne devrait-il pas nous rendre cette grâce infiniment chère ? Quoi ? Ce reproche intérieur que je sens de mon crime est la première recherche que Dieu fait de moi.

C'est le principe de toutes les grâces que je dois espérer de Lui. C'est le commencement de mon bonheur. Et combien donc dois-je l'estimer ? Mais allons plus avant.

J'ai fait une quatrième proposition, à savoir que le remord de conscience était entre toutes les autres grâces la

plus miraculeuse dans la manière dont elle est produite.

Or, en quoi consiste ce miracle ? Apprenez-le. C'est que le péché de l'homme, si opposé de lui-même et par sa nature aux grâces de Dieu, est pourtant ce qui donne naissance à celle-ci.

Car si vous le remarquez bien, le remord du péché est engendré par le péché même. Et il est d'ailleurs indubitable, ainsi que vous l'avez vu, que ce remord est une grâce. Donc il est certain que cette grâce est extraite du néant du péché, comme de son fond et de son origine.

Sur quoi saint Jean Chrysostome, adorant la providence de Dieu, s'écrie : que votre miséricorde, ô

mon Dieu, est admirable dans ses conseils, qu'elle est puissante dans ses opérations, qu'elle est ingénieuse dans toute l'économie de la conversion des hommes. Nous ne nous en apercevons pas, et cependant, Seigneur, vous faites dans nous des miracles de grâce pour nous sauver, au moment même où nos offenses devraient vous engager à faire des miracles de justice pour nous punir. Car vous prenez le péché que nous venons de commettre pour en exprimer la grâce qui nous reproche de l'avoir connu. Vous vous servez pour nous justifier de ce qui nous a fait coupables et pour nous rendre la vie de ce qui nous avait causé la mort.

Peut-être me direz-vous, chrétien, qu'il est indigne de la majesté de Dieu, après l'injure qu'il a reçue de l'homme, de s'abaisser encore jusqu'à le rechercher, jusqu'à le prévenir de ses grâces, jusqu'à vouloir l'attirer à lui. Que de se comporter de la sorte envers une créature et une créature rebelle, c'est déroger à sa grandeur.

Mais vous vous trompez, et votre erreur vient de ce que vous ne connaissez ni la nature des grâces, ni leur qualité. Car en tout cela, Dieu garde parfaitement son caractère et son rang. Il rappelle l'homme pécheur, mais c'est sans rien rabattre de sa suprême autorité.

Il fait les premiers pas, mais il les fait en monarque, en souverain, en Dieu. Comment ? Par les remords même de la conscience. Car ne croyez pas que ce remord soit une de ces grâces par où Dieu semble nous solliciter en forme de suppliant, de ces grâces par où il nous convie amoureusement, de ces grâces accompagnées d'une douceur et d'une onction célestes.

Mais comprenez ce que fait Dieu par la grâce de ce remord. Il s'élève contre nous avec une indignation également sévère et majestueuse, disant à notre cœur « tu as trahi ton Dieu ». Il nous force de confesser nous-mêmes que nous sommes criminels et faisant dire à notre conscience « j'ai péché ». Il y répand

avec empire la terreur de ses jugements.

Enfin, si la manière dont il nous prévient est une grâce, cette grâce a toutes les apparences d'un châtiment.

Et c'est ce que saint Chrysostome nous a si bien représenté dans la personne d'Achab : Considérez mes frères, dit ce saint docteur, ce que fit dans ce prince le remord de son injustice envers Naboth. Achab était roi et un roi très absolu. Il ne voulait être contredit de personne et il prétendait que tout se régla selon ses volontés.

Cependant, dès qu'il a écouté la voix de sa conscience, qui lui reproche la violence de son procédé contre un de

ses sujets, le voilà triste, abattu, confus, couché par terre, sans lever les yeux ni regarder le ciel. Jamais il ne parut si humble ni plus petit devant Dieu ; qui opérait en lui ce changement ? le remord de son péché.

Ce remord était donc une grâce, oui, reprend saint Chrysostome, mais c'était une grâce impérieuse, par où Dieu traitait Achab en esclave et non en roi, avec la sévérité d'un juge et non avec les caresses d'un père. Et c'est ainsi que cette grâce se trouve pleinement conforme à l'idée que nous avons de notre Dieu comme du plus puissant et du plus grand de tous les maîtres.

LES INTÉRÊTS DU DÉMON

Par le Père Faber

Le démon a aussi ses intérêts dans le monde. Il lui a été donné d'établir un royaume en opposition avec celui de Dieu. Qui pourrait énumérer tous les intérêts que poursuit l'ennemi du genre humain ? faire commettre le péché mortel, inviter aux fautes vénielles, rendre la grâce stérile, empêcher la contrition, éloigner des sacrements, disposer à la tiédeur, noircir la réputation des personnes qui servent Dieu, des évêques et des

ordres religieux, étouffer les vocations, semer la médisance, troubler la prière des fidèles, inspirer aux hommes l'amour des frivolités du monde, leur persuader de dissiper leurs fortunes en jouissance, en meubles de luxe, en vaines parures, en bijoux, en mille bagatelles au lieu de faire l'aumône aux pauvres de Jésus-Christ, les pousser à mettre leur confiance dans les princes et à capter la faveur des personnes haut placées, les remplir d'un amer esprit de critique les uns envers les autres et les rendre aussi susceptibles de se scandaliser que des enfants, diminuer la dévotion à la Très Sainte Vierge, faire croire au peuple que l'amour divin n'est que de l'enthousiasme et du fanatisme ; tels

sont les principaux intérêts du démon.

LES DÉMONS MÊMES RENDENT GLOIRE À DIEU

Par Sainte Catherine de Sienne

Dieu lui dit, « Si les iniques, (c'est-à-dire les injustes), vivants sur cette terre, enrichissent de vertu mes serviteurs, dans l'enfer les démons sont non seulement mes bourreaux, mais aussi mes augmentateurs.

Non seulement ils punissent les damnés, mais ils augmentent en mes créatures, pendant qu'elles sont en

pèlerinage vers moi, leurs vertus au moyen des tentations.

Tantôt les démons les poussent à s'injurier les uns les autres, tantôt à s'entre-voler, moins pour le dommage qui peut découler d'une injure ou d'un vol, que pour les priver de la charité. Mais en croyant appauvrir ainsi mes serviteurs, ils ne font que leur faire pratiquer les vertus de sagesse, de fermeté, de persévérance. Voilà comment les démons glorifient et honorent mon nom, voilà comment ma vérité s'accomplit en eux.

N'est-ce point pour qu'ils me glorifient et me louangent, pour qu'ils participent à ma beauté, que je les ai créés, moi leur père éternel ?

En se rebellant contre moi, ils sont tombés et se sont privés de ma vision. Ils ne me louent plus dans l'amour, mais moi, vérité éternelle, je les ai institués instruments de vertu pour mes serviteurs en même temps que bourreaux, aussi bien pour ceux qui vont à l'éternel damnation que pour ceux qui vont aux peines du purgatoire.

Il est donc bien vrai que ma vérité se trouve accomplie en eux, puisqu'ils me glorifient, non, certes, comme des habitants de la cité céleste, (ils n'en font point partie à cause de leur péché), mais par leur fonction de justicier, puisque c'est par eux que se manifeste ma justice sur les âmes des damnés et sur celles du purgatoire.

Finale^{ment}, en vous-même, travaillez la vertu, dans le prochain et dans la sainte Église, travaillez par l'exemple et par l'enseignement, en m'offrant à moi-même, pour vous-même et pour les autres, votre continuelle supplication, afin d'enfanter les vertus, car, je te l'ai déjà dit, le bien et le mal s'exercent et s'accroissent au moyen du prochain.

L'ESPRIT-SAINT

Par Marie Lataste

Le Saint-Esprit, premier opérateur du bien dans les âmes, donne le mouvement à la volonté, éclaire l'esprit par sa lumière, et désire que l'homme corresponde à tout ce qu'il fait pour lui, en suivant l'exemple du Fils, et se soumettant à la volonté du Père, par l'observation de ses commandements.

Il se trouve honoré de ce que l'homme ne résiste pas à ce qu'il opère en lui. C'est ainsi que les trois

volontés du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ne forment qu'une volonté, et en accomplissant celle du Père, on accomplit aussi celle du Fils et du Saint-Esprit.

L'ESPRIT ET LE COEUR

Par le père Bourdaloue

Le Père Bourdaloue nous dit que nous avons trois puissances de l'âme.

La première, la mémoire, la deuxième l'entendement et la troisième la volonté.

Et il précise que quand on parle de l'entendement, on veut dire l'esprit.

Et lorsqu'on parle de volonté, on veut parler du cœur.

Donc l'esprit c'est notre faculté de comprendre et le cœur c'est la volonté.

L'ESPRIT DU PÈRE FABER

Extrait du livre « Esprit du Père Faber »

Et qu'est-ce qu'une éternité ? C'est ce qui n'a point commencé, ne s'écoule point, ne vieillit point, ne change point.

Plus loin, il définit la réprobation. La réprobation est, en pratique, le refus positif qu'une créature libre fait de partager l'amour du Créateur.

La bonté consiste dans le débordement de soi-même dans les

autres. C'est mettre les autres à la place de soi et les traiter comme on voudrait être traité soi-même.

Ensuite, la bonté est le sentiment qui nous fait aller au secours de nos semblables qui sont dans le besoin pour les aider selon notre pouvoir.

Or, telle est l'œuvre des attributs divins envers les créatures, la toute-puissance est sans cesse occupée à réparer nos faiblesses.

La justice a corrigé nos erreurs, la miséricorde a consolé les cœurs que nous avons brisés.

En un mot, on pourrait définir la providence, l'aide constante que les divines perfections prêtent à nos

imperfections. Et la bonté est notre manière d'imiter cette action divine.

La bonté est aussi semblable à la divine grâce car elle donne aux hommes ce que ni leur nature ni leurs ressources personnelles ne peuvent leur donner.

Plus loin, il dit, que je considère la terre à quelque moment que ce soit, je vois en l'esprit des milliers d'anges qui suivent les hommes à travers la foule et qui empêchent le péché par toutes les voies imaginables qui puissent s'accorder avec le libre arbitre.

La bonté a converti plus de pécheurs que le zèle, l'éloquence ou l'instruction. Et ces trois choses n'ont

jamais converti personne sans que la bonté y ait été pour quelque chose.

L'ESPRIT D'INTÉRÊT

Par le père Bourdaloue

Non, chrétien, plus d'équité, quand une fois l'intérêt prévaut. Et cela est si constant que les hommes qui sont nés pour la société, et dont tout le commerce roule sur une bonne foi réciproque, ne reconnaissent plus cette bonne foi, et n'ont plus de créance les uns pour les autres, dès qu'ils aperçoivent dans les affaires qui se traitent entre eux le moindre mélange d'intérêts.

Quelque probité qu'ait un juge, s'il est intéressé dans une cause, on se croit bien fondé à le récuser, et l'on ne croit point lui faire tort d'en appeler à un autre jugement que le sien.

Quelque irréprochable d'ailleurs que soit un témoin, si son intérêt se trouve joint à son témoignage, son témoignage passe pour nul, comme si les hommes d'un commun accord se rendaient à eux-mêmes cette justice, de confesser que, quand leur intérêt est de la partie, ils ne sont plus capables de garder les règles de la justice.

Il ne faut donc pas s'étonner que les pharisiens, s'étant fait un intérêt contraire à Jésus-Christ, étant aussi

saint et aussi accompli qu'il l'était, les pharisiens se faisaient un intérêt de lui être contraire.

Car voilà, mes chers auditeurs, ce qui les perdît et ce qui nous perd. Nous nous faisons des intérêts qui vont premièrement à nous aveugler et puis, par un engagement infailible, à nous choquer, à nous aigrir, à nous emporter contre des gens dignes de toute notre estime et avec qui la charité chrétienne devait nous unir.

Ô intérêt, que tu as perverti de jugement au préjudice de cette divine charité et que tu as fait de plaie à cette vertu par tes funestes impressions dans les esprits des hommes.

Mais voyons encore ceci plus clairement dans la suite de notre évangile. Et de l'aveuglement des pharisiens touchant la personne du Sauveur, passons à celui qui eut pour objet l'action particulière de cet homme Dieu et le miracle qu'il venait d'opérer. Car c'est ici que la malignité de l'intérêt achève de se produire et qu'elle se découvre tout entière.

Prenez garde, chrétiens, Jésus-Christ a miraculeusement guéri un aveugle né et ce miracle est opposé à l'intérêt de ses ennemis. Que font-ils ? Quelque éclatant que soit ce miracle, ils le contestent et le désavouent. Obligés enfin d'en convenir, ils nient au moins que Jésus-Christ en soit l'auteur. Ils le nient, dis-je, sans

raison et contre toute apparence de raison, parce qu'ils ont intérêt à le nier.

Si ce miracle les accommodait, quelque incroyable qu'il leur parût, ils le croiraient. Mais parce que ce miracle les déconcerte, quelque authentique qu'il puisse être, c'est dans leur idée un miracle supposé.

De là ce soin avec lequel ils l'examinent, non seulement dans la rigueur, mais d'une manière pleine de malice. Car de quels artifices n'eussent-ils pas et quelle enquête ne font-ils pas ? De là cette détermination à écouter avec joie tout ce qui semble être favorable à leur incrédulité et à ne supporter

qu'avec chagrin tout ce qui la combat et qui la convainc.

De là cet esprit de censure qui les porte à condamner ce que l'évidence de la chose ne leur permet plus de révoquer en doute.

De là cette fausse régularité qui les fait chicaner sur la circonstance du jour, ne voulant pas qu'un malade puisse être guéri le jour du sabbat, ni que ce sabbat soit un jour de miracle.

De là cette extrémité où le désespoir les réduit, leur faisant attribuer plutôt au démon ce qui est visiblement l'œuvre de Dieu que de les forcer, s'ils reconnaissent que c'est l'œuvre de Dieu, de rendre honneur à Jésus-Christ.

De là cette conduite violente qu'ils tiennent envers l'aveugle même et ses parents, les traitant avec hauteur et les intimidant pour leur fermer la bouche et leur imposer le silence.

Tout cela parce que l'intérêt les possède et que jusque dans les faits publics, qui devraient être naturellement moins contestés, le caractère de l'intérêt est de nous faire voir les choses, non pas comme elles sont et comme elles se passent, mais comme ils nous seraient expédiant, selon nos vues, qu'elles fussent, qu'elles se passassent en effet.

Or, dans cette disposition de cœur, le moyen que les pharisiens avouassent sincèrement et de bonne foi le miracle de Jésus-Christ. Et la justice

elle-même, toute lumineuse qu'elle est, était-elle assez perçante pour entrer dans les esprits infectés d'une telle contagion ? Ceci vous surprend et doit vous donner de l'horreur pour l'esprit d'intérêt.

Mais achevons, chrétiens, de nous appliquer cette morale et rougissons de ce qu'au milieu du christianisme, cet esprit intéressé produit encore aujourd'hui les mêmes effets ou les mêmes erreurs non plus sur ce qui regardent simplement les miracles du Fils de Dieu, mais généralement sur les points les plus essentiels et les plus incontestables de la religion, mais sur les devoirs de la conscience les plus naturels et les mieux établis, mais ce qui paraîtrait presque impossible sur les faits les plus

évidents qui ont rapport à la justice et à la charité envers le prochain.

Confondons-nous de ce que tout chrétien que nous sommes, l'intérêt sur tout cela nous rend plus aveugles que jamais, les pharisiens ne l'ont été. Je dis sur les points les plus essentiels de la religion.

Car pourquoi le libertinage va-t-il douter de tout et à n'être convaincu ni touché de rien ? Pourquoi se fait-on secrètement des systèmes de créance, ou pour mieux dire d'impiété et d'infidélité, selon lesquels on vit, sinon parce qu'il serait de l'intérêt du libertin que la religion fût éteinte et qu'il n'y eut rien de vrai que ce qui le flatte et que ce qui lui plaît ?

Nous ne comprenons pas quelquefois comment les païens pouvaient être si grossiers que d'adorer des dieux infâmes, incestueux, adultères.

Et saint Augustin nous assure qu'il le comprend bien. C'est, dit-il, qu'ils étaient intéressés à avoir des dieux comme ceux-là et qu'il leur était avantageux dans le moment qu'ils succombaient à une passion honteuse de pouvoir s'autoriser d'un tel exemple.

Voilà tout le fond de l'idolâtrie et du paganisme. Mais nous n'avons pas besoin de remonter si haut et il ne faut ici que nous consulter nous-mêmes. Car quelque obstiné que soit un libertin du siècle, il ne

désavouera pas, s'il veut répondre sans déguisement, qu'il n'a commencé à douter de l'autre vie que quand il a été de son intérêt que tout se termina à celle-ci.

Que l'enfer ne lui a paru une erreur populaire que quand il a été de son intérêt qu'il n'y eut plus d'enfer. Qu'il n'a traité le péché de Bagatelle et de galanterie que quand il a été de son intérêt que le péché ne fut plus péché.

Et que s'il en est venu, comme l'athée, jusqu'à conclure dans son cœur qu'il n'y a point de Dieu, ce n'est que quand il a été de son intérêt que l'être de Dieu fut anéanti.

Je dis sur les devoirs de la conscience les plus importants et les

mieux établis, car comment et par où se forment tous les jours tant de consciences erronées ? Par l'intérêt.

Proposez à quelque homme que ce soit une affaire à traiter, une question à décider, un point de conscience à résoudre, et cachez-lui l'intérêt qu'il peut y avoir. Pour peu qu'il soit versé en ces sortes de matières, il vous donnera la décision la plus équitable et la plus juste.

Il vous convaincra par les raisons les plus sensibles et les plus palpables. Il vous prescrira les règles les plus droites et même les plus étroites. Il répondra à toutes vos difficultés et vous mettra devant les yeux la vérité dans toute son évidence.

Mais tirez en même temps le voile et découvrez-lui dans cette même affaire, dans ce même point de conscience et cette même décision, quelques intérêts particuliers qui le regardent. C'est alors que les objets commenceront à changer pour lui de face et qu'ils lui paraîtront tout autres qu'il ne les avait considérés. Ces maximes sur lesquels il s'appuyait et qu'il croyait indubitables ne lui sembleront plus si certaines.

Ces objections qu'on lui faisait et qu'il rejetait comme insoutenables ne seront plus à son sens si frivoles. Il examinera, il raisonnera, il subtilisera et à force de subtilité et de raisonnement que l'amour propre ne manquera pas de lui suggérer, il en viendra souvent à autoriser ce qu'il

condamnait d'une première vue lorsqu'il n'y voyait point son intérêt engagé.

Et n'est-ce pas ainsi que tant de gens dans le christianisme, sages du reste, consciencieux et même dévots, ou passants pour l'être, ne se font nul scrupule de mille choses dont le public se scandalise et a raison de se scandaliser.

On demande comment ils peuvent accorder ceci ou cela avec la piété et avec la sévérité de leur morale sur tous les autres sujets. On ne le comprend pas, mais eux, ils le comprennent parfaitement ou pensent bien le comprendre. Ce qui troublerait les plus relâchés et ce qui

les ferait trembler ne leur cause pas le moindre remord.

Ils ont leurs principes qu'ils suivent sans inquiétude et à la faveur de ces principes, ils demeurent tranquilles et ne réforment rien de leur conduite ordinaire. De quelque manière que le monde puisse parler, ils se tiennent en assurance du côté de Dieu. Ils vont à l'Autel, ils célèbrent les saints mystères, ils participent aux sacrements.

C'est-à-dire qu'ils ont leurs intérêts qui leur fascinent les yeux de l'âme et qui éteignent toutes les lumières de leur esprit parce qu'il est infailible que partout où l'intérêt entre, il attire après soi l'aveuglement et l'erreur.

Je dis sur les faits les plus sensibles qui ont rapport et à la justice et à la charité envers le prochain.

Et en effet, pourquoi nous entêtons-nous de mille fausses suppositions que nous voulons soutenir pour vrai et pourquoi les appuyons-nous sur une infinité de jugements vains et téméraires ? Pourquoi nous figurons-nous que ce qui n'a jamais été pensé a été dit ? Pourquoi comptons-nous sur nos imaginations comme sur des choses réelles, ce qui est la source malheureuse de la plupart de nos aversions, de nos inimitiés, de nos vengeances ?

C'est ce qu'il y a dans nous des intérêts qui, occupant toute la capacité de notre cœur, ne laissent à

notre esprit aucun exercice de réflexion et de raison.

Il faut donc, mes chers auditeurs, si vous voulez être des enfants de lumière, renoncer à cet intérêt qui nous empêche de connaître Dieu, qui nous ôte la connaissance de nous-mêmes, qui nous rend incapables de ce discernement si nécessaire du bien et du mal, qui nous cache la corruption de nos désirs, qui nous déguise nos intentions, qui nous fait ignorer nos obligations et qui, pour la conduite de la vie, nous jette dans des abîmes d'obscurité plus défavorables et plus funestes que celles de l'enfer.

Et voilà, disait saint Bernard, ce qui doit nous donner de l'horreur pour

cet esprit intéressé quand nous venons à en considérer les suites par rapport au jugement de Dieu.

Car sur tout cela, qu'aurons-nous à répondre à Dieu ? Ces consciences erronées nous justifieront-elles devant lui ? Ces préoccupations et ces préventions nous serviront-elles d'excuses ? Ces idées fausses sur lesquelles nous avons agi diminueront-elles l'injustice et la malice de nos actions ? Dieu n'aura-t-il pas toujours droit de nous ramener au principe et de dire à chacun de nous : « Il est vrai, tu as été aveuglé, préoccupé, trompé, mais tu n'as été tout cela que parce que tu as été intéressé. Tu n'as jugé faussement et désavantageusement de ton frère que quand l'intérêt t'a

divisé de lui. Tu n'as ignoré tes propres devoirs que quand l'intérêt t'a dominé.

Or, de vouloir excuser un péché par un autre péché, c'est une présomption insoutenable et pleine de folie.

C'est ainsi, dis-je, que le Fils de Dieu condamnait les pharisiens dans notre évangile et c'est ainsi qu'il nous condamnera si nous nous trouvons coupables du même désordre.

L'ESPÉRANCE

Dans l'ordre naturel, l'espérance désigne deux choses, une passion et un sentiment.

Premièrement, l'espoir est en effet une des onze passions. C'est alors un mouvement de la sensibilité qui se porte vers un bien sensible absent qu'on peut atteindre mais non sans difficulté.

Et deuxièmement, c'est aussi un des sentiments les plus nobles du cœur humain qui se porte vers le bien

honnête absent malgré les difficultés qui se posent à son acquisition.

Ce sentiment joue un grand rôle dans la vie humaine. C'est lui qui soutient l'homme dans ses entreprises difficiles, le laboureur quand il sème, le marin quand il part pour un lointain voyage, le commerçant et l'industriel quand il lance une affaire.

Mais il y a aussi une espérance surnaturelle qui soutient le chrétien au milieu des difficultés du salut et de la perfection. Elle a pour objet toutes les vérités révélées qui se rapportent à la vie éternelle et aux moyens d'y parvenir. Et comme elle est basée sur la puissance et la bonté

divine, elle a une fermeté inébranlable.

Définition

On peut définir l'espérance, une vertu théologale, qui nous fait désirer Dieu comme notre bien suprême et attendre avec une ferme confiance, à cause de la bonté et de la puissance divine, la béatitude éternelle et les moyens d'y parvenir.

L'objet premier et essentiel de notre espérance, c'est Dieu lui-même en tant qu'il est notre béatitude, c'est Dieu éternellement possédé par la claire vision et l'amour sans partage. Car comme le dit notre Seigneur, la vie éternelle, c'est la connaissance,

la vision de Dieu et de celui qui l'a envoyé (Jean 17, 3).

Mais comme nous ne pouvons atteindre cet objet sans le secours de la grâce, notre espérance porte aussi sur tous les secours surnaturels nécessaires pour éviter le péché, vaincre les tentations et acquérir les vertus chrétiennes, et même sur les biens de l'ordre temporel, dans la mesure où ils sont utiles ou nécessaires à notre perfection et à notre salut.

LES VOLUPTÉS

Il y a quelques ressemblances entre les voluptés honteuses et celles du manger, car toutes deux regardent la chair, bien que les premières, à raison de leur emportement, violences brutales, s'appellent simplement charnelles. J'expliquerai donc ce que je ne puis pas dire des unes par ce que je dirai des autres.

Tout d'abord, le manger est ordonné pour conserver les personnes. Or, comme manger simplement pour nourrir et conserver la personne est une bonne chose, sainte et

commandée, aussi ce qui est requis au mariage pour la production des enfants et la multiplication des personnes est une bonne chose et très sainte, car c'est la fin principale des noces.

Ensuite, manger, non point pour conserver la vie, mais pour conserver la mutuelle conversation et condescendance que nous nous devons les uns aux autres, c'est chose grandement juste et honnête.

Et de même, la réciproque et légitime satisfaction des parties au saint mariage est appelée par saint Paul « devoir » (en 1 corinthiens 7 et 3), mais devoir si grand qu'il ne veut pas que l'une des parties puisse s'en

dispenser sans le libre et volontaire consentement de l'autre.

Non pas même pour les exercices de la dévotion, (en 1 corinthiens 7 et 5), combien moins donc peut-on s'en exempter pour des capricieuses prétentions de vertu ou pour les colères et dédain.

Ensuite, comme ceux qui mangent pour le devoir de la mutuelle conversations doivent manger librement et non comme par force, et de plus s'essayer de témoigner de l'appétit, aussi le devoir nuptial doit être toujours rendu fidèlement, franchement, et tout de même comme si c'était avec espérance de la production des enfants, encore

que pour quelque occasion on n'eut pas telle espérance.

Manger non point pour les deux premières raisons, mais simplement pour contenter l'appétit, c'est chose supportable, mais non pas pourtant louable, car le simple plaisir de l'appétit sensuel ne peut être un objet suffisant pour rendre une action louable, il suffit bien si elle est supportable.

Ensuite, manger non point par simple appétit, mais par excès et dérèglement, c'est chose plus ou moins vitupérable, (ce qui veut dire protester), selon que l'excès est grand ou petit.

Or, l'excès du manger ne consiste pas seulement en la trop grande

quantité, mais aussi en la façon et manière de manger.

C'est grand cas que le miel si propre et salulaire aux abeilles puisse néanmoins leur être si nuisible que quelquefois il les rend malades, comme quand elles en mangent trop au printemps, car cela leur donne le flux de ventre, et quelquefois il les fait mourir inévitablement, comme quand elles sont emmiellées par le devant de leur tête et de leurs ailerons.

À la vérité, le commerce nuptial, qui est si sain, si juste, si raisonnable, si utile à la république, est néanmoins en certains cas dangereux à ceux qui le pratiquent, car quelquefois il rend leurs âmes grandement malades de

péché véniel, comme il arrive par les simples excès, et quelquefois il les fait mourir par le péché mortel, comme il arrive lorsque l'ordre établi pour la production des enfants est violé et perverti, auquel cas, selon qu'on s'égare plus ou moins de cet ordre, les péchés se trouvent plus ou moins exécrables, mais toujours mortels.

Car d'autant que la procréation des enfants est la première et principale fin du mariage, jamais on ne peut loisiblement se départir de l'ordre qu'elle requiert, quoique pour quelque autre accident elle ne puisse pas pour lors être effectuée, comme il arrive quand la stérilité ou la grossesse déjà survenue empêche la production et génération.

Car en ces occurrences, le commerce corporel ne laisse pas de pouvoir être juste et sain, moyennant que les règles de la génération soient suivies, aucun accident ne pouvant jamais préjudicier à la loi que la fin principale du mariage a imposée.

Certes, l'infâme et exécrable action que Honan faisait en son mariage était détestable devant Dieu, ainsi que dit le sacré texte du 38^e chapitre de la Genèse, verset 9, et bien que quelques hérétiques de notre âge cent fois plus blâmables que les cyniques desquels parle saint Jérôme sur l'épître aux Éphésiens aient voulu dire que c'était la perverse intention de ce méchant qui déplaisait à Dieu, l'Écriture toutefois parle autrement, et assure en

particulier que la chose même qu'il faisait était détestable et abominable devant Dieu.

Ensuite, c'est une vraie marque d'un esprit truand, vilain, abject et infâme de penser aux viandes et à la mangeaille avec le temps du repas, et encore plus quand, après celui-ci, on s'amuse au plaisir que l'on apprend à manger, s'y entretenant par parole et pensée, et vaillant son esprit dans le souvenir de la volupté que l'on a eue en avalant les morceaux, comme font ceux qui, devant dîner, tiennent leur esprit en broche, et après dîner dans les plats, gens dignes d'être souillards de cuisine, qui font, comme dit saint Paul, en Philippiens 3, 19, un dieu de leur ventre.

Les gens d'honneur ne pensent à la table qu'en s'asseyant, et après le repas se lavent les mains et la bouche pour n'avoir plus ni le goût ni l'odeur de ce qu'ils ont mangé.

L'éléphant n'est qu'une grosse bête, mais la plus digne qui vive sur la terre et qui a le plus de sens. Je veux vous dire un trait de son honnêteté.

Il ne change jamais de femelle et aime tendrement celle qu'il a choisie, avec laquelle, néanmoins, il ne parie que de trois ans en trois ans. Et cela pour cinq jours seulement, et si secrètement que jamais il n'est vu en cet acte.

Mais il est bien vu, pourtant, le sixième jour, auquel, avant toute chose, il va droit à quelques rivières

en lesquelles il se lave entièrement tous les corps, sans vouloir aucunement retourner au troupeau qu'il ne se soit auparavant purifié.

N'est-ce pas de belle et honnête humeur d'un tel animal par lesquels il invite les mariés à ne point demeurer engagés d'affection aux sensualités et voluptés que, selon leurs vocations, ils auront exercées, mais celles-ci passées de s'en laver le cœur et l'affection et de s'en purifier au plus tôt, pour, par après, avec toute liberté d'esprit, pratiquer les autres actions plus pures et relevées ?

En cet avis consiste la parfaite pratique de l'excellente doctrine que saint Paul donne aux Corinthien (1

Corinthien 7.29). « Le temps est court, dit-il, reste que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant point, car, selon saint Grégoire, celui a une femme comme n'en ayant point qui prend tellement les consolations corporelles avec elle, que pour cela il n'est point détourné des prétentions spirituelles. Or, ce qui se dit du mari s'entend réciproquement de la femme.

Que ceux qui usent du monde, dit le même apôtre en 1 Corinthien 7.31, soient comme n'en usant point, que tous donc usent du monde, un chacun selon sa vocation, mais en telle sorte que n'y engageant point l'affection, on soit aussi libres et

prompt à servir Dieu comme si l'on en usait point.

C'est le grand mal de l'homme, dit saint Augustin, de vouloir jouir des choses auxquelles il doit seulement user et de vouloir user de celles desquelles il doit seulement jouir.

Nous devons jouir des choses spirituelles et seulement user des corporelles, lesquelles, quand l'usage est converti en jouissance, notre âme raisonnable est aussi convertie en âme brutale et bestiale.

Je pense avoir tout dit sur ce que je voulais dire et fait entendre sans le dire ce que je ne voulais pas dire.

LES VERTUS THÉOLOGALES

Saint Paul mentionne les trois vertus théologiques et les groupe toutes les trois comme trois éléments essentiels de la vie chrétienne, en faisant ressortir leur supériorité sur les vertus morales.

Ainsi, il exhorte les Thessaloniens à revêtir la cuirasse de la foi et de la charité et le casque de l'espérance (1 Timothée 5.8) et louent chez eux l'œuvre de la foi, le labeur de la charité et le support de l'espérance (1 Timothée 1.3), par opposition au

charisme qui passe, la foi, l'espérance et la charité demeurent (1 Corinthiens 13, 13).

Leur rôle est de nous unir à Dieu par Jésus-Christ pour nous faire participer à la vie divine. Elles sont donc à la fois unifiantes et transformantes.

Ainsi, la foi nous unit à Dieu, vérité infinie, et nous fait entrer en communion avec la pensée divine, puisqu'elle nous fait connaître Dieu comme il s'est révélé lui-même. Par là, elle nous prépare à la vision béatifique.

Ensuite, l'espérance nous unit à Dieu, suprême béatitude, et nous le fait aimer comme bon pour nous. Par elle, nous attendons avec fermeté et

sécurité le bonheur du ciel ainsi que les moyens nécessaires pour y arriver. Par elle, nous nous préparons déjà à la pleine possession de l'éternelle béatitude.

Enfin, la charité nous unit à Dieu, bonté infinie, nous le fait aimer comme infiniment bon et aimable en soi, et établit entre lui et nous une sainte amitié qui nous fait déjà vivre de sa vie, puisque nous commençons à l'aimer comme il s'aime lui-même.

Cette vertu comprend toujours, sur terre, les deux autres vertus théologiques. Elle en est pour ainsi dire l'âme, la forme ou la vie, si bien que la foi et l'espérance sont imparfaites, informes, mortes, sans la charité.

Ainsi, la foi n'est complète, au témoignage de saint Paul, que lorsqu'elle se manifeste par amour et par les œuvres (Galates 5.6).

L'espérance n'est parfaite que lorsqu'elle nous donne un avant-goût du bonheur du ciel, par la possession de la grâce sanctifiante et de la charité.

L'ÉVANGILE, CE DON DE DIEU

Par saint François d'Assise

L'évangile, c'était cette chose inouïe, la révélation d'un amour divin que rien d'humain ne justifie et qui s'offre en priorité à ceux-là qui ne peuvent se prévaloir ni de l'estime du monde, ni de leur rang, ni de leur richesse, ni de leur réussite sociale, ni même de leur mérite ou de leur vertu, mais qui attendent tout, de la seule grâce de Dieu.

Cette découverte émerveillée de la gratuité de l'amour de Dieu pour les hommes est au cœur de l'expérience évangélique de François. C'est elle qui donne à sa pauvreté tout son sens, toute sa dimension et tout son lyrisme.

Devant la révélation de l'agapé, il ne s'agit pas seulement de se défaire de ses richesses matérielles, il importe surtout de n'opposer au don de Dieu aucune suffisance, aucun orgueil secret, aucune complaisance ou assurance en soi-même.

Il est urgent de se dépouiller de tout personnage, de se retrouver dans la conscience de son dénuement originel.

Dans sa lettre à tout l'ordre, François écrit « Ne gardez pour vous rien de vous, afin que vous recevie tout entier celui qui se donne à vous, tout entier ».

Cette expérience fondamentale de pauvreté devant la révélation du don de Dieu, le pauvre d'Assise l'a vécue intensément, et il n'a cessé de la recommander à ses frères.

Dans l'amour qu'est Dieu, je supplie tous mes frères, ceux qui prêchent, ceux qui prient, ceux qui travaillent manuellement, clairs ou laïcs, de s'appliquer à l'humilité en tout, de ne pas se glorifier, se réjouir, s'enorgueillir intérieurement des bonnes paroles et des bonnes actions, ni même d'aucun bien que

Dieu dit, fait ou accomplit parfois en eux et par eux.

Selon la parole du Seigneur, ne vous réjouissez pas de ce que les esprits mauvais vous sont soumis.

Soyez-en fermement convaincus, nous n'avons à nous que les vices et les péchés. Tous les biens, rendons-les au Seigneur Dieu très-haut et souverain. Reconnaissons que tout bien lui appartienne. Remercions-le pour tout, puisque c'est de Lui que procèdent tous les biens. Tout bien est à Lui qui seul est bon.

En vérité, l'attitude profonde de pauvreté se confond chez François avec l'expérience émerveillée de l'absolue gratuité de l'amour de Dieu.

Il écrit au chapitre 23 de la règle 1221 ; ces lignes combien significatives. Aimons le Seigneur qui nous a donnés et nous donne à tous le corps, l'âme et la vie. Il nous a créés et rachetés. Il nous sauvera par sa seule miséricorde.

Malgré nos faiblesses et nos misères, nos corruptions et nos hontes, nos ingrattitudes et notre malice, il ne nous a fait et ne nous fait que du bien.

Voilà ce qui fait chanter la pauvreté de François en la transformant en un cantique de louanges et d'actions de grâce.

Conscient de son indigence, le poverello s'ouvre à l'amour absolument gratuit de Dieu et du

même coup à la joie évangélique du salut.

L'EUCCHARISTIE

Par Marie Lataste

Voici ce que dit Jésus à Marie Lataste à travers l'une de ses visions concernant le sacrifice de la messe.

Ce sacrifice du calvaire, je le renouvelle chaque jour par le ministère du prêtre au saint sacrifice de l'autel, qui est une représentation du sacrifice de la croix.

Là, je ne m'offre plus d'une manière sanglante comme sur la croix, mais c'est néanmoins un véritable sacrifice qui est offert.

Et je suis là encore prêtre et victime, sacrificateur et sacrifié, Dieu immolant et Dieu immolé. C'est toujours la même victime qui est offerte à Dieu, parce que c'est la seule qui lui soit agréable, la seule qu'il demande, la seule qu'il veuille accepter.

Quels fruits abondants en grâce vous pouvez retirer et peuvent retirer tous les chrétiens en assistant à la sainte messe de corps ou même seulement d'esprit.

Vous pouvez offrir la victime de l'autel à Dieu pour le glorifier, pour l'honorer, pour l'aimer de plus en plus et de plus en plus vous attacher à lui pour satisfaire aussi toujours davantage pour vos péchés et vos

iniquités, comme aussi pour les péchés et les offenses de vos parents, de vos amis et de tous ceux pour qui vous avez quelques obligations particulières de prier.

Vous pouvez offrir à Dieu la victime de l'autel pour le remercier de toutes les grâces qu'il vous a données, qu'il a données à vos parents, à l'église catholique, aux saints, à Marie.

Vous pouvez offrir à Dieu la victime de l'autel pour lui demander les grâces qui vous sont nécessaires, qui sont nécessaires aussi à vos parents, à vos amis, à la sainte église, pour demander le soulagement et la délivrance des âmes de vos frères qui sont encore dans le purgatoire.

Enfin, vous pouvez participer à la victime qui est offerte et la tirer en vous véritablement ou spirituellement, selon que vous la recevrez par la communion véritable ou par la communion spirituelle.

Jésus lui dit encore ; aimez-moi, unissez-vous à mes serviteurs, surpassez-les en amour, si vous le pouvez, réparez en quelque sorte l'indifférence des autres.

Il veut donc dire qu'à travers nous, nous pouvons réparer en quelque sorte l'indifférence des autres.

Jésus n'a pas hésité un instant à instituer ce sacrement. Malgré qu'il avait une connaissance parfaite de tous les outrages qu'il y recevra, il connaissait jusqu'à la moindre

parole, jusqu'à la moindre pensée de mépris, les offenses contre son Père et contre lui-même.

Cette petite hostie est ce qu'il y a de plus auguste dans la religion, puisqu'elle renferme Dieu lui-même, toutes les perfections de Dieu, toutes mes mérites, en sorte que, celui qui la reçoit peut dire : je possède dans mon cœur celui qui a tout fait, qui soutient tout, celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir, tous les mérites de mon Sauveur ; enfin, je possède tout.

Dans ce sacrement, il cache sa divinité et son humanité sous la forme d'un peu de pain. Dans ce sacrement, toute la bonté et la miséricorde de Dieu s'y trouvent, car

dans cette hostie sont toutes les perfections de Dieu, toutes les vertus, toutes les grâces, puisque celui qui y réside est l'auteur de la grâce et le Dieu des vertus.

Jésus dit encore ceci, « Je suis mort pour les hommes. J'ai voulu habiter au milieu d'eux, dans leur exil, afin de les consoler, de les fortifier, de les soulager et de pourvoir à leurs besoins en leur donnant ce qui leur est nécessaire. » Il dit encore ; « si les hommes sont si faibles, si dépourvus de vertu, c'est qu'ils ne demandent pas assez ».

Par le père Faber

Le Père Faber nous dit ceci « Cette transformation en Jésus-Christ est rangée par les saints et les docteurs au nombre des effets les plus précieux de la sainte communion.

Sainte Gertrude reçut de Dieu l'assurance que toutes les fois qu'un homme arrête ses yeux avec dévotion sur l'hostie où le corps de Jésus-Christ se cache sous les voiles sacramentelles, il ajoute un degré à la gloire qui l'attend dans le ciel. »

Par le père Bourdaloue

Venez avec confiance et prenez ce pain qui vous est offert et qui vous donnera des forces pour aller

jusqu'au bout de la carrière que vous avez à fournir. Car je me souviendrai que ce n'est point pour des forts et pour des justes que Jésus-Christ est venu, mais pour des faibles et pour des pécheurs. Que ce n'est point pour les sacrements que Dieu a formés les hommes mais que c'est pour les hommes qu'il a institué les sacrements.

Que ces hommes étant hommes, ils ne sont point quelque parfait qu'on les suppose d'une nature angélique et que quoi qu'ils fassent, ils ne se trouveront jamais sans quelques imperfections. Que s'il fallait attendre qu'ils en fussent pleinement dégagés pour les recevoir à la table du Seigneur et qu'il ne leur manqua rien de tout ce qu'exige d'eux une

sévérité outrée pour leur accorder le bienfait de la communion, à peine les apôtres eux-mêmes, à peine les premiers chrétiens, à peine les plus grands saints auraient-ils pu y avoir part.

Ainsi donc, la pureté requise pour participer au sacrement de Jésus-Christ n'est point en soi et ne doit point être communément un obstacle à la fréquente communion.

Je soutiens même qu'un des plus sûrs et des plus puissants moyens pour acquérir une sainte pureté de vie, c'est la fréquente communion.

Plus loin, il ajoute que tous les sacrements, nul autre n'a plus d'effet, ni même autant d'effet dans l'homme que celui du corps de Jésus-Christ, et

son effet est d'imprimer en l'âme qui le reçoit un caractère de pureté et de sainteté.

Pourquoi cet adorable sacrement est-il si efficace et d'où lui vient cette force supérieure ? La raison en est évidente, c'est qu'il contient en soi l'auteur de la grâce.

Tous les autres sacrements n'opèrent que par une vertu émanée de Jésus-Christ et qui leur est communiquée par Jésus-Christ.

Mais en celui-ci, c'est Jésus-Christ lui-même, Jésus-Christ présent en personne, qui agit, puisque ce divin sacrement n'est autre chose que Jésus-Christ même caché sous les espèces qui le couvrent.

Or, comme le feu échauffe bien plus quand il est appliqué immédiatement à son sujet, que lorsqu'il lui communique sa chaleur par un corps étranger, ainsi Jésus-Christ, qui est le principe de tous les dons célestes et la source de toutes les grâces, les doit-il répandre beaucoup plus abondamment dans nos cœurs quand il nous est uni par lui-même et par sa propre substance, que lorsqu'il les distribue par un sacrement distingué de lui. Voilà le privilège singulier et incontestable de l'Eucharistie.

Mais cette grâce spéciale du sacrement de nos Autels, quelle est-elle ? Et cet effet salutaire qu'il produit, à quoi se réduit-il ?

Je dis, chrétien, que c'est à nous faire vivre d'une vie pure et sainte. Les autres sacrements ont des effets plus bornés.

Le baptême efface le péché d'origine. La confirmation nous fait confesser la foi. L'ordre nous met en état d'exercer les sacrés mystères. L'extrême onction nous fortifie aux approches de la mort et nous fortifie dans ce dernier combat.

Mais l'Eucharistie étant sa vertu, sur toute la vie de l'homme pour la sanctifier. Et si je puis parler de la sorte pour la diviniser. Car vous devez bien remarquer avec moi l'excellente et essentielle propriété de la chair de Jésus-Christ dans ce

mystère. C'est un aliment et l'aliment de nos âmes.

Au lieu que l'esprit, selon les lois ordinaires et naturelles, doit vivifier la chair, ici, par un miracle au-dessus de toute la nature, c'est la chair qui vivifie l'esprit (Jean 6). Et de là nous pouvons connaître quels fruits il y a donc à se promettre de la fréquente communion.

Car à force de manger une viande, on en prend peu à peu les qualités. Mais si je n'en use que très rarement, si je n'en fais ma nourriture qu'une fois dans tout le cours d'une année, je n'en ressentirai presque nulle impression et mon tempérament sera toujours le même.

Ainsi, qu'un chrétien, dans l'usage du sacrement de Jésus-Christ, s'entienne précisément à la Pâque, à peine en retirera-t-il quelques profits et le pourra-t-il apercevoir.

C'est une viande, il est vrai. C'est de toutes les viandes la plus solide, j'en conviens. C'est une viande toute divine et toute puissante, je le sais.

Mais que lui servira la vertu de cette viande si par un dégoût naturel, si par une négligence affectée ou par une superstitieuse réserve il ne s'en nourrit pas et qu'il la laisse sans y toucher ?

Par conséquent, veut-il qu'elle lui soit utile et profitable, il faut qu'elle lui soit commune et ordinaire.

Alors il verra ce que peut cette chair sacrée et mille preuves personnelles l'en convaincront. Elle le transformera dans un homme tout nouveau.

C'est une chair virginale, elle amortira dans son cœur le feu de la cupidité qui le brûle, elle y éteindra l'ardeur des passions qui le consomment. Elle purifiera ses pensées, elle réglera ses désirs, elle réprimera les révoltes de ses sens et les tiendra soumises à l'esprit.

C'est une chair sainte et immolée pour la réparation du péché. Elle détruira dans son âme l'empire de ce mortel ennemi qui le tyrannisait.

Elle le fortifiera contre la tentation, contre l'occasion, contre l'exemple,

contre le respect humain, contre le monde, contre tout ce que l'enfer emploie à notre ruine spirituelle et à la perte de notre innocence.

Elle le remplira d'une grâce victorieuse qui le fera triompher des inclinations perverses de la nature, des mauvaises dispositions du tempérament, des retours importants de l'habitude, des attrait corrupteurs du plaisir, des amorces de l'intérêt, de toutes les attaques où il peut être exposé et où il pourrait malheureusement succomber.

C'est la chair d'un Dieu.

Elle le dégagera de toutes les affections terrestres pour l'élever à Dieu, pour l'attacher à Dieu, pour ne lui inspirer que des vues, que des

sentiments chrétiens et dignes de Dieu.

Car ce sont là les heureux effets de ce céleste aliment selon que l'Écriture elle-même nous les a marqués.

Qui a-t-il en elle, disait le prophète Zacharie, parlant de l'Église de Jésus-Christ, dont il avait une connaissance anticipée, qui a-t-il de bon en elle et de beau par excellence si ce n'est ce pain des élus et ce vin qui fait les vierges ? Paroles que tous les interprètes ont expliqués de la très sainte Eucharistie.

Elle fait les vierges, dit saint Bernard, parce qu'elle réfrène les appétits sensuels, parce qu'elle modère et qu'elle arrête les

emportements d'une aveugle concupiscence, parce qu'elle met en fuite le démon et l'impureté.

Est-ce une image grossière et matérielle, une idée, un souvenir qui vous trouble ? Est-ce un objet séducteur qui vous éblouit et qui vous attire ? Venez à l'Autel, vous y trouverez un préservatif assuré, un remède prompt, un appui ferme et des armes toujours prêtes pour vous défendre.

Une seule parole de ce Dieu sauveur a chassé des corps les légions entières d'esprits immondes qui les infestaient.

Que fera-t-il, présent lui-même en vous, en demeurant en vous avec

tout son être et tout son souverain pouvoir ?

De là ces comparaisons dont les pères se sont servis et pourquoi ne m'en servirais-je pas après eux et comme eux ?

De là ces figures sous lesquelles ils nous ont représentés l'adorable sacrement.

L'EUCCHARISTIE, DON DE DIEU

Rapport entre l'homme et l'Eucharistie

Le divin a créé ce pain mystérieux, ce pain d'amour, et il l'a rendu si puissant qu'il est capable de transformer en vous-même tous ceux qui s'en nourrissent, de changer leur cœur, leur volonté, leurs inclinations, et de les faire brûler des plus vives flammes du divin amour.

Sachant bien que le désir de se faire aimer de nous n'a pas été le seul

motif qui a déterminé ce divin époux à nous donner comme nourriture son propre corps et son propre sang, il a voulu encore par là ne jamais se séparer de nous.

Oui, il fallait qu'il nous quitta, mais comme son cœur n'aurait pu supporter l'absence des âmes qu'il aimait, il fallait en même temps qu'il demeura avec nous.

Lui, étant Dieu, ne pouvait demeurer plus longtemps sur la terre, et les âmes, ses épouses, ne pouvaient pas encore le suivre dans le ciel, puisqu'il devait y en avoir jusqu'à la fin des siècles sur la terre. Il trouva alors un moyen pour qu'ils ne fussent pas séparés l'un de l'autre. Lui remontant au ciel, et les âmes, ses

épouses, demeurant encore dans le monde, institua ce divin et mystérieux sacrement par lequel les âmes sont unies à lui par un lien d'amour si étroit qu'elles ne font plus avec lui qu'un cœur, qu'une âme et qu'une volonté.

De même, en effet, que la nourriture et celui qui la reçoit ne font plus qu'un, Notre Seigneur Jésus-Christ et celui qui le reçoit ne font plus en quelque sorte qu'un seul, ainsi que je viens de le dire, par l'union intime des cœurs et des volontés.

Mais quelle différence ! Ce n'est pas Jésus-Christ, en effet, comme le remarque saint Augustin, qui se change en nos âmes, mais nos âmes et nos cœurs qui se changent en

Jésus-Christ. Les natures restent distinctes, mais il y a unité d'amour, de sentiments, de cœur et de vie.

Pouvons-nous maintenant, après avoir considéré les motifs qui ont inspiré à notre Seigneur l'institution de ce divin sacrement, le désir ardent de se faire aimer de nous et la volonté de ne s'en séparer jamais ? Pouvons-nous, dis-je, douter encore de la grandeur de son amour dans ce don qu'il nous a fait de lui-même ? Ne devons-nous pas y répondre par l'abandon total de tout nous-mêmes à la volonté de cet époux céleste ?

Il est impossible de mieux placer nos intérêts que de les abandonner tout entiers entre les mains de celui qui, étant le Dieu de grandeur et de

majesté, a bien voulu pourtant nous aimer jusqu'à prendre la forme d'une nourriture commune pour se faire aimer de nous et ne jamais se séparer de nous.

Il y a encore un motif qui a inspiré notre Seigneur pour l'institution de cet admirable sacrement.

Ce divin Sauveur, en effet, voyant sa mort prochaine, ne voulut pas partir de ce monde sans faire un testament. Il voulut, avant de les quitter, honorer et enrichir nos âmes, ses épouses, de quelques dons signalés qui servirent, tout ensemble, à leur entretien, à leur conservation, à leur aliment et à leur salut.

C'est alors qu'il leur laissa cette nourriture divine qui contient son

corps, son âme, sa divinité et lui-même, sous les espèces du pain et du vin, le don le plus riche, le plus utile et le plus magnifique de tous ceux qu'il pouvait leur faire.

L'âme, en effet, n'a pas moins besoin que le corps d'une nourriture proportionnée à sa nature. Elle doit vivre d'une vie sainte et surnaturelle. Aussi lui a-t-il donné ce pain du ciel pour entretenir en elle une vie toute céleste.

Voyez maintenant, ô âme, si on n'aurait pu donner aucune marque d'amour qui égala celle-ci, qu'un Dieu ait laissé sa propre chair et son propre sang dans le monde pour nourrir nos âmes, pour servir de remède à nos maux, de soutien à

notre faiblesse et de venir par là même une seule chose avec nous.

L'histoire nous apprend que pendant le siège de Jérusalem, pressés par la faim, des mères ont mangé la chair de leurs enfants. Mais a-t-on jamais entendu dire qu'une mère ait donné à manger de sa propre chair à son enfant pour le garantir de la faim ? Nous n'avons pas encore connu ces sortes de mères sur la terre.

Cependant c'est ce qu'a fait cet époux céleste qui a eu pour nous un cœur plus tendre que celui de toutes les mères, et il l'a fait pour gagner notre cœur et nous porter à nous donner entièrement à lui.

Voyant que nos âmes mourraient de faim et que lui seul pouvait leur

conserver la vie, il a bien voulu se livrer lui-même au bourreau et à la mort, afin que nous puissions nous nourrir de sa chair immolée pour nous.

Et il ne nous l'a pas donné une seule fois, mais il a voulu, par un prodige de bonté, nous la donner pour jamais, pour tous les jours de notre vie, au moyen de ce sacrement dans lequel il demeure et demeurera jusqu'à la fin des siècles.

Pouvait-il nous honorer d'une plus riche, plus rare et plus amoureuse faveur ? Mais aussi après une si grande marque d'amour, est-il possible d'hésiter encore et de ne pas entrer dans le pur abandon, soit pour s'y établir en désir et en volonté, soit

pour le pratiquer dans les occasions
?

Qui de nous ne sera ravi d'une sainte joie de remettre tous ses intérêts, de s'abandonner lui-même, plus que tout, entre les mains d'un Dieu si amoureux de notre salut et de nos âmes, d'un Dieu qui a tout fait pour l'amour de nous, qui s'est abaissé jusqu'à se faire notre égal, qui enfin n'a pas hésité à s'anéantir jusqu'à devenir ce pain mystérieux, qui ne souhaitera, du plus sincère de son cœur, de s'unir par le plus parfait de tous les abandons, à un Dieu qui a su trouver, pour ne jamais se séparer de nous, une telle invention d'amour, un pain non seulement vivifiant, mais vivant, qui n'est autre que lui-même.

Pain divin, au moyen duquel nos âmes sont incorporées spirituellement à ce Dieu d'amour, et uni à lui d'un lien si étroit qu'elles ne font plus qu'un même cœur, une même inclination, une même volonté.

Après un tel amour peut-on respirer autre chose qu'abandon, acceptation, acquiescement aux ordres de la volonté d'un Dieu qui, après s'être livré lui-même à la mort, a voulu qu'on le rende tous les jours de nouveau hostie et victime.

Il a voulu, en nous nourrissant de sa chair immolée une fois sur l'autel de la croix et continuellement sur nos autels, que nous vivions de sa propre vie, c'est-à-dire d'une vie élevée au-

dessus des sens et des inclinations de la chair et de la nature, d'une vie céleste qui nous donne un saint penchant pour ne plus converser que dans les cieux, d'une vie divine qui ne respire plus que Dieu et la volonté de Dieu, d'une vie qui soit un gage de cette vie éternelle que nous attendons dans la bienheureuse éternité.

L'ÉTAT D'UNE ÂME ABANDONNÉE

Par saint François de Sales

Or, maintenant, vous me demandez en quoi s'occupe intérieurement cette âme qui est toute abandonnée entre les mains de Dieu. Elle ne fait rien sinon demeurer auprès de notre Seigneur en une sainte oisiveté, sans avoir souci d'aucune chose, non pas même de son corps ni de son âme, car, puisqu'elle s'est embarquée sous la providence de Dieu, qu'a-t-elle à faire de penser à ce qu'elle deviendra ?

Notre Seigneur, auquel elle s'est toute délaissée, y pensera assez. Je n'entends pas pourtant de dire qu'il ne faille pas penser aux choses auxquelles nous sommes obligés, chacune selon sa charge.

Par exemple, si l'on a donné à une sœur le soin du jardin, il ne faut pas qu'elle dise « Je n'y veux pas penser », notre Seigneur y pourvoira bien.

De même, une supérieure, une maîtresse des novices, il ne faut pas que sous ombre de dire « Je me suis abandonnée à Dieu et me repose en son soin », elle néglige de lire et d'apprendre les enseignements qui sont propres pour l'exercice de leur charge.

Vous me dites, à cette heure, il faut avoir une grande confiance pour s'abandonner ainsi, sans aucune réserve.

Il est vrai, mais aussi, quand nous abandonnons tout, notre Seigneur prend soin de tout et conduit tout.

Que si nous réservons quelque chose de quoi nous ne nous confions pas en Lui, il nous la laisse, comme s'il disait, vous pensez être assez sages pour faire cette chose-là sans moi, je vous la laisse gouverner, mais vous verrez bien comment vous vous en trouverez.

Celles qui sont dédiées à Dieu en la religion doivent tout abandonner sans aucune réserve.

Sainte Madeleine, qui s'était abandonnée à la volonté de notre Seigneur, demeurait à ses pieds et y écoutant, tandis qu'il parlait. Et lorsqu'il cessait de parler, elle cessait aussi d'écouter, mais elle ne bougeait pourtant d'auprès de Lui.

Ainsi, cette âme qui s'est délaissée, elle n'a d'autre chose à faire qu'à demeurer entre les bras de notre Seigneur, comme un enfant dans le sein de sa mère, lequel, quand elle le met bas pour cheminer, il chemine jusqu'à temps que sa mère le reprenne, et quand elle veut le porter, il lui laisse faire. Il ne sait point, ni ne pense point où il va, mais il se laisse porter et mener où il plaît à sa mère.

Cette âme se laisse porter quand elle aime la volonté du bon plaisir de Dieu et tout ce qui lui arrive, et chemine néanmoins quand elle fait avec un grand soin tout ce qui est de la volonté de Dieu signifiée.

Vous dites maintenant s'il est bien possible que notre volonté soit tellement morte en Dieu que nous ne sachions plus ce que nous voulons ou ce que nous ne voulons pas.

Il n'arrive jamais, pour abandonnés que nous soyons, que notre franchise et la volonté de notre libéral arbitre ne nous demeurent, de sorte qu'il nous vient toujours quelques désirs et quelques volontés. Mais ce ne sont pas des volontés absolues ni des désirs formés, car sitôt qu'une âme

qui s'est délaissée en Dieu aperçoit en elle quelques volontés, elle la fait incontinent mourir dans la volonté de Dieu.

L'IMPURETÉ

Par le père Bourdaloue

Quatre choses chrétiens que nous marque l'écriture expriment parfaitement l'état d'une âme réprouvée dans l'enfer. Les ténèbres et l'obscurité au milieu d'un feu dévorant (Matthieu 22), la confusion et le désordre dans le séjour de toutes les misères (Job 10), l'esclavage et la servitude du démon (psaume 108), enfin le verre immortel d'une conscience cruellement et continuellement déchirée (Marc 9).

Voilà l'idée sensible que le Saint-Esprit a prétendu nous donner d'une parfaite réprobation. Or, c'est ce que nous trouvons dès cette vie même dans l'impureté.

Car il n'y a point de péché ni qui jette l'homme dans un plus profond aveuglement d'esprit, ni qui l'engage dans des désordres plus funestes, ni qui le captive davantage sous l'empire du démon, ni qui forme dans son cœur un ver de conscience plus insupportable et plus piquant, et tout cela par une vertu qui lui est propre.

D'où je conclus que ce péché est donc un signe manifeste de l'état malheureux de la réprobation. En voici la preuve, appliquez-vous.

Non, il n'y a point de péché qui jette l'homme dans un aveuglement plus profond, et saint Chrysostome en apporte une raison bien évidente, parce que ce péché, dit-il, est un attachement déréglé, et même un assujettissement honteux de l'esprit à la chair, et que par là il rend, pour ainsi dire, l'esprit tout charnel.

D'où vient que saint Paul, en parlant d'un impudique, ne l'appelle plus absolument homme, mais homme charnel ?

Or, de prétendre qu'un homme charnel puisse avoir des connaissances raisonnables, c'est vouloir que la chair soit esprit.

Et voilà pourquoi l'apôtre conclut qu'un homme possédé de cette

passion, quelque intelligent qu'il paraisse d'ailleurs, ne connaît plus les choses de Dieu, parce qu'elles ne sont plus de son ressort (1 Corinthians 11).

Ensuite, par saint Augustin, l'impureté consiste en ce que l'esprit de l'homme, qui par un droit de supériorité naturel doit gouverner et régir le corps, se laisse au contraire gouverner lui-même par les sens.

Ensuite, par saint Chrysostome, le désordre de l'impureté dans l'homme est de porter l'homme à des excès où la sensualité même des bêtes ne se porte pas.

L'IGNORANCE

Par Sainte Catherine de Siennes

Dieu lui dit « Tu vois donc combien est nécessaire cette lumière, car ce n'est pas en autre chose que consistent vos fautes, sinon à aimer ce que je déteste, à détester ce que j'aime.

Moi j'aime la vertu, je déteste le vice. Qui aime le vice et déteste la vertu m'offense et se prive de ma grâce.

Celui-là marche comme un aveugle qui, incapable de connaître la cause

du vice, c'est-à-dire son propre amour sensitif, ne se fait pas lui-même et ne se connaît et ne connaît ni la faute ni le châtement qu'engendre la faute.

Il ne connaît ni la vertu ni moi-même qui suis cette cause, qui peut lui donner et la vertu et la vie. Il ne connaît pas davantage la dignité dans laquelle il se maintiendrait et par laquelle il parviendrait à la grâce s'il pratiquait la vertu.

Tu vois donc que ne pas connaître est cause de tout mal. Il faut donc posséder cette lumière.

L'HUMILITÉ

Par Saint François de Sales

L'humilité est une vertu si excellente qu'il faut être bien saint pour la voir parfaitement. C'est elle qui amène toutes les autres. Or, faire ses actions avec esprit d'humilité, c'est les faire avec intention de les faire avec humilité.

Ainsi, devez-vous faire en toutes vos actions et œuvres afin d'imiter notre Seigneur qui s'est humilié jusqu'à la mort de la croix. Nous devons être bien aise d'avoir quelques choses qui

peuvent servir aux autres comme de prêter les besognes de la sacristie. Ô mon Dieu, baillez-les de bon cœur.

Si Dieu permet qu'elles se gâtent, il vous donnera de quoi pour en acheter d'autres. Et puis, cela est si peu de choses qu'il ne faut pas y amuser son esprit, mais l'occuper à la vie éternelle.

L'humilité n'est autre chose qu'une parfaite reconnaissance que nous ne sommes rien qu'un pur néant, et nous faut tenir en cette estime de nous-mêmes.

Ce que pour mieux entendre, il faut que nous sachions qu'il y a en nous deux sortes de biens, les uns qui sont en nous et de nous, et les autres qui sont en nous mais non pas de nous.

Quand je dis que nous avons des biens qui sont de nous, je ne veux pas dire qu'ils ne viennent de Dieu et que nous les ayons de nous-mêmes, car en vérité, de nous-mêmes, nous n'avons autre chose que la misère et le néant. Mais je veux dire que ce sont des biens que Dieu a tellement mis en nous qu'ils semblent être de nous.

Et ces biens sont la santé, les richesses, les sciences que nous avons acquises, la beauté et semblables choses.

Or, l'humilité nous empêche de nous glorifier et estimer à cause de ces biens, d'autant qu'elle ne fait non plus d'état de tous ces biens que nous venons de nommer que d'un néant et

d'un rien. Et en effet, cela se doit par raison, n'étant point des biens stables et qui nous rendent plus agréables à Dieu, ainsi les regarder comme muables et sujets à la fortune.

Et qu'il ne soit ainsi, y a-t-il rien de moins assuré que les richesses qui dépendent du temps et des saisons, la beauté se ternit en moins de rien, il ne faut qu'une dartre sur le visage pour en ôter l'éclat. Et pour ce qui est des sciences, un petit trouble de cerveau nous fait perdre et oublier tout ce que nous en avons.

C'est donc avec très grande raison que l'humilité ne fait point d'état de tous ces biens ici. Mais d'autant plus qu'elle nous fait abaisser et humilier par la connaissance et

reconnaissance de ce que nous sommes de nous-mêmes, comme un rien et un néant, par le peu d'estime qu'elle fait de ce qui est en nous et de nous.

Elle nous fait estimer grandement d'ailleurs à cause des biens qui sont en nous et non pas de nous, qui sont la foi, l'espérance et le peu d'amour que nous avons, comme aussi une certaine capacité que Dieu nous a donné de nous unir à lui par le moyen de la grâce et entre nous autres de notre vocation qui nous donne assurance, en tant que nous pouvons l'avoir en cette vie, de la possession de la gloire et félicité éternelle.

Et cette estime que fait l'humilité de tous ces biens ici, à savoir la foi, l'espérance et la charité, est le fondement de la générosité d'esprit. Voyez-vous, ces premiers biens dont nous avons parlé appartiennent à l'humilité pour son exercice et ces second à la générosité.

L'humilité croit de ne pouvoir rien, eu égard à la connaissance de notre pauvreté et faiblesse en tant que de nous-mêmes et au contraire la générosité nous fait dire avec saint Paul « Je puis tout en celui qui me conforte ».

L'humilité nous fait défier (c'est-à-dire méfier), de nous-mêmes et la générosité nous fait confier en Dieu. Voyez-vous, ces deux vertus

d'humilité et de générosité sont tellement jointes et unies l'une à l'autre qu'elles ne sont jamais ni ne peuvent être séparées.

Il y en a qui s'amuse à certaines fausses et niaises humilités qui leur empêchent de regarder rien en eux qui soit bon. Ils ont grand tour car les biens que Dieu met en nous veulent être reconnus, estimés et grandement honorés et non pas tenus au même rang de la basse estime que nous devons faire de ceux qui sont de nous.

Non seulement les vrais chrétiens ont reconnu qu'il fallait regarder ces deux sortes de biens qui sont en nous, les uns pour nous humilier et les autres pour glorifier la divine

bonté qui nous les a donné, mais aussi les philosophes car cette parole qu'ils disent « Connais-toi toi-même » doit s'entendre de non seulement reconnaître notre vileté et misère, ainsi aussi que nous devons reconnaître l'excellence et la dignité de nos âmes, lesquelles sont capables d'être unies à la divinité par la divine bonté qui a mis en nous un certain instinct, lequel nous fait toujours tendre et prétendre à cette union en laquelle consiste tout notre bonheur.

L'humilité qui ne produit point la générosité est indubitablement fausse.

Après qu'elle a dit « Je ne suis rien qu'un pur néant », elle cède tout

incontinent la place à la générosité, laquelle dit « Il n'y a ni peut avoir rien que je ne puisse, d'autant que je mets toute ma confiance en Dieu qui peut tout ».

Et dessus cette confiance, elle entreprend courageusement de faire tout ce qu'on lui commande ou conseille, pour difficile qu'il soit. Et je puis vous assurer que, comme elle ne juge pas même que de faire des miracles lui soit impossible, lui étant commandé, que si elle se met en la pratique en simplicité de cœur, que Dieu en fera, plutôt que de manquer de lui donner le pouvoir d'accomplir son entreprise, vu que ce n'est point par la confiance qu'elle ait en ses propres forces qu'elle l'entreprend,

ainsi fondée sur l'estime qu'elle fait des dons que Dieu lui a fait.

Elle fait ce discours en elle-même. « Si Dieu m'a appelé à un état de perfection si haut qu'il n'y en a point de plus relevé en cette vie, qu'est-ce qui pourra m'empêcher d'y parvenir, puisque je suis très assuré que celui qui a commencé l'œuvre de ma perfection la parfera ».

Mais prenez garde que tout ceci se fait sans aucune présomption d'autant que cette confiance n'empêche pas que nous nous tenions sur nos gardes de crainte de faillir ; ainsi, elle nous rend plus attentive sur nous-mêmes, plus vigilante et soigneuse de faire ce qui

peut nous servir pour l'avancement de notre perfection.

L'humilité n'est pas seulement de nous défier de nous-mêmes, mais aussi de nous confier en Dieu, et la défiance de nous et de nos propres forces produit la confiance en Dieu.

Et de cette confiance naît la générosité d'esprit dont nous parlons. La très Sainte Vierge Notre-Dame nous a montré un exemple de ceci très remarquable lorsqu'elle prononça ces mots : « Voici la Servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ». En ce qu'elle dit, qu'elle est la Servante du Seigneur, elle fait un acte d'humilité le plus grand qu'il se put jamais faire.

D'autant qu'elle oppose aux louanges que l'ange lui donne, qu'elle sera mère de Dieu, que l'enfant qui sortira de ses entrailles sera appelé le fils du Très-Haut. Dignité plus grande que l'on eût pu jamais imaginer, elle oppose, dis-je, à toutes ces louanges et grandeurs, sa bassesse et son indignité, disant qu'elle est la Servante du Seigneur.

Mais prenez garde que dès qu'elle a rendu le devoir à l'humilité, que tout incontinent, elle fait une pratique de générosité très excellente, disant : « Qu'il me soit fait selon ta parole ». «

Il est vrai, voulait-elle dire, que je ne suis nullement capable de cette grâce, eu égard à ce que je suis de moi-même, mais en tant que ce qui

est de bon en moi est de Dieu et que ce que vous me dites est sa très sainte volonté, je crois qu'il se peut et qu'il se fera. Et partant sans aucun doute elle dit : « qu'il me soit fait ainsi que vous dites ».

Il se fait fort peu d'actes de vraie contrition, d'autant qu'après s'être humilié et confondu devant la Divine Majesté en considération de nos grandes infidélités, nous ne venons pas à faire cet acte de confiance, nous relevant le courage par une assurance que nous devons avoir, que la Divine Bonté nous donnera sa grâce pour désormais être fidèles et correspondre plus parfaitement à son amour.

Après cet acte de confiance, devrait se faire immédiatement après celui de générosité, disant « Puisque je suis très assuré que la grâce de Dieu ne me manquera point, je veux encore croire qu'il ne permettra pas que je manque à correspondre à sa grâce. »

Car l'on peut faire cette réplique « Si je manque à la grâce, elle me manquera. » Il est vrai, mais si c'est ainsi, qui m'assurera que je ne manquerai point à la grâce désormais, puisque je lui ai manqué tant de fois par le passé. »

La générosité fait que l'âme dit hardiment et sans rien craindre « non, je ne serai plus infidèle à Dieu parce qu'elle ne sent en son cœur

nulle volonté de l'être, et partant, elle entreprend, sans rien craindre, tout ce qu'elle sait qui peut la rendre plus agréable à Dieu sans exception d'aucune chose.

Elle entreprend tout, elle croit de pouvoir tout, non d'elle-même, ainsi en Dieu auquel elle jette toute sa confiance et pour lequel elle fait et entreprend tout ce qu'on lui commande ou conseille. Mais vous me dite s'il n'est jamais permis de douter de n'être pas capable de faire les choses qui nous sont commandées.

A cela je réponds que la générosité d'esprit ne nous permet jamais de le faire, mais je désire que vous entendiez ceci comme j'ai

accoutumé de vous dire ordinairement qu'il faut distinguer la partie supérieure de notre âme d'avec l'inférieure.

Ce que je dis donc, que la générosité ne nous permet point de douter c'est, quant à la partie supérieure car il pourra bien se faire que l'inférieure sera toute pleine de ces doutes et aura beaucoup de peine de recevoir la charge que l'on vous donne, mais de tout cela l'âme qui est généreuse s'en moque et n'en fait nul état. Ainsi, elle se met simplement en l'exercice de cette charge sans dire une seule parole ni faire nulle action pour témoigner le sentiment qu'elle a de son incapacité.

Par saint Vincent de Paul

Pour être agréable à Dieu, il ne suffit pas d'être simple, mais il faut encore être humble. L'humilité donc qui consiste à s'anéantir devant Dieu et à se détruire soi-même pour placer Dieu dans son cœur, à ne chercher l'estime et la bonne opinion des hommes et à combattre sans cesse tous les mouvements de la vanité.

L'ambition fait qu'une personne s'établit, cherche la bonne renommée, que l'on dise, la voilà. L'humilité fait qu'elle s'anéantit, afin qu'il n'y ait que Dieu seul qui paraisse, à qui la gloire soit rendue.

L'humilité dit l'affection d'être méprisé, qu'on ne fasse pas d'état de nous et qu'un chacun nous tienne

pour des misérables. Elle dit toujours l'honneur et la gloire à Dieu seul, qui est l'être des êtres. Elle imprime ses sentiments dans les esprits.

Je renonce à l'honneur, je renonce à la gloire, je renonce enfin à tout ce qui peut me donner quelque vanité. Car, hélas, je ne suis que poudre et corruption. Il n'y a que vous seul, mon Dieu, qui devez régner.

Et s'il était en moi d'avoir quelque chose qui ne fut pas de vous, ô mon Dieu, je m'en dépouillerais volontiers pour vous le donner et m'anéantir dans mon centre.

C'était l'entretien du 22 août 1659.

Passons ici à un extrait d'une lettre du 7 mai 1635.

Ressouvenez-vous, Monsieur, que nous vivons en Jésus-Christ par la mort de Jésus-Christ et que nous devons mourir en Jésus-Christ par la vie de Jésus-Christ et que notre vie doit être cachée en Jésus-Christ et pleine de Jésus-Christ et que, pour mourir comme Jésus-Christ, il faut vivre comme Jésus-Christ.

Or, ces fondements posés, donnons-nous au mépris, à la honte à l'ignominie, et désavouons les honneurs qu'on nous rend, la bonne réputation et les applaudissements qu'on nous donne et ne faisons rien qui ne soit à cette fin.

Travaillons humblement et respectueusement. Qu'on ne défie point les ministres en chair. Qu'on ne dise point qu'ils ne sauraient montrer aucun passage de leurs articles de foi dans la Sainte Écriture, si ce n'est rarement et dans l'esprit d'humilité et de compassion, car autrement Dieu ne bénira point notre travail. L'on éloignera les pauvres gens de nous. Ils jugeront qu'il y a eu de la vanité en notre fait et ne nous croiront pas.

L'on ne croit point à un homme pour être bien savant, mais parce que nous l'estimons bon élément. Le diable est très savant et nous ne croyons pourtant rien de ce qu'il dit, parce que nous ne l'aimons pas. Il a fallu que notre Seigneur ait prévenu

de son amour ceux qu'il a voulu faire croire en lui.

Faisons ce que nous voudrons. L'on ne croira jamais en nous si nous ne témoignons de l'amour et de la compassion à ceux que nous voulons qu'ils croient en nous.

Voici un extrait d'entretien de septembre 1655.

Croyez-moi, messieurs et mes frères, croyez-moi, c'est une maxime infailible de Jésus-Christ que je vous ai souvent annoncé de sa part que, d'abord qu'un cœur est vide de soi-même, Dieu le remplit. C'est Dieu qui demeure et qui agit là-dedans et c'est le désir de la confusion qui nous vide de nous-mêmes. C'est l'humilité, la sainte

humilité. Et alors, ce ne sera pas nous qui agirons, mais Dieu en nous, et tout ira bien.

Par un autre Saint

L'humilité est une vertu que les païens n'ont pas connue. Pour eux, l'humilité désignait quelque chose de vil, d'abject, de servile ou d'ignoble.

Il n'en était pas de même chez les Juifs. Éclairés par la foi, les meilleurs d'entre eux, les justes, conscients de leur néant et de leur misère, acceptaient avec patience l'épreuve comme un moyen d'expiation. Dieu alors s'inclinait vers eux pour les secourir.

Il aimait à exaucer les prières des humbles et pardonner aux pécheurs contrits et humiliés. Quand donc notre Seigneur vint prêcher l'humilité et la douceur, les Juifs purent comprendre son langage.

Pour nous, nous le comprenons mieux encore après avoir médité sur les exemples d'humilité qu'il nous a donnés dans sa vie cachée, publique et souffrante, et qu'il ne cesse de nous donner dans sa vie eucharistique.

On peut définir l'humilité, une vertu surnaturelle qui, par la connaissance qu'elle nous donne de nous-mêmes, nous incline à nous estimer à notre juste valeur

et à rechercher l'effacement et le mépris.

Voici quel est son fondement. L'humilité a un double fondement, la vérité et la justice.

La vérité, qui fait que nous nous connaissons nous-mêmes tels que nous sommes, la justice qui nous incline à nous traiter conformément à cette connaissance.

Pour se connaître soi-même, dit saint Thomas, il faut voir ce qui en nous appartient à Dieu et ce qui nous appartient en propre. Or, tout ce qu'il y a de bien vient de Dieu et lui appartient. Tout ce qu'il y a de mal ou de défectueux vient de nous. La justice demande donc impérieusement que l'on rende à

Dieu et à Dieu seul toute honneur et toute gloire. A l'unique Dieu, immortel et invisible, honneur et gloire pour les siècles des siècles (1 Timothée 1.17).

Louanges, gloires, sagesse, actions de grâce, honneur, puissance et force à notre Dieu pour les siècles des siècles (Apocalypse 7.12).

Sans doute, il y a quelque chose de bon en nous, notre être naturel et surtout nos privilèges surnaturels. L'humilité ne nous empêche pas de les voir, de les admirer.

Mais de même que quand on admire un tableau, c'est à l'artiste qui l'a peint que va notre hommage et non à la toile.

Ainsi, quand nous admirons les dons et les grâces de Dieu en nous, c'est à lui et non à nous-mêmes que doit aller notre admiration.

Par ailleurs, notre qualité de pécheur nous condamne à l'humiliation.

En un certain sens, nous ne sommes de nous-mêmes que péchés, parce que nés dans le péché, nous conservons en nous la concupiscence qui nous porte au péché.

Quand nous entrons dans le monde, nous sommes déjà souillés par la tâche originelle dont seule la miséricorde divine peut nous purifier. Et que de fautes actuelles nous avons commises depuis le dernier réveil de notre raison.

Si nous avons commis un seul péché mortel, nous méritons de ce chef d'éternelles humiliations. Mais même si nous n'avons commis que des fautes vénielles, nous devons nous rappeler que la moindre d'entre elles est une offense de Dieu, une désobéissance volontaire à sa loi, un acte de révolte par lequel nous avons préféré notre volonté à la sienne. Une vie toute entière passée dans la pénitence et l'humiliation ne suffirait pas à l'expier.

Mais de plus, nous conservons en nous, même lorsque nous sommes régénérés, des tendances profondes au péché, à toutes sortes de péchés, si bien que, selon le témoignage de saint Augustin, si nous n'avons pas

commis tous les péchés du monde, nous le devons à la grâce de Dieu.

Nous devons donc en justice aimer les humiliations, accepter les reproches. Si on nous dit que nous sommes avares, déshonnêtes, orgueilleux, nous devons en convenir, parce que nous conservons en nous la tendance à tous ces défauts.

Ainsi conclut M. Olier, en toute maladie, persécution, mépris et autres afflictions, il a droit d'user de toute créature pour nous punir, et que nous adorons la grande miséricorde qu'il exerce maintenant sur nous, sachant bien qu'au temps de sa justice, il nous traitera plus rigoureusement.

Voilà donc le double fondement de l'humilité. N'étant de nous-mêmes que néant, nous devons aimer l'oubli et l'effacement.

Pécheurs, nous méritons tous les mépris et toutes les humiliations.

Les divers degrés d'humilité.

Il y a différentes classifications suivant les divers points de vue auxquels on se place. Nous n'indiquerons que les principales, qui peuvent se ramener à trois, celles de Saint-Benoît, de Saint-Ignace et de M. Olier.

Voici quels sont les douze degrés de Saint-Benoît. Cassien avait

distingué dix degrés dans la pratique de l'humilité.

Saint-Benoît complète cette division en y ajoutant deux autres degrés.

Pour en saisir l'ordonnance, il faut se rappeler que Saint-Benoît envisage cette vertu comme une attitude d'âme habituelle qui règle l'ensemble des relations du moine avec Dieu dans la vérité de sa double qualité de créature pécheresse et d'enfant adoptif.

Elle est basée sur la révérence envers Dieu et comprend, outre l'humilité proprement dite, l'obéissance, la patience et la modestie.

Parmi ces douze degrés, sept se rapportent aux actes intérieurs et

cinq aux actes extérieurs. Parmi les actes intérieurs, il range tout d'abord la crainte de Dieu sans cesse présente aux yeux de notre esprit et nous faisant pratiquer les commandements, crainte des châtiments d'abord, puis crainte révérencielle qui s'achève dans l'adoration.

Ensuite l'obéissance ou la soumission de notre volonté à celle de Dieu.

Si nous avons en effet la révérence et la crainte de Dieu, nous ferons sa volonté en tout. Cette obéissance est bien un acte d'humilité puisque c'est l'expression de notre dépendance à l'égard de Dieu.

Ensuite l'obéissance aux supérieurs pour l'amour de Dieu.

Il est plus difficile de se soumettre aux supérieurs qu'à Dieu lui-même. Il y faut un plus grand esprit de foi pour voir Dieu dans ses supérieurs et une abnégation plus parfaite parce que cette obéissance s'applique à un plus grand nombre de choses.

Ensuite l'obéissance patiente même dans les choses les plus difficiles, en supportant les injures sans se plaindre même et surtout quand l'humiliation vient des supérieurs.

Pour y réussir, on pense à la récompense céleste et aux souffrances et humiliations de Jésus.

Ensuite l'aveu des fautes secrètes, y compris les pensées aux supérieurs, en dehors de la confession sacramentelle. C'est un acte d'humilité qui est un frein puissant.

La pensée qu'il faudra manifester ses fautes les plus secrètes retient souvent sur la pente de l'abîme.

Ensuite l'acceptation cordiale (c'est-à-dire affectueuse), de toutes les privations, occupations viles, en se regardant comme au-dessous de sa tâche.

Et ensuite se croire sincèrement, du fond du cœur, le dernier de tous les hommes.

C'est un degré rare. Les saints y arrivent en se disant que si les autres

avaient eu autant de grâce que nous, ils seraient meilleurs.

Parlons à présent de ces actes intérieurs, qui se manifestent évidemment par des actes extérieurs, dont les principaux sont, tout d'abord, la fuite de la singularité.

Ne rien faire d'extraordinaire, mais se contenter de ce qui est autorisé par la règle commune, les exemples des anciens et les coutumes légitimes. Vouloir se singulariser est en effet une marque d'orgueil ou de vanité.

Ensuite le silence, savoir se taire tant qu'on n'est pas interrogé ou qu'il n'y a pas de bonne raison d'en parler, et donner aux autres l'occasion de parler, c'est l'empressement à

prendre la parole. Il y a en effet beaucoup de vanité.

Ensuite la retenue dans le rire. Saint-Benoît ne condamne pas le rire en tant qu'il est l'expression de la joie spirituelle, mais seulement le rire de mauvaise aloi (ça veut dire de mauvaise qualité), le gros rire ou le rire railleur ou la disposition habituelle à rire promptement et bruyamment qui montre peu de respect pour la présence de Dieu et peu d'humilité.

Ensuite la réserve dans les paroles quand on parle, le faire doucement et humblement, sans éclat de voix, avec la gravité et la sobriété du sage.

Et ensuite la modestie dans le maintien. Marcher, s'asseoir, se tenir

debout, regarder modestement, sans affectation (ce qui veut dire sans hypocrisie), la tête légèrement inclinée en pensant à Dieu et en se disant qu'on est indigne de lever les yeux vers le ciel.

Après avoir expliqué les différents degrés d'humilité, Saint-Benoît ajoute qu'il mène à l'amour de Dieu, cet amour parfait qui exclut la crainte.

L'amour de Dieu, voilà donc le terme où conduit l'humilité. La voie est rude, mais les sommets où elle conduit sont les hauteurs de l'amour divin.

Parlons à présent des trois degrés de Saint-Ignace.

Vers la fin de la seconde semaine des exercices, avant les règles sur l'élection, Saint-Ignace propose à son retraitant trois degrés d'humilité, qui sont au fond trois degrés d'abnégation.

Le premier consiste à m'abaisser et à m'humilier autant qu'il me sera possible et qu'il m'est nécessaire pour obéir en tout à la loi de Dieu, notre Seigneur, de sorte que quand on m'offrirait le domaine de l'univers, quand on me menacerait de m'ôter la vie, je ne mette même pas en délibération la possibilité de transgresser un commandement de Dieu ou des hommes qui m'oblige sous peine de péché mortel. Ce degré est essentiel à tout chrétien qui veut garder l'état de grâce.

Le second degré d'humilité est plus parfait que le premier.

Il consiste à me trouver dans une entière indifférence de volonté et d'affection entre les richesses et la pauvreté, les honneurs et les mépris, le désir d'une longue vie ou d'une vie courte pourvu qu'il en revienne à Dieu une gloire égale et un égal avantage au salut de mon âme.

De plus, quand il s'agirait de gagner le monde entier ou de sauver ma propre vie, je ne balancerais pas à rejeter toute pensée de commettre à cette fin un seul péché véniel. C'est une disposition déjà bien parfaite et à laquelle n'arrive que fort peu d'âmes.

Le troisième degré d'humilité est très parfait. Il renferme les deux premiers et veut de plus supposer que la louange et la gloire de la majesté divine soient égales, que pour imiter plus parfaitement Jésus-Christ, notre Seigneur, et me rendre de faits plus semblables à Lui, je préfère, j'embrasse la pauvreté avec Jésus-Christ pauvre plutôt que les richesses, les opprobres avec Jésus-Christ rassasié d'opprobres plutôt que les honneurs, le désir d'être regardé comme un homme inutile et insensé, par amour pour Jésus-Christ, qui le premier a été regardé comme tel plutôt que de passer pour un homme sage et prudent aux yeux du monde.

C'est le degré des parfaits, c'est l'amour de la croix et de l'humiliation, en union avec Jésus-Christ et par amour pour Lui. Quand on en arrive là, on est dans la voie de la sainteté.

Voici les trois degrés d'humilité d'après M. Olier.

Après avoir exposé dans le catéchisme chrétien la nécessité de l'humilité et la façon de combattre l'orgueil, M. Olier explique, dans l'introduction, les trois degrés d'humilité intérieures qui conviennent aux âmes déjà ferventes.

Le premier, c'est de se plaire dans la connaissance de soi-même, de sa vileté (c'est-à-dire de sa bassesse,

son indignité), de ses défauts et de ses péchés.

La connaissance seule de ses misères n'est pas l'humilité. Il en est qui remarquent leurs défauts mais s'en attristent, et cherchent en eux quelques perfections, qui les mettent à couvert dans la confusion qu'ils éprouvent. C'est un effet de la superbe.

Mais quand on se complaît dans la connaissance de ses misères, quand on aime sa propre vileté et abjection, on est vraiment humble.

Si on a eu le malheur de commettre un péché, on doit le détester sans doute, mais en même temps aimer la vileté où l'on est réduit par le péché.

Pour se complaire en ses misères, il faut se rappeler que ce sentiment honore Dieu précisément parce que notre petitesse fait ressortir sa grandeur et nos péchés sa sainteté.

L'âme proteste ainsi qu'elle n'est rien qui vaille, qu'elle est incapable par elle-même de faire le bien, mais que tout vient de Dieu, que tout dépend de Lui et que tout doit être opéré par Lui en nous.

Le second degré, c'est d'aimer d'être connu pour vil, pour abject, pour néant et péché, et de passer pour tel dans l'esprit de tout le monde.

Si en effet, connaissant et aimant notre misère, nous voulions être estimés des hommes, nous serions

des hypocrites, désirant de paraître meilleurs que nous sommes.

C'est hélas notre tendance, de là naît le chagrin que nous avons lorsqu'on découvre nos imperfections, le souci que nous avons de réussir dans nos œuvres et d'acquérir l'estime des hommes.

On désire cette estime, c'est être un voleur et un larron, désirant s'approprier ce qui n'appartient qu'à l'être souverain.

L'âme humble, au contraire, ne se soucie pas de ce qu'on pense d'elle, elle souffre quand on la loue et aimerait mieux souffrir mille affronts qu'une seule louange, l'un étant fondé sur la vérité et l'autre sur le mensonge.

Le troisième degré est de vouloir être non seulement connu, mais traité pour vil, abject et méprisable. C'est de recevoir avec joie tous les mépris et toutes les confusions possibles.

En un mot, c'est de désirer d'être traité selon ce qu'on mérite.

Or, quel mépris n'est pas dû au néant, qui n'a rien en soi de recommandable, et surtout quel mépris n'est pas dû au péché, qui nous éloigne du véritable bien qui est Dieu.

Aussi, quand Dieu nous envoie des sécheresses, des délaissements intérieurs et des rebuts, nous devons prendre le parti de Dieu contre nous

et avouer qu'il a raison de rebuter nos œuvres et nos personnes.

De même, si nous sommes maltraités par nos supérieurs, nos égaux et même nos inférieurs, nous devons nous en réjouir comme de la chose la plus juste, la plus avantageuse pour nous et la plus conforme au désir de Jésus-Christ.

Il ne faut même pas, par superbe, aspirer à une haute place dans le ciel. Sans doute, il faut vouloir aimer Dieu autant qu'il le désire et nous rendre fidèles pour parvenir au point de gloire et de félicité qu'il nous prépare. Mais, pour la place que nous occuperons dans le ciel, il faut s'abandonner entre les mains de Dieu.

Alors, on est en anéantissement véritable et on n'a plus que Dieu vivant et régnant en soi-même.

Conclusion

Chacun des points de vue que nous avons exposés d'après Saint-Benoît, Saint-Ignace et M. Olier a sa raison d'être. Il appartient au directeur de conseiller celui qui correspond le mieux à l'état d'âme de son pénitent.

Parlons à présent de l'excellence de l'humilité.

Pour comprendre le langage des saints à ce sujet, il faut y distinguer entre l'humilité en soi et l'humilité

comme fondement des autres valeurs.

Considéré en soi, l'humilité, nous dit saint Thomas, est inférieure aux vertus théologiques qui ont Dieu pour objet direct, inférieure même à certaines vertus morales comme la prudence, la religion et la justice légale qui regardent le bien commun.

Mais elle est supérieure aux autres vertus morales, sauf peut-être l'obéissance. A cause de son caractère universel et parce qu'elle nous soumet à l'ordre divin en toutes choses.

Mais si on considère l'humilité en tant qu'elle est la clé qui ouvre les trésors de la grâce et le fondement

des vertus, elle est, au dire des saints, l'une des vertus les plus excellentes.

Elle est la clé qui ouvre les trésors de la grâce.

Dieu donne sa grâce aux humbles (1 Pierre 5.5). Dieu sait en effet que l'âme humble ne se complait pas dans les grâces qu'il lui donne, qu'elle n'en tire pas vanité, mais au contraire, qu'elle en renvoie à Dieu toute la gloire.

Il peut donc faire affluer en elle l'abondance de ses faveurs, puisque par là sa gloire en sera augmentée.

Il se voit obligé, au contraire, de retirer sa grâce aux superbes. Dieu résiste aux orgueilleux (1 Pierre 5,

5), parce que ceux-ci l'accaparent à leur profit et s'en font un titre de gloire, ce que Dieu ne peut supporter.

D'ailleurs, l'humilité vide notre âme d'amour propre et de vaine gloire. Elle y prépare ainsi pour la grâce une vaste capacité, que Dieu ne demande qu'à remplir. Car, comme le dit saint Bernard, il y a une infinité étroite entre la grâce et l'humilité.

Elle est aussi le fondement de toutes les vertus.

Elle en est, sinon la mère, du moins la nourrice, et cela a un double point de vue : en ce sens que sans elle, il n'est point de vertu solide, et qu'avec

elle, toutes les vertus deviennent plus profondes et plus parfaites.

Comme l'orgueil est le grand obstacle à la foi, il est certain que l'humilité rend notre foi plus prompte, plus facile, plus ferme, et même plus éclairée.

Comme il est plus facile de captiver son intelligence sous l'autorité de la foi quand on a conscience de la dépendance où nous sommes de Dieu.

Et réciproquement, la foi, en nous montrant l'infinie perfection de Dieu et notre néant, nous affermit dans l'humilité.

Il en est de même de l'espérance. L'orgueilleux se confie en lui-même

et présume trop de ses forces. Il ne songe guère à implorer le secours divin. L'humble, au contraire, met tout son espoir en Dieu, parce qu'il se défie de lui-même.

L'espérance, à son tour, nous rend plus humbles, parce qu'elle nous montre que les biens célestes sont tellement au-dessus de nos forces que, sans le secours tout-puissant de la grâce, nous ne pourrions les atteindre.

La charité a pour ennemi l'égoïsme. C'est donc dans le vide de soi que s'augmente l'amour de Dieu.

Et celui-ci, à son tour, rend plus profonde l'humilité, parce que nous sommes heureux de nous effacer devant Celui que nous aimons.

Aussi, saint Augustin dit avec raison qu'il n'est rien de plus sublime que la charité, mais que ceux-là seuls la pratique qui sont humbles.

De même, pour pratiquer la charité envers le prochain, il n'est pas de moyen plus sûr que l'humilité, qui jette un voile sur ses défauts et nous fait compatir à ses misères au lieu de nous indigner contre lui.

La religion est d'autant mieux pratiquée qu'on voit plus clairement que tout doit s'anéantir et se sacrifier pour Dieu.

La prudence l'exige, les humbles aiment à réfléchir et à consulter avant d'agir.

La justice ne peut se pratiquer sans l'humilité, car l'orgueilleux exagère ses droits au détriment de ceux du prochain.

La force du chrétien venant non de lui-même, mais de Dieu, n'existe vraiment que chez ceux qui, conscients de leurs faiblesses, s'appuient sur Celui qui seul peut les fortifier.

La tempérance et la chasteté, nous l'avons vu, supposent l'humilité.

La douceur et la patience ne se pratiquent bien que lorsqu'on sait accepter les humiliations.

Ainsi donc, on peut dire que sans l'humilité, il n'est point de vertu solide et durable, et que par elle, au

contraire, toutes les vertus croissent et s'enracinent plus profondément dans l'âme.

Nous pouvons conclure avec saint Augustin « Désires-tu t'élever ? Commence par t'abaisser. Tu rêves de construire un édifice qui s'élève jusqu'au ciel ? Établis d'abord le fondement sur l'humilité, et plus la construction doit être élevée, plus profondes doivent être les fondations. »

Parlons à présent de la pratique de l'humilité.

Dans son dialogue avec Catherine de Sienne, la divinité nous enseigne que l'humilité procède de la

connaissance que l'âme a de soi-même.

Plus loin, il ajoute, elle s'acquitte de sa dette envers moi lorsqu'elle glorifie et honore mon nom, lorsqu'elle reconnaît que toutes les grâces et tous les dons lui viennent de moi.

Elle s'acquitte de sa dette envers elle-même en acceptant ce qu'elle a mérité, en reconnaissant qu'elle n'est rien par elle-même et que l'être qu'elle possède, c'est par grâce qu'elle l'a reçu de moi. Elle m'attribue aussi toutes les autres grâces reçues en sus de l'être, et devant tous ses bienfaits, elle se juge ingrate, négligente. N'a-t-elle pas dédaigné le temps et toutes mes

grâces ? Aussi, à cause de toutes ses fautes, n'a-t-elle que haine et dégoût pour elle-même ? Elle se juge digne de tous les châtiments.

Au début de ses visions divines, c'est-à-dire au temps où notre Seigneur commençait à se manifester à la Sainte, il lui apparut un jour pendant qu'elle priait et lui dit : « Sais-tu qui tu es et qui je suis ? Si tu as cette double connaissance, tu seras heureuse. Tu es celle qui n'est pas, je suis celui qui suis. »

Voyons donc comment nous pouvons, à l'exemple de Jésus-Christ, pratiquer l'humilité envers Dieu, le prochain et nous-mêmes.

Tout d'abord envers Dieu, l'humilité se manifeste surtout de trois façons.

Tout d'abord par l'esprit de religion qui honore en Dieu la plénitude de l'être et de la perfection, ce que nous faisons en reconnaissant affectueusement et joyeusement notre néant et notre péché, heureux de proclamer ainsi la plénitude et la sainteté de l'être divin. De là naissent ces sentiments d'adoration, de louange, de crainte filiale et d'amour.

Ces sentiments jaillissent de notre cœur, non seulement quand nous sommes en prière, mais encore quand nous contemplons les œuvres de Dieu, œuvres naturelles où se reflètent les perfections du Créateur, œuvres surnaturelles où l'œil de la foi nous découvre une véritable similitude, une participation à la vie divine.

Ensuite nous avons par l'esprit de reconnaissance qui voit en Dieu la source de tous les dons naturels et surnaturels que nous admirons en nous et dans les autres. Alors, comme l'humble Vierge et avec elle, nous glorifions Dieu de tout le bien qu'il a mis en nous.

Ainsi, au lieu de nous enorgueillir de ses dons, nous en renvoyons à Dieu tout l'honneur en reconnaissant que souvent nous les avons bien mal utilisés.

Ensuite, par l'esprit de dépendance qui nous fait confesser notre incapacité à rien faire de bon par nous-mêmes. Dans cette conviction, nous ne commençons jamais une action sans nous mettre sous

l'influence et la direction du Saint-Esprit et sans implorer sa grâce qui seule peut remédier à notre incapacité.

C'est ce que font en particulier les directeurs d'âmes qui, dans l'exercice de leurs délicates fonctions, au lieu de se prévaloir de la confiance que leur témoigne leur dirigé, avouent ingénument leur incapacité et prennent conseil de Dieu avant de donner des avis aux autres.

Parlons ensuite envers le prochain. Envers le prochain, le principe qui doit nous guider est celui-ci.

Voir en lui ce que Dieu y a mis de bon, au double point de vue naturel et surnaturel. L'admirer sans envie ni

jalousie, jeter au contraire un voile sur ses défauts et les excuser dans la mesure où c'est possible, chaque fois du moins qu'on n'est pas chargé par devoir d'état de les réformer.

En vertu de ce principe, premièrement, on se réjouit des vertus, des succès du prochain puisque tout cela glorifie Dieu.

On peut sans doute désirer leurs vertus, mais alors on s'adresse au Saint-Esprit, pour qu'il daigne nous en donner une participation. Ainsi s'établit une noble émulation (ce qui veut dire compétition, concurrence).

Deuxièmement, si on voit le prochain tomber en quelques fautes, au lieu de s'en indigner, on prie pour sa conversion et on se dit

secrètement que, sans la grâce de Dieu, on serait tombé dans des fautes beaucoup plus graves encore.

Troisièmement, c'est ce qui permet de se regarder comme inférieur aux autres, que l'humilité vous fasse estimer les autres supérieurs à vous-même (Philippiens 2, 3).

On peut en effet considérer, surtout, sinon exclusivement, ce qu'il y a de bon dans les autres et ce qu'il y a de mal en nous.

Voici le conseil que donnait saint Vincent Paul à ses disciples. Si nous nous étudions à nous bien connaître, nous trouverons qu'en tout ce que nous pensons, disons et faisons, soit dans la substance ou les circonstances, nous sommes pleins

et environnés de sujets de confusion et de mépris.

Et si nous ne voulons point nous flatter, nous nous verrons non seulement plus méchants que les autres hommes, mais pire en quelque façon que les démons de l'enfer.

Car si ces malheureux esprits avaient en leur disposition les grâces et les moyens qui nous sont donnés pour devenir meilleurs, ils en feraient mille et mille fois plus d'usage que nous n'en faisons.

On s'est demandé comment il peut se faire qu'on arrive à cette persuasion qui, en soi, objectivement, n'est pas toujours conforme à la vérité.

Notons d'abord qu'elle existe chez tous les saints et que par conséquent elle doit avoir un fondement solide.

Ce fondement le voici. En face de soi-même, l'homme est juge et quand il se connaît à fond, il voit clairement qu'il est bien coupable et que de plus il y a en lui beaucoup de tendances mauvaises. Il en conclut qu'il doit se mépriser.

Mais pour les autres, il n'est point juge et il ne peut l'être ne connaissant pas leurs intentions qui sont un des éléments les plus essentiels pour juger leur conduite. Il ne connaît pas non plus la mesure de grâces que Dieu leur départit et dont il faut tenir compte dans l'appréciation de leur conduite.

Se jugeant donc sévèrement et ne jugeant les autres qu'avec bénignité, on en arrive à la persuasion pratique que, sommes toutes, nous devons nous mettre au-dessous de tous les autres.

Envers soi-même, voici le principe à suivre. Tout en reconnaissant le bien qui est en nous, pour en remercier Dieu, nous devons surtout considérer ce qu'il y a de défectueux, notre néant, notre incapacité, notre péché, afin de nous tenir habituellement dans des sentiments d'humiliation et de confusion.

Par Marie Lataste

Le Sauveur Jésus me traça le portrait de l'homme humble et m'indiqua les sentiments qui le caractérisent. Voyez, me dit-il, voyez cet homme d'une humilité parfaite, combien il est agréable à Dieu. Considérez ses sentiments envers son Créateur, envers son prochain, envers lui-même.

Premièrement, envers son Créateur ; il reconnaît ses infinies perfections. Il le proclame Auteur et Souverain Maître de toutes choses, son Dieu, son conservateur et bienfaiteur perpétuel. Il s'abaisse profondément devant lui. Il lui offre et lui consacre l'être qu'il tient de lui seul. Il lui rend hommage en lui témoignant sa

reconnaissance pour toutes les grâces, tous les dons, tous les biens, tous les talents, toutes les qualités, toutes les perfections du corps et de l'âme qu'il a reçues. Bien loin de ce rien approprié, il rend à Dieu grâce de tout, comme ayant reçu tout de lui, remercie sa bonté et sa miséricorde, et désire que tous les hommes avec lui, offrent à Dieu toutes sortes d'actions de grâces.

Deuxièmement, envers lui-même ; il reconnaît ce qu'il est par lui-même, néant et péché. Il reconnaît qu'il a tout reçu de Dieu, qu'il est indigne de paraître devant lui à cause de sa misère, de son peu de fidélité à correspondre aux grâces d'en haut, de sa négligence à accomplir la volonté de son Père qui règne au

ciel, et surtout de ses défauts et de ses péchés. Voyant néanmoins que Dieu ne cesse pas de l'aimer et de le combler de ses bienfaits, et ne sachant comment lui témoigner assez sa reconnaissance, il s'abandonne tout entier à lui, avec tout ce qu'il est, avec tout ce qu'il a. Se reconnaissant indigne et incapable de tout bien, digne au contraire et capable de tout mal, il met sa confiance en Dieu et attend de sa bonté tous les secours qui lui sont nécessaires pour vaincre ses ennemis, éviter le péché et pratiquer le bien. Quand il se verrait comblé de tous les dons du ciel, il ne perdrait jamais de vue qu'il ne peut rien par lui-même et que, sans le secours perpétuel de Dieu, il tomberait à

chaque instant dans le péché. C'est pour cela qu'il se tient toujours étroitement uni à Dieu, implorant sans cesse sa grâce et son secours.

Troisièmement, envers le prochain. L'homme humble se regarde comme le dernier des hommes et les place tous au-dessus de lui. Il voit Dieu en chacun de ses semblables, et lui rend en leur personne, l'honneur qui lui est dû. Il ne s'arrête pas à ce qu'il y a de matériel en eux, mais reconnaissant l'image de Dieu dans son prochain, il est pour lui plein d'égard, et lui rend tous les honneurs et services qui sont en son pouvoir. Pour lui, se reconnaissant indigne de toute prévenance et de tout honneur, il croit mériter au contraire, avec l'oubli de tous, toutes sortes

d'affronts, d'outrages, de souffrances et d'afflictions, l'abandon de toute créature, la mort même à cause de son néant et de ses péchés. Il croit mériter, en un mot, que la création entière s'élève contre lui, parce qu'il s'est élevé contre le Créateur. Aussi, éprouvé par Dieu ou par les hommes, sachant qu'ils méritent plus encore, demeure-t-il soumis, conserve-t-il la joie dans son âme, et remet-t-il entre les mains de Dieu, tout ce qui le concerne ? Combien cet homme est agréable à Dieu ? Combien il lui rend gloire ? Combien il lui plaît en remplissant ses devoirs avec des sentiments si convenables et si sains ?

Dieu ne voit que de loin les orgueilleux.

Il y a deux sortes d'orgueilleux. L'orgueilleux impie, qui s'élève contre Dieu, se révolte contre lui, lui refuse l'honneur et l'hommage qui lui sont dus, et ne reconnaît d'autre Dieu que son plaisir, d'autre loi que sa satisfaction. Cet orgueilleux, Dieu ne le voit que de loin, mais pour la ruine de l'orgueilleux, car cette vue sera sa condamnation.

L'autre orgueilleux, c'est celui qui, sous le voile de la vertu, cache un cœur gâté par l'orgueil. Un homme est dans la bonne voie. Il veille sur soi, il s'observe sur tout, et déteste le péché.

Voici comment de juste il peut devenir coupable, et de fils de Dieu, fils de Satan. L'ennemi de son salut

ne lui proposera pas, dès le commencement, des fautes graves. Il ne lui inspirera pas de mauvaises pensées. Il sait qu'agir ainsi serait s'exposer à une défaite. Non, le démon laisse cet homme en repos pendant quelque temps. Il le soutient même dans sa dévotion, bien loin de l'en détourner. Il lui inspire dans l'oraison des pensées sublimes, qui sont pour lui pleines de consolation, et auxquelles il s'attache, au dépens de la gloire de Dieu, qu'il devrait uniquement chercher. Alors le démon suggère à cet homme une vaine complaisance pour lui-même, lui persuade qu'il est quelque chose, et même plus que les autres. Et cet homme, au lieu de repousser ses pensées pour tourner ses regards

vers Dieu et lui rapporter tout ce qu'il a, écoute la voix du séducteur, reçoit avec calme ses malignes inspirations, et, par une criminelle injustice, ravit à Dieu, en se l'appropriant, un bien qu'il tenait de sa miséricorde.

Ainsi cet homme pratique la vertu, non en vue de Dieu, mais pour sa propre satisfaction, croyant être aussi bon qu'il se le persuade, à cause de la paix et des consolations qu'il éprouve. Le démon profite de cela pour endormir sa vigilance. Il l'amuse par de vaines imaginations, lui persuade qu'il jouit de Dieu, et lui fait négliger la garde de son cœur. Dès lors, il rallume les passions dans le cœur de ce malheureux, qui, aveuglé par son amour propre, ne

s'en aperçoit pas. Voyez pourtant comme l'abîme s'entrouvre sous ses pas. S'il reçoit la moindre injure, lui qui se croit un saint, il la supporte avec grande peine et ne peut guère l'oublier ni la pardonner. Il ne peut souffrir ni un reproche, ni une représentation quelconque, parce qu'il se croit plus sage et plus éclairé que nul autre. Tout l'offense, un mot, une parole, un rien, il finit par n'avoir plus qu'un désir, celui d'être loué et honoré par tout le monde. Pour que je comprisse mieux ces paroles, Jésus fit passer sur mes regards les divers mouvements du cœur humain et tout ce que le cœur éprouve par ces mouvements, et je vis l'aveuglement, la folie, l'injustice de l'homme, l'injure qu'il fait à Dieu

en le perdant de vue pour s'attacher aux choses de la terre, satisfaire ses passions et leur tout sacrifier.

Voyez, me dit ensuite le Sauveur Jésus, voyez cet homme tout occupé des choses de la terre, il oublie que Dieu est le Créateur de tout, et que rien ne doit lui être préféré. Il oublie qu'il a reçu tous ses biens de Dieu, il les regarde comme une chose qu'on ne peut lui ravir, qu'il ne peut perdre, et il fait tous ses efforts pour les accroître. Aussi son cœur s'endurcit sur la misère des pauvres, il les voit de mauvais œil, il préférerait qu'il n'y en eût point, et s'il vient à leur aide, ce n'est qu'avec regret. Dieu voulant ramener à lui cet homme en le détachant des biens de la terre, lui envoie des afflictions et des

épreuves, mais ne comprenant pas l'action de Dieu, cet homme se trouble, s'agite, se révolte contre celui de qui il a tout reçu, tourne sa haine contre son prochain, et cherche dans son esprit, parmi ses semblables, celui qui a pu causer son malheur. S'il est devenu pauvre en réalité, il ne cesse pas d'être riche d'esprit et de cœur, en s'attachant encore au peu qui lui reste, ou s'il le dépense, ce ne sera que pour satisfaire ses passions. Voyez au contraire l'homme vertueux, possède-t-il des richesses ? Il reconnaît que Dieu en est le maître, tandis que lui n'en est que l'économe, le conservateur, le gardien au nom de Dieu. Il entre vis-à-vis des pauvres dans les desseins de la

Providence, en leur donnant une part de ce qu'il possède. Si quelqu'un veut lui ravir une partie de son bien ou lui susciter un procès, il remet tout entre les mains de Dieu. Il prend, selon sa divine volonté, toutes les mesures nécessaires à la conservation de ce qui lui appartient, sans rien négliger. Mais il ne perd jamais Dieu de vue, et demeure en paix avec celui à qui il a affaire. Réussit-il ? Il rend grâce à Dieu. S'il échoue, il l'attribue à ses défauts, qui ont détourné la bénédiction de Dieu et ne conserve pour personne ni animosité ni ressentiment. Est-il pauvre ? Il ne regarde pas d'un œil jaloux le riche. Il est content de sa pauvreté et se soumet à la volonté de Dieu, dont il fait toute sa richesse.

Est-il souffrant, malade, infirme ? Il offre à Dieu ses infirmités, sa maladie, sa souffrance, il lui fait même le sacrifice de sa vie. Est-il bien portant ? Il en remercie Dieu et emploie sa force et sa vigueur à le mieux servir, à le mieux honorer. Ainsi l'homme vertueux rapporte tout à Dieu, richesse ou pauvreté, bien-être ou épreuve, maladie ou santé, et se repose uniquement en celui qu'il nomme son Père et son Dieu.

L'EXERCICE DES VERTUS

Par Sainte Catherine de Sienne

Dieu lui dit : « Je veux te faire savoir que chaque vertu s'exerce (c'est-à-dire pratiquer, s'entraîner), par le moyen du prochain ainsi que tout défaut. Qui vit dans la haine de moi nuit à son prochain et à lui-même, et lui-même est son principal prochain. Il lui nuit en général et en particulier.

En général, parce que vous êtes tenu d'aimer votre prochain comme vous-même. En l'aimant, vous devez le

secourir spirituellement par la prière et les conseils, l'aider spirituellement et matériellement selon ses besoins. Du moins, devriez-vous en avoir la volonté, à défaut de la possibilité.

Mais celui qui ne m'aime pas, ne l'aime pas. En ne l'aimant pas, il ne le secoure pas. Bien plus, il se porte tort à lui-même en se privant de la grâce et il porte tort à son prochain en le privant des prières et des doux désirs qu'il est tenu de m'offrir pour lui.

Toute l'aide qu'il lui offre ne peut sortir que de la dilection (c'est-à-dire l'amour tendre et spirituel), qu'il incline vers lui et qu'il puise dans son amour pour moi.

Ainsi donc, tout le mal s'accomplit au moyen du prochain. Et en ne m'aimant pas, on n'aime pas son prochain.

Or, tous les maux proviennent de ce que l'âme est privée d'amour pour moi et pour son prochain. N'agissant pas bien, il s'ensuit qu'elle agit mal. Ce mal, contre qui l'accomplit-elle ? D'abord contre elle-même, ensuite contre son prochain, jamais contre moi.

On ne peut rien contre moi, mais le mal qui est fait à autrui, je le considère fait à moi-même. Elle pêche d'abord contre elle-même, et cette faute la prive de la grâce. On ne peut faire pis.

Elle pêche ensuite contre son prochain en ne lui payant pas sa dette de dilection et d'amour, de cet amour qui doit la pousser à m'offrir pour lui sa prière et son saint désir.

Tel est d'une manière générale le secours que l'on doit à toute créature raisonnable, mais il est des secours particuliers envers ceux de vos proches qui vivent sous vos yeux et que vous devez aider par la parole, la doctrine, l'exemple, les conseils, sincèrement, comme s'il s'agissait de vous-même et sans aucun égard pour vous-même. Si vous ne le faites pas, c'est que déjà vous êtes privé d'amour pour eux.

Tu vois ainsi le tort particulier que vous leur causez ? Mais non

seulement vous leur portez tort en ne leur faisant pas tout ce bien que vous pourriez leur faire, mais encore vous leur faites subir un mal et un dommage continuel. Comment ?

Voici ; un péché peut-être actuel ou mental.

Mental, il est commis dès que l'on conçoit du plaisir pour le péché et de la haine pour la vertu, c'est-à-dire de la complaisance pour cet amour propre sensible qui prive l'homme de cette volonté d'amour qu'on doit éprouver pour moi et pour le prochain.

Après les avoir conçus, voici qu'il enfante mille cruautés contre son prochain, mille perversités diaboliques au gré de son exécration

(c'est-à-dire détestable), volonté sensuelle et ce de différentes manières.

D'une manière générale, lorsqu'il est assez cruel pour ne pas se secourir lui-même ou pour ne pas secourir les créatures en danger de damnation éternelle par privation de la grâce, ce qu'il pourrait faire en pratiquant l'amour de la vertu et la haine du vice.

Mais non, comme un cruel qu'il est, il déploie davantage encore sa cruauté sur le monde car, non seulement il ne donne pas l'exemple de la vertu, mais il remplit même et méchamment l'office des démons, puisqu'il met tout son pouvoir à

arracher les créatures de la vertu et à les plonger dans le vice.

Voici donc comment on est cruel envers une âme ; en se faisant l'instrument de sa mort, mais il est également une cruauté corporelle qui s'exerce par la cupidité (c'est-à-dire l'avarice, la convoitise).

Quand, loin de secourir son prochain, on s'empare de ses biens ou quand on dépouille les pauvres, parfois c'est en abusant du pouvoir, parfois en trompant et en fraudant, parfois en achetant le bien d'autrui et souvent sa vie elle-même.

Ô misérable cruauté, tu ne bénéficieras pas de ma miséricorde si tu ne te changes pas en pitié et en bienveillance pour le prochain.

Parfois il enfante des injures, souvent suivies d'homicides. Parfois il enfante dans son prochain l'impudicité qui va le muer en bête immonde et puante. Ce n'est pas alors une, deux personnes seulement qu'il empoisonne. Tous ceux qui l'approche avec amour en demeurent empestés.

Où s'enfante l'orgueil ? dans le prochain uniquement. C'est pour se faire un renom, c'est pour se faire croire meilleur qu'il méprise.

S'il détient le pouvoir, il enfante l'injustice et la cruauté. Il se fait revendeur de la chair des hommes. Ô mon enfant bien-aimé, afflige-toi pour les injures que l'on me fait.

Pleure sur ces morts pour qu'avec la prière on anéantisse leurs morts.

Vois, de quelque côté que tu regardes, quel que soit le rang que tu considères, tous n'enfantent le péché qu'au moyen du prochain et contre le prochain. Sans lui, il n'y aurait jamais aucun péché, caché ou visible.

Caché, quand on ne lui donne pas ce qui lui est dû. Visible, quand on enfante les vices. Il est donc bien vrai qu'on ne m'offense qu'à travers le prochain.

Plus loin, il ajoute, je t'ai dit comment tous les péchés se commettaient au moyen du prochain. Je t'en ai donné la raison,

la privation de la charité. C'est elle qui donne vie à toute vertu.

Aussi l'amour propre, qui prive de la charité et de la dilection pour le prochain, est-il principe et fondement de tout mal. Scandale, haine, cruauté, en un mot, tous les malheurs n'ont qu'une racine, l'amour propre. Il empoisonne le monde entier.

Il rend infirme le corps mystique de la sainte Église et le corps universel de la chrétienté. Ne te l'ai-je pas dit ? C'est dans le prochain, c'est-à-dire dans l'amour du prochain, que toute vertu a son assise. Telle est la vérité.

Je t'ai dit que la charité donnait vie à toutes les vertus, et il en est bien ainsi. Nulle vertu ne peut s'acquérir

sans la charité. C'est dire que la vertu se puise dans ce feu d'amour qu'on a pour moi.

Dès que l'âme s'est connue elle-même, elle a trouvé l'humilité et la haine pour sa propre sensualité. N'a-t-elle pas connu cette loi perverse rivée à ses membres, toujours en rébellion contre l'esprit ? (Galates 5.17) C'est pourquoi elle s'est dressée avec haine et horreur contre sa sensualité. Après l'avoir avec grande diligence (c'est-à-dire empressement, zèle), foulée sous sa raison, elle a découvert en elle-même toute l'étendue de ma bonté.

Ce sont les bienfaits qu'elle a reçus de moi et qu'elle a retrouvés en elle-même qui la lui ont fait connaître.

Cette connaissance d'elle-même, elle me l'attribue à moi très humblement. Elle sait que je lui ai fait une grâce en l'arrachant aux ténèbres et en la conduisant à la lumière de la véritable connaissance.

Ma bonté reconnue, elle l'aime sans intermédiaire et avec intermédiaire.

Sans l'intermédiaire d'elle-même et de sa propre sensualité, mais avec l'intermédiaire de la vérité conçue dans mon amour. Elle comprend que de toute autre manière, elle ne serait ni agréable ni acceptable pour moi.

Après avoir conçu dans un sentiment d'amour la haine du péché et l'amour de la vertu, elle enfante aussitôt celle-ci pour son prochain. S'il n'en était pas ainsi, c'est qu'elle ne l'aurait

pas conçue en elle-même. Mais comme elle m'aime en vérité, elle en fait bénéficier son prochain.

Il ne peut en être différemment puisque l'amour pour moi et pour le prochain sont une même chose. Plus on m'aime, plus on l'aime. L'amour pour lui procède de moi-même.

Tel est le moyen que je vous ai offert pour que vous pratiquiez la vertu et pour que vous l'éprouviez en vous-même, car ne pouvant m'être à moi-même d'aucune utilité, vous devez être utile à votre prochain. Tel sera le signe que vous me possédez en grâce dans votre âme. Vous ferez bénéficier votre prochain de vos saintes et nombreuses prières, recherchant avec un doux et

amoureux désir ma gloire et le salut des âmes.

L'âme amoureuse de ma vérité ne cesse jamais de se rendre utile, en général et en particulier, plus ou moins selon les dispositions de celui qui doit en bénéficier et l'ardeur du désir de celui qui offre.

Quand cet amour d'union avec moi l'a incliné à aimer son prochain et à déployer son désir pour le salut du monde en général, l'âme s'ingénie (c'est-à-dire cherche), après s'être rendue utile à elle-même en concevant la vertu qui lui donne la vie de la grâce, à veiller aux besoins du prochain, mais en particulier. Elle porte alors secours à ses proches,

selon les différentes grâces que je lui ai données, afin qu'elle les dispense.

Par la parole, elle enseignera les uns, elle conseillera les autres. Par l'exemple, elle sera un modèle de vie. Mais ceci, édifier son prochain par une bonne, sainte et honnête vie, chacun est tenu de le faire.

Telles sont les vertus, et il en est tant que tu pourrais toutes les nommer, qui s'enfantent dans l'amour du prochain, mais je ne puis t'entretenir de toutes.

Pourquoi les ai-je dispensées, très différentes les unes des autres ? Pourquoi chacun ne les possède-t-il pas toutes ? Pourquoi un tel en possède-t-il une et un tel en possède-t-il une autre ?

Il est bien vrai, certes, qu'on ne peut pas en avoir une seule sans les avoir toutes, puisque toutes sont liées entre elles. Mais il en est toujours une que je donne comme vertu capitale, aux uns la charité, aux autres la justice, à ceux-ci l'humilité, à ceux-là une foi vive, la prudence, parfois la tempérance, la chasteté, parfois la patience ou bien la fermeté.

Supposons qu'une créature possède une de ses vertus comme vertu principale, que son âme soit plus particulièrement portée vers l'une d'elles. Par cette inclination, elle attire à soi toutes les autres qui, nous l'avons dit, sont liées par l'amour de la charité.

Tous ces dons, toutes ces vertus gracieusement données, tous ces biens spirituels ou corporels (corporels, c'est-à-dire nécessaires à la vie de l'homme), je ne les ai distribués avec une telle diversité et non pas tous chez le même que pour obliger les hommes à user de la charité les uns envers les autres.

J'aurais bien pu doter chacun de tout ce qui lui est nécessaire, spirituellement et matériellement, mais j'ai voulu que l'un ait besoin de l'autre et qu'ils deviennent ainsi mes ministres chargés de distribuer les grâces et les dons qu'ils ont reçus de moi.

Qu'il le veuille ou non, l'homme ne peut pas ne pas être forcé de

pratiquer la charité. Ses actions, cependant, ne lui vaudraient nulle grâce si elles n'étaient pas accomplies pour l'amour de moi.

Tu vois donc que, pour faire pratiquer la charité aux hommes, je les ai fait mes ministres et leur ai donné des situations variées et des conditions diverses. Cela vous prouve que, dans ma maison, il y a plusieurs demeures (Jean 14.2), et que je ne veux pas autre chose que l'amour. C'est dans l'amour pour moi que l'amour du prochain s'accomplit.

Quand l'amour pour le prochain est accompli, la loi est observée. Ce qu'il est possible de faire, celui qui est lié par cet amour le fait.

Cela étant, que les mondains le veuillent ou non, ils me glorifient toujours. Non pas comme ils le devraient, certes, en m'aimant par-dessus tout, mais je tire d'eux gloire et louange pour mon nom.

En eux resplendit en effet ma miséricorde et l'abondance de ma charité, puisque je leur prête le temps, et puisque je n'ordonne pas à la terre de les engloutir à cause de leur péché.

Bien mieux, je patiente, et ce que je commande à la terre, c'est de leur donner des fruits, au soleil de les réchauffer, de leur donner sa lumière et sa chaleur, au ciel de se mouvoir.

Tout ce qui a été créé pour eux me sert à exercer ma miséricorde et ma

charité, puisque je ne les en prive point malgré leurs défauts. Est-ce que je ne dispense pas l'une et l'autre aux pécheurs comme aux justes, et même souvent plus aux pécheurs qu'aux justes ? **C'est le juste, en effet, qui, capable de supporter, se voit privé des biens de la terre et reçoit plus abondamment les biens du ciel.** Ainsi donc ma miséricorde et ma charité resplendit en eux.

Parfois les serviteurs du monde persécutent mes serviteurs, mettant ainsi à l'épreuve leurs vertus de patience et de charité, mais ces serviteurs sont ainsi amenés à supporter et à m'offrir d'humbles et continuelles prières. Voilà que je recueille gloire et louanges.

Ainsi donc, que les iniques le veuillent ou non, ils me glorifient toujours, même quand ils ne veulent que m'outrager.

En outre, tu ne peux pas imaginer combien est grande l'ignorance de l'homme. Il n'a aucun jugement, aucune connaissance. Ne s'en est-il pas privé par cet immense espoir qu'il a mis en lui-même, dans la confiance qu'il a dans son propre savoir ?

Sottise de l'homme, comment ne voit-il pas que tout son savoir, il ne le tient pas de lui-même mais de ma bonté, qui a pourvu à ses besoins et qui le lui a donné ? qui le lui prouve ? sa propre expérience. Veut-il faire quelque chose ? Il ne le peut,

il ne le sait. Parfois, il n'en a pas le temps, et s'il l'a, la volonté lui manque.

Toutes ces difficultés, c'est moi qui les lui procure, afin de pourvoir à son salut, pour que, reconnaissant enfin qu'il n'est rien par lui-même, il ait tout lieu de s'humilier et non de s'enorgueillir. C'est pourquoi il rencontrera en chaque chose le changement et la privation, car rien n'est soumis à son pouvoir.

Seule ma grâce est cette chose ferme et stable qui ne peut lui être enlevée ou changée. J'entends que rien ne peut l'éloigner de la grâce pour le ramener au péché, si lui-même ne veut pas ce changement. De plus, si ma providence vous enlève tout

espoir dans le monde et vous pousse vers moi qui suis votre seule fin, ne serait-ce qu'à cause des vexations du monde, nous voilà élevant votre cœur et votre volonté.

Mais l'homme a tant de peine à connaître la vérité, tant de facilité à se répandre dans le monde, que malgré toutes ses souffrances, malgré toutes ses épines, il ne semble pas vouloir s'en libérer pour revenir dans sa patrie.

Songe, mon enfant, à ce qu'il ferait s'il se trouvait dans le monde que plaisir et repos. C'est donc ma providence qui leur concède et leur donne de souffrir du monde.

C'est pour éprouver leur vertu et les récompenser des efforts et de la

violence qu'ils se font à eux-mêmes.
Ainsi, ma providence a tout réglé et
prévu avec une grande sagesse.

L'EXEMPLE DE JÉSUS-CHRIST

Par Saint Vincent de Paul

Voici un extrait de la conférence du 18 octobre 1655.

C'est notre Seigneur que ce pauvre vous représente. Quand vous servez des malades, vous devez encore vous souvenir que c'est notre Seigneur que ce pauvre vous représente.

Il faut, mes sœurs, que vous sachiez que notre Seigneur a voulu éprouver

en sa propre personne toutes les misères imaginables.

Le terme de l'Écriture est qu'il a voulu passer pour scandale aux Juifs et folie aux gentils pour vous montrer que vous pouvez le servir en tous les pauvres affligés. C'est pourquoi il a voulu entrer en cet état pour le sanctifier comme tous les autres.

Il faut que vous sachiez qu'il est dans ces pauvres dénués d'esprit comme dans tous les autres. C'est dans cette croyance que vous devez leur rendre service. Et quand vous allez les voir vous réjouir et dire en vous-même « Je m'en vais à ces pauvres pour honorer en leur personne la personne de notre Seigneur. Je m'en vais voir

en eux la sagesse incarnée de Dieu qui a voulu passer pour telle ne l'étant pas, en effet. »

Voici à présent un extrait d'entretien numéro 19.

« Je ne dois pas considérer un pauvre paysan ou une pauvre femme selon leur extérieur ni selon ce qui paraît de la portée de leur esprit.

D'autant que bien souvent ils n'ont pas presque la figure ni l'esprit de personnes raisonnables tant ils sont grossiers et terrestres. Mais tournez la médaille et vous verrez par les lumières de la foi que le Fils de Dieu qui a voulu être pauvre nous est représenté par ces pauvres, qu'ils n'avaient presque pas la figure d'un homme en sa passion et qu'il passait

pour fou dans l'esprit des gentils et pour pierre de scandale dans celui des juifs. Et avec tout cela, il se qualifie l'évangéliste des pauvres.

Ô Dieu, qu'il fait beau voir les pauvres si nous les considérons en Dieu et dans l'estime que Jésus-Christ en a faite. Mais si nous les regardons selon les sentiments de la chair et de l'esprit mondain, ils paraîtront méprisables.

Voici à présent un entretien du 30 mai 1659.

Regardons le Fils de Dieu. Ô quel cœur de charité, quelle flamme d'amour, mon Jésus, dites-nous, vous un peu, s'il vous plaît, qui vous a tiré du ciel pour venir souffrir la malédiction de la terre, tant de

persécutions et de tourments que vous y avez reçus. Ô sauveur, ô source de l'amour humilié jusqu'à nous et jusqu'à un supplice infâme qui en cela a plus aimé le prochain que vous-même.

Vous êtes venu vous exposer à toutes nos misères, prendre la forme du pécheur, mener une vie souffrante et souffrir une mort honteuse pour nous. Y a-t-il un amour pareil ? Mais qui pourrait aimer d'une manière tant suréminente ? Il n'y a que notre Seigneur qui soit si épris de l'amour des créatures que de quitter le trône de son Père pour venir prendre un corps sujet aux infirmités. Et pourquoi ? Pour établir entre nous, par son exemple et sa parole, la charité du prochain.

C'est cet amour qui l'a crucifié et qui a fait cette production admirable de notre rédemption. Ô messieurs, si nous avions un peu de cet amour, demeurons-nous les bras croisés ? Ceux que nous pourrions assister les laisserions-nous périr ? Ô non, la charité ne peut demeurer oisive. Elle nous applique au salut et à la consolation des autres.

Voici à présent un entretien du 30 mai 1659.

Ah ! que le Fils de Dieu était tendre, on l'appelle pour voir le Lazare, il y va. La Madeleine se lève et vient au-devant en pleurant.

Les Juifs la suivent qui pleurent aussi. Chacun se met à pleurer. Que fait notre Seigneur ? Il pleure avec

eux, tant il est tendre et compatissant.

C'est cette tendresse qui l'a fait venir du ciel. Il voyait les hommes privés de sa gloire. Il fut touché de leur malheur.

Nous devons de même nous attendrir sur notre prochain, affligé et prendre part à sa peine. Ô Saint Paul, combien étiez-vous sensible en ce point ? Ô Sauveur qui avez rempli cet apôtre de votre esprit et de votre tendresse, faites-nous dire comme à lui, y a-t-il malade avec lequel je ne sois malade ? Et comment puis-je me ressentir de sa maladie sinon par la participation que nous avons ensemble en notre Seigneur qui est notre chef ?

Tous les hommes composent un corps mystique. Nous sommes tous membres les uns des autres.

On n'a jamais ouï qu'un membre, non pas même dans les animaux, ait été insensible à la douleur d'un autre membre, qu'une partie de l'homme soit froissée, blessée ou violentée, et que les autres ne s'en ressentent pas. Cela ne se peut. Tous nos membres ont tant de sympathie et de liaison ensemble que le mal de l'un est le mal de l'autre.

À plus forte raison, les chrétiens étant membres d'un même corps et membres les uns des autres, se doivent-ils compatir ? Quoi, être chrétien et voir son frère affligé, sans pleurer avec lui, sans être malade

avec lui, c'est être sans charité, c'est être chrétien en peinture, c'est n'avoir point d'humanité, c'est être pire que des bêtes.

Voici un entretien du 6 décembre 1658.

Mais à quels propos me dira quelqu'un se charger d'un hôpital ? Voilà les pauvres du nom de Jésus qui nous détournent.

Il leur faut aller dire la messe, les instruire, leur administrer les sacrements et tout ensemble l'entretien de la vie. Pourquoi aller sur les frontières, distribuer des aumônes, se hasarder a beaucoup de périls et se détourner de nos fonctions ? Et messieurs, peut-on

trouver à redire à ces bonnes œuvres sans impiété ?

Que les prêtres s'appliquent aux soins des pauvres n'était-ce pas l'office de notre Seigneur et de plusieurs grands saints qui n'ont pas seulement recommandé les pauvres mais qui les ont eux-mêmes consolés, soulagés et guéris. Les pauvres ne sont-ils pas les membres affligés de notre Seigneur ? Ne sont-ils pas nos frères ? Et si les prêtres les abandonnent, qui voulez-vous qu'ils les assistent ?

Mais monsieur, me dira quelqu'un d'autre, est-ce notre règle de recevoir les fous à Saint-Lazare et de ces esprits fâcheux qui sont de petits démons ? Je dirais à celui-là que

notre Seigneur a voulu être entouré de lunatiques, de démoniaques, de fous, de tentés et de possédés.

De tous côtés, on les lui amenait pour les délivrer et les guérir. À quoi il tâchait de donner remède. Pourquoi blâmer cela en nous qui tâchons d'imiter notre Seigneur en une chose qu'il a témoignée lui, lui être agréable ? S'il a reçu les aliénés et les obsédés, pourquoi ne les recevrons-nous pas ?

Voici à présent un entretien du 13 décembre 1658.

La règle dit donc que pour faire cela aussi bien que pour tendre à sa perfection, il faut se revêtir de l'esprit de Jésus-Christ.

Ô Sauveur, ô Messieurs, que voilà une grande affaire, se revêtir de l'esprit de Jésus-Christ. Ceci veut dire que pour nous perfectionner et assister utilement les peuples, pour bien servir les ecclésiastiques, il nous faut travailler à imiter la perfection de Jésus-Christ et tâcher d'y parvenir. Cela dit aussi que par nous-mêmes nous n'y pouvons rien.

Il faut se remplir et être animé de cet esprit de Jésus-Christ. Pour bien entendre ceci, il faut savoir que son esprit est répandu dans tous les chrétiens qui vivent selon les règles du christianisme. Leurs actions et leurs œuvres sont parsemées de l'esprit de Dieu, de

sorte que Dieu a suscité la compagnie, et vous le voyez bien, pour agir de même.

Elle a toujours eu de l'amour pour les maximes chrétiennes et a désiré se revêtir de l'esprit de l'évangile, pour vivre et opérer ainsi que notre Seigneur a vécu, et pour faire que son esprit paraisse en toute la compagnie et en chaque missionnaire, en toutes ses œuvres en général et en chacune en particulier.

Mais quel est cet esprit-là ainsi répandu ? Quand on dit ; l'esprit de notre Seigneur est en telle personne ou en telle action, comment cela s'entend-il ? Est-ce que le Saint-Esprit même s'est répandu en elle ?

Oui, le Saint-Esprit, quant à sa personne, se répand dans les justes et habite personnellement en eux.

Quand on dit que le Saint-Esprit opère en quelqu'un, cela s'entend que cet esprit résident en cette personne lui donne les mêmes inclinations et dispositions que Jésus-Christ avait sur la terre, et elles le font agir de même.

Je ne dis pas d'une égale perfection, mais selon la mesure des dons de ce divin esprit. Mais qu'est-ce que l'esprit de notre Seigneur ? C'est un esprit de parfaite charité, rempli d'une merveilleuse estime de la divinité et d'un désir infini de l'honorer dignement, une connaissance des

grandeurs de son Père pour les admirer incessamment. Il en a une si haute estime qu'il lui faisait hommage de toutes les choses qui étaient en sa personne sacrées et qui en sortaient.

Il lui attribuait tout. Il ne voulait pas dire que sa doctrine fut sa doctrine, mais il la référait à son Père. Y a-t-il une plus haute estime que celle du Fils, qui est égale au Père et qui pourtant reconnaît le Père pour l'auteur et seul principe de tout le bien qui est en lui ? Et son amour, quel était-il ? Ô quel amour ! Ô mon Sauveur, quel amour n'avez-vous pas porté à votre Père ? En pouvait-il avoir un plus grand, mes frères, que de s'anéantir pour lui ? Car saint Paul, parlant de la naissance du Fils

de Dieu sur la terre, dit qu'il s'est anéanti.

En pouvait-il témoigner un plus grand, qu'en mourant par amour, de la manière qu'il est mort ? Ô amour de mon Sauveur ! Ô amour, vous étiez incomparablement plus grand que les anges n'ont pu comprendre et ne comprendront jamais.

Ses humiliations n'étaient qu'amour, son travail qu'amour, ses souffrances qu'amour, ses oraisons qu'amour, et toutes ses opérations intérieures et extérieures n'étaient que des actes réitérés de son amour. Son amour lui a donné un grand mépris du monde, mépris de l'esprit du monde, mépris des biens, mépris des plaisirs et mépris des honneurs.

Voilà une description de l'esprit de notre Seigneur, duquel nous devons être revêtus, qui est, en un mot, d'avoir toujours une grande estime et un grand amour pour Dieu. Il en était si plein qu'il ne faisait rien de part lui-même ni pour se satisfaire. Je fais toujours à volonté de mon Père. Je fais toujours les actions et les œuvres qui lui sont agréables. Et comme c'est par la volonté du Père que le Fils éternel méprisait le monde, les biens, les plaisirs et les honneurs, ainsi c'est en les méprisant comme lui que nous entrerons à son esprit. Selon cela, mes frères, nous devons travailler à l'estime de Dieu et tâcher d'en concevoir une grande et grande estime.

Ô si nous avions la vue assez subtile pour pénétrer un peu dans l'infini de son excellence ! Ô mon Dieu, ô mes frères, que nous en rapporterions de hauts sentiments. Nous dirions comme saint Paul que les yeux n'ont jamais vu, ni les oreilles, ouï, ni l'esprit compris rien de pareil. C'est un abîme de douceur, un être souverain et éternellement glorieux, un bien infini qui comprend tous les biens. Tout y est incompréhensible.

Or la connaissance que nous avons, qu'il est au-dessus de tout entendement, doit nous suffire pour nous le faire estimer infiniment. Et cette estime doit nous faire anéantir en sa présence et nous faire parler de sa suprême majesté avec un grand

sentiment d'humilité, de révérence et de soumission.

Et à proportion que nous l'estimerons, nous l'aimerons. Et cette estime et cet amour nous donneront un désir continuel de faire toujours sa sainte volonté.

L'EXEMPLE DE JÉSUS

Par Marie Lataste

Ma fille, suivez mon exemple. Quand vous serez poursuivis par la médisance ou la calomnie, souffrez tout avec calme. Il ne vous est pourtant pas défendu de vous défendre et de vous justifier. Si vous le faites, que ce soit avec paix et tranquillité. Évitez cette profusion de paroles qui fait qu'on s'échauffe peu à peu, qu'on s'irrite et qu'on ne garde plus de borne. Car de cette manière, on offense Dieu et le prochain.

Si les personnes qui vous sont opposées, parlent haut et parlent longtemps, ne les arrêtez pas. Écoutez-les avec patience, tranquillité et modestie. Si vous parliez, vous ne seriez point entendus, et votre calme vous justifiera, d'ailleurs bien plus que tous vos discours.

Quand ces personnes auront cessé de parler et qu'elles seront un peu calmées, dites ouvertement, simplement et sincèrement, ce que vous dictera la conscience. Si elles ne veulent pas ajouter foi à vos paroles, ne vous en inquiétez point. Retirez-vous en paix. Souffrez avec patience leurs jugements et leurs condamnations. Ne dites jamais du mal d'elles. Ne rapportez à personne

rien de ce qui s'est passé et attendez. Surtout, n'imitiez point ceux qui repoussent loin d'eux tous les torts, pour rejeter tout ou à peu près tout, sur le compte d'autrui, et cela pour se flatter eux-mêmes, et entretenir leur vanité. Ah, plutôt, ne dites jamais que du bien des personnes qui vous ont offensées ou qui ont de l'aversion pour vous. Témoignez que vous leur pardonnez, que vous leur voulez du bien, que vous les affectionnez quand même, et ainsi, peu à peu, ces personnes reviendront à vous et vous serez justifiés par cela même aux yeux du monde.

Prenez courage, ma fille, méprisez ou souffrez patiemment les jugements des hommes. Vous ne

pouvez être au goût de tout le monde. Chacun juge d'après son caprice et ses inclinations, mais ne vous y arrêtez pas plus qu'à une feuille emportée par le vent.

Quand les hommes penseraient et croiraient que vous êtes dignes de l'éternelle damnation, que vous importe si par votre vertu vous méritez le ciel. Agissez comme moi, ma fille, et remettez entre les mains de Dieu votre corps, votre esprit, votre âme et votre cœur, et vous trouverez en lui la paix, que ne vous ravira jamais le trouble du monde, ou l'agitation des hommes.

L'EXCELLENCE DE LA PRIÈRE

Par François de Salignac

François de Salignac nous dit ceci :
« L'excellente prière n'est autre chose que l'amour de Dieu. »

L'excellence de cette prière ne consiste pas dans la multitude des paroles que nous prononçons, car Dieu connaît, sans avoir besoin de nos paroles, le fond de nos sentiments.

La véritable demande est donc celle du cœur. Et le cœur ne demande que par ses désirs.

Prier est donc désirer, mais désirer ce que Dieu veut que nous désirions. Celui qui ne désire pas du fond du cœur fait une prière trompeuse.

Quand il passerait des journées entières à réciter des prières ou à méditer, ou à s'exciter à des sentiments pieux, il ne prie point véritablement s'il ne désire pas ce qu'il demande.

Ô qu'il y a peu de gens qui prient !
Car où sont ceux qui désirent les véritables biens ? Ces biens sont les croix extérieures et intérieures, l'humiliation, le renoncement à sa propre volonté, la mort à soi-

même, le règne de Dieu sur les ruines de l'amour propre. Ne point désirer ces choses, c'est ne prier point.

Pour prier, il faut les désirer sérieusement, effectivement, constamment.

L'EXAMEN DE CONSCIENCE

Par Saint-François de Sales

L'examen de conscience doit toujours se faire avant d'aller coucher. Chacun sait comme il faut le pratiquer.

Premièrement, on remercie Dieu de la conservation qu'il a faite de nous en la journée passée.

Deuxièmement, on examine comment on s'est comporté en toutes les heures du jour et pour faire cela plus aisément, on considérera où,

avec qui et en quelle occupation on a été.

Troisièmement, si l'on trouve d'avoir fait quelque bien, on en fait action de grâce à Dieu. Si au contraire, l'on a fait quelque mal en pensée, en parole ou en œuvre, on en demande pardon à sa Divine Majesté, avec résolution de s'en confesser à la première occasion et de s'en amender soigneusement.

Quatrièmement, après cela, on recommande à la Providence Divine son corps, son âme, l'Église, les parents, les amis. On prie Notre-Dame, le Bon Ange et les Saints de veiller sur nous et pour nous. Et avec la bénédiction de Dieu, on va

prendre le repos qu'il a voulu nous
être requis.

L'OFFRANDE

Par le père Faber

Le Père Faber nous dit que les heures se succèdent et s'écoulent, et chacune est remplie par des actions appartenant au devoir de notre état. Nous écrivons, nous lisons, nous calculons ou bien nous achetons, nous vendons, nous parlons, nous pensons ou nous souffrons. Et pendant tout ce temps, nous pouvons, si nous le voulons, battre monnaie pour acheter le ciel.

Pour donner cette valeur presque infinie à toutes nos actions, il suffit de les offrir à Dieu, et par cette offrande de les unir à celle du Dieu fait homme.

Les personnes pieuses se plaignent souvent des distractions qu'excitent en elles les occupations du monde. Elles pensent qu'il n'appartient qu'aux habitants du ciel de rendre à Dieu des hommages incessants. En d'autres termes, elles se plaignent de ce que la terre n'est pas le ciel.

Toutefois, sous ce rapport du moins, la différence peut disparaître en bonne partie. Si notre service est un service d'amour, toutes nos occupations extérieures sont, en réalité, de précieuses oblations.

Chacune de nos actions est une hostie, un encens, un cantique, un sacrifice, pendant tout le cours de la journée, pourvu que nous voulions seulement qu'il en soit ainsi.

Si donc nous avons vraiment à cœur la gloire de Dieu, les intérêts de Jésus et le salut des âmes, si nous désirons y travailler à chaque heure du jour, ne négligeons pas cette ressource de nos actions ordinaires.

L'esprit d'oblation est, je le répète, essentiellement catholique. Il découle de la doctrine de la messe qui est le centre et la source de toute véritable dévotion. Il appartient à une religion de sacrifice telle qu'est la religion que

nous enseigne l'Évangile. Notre Sauveur nous a rachetés par l'oblation et le sacrifice de lui-même.

C'est pourquoi le sacrifice et l'oblation doivent entrer jusque dans les plus petits détails de notre religion et donner, pour ainsi dire, un corps et une forme, un génie et un esprit à la dévotion catholique. Cela est tellement évident qu'il est inutile d'insister sur ce point.

Mais ce que je désire vous faire observer, c'est que, là encore, on voit Dieu chercher à nous inspirer l'amour. Là encore éclate la même tendresse paternelle qu'il daigne nous montrer partout.

Il semblerait que la prière doit être le plus grand privilège que puisse nous accorder une bonté infinie et qu'y a-t-il de plus précieux à une créature que de pouvoir en toute liberté exposer ses besoins à son créateur. Toutefois, l'oblation est quelque chose de plus relevé encore que la prière.

Dans la prière, c'est nous qui recevons de Dieu. Dans l'oblation, c'est lui qui daigne recevoir et nous à qui il permet de donner. Faire des présents n'est pas seulement un signe d'amour mais aussi d'une espèce d'égalité.

Et ainsi de l'oblation naît une familiarité plus facile, plus tendre,

plus affectueuse avec Dieu que ne pourrait la procurer la prière seule.

Une chose se présente à faire, nous la faisons, et là se borne tout notre soin. Voilà, hélas, notre conduite ordinaire. **Que ne faisons-nous, plutôt, chacune de nos actions avec une intention pieuse, les offrant à Jésus en union avec quelques actes analogues qu'il a fait sur la terre ?** Elle serait un sacrifice agréable à Dieu et tout-puissant sur son cœur.

Plus loin, il ajoute que les œuvres faites pour Dieu, considérées comme notre Père, sont plus méritoires que celles que nous lui offrons comme à notre Créateur, parce que le motif est plus excellent.

Sainte Thérèse dit que chacun verrait plus souvent exaucer ses prières s'il voulait seulement offrir ses actions au Père éternel, en union avec les mérites de notre Seigneur.

Orlandini rapporte du Père Lefèvre que, s'étant fait sans réserve l'avocat des défunts, il priait tous ses frères d'offrir leurs actions ordinaires, afin que, si les devoirs de leur état et leurs occupations extérieures les empêchaient de prier de bouche, leurs actions, du moins, fissent monter vers Dieu une prière silencieuse pour les saintes âmes du purgatoire.

Afin d'éviter la fatigue et une trop grande tension d'esprit, Lancisius recommande de faire cette

offrande par un seul mot, tel que « je veux », « je vous offre », « je fais » ou « je dis ceci pour l'amour de vous, ô Père céleste ».

Il nous recommande aussi, comme un acte plus rempli d'amour et de mérite, d'offrir nos actions pour diverses fins surnaturelles, subordonnées à une fin principale qui est Dieu seul. Et il propose les exemples suivants pour nous engager à formuler toutes ces bonnes intentions dans chacune de nos actions, mais afin de fournir un choix varié aux différents goûts de notre piété, *premièrement* pour la bonté surnaturelle qui se trouve dans l'acte de vertu même, *deuxièmement* pour observer les commandements de Dieu et de l'Église, *troisièmement*

pour obéir à nos supérieurs, *quatrièmement* pour nous vaincre nous-mêmes et nous mortifier, *cinquièmement* afin de satisfaire pour les péchés de telle ou telle personne. En effet, afin de satisfaire pour nos propres péchés, il n'est pas nécessaire de faire une oblation distincte de nos actions, car toute œuvre surnaturelle d'un homme juste satisfait par elle-même pour ses péchés, à moins qu'il ne l'offre pour les autres. *Sixièmement* pour honorer, glorifier Dieu et lui plaire. *Septièmement* afin de lui témoigner notre gratitude pour tous les bienfaits qu'il a répandus sur nous et sur les autres, sur la sainte humanité de notre Seigneur, sur la Sainte Vierge, les anges, les saints et même

sur ces malheureux qui sont à jamais perdus. *Huitièmement* afin de donner un bon exemple et de l'édification. *Neuvièmement* pour fortifier les habitudes de vertu qui nous rendent chère à Dieu. *Dixièmement* pour devenir plus semblable à Dieu. *Onzièmement* pour orner notre âme, en faire un temple plus digne de l'Esprit-Saint, et un membre plus chaste de Jésus-Christ. *Douzièmement* afin d'étendre davantage la gloire de notre Seigneur et l'efficacité de son précieux sang en multipliant ainsi en nous-mêmes les actes surnaturels. *Treizièmement* pour réjouir l'Eglise triomphante. *Quatorzièmement* pour embellir l'Eglise militante. *Quinzièmement* pour confondre les

esprits malins. *Seizièmement* pour attirer plus de grâces sur le corps de Jésus-Christ. *Dix-septièmement* pour témoigner ainsi en présence des hommes, des anges et des démons de la puissance de l'adorable Eucharistie. *Dix-huitième* point, afin de pouvoir remplir par là nos vœux, nos désirs et nos résolutions. *Dix-neuvième* point, afin de correspondre fidèlement aux inspirations de la grâce. *Vingtième* point, afin de suivre l'exemple de Jésus-Christ et des saints. *Vingt-et-unième* point, afin d'honorer par là la très sainte Vierge, notre ange gardien et notre saint patron.

Toutes ces intentions peuvent également bien s'appliquer au mal

que nous souffrons et au bien que nous faisons.

C'est ainsi que dans le laboratoire secret de l'intention, le métal grossier de nos actions ordinaires se convertit en l'or le plus fin. Et nous pouvons apprendre à notre grande consolation quelle valeur ces actions acquièrent aux yeux de Jésus par la révélation qu'il a faite à Saint Gertrude.

De même, lui dit-il, qu'un avide usurier ne perdrait pas volontiers l'occasion de gagner la moindre obole, je souffrirai encore bien moins qu'un seul mouvement de votre petit doigt fait pour l'amour de moi se perde sans le faire concourir

à ma plus grande gloire et à votre salut éternel.

Une autre fois, comme elle souffrait de faiblesse pendant la nuit, elle mangea quelques raisins avec l'intention intérieure de rafraîchir notre Seigneur dans sa personne. Jésus, de son côté, accepta cette offrande comme un présent royal et lui dit, « Je vous déclare que, par l'offrande que vous venez de me faire, vous m'avez dédommagé du breuvage amer que j'ai pris sur la croix pour l'amour de vous, car maintenant je goûte dans votre cœur une douceur inexprimable.

Plus pure est l'intention avec laquelle vous soulagez votre corps pour ma plus grande gloire, plus

doux est le soulagement que je puise dans votre âme ».

Jésus dit encore à Saint Gertrude, « Quiconque s'étudie à prendre ses récréations et à satisfaire ses besoins tels que la faim, la soif, le sommeil et autres semblables avec cette intention secrète ou exprimée, « Seigneur, je prends cette nourriture ou quoi que ce soit en union de cet amour par lequel vous vous êtes sanctifié quand, dans votre sainte humanité, vous avez satisfait ces mêmes besoins pour la plus grande gloire de votre Père et le salut de toute la race humaine, « afin qu'uni à votre divin amour cette offrande puisse augmenter la consolation de ceux qui sont dans le ciel, sur la terre et dans le purgatoire. »

Une autre fois, sainte Gertrude formulait ainsi son offrande : « Ô Seigneur, je vous offre cette œuvre, au nom de votre fils unique, par la vertu du Saint-Esprit, pour votre plus grande gloire ».

Il lui fut donné alors de voir que cette intention donnait à ses œuvres un prix et un éclat au-delà de ce que l'homme peut apprécier.

Car, de même qu'un objet paraît bleu si on le regarde à travers un verre bleu ou rouge si on le regarde à travers un verre de cette couleur, ainsi toute chose paraît plus agréable à Dieu le Père quand elle lui est présentée par son Fils bien-aimé.

Souvent, Sainte Gertrude priait Notre Seigneur de daigner offrir

pour elle toutes les perfections dont il était revêtu au jour de son ascension.

Parfois, elle offrait son cœur à Dieu pour sa plus grande gloire, afin qu'il usa de son âme et de son corps selon son bon plaisir. Cette offrande fut si agréable à Jésus qu'il se pencha vers elle, le visage rayonnant de joie, et l'embrassant avec tendresse, il la pressa contre la blessure de son côté sacré.

Quelques personnes se sont tellement familiarisées avec cette pratique de la présence de Dieu que, tout en se promenant et en causant, elles lui disent dans le fond de leur cœur à chaque pas qu'elles font : « Pour vous, pour vous », et elles font

de même en se servant à table et à chacun des mouvements qu'elles font pendant leur repas.

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi recommandait à ses novices d'offrir pour la gloire de Dieu jusqu'au clignement de leurs yeux. Elle disait encore qu'il ne faut pas perdre une occasion de mériter et de priver Dieu d'une satisfaction.

Dans une vision de Sainte Gertrude, le Seigneur Jésus lui dit ceci. Depuis le soir jusqu'au matin, protestez dans l'amertume de votre cœur contre l'impiété des hommes par laquelle, non content de me refuser leur reconnaissance pour ce que j'ai fait pour eux, ils s'efforcent d'attirer ma colère par toute sorte de péché.

Offrez-moi donc, pour obtenir, leur repentir, les souffrances et l'amertume de ma passion et de ma mort, et ainsi vous rassemblerez les animaux dans la partie inférieure de l'arche.

Une autre pratique également profitable consiste à faire de la solitude ce que vous faites de vos occupations.

Quand vous êtes seul ou que vous vous éveillez pendant la nuit, offrez votre solitude en union de la solitude de Jésus dans le sépulcre et dans le tabernacle. Et faites cela afin d'obtenir pour vous-même et pour ceux que vous aimez la grâce d'une bonne mort.

Par la pratique de l'oblation, les circonstances les plus ordinaires peuvent devenir pour nous des occasions de mériter, pourvu que nous soyons en état de grâce.

Chacun de nos actes méritoires est pour Dieu un accroissement de gloire, un véritable progrès des intérêts de Jésus et pour les âmes de nos frères la source d'une foule de grâce en raison de la communion des saints.

Or, voici une manière d'acquérir des mérites à l'occasion des choses les plus ordinaires. C'est de nous élever à Dieu par la vue des créatures.

Cette pratique est l'une de celles que les saints ont suivi le plus généralement et avec le plus de

ferveur. Lancissius nous dit : « Quand vous sortez de votre maison et que vous voyez des gens qui s'arrêtent dans la rue pour parler entre eux, priez afin qu'ils ne disent pas de paroles inutiles dont ils auraient à rendre compte un jour. Vous entendez le vent qui souffle avec violence, priez pour ceux qui sont en mer. Si vous passez près d'une taverne et que vous entendiez le bruit que font ceux qui y boivent, priez afin qu'ils n'offensent point Dieu et pour que ceux qui ont eu ce malheur s'en confessent ».

Saint Athanase, ayant envoyé à Saint Pambo l'ordre de quitter le désert et de venir à Alexandrie, le pieux solitaire, en se rendant où on l'appelait, rencontra dans les rues de

la ville une actrice dans le déshabillé le plus élégant. A cette vue, il se mit à pleurer. Comme on lui demandait le sujet de ses larmes, il répondit « Deux choses m'affligent profondément, d'abord la damnation éternelle de cette femme et ensuite de voir que je prends moins de soin pour plaire à Dieu que cette actrice n'en prend pour plaire à quelques libertins. » Ainsi, il se servait du péché comme d'un marchepied pour s'élever à Dieu.

Quand en vous promenant ou en voyageant, vous passez par un hameau, un village ou une ville.

Premièrement, demandez à Dieu, par les mérites de ceux qui habitent cet endroit, d'avoir pitié de vous.

Deuxièmement, rendez-lui des actions de grâce pour toutes les bénédictions qu'il a répandues, qu'il répand ou qu'il répandra sur ses habitations.

Troisièmement, recommandez-lui tous leurs besoins et suppliez-le de prêter l'oreille à leurs prières.

Quatrièmement, gémissiez sur tous les péchés qui se sont commis dans cet endroit.

Cinquièmement, demandez-en la rémission.

Sixièmement, recommandez à Dieu l'âme des fidèles qui y sont morts.

Par le père Faber

Si nous songeons à ces trois choses ; à Dieu, à nous-mêmes, et au système surnaturel au milieu duquel nous sommes placés, nous parviendrons certainement, à voir que, sans être des saints, sans ressembler à ceux qui le sont, nous avons à notre disposition, pour glorifier Dieu, des moyens dont la grandeur est vraiment effrayante ; d'abord, en unissant nos actions à celles de Jésus, elles acquièrent une valeur presque infinie. Ce que nous avons à offrir à Dieu ressemble à l'infini. Que dis-je ? Nous pouvons offrir Jésus qui est l'infini même. Nous pouvons offrir à Dieu son égal. Et cela dans toutes nos actions, dans

toutes nos paroles, dans toutes nos pensées, dans toutes nos peines.

Après avoir considéré la multiplicité de nos actions, examinons combien il est facile de les offrir à Dieu, en union avec les mérites de son Fils.

Un seul regard lancé sur Jésus et tout est dit. Il ne faut ici ni soupir, ni parole, ni longue réflexion. L'amour lève les yeux vers Jésus et tout est consommé.

L'OBÉISSANCE

Cette vertu se rattache à la justice puisque l'obéissance est un hommage, un acte de soumission dû au supérieur, mais s'en distingue parce qu'elle emporte l'inégalité entre supérieur et inférieur.

Définition

L'obéissance est une vertu morale surnaturelle qui nous incline à soumettre notre volonté à celle des supérieurs légitimes en tant qu'ils sont les représentants de Dieu.

Ce sont ces dernières paroles qu'il faut d'abord expliquer puisqu'elles sont la base de l'obéissance chrétienne.

Fondement de cette vertu

L'obéissance est fondée sur le souverain domaine de Dieu et la soumission absolue que lui doit la créature.

Il est évident, tout d'abord, que nous devons obéir à Dieu. Créé par Dieu, nous devons être dans une dépendance entière de sa sainte volonté.

Toutes les créatures obéissent à sa voix, mais les créatures raisonnables y sont plus obligées que les autres,

ayant plus reçu de lui en particulier ce don de la liberté que nous ne pouvons mieux reconnaître qu'en soumettant librement notre volonté à celle du Créateur.

Ensuite, enfants de Dieu, nous devons obéir à notre Père Céleste comme l'a fait Jésus lui-même qui, entré dans le monde par obéissance, n'en est sorti que par obéissance (Philippiens 2.8).

Et ensuite, racheté de la servitude du péché, nous ne nous appartenons plus. Nous appartenons à Jésus-Christ qui a donné son sang pour nous faire siens (1 Corinthiens 6.20). Nous devons donc obéir à ses lois.

Point suivant, nous devons par là même obéir aux représentants légitimes de Dieu, c'est le point qu'il faut bien comprendre.

Voyant que l'homme ne peut se suffire à lui-même pour sa culture physique, intellectuelle et morale, Dieu a voulu qu'il vécut en société. Or, la société ne peut subsister sans une autorité qui coordonne les efforts de ses membres vers le bien commun.

Dieu veut donc qu'il y ait une société hiérarchique avec des supérieurs chargés de commander et des inférieurs qui doivent obéir. Pour rendre cette obéissance plus facile, il délègue son autorité aux supérieurs légitimes (Romains 13.1). Si bien

qu'obéir à ceux-ci, c'est obéir à Dieu et que leur désobéir, c'est aller au-devant de sa condamnation (Romains 13.2).

Le devoir des supérieurs, c'est de n'exercer leur autorité que comme délégué de Dieu pour procurer sa gloire et promouvoir le bien général de la communauté. S'ils y manquent, ils sont responsables de cet abus d'autorité devant Dieu et ses représentants. Mais le devoir des inférieurs, c'est d'obéir aux représentants de Dieu comme à Dieu lui-même (Luc 10.16). On en voit la raison. Sans cette soumission, il n'y aurait dans les diverses communautés que désordre et anarchie et tout en souffrirait.

Point suivant, mais quels sont les supérieurs légitimes ? Ce sont ceux qui sont placés par Dieu à la tête des diverses sociétés.

1. Dans l'ordre naturel, on peut distinguer trois sortes de sociétés. La société domestique ou familiale à laquelle président les parents et surtout le père de famille, la société civile que gouvernent ceux qui sont les détenteurs légitimes de l'autorité selon les systèmes reconnus dans les diverses nations, la société professionnelle où il y a des patrons et des ouvriers dont les droits et devoirs respectifs sont déterminés par le contrat de travail.

2. Dans l'ordre surnaturel, les supérieurs hiérarchiques sont le saint

pontife dont l'autorité est souveraine et immédiate dans l'Eglise universelle, les évêques qui ont juridiction dans leurs diocèses respectifs et sous leur autorité les curés et les vicaires, chacun dans les limites tracées par le code de droit canon.

De plus, il y a dans l'Eglise des communautés particulières avec des constitutions et des règles approuvées par le saint pontife ou par les évêques et ayant des supérieurs nommés conformément aux constitutions ou règles.

Là encore, nous nous trouvons donc en face d'autorités légitimes. Par conséquent, quiconque entre dans une communauté s'engage par là

même à en observer les règlements et à obéir aux supérieurs qui commandent dans les limites définies par la règle.

Point suivant. Il y a donc des limites posées à l'exercice de l'autorité.

Premièrement, il est évident tout d'abord qu'il n'est ni obligatoire ni permis d'obéir à un supérieur qui commanderait quelque chose de manifestement contraire aux lois divines ou ecclésiastiques. Ce serait alors le cas de redire la parole de saint Pierre en acte 5.29 « Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes », parole libératrice qui assure la liberté chrétienne contre toute tyrannie.

C'est la doctrine de saint François de Sales qui dit « Plusieurs se sont grandement trompés lesquels ont cru qu'elle consistait à faire à tort et à travers, tout ce qui nous pourrait être commandé fut-ce même contre les commandements de Dieu et de la Sainte Église, en quoi ils ont grandement erré, car en tout ce qui est des commandements de Dieu, comme les supérieurs n'ont point de pouvoir de faire jamais aucun commandement contraire, les inférieurs n'ont de même jamais aucune obligation d'obéir en tel cas.

Ainsi, s'ils y obéissaient, ils pêcheraient. Il en serait de même si ce qui est commandé est notoirement impossible.

Mais, comme nous sommes sujets à nous faire illusion en cas de doute, il faut présumer que le supérieur a raison.

Deuxième point, si un supérieur commande en dehors de ses attributions, par exemple, si un père s'oppose à la vocation mûrement étudiée de son enfant, il outrepassé ses droits et on n'est pas tenu de lui obéir.

Il en serait de même d'un supérieur de communauté qui donnerait des ordres en dehors de ce que lui permettent les constitutions et les règles, celles-ci ayant sagement déterminé des limites à son autorité.

Point suivant : l'excellence de l'obéissance

De ce que nous avons dit découle l'excellence de l'obéissance. Saint Thomas n'hésite pas à dire qu'après la vertu de religion, elle est la plus parfaite de toutes les vertus morales parce que, plus que les autres, elle nous unit à Dieu en ce sens qu'elle nous détache de notre volonté propre qui est le plus grand obstacle à l'union divine. Elle est en outre la mère et la gardienne des vertus et transforme nos actes ordinaires en actes vertueux.

L'obéissance nous unit à Dieu et nous fait communier habituellement à sa vie.

Premièrement, elle soumet en effet directement notre volonté à la volonté divine et par là même toutes nos autres facultés en tant qu'elles sont soumises à la volonté. Cette soumission est d'autant plus méritoire qu'elle se fait librement.

Les créatures inanimées obéissent à Dieu par une nécessité de leur nature, mais l'homme obéit par le libre choix de sa volonté. Par là, il fait hommage à son souverain maître de ce qu'il a de plus cher et immole la plus excellente des victimes.

Il entre ainsi en communion avec Dieu puisqu'il n'a plus d'autre volonté que la sienne, redisant la parole héroïque de Jésus au moment

de son agonie « Que ta volonté soit faite et non la mienne » (Luc 22, 42).

Communion très méritoire et très sanctifiante puisqu'elle unit la volonté, le bien le plus précieux que nous ayons à la volonté divine, toujours bonne et sainte.

Deuxièmement, et comme la volonté est la reine de toutes les facultés, en l'unissant à Dieu, nous lui unissons toutes les puissances de notre âme.

Ce sacrifice est plus grand que celui des biens extérieurs que nous faisons par la pauvreté, que celui des biens du corps que nous faisons par la chasteté et la mortification. C'est vraiment le plus excellent des sacrifices.

Troisième point, il est aussi le plus constant et le plus durable.

Par la communion sacramentelle, nous ne demeurons unis à Dieu que quelques instants, mais l'obéissance habituelle établit entre notre âme et Dieu une sorte de communion spirituelle permanente qui nous fait demeurer en lui comme il demeure en nous, puisque nous voulons tout ce qu'il veut et rien que ce qu'il veut, ce qui est au fond la plus réelle, la plus intime, la plus pratique de toutes les unions.

Ensuite, nous disons, elle est, par voie de conséquence, la mère et la gardienne de toutes les vertus selon saint Augustin.

Premièrement, elle se confond en fait avec la charité, puisque, comme l'enseigne saint Thomas, l'amour produit avant tout l'union des volontés. Et n'est-ce pas là l'enseignement de saint Jean ?

Après avoir déclaré que celui qui prétend aimer Dieu et ne garde pas ses commandements est un menteur. Il ajoute, mais celui qui garde sa parole sait en lui véritablement que l'amour de Dieu est parfait. Par là, nous connaissons que nous sommes en lui (1 Jean 2, 5).

N'est-ce pas aussi l'enseignement du divin Maître quand il nous dit que garder ses commandements c'est l'aimer (Jean 14, 15) ?

L'obéissance vraie est donc au fond un acte excellent de charité.

Deuxièmement, elle nous fait aussi pratiquer les autres vertus en tant que toutes sont commandées ou du moins conseillées.

Ainsi, elle nous fait pratiquer la mortification et la pénitence, si souvent prescrites dans l'Évangile, la justice, la religion, la charité et toutes les vertus contenues dans le décalogue.

Elle nous fait même ressembler aux martyres qui sacrifient leur vie pour Dieu. Comme l'explique en effet Saint Ignace, par elle, la volonté et le jugement propres sont dans tous les temps immolés et étendus comme des victimes sur l'autel, en sorte que

dans l'homme, à la place du libre arbitre, il n'y a plus que la volonté de Jésus-Christ notre Seigneur, laquelle nous est intimée par Celui qui commande.

Et ce n'est pas seulement le désir de la vie, ainsi qu'il arrive dans le martyre, qui est immolé par obéissance, mais ce sont tous les désirs à la fois.

C'était ce que disait Saint Pacôme, un jeune religieux qui désirait le martyre. « Assez meurent martyres qui bien se mortifient ».

C'est un plus grand martyre de persévérer toute sa vie en obéissance, que non pas de mourir tout d'un coup par un glaive.

Deuxième point, l'obéissance nous donne par là une sécurité parfaite.

Laissés à nous-mêmes, nous nous demanderions ce qu'il y a de plus parfait.

L'obéissance, en nous traçant notre devoir pour chaque instant, nous montre la voie la plus sûre pour nous sanctifier.

En faisant ce qu'elle prescrit, nous réalisons aussi pleinement que possible la condition essentielle demandée par la perfection, l'accomplissement du bon plaisir de Dieu.

De là un sentiment de paix profonde et inaltérable.

Quand on ne veut faire que la volonté de Dieu exprimée par les supérieurs, on ne se préoccupe ni de ce qu'il faut faire, ni des moyens de le réaliser. On n'a qu'à recevoir les ordres de celui qui tient la place de Dieu et à les exécuter le moins mal qu'on peut. La Providence se charge du reste.

Elle ne nous demande pas le succès, mais simplement l'effort pour accomplir les ordres donnés. On peut d'ailleurs se rassurer sur le résultat final. Il est clair que si nous faisons la volonté de Dieu, Lui se chargera de faire la nôtre, c'est-à-dire d'exaucer nos requêtes et de favoriser nos desseins.

C'est donc la paix en cette vie. Et quand nous arrivons au terme, l'obéissance nous ouvre encore l'entrée du ciel.

Perdu par la désobéissance de nos premiers parents, reconquis par l'obéissance de Jésus-Christ, le ciel est réservé à ceux qui se laissent conduire par les représentants de ce divin sauveur.

Pas d'enfer pour les vrais obéissants.

Point suivant ; l'obéissance nous fait mériter.

Enfin, l'obéissance transforme en vertu et en mérite les occupations les plus ordinaires de la vie. Repas, récréations, travaux, tout ce qui est fait en esprit d'obéissance participe

au mérite de cette vertu, plaît à Dieu et sera récompensé par Lui.

Au contraire, tout ce qui est fait en opposition avec la volonté des supérieurs, fût-il excellent en lui-même, n'est au fond qu'un acte de désobéissance.

Aussi, on compare souvent l'obéissance au voyageur qui est entré dans un navire conduit par un excellent pilote. Chaque jour, même quand il se repose, il avance vers le port. Et ainsi, sans fatigue et sans préoccupation, il arrive au but désiré, au port de la bienheureuse éternité.

Concluons par ces paroles que Dieu adresse à Sainte Catherine de Sienne.

Combien douce et glorieuse c'est cette vertu qui enferme en elle toutes les vertus.

Elle a été conçue et enfantée par la charité. Sur elle est établie la pierre de la très sainte foi. Celui dont l'obéissance est l'épouse ne souffre pas mais jouit de la paix.

Les privation ne lui cause nulle affliction, car l'obéissance lui a appris à ne désirer que moi seul, qui puis, si je le veux, réaliser tous ses désirs.

Ô obéissance qui accomplit la traversée sans peine et arrive sans

péril au port du salut ! Tu te conformes au Verbe, mon fils unique. Tu prends passage sur la barque de la très sainte croix, prête à tout souffrir plutôt que de t'écarter de l'obéissance du Verbe et d'enfreindre sa doctrine.

Comme ta longue persévérance te fait grande, si grande que tu vas de la terre au ciel, puisque c'est par toi et par toi seul qu'on le peut t'ouvrir.

A présent, saint François de Sales, sur l'obéissance, nous dit ceci.

L'obéissance est une vertu si excellente que notre Seigneur a voulu conduire tout le cours de sa vie par obéissance, ainsi qu'il l'a dit

tant de fois qu'il n'était pas venu pour faire sa volonté.

Et l'apôtre dit qu'il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix, et a voulu joindre au mérite infini de sa parfaite charité l'infini mérite d'une parfaite obéissance.

La charité cède à l'obéissance parce que l'obéissance dépend de la justice. Aussi est-il meilleur de payer ce que l'on doit que de faire l'aumône.

Cela veut dire qu'il est mieux de faire l'obéissance qu'un acte de charité par notre propre mouvement.

Plus loin, il dit, l'obéissance étant une pièce principale de l'humilité aime infiniment les

commandements des choses les plus abjectes, bien que rien ne soit estimé peu ni de peu d'importance par le vrai obéissant à cause qu'il regarde le tout comme des moyens propres pour s'unir à Dieu et à notre Seigneur qui a tant aimé l'obéissance. Comme dit Saint Bernard, qu'il a mieux aimé mourir que de manquer d'obéir.

Un autre auteur nous dit ceci.

La seule charité nous met en la perfection, mais l'obéissance, la chasteté et la pauvreté sont les trois grands moyens pour l'acquérir.

L'obéissance consacre notre cœur, la chasteté notre corps et la pauvreté

nos moyens à l'amour et service de Dieu.

Ce sont les trois branches de la croix spirituelle, toutes trois néanmoins fondées sur la quatrième qui est l'humilité.

Il y a deux sortes d'obéissance, l'une nécessaire et l'autre volontaire.

Par la nécessaire, vous devez humblement obéir à vos supérieurs ecclésiastiques, comme au pape et à l'évêque, au curé et à ceux qui sont commis de leur part.

Vous devez obéir à vos supérieurs politiques, c'est-à-dire à votre prince et au magistrat qu'il a établi sur votre pays. Vous devez enfin obéir à vos

supérieurs domestiques, c'est-à-dire à votre père, mère, maître, maîtresse.

Or, cette obéissance s'appelle nécessaire parce que nul ne se peut exempter du devoir d'obéir à ces supérieurs-là, Dieu les ayant mis en autorité de commander et gouverner, chacun en ce qu'ils ont en charge sur nous.

Faites donc leur commandement, et cela est de nécessité. Mais pour être parfaite, suivez encore leurs conseils et même leurs désirs et inclinations, en tant que la charité et prudence vous le permettra.

Obéissez quand ils vous ordonneront choses agréables comme de manger, prendre de la récréation, car encore qu'il semble que ce n'est pas grande

vertu d'obéir en ce cas, ce serait néanmoins un grand vice de désobéir.

Obéissez aux choses indifférentes, comme à porter tel ou tel habit, aller par un chemin ou par un autre, chanter ou se taire, et ce sera une obéissance déjà fort recommandable.

Obéissez en choses mal aisées, âpres et dures, et ce sera une obéissance parfaite.

Obéissez enfin doucement, sans réplique, promptement, sans retardation, gaiement, sans chagrin, et surtout obéissez amoureusement pour l'amour de celui qui, pour l'amour de nous, s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la croix, et lequel,

comme dit saint Bernard, aime mieux perdre la vie que l'obéissance.

Pour apprendre aisément à obéir à vos supérieurs, condescendez aisément à la volonté de vos semblables, cédant à leurs opinions en ce qui n'est pas mauvais, sans être contentieuse ni revêche.

Accommodez-vous volontiers aux désirs de vos inférieurs, autant que la raison le permettra, sans exercer aucune autorité impérieuse sur eux, tandis qu'ils sont bons.

C'est un abus de croire que si on était religieux ou religieuse, on obéirait aisément, si l'on se trouve difficile et revêche à rendre obéissance à ceux que Dieu a mis sur nous.

Nous appelons obéissance volontaire celle à laquelle nous nous obligeons par notre propre élection et laquelle ne nous est point imposée par autrui.

On ne choisit pas, pour l'ordinaire, son prince et son évêque, son père et sa mère, ni même souvent son mari, mais on choisit bien son confesseur, son directeur.

Or, soit qu'en le choisissant, on fasse vœu d'obéir, comme il est dit que la mère Thérèse, outre l'obéissance solennelle vouée au supérieur de son ordre, s'obligea par un vœu simple d'obéir au Père Gratien, ou que, sans vœu, on se dédie à l'obéissance de quelqu'un, toujours cette obéissance s'appelle volontaire, à raison de son

fondement qui dépend de notre volonté et élection.

Il faut obéir à tous les supérieurs, à chacun néanmoins en ce de quoi il a charge sur nous, comme en ce qui regarde la police et les choses publiques, il faut obéir au prince, au prélat en ce qui regarde la police ecclésiastique, aux choses domestiques, aux pères, aux maîtres, aux maris, quant à la conduite particulière de l'âme, aux directeurs et confesseurs particuliers.

Faites-vous ordonner les actions de piété que vous devez observer par votre Père spirituel, parce qu'elles en seront meilleures et auront double grâce et bonté, l'une d'elles-mêmes puisqu'elles sont pieuses, et l'autre

de l'obéissance qui les aura ordonnées et en vertu de laquelle elles seront faites.

Bienheureux sont les obéissants, car Dieu ne permettra jamais qu'ils s'égarent.

L'INQUIÉTUDE

L'inquiétude n'est pas une simple tentation, mais une source de laquelle et par laquelle plusieurs tentations arrivent. J'en dirai donc quelque chose.

La tristesse n'est autre chose que la douleur d'esprit que nous avons du mal qui est en nous contre son gré, soit que le mal soit extérieur, comme la pauvreté, la maladie, les mépris, soit qu'il soit intérieur, comme l'ignorance, les sécheresses, la répugnance, la tentation.

Quand donc l'âme sent qu'elle a quelque mal, elle se déplaît de l'avoir. Et voilà la tristesse.

Et tout incontinent, elle désire d'en être quitte et d'avoir les moyens de s'en défaire. Et jusqu'ici elle a raison, car naturellement chacun désire le bien et fouille ce qu'il pense être mal.

Si l'âme cherche les moyens d'être délivrée de son mal pour l'amour de Dieu, elle les cherchera avec patience, douceur, humilité et tranquillité, attendant sa délivrance plus de la bonté et providence de Dieu que de sa peine, industrie ou diligence.

Si elle cherche sa délivrance pour l'amour propre, elle s'empressera et s'échauffera à la quête des moyens

comme si ce bien dépendait plus d'elle que de Dieu. Je ne dis pas qu'elle pense cela, mais je dis qu'elle s'empresse comme si elle le pensait.

Que si elle ne rencontre pas soudain ce qu'elle désire, elle entre en des grandes inquiétudes et impatiences, lesquelles n'ôtant pas le mal précédent, ainsi au contraire l'empirant.

L'âme entre en une angoisse et détresse démesurée avec une défaillance de courage et de force telle qu'il lui semble que son mal n'ait plus de remède.

Vous voyez donc que la tristesse, laquelle au commencement est juste, engendre l'inquiétude, et l'inquiétude engendre par après un

surcroît de tristesse qui est extrêmement dangereux.

L'inquiétude est le plus grand mal qui arrive en l'âme excepté le péché.

Car comme les séditions (c'est-à-dire les révoltes ou les insoumissions), et troubles intérieurs d'une république, la ruine entièrement et l'empêche qu'elle ne puisse résister à l'étranger.

Ainsi notre cœur étant troublé et inquiété en soi-même, perd la force de maintenir les vertus qu'il avait acquises, et quant au moyen de résister aux tentations de l'ennemi, lequel fait alors toutes sortes d'efforts pour pécher, comme l'on dit, en eaux troubles.

L'inquiétude provient d'un désir déréglé, d'être délivré du mal que l'on sent, ou d'acquérir le bien que l'on espère.

Et néanmoins, il n'y a rien qui empire plus le mal et qui éloigne plus le bien que l'inquiétude et l'empressement. Les oiseaux demeurent pris dans les filets et lacs parce que s'y trouvant engagés, ils se débattent et remuent déréglément pour en sortir, ce que faisant, ils s'enveloppent toujours tant plus.

Quand donc vous serez pressé du désir d'être délivré de quelque mal ou de parvenir à quelque bien, avant toute chose, mettez votre esprit en repos et tranquillité, faites rassoir votre jugement et votre volonté.

Et puis, tout bellement et doucement, pourchassez l'issue de votre désir, prenant par ordre les moyens qui seront convenables.

Et quand je dis tout bellement, je ne veux pas dire négligemment, mais sans empressement, trouble et inquiétude. Autrement, au lieu d'avoir l'effet de votre désir, vous gâterez tout et vous embarrasserez plus fort.

Mon âme est toujours en mes mains, ô Seigneur, et je n'ai point oublié votre loi disait David (Psaume 118.109).

Examinez plus d'une fois le jour, mais au moins le soir et le matin, si vous avez votre âme en vos mains ou si quelque passion et inquiétude

vous l'a point ravie. Considérez si vous avez votre cœur à votre commandement ou bien s'il est point échappé de vos mains pour s'engager à quelque affection dérégulée d'amour, de haine, d'envie, de convoitise, de crainte, d'ennui, de joie.

Que s'il est égaré avant toute chose, cherchez-le et ramenez-le. Tout bellement en la présence de Dieu en remettant vos affections et désirs sous l'obéissance et conduite de sa divine volonté.

Car, comme ceux qui craignent de perdre quelque chose qui leur est précieuse la tiennent bien serrée en leurs mains, ainsi, à l'imitation de ce grand roi, nous devons toujours dire,

Ô mon Dieu, mon âme est au hasard.
C'est pourquoi je la porte toujours
en mes mains, et en cette sorte je n'ai
point oublié votre sainte loi.

Ne permettez pas à vos désirs, pour
petits qu'ils soient, et de petites
importances qu'ils vous inquiètent.
Car, après les petits, les grands et les
plus importants, trouveraient votre
cœur plus disposé aux troubles et
dérèglements.

Quand vous sentirez arriver
l'inquiétude, recommandez-vous à
Dieu et résolvez-vous de ne rien
faire du tout de ce que votre désir
requiert de vous, que l'inquiétude ne
soit totalement passée, sinon que ce
fût chose qui ne se pût différer.

Et alors il faut, avec un doux et tranquille effort, retenir le courant de votre désir, l'attrempant et modérant tant qu'il vous sera possible, et sur cela faire la chose non selon votre désir, mais selon la raison.

Si vous pouvez découvrir votre inquiétude à celui qui conduit votre âme, ou au moins à quelques confidents et dévots amis, c'est le remède des remèdes.

Aussi le roi Saint Louis donna cet avis à son fils, « Si tu as en ton cœur quelques malaises, dis-le simplement à ton confesseur ou à quelques bonnes personnes, et ainsi il pourra porter légèrement ton mal par le réconfort qu'il te donnera. »

PENSÉES SUR L'ENFER

C'est la pensée et le sentiment du pieux Saint Bernard. Il nous assure en effet que ce qui sert de bois au feu de l'Enfer, c'est notre propre volonté.

C'est une vérité si incontestable qu'il ajoute même que si cette volonté propre disparaissait du monde, il n'y aurait plus d'Enfer.

OFFRIR SES ŒUVRES À DIEU

Offrir ses œuvres à Dieu, c'est lui offrir les fruits de notre bonne volonté et encore lui offrir notre volonté même qui est comme l'arbre de nos actions.

Devant Dieu, rien ne peut avoir une véritable louange que ce qui est fait pour Dieu.

NUL NE PEUT SERVIR DEUX MAÎTRES À LA FOIS

Par Sainte Catherine de Sienne.

Tu sais que l'espérance ne peut être placée en deux choses contraires. C'est ce que voulait dire ma vérité dans ces paroles de l'Évangile. Nul ne peut servir deux maîtres à la fois (Luc 16, 13).

En effet, s'il en sert un, il mécontente l'autre. Or, il n'est pas de service sans espoir.

Le serviteur sert avec l'espoir du prix et de l'avantage qu'il en retirera, ou avec l'espoir de plaire à son maître. C'est pourquoi il ne servirait point l'ennemi de son maître. Il ne pourrait le servir que sans espoir, car si, en le servant, il espérait, il se verrait bientôt privé de ce qu'il attendait de son maître.

Or, songe, ma très chère enfant, qu'il en est de même pour l'âme. Où bien elle sert en espérant en moi ou bien elle sert en espérant dans le monde et en elle-même car elle sert le monde en-dehors de moi autant qu'elle sert et aime sa propre sensualité.

C'est de cet amour et de ce service qu'elle espère retirer quelque

avantage et quelque plaisir sensible. Mais comme son espérance repose sur une chose finie, vaine et transitoire, elle s'écroule et ne parvient pas à ce qu'elle voulait.

Pendant qu'il espère en soi-même et dans le monde, l'homme n'espère pas en moi, parce que le monde, c'est-à-dire les plaisirs mondains de l'homme, sont pour moi un objet de haine.

Je les ai tellement eus en abomination que j'ai livré mon fils unique à l'ignominieuse mort de la croix.

Aussi le monde n'a-t-il aucune conformité avec moi, ni moi avec lui.

Mais l'âme qui espère parfaitement en moi et me sert avec tout son cœur et toute sa volonté, se met aussitôt, nécessairement et pour les raisons dites, à ne plus espérer ni en elle-même ni dans le monde avec cet espoir qui ne repose que sur sa propre faiblesse.

Cette véritable et authentique espérance est plus ou moins parfaite selon l'amour que l'âme éprouve pour moi.

Parfaite ou imparfaite, elle goûte ma providence. Plus parfaitement ceux qui me servent dans l'espoir unique de me plaire, moins parfaitement ceux qui me servent dans l'espoir du bienfait et du plaisir qu'on tire de moi.

NOUS IMITONS UN ROI DE SOUFFRANCES

Par le père Bourdaloue

Nous devons conclure ce que nous sommes, à qui nous sommes, pourquoi nous y sommes, et ce que nous devons enfin devenir, selon le caractère que nous portons et selon les sacrés rapports que nous avons en qualité de chrétiens avec Jésus-Christ. Appliquez-vous, s'il vous plaît, à cette importante morale.

Nous sommes les sujets d'un roi couronné d'épines. Nous appartenons à un roi de souffrance, à un roi d'abjection et d'humiliation. Nous ne sommes à lui que pour vivre comme lui, que pour être animés du même esprit que lui, que pour nous rendre ses imitateurs, comme nous nous déclarons ses disciples.

Vérité universellement reconnue dans le christianisme, mais bien peu suivie dans la pratique, et même, si j'ose le dire, généralement abandonnée et démentie.

Car de ces principes, que s'ensuit-il ? Ah, mes frères, que n'en avons-nous mieux compris jusqu'à présent les conséquences, ou du moins, que ne commençons-nous à bien les

comprendre et à y conformer désormais tous nos sentiments et toute notre conduite. Prenez garde, nous sommes les sujets d'un roi couronné d'épines.

Nous devons donc plus tant rechercher les douceurs et les délices de la vie. Car servir un roi, qui n'a que des épines pour couronne, et vouloir se couronner de roses, n'est-ce pas une contradiction ? Tel est néanmoins le désordre le plus commun, et quel autre langage est plus ordinaire dans le monde ? Je dis dans le monde même prétendu chrétien que celui de ces impies, qui se disent les uns aux autres chez le sage ; divertissons-nous et jouissons des biens que nous avons (sagesse 2).

Faisons-nous des couronnes de fleurs et des fleurs les plus agréables et les plus douces, que la joie nous accompagne en tous lieux, et laissons-en partout des marques. Car voilà qu'elle doit être notre partage et notre sort, voilà qu'elle doit être notre vie. Il est vrai néanmoins que cette vie molle et délicieuse n'est pas la vie de tous les gens du monde, et qu'il s'en faut bien même qu'elle ne le soit.

Mais si ce n'est pas là leur vie en effet, ce l'est au moins en désir. On y aspire sans cesse, à cette vie aisée et commode. On se la propose comme la fin de ses travaux.

On y fait consister le bonheur et la sagesse. On envie la destinée de

ceux qui en goûtent la tranquillité, et on se plaint de ne pouvoir trouver dans sa condition cette félicité temporelle, comme si c'était un malheur à des sujets de n'être pas mieux traités que le roi, et qu'au lieu des épines qu'il a portées et consacrées, il ne dut leur fournir dans son service que des plaisirs.

Nous appartenons à un roi de souffrance. Nous ne pouvons donc participer aux avantages et aux prérogatives inestimables de sa royauté qu'autant que nous participerons à ses douleurs. C'est en cette vue que les saints ont témoigné tant d'ardeur pour les souffrances. Il n'est pas nécessaire que nous les cherchions comme eux, ni que nous les demandions à Dieu. Sa

providence prend assez soin d'y pourvoir, et par une miséricorde aussi favorable qu'elle nous semble sévère et rigoureuse, il ne nous laisse point manquer sur la terre de disgrâce et d'affliction. Il n'est question pour nous que d'en bien user, tellement que cette robe de pourpre dont nous consentirons à être revêtus nous soit une robe d'honneur et un vêtement de sainteté à quoi ils nous reconnaissent.

Mais voici l'erreur la plus déplorable, et c'est celle où les disciples eux-mêmes tombèrent. Ils se persuadaient que Jésus-Christ dans la suite serait un roi temporel et que sous son règne ils n'auraient rien à souffrir (Actes 1).

Ainsi, nous nous imaginons faussement, et nous croyons, parce que nous sommes à Dieu, que nous devons être exempts de toute peine et à couvert de toute adversité. Nous nous étonnons de voir des gens de bien affligés et sujets aux calamités humaines.

Et comme ce qui nous touche nous est encore beaucoup plus sensible, il ne faut que le plus léger accident qui nous arrive pour nous troubler et nous déconcerter. D'où vient cela ? C'est que nous ne considérons pas ce que ce sont là, justement, les apanages du roi que nous servons et que c'est par là qu'il nous distingue et qu'il nous fait entrer au nombre de ses élus.

Enfin, nous dépendons d'un roi ignoré du monde, abject et obscur selon le monde.

Regardez, si je puis m'exprimer de la sorte comme un roseau dans le monde. Comment donc sommes-nous si jaloux d'y paraître et de nous y élever ?

Je vous laisse, mes frères, faire vous-mêmes cette monstrueuse opposition d'un roi volontairement réduit dans le dernier mépris et dans l'humiliation la plus profonde et d'un vil sujet qui ne pense qu'à s'agrandir, qu'à tenir au-dessus des autres un rang qui le fasse craindre, qui le fasse honorer, qui lui attire des respects et de la considération parmi les hommes. Car n'est-ce pas là le

terme où tendent tous les désirs, toutes les réflexions, tous les projets et toutes les démarches d'une multitude infinie de chrétiens adorateurs d'un Dieu abaissé, moqué, outragé ?

C'est à vous, mes chers auditeurs, à le dédommager de tant d'outrages qu'il a reçus de ses ennemis et qu'il a si souvent reçu de nous-mêmes.

Les Juifs n'en ont point voulu pour leur roi, mais nous l'avons choisi pour le nôtre.

Allons lui offrir nos hommages et des hommages dignes de lui, l'hommage d'une tendre componction, l'hommage d'une sainte mortification, l'hommage d'une sincère humilité de cœur et

d'action. Voilà par où il veut être honoré et par où nous parviendrons à régner un jour avec lui dans la gloire que je vous souhaite, etc.

NOS RELATIONS AVEC LES ÂMES DU PURGATOIRE

Voici une des questions que Nikki Heltz posa à Maria Sima.

Et quand nous demandons aux âmes du purgatoire de nous aider, est-il suffisant de formuler intérieurement notre demande ou faut-il la dire tout haut ? Elle répondra en ces termes.

Elles ne peuvent pas lire nos pensées mais elles connaissent bien notre souffrance et sachant cela, elles connaissent aussi une grande partie

de nos vrais besoins et interviennent en notre faveur. En faisant notre demande à voix haute, on a l'assurance qu'elles l'entendent.

Mais soyez assurés qu'un murmure est suffisant. Elles sont toujours autour de nous, mais je ne vous conseillerais pas de commencer à leur parler en public. Et bien entendu, Jésus connaît nos pensées, de sorte qu'une demande exprimée silencieusement en pensée leur sera communiquée par la mère de Miséricorde.

Nikki Heltz posa encore comme question à Maria Sima, qui eut beaucoup de visite des âmes du purgatoire, en ceci. Qu'est-ce que les

pauvres âmes vous demandent le plus souvent ?

Maria Simma répondit la saint messe, le plus souvent des messes auxquelles nous assistons et des messes que nous faisons célébrer, mais aussi de prier le rosaire, le chemin de croix et d'autres prières.

Maria nous dit que ces âmes ont besoin de messe, parce que chaque messe est le renouvellement des souffrances de Jésus et de sa mort sur la croix. À chaque messe, il prie de nouveau pour nous et avec nous, et il s'offre au Père pour nous.

En allant à la messe, nous nous joignons à Jésus pour sauver le monde de la destruction, et en allant à Jésus, nous nous sauvons nous-

mêmes. La messe est la plus grande de toutes les prières, le plus grand de tous les événements du monde, et pourtant si mystérieux, si petit et si humble.

En amenant les pauvres âmes à la messe, nous les aidons d'innombrables façons que nous ne comprendrons réellement qu'au ciel, lorsque nous serons tous réunis autour de Jésus.

Une messe aide l'âme pour laquelle la messe est offerte, dans la mesure où cette âme, si elle était chrétienne, aimait la messe durant sa vie sur terre.

Cependant, si l'âme n'était pas chrétienne durant son existence, et que par conséquent elle n'en savait

rien, le fait d'assister à une messe pour cette âme l'aidera beaucoup plus.

Elle ajoute encore, assister à une messe ou la faire célébrer pour une personne vivante l'aide beaucoup plus maintenant que plus tard. Pourquoi ? Parce qu'ici, nous pouvons encore recevoir des grâces et que ce n'est plus le cas lorsque nous sommes au purgatoire.

De plus, cela contribue beaucoup à protéger cette personne, encore parmi nous, de tout danger.

Plus loin, une autre question lui fut posée. Quelle est la meilleure façon d'agir pour nos défunts lorsque nous voulons leur offrir une messe ?

Maria répondit, la chose la plus rapide, la moins aimante et la plus paresseuse consiste à faire simplement une petite offrande de messe que le prêtre inscrira dans son carnet. C'est beaucoup mieux et les preuves sont là pour dire que les guérisons et les délivrances sont beaucoup plus fréquentes lorsqu'un parent ou un ami est présent en position du pénitent, d'assister à la messe pour cette personne.

Par le père Faber

Portons nos regards sur le vaste royaume du purgatoire. Marie en est la Reine Mère. Tous ces milliers d'âmes qui l'habitent sont les chères et fidèles épouses de Jésus Christ.

Et pourtant, dans quel étrange abandon, dans quel abîme de douleur, son amour les laisse plonger. Ils soupirent après leur délivrance, après l'heureux moment où elles quitteront cette région de souffrance et de ténèbres pour entrer dans la céleste patrie où brille un soleil sans aurore et sans déclin.

Et pourtant, ils s'est lié les mains, ou à peu près. Il ne leur accorde plus de grâces. Il ne leur donne plus de temps pour faire pénitence. Il ne leur permet plus d'acquérir de nouveaux mérites.

Bien plus, quelques docteurs ont pensé que ces âmes infortunées ne peuvent plus prier.

Qu'y a-t-il donc à faire pour les âmes qui souffrent dans le purgatoire ? Ce que nous allons dire offre bien matière à méditation.

Ces âmes dépendent plus de la terre que du ciel. Elles comptent, pour ainsi dire, plus sur nous que sur Jésus. Ainsi l'a voulu celui de qui seul tout dépend. Évidemment, l'intérêt de Jésus est là.

Il désire la délivrance de ces captives. Ces âmes qu'il a rachetées, il veut que nous les rachetions à notre tour. Nous qui lui devons notre vie, nous qu'il a lui-même déjà rachetées.

Chaque satisfaction offerte à Dieu pour ces âmes souffrantes, chaque oblation du précieux sang au Père

éternel, chaque messe entendue avec dévotion, chaque communion humblement reçue, chaque pénitence volontairement entreprise, la discipline, etc., chaque indulgence gagnée, chaque jubilé dont les conditions ont été remplies, chaque De Profundis que nos lèvres ont récitées avec recueillement, chaque aumône, chaque obole jetée à un plus pauvre que nous, à l'intention de ces chères captives, avance d'heure en heure les intérêts de Jésus dans le royaume de Marie, que nous appelons le purgatoire.

Jésus ne veut pas ici se venir en aide à lui-même, parce qu'il aime à se voir aidé par nous, et qu'il pense que notre amour se réjouira de pouvoir faire quelque chose pour lui.

Plus loin, il dit, en réalité, ce moment qui décide de notre éternité est la seule affaire importante dont nous ayons à nous occuper dans ce monde.

Toutes choses à deux côtés, l'un est pour Jésus et l'autre contre lui.

Le Père Faber nous dit que la prière pour les morts est plus agréable à Dieu que la prière pour les vivants, car les défunts ont un plus grand besoin de secours, puisqu'ils ne peuvent s'aider eux-mêmes comme le font les vivants.

NE PENSEZ PAS AU LENDEMAIN, À CHAQUE JOUR SUFFIT SA PEINE

Par Sainte Catherine de Siennes.

Ne pensez pas au jour de demain, à chaque jour suffit sa peine (Matthieu 6, 34). C'est ainsi que ma vérité vous reprochait votre infidélité et vous enseignait en même temps que ma providence la brièveté du temps.

Ne pensez pas au lendemain. C'est comme si ma vérité vous avait dit, ne

pensez pas à ce que vous n'êtes pas sûr d'avoir, que le jour d'aujourd'hui vous suffise.

Elle vous enseignait à demander tout d'abord le ciel, c'est-à-dire une bonne vie et sainte vie, car pour les petites choses, je sais bien, moi qui suis votre Père du ciel, qu'elles vous sont nécessaires et c'est la raison pour laquelle je les ai faites et j'ai commandé à la terre de vous les donner.

MÉTHODE POUR LA MÉDITATION

Par Saint François de Sales

Nous allons d'abord parler de la préparation à l'oraison, ensuite des considérations, en troisièmement des affections et résolutions et pour terminer de la conclusion.

Nous allons donc d'abord parler du premier point de la préparation.

Mais vous ne savez peut-être pas comment il faut faire l'oraison mentale, car c'est une chose laquelle,

par malheur, peu de gens savent en notre âge.

C'est pourquoi je vous présente une simple et brève méthode pour cela, en attendant que, par la lecture de plusieurs beaux livres qui ont été composés sur ce sujet et surtout par l'usage, vous en puissiez être plus amplement instruite.

Je vous marque premièrement la préparation, laquelle consiste en deux points, dont le premier est de se mettre en la présence de Dieu et le second d'invoquer son assistance.

Or, pour vous mettre en la présence de Dieu, je vous propose quatre principaux moyens, desquels vous pourrez vous servir à ce commencement.

Le premier gît en une vive et attentive appréhension (appréhension veut dire saisir par l'esprit), appréhension de la toute présence de Dieu, c'est-à-dire que Dieu est en tout et partout et qu'il n'y a lieu ni chose en ce monde où il ne soit d'une très véritable présence, de sorte que, comme les oiseaux, où qu'ils volent, rencontrent toujours l'air, ainsi, où que nous allions, où que nous soyons, nous trouvons Dieu présent.

Chacun sait cette vérité, mais chacun n'est pas attentif à l'appréhender.

Les aveugles, ne voyant pas un prince qui leur est présent, ne laissent pas de se tenir en respect s'ils sont avertis de sa présence. Mais

la vérité est que, d'autant qu'ils ne le voient pas, ils s'oublient aisément qu'il soit présent, et, s'en étant oubliés, ils perdent encore plus aisément le respect et la révérence.

Hélas, nous ne voyons pas Dieu qui nous est présent, et bien que la foi nous avertisse de sa présence, si est-ce que, ne le voyant pas de nos yeux, nous nous en oublions bien souvent et nous comportons comme si Dieu était bien loin de nous, car encore que nous sachions bien qu'il est présent à toute chose, si est-ce que n'y pensant point, c'est tout autant comme si nous ne le savions pas.

C'est pourquoi, toujours avant l'oraison, il faut provoquer notre âme à une attentive pensée et

considération de cette présence de Dieu.

Ce fut l'appréhension de David quand il s'écriait en psaume 138-8 « Si je monte au ciel, ô mon Dieu, vous y êtes ! Si je descends aux enfers, vous y êtes ! » Et ainsi nous devons user des paroles de Jacob, lequel ayant vu l'échelle sacrée. « Ô que ce lieu, dit-il en Genèse 28, 17, 16, est redoutable ! Vraiment, Dieu est ici, et je n'en savais rien ! » Il veut dire qu'il n'y pensait pas, car au reste, il ne pouvait ignorer que Dieu ne fut en tout et partout.

Venant donc à la prière, il vous faut dire de tout votre cœur et à votre cœur « Ô mon cœur, mon cœur, Dieu est vraiment ici ! »

Le second moyen de se mettre en cette sacrée présence, c'est de penser que non seulement Dieu est au lieu où vous êtes, mais qu'il est très particulièrement en votre cœur et au fond de votre esprit, lequel il vivifie et anime de sa divine présence, étant là comme le cœur de votre cœur et l'esprit de votre esprit.

Car comme l'âme étant répandue par tout le corps, se trouve présente en toutes les parties de celui-ci, et réside néanmoins au cœur d'une spéciale résidence, de même Dieu étant très présent à toute chose, assiste toutefois d'une spéciale façon à notre esprit.

Et pour cela, David appelait Dieu « Dieu de son cœur » (Psaume 72, 26).

Et saint Paul disait que nous vivons, nous nous mouvons et sommes en Dieu (Acte 17, 28).

En la considération donc de cette vérité, vous exciterez une grande révérence en votre cœur à l'endroit de Dieu qui lui est si intimement présent.

Le troisième moyen, c'est de considérer notre Sauveur, lequel en son humanité regarde dès le ciel toutes les personnes du monde, mais particulièrement les chrétiens qui sont ses enfants, et plus spécialement ceux qui sont en prière, desquels il remarque les actions et des portements. Or, ceci n'est pas une simple imagination, mais une vraie vérité. Car encore que nous ne

le voyons pas, si est-ce que de là-haut, il nous considère.

Saint-Étienne le vit ainsi au temps de son martyr. Si que nous pouvons bien dire avec l'épouse, (cantique 21, 9), le voilà qu'il est derrière la paroi, voyant par les fenêtres, regardant par les treillis.

La quatrième façon consiste à se servir de la simple imagination.

Nous représentant le Sauveur en son humanité sacrée, comme s'il était près de nous, ainsi que nous avons accoutumé de nous représenter nos amis et de dire « Je m'imagine de voir un tel qui fait ceci et cela. Il me semble que je le vois ou choses semblables ».

Mais si le très-saint-sacrement de l'autel était présent, alors cette présence serait réelle et non purement imaginaire, car les espèces et apparences du pain seraient comme une tapisserie derrière laquelle notre Seigneur réellement présent nous voit et considère, quoique nous ne le voyons pas en sa propre forme.

Vous userez donc de l'un de ces quatre moyens pour mettre votre âme en la présence de Dieu avant l'oraison, et il ne faut pas les vouloir employer tous ensemble, mais seulement un à la fois, et cela brièvement et simplement.

Parlons à présent de l'invocation, qui est le second point de la préparation. L'invocation se fait en cette manière.

Votre âme se sentant en la présence de Dieu, se prosterne en une extrême révérence, se connaissant très indigne de demeurer devant une si souveraine majesté, et néanmoins, sachant que cette même bonté le veut, elle lui demande la grâce de bien la servir et adorer en cette méditation.

Que si vous le voulez, vous pourrez user de quelques paroles courtes et enflammées, comme sont celles ici de David. « Ne me rejetez point, ô mon Dieu, de devant votre face, et ne m'ôtez point la faveur de votre Saint-Esprit » (psaume 50, 13).

« Éclairez votre face sur votre servante » (psaume 30, 17, et psaume 118, 135). « Et je considérerai vos merveilles » (psaume 118, 18). « Donnez-moi l'entendement, et je regarderai votre loi, et je la garderai de tout mon cœur » (psaume 118, 34). « Je suis votre servante, donnez-moi l'esprit » (psaume 118, 125). Et telles paroles semblables à cela. Il vous servira encore d'ajouter l'invocation de votre bon ange et des sacrées personnes qui se trouveront au mystère que vous méditez.

Comme en celui de la mort de notre Seigneur, vous pourrez invoquer Notre-Dame, Saint-Jean, la Madeleine, le Bon Larron afin que les sentiments et mouvements

intérieurs qu'ils y reçurent vous soient communiqués, et en la méditation de votre mort, vous pourrez invoquer votre bon ange qui se trouvera présent, afin qu'il vous inspire des considérations convenables, et ainsi des autres mystères.

Parlons ensuite de la proposition du mystère qui est le troisième point de la préparation. Après ces deux points ordinaires de la méditation, il y en a un troisième qui n'est pas commun à toutes sortes de méditations.

C'est celui que les uns appellent fabrication du lieu et les autres leçon intérieur.

Or, ce n'est autre chose que de proposer à son imagination le corps

du mystère que l'on veut méditer comme s'il se passait réellement et de fait en notre présence.

Par exemple, si vous voulez méditer Notre-Seigneur en croix, vous vous imaginerez d'être au mont de calvaire et que vous voyez tout ce qui se fit et se dit au jour de la Passion.

Ou, si vous voulez, car c'est tout un, vous vous imaginerez qu'au lieu même où vous êtes se fait le crucifiement de Notre-Seigneur, en la façon que les évangélistes le décrivent.

J'en dis de même quand vous méditez la mort, comme aussi à celle de l'enfer, et en tous semblables

mystères où il s'agit de choses visibles et sensibles.

Car quant aux autres mystères, de la grandeur de Dieu, de l'excellence des vertus, de la fin pour laquelle nous sommes créés, qui sont des choses invisibles, il n'est pas question de vouloir se servir de cette sorte d'imagination.

Il est vrai que l'on peut bien employer quelques similitudes et comparaisons pour aider à la considération. Mais cela est aucunement difficile à rencontrer et je ne veux traiter avec vous que fort simplement et en sorte que votre esprit ne soit pas beaucoup travaillé à faire des inventions.

Or, par le moyen de cette imagination, nous enfermerons notre esprit dans le mystère que nous voulons méditer, afin qu'il n'aille pas courant çà et là, ni plus ni moins que l'on enferme un oiseau dans une cage ou bien comme l'on attache l'épervier à ses longes, afin qu'il demeure sur le point.

Quelques-uns vous diront néanmoins qu'il est mieux d'user de la simple pensée de la foi et d'une simple appréhension toute mentale et spirituelle en la représentation de ces mystères ou bien de considérer que les choses se font en votre propre esprit. Mais cela est trop subtil pour le commencement et jusqu'à ce que Dieu vous élève plus haut, je vous conseille de vous

retenir en la basse vallée que je vous montre.

Parlons maintenant des considérations, qui est la seconde partie de la méditation.

Après l'action de l'imagination, s'ensuit l'action de l'entendement que nous appelons méditation, qui n'est autre chose qu'une ou plusieurs considérations faites afin d'émouvoir nos affections en Dieu et aux choses divines, en quoi la méditation est différente de l'étude et des autres pensées de considération, lesquelles ne se font pas pour acquérir la vertu ou l'amour de Dieu, mais pour quelque autre fin et intention, comme pour devenir savant, pour en écrire ou disputer.

Ayant donc enfermé votre esprit, comme j'ai dit, dans l'enclos du sujet que vous voulez méditer, ou par l'imagination, si le sujet est sensible, ou par la simple proposition, s'il est insensible, vous commencerez à faire sur celui-ci des considérations, dont vous verrez des exemples, tout formés aux méditations que je vous ai données, que si votre esprit trouve assez de goût, de lumière et de fruits sur l'une des considérations, vous vous y arrêterez sans passer plus outre, faisant comme les abeilles qui ne quittent point la fleur tandis qu'elles y trouvent du miel à recueillir.

Mais si vous ne rencontrez pas, selon votre souhait, en l'une des considérations, après avoir un peu

marchandé et essayé, vous passerez à une autre, mais allez tout bellement et simplement en cette besogne sans vous y empresser.

Parlons à présent des affections et résolutions qui est la troisième partie de la méditation.

La méditation répand des bons mouvements en la volonté ou partie affective de notre âme, comme sont l'amour du prochain et l'amour de Dieu, le désir du paradis et de la gloire, le zèle du salut des âmes, l'imitation de la vie de notre Seigneur, la compassion, l'admiration, la réjouissance, la crainte de la disgrâce de Dieu, du jugement et de l'enfer, la haine du péché, la confiance en la bonté et

miséricorde de Dieu, la confusion pour notre mauvaise vie passée, et en ces affections, notre esprit doit s'épancher et étendre le plus qu'il lui sera possible.

Il ne faut pas pourtant s'arrêter tant à ces affections générales que vous ne les convertissiez en des résolutions spéciales et particulières pour votre correction et amendement.

Par exemple, la première parole que notre Seigneur dit sur la croix répandra sans doute une bonne affection d'imitation en votre âme, à savoir, le désir de pardonner à vos ennemis et de les aimer.

Or je dis maintenant que cela est peu de choses si vous n'y ajoutez une résolution spéciale en cette sorte.

Or donc je ne me piquerai plus de telles paroles fâcheuses qu'un tel et une telle, mon voisin ou ma voisine, mon domestique ou ma domestique disent de moi, ni de tel et tel mépris qui m'est fait par celui-ci ou celui-là.

Au contraire, je dirai et ferai telle et telle chose pour le gagner et l'adoucir, et ainsi des autres.

Par ce moyen, vous corrigerez vos fautes en peu de temps, là où par les seules affections vous le ferez tard et malaisément.

Point suivant, de la conclusion et du bouquet spirituel.

Enfin, il faut conclure la méditation par trois actions qu'il faut faire avec le plus d'humilité que l'on peut.

La première, c'est l'action de grâces, remerciant Dieu des affections et résolutions qu'il nous a données et de sa bonté et miséricorde que nous avons découvertes au mystère de la méditation.

La seconde, c'est l'action d'offrandes par laquelle nous offrons à Dieu sa même bonté et miséricorde, la mort, le sang, les vertus de son Fils et conjointement avec celles-ci, nos affections et résolutions.

La troisième action est celle de la supplication par laquelle nous demandons à Dieu et le conjurons de nous communiquer les grâces et vertus de son Fils et de donner la bénédiction à nos affections et

résolutions, afin que nous les puissions fidèlement exécuter.

Puis, nous prions de mêmes pour l'Église, pour nos pasteurs, parents, amis et autres, employant à cela l'intercession de Notre-Dame, des anges, des saints.

Enfin, j'ai remarqué qu'il fallait dire le Pater Noster et Ave Maria, qui est la générale et nécessaire prière de tous les fidèles.

A tout cela, j'ai ajouté qu'il fallait cueillir un petit bouquet de dévotion. Et voici ce que je veux dire. Ceux qui se sont promenés en un beau jardin n'en sortent pas volontiers sans prendre en leurs mains quatre ou cinq fleurs pour les odorer et tenir le long de la journée.

Ainsi, notre esprit, ayant discouru sur quelques mystères par la méditation, nous devons choisir un ou deux ou trois points que nous aurons trouvés plus à notre goût et plus propres à notre avancement, pour nous en ressouvenir le reste de la journée et les odorner spirituellement.

Or, cela se fait sur le lieu même auquel nous avons fait la méditation, en nous y entretenant ou promenant solitairement quelques temps après.

MARIE

Par le père Faber

Vous devez aimer Marie autant que Jésus l'a aimée. Il vous faut avoir pour elle toute la dévotion que Jésus désire et vous pouvez sans scrupule prier Jésus d'accroître toujours en vous cette dévotion selon son bon plaisir.

Il est difficile de connaître Jésus, encore plus de l'aimer, si nous n'avons pas une grande dévotion pour sa Sainte Mère.

La dévotion à la Sainte Vierge est tellement liée à la gloire de Dieu que tout hommage rendu à Marie est un véritable acte d'amour de Dieu.

En elle réside l'intérêt de prédilection de Jésus de sorte qu'il n'en a point sur la terre de plus cher que la défense et la propagation du culte de sa Mère.

Car si son Sacré-Cœur soupire dans sa miséricorde après le salut des âmes, il a choisi Marie pour être le refuge des pécheurs et plaider leur cause auprès de lui.

Pour l'amour de Jésus, nous devons apprendre à aimer Marie davantage.

L'amour de Marie n'est qu'une autre forme de l'amour de Jésus, ainsi modifiée par la volonté divine.

Toutefois, certaines personnes inconsidérées parlent comme si la dévotion envers la Mère était une parcelle détachée du culte du Fils, une sorte de concession de Jésus à Marie, comme si Jésus était une chose et Marie une autre, et que la dévotion dût être divisée entre eux en raison de leurs dignités respectives, soit une livre pour Jésus et une once pour Marie.

Si ces personnes comprenaient bien ce qu'elles disent et c'est ce qu'elles ne font pas, elles verraient certainement que leur langage est impie.

Saint Bernard nous recommande de présenter toutes nos offrandes à Dieu par les mains de Marie, et quoique ce passage de ses œuvres soit bien connu, je ne puis me dispenser de le citer ici.

Souvenez-vous de confier à Marie tout ce que vous allez offrir, afin que les grâces retournent à la source de toutes grâces par le même canal qui vous les a amenées.

Ce n'est pas que Dieu n'eût pu distribuer ses grâces selon son bon plaisir sans ce canal, mais enfin il a préféré nous donner les secours d'un intermédiaire.

Vos mains, pleines de présents, sont peut-être souillées de sang, et vous ne les avez pas purifiées.

Ayez donc soin, si vous ne voulez pas voir votre offrande dédaignée de Dieu, ayez soin de la présenter par les mains très pures de Marie, car ses mains sont blanches comme des lys, et celui qui aime les lys ne repoussera jamais, comme n'en ayant pas la pureté, ce qui est dans les mains de sa mère.

Lancissius ajoute que nous devons agir ainsi pour deux raisons. La première, parce que Dieu ayant voulu nous communiquer ses grâces par Marie, nous devons aussi lui offrir par elle nos dons.

La seconde, parce qu'en lui faisant nos offrandes par l'entremise de Marie, nous reconnaissons l'estime singulière que Dieu a pour elle,

estime qui est la source de notre vénération et l'origine du culte que nous lui rendons.

L'ORGUEIL

Par Saint Augustin

L'orgueil, dit Saint Augustin, est un amour déréglé de soi-même et de sa propre excellence, qui fait qu'au lieu de s'attacher à Dieu et de lui rapporter toute chose, on rapporte tout à soi-même.

Cette simple définition, si vous l'entendez bien, vous convaincra que c'est là, en effet, le plus grand et le plus dangereux de tous les péchés, puisque la créature, par l'orgueil, viole l'attribut le plus essentiel de la

divinité, celui de la supériorité, lui dispute ses droits et tourne contre le créateur le bienfait de l'existence et des facultés qu'elle tient de lui et qui doivent retourner à lui.

Ce péché est encore le plus dangereux parce que nous y avons tous comme un penchant naturel qui se glisse jusque dans nos vertus et s'alimente quelquefois par nos qualités mêmes.

Quel fruit déplorable l'orgueil ne produira-t-il pas par rapport à nous-mêmes ? N'est-il pas la source de presque toutes nos querelles et de tous nos différends ? N'est-ce pas lui qui produit l'obstination, la désobéissance et l'hypocrisie ? N'est-ce pas lui qui vous rend

aveugle sur vos propres défauts et plus sensible en même temps à ceux des autres ? Vous me direz encore, mais d'où vient l'orgueil ? Il vient de l'amour excessif de nous-mêmes et du désir de dominer.

Craignez donc, mes amis, ce redoutable ennemi de votre propre bonheur et de celui de la société. Un jour, peut-être, une triste expérience vous le fera mieux connaître et qui sait si vous pourrez guérir alors les blessures qu'il vous aura faites.

Afin de vous prémunir contre les pensées et les sentiments d'orgueil, il sera utile de considérer souvent ce que vous êtes véritablement par vous-même, car ce qui vous enorgueillit presque toujours ne

vous appartient pas, tandis que vous ne vous apercevez point de ce qui vous appartient et qui serait bien capable de vous humilier.

Ce sera peut-être le rang, la naissance, la position où vous vous trouvez qui excitera votre orgueil et nourrira votre complaisance, mais tout cela vous l'avez reçu sans aucun concours de votre part.

Si c'est la richesse ou les avantages extérieurs, de qui les tenez-vous encore ? Enfin, si les qualités même de l'esprit et les facultés de l'intelligence sont la source de votre vaine complaisance, montrez-nous en quoi vous pouvez vous attribuer ces dons et sachez seulement nous en expliquer le principe.

Considérez donc tous ces avantages comme des bienfaits qui exigent de vous une humble reconnaissance au lieu d'une ridicule présomption.

Souviens-toi, homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière.

Par le père Bourdaloue

« Je dis, chrétien, qu'il est infiniment dangereux de négliger dans la voie du salut les petites choses, et quand tout ce qui touche la religion et la conscience, il n'y a rien de si léger qui ne mérite nos soins et qui ne demande une fidélité parfaite et une entière soumission.

Je fonde cette importante maxime sur deux principes, l'un est l'orgueil de l'homme et l'autre est son aveuglement.

L'homme de lui-même est orgueilleux, et que fait en lui son orgueil ? Il le porte à l'indépendance et lui donne un penchant secret à s'émanciper et à s'affranchir de la loi. Ce n'est pas assez.

Outre que l'homme est orgueilleux, il est aveugle, et que fait en lui son aveuglement ? Il l'empêche de bien connaître toute l'étendue de ses devoirs et de bien discerner ce qu'il y a de plus ou de moins essentiel dans la loi.

Je prétends qu'un préservatif nécessaire pour réprimer l'orgueil de

notre cœur, c'est de l'assujettir aux moindres obligations de la loi.

J'ajoute que nous ne pouvons mieux corriger les erreurs de notre esprit ou en prévenir les suites funestes que par une obéissance exacte aux plus petits devoirs de la loi.

Plus loin, il ajoute, « souvenez-vous de cet oracle du Saint-Esprit, que quiconque méprise les petites choses tombe peu à peu, et même sans y prendre garde, dans les grandes ».

PÈRE

Par le père Faber

Le Père Faber nous dit que l'apôtre résume l'Évangile dans un seul point. Nous avons reçu l'esprit d'adoption en vertu duquel nous pouvons dire Abba, c'est-à-dire Père.

Et lorsque notre Seigneur nous enseigne à prier, c'est par le nom de Père qu'Il veut nous entendre appeler Dieu.

Que dis-je, l'un des sept dons du Saint-Esprit, le don de piété, nous est accordé spécialement pour nous mettre en état de porter jusqu'à un degré héroïque la tendresse d'un amour vraiment filial à l'égard de Dieu.

Saint Thomas nous enseigne que les bonnes œuvres offertes à Dieu comme à notre Père lui sont plus agréables que si nous les lui offrions comme à notre Créateur, parce que le motif est plus excellent.

Le Père Faber nous dit : Dieu est notre Père, Jésus s'est fait notre frère en revêtant notre nature, Marie est notre mère, les anges et les saints sont les meilleurs et les plus affectueux des frères.

Ainsi nous pouvons monter dans les demeures célestes ou en descendre, y entrer ou en sortir, nous visiter les uns les autres comme il nous plaît.

L'air que l'on respire dans ce lieu de bénédiction est un vif amour pour le Père que nous adorons tous.

Notre respect pour lui est celui d'enfants bien-nés et notre crainte une crainte filiale.

VOUS NE TUEREZ POINT

Nous voilà donc conduits par le christianisme bien au-delà de l'observance stricte du précepte de l'ancienne loi. Cette religion destinée à perfectionner notre cœur et qui veut y régner, a une législation pour lui. Elle nous dit en même temps « vous ne tuerez point » et elle ajoute « celui qui haï son frère est homicide ». Vous le commettrez aussi bien devant ce tout-puissant législateur par le désir que par l'acte.

Il voit aussi clairement l'un que l'autre.

Bannissez donc entièrement la haine et le ressentiment de votre cœur si vous voulez accomplir envers Dieu toute justice. Il a insisté assez fréquemment sur cette vérité pour que nous ne puissions pas la méconnaître.

Il ne pourra, nous dit-il lui-même, accepter nos dons et nos offrandes si nous conservons quelque animosité contre notre frère et c'est à ce pardon entier qu'il attache la promesse de celui dont nous avons nous-mêmes un si pressant besoin.

Nous devons encore considérer, pour calmer nos ressentiments, que la personne qui nous a offensée et

dont nous voudrions nous venger n'est pas la principale cause de l'injure et du dommage que nous croyons avoir reçu.

Le saint homme Job nous offre à cet égard un mémorable exemple, lorsque, accablé de mauvais traitements, il se contente de dire : « Le Seigneur m'avait tout donné, il m'a tout ôté, que son Saint nom soit béni ». Ces paroles devraient bien nous convaincre que ce que nous souffrons dans cette vie vient de Dieu et que, dans nos maux, les hommes ne sont que des instruments de la justice divine.

Si cette pensée était bien gravée dans notre esprit, quelle calme et quelle résignation n'y répandrait-elle pas ?

Au lieu d'ajouter à nos maux toute l'irritation que produit et qu'entretient le désir de la vengeance, nous ne songerions plus qu'à profiter de ces salutaires épreuves en nous humiliant sous la main de Dieu et en reconnaissant que, par rapport à Lui, n'étant jamais que des coupables, nous devons recevoir avec soumission les châtiments qu'il nous inflige, quels que soient les moyens dont il se sert.

L'homme ne peut en effet véritablement nous nuire, puisqu'il n'a action que sur notre corps.

Si donc, au lieu de nous livrer au désir de la vengeance et au sentiment de la haine, lorsque nous recevons de Lui quelque injure, nous le

considérons comme l'instrument de la providence qui permet cette affliction pour nous purifier de nos fautes et nous faire acquérir des mérites pour la vie à venir.

Nous obtiendrons en effet ces résultats, et sans doute nous ne serions plus disposés à haïr celui qui en aurait été l'occasion.

Ce qui doit encore nous engager à ne point laisser la haine prendre empire dans notre cœur, ce sont les terribles effets qui en sont la suite. Ce péché se multiplie, pour ainsi dire, à l'infini, par sa persévérance et se renouvelle sans cesse toutes les fois que nous avons occasion d'en former de nouveaux actes.

Il est ennemi de notre repos et de notre bonheur, puisque celui qui est dominé par la haine devient, par là-même, incapable d'ouvrir son cœur aux jouissances les plus douces de la vie et qu'il ne connaît plus le calme et la paix si nécessaires à l'âme.

La haine est la source d'une multitude de vices et de maux, dont elle est pour ainsi dire le lien et le centre. Elle nous aveugle et nous entraîne presque toujours dans l'injustice.

Aussi saint Jean nous dit-il que celui qui haï son frère est dans les ténèbres et il sait où il va. Il est donc nécessaire qu'il tombe et s'égare souvent.

Ainsi viennent à la suite de la haine les jugements téméraires et injustes, les colères, les jalousies, les calomnies et les médisances et les autres péchés de ce genre dont on se rendra souvent coupable envers ceux-mêmes qui nous étaient unis par les liens du sang et de l'amitié.

Lorsque la haine ne pourra se satisfaire par l'impuissance où nous serons de nous venger, elle ne servira qu'à aggraver nos chagrins.

Mais si l'occasion se présente de la satisfaire, que la jouissance sera courte et presque toujours suivie de regrets bien amers.

Il est donc évident que c'est ce sentiment surtout qu'il faut combattre en nous, puisqu'il a de si

déplorables effets, de si dangereux résultats, et que s'il pouvait même subsister dans nos cœurs sans rien produire au dehors, il ferait encore notre tourment et notre malheur personnel.

Ainsi la religion chrétienne se montre sage et prévoyante en exigeant la répression du sentiment de la haine aussi bien que de ses actes.

En s'étudiant à détruire le principe, elle assure bien mieux et notre propre bonheur et la sécurité de la société.

Ce que vous voudriez que les autres fassent à votre égard, faites-le envers eux.

Ne faites jamais à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fasse.

VOUS NE PRENDREZ POINT EN VAIN LE NOM DU SEIGNEUR

Quoique le premier précepte, en nous enjoignant l'amour et le respect envers Dieu, nous fît sans doute un devoir de ne pas outrager son nom.

Cependant, puisque Dieu en fait le sujet d'un second précepte, c'est sans doute pour que nous y étudions de nouveaux devoirs et que nous y soyons instruits de ce que nous avons à éviter, d'une manière plus précise et plus détaillée.

En effet, ce commandement nous prescrit d'abord d'honorer le nom de Dieu, de ne jurer par ce saint nom qu'avec respect, de lui rendre hommage hardiment devant les hommes, lors même qu'il pourrait y avoir quelques dangers, enfin de l'honorer en lui rendant de justes actions de grâce pour les biens et les maux mêmes qui nous arrivent par son ordre ou par sa permission.

Il nous défend ensuite de mépriser ce saint nom, de le prendre en vain et sans nécessité, de le prononcer avec irrévérence.

Si l'idée de Dieu renferme ce qu'il y a de plus grand et de plus parfait, n'est-il pas juste que le nom par lequel nous la rendons sensible soit

pour nous l'objet du plus profond respect et de la vénération la plus tendre ?

Aussi, voyons-nous que plusieurs parmi les Israélites, ayant pris peut-être trop à la lettre le précepte de respecter le nom du Seigneur, n'osaient prononcer le nom terrible de Jéhovah.

Sans doute, c'est à Dieu lui-même et non aux syllabes dont se compose ce nom que doit se rapporter notre respect. Mais comme il ne peut se séparer de l'idée qu'il représente, il est très important que nous ne prenions point l'habitude de le prononcer avec légèreté et irrévérence. Que sera-t-il si nous ne craignons pas de l'associer à l'insulte

ou au blasphème ? Et cependant, combien est devenu fréquent de nos jours ce prodige d'audace et d'ingratitude ?

Mais ce précepte ne se borne pas à nous inspirer une juste horreur des blasphèmes impies. Il nous offre encore plusieurs moyens d'honorer le nom de Dieu.

Soit, comme nous l'avons dit en confessant hardiment devant les hommes qu'il est notre Seigneur et notre Dieu, que nous lui devons l'être et tout ce que nous possédons, que Jésus-Christ est l'auteur de notre salut en nous déclarant hautement et en toute circonstance pour ses fidèles disciples, soit en nous appliquant soigneusement à

connaître la volonté de Dieu en l'écoutant avec empressement et la méditant avec assiduité, soit en célébrant ses louanges, en l'invoquant avec confiance au milieu de nos épreuves, en le bénissant dans le succès et dans les revers, en nous soumettant avec docilité à ses ordres, ce sera ainsi que nous honorerons véritablement le nom de Dieu.

Nous honorerons encore le nom de Dieu si nous le prenons à témoin pour assurer une vérité lorsque les circonstances l'exigent, mais comme ici l'écueil est à côté du bien, le serment n'ayant été établi que comme un remède contre la faiblesse humaine et comme un moyen nécessaire pour prouver ce

que nous avançons, nous devons en user avec la modération, avec laquelle on se sert des remèdes dont l'usage fréquent est toujours dangereux.

Un serment dans la véritable acception est un acte religieux puisqu'il consiste à prendre Dieu à témoin de la vérité. Il est facile de comprendre dès lors la sainteté et l'importance de cet acte.

VOUS NE DÉSI REREZ POINT LA MAISON DE VOTRE PROCHAIN, NI SA FEMME

Vous ne désirerez point la maison de votre prochain, et vous ne désirerez point sa femme, ni son serviteur, ni son bœuf, ni rien de ce qui lui appartient.

Le christianisme nous interdit ici, en effet, deux sortes de désirs qui renferment presque tous les désirs coupables que nous pouvons former.

Les désirs charnels, qui ont pour objet les plaisirs défendus et dégradants pour notre nature, et cette autre concupiscence des biens de la terre qui est encore la source de tant d'injustices et de désordres dans le monde.

Voilà donc tous ces maux attaqués dans leur principe, puisque le désir qui les précède toujours et les occasionne est interdit comme coupable.

La loi divine apparaît dès lors au chrétien dans toute sa beauté, et pourtant l'empreinte et comme le reflet de son auteur. On ne la confondra plus avec les préceptes humains, toujours si imparfaits.

Elle sera comme un miroir, où nous apprendront à connaître tous les défauts et tous les vices de notre nature, et en même temps la perfection à laquelle nous sommes appelés, et les moyens propres à nous y conduire.

Nous entendons par concupiscence, en général, un certain mouvement de l'âme qui nous porte à désirer les choses agréables qui ne sont pas à notre disposition.

Ce sentiment peut n'être pas coupable lorsqu'il s'exerce sur des objets légitimes, mais le péché de nos premiers parents, qui a corrompu et vicié la source de nos désirs, les entraîne bien souvent au-delà de leur juste limite.

C'est donc ici surtout ce que l'apôtre appela la concupiscence de la chair, dont les mouvements sont contraires à la raison et à la loi divine.

Cette concupiscence, en effet, est coupable, soit qu'elle nous fasse désirer des objets mauvais en eux-mêmes, soit qu'elle nous porte même à désirer trop ardemment des objets légitimes, mais qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous procurer par des voies légitimes. Nous ne devons pas, dans ce cas, entretenir notre cœur et notre esprit de ces désirs dangereux.

Ainsi la religion chrétienne, pleine de sagesse, contribue par cette apparente rigueur à nous éviter des regrets inutiles, à nous préserver des

plus grands dangers en exigeant de nous que nous ne désirions que des biens véritables ou ceux du moins qu'on peut se procurer et posséder sans blesser la justice, sans porter atteinte à la vertu.

Aussi notre religion ne prétend pas seulement bannir de nos cœurs les mauvais désirs, mais elle tend encore à y faire naître, entretenir et fructifier les bons.

C'est ainsi qu'après nous avoir défendu l'avidité des richesses, elle nous enseigne même le détachement, la soumission parfaite dans la pauvreté.

Aux désirs d'élévation, d'ambition, elle oppose l'obéissance et l'humilité. Aux désirs

d'indépendance, celui de la soumission et du parfait accomplissement de la volonté divine, qui doit être l'objet de nos supplications journalières. Elle nous demande enfin une modération, une mortification générale de tous nos désirs, même légitime, un combat continuél contre nos passions et nos penchants dérèglés.

Voilà ce qu'exige de nous le christianisme, et si nous pouvions descendre dans tous les détails, à quelle perfection ne verrions-nous pas sa morale s'élever par ce seul précepte ?

Comme la justice, la bonté, la grandeur, la générosité viendraient rectifier et perfectionner nos désirs

qui seront appréciés par ce Dieu de toute justice.

Si le désir coupable peut craindre souvent de sa part un châtement égal à celui de l'action, la bonne volonté aura aussi droit à la récompense.

Ne nous a-t-il pas dit lui-même, bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés ?

Ah ! c'est qu'il se plaît sans doute dans la contemplation de ses pieux désirs, de ses saintes ardeurs, de cet amour du bien et de la vertu pour lequel il nous a créés, et que seraient sans cela pour lui nos actions ? A-t-il besoin de nos bras, de nos yeux, de notre esprit, de notre mémoire, de notre intelligence ? Et nos

opérations peuvent-elles avoir à ses yeux quelque prix sans nos cœurs ?

Vous donc, que la jeunesse, la faiblesse, la pauvreté, la maladie, le manque d'instructions, peut-être empêchent de tenter de grandes choses et retiennent quelquefois dans une sorte d'inaction, souvenez-vous que vous avez tous une même offrande à lui faire, la seule qu'il apprécie, celle de votre cœur.

Ainsi, tandis que dans les persécutions des premiers siècles de l'Église, un nombre de victimes étaient choisis pour verser leur sang pour Jésus-Christ, d'autres victimes, ignorées des persécuteurs, non moins agréables à Dieu,

remportaient aussi, par leurs vœux, la palme du martyr.

Ainsi, tandis que de zélés missionnaires de notre Saint-Évangile vont porter au loin la connaissance du nom de Jésus-Christ, une jeune vierge, un jeune homme, par ses vœux et ses prières, pourra-t-elle associée à ce Saint-Ministère et en produire en quelque sorte des fruits.

Nul, ainsi, ne demeurera oisif dans la vigne du Seigneur, et aucun lieu, aucun temps, aucune circonstance ne pourra nous empêcher de lui payer le tribut qu'il nous demande et d'en attendre la récompense de sa miséricorde.

VERTUS ET VICES

Entre les exercices des vertus, nous devons préférer celui qui est le plus conforme à notre devoir et non pas celui qui est le plus conforme à notre goût.

Chaque vocation a besoin de pratiquer quelques spéciales vertus. Autres sont les vertus d'un prélat, autres celles d'un prince, autres celles d'un soldat, autres celles d'une femme mariée, autres celles d'une veuve.

Et bien que tous doivent avoir toutes les vertus, tous néanmoins ne les doivent pas également pratiquer, mais un chacun se doit particulièrement à donner à celles qui sont requises au genre de vie auquel il est appelé.

Quand nous sommes combattus de quelques vices, il faut, tant qu'il nous est possible, embrasser la pratique de la vertu contraire, rapportant les autres à celle-ci, car par ce moyen nous vaincrons notre ennemi et ne laisserons pas de nous avancer en toutes les vertus.

Si je suis combattu par l'orgueil ou par la colère, il faut qu'en toute chose je me penche et plie du côté de l'humilité et de la douceur.

Dieu récompense les hommes selon l'amour et l'humilité avec lesquelles ils exercent leur profession.

Ici, le Père Bourdaloue ajoute un petit paragraphe : quelle est donc la véritable austérité du Christianisme ?

Ah ! mes chers auditeurs, concevons-le bien et ne l'oublions jamais. La vraie austérité du Christianisme c'est d'être humble, c'est d'être petit à ses yeux, c'est d'être vide de soi-même, c'est de ne point faire tant de retour sur soi-même, c'est d'être mort, si non aux sentiments, du moins aux désirs et à la passion de l'honneur, c'est de recevoir de bonne grâce et quand

Dieu le veut, l'humiliation et le mépris.

La vraie austérité du christianisme, c'est d'aimer à être abaissé, à vivre dans l'oubli, dans l'obscurité, et de pratiquer solidement et de bonne foi cette courte, mais c'est importante leçon de Saint Bernard.

UN DIEU SAUVEUR

Par le père Bourdaloue

Mais le voilà, venu pour nous délivrer de la corruption du monde, des désordres du monde, des erreurs du monde.

Le voilà venu pour nous affranchir du joug de nos passions honteuses, de la tyrannie du péché à quoi nous nous sommes assujettis, de la concupiscence de la chair qui nous domine, de l'esprit d'orgueil dont nous sommes possédés, de nos attachements criminels, de nos

haines, de nos aversions, de nos malignes jalousies, car ce sont là nos vrais ennemis, et il n'y avait qu'un Dieu sauveur qui nous pût tirer d'une si funeste captivité, aussi est-ce pour cela qu'il a voulu naître.

UN DEVOIR DE RELIGION

Dieu appelant par la religion chrétienne, l'homme a un perfectionnement personnel. Elle contiendra des règles et des préceptes particuliers pour le faire arriver à ce but. La religion est si bien proportionnée à la nature de l'homme et si propre à le perfectionner en le rapprochant de Dieu, en le rendant utile à la société, en établissant enfin la paix au-dedans de lui-même par le règne de la vertu et l'empire sur ses passions.

Apprenons à diriger notre obéissance vers Dieu en nous soumettant aux hommes.

La haine est la source d'une multitude de vices et de maux, dont elle est pour ainsi dire le lien et le centre. Elle nous aveugle et nous entraîne presque toujours dans l'injustice.

Aussi saint Jean nous dit-il que celui qui est son frère est dans les ténèbres et ne sait où il va. Il est donc nécessaire qu'il tombe et s'égare souvent. Ainsi viennent à la suite de la haine les jugements téméraires (c'est-à-dire imprudents et injustes), les colères, les jalousies, les calomnies et les médisances et les autres péchés de ce genre, dont on se

rendra souvent coupable envers ceux même qui nous étaient unis par les liens du sang et de l'amitié.

Lorsque la haine ne pourra se satisfaire par l'impuissance où nous serons de nous venger, elle ne servira qu'à aggraver nos chagrins. Mais si l'occasion se présente de la satisfaire, que la jouissance sera courte et presque toujours suivie de regrets bien amers. Il est donc évident que c'est ce sentiment surtout qu'il faut combattre en nous, puisqu'il a de si déplorables effets, de si dangereux résultats, et que s'il pouvait même subsister dans notre cœur sans rien produire au dehors, il ferait encore notre tourment et notre malheur personnel.

Ainsi la religion chrétienne se montre sage et prévoyante en exigeant la répression du sentiment de la haine aussi bien que de ses actes. En s'étudiant à détruire le principe, elle assure bien mieux et notre propre bonheur et la sécurité de la société.

De plus, il faut considérer que les hommes sont liés entre eux par une infinité de besoins qui les obligent par nécessité de vivre en société.

Chacun en son particulier ne pouvant se passer des autres et cette société est conforme à l'ordre de Dieu puisqu'il permet ses besoins pour cette fin.

Tout ce qui est donc nécessaire pour la maintenir est dans cet ordre et

Dieu le commande en quelque sorte par cette loi naturelle qui oblige chaque partie à la conservation de son tout.

Or il est absolument nécessaire afin que la société des hommes subsiste, qu'ils s'aiment et se respectent les uns les autres car le mépris et la haine sont des causes certaines de désunion.

Il y a une infinité de petites choses nécessaires à la vie qui se donnent gratuitement et qui n'entrant pas en commerce ne peuvent s'acheter que par l'amour.

De plus, cette société étant composée d'hommes qui s'aiment eux-mêmes et qui sont pleins de leur propre estime, s'ils n'ont quelque

soin de se contenter et de se ménager réciproquement, ce ne sera qu'une troupe de gens mal satisfaits les uns des autres qui ne pourront demeurer unis.

Mais comme l'amour et l'estime que nous avons pour les autres ne paraissent point aux yeux, ils se sont avisés d'établir entre eux certains devoirs qui seraient des témoignages de respect et d'affection.

Dès lors, manquer à ces devoirs, c'est témoigner une disposition contraire à l'amour et au respect.

On doit donc se rendre exact aux devoirs de la civilité que les hommes ont établis, et les motifs de cette exactitude sont non seulement justes, mais ils sont même fondés sur

la loi de Dieu. En remontant ainsi jusqu'à la source des devoirs de la civilité, la religion nous en donne une idée plus élevée et plus accomplie.

Ce n'est plus un caprice, un simple usage auquel vous vous soumettez, c'est un lien d'union que vous évitez de rompre, un témoignage extérieur de l'affection que vous portez à vos semblables, ou des égards que vous accordez à leur position ou à leur mérite.

C'est enfin un devoir de charité que vous accomplissez et auquel une foule d'avantages sont attachés. Ne vous affranchissez donc point facilement, jeunesse chrétienne, des règles de la civilité.

Elles seront souvent pour vous un préservatif contre bien des dangers et un frein pour bien des écarts. Que votre maintien, vos gestes et vos paroles attestent toujours cette bonne éducation si justement appréciée dans notre patrie, que la modestie et la réserve apanages (c'est-à-dire privilèges, avantages) essentiels de votre âge lui concilient l'intérêt et l'indulgence dont il a besoin, que le respect pour la vieillesse, la docilité pour les avis de vos supérieurs et pour les leçons de l'expérience soient votre caractère distinctif. Ne vous affranchissez pas même de ces usages de la civilité envers les jeunes gens de votre âge.

Évitez ce ton brusque et impérieux
(c'est-à-dire autoritaire,

dominateur), ces expressions choquantes, ces manières grossières et ces familiarités peu décentes (c'est-à-dire réserve, dignité). Car en vous laissant aller à leur égard, à cet abandon qui s'affranchit de toute gêne, vous contracterez des habitudes dont il vous sera plus tard bien difficile de vous défaire, et vous vous formerez avec peine à cette politesse, à cette urbanité que la société a droit d'attendre de vous et en retour de laquelle vous recueillerez des égards et une distinction toujours précieuse.

Vous avez donc pu maintenant, mes amis, vous convaincre, par ce court exposé, des obligations que la morale chrétienne nous impose à l'égard de nos semblables, qu'elle ne

néglige rien de ce qui peut contribuer à leur bonheur et au nôtre.

Sans doute, une société fidèle à toutes ces lois vous paraîtrait douce et digne de toute votre affection.

A présent, je vais vous parler quelque peu de l'importance du devoir d'état.

Depuis la faute de notre premier père, l'homme fut condamné au travail, et même à un pénible travail, selon ses expressions « tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ».

L'ordre est général, puisque aucun de nous n'est innocent, et que le travail est une obligation expiatoire qui doit nous faire

souvenir tous les jours que nous sommes pécheurs.

Offerte à Dieu dans cette intention, elle devient pour nous une source de mérite et nous acquiert des droits à sa miséricorde.

Ceux-là seuls sont donc véritablement à plaindre qui, en supportant le poids du travail, ne le considèrent que comme une dure nécessité, comme une sorte de fatalité de position, sans vouloir faire attention à ce que la religion leur enseigne à cet égard.

On dirait qu'ils aiment mieux payer cette dette aux caprices d'un sort injuste que d'en faire hommage à leur créateur.

Pour le véritable chrétien, au contraire, le travail perd une grande partie de son amertume par la pensée du maître si juste et si miséricordieux qu'il sert et du but qu'il se propose.

Le prix de ses efforts lui est toujours assuré d'avance, puisqu'il suffit de son intention pour les rendre méritoires et les faire agréer de Dieu.

Quelle calme et quelle force doivent lui communiquer cette pensée !

Tandis que le mercenaire, en travaillant pour les hommes, s'épuise dans l'incertitude du succès et de la fidélité de ses maîtres, et que, dans l'espoir d'un mince salaire, il ne

s'épargne aucune peine, aucun effort.

Nous, enfants du Père céleste, ne devons-nous pas redoubler d'ardeur (c'est-à-dire de vitalité, d'acharnement), en considérant ces sublimes et infaillibles promesses ?

Notre travail ainsi encouragé et perfectionné par ce motif n'en deviendrait que plus profitable encore à nos frères et à nous-mêmes, en ayant soin d'en bannir la fraude et la contrainte.

Tandis que toute l'occupation du mercenaire est de faire, avec le moins de frais possible, le profit le plus considérable, et qu'il lutte sans cesse d'intérêt avec celui qu'il emploie.

Par contre, le chrétien, qui sert en premier lieu un maître juste et qu'on ne peut tromper, cherchera avant tout à rendre son œuvre irréprochable à ses regards perçants.

Et le maître pour lequel il travaille ici-bas y trouvera sans doute aussi son compte.

La volonté, l'ordre formel de Dieu, voilà donc le premier motif qui doit nous porter au travail et nous en faire remplir toutes les conditions.

Mais quel est donc le but que se propose la religion chrétienne en nous présentant si fréquemment une vérité que tout nous prouve d'ailleurs ?

Voudrait-elle nous attrister, pour ainsi dire, sans fruits, et nous soustraire par le sentiment de l'indifférence à tous les soins de la vie ? Non sans doute, loin de nous une pareille pensée.

La religion, il est vrai, nous dirige et s'efforce de nous conduire à une vie meilleure, puisqu'elle nous apprend que celle-ci n'est qu'un passage.

Mais elle connaît bien pourtant ce qui est nécessaire à ce passage lui-même et elle ne nous le laissera point ignorer.

Vous le voyez, mes amis, la religion chrétienne tend à vous enseigner une grande science, la plus nécessaire à votre bonheur présent et à venir, la science qui doit vous

apprendre à vous connaître et à vous vaincre.

La religion n'attache pas ses récompenses à des actions d'éclat et hors de notre portée. Elle n'exige pas de nous le succès dans les entreprises humaines. Elle ne réclame que l'accomplissement, en vue de Dieu, des obligations attachées à notre état et à notre position.

Celui qui réclame avant tout notre cœur tient compte de l'intention seule et n'exige que ce qu'il est toujours en notre pouvoir de donner et d'accomplir.

Nous, chrétiens, nous sommes les sujets d'un roi couronné d'épines. Nous appartenons à un roi de

souffrance, à un roi d'abjection et d'humiliation.

Nous ne sommes à lui que pour vivre comme lui, que pour être animés du même esprit que lui, que pour nous rendre ses imitateurs comme nous nous déclarons ses disciples.

TU N'AIMERAS QU'UN SEUL DIEU, TU NE SERVIRAS QUE LUI SEUL

Croirions-nous en effet, parce que Dieu se dérobe à nos sens et qu'il se montre patient dans cette vie, ayant pour Lui l'éternité, croirions-nous pour cela pouvoir l'offenser impunément (c'est-à-dire sans risque, sans dommage). Hélas, il donne encore ici-bas des preuves assez fréquentes de sa puissance pour faire trembler notre audace.

À quoi nous servirons donc les exemples que le Livre Saint nous offre partout de la rigueur de ses châtiments pour la vie présente et les menaces qu'ils contiennent pour la vie à venir ? Notre aveuglement sera sans excuse si nous fermons les yeux à de semblables avertissements.

Sans doute, ce tendre Père diffère assez longtemps de frapper pour nous, pour nous donner le temps de retourner à Lui et pour nous prouver combien il frappe à regret. Mais à la fin, devenu juge inexorable, il manifeste aussi d'une manière terrible sa puissance.

S'il cherche donc à nous attirer d'abord à Lui par l'amour, sachons aussi qu'il peut aussi facilement

régner par la crainte, et associons-là quelquefois pour nous réveiller de notre lâcheté. N'offrons pas surtout le spectacle de ces insensés qui fuiraient épouvantés par la chute de quelques feuilles et qui demeureraient paisiblement endormis auprès d'un édifice prêt à les écraser sous ses ruines.

Qu'on ne nous trouve plus timides et tremblants en présence de faibles créatures et audacieux devant notre Créateur et Juge. N'oublions jamais que le caractère essentiel que nous devons honorer et respecter en Dieu est un caractère de supériorité et de domaine souverain, qui exige de notre part une préférence absolue, une soumission sans borne.

Celui de qui nous avons reçu avec l'existence tout ce que nous possédons conserve un droit imprescriptible sur tous ses dons et peut exiger de nous tous les sacrifices jusqu'à celui de notre vie même.

Nous devons la lui offrir, s'il l'exige, comme un dépôt dont il est l'unique dispensateur. C'est ainsi que tant d'illustres martyrs l'ont sacrifié avec joie et avec empressement plutôt que de consentir à transgresser les lois divines.

Lorsque nous nous serons ainsi bien pénétrés de tous nos devoirs envers Dieu, que nous serons convaincus du pouvoir suprême qu'il a sur nous et des motifs si puissants qui réclament

notre amour, notre respect et notre obéissance, nous nous soumettrons facilement aux règles de la morale chrétienne que nous savons venir également de lui.

Nous trouverons dans cette pensée de la volonté de Dieu et le motif qui doit rendre méritoire l'observation de ses préceptes et l'encouragement propre à nous faire triompher des obstacles qu'ils pourront offrir.

Nous n'aurons pas maintenant à nous arrêter longtemps sur la partie négative du premier précepte. Vous ne ferez point d'idole ni d'image, vous n'adorerez point ces choses.

Cette seconde partie nous interdit toute adoration, tout hommage suprême à nul autre qu'à Dieu. Notre

religion conserve ainsi d'une manière fixe et inébranlable ce caractère essentiel de supériorité absolue sans lequel nous ne concevons point l'être suprême.

À lui seul l'adoration, c'est-à-dire ce culte d'anéantissement, de soumission, de dévouement absolu, d'amour sans borne.

Les autres êtres ne seront plus que ses ouvrages. S'il sait plus à y déposer une manifestation plus éclatante de ses divins attributs, nous saurons leur rendre des hommages proportionnés et d'autant plus élevés qu'ils nous les retraceront plus fidèlement. Mais en cela même, nos hommages retourneront encore aux

créateurs comme auteurs et principes de toute perfection.

Ainsi, sans rien dérober absolument à Dieu de ce qui lui est dû, nous saurons le bénir au contraire dans ses créatures privilégiées qui peuvent être à notre égard des intermédiaires de ses bienfaits et de notre reconnaissance.

Ce culte contribue aussi à confirmer nos espérances et à nous offrir des modèles sur les traces desquelles nous sommes attirés. C'est dans ce sens que l'Église, loin d'interdire le culte des saints, nous y porte et nous y excite elle-même.

Quant au culte rendu aux statues et aux images, il est évident aussi qu'il n'était interdit aux Israélites de faire

des figures ou des images de la divinité qu'à cause de la propension qu'ils avaient à l'idolâtrie. Car il y a deux manières de transgresser ce précepte.

Premièrement, en attribuant à ces images quelques qualités divines, comme faisaient les païens en mettant leur confiance dans les idoles.

Secondement, en prétendant représenter Dieu sous une forme sensible, comme si la divinité pouvait être vue des yeux du corps ou exprimée par des couleurs ou des figures.

Voilà donc tout ce que la sagesse de notre religion proscriit. Jalouse des attributs incommunicables de la

divinité, elle les conserve partout intactes et nous apprend à les respecter.

Mais en même temps, compatissant à la faiblesse de notre intelligence, elle la secoue par des voies proportionnées à notre état présent où les sens doivent concourir aux opérations de l'âme. Elle la facilite ainsi par les images et les tableaux que l'Église expose à la vénération des fidèles. Elle nourrit et excite notre piété en dirigeant nos hommages vers ce qu'ils représentent.

C'est dans ce sens et suivant cette intention que les Pères de l'Église, dans le septième concile général, ont

enseigné l'utilité et les avantages de ce culte.

SI VOTRE ŒIL EST UN SUJET DE SCANDALE, ARRACHEZ-LE

Par le père Bourdaloue

C'est une chose bien surprenante, remarque saint Chrysostome, que la manière dont s'est expliqué Jésus-Christ sur tout ce qui nous scandalise et qui nous devient une occasion de péché. Si votre œil est pour vous un sujet de scandale, dit ce Sauveur des hommes, arrachez-le et ne délibérez point.

Si c'est votre main, coupez-la et privez-vous de tout le service qu'elle pourrait vous rendre. Ou si c'est enfin votre pied, ne l'épargnez pas, car il vaut bien mieux perdre votre pied, votre main, votre œil, tout votre corps, que de vous mettre en danger de perdre votre âme.

Pourquoi pensez-vous, chrétiens, que le Fils de Dieu se servit de cet exemple du pied, de l'œil, de la main ? C'était, répond saint Chrysostome, pour nous faire entendre que les choses même les plus nécessaires, celles qui nous touchent de plus près et dont il semble que nous puissions moins nous passer dans l'usage de la vie, doivent nous être interdites. Dès là, qu'elles nous font tomber, en quelque sorte que ce puisse être, et

qu'elles nous conduisent au péché. Soit qu'elle soit la cause directe et immédiate du péché, soit qu'elle en soit seulement l'occasion, il n'importe.

Cause du péché, occasion du péché, distinction subtile mais inutile, si je pêche par occasion, je pêche, et je me damne aussi bien que si j'avais autrement péché.

Dieu m'oblige donc aussi étroitement à fuir l'occasion du péché que la cause du péché, quelques avantages d'ailleurs et quelques raisons même de nécessité que cette occasion puisse avoir pour moi.

Rien dans l'ordre naturel qui m'est plus précieux que mon œil, rien ne

m'est plus utile que ma main pour les actions de la vie. C'est mon pied qui me soutient et qui me conduit, mais afin de me garantir d'une chute mortelle dont je serais menacé en les conservant, il n'y a ni œil, ni pied, ni main que je doive ménager.

Il faut sacrifier tout pour sauver l'essentiel et le capital, qui est la vie de l'âme. Voilà, mes chers auditeurs, le sens des paroles du Fils de Dieu.

Or, à combien plus forte raison, cette grande maxime doit-elle vous servir de règle à l'égard de vos divertissements ? Il y en a qui, dans leur substance, n'ont rien de criminel, et dont l'usage, si vous le voulez, ne va point à des excès remarquables.

Mais Dieu néanmoins prétend avoir droit de vous les défendre, et en effet, il vous les défend. Pourquoi ? Parce qu'il peut se faire que ce soit pour vous des occasions dangereuses et que, dans les circonstances qui s'y rencontrent, vous trouviez un scandale que vous êtes indispensablement obligé d'éviter.

Partout ailleurs, il serait permis, en tout autre temps, il serait même louable, et on vous les conseillera.

Mais en tel lieu, à telle heure, et en telle compagnie, vous devez vous en abstenir, parce que vous y courrez risque de votre innocence et de votre salut.

Et comme en matière de salut tout est personnel, et que la bonté ou la malice de nos actions n'est prise que par le rapport qu'elles ont à nous, quand il s'agit de m'accorder un divertissement ou de m'en priver, l'idée générale qu'on en a ne suffit pas pour former ma résolution.

Mais si j'y reconnais quelque endroit par où il puisse m'être nuisible, je dois dès lors le rejeter et m'en éloigner.

C'est ainsi que la foi me l'enseigne, et c'est ainsi que la seule raison me le dicte.

QUELQUES CONSEILS SUR L'ORAISON

Par Saint François de Sales

L'obéissance étant une pièce principale de l'humilité aime infiniment les commandements des choses les plus abjectes, bien que rien ne soit estimé peu ni de peu d'importance par le vrai obéissant, à cause qu'il regarde le tout comme des moyens propres pour s'unir à Dieu et à notre Seigneur, qui a tant aimé l'obéissance, comme dit Saint Bernard, qu'il a mieux aimé mourir que de manquer d'obéir.

Plus loin, il ajoute, pour bien nous préparer pour l'oraison, il faut y aller avec une grande humilité et reconnaissance de notre néant, invoquant l'assistance du Saint-Esprit et celle de notre bon ange, et se tenir bien coi, durant ce temps-là, en la présence de Dieu, croyant qu'il est plus en nous que nous-mêmes, et bien que notre oraison soit privée de discours et de considération, il n'y a nul danger, car elle ne dépend point du discours ni de la considération.

L'oraison est une pure attention de notre esprit en Dieu, tant plus elle est simple et dénuée de sentiments, et plus elle est oraison.

Peu de personnes entendent cette vérité, principalement les femmes

auxquelles le discours est grandement nuisible, à cause de leur ignorance.

Toutefois, je conseille de ramener son esprit par considération parmi la journée, si l'on peut, mais de penser à ses péchés pendant le temps de l'oraison, il ne faut pas le faire. Quand ces pensées vous arrivent, il faut faire un simple abaissement de notre esprit devant Dieu, de tous nos péchés, sans les particulariser, car ce seul acte suffit. Pour l'ordinaire, ces pensées ne nous servent que de distraction.

Vous serez en toutes vos actions en la présence de Dieu si vous les faites toutes pour Dieu. Manger,

dormir, travailler pour lui, c'est être en sa présence.

Il n'est pas en notre pouvoir de l'avoir toujours actuellement, si ce n'est par une grâce particulière. Faisant quelques œuvres où il y faut mettre son attention, il faut de temps en temps remettre son esprit en Dieu, et quand nous y avons manqué, il faut s'en humilier, et de l'humilité aller à Dieu, et de Dieu à l'humilité, avec confiance, lui parlant comme l'enfant fait à sa mère, car il sait bien ce que nous sommes. Ce serait mal faire de parler du monde et de soi toute une récréation.

Pour une fois ou deux, un mot ou deux pour divertir une sœur, il n'y a point de mal, il ne faut pas s'en confesser. Ayez un grand soin de pratiquer la simplicité et de rabaisser votre esprit. Quittez la sagesse et prudence humaine et prenez celle de la croix.

Ne vous étonnez point des tentations. Tenez-vous comme un vrai néant. Videz votre cœur de toutes les affections mondaines et gravez-y notre Seigneur crucifié.

Rendez-lui grâce de votre vocation et résolvez-vous d'obéir, car, possible, ne commanderez-vous jamais. Et ne faites pas comme plusieurs qui disent « Je ne voudrais pas être supérieur », mais tenez-vous

toujours en la sainte indifférence, **ne rien désirez, ne rien refusez.** Ô qu'il est bien raisonnable que nous nous privions des contentements du monde pour Dieu, puisqu'il se prive de sa gloire pour nous.

Vous avez assez la lumière pour voir en quoi consiste le bonheur de votre vocation. Il ne faut jamais dire que nous ne pouvons pas faire quelque chose, mais vous faites bien de dire qu'il vous semble, car on peut tout, en la grâce de Dieu, lequel ne nous laisse pas en nos nécessités.

Pour l'oraison, il n'y a aucun danger de s'asseoir pour quelque temps quand la nécessité le requiert, mais il n'y faudrait pas demeurer tout le temps de l'oraison.

Il ne faut pas avoir tant de tendretés, lesquelles sont dangereuses et nous nuisent bien en la voie de notre salut. Les maladies du corps n'empêchent pas la dévotion, au contraire, elles nous aident si nous les prenons de la main de Dieu. L'on peut toujours porter son visage gai parmi les sœurs.

Le mal qu'on sent ne l'empêche pas si ce n'est quelquefois que l'on a les yeux abattus. Il n'y a chemin plus rassuré que celui de la souffrance pourvu qu'on souffre avec amour, douceur et patience, et par là on pourra imiter notre Seigneur et tous les saints. Il faut croire que tout ce que nous souffrons est peu devant Dieu. Il faut penser le moins que

nous pouvons à ce que nous souffrons.

Voici un commentaire suivant par le Père Alexandre Piny des Frères Prêcheurs.

L'oraison est un des exercices les plus importants de la journée.

Il importe donc d'implorer singulièrement à ce sujet les lumières du Saint-Esprit, l'onction de sa grâce pour que les vérités qu'on y considère fassent impression dans le cœur et sa bénédiction, afin d'en retirer **le fruit qu'on y cherche, à savoir un grand amour de Dieu.**

On pourra se comporter de la sorte dans l'exercice de l'oraison.

Après avoir imploré les lumières et la grâce du Saint-Esprit, nous nous humilierons devant Dieu à la pensée de notre rien, de nos ténèbres, de notre incapacité, de notre impuissance.

Nous commençons ensuite à nous établir dans l'oraison du cœur, qui est une manière d'oraison qu'on peut faire parmi les distractions les plus crucifiantes de l'esprit. Il faut pour cela s'établir dans cette disposition de cœur et de volonté, de vouloir être là durant tout le temps de l'oraison, pour aimer, pour prier, pour demeurer abandonné à la volonté divine, quelles que soient les

dispositions dans lesquelles elle nous laisse.

Nous devons nous souvenir, en effet, et demeurer convaincu, pour une bonne fois, que l'amour n'est qu'un acte intérieur de notre volonté. Nous aimons par conséquent, tant que nous sommes là, à vouloir aimer.

Nous devons nous souvenir aussi que, puisque Dieu, à la différence des hommes, regarde principalement ce que nous avons dans le cœur, il nous regarde aussi comme priant et comme abandonné par amour à sa volonté, tant qu'il nous voit dans cette disposition de volonté, de vouloir être là pour le

prier et demeurer abandonné à sa volonté.

Alors les distractions peuvent venir, soit par infirmité ou par légèreté naturelle, soit par l'opération du démon. Si elles ne nous font pas changer de volonté et ne nous tirent pas de cette première disposition de cœur qui fait que nous nous sommes mis dans cette place et dans cette posture et que nous y sommes encore, elles n'interrompront pas notre oraison du cœur, quoi qu'elles puissent interrompre et discontinuer l'oraison de l'esprit.

Il est donc très important de toujours commencer les exercices de l'oraison par l'oraison du cœur, afin qu'un si sain et si important exercice

soit toujours bien fait et que si l'âme n'est pas toujours unie à Dieu par l'esprit à cause des distractions qui l'en empêchent, elle ait toujours l'avantage et la consolation de lui être unie de cœur et de volonté. Or, c'est ici bas la sainte, l'importante, la nécessité et la plus sanctifiante de toutes les unions.

Après avoir ainsi commencé par l'oraison de cœur, il faut ensuite passer à l'oraison de l'esprit ou à la méditation.

Voici encore un commentaire sur le même sujet par le Père Bourdaloue.

Remédiez à vos faiblesses, vous détrompez de vos erreurs, combattre les passions et les vices qui règnent en vous. Voilà à quoi Dieu veut que votre oraison soit employée.

Si celle dont vous usez ne se rapporte pas là, quelque sublime qu'elle vous paraisse, ce n'est plus Dieu qui vous attire, c'est votre propre sens qui vous y porte.

Or, dès là, fut-elle aussi sublime qu'elle vous paraît ? Quel bien en devez-vous attendre et quel succès devez-vous vous en promettre ?

Il est vrai, cette espèce d'oraison extraordinaire a été saintement pratiquée dans le christianisme. Mais par qui ? Par des âmes parfaites, qui avaient pour cela

toutes les marques de la vocation de Dieu.

Par des âmes réglées, qui, s'acquittant de leurs devoirs, accomplissaient toute justice. Par des âmes dont la vie était pure, exemplaire, irrépréhensible, qui, par de longues épreuves d'elles-mêmes, s'étaient rendues capables des dons divins, et à l'égard desquels on pouvait dire avec toute sûreté que la grâce de l'oraison sublime était la récompense de leur sainteté.

Vous, dans l'éloignement où vous êtes de leur sainteté, vous voulez avoir part à leur récompense et vous arrosez cette grâce ? Voilà votre égarement.

Car dans la vie imparfaite que vous menez, la grande règle d'oraison pour vous est **qu'au lieu de vous élever, il faut descendre.**

Qu'au lieu de vous abîmer et de vous perdre dans les communications que vous avez avec Dieu, il faut vous y chercher et vous y trouver, c'est-à-dire y reconnaître vos obligations, y examiner vos actions, y modérer vos désirs et vos affections, y acquérir le renoncement à vous-même et à vos passions.

Sans cela, plus votre oraison est sublime et plus elle est vaine. Car j'entends par oraison vaine celle qui ne corrige aucun défaut, celle qui n'est suivie dans la pratique d'aucune réforme, celle en vertu de laquelle

on ne renonce à rien et on ne se détache de rien.

Or, combien n'en a-t-on pas vu servir d'un triste exemple de ce que je dis ? Combien d'âmes présomptueuses qui, en même temps qu'elles faisaient profession de marcher dans ces voies intérieures dont je parle, n'en étaient pour cela ni moins dérégées, ni moins emportées, ni moins aigres, ni moins entières dans leurs sentiments, ni moins hautaines, ni moins dominantes.

En un mot, qui pourrait être élevée dans l'oraison, n'en était ni plus sainte devant Dieu, ni plus édifiante devant les hommes.

Vous me demandez comment elles tombaient dans un abus aussi

énorme que celui-là ? Je vous l'ai dit, chrétiens, par la séduction de l'esprit qui les conduisait. Elles entraient dans ces voies d'oraison par esprit de vanité, de curiosité et de singularité.

Elles y demeuraient par esprit d'opiniâtreté, d'indépendance, d'indocilité. Éblouies de ces termes de quiétude, de repos, de silence, elles y entretenaient leur oisiveté. Dieu ne les y appelait pas.

Faut-il s'étonner si elles en abusaient, et si, bien loin d'en profiter, elles en étaient encore plus imparfaites.

QUE LES MORTS ENSEVELISSENT LES MORTS

Par Sainte Catherine de Sienne.

Dieu lui dit : « Pourquoi ai-je dit que les morts ensevelissent les morts ? » Morts a deux sens. Le premier s'applique à ceux qui s'adonnent à l'administration et au gouvernement des biens corporels en état de péché mortel à cause de leur volonté désordonnée.

Le second s'applique aux choses matérielles, et le corps est une chose

morte, qui n'a de vie que celle qu'il tient de l'âme et qui ne participe de la vie que pendant le temps qu'il renferme l'âme, et pas davantage.

Mes oints doivent donc vivre comme des anges, laisser aux morts les choses mortes, s'occuper du gouvernement des âmes qui sont choses vivantes et ne meurent jamais, les diriger et en leur administrer les sacrements, les dons et les grâces du Saint-Esprit. Ils doivent les nourrir du pain spirituel, d'une honnête vie.

C'est ainsi que ma maison serait une vraie maison de prière, riche de leurs grâces et de leurs vertus. Mais comme c'est le contraire qu'ils font, je puis dire qu'elle est une caverne de

voleurs, puisqu'ils vendent et achètent. Elle est devenue un repère d'animaux, puisqu'ils vivent comme des animaux.

C'est pourquoi elle est devenue aussi une écurie, puisqu'ils sont vautrés sur le fumier de l'impureté. Ils logent leur diablesse dans l'église, comme l'époux son épouse dans sa demeure.

QUAND LES SAINTS BÉNISSENT LE REPAS

Par le père Bourdaloue

Les viandes, dit saint Paul, sont sanctifiées par la parole de Dieu (Timothée 4). Et cette parole, selon l'explication des pères, n'est rien d'autre chose que l'action de grâce et la bénédiction.

Ainsi, conclut-il, voulez-vous agir en serviteur de Dieu, en juste, en vrai imitateur de Jésus-Christ, dans ces repas où vous usez des biens que la

Providence vous a fournis ? Ce que vous avez d'abord à faire, et ce qui doit en premier lieu vous occuper, c'est de lever, à l'exemple même du Fils de Dieu, les yeux et les mains au ciel pour honorer le souverain Créateur qui vous a formés et qui daigne encore pourvoir à votre conservation.

N'est-il pas étrange que vous jouissiez de ces grâces temporelles sans les reconnaître, et peut-il moins exiger de vous qu'une simple vue de l'esprit et que ce retour de votre cœur ?

Mais pourquoi bénir les viandes, demande saint Chrysostome ? Est-ce qu'elles sont impures d'elles-mêmes ? Non, mes frères, répond ce saint

docteur, mais c'est que nous-mêmes qui les prenons, nous sommes impurs.

Ce que je crains, Seigneur, disait dans le même sens saint Augustin, ce n'est pas l'impureté des viandes parce que je sais qu'elles viennent de vous, mais je crains ma propre impureté, et c'est pour cela que je commence toujours en disant une prière. Car je reconnais par la prière que ce sont des dons de votre main, que vous en êtes l'auteur, et que je les tiens de vous.

Or, les recevant de la sorte, je les reçois avec respect, avec gratitude, avec amour, et par là-même je purifie mon âme.

Voilà comment parlait à Dieu ce grand saint, et voilà ce que pratiquaient comme lui et avant lui les premiers chrétiens.

PROVIDENCE OU LE SECOURS DE DIEU

Par Sainte Catherine de Siennes

Dieu lui dit « J'ai donné à l'homme la consolation de l'espérance, pourvu qu'avec la lumière de la sainte foi il sache apprécier le prix du sang qui a été payé pour lui, et qui doit lui donner l'espoir et la certitude de son salut. »

Les opprobres du Christ crucifié lui ont rendu son honneur. Car si l'homme m'offense avec tous les membres de son corps, le Christ

béni, mon Très-Doux-Fils, a souffert dans tous ses membres de grands tourments, lavant ainsi, par son obéissance, votre propre désobéissance. De cette obéissance vous avez tous reçu la grâce, comme de votre désobéissance vous avez tous reçu la tâche.

Voilà ce qu'a fait pour vous ma Providence qui, depuis le commencement du monde jusqu'à aujourd'hui, a toujours pourvu et pourvoira toujours, jusqu'à la fin, à tout ce qui vous est nécessaire pour vous rendre à la santé ou pour vous y maintenir, selon mon appréciation. Je suis le juste et le bon médecin qui connaît tous vos besoins.

Ma Providence ne fera jamais défaut à celui qui voudra la recevoir et espérer parfaitement en moi. Celui qui espère en moi et frappe et appelle en vérité, non seulement avec des mots, mais avec la volonté et la foi, celui-là me goûtera dans ma Providence, mais non celui qui ne frappe et n'appelle qu'avec le vain bruit des mots, disant « Seigneur, Seigneur ». Je t'assure que s'il ne m'appelle pas avec plus de force, ma miséricorde les méconnaîtra, mais non point ma justice. C'est pourquoi je te dis que ma Providence ne fera jamais défaut à ceux qui espèrent en moi en vérité et qui ne désespéreront pas de moi pour n'espérer qu'en eux.

Autrement dit, ni les parfaits, ni les imparfaits, cependant, ne seront

privés de ma Providence pourvu qu'ils n'espèrent pas trop orgueilleusement en eux-mêmes.

C'est cette présomption (c'est-à-dire orgueil), et cet espoir qui, sortant de l'amour propre, obscurcit l'œil de l'intelligence en le privant de la sainte foi. Aussi ceux-là n'avancent-t-il plus avec la lumière de la raison, et ne connaissent-t-il plus ma Providence. Non pas qu'il soit en dehors d'elle, il ne saurait y avoir un seul juste ou un seul pécheur qui ne soit pas aidé providentiellement.

Puisque toutes choses sont faites et créées par ma bonté, puisque je suis celui qui suis, et sans moi rien n'a été fait, sinon le péché qui n'est pas.

Ainsi ceux-là reçoivent-ils les dons de ma Providence, mais ne le comprennent-ils pas ? Ils ne la connaissent pas. En ne la connaissant pas, ils ne l'aiment pas, et ne peuvent ainsi en cueillir des fruits de grâces. Ils voient tortueux tout ce qui est droit, et comme des aveugles, ils voient tout noir, même la lumière. C'est qu'ils ont placé leur espoir, et leur servir dans les ténèbres. Ainsi murmurent-ils, et s'impatientent-ils.

Comment peuvent-ils être aussi fous ? Oh ! ma très chère enfant ! Comment peuvent-ils croire que je pourrais, moi la suprême et éternelle bonté, vouloir autre chose que leur bien, dans les petites choses que je leur octroie continuellement pour

leur salut, quand, dans les grandes, je leur prouve que je ne poursuis que leur sanctification ?

Malgré tout leur aveuglement, ne pourraient-ils voir, avec ce peu de lumière naturelle qu'ils possèdent, ma propre bonté et le bienfait de ma Providence ? Comment pourraient-ils nier qu'ils la découvrent dans la première création et dans la seconde, celle opérée par le sang ? C'est une chose si claire et si manifeste qu'ils ne peuvent la nier.

Mais voici qu'ils s'écroulent devant leur ombre pour n'avoir pas usé de cette lumière naturelle dans la vertu. Le fou ne voit pas que ma miséricorde n'a jamais cessé un seul instant de pourvoir au monde, et à

chacun en particulier, suivant ses propres besoins.

Et puisque, en ce monde, nul n'est définitivement établi, mais change sans cesse jusqu'au jour où il sera parvenu à se fixer dans l'état définitif qui l'attend, je pourvois sans cesse à ses besoins.

Ensuite il ajoute : Ma Providence s'est manifestée d'une manière générale par la loi que j'ai donnée à Moïse au temps de l'Ancien Testament et par tous les autres prophètes. Je te ferai remarquer qu'avant la venue de mon Fils, le peuple juif n'est presque jamais resté sans prophètes qui l'encourageassent par leur prophétie et par l'espoir en la venue de ma vérité, prophète des

prophètes qui les libéreraient de la servitude avec son propre sang et leur ouvrira le ciel si longtemps fermé.

Depuis la venue du doux et amoureux Verbe, nul prophète ne s'est levé parmi eux, signe certain que celui qu'ils attendaient est venu et que les prophètes sont désormais inutiles, bien que dans leur aveuglement ils ne l'aient point connus et ne le connaissent point encore.

Donc, après les prophètes, ma Providence envoya le Verbe qui a été le médiateur entre moi, Dieu éternel, et vous. Après lui, les apôtres, les martyrs, les docteurs et les confesseurs, comme je te l'ai déjà dit

ailleurs, tout a été voulu par ma Providence et jusqu'à la fin elle en agira de même. Telle est la Providence générale dont toute créature profite pourvu qu'elle le veuille.

Mais ma Providence se manifeste aussi d'une manière particulière quand elle vous donne la vie ou la mort, n'importe laquelle, la faim, la soif, la perte d'une situation, la nudité, le froid, le chaud, les injures, les sarcasmes, les mauvais traitements. Voilà ce que je permets qu'on vous fasse ou qu'on vous dise. Non point que je donne la méchanceté et la mauvaise volonté à celui qui vous fait le mal et vous injurie, mais je lui donne le temps et l'être.

Cet être, je le lui ai donné non pas pour qu'il offense son Dieu ou son prochain, mais pour qu'il me serve et le serve avec amour. Si je permets sa conduite, c'est donc pour vous éprouver la patience de celui qui en est victime. Parfois je permettrai que le juste ait tout le monde contre lui et qu'à la fin sa mort soit un immense sujet d'admiration pour les hommes.

Ils tiendront pour injuste de voir périr un homme, soit dans l'eau, soit dans le feu, entre les dents de quelque animal ou sous les décombres de sa propre maison. Oh, comme ces choses semblent malencontreuses (c'est-à-dire malheureuses), à l'œil qui n'est pas éclairé par la sainte foi, mais non à celui qui la possède. Celui-ci, en

effet, dans son amour, a déjà connu et apprécie ma providence dans les grandes choses. Aussi considère-t-il que c'est avec ma providence que je fais ce que je fais, dans le seul but de sauver l'homme.

C'est pourquoi il révère (c'est-à-dire honorer), tout ce qui arrive et ne se scandalise jamais de ce qui lui est infligé par moi-même ou par son prochain. Il surmonte tout avec une sainte patience.

Nul ne peut être privé de ma providence parce que tout en est pétri. Parfois l'homme verra dans la grêle, dans la tempête, dans la foudre qui s'abattent sur mes créatures, une grande cruauté de ma part. Il jugera que ma providence a abandonné ces

malheureux. Je ne l'ai fait que pour les sauver de la mort éternelle, mais eux pensent le contraire.

C'est ainsi que les mondains veulent ramener mes actions et mes desseins à leur bas entendement. Tandis que cette foi m'éclaire et que je suis bien persuadé de ce principe qu'il y a un Dieu dispensateur des biens et des maux, en sorte qu'il ne m'arrive rien que par son ordre et que pour mon salut et pour sa gloire, j'ai dans moi un soutien contre tous les accidents.

Je veux te dire un mot maintenant des moyens que j'emploie pour que ceux de mes serviteurs qui espèrent en moi aient l'indispensable. Ils sont aidés parfaitement ou imparfaitement selon qu'ils sont

eux-mêmes parfaits ou imparfaits, dépouillés d'eux-mêmes et du monde, mais tous sont aidés. C'est pourquoi mes pauvres à moi sont pauvres en esprit et de volonté, c'est-à-dire d'intention.

Je ne dis pas pauvre tout court, en effet, puisqu'il est beaucoup de pauvres qui ne voudraient point l'être. Ceux-là sont des riches par leur volonté, mais des mendiants en même temps, puisqu'ils n'espèrent pas en moi et ne veulent pas accepter la pauvreté que j'ai donnée comme remède à leur âme qui se serait perdue et damnée dans la richesse. Mes serviteurs à moi sont des pauvres et non point des mendiants.

Le mendiant très souvent est dans le besoin et souffre d'un grand dénuement, mais le pauvre, sans être dans l'abondance, reçoit toujours pleinement l'indispensable. Ma providence ne les abandonne jamais tant qu'ils espèrent en moi. Je les mène bien, parfois jusqu'à l'extrême limite, mais c'est pour leur faire mieux voir et connaître que je puis et que je veux les aider.

C'est pour qu'ils s'éprennent de ma providence et choisissent pour épouse la vraie pauvreté. C'est alors que leurs serviteurs, le Saint-Esprit, ma clémence, voyant qu'ils n'ont pas l'indispensable pour leur corps, allume en ceux qui pourraient les aider, un grand désir et un grand élan d'aller vers eux et de les secourir.

Toute la vie de mes doux pauvres est ainsi gouvernée par la sollicitude (c'est-à-dire soin), qu'éprouvent pour eux ceux qui servent le monde.

Il est vrai que pour éprouver leur patience, leur foi et leur persévérance, je souffrirai qu'on les injurie et qu'on les maltraite, mais il n'en est pas moins vrai que celui-là même qui les maltraite et qui les injurie est forcé par ma bonté de leur faire l'aumône et de leur donner ce dont ils ont besoin. Telle est ma providence générale envers mes doux pauvres.

Parfois cependant elle s'exercera envers mes grands serviteurs, sans passer par la créature directement, ainsi que tu l'as éprouvé toi-même et

ainsi que tu l'as entendu dire de ton glorieux Père Saint-Dominique, ce bien-aimé serviteur qui, un jour des premiers temps de l'ordre, alors que ses moines, au moment du repas, n'avaient rien à manger, dit plein de fois et certain que je le secourais, mes fils, asseyez-vous. Obéissant, les moines s'assirent devant la table. Alors, moi qui aide ceux qui espèrent en moi, j'envoyai deux anges porteurs de pains très blancs et en si grande quantité qu'ils en eurent pour plusieurs repas. Voilà un exemple où ma providence s'est exercée sans les moyens de l'homme, mais avec la clémence de l'Esprit-Saint.

Parfois ma providence multiplie la petite quantité qui ne suffirait pas

aux besoins de mes serviteurs. C'est ce que j'ai fait, tu le sais, pour cette douce Sainte Agnès qui, depuis sa plus tendre enfance jusqu'à sa mort, me servit avec humilité et une ferme espérance, sans la moindre inquiétude pour elle-même et pour sa famille. C'est cette foi vive qui, au commandement de Marie, la poussa, alors qu'elle ne possédait rien, à fonder son monastère.

Tu sais que des femmes de mauvaise vie habitaient le lieu qu'elle avait choisi, mais loin de penser « comment puis-je faire ? », elle le transforma, pleine de zèle et secourue par ma providence en un lieu saint pour des religieuses. C'est là qu'elle rassembla aussitôt environ dix-huit vierges qui, sans ma

providence, eussent été démunies de tout. Une fois, entre autres, je permis qu'elles manquassent de pain. Elles mangèrent de l'herbe. Si tu me demandais pourquoi tu agis de la sorte envers elles, puisque tu m'as dit que tu ne fais jamais rien manquer à ceux de tes serviteurs qui espèrent en toi. Il me semble bien qu'en cette occasion, elles ont manqué de tout, puisque l'herbe ne saurait suffire aux créatures imparfaites, car si Agnès était parfaite, les autres ne l'étaient point.

Si tu me parlais ainsi, je te répondrais que j'ai agi de la sorte pour qu'Agnès s'enivrât de ma providence et pour que les imparfaites fussent amenés, à cause

du miracle qui suivit, à faire de la foi le fondement de leur vie.

J'avais donné d'ailleurs à ces herbes, et j'en fais autant pour toute autre chose en des cas semblables, une vertu spéciale. Parfois, je dispose le corps de telle sorte qu'il se porte mieux avec ce peu d'herbe, ou même sans nourriture aucune, qu'avec le pain et les aliments ordinaires. Tu sais qu'il en est bien ainsi, puisque tu en as fait toi-même l'expérience.

Je dis que ma providence multiplie. Agnès donc, étant restée sans pain durant trois jours, éleva enfin l'œil de son esprit, et toute baignée de la lumière de la sainte foi, me dit, mon Père et mon Maître, mon éternel Époux, pourquoi m'as-tu fait attirer

ces vierges hors de leur maison, si c'est pour les laisser mourir de faim ? Pourvoyez, Seigneur, à leurs besoins. C'est moi qui la poussait à m'implorer. Il me plaisait d'éprouver sa foi et son humble prière m'était agréable. Ma provident vint au secours de son désir. J'inspirai à une créature de lui apporter 5 petits pains. Averties par moi de ce qui se passait, Agnès dit, en se tournant vers les sœurs : mes filles, allez autour et prenez ces pains.

Quand elles les eurent pris, elles se mirent à table. Ces pains qu'elle brisa contenaient une telle vertu que toutes s'en rassasièrent. Des morceaux qui restaient, elles purent

s'en nourrir une fois encore, et très abondamment.

Voilà ce que fait ma providence pour ceux de mes serviteurs qui sont pauvres volontairement, non seulement par volonté, mais surtout en esprit, car sans cette intention spirituelle, rien ne servirait. C'est ce qui est advenu pour les anciens philosophes qui, par amour pour la science et pour la volonté qu'ils avaient de l'apprendre, méprisaient les richesses et se faisaient pauvres volontairement.

Ils savaient d'une manière toute naturelle que l'amour des richesses était un obstacle qui ne leur laisserait pas atteindre leur but, mais parce que cette pauvreté n'était point

spirituelle, désirée pour la gloire et la louange de mon nom, ils n'obtenaient ni la grâce, ni la perfection, mais la mort éternelle.

Qu'y a-t-il de plus bizarre que de ne pas vouloir reconnaître une providence pour lui obéir et pour se conformer à elle, et d'en reconnaître une pour l'outrager ?

Saint Chrysostome nous dit : quiconque combat la providence combat son bonheur, parce que le grand bonheur de l'homme est de croire une providence dans le monde et de lui être soumis. De là vient qu'un juste affligé, persécuté, et si vous voulez opprimé, demeure tranquille, possède son âme dans la patience et dans une paix qui, selon

l'apôtre, surpasse tout sentiment humain, tire de ses propres maux sa consolation. Pourquoi ? Parce qu'il envisage dans l'univers une providence à qui il se fait un plaisir de se conformer, (voire Job 1). C'est le Seigneur qui m'avait donné ces biens, c'est lui-même qui m'en a dépouillé, que son nom soit à jamais béni.

Si donc, mes frères, nous avons quelque égard à notre devoir ou à notre intérêt, soumettons-nous à Dieu et à sa providence. Soumettons-lui toutes nos entreprises, et sans négliger les moyens raisonnables qu'il nous permet d'employer pour les faire réussir, sans y épargner nos soins du reste, reposons-nous tranquillement

et absolument sur lui du succès. Bénissons-le également et dans les biens et dans les maux, dans les biens en les recevant avec reconnaissance, dans les maux en les supportant avec patience.

Demandons-lui sans cesse que sa volonté s'accomplisse en nous, qu'elle s'accomplisse sur la terre où il veut nous sanctifier et dans le ciel où il veut nous couronner. Il faut prendre chaque chose comme elle vient et se laisser sans réserve à la providence.

Ils ne pensaient pas, eux, les misérables, les infidèles et les orgueilleux, que moi seul suis celui qui dispense tout ce qui est nécessaire à l'âme et au corps.

C'est pourtant avec cette même mesure avec laquelle vous espérez en moi que ma providence vous sera mesurée. Eux, les misérables, présomptueux, ne pensent pas que je suis celui qui suit et eux ceux qui ne sont pas. Leur être, ils le tiennent de ma bonté ainsi que toutes les qualités de leur être.

Et c'est pourquoi on peut penser que c'est bien en vain que celui-là se fatigue à garder une ville si celle-ci n'est pas gardée par moi. Vaine sera toute sa fatigue s'il croit la garder par ses seuls efforts et sa sollicitude. C'est moi qui la garde et nul autre.

Ce qui est vrai, c'est que je veux que l'être et les dons que j'ai ajoutés à cet être agissant vertueusement par le

libre arbitre que je vous ai donné avec la lumière de la raison, car si je vous ai créés sans vous, sans vous, je ne puis vous sauver.

PRÉPARATION À LA MORT

Par le père Bourdaloue

Qui nous croirait, chrétien, qu'on pût trouver un préservatif contre la mort, qu'on pût, malgré son incertitude, s'accuser de la mort, qu'on pût en quelque sorte faire changer de caractère à la mort, et au lieu qu'elle est trompeuse, la rendre fidèle ou lui ôter au moins le pouvoir de nous trahir.

Voilà toutefois l'important secret que le Sauveur du monde a pris soin de

nous apprendre, et ce secret, dit saint Chrysostome, est renfermé dans cette seule parole veillez (Matthieu 25).

Parole à laquelle il semble que le Fils de Dieu ait attaché des bénédictions infinies. Parole dont il a fait la conclusion presque universelle des divins enseignements qu'il nous a donnés, et parole aussi dont la pratique est comme le précis et l'abrégé de toute la sagesse chrétienne.

Car à quoi tend la sagesse de l'Évangile ? à la grande affaire du salut. D'où dépend cette essentielle, cette unique affaire de la mort. Et quel moyen plus infailible et plus nécessaire pour nous prémunir

contre la mort et pour nous mettre à couvert de ses surprises que la vigilance.

En effet, reprend saint Bernard, quoi que je fasse, les circonstances particulières de la mort seront toujours incertaines pour moi. Mais tout incertaine qu'est la mort, et qu'elle sera toujours dans ces circonstances, je puis faire en sorte qu'elle ne me surprenne jamais. Malgré toutes mes réflexions et toutes les recherches dont je pourrais user pour pénétrer dans l'avenir, j'ignorerais toujours le temps de ma mort, le lieu de ma mort, le genre de ma mort. Pourquoi ? Parce que ce sont des mystères que le Père Céleste a réservés non seulement à

sa souveraine puissance, mais à sa divine préscience (Acte 1).

Mais sans savoir le temps de ma mort, je puis vivre à tous les temps dans une telle attention sur moi-même qu'il n'y ait jamais une heure où la mort ne me trouve pas en garde. Sans savoir le lieu de ma mort, je puis tellement attendre la mort dans tous les lieux qu'il n'y en ait jamais un où je ne sois pas à couvert de ses pièges.

Sans savoir le genre de ma mort, c'est-à-dire sans savoir si ce sera une mort lente, ou une mort subite, une mort tranquille, ou une mort accompagnée de violentes douleurs, une mort qui laisse à mon esprit toute sa raison, ou une mort qui le

trouble, je puis prendre de si justes mesures que, du reste, ce ne soit jamais une mort imprévue.

Et voilà ce que fit la différence des vierges sages et des vierges folles dont il est parlé dans l'Évangile. Les unes n'étaient pas plus instruites que les autres du moment où l'époux devait arriver.

Mais dans cette incertitude, les unes, par précaution, tinrent toujours leurs lampes allumées, au lieu que les autres s'endormirent et laissèrent pendant leur sommeil leurs lampes éteintes.

Or, c'est ici même, chrétiens, que nous devons adorer la providence de notre Dieu. C'est, dis-je, dans cette incertitude de la mort, toute affreuse

qu'elle est d'ailleurs, et dans l'effet salulaire qu'elle produit.

Car c'est par là que Dieu nous retient dans l'ordre, et qu'il nous oblige à veiller sans cesse sur nos actions, à mesurer tous nos pas, à peser toutes nos paroles, à purifier toutes nos pensées, à régler tous les désirs de notre cœur.

Si je savais quand je dois mourir, où je dois mourir, comment je dois mourir, peut-être vivrai-je dans un plus grand repos, mais je vivrai avec moins de dépendance, au lieu que l'incertitude du temps où je mourrai, de la manière dont je mourrai, me réduit à l'heureuse nécessité d'étudier soigneusement tous mes devoirs, et de m'appliquer

régulièrement et constamment à les remplir.

Être un moment hors de cette disposition, je veux dire hors de cette vigilance chrétienne, c'est, dit saint Jérôme, agir contre tous les principes et toutes les lumières de la raison. Pourquoi ? Parce que c'est qu'omettre à un seul moment l'éternité toute entière.

Mais il s'ensuit donc que la plupart des hommes, et même des plus clairvoyants et des plus sages, dans l'opinion des hommes, ne sont néanmoins que des aveugles et des insensés.

À mes frères, répond saint Chrysostome, la conséquence n'est que trop juste, et l'Écriture ne nous

le dit-elle pas en termes formels ? N'a-t-elle pas sur ce point condamné hautement de folie la prudence du siècle la plus raffinée ? Que peut-on penser autre chose quand on voit des hommes tels qu'à la honte du christianisme, nous en voyons dans tous les états.

Des hommes qui se piquent d'être vigilants et habiles sur tout le reste, et qui négligent la seule affaire où il faudrait l'être.

Des hommes si attentifs aux moindres intérêts de la vie, et qui abandonnent au hasard le capital intérêt dont la mort doit décider.

Des hommes qui passent des mois, des années, à régler des comptes dont ils sont chargés devant d'autres

hommes comme eux, et qui ne pensent jamais à régler ce grand compte dont ils sont responsables à Dieu.

Des hommes qui ne croient jamais avoir pris assez de sûreté dans la conduite du monde, et qui risquent tout dans la conduite du salut.

Tel est néanmoins l'aveuglement de tant de chrétiens, et plaise à Dieu que ce ne soit pas le vôtre. Car selon la parole et l'expression du Fils de Dieu, où est aujourd'hui le serviteur fidèle et prudent, qui veille pour être toujours en disposition de recevoir le maître qui l'attend, et dont il craint d'être surpris ? (Luc 12)

Parlons sans figure, et ne parlons même d'abord que de quelques points particuliers.

Est-ce veiller que de remettre au temps de la mort à s'acquitter de certains devoirs, d'une obligation également indispensable devant Dieu et devant les hommes ?

Par exemple, à payer des dettes qui toujours grossissent d'une année à l'autre, et qu'on laisse à la bonne ou mauvaise foi d'un héritier avare, qui saura bien par mille chicanes les contester et s'en décharger ?

À faire des restitutions auxquelles on aurait dû pourvoir, et dont on se repose sur des enfants pour qui elles deviendront une nouvelle matière de crime et un sujet de damnation ?

À satisfaire des domestiques qui ne touchent presque jamais rien de leur salaire, et qui viennent par leur représentation importune, quoique juste d'ailleurs, interrompre un mourant et le zèle des ministres employés auprès de lui à discuter des articles embarrassants ?

À éclaircir des difficultés et des doutes dont la résolution dépend de mille circonstances, qu'il faudrait faire connaître et sur quoi l'on n'a plus le loisir de s'appliquer ?

À voir un ennemi et à se réconcilier avec lui quand on ne peut plus lui pardonner de cœur, parce qu'on a vécu dans une haine invétérée et qu'on ne le fait appeler que par je-ne-

sais-quelle cérémonie plutôt que par religion ?

Je ne pousse pas plus loin ce détail, mais pour dire quelque chose de plus général et encore de plus essentiel, est-ce rayer que de pratiquer si peu de bonnes œuvres, que d'être si peu appliqué aux exercices du christianisme, que de commettre si aisément le péché, que d'y demeurer habituellement, que de n'avoir presque jamais recours à la pénitence, et de s'exposer ainsi à toutes les suites d'une mort inopinée et réprouvée ?

Ah mes frères, préservons-nous de ce malheur, craignons la mort mais ménageons tellement cette crainte, qu'elle nous serve de défense contre

la mort même, et puisque l'avantage le plus solide qui nous en peut revenir est de veiller sans relâche, veillons au même temps que nous craignons et autant que nous craignons.

Remettons-nous souvent dans l'esprit ces comparaisons familières, mais convaincantes dont se servait Saint Chrysostome, pour faire comprendre sensiblement à ses auditeurs la vérité que je vous prêche.

Car, disait ce père, on n'attend pas à équiper un vaisseau quand il est en pleine mer, battu des flots et de la tempête, et dans un danger prochain du naufrage. On ne pense pas à munir une place quand l'ennemi

arrive et qu'il l'investit. On ne commence pas à meubler le palais du prince quand le prince est à la porte et sur le point d'y entrer.

Figures naturelles qui nous font mieux sentir la nécessité d'une vigilance prompte et assidue que tous les raisonnements.

Non, non, ajoute Saint Grégoire Pape, il ne sera pas temps de se disposer au jugement de Dieu quand ces signes avant-coureurs de la venue du fils de l'homme paraîtront. Je ne dis pas dans le ciel ni sur la terre, mais dans lui-même. Quand le soleil s'obscurcira, c'est-à-dire quand notre raison sera dans le désordre et dans les ténèbres, où la

présence et l'horreur de la mort ont coutume de la jeter.

Quand la lune s'éclipsera, c'est-à-dire quand notre volonté, marquée par l'inconstance de cet astre, sera affaiblie et hors d'état de former aucune résolution.

Quand les étoiles tomberont du firmament, c'est-à-dire quand nos sens seront troublés et que nous en aurons perdu l'usage.

Souvenons-nous de l'excellente réflexion de Saint Augustin, qui seule, bien médité, vaut tout un discours, que pour mourir chrétiennement, il ne suffit pas, lorsque la mort approche, de penser à la mort, ni même de se préparer à la mort.

Mais il faut y avoir pensé et s'y être préparé. Pourquoi ? Parce que Jésus-Christ, dont toutes les paroles sont autant d'oracles, et qui sait, renfermer dans un mot, les plus profonds mystères du salut, ne nous a pas dit : « préparez-vous alors » mais bien, soyez prêts. (Luc 12)

D'où je tire cette terrible conclusion. Qu'il y a un temps où l'on peut se préparer à la mort et être réprouvé de Dieu.

Ainsi en arriva-t-il à ces mêmes vierges. J'entends ces vierges folles dont je vous ai déjà proposé l'exemple. Elles se préparèrent, elles coururent chercher de l'huile pour remplir leurs lampes, mais trop tard. L'époux était entré dans la salle et

elles en trouvèrent à leur retour la porte fermée.

Combien de mourants que Dieu réprouve lors même qu'ils se préparent, et dont l'actuelle préparation, par un juste jugement du ciel, n'empêche pas l'éternelle damnation.

Parce qu'au lieu d'une préparation entière et consumée, ce n'est qu'une préparation imparfaite et commencée. Ils s'éveillent de leur assoupissement, ils prennent en main la lampe de la foi, l'onction de la charité leur manque, et ils s'empressent, ils s'inquiètent, ils s'agitent.

Mais l'époux cependant avance, la mort les enlève, la porte de la

miséricorde leur est fermée, et Dieu leur déclare qu'il ne les connaît pas.

Soyons donc prêts, mes chers auditeurs, et toujours prêts, et que cette préparation ne consiste point seulement en des projets vagues et sans fruits, à quoi se termine souvent toute la disposition que nous apportons à la mort, mais en des actions et des effets, en de sérieux examens, en de fréquentes confessions, en de ferventes communions, en de saintes retraites, en d'utiles lectures, dans les aumônes, dans les prières, dans tous les exercices de la piété chrétienne, car sans cela tout le reste n'est qu'illusion.

Ne nous fions point à la vigilance des autres, et dans une affaire où il s'agit de nous-mêmes, ne comptons pour y veiller que sur nous-mêmes. Dieu nous a donné des pasteurs, dit l'apôtre saint Paul, qui veillent sur nous comme étant responsables de notre salut.

Mais, après tout, nous sommes nos premiers pasteurs, et en bien des rencontres, nos uniques pasteurs. Et toute la vigilance des pasteurs de l'Église ne nous garantira pas des périls de la mort si elle n'est accompagnée et soutenue de la nôtre. S'ils nous refusent leurs soins et qu'ils nous laissent périr, ils rendront compte à Dieu de notre perte, mais nous n'en serons pas moins perdus. La rigoureuse justice

que Dieu exercera sur eux pour nous avoir abandonnés ne diminuera rien de celle qu'il exercera sur nous pour nous être abandonnés nous-mêmes. Car, si Dieu les a menacés, en leur confiant nos âmes de les leur redemander, je puis bien vous appliquer la même menace et vous dire de la part de Dieu qu'il vous redemandera vous-même à vous-même, puisqu'il vous a spécialement chargé de vous-même.

Mais quelle est la pratique de cette vigilance si nécessaire ? Je la réduis à trois points qui comprennent en abrégé toute la morale de l'Évangile et qui sont comme les principes fondamentaux de toute notre conduite à l'égard de la mort.

Premièrement, se tenir toujours dans l'état où l'on voudrait mourir, du moins n'être jamais dans un état où l'on aurait horreur de mourir. Et la raison est qu'on peut mourir partout et à chaque instant.

Or, prenant cette règle, et sans sortir de cette assemblée, m'adressant à vous, mes chers auditeurs, si je vous demandais, êtes-vous prêt ? Qu'auriez-vous à me répondre ? Mais ce que je ne puis ici vous demander à chacun en particulier, vous pouvez chacun en particulier vous le demander à vous-même.

Voudrais-je mourir dans cette habitude criminelle et porter au tribunal de Dieu tant de péchés qu'elle m'a fait commettre et qu'elle

me fait commettre tous les jours ?
Voudrais-je mourir avec ce
ressentiment que je conserve dans
mon cœur et qui m'entretient dans
une division dont Dieu est offensé et
le monde même scandalisé ?
Voudrais-je mourir redevable au
prochain de telle et telle injustice
que ma conscience me reproche et
sur quoi je ne puis attendre de la part
de Dieu nulle rémission tant que je
pourrais la réparer et que je ne la
réparerai pas ?

Le voulez-vous en effet, mon cher
frère, voulez-vous, dis-je, mourir de
la sorte ? Mais si vous ne le voulez
pas, il faut donc sortir de cet état, et
au plus tôt, car vous y pouvez mourir
autant de fois que vous y restez de
moment puisqu'il n'y a pas un

moment où vous ne soyez exposé au coup de la mort.

Secondement, faire toutes ses actions en vue de la mort, c'est-à-dire agir en tout comme l'on voudrait l'avoir fait à la mort.

Pour cela, ne rien entreprendre, ne rien exécuter, n'arrêter, ne régler rien, touchant l'emploi de la journée qu'auparavant et en esprit, on ne se soit mis, au lit de la mort et qu'on ait bien pensé devant Dieu, ce qu'alors on jugera de cette affaire où l'on se sera embarqué, de ce dessein qu'on aura formé, de ces moyens qu'on aura pris pour y réussir, ce qu'on approuvera, ce qu'on blâmera, ce qui consolera, ce qui affligera.

Comment l'on souhaitera de s'être comporté dans cette occasion, d'avoir parlé dans cette conversation, d'avoir rempli cette charge, cette commission, de s'être acquitté de ces exercices de pénitence, de charité, de religion ?

Prévenu de ces idées, on n'estime rien, on ne veut rien, on ne dit rien, on ne fait rien qui ne soit selon la loi de Dieu et tout ce qu'on estime, c'est en chrétien que l'on l'estime. Tout ce qu'on veut, c'est en chrétien qu'on le veut. Tout ce qu'on dit, c'est en chrétien qu'on le dit. Tout ce qu'on fait, c'est en chrétien et avec zèle, avec ferveur, qu'on le fait.

Troisièmement, rentrer souvent en soi-même, s'examiner souvent soi-

même pour bien se connaître et qu'est-ce que j'appelle bien se connaître ? C'est connaître toutes ses obligations, tout le bien qu'on doit pratiquer et qu'on ne pratique pas, tout le mal qu'on doit éviter et qu'on n'évite pas, à quoi l'on doit prendre garde dans la condition où l'on est, les obstacles qu'on y trouve ou les avantages pour le salut, avec quel progrès on y avance ou à quel égarement on y est sujet.

Avoir pour cette recherche si solide et si importante des temps marqués dans l'année, dans le mois, dans la semaine, méditer sur cela, délibérer, former ses résolutions, pleurer au passé, assurer l'avenir et prendre sans cesse une ardeur toute nouvelle.

C'est ainsi que notre crainte, selon l'expression du prophète royal, devient notre plus ferme appui, parce qu'elle sert à exciter notre vigilance. Telle était la crainte des saints et le fruit qu'ils en retiraient.

Tous les jours de leur vie, non seulement ils envisageaient la mort, non seulement ils veillaient pour se disposer à la mort, mais ils apprenaient la science de la mort. Comment ? En se faisant de la vie même comme un apprentissage et un exercice de la mort. Et c'est ce qui me reste à vous expliquer.

Se faire de la vie même comme un apprentissage de la mort et par cet apprentissage de la mort, apprendre en effet et se former à mourir, n'est-

ce pas non seulement un paradoxe mais une contradiction ? Car sans prétendre subtiliser dans une matière aussi solide que celle-ci, tout apprentissage suppose deux conditions ; savoir un fréquent exercice de la même chose et le pouvoir de la recommencer tout de nouveau et de la rectifier quand une fois on n'y a pas réussi.

Hors de ces deux conditions, ni l'une ni l'autre ne se trouve dans la mort, puisqu'on ne meurt qu'une fois et qu'après la mort, soit qu'elle ait été sainte ou criminelle, il n'y a plus de retour. Ce qui a fait dire à saint Augustin que, de toutes les fautes, les plus irréparables sont celles que l'on commet à la mort.

Cependant, chrétien, c'est la maxime de tous les Pères de l'Église qu'on peut apprendre à mourir et que cette science est la plus éminente de toutes les sciences après la science de Dieu, si toutefois elle peut être distinguée de la science de Dieu.

Il y a, disent-ils, un apprentissage pour la mort et c'est dans cet apprentissage que les saints se sont formés. Tout leur soin pendant la vie a été d'étudier la mort et comme il est naturel de faire parfaitement ce que l'on sait et ce que l'on a même pratiqué par un long usage, ils sont morts en saints parce qu'ils possédaient excellemment la science de la mort.

Or, il ne tient qu'à vous de les imiter, car voici trois vérités qui nous regardent aussi bien qu'eux et que nous devons tous nous appliquer à nous-mêmes.

La première, nous mourrons tous les jours selon la parole du Saint-Esprit et il nous est donc aisé d'apprendre à mourir.

La seconde, toutes les créatures qui nous environnent nous apprennent actuellement ou pour mieux dire, nous forment à mourir. Notre ignorance est donc sans excuse si nous ne savons pas mourir.

La troisième, la vie chrétienne à quoi Dieu nous a appelé est, pour ainsi parler, une continuelle pratique de la mort. Nous sommes donc bien

coupables de n'être pas plus versés et plus expérimentés dans l'art de la mort.

Les conséquences sont évidentes et je vais vous faire convenir des principes.

Non chrétien, il n'est pas vrai dans un sens que nous ne mourrons qu'une fois. Nous mourrons à toute heure et à toute heure nous pouvons, je ne dis pas seulement sans crime mais avec mérite, mourir volontairement et librement.

En effet, quand Dieu menaça le premier homme qu'il mourrait dès qu'il aurait désobéi (Genèse 2), l'arrêt, selon la remarque de Saint-Irénée, s'exécuta dans Adam au

moment qu'il eut violé le précepte du Seigneur.

Autrement, ajoute le même saint, Dieu aurait été peu efficace et peu sincère dans le jugement qu'il avait prononcé. Car il n'avait pas dit au premier homme « Tu mourras un jour, tu mourras dans un certain temps, tu mourras après avoir vécu tant d'années et tant de siècles. » Mais il lui avait dit absolument « Tu mourras au jour même et dans l'instant que tu auras péché. » Et c'est ainsi que la chose s'accomplit.

Dès lors, Adam, en punition de sa désobéissance, devint sujet à toutes sortes d'infirmités.

Dès lors, il sentit affaiblir son tempérament et son corps dégradé, si

je l'ose dire, du privilège de l'innocence, commença à déchoir et par conséquent à mourir.

Or, ce qui se vérifia dans Adam se vérifie également dans nous et les païens même l'ont bien reconnu. « Nous nous trompons, disait un de leurs sages, et notre erreur est d'envisager toujours la mort comme futur. »

Bien loin que cela soit, une grande partie de la mort est déjà passée pour nous et nous devons faire état qu'elle tient sous son domaine tout ce qui s'est écoulé jusqu'à présent de notre vie.

Mais saint Paul l'a dit encore plus expressément et la parole de cet apôtre doit être ici d'une tout autre

autorité (1 Corinthien 15) ; Il n'y a point de jours, mes frères, écrivait-il aux Corinthiens, que je ne meure, et la gloire que je reçois de vous fait qu'il n'y a point de jours que je ne meure avec joie et avec plaisir.

Or, supposé que nous mourions tous les jours, pouvons-nous dire qu'il est difficile d'apprendre à mourir ? Et puisqu'à tout moment nous mourrons par nécessité, qui nous empêche de nous accoutumer à mourir par choix et par volonté ?

J'avoue, poursuit saint Augustin, enchérissant sur cette pensée, que nos yeux sont comme enchantés par la vue des choses présentes. Mais s'il y a un charme dans nos yeux, nous en devons chercher le remède dans

nos esprits. Et le remède est de bien comprendre que ce corps qui nous paraît vivant est en effet un corps qui se détruit et un corps mourant.

Ces paroles sont pleines de force et d'énergie. « Vous venez », dit saint Augustin, mais le même principe qui vous fait vivre est celui qui vous fait mourir. Et quoique vos sens vous disent le contraire, c'est à votre raison de les corriger.

En vous remontrant à vous-même, que cette vie qui vous semble vie n'est qu'un commencement et un progrès de mort.

Mais encore, ajoute saint Augustin, qui nous enseignera à mourir ? Et à quelle école irons-nous pour

apprendre cette incomparable leçon ? Qui nous l'enseignera, chrétien ?

Toutes les créatures de l'univers et surtout celles par qui nous subsistons même et nous vivons. Car ne sortons point d'abord hors de nous-mêmes, mes frères, dit l'apôtre. C'est dans nous-mêmes que nous trouvons toutes les épreuves d'une mort certaine. Nous n'avons qu'à nous interroger nous-mêmes. Tout ce qu'il y a dans nous nous dira d'une voix secrète mais unanime qu'il faut mourir.

Et quoi que nous puissions opposer en notre faveur, nous n'aurons jamais d'autre réponse que celle-là, il faut mourir. Tu es riche et dans l'opulence, mais il faut mourir. Tu as

du crédit et de la réputation, mais il faut mourir. Tu es jeune et en état de goûter les délices de la vie, mais il faut mourir. Tu es l'idole du monde, mais il faut mourir.

Voilà le seul langage que nous entendons. Pourquoi ? Parce que Dieu, en nous créant, a gravé dans le fond de notre être cette réponse générale que nous font tous les éléments qui nous composent et qui, en se détruisant les uns les autres, nous détruisent nous-mêmes avec eux. Ne nous contentons pas de cela, mais regardons autour de nous.

Je dis que toutes les créatures qui nous environnent et qui servent à notre entretien, non seulement nous annoncent la mort, mais nous

forment actuellement et nous exercent à mourir. Comment cela ? En nous quittant, en se séparant de nous, en cessant d'être à nous. Ce qui déjà, comme l'observe ingénieusement saint Augustin, est un véritable exercice de la mort.

Car à combien de choses pouvons-nous dire que nous sommes déjà morts et que nous mourrons sans cesse ? Les plaisirs de la jeunesse ne sont plus pour nous et nous ne sommes plus pour eux. La joie d'hier n'est plus aujourd'hui et nous sommes morts pour elle. Les honneurs qu'on nous a rendus autrefois ne sont plus rien. Et l'oubli, qui lui-même est une espèce de mort, les a anéantis dans la mémoire des hommes. Et comme ces

honneurs et ces plaisirs nous ont déjà quittés, tout le reste, je ne dis pas nous quittera, mais nous quitte à mesure que nous en usons.

Or, n'est-ce donc pas un aveuglement bien grossier que le nôtre, si, par tant d'essais et tant d'épreuves de la mort, nous ne parvenons pas à acquérir la science de la mort ?

Mais le grand et essentiel engagement que nous avons à cette science pratique et à cet exercice de la mort, c'est la profession du christianisme où Dieu nous a appelés, puisque, selon toutes les règles de l'Écriture, la vie chrétienne n'est rien, à proprement parler, qu'une continuelle mort.

Et voilà pourquoi Saint Paul, qui comprenait admirablement cette vérité, ne donnait point aux premiers fidèles d'autres idées de ce qu'ils étaient que celles-ci : (Colossiens 3) vous êtes mort, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu. (Romains 6) vous êtes enseveli avec Jésus-Christ par le baptême, qui est pour vous un sacrement et un mystère de mort.

Ce qui doit s'entendre, ajoute Saint Chrysostome, non pas dans un sens figuré, mais à la lettre et dans la rigueur des termes. Car à quoi vont toutes les maximes de la vie chrétienne sinon à détacher l'âme du corps, c'est-à-dire à la détacher des plaisirs du corps, à la détacher des sensualités du corps, à la détacher de

la servitude et de l'esclavage du corps ?

Or, détacher l'âme du corps, qu'est-ce autre chose que lui apprendre à mourir ? Dégageons-nous, disait un païen, de cet attachement honteux qui nous assujettit en nous l'esprit à la chair, et par là nous nous accoutumerons à mourir.

Mais ce que les philosophes disaient inutilement, quoique magnifiquement, notre religion nous fait une loi de l'exécuter saintement et généreusement, car elle nous détache de nos corps par la mortification, et en nous détachant de nos corps, elle nous fait entrer dans la pratique de cette mort, en quoi consiste le mérite de la vie.

Suivons donc, mes chers auditeurs, le mouvement et l'attrait de son esprit. Détachons-nous de ce corps que l'Écriture appelle si souvent « corps de péché » et n'attendons pas que la mort nous en dépouille par force, puisqu'il est en notre pouvoir de nous en dépouiller nous-mêmes par vertu. Une âme qui ne renonce à son corps que dans l'instant de la mort est une âme indigne de Dieu.

Vous demandez des pratiques pour bien mourir. En voici une, sans laquelle j'ose dire que toutes les autres sont vaines et chimériques. Détachez votre âme de tout ce que vous aimez hors de Dieu. Voilà en deux mots la science de la mort.

Prévenez par une mortification volontaire les opérations violentes et douloureuses de la mort. La mort vous ôtera l'usage des sens. Faites-les mourir par avance, en leur retranchant tout ce qui peut déplaire à Dieu ; liberté des paroles, curiosité des regards, délicatesse du goût.

La mort vous enlèvera vos biens. Quittez-les dès maintenant d'esprit et de cœur.

Bien loin d'avoir cette soif insatiable d'amasser, d'accumuler trésor sur trésor. Faites-vous, selon Dieu, une sainte gloire de les distribuer. Bien loin d'envier ce que vous n'avez pas. Donnez sans peine et avec joie ce que vous possédez.

La mort vous séparera de vos amis. Faites de bonne heure, avec eux, un divorce chrétien.

Et renoncez à ces sociétés libertines, à ces conversations dangereuses, à ces engagements tendres, à ces commerces suspects. Ne réservez rien. Et souvenez-vous de la belle pensée de l'abbé Rupert, que la mortification, pour faire l'office de la mort et pour en avoir les qualités, doit être absolue et universelle.

Que, comme on ne dit point qu'un homme soit mort pour avoir perdu ou la parole ou la vue, mais que pour cela, il faut qu'il soit privé de toute action et de tout sentiment, aussi ne dit-on pas qu'un chrétien soit mortifié pour avoir réprimé

quelqu'un de ses appétits sensuels, s'il ne les a réprimés tous et s'il ne les a tous soumis à Dieu.

Quand il vous arrivera des disgrâces, des afflictions, des calamités, des pertes, dites à Dieu en vous élevant au-dessus de vous-même par l'esprit de la foi. Soyez bénis, Seigneur ! Autant est-ce pour moi d'anticiper ce qu'il aurait fallu faire à la mort. Ce que vous m'ôtez, elle me l'aurait ôté, et c'est un tribut que je lui aurais dû payer. Mais m'en voilà heureusement quitte. J'aurais tenu par là au monde, mais vous avez rompu mes liens, et par votre infinie miséricorde, vous avez si bien ménagé les choses que pour peu que je réponde à vos desseins, la mort n'aura plus rien d'affreux sur moi.

Si vous êtes, mes chers auditeurs, dans ces dispositions, encore une fois, rendez-en grâce au Ciel, car c'est être préparé à la mort. Et ne me répondez point qu'une telle vie est une vie triste. Qu'elle le soit, j'y consent, mais cette vie triste est suivie d'une mort pleine de consolation, et surtout d'une mort de prédestiné.

Or, une mort sainte est un avantage que nous ne pouvons assez priser ni acheter trop cher. Je vais plus loin, et je prétends même que, tout compensé, la vie d'un chrétien mort au monde et à tout ce qui pourrait l'attacher dans le monde est mille fois plus tranquille et par conséquent plus heureuse que celle de ces mondains si vifs pour le monde et

qui craignent tant d'en sortir et de le perdre.

Cette seule pensée, rien ne m'arrête, et je suis prêt à partir dès qu'il plaira à Dieu de m'appeler, est pour une âme le plus doux repos et le bonheur le plus solide.

Mais vivre de la sorte, c'est ne pas vivre, ou c'est vivre comme si l'on ne vivait pas. Ah ! chrétien, n'est-ce pas aussi ce que demandait l'apôtre au premier fidèle et ce que je dois vous demander à vous-même (1 Corinthiens 7) ? Mes frères, usez du monde comme si vous n'en usiez pas, c'est-à-dire, vivez comme si vous ne viviez pas. Vivez sans aimer la vie, ni tous les biens de la vie. Vivez à Dieu, vivez pour Dieu, vivez

en Dieu, afin de vivre éternellement dans la gloire avec Dieu. Je vous le souhaite, etc.

PETITE PRIÈRE DU PÈRE BOURDALOUE

Ô mon Dieu, faites-nous bien comprendre cette vérité et qu'elle demeure pour jamais profondément gravée dans nos esprits.

Puisqu'il est vrai que ce sont nos désirs qui nous aveuglent, ne nous livrez pas aux désirs de notre cœur.

Puisque ce sont nos intérêts qui nous pervertissent, ne permettez pas que ces intérêts nous dominent.

Donnez-nous, Seigneur, des cœurs droits qui, soumis à la raison,

tiennent en bride toutes nos passions.

Donnez-nous des âmes généreuses et supérieures à tous les intérêts du monde.

Par là nos consciences, qui sont nos voies, seront redressées.